THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME SECOND

Janvier - Février - Mars 1906

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/labelgiqueartist02unse

La BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME SECOND

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1906

BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

PROPOS DE TAUROMACHIE

Il y a trois choses superbes dans une course de taureaux : l'arène, le ciel et la foule.

Le vaste tapis de sable sur lequel se développe le combat lui fait un immense fond d'or, où la tuerie ajoute des taches de pourpre velouté. Tout brille davantage sur ce sol lumineux, les satins turquoise, citrins, saphir, émeraude, lilas, havane, des acteurs, la *muleta* écarlate, les robes bigarées des bêtes. La terre blonde, aurée, avive de reflets et enveloppe d'un poudroiement ambré, les provocations théâtrales, les gestes hardis, les costumes somptueux, les fuites à capes volantes, les algarades, les mêlées, les culbutes et les agonies.

Le ciel d'Espagne, tendu là-dessus, prête un velum

magnifique. Parfois une cigogne y plane, répétant au zénith les coups d'éventail des *senoras,* ou une hirondelle tombe, effleure le sable comme si c'était la surface d'un fleuve et repart en criant. Le soleil promène, d'un côté, une grande ombre bleue, en demi-lune, et fouille l'autre part des arènes de rayons éblouissants, qui font luire les colonnes des loges.

La foule s'entasse sur les gradins qui font songer aux cirques romains. Il y a souvent seize mille spectateurs. Et cette masse se meut comme une mer inquiète. Elle est houleuse, impatiente. On la sent nerveuse, avide d'émotion. Le goût de la fête macabre règne au fond de l'âme du peuple : culte féroce et pompeux de la Mort. Jamais, depuis les Néron, on ne donna à celle-ci décor plus théâtral, assistants plus fervents.

Ce public est éminemment pittoresque. Bariolé de mille façons, papillottant, semé des notes rouges et jaunes du costume des paysans, au soleil, il fait songer à un jardin étrangement touffu disposé sur des estrades immenses. Il varie de ville en ville. A Madrid, cosmopolite, il ressemble aux foules, plutôt noires, des grandes villes européennes. A Séville, plus Mauresque, il l'emporte en élégance. Grenade nous le donne savoureux, primesautier. A Burgos, il paraît dur, brun, castillan!

Mais que d'imprévu, partout! Quelle vie dans cette plèbe passionnée, qui suit avec curiosité, anxiété, enthousiasme ou colère les péripéties du combat! Elle se penche, haletante, sur le spectacle. Tous sont là : l'*hidalgo* qu'on a vu à la promenade des *Delicias*, les paysans de cinq lieues à la ronde, les familles de bourgeois, les cochers à lourds galons d'or, le marchand qui vous a vendu des cigares, le barbier qui vous a rasé, le garçon qui vous a servi de la *merluza*

à l'hôtel, le guide qui vous a « tapé » d'une place, les belles *senoras* en toilette andalouse, une fleur sanglante piquée sous la mantille et qui rappellent les courtisanes antiques aux combats des gladiateurs, des soldats en culottes groseille, et le roi Alphonse XII lui-même, maigre, nerveux, souriant un peu tristement — et faisant songer à un lévrier fort jeune, aristocratique et frileux, qui n'ose encore bondir.

Et tous s'y connaissent en matière de tauromachie! Le coup raté, même par le *torrero* préféré, déchaîne les coups de sifflet. Ni indulgence, ni pitié! Qu'importe ce *picador*, qui vient de se briser le crâne sur les planches et qu'on emporte! Il ne fallait qu'il se laissât surprendre! Mépris pour ce *banderillo* qui n'accrocha du premier coup ses flèches en fer! Huées au taureau timide qui regagne la porte du *toril!* En revanche les estocades bien portées arrachent des cris à toutes les poitrines. Gloire au *picador* vigoureux! Vive *l'espada* qui d'un geste agile enfonce l'épée au cœur du taureau! Les applaudissements sont frénétiques, les *aficionados,* ou amateurs, se congestionnent à hurler d'admiration. Des gaillards emballés lancent au triomphateur des chapeaux, des habits, des bouquets, des outres de cuir ou *botas* auxquelles il doit boire; le Roi jette un écrin. Le *torero* garde celui-ci et renvoie *botas*, couvre-chefs, vestons, à leurs propriétaires.

Et que d'incidents! A Madrid, un taureau entre, que les spectateurs refusent. Ils crient. Le président de la course ne les écoute pas. Alors un mouchoir s'agite, dix mouchoirs, cent, deux mille, dix mille, quinze mille. On dirait quinze mille oiseaux blancs pris dans une immense toile et se débattant. Malgré les protestations de cette extraordinaire volière la lutte s'entame. Mais un coussin lancé d'une main adroite

part des gradins et atteint le taureau ahuri. Un *picador* se présente. Il est reçu de même. Les coussins pleuvent dans le cirque et jonchent le sable. La foule s'agite en une fureur d'émeute. Alphonse XII, qui assiste à la scène du haut de la loge royale, doit se faire une idée du déchaînement de la populace. Enfin le président se résigne. Des bœufs, une sonnette au cou, entrent dans l'arène, le taureau se faufile parmi eux et sort. La tempête se calme, le peuple applaudit! Le Roi jette sa cigarette et bat de ses longues mains fines. A Grenade, c'est un plaisir de voir les marchands d'oranges, circulant au bas des degrés, lancer leurs fruits avec une agilité surprenante aux spectateurs des plus hautes rangées qui les attrapent au vol et renvoient par la même ellipse une pièce de cuivre. A Séville le peuple use pour s'assoir sur les gradins de vieux journaux au milieu desquels il s'installe. Lorsqu'il abandonne les arènes, ces feuilles soulevées par la brise s'élèvent et se balancent comme des nuées immenses de grands papillons bizarres.

L'entrée des quadrilles, au commencement du spectacle, doit ravir les peintres. *Alguazils* en fraise blanche, petit collet, culotte courte, et toque à plumet, *chulos*, *banderillos*, *espadas*, en soies brillantes, broderies et paillons, drapés dans les flammes des capas, et marchant à l'allure de danseurs, *picadors* pomponnés ainsi que des lanciers de riches cavalcades, mules empanachées — ce cortège vibre joyeusement.

On dirait que ces personnages viennent offrir des fleurs. Et cependant aux sons de la fanfare juchée sur les gradins, c'est le ballet de la mort qui entre! Toutes ces grâces, ces toilettes, ces élégances de pimpants comédiens, décorent les acteurs d'un drame macabre et sanglant! Et cela ne tarde! Voici le taureau! il beugle en revoyant le soleil, s'élance à droite, fonce

à gauche : ses sabots froissent le sable. Soudain il bondit vers un *picador* qui l'érafle d'un coup de lance; mais la bête furieuse enfonce sa corne au ventre du cheval. On entend un bruit mou de chair déchirée. Le taureau s'acharne, soulève l'homme et sa monture et les culbute contre les planches de l'enceinte. Les *chulos,* agitant leurs capes, attirent le taureau imbécile, qui abandonnant la proie, se lance sur leur loque écarlate. Des valets ramassent le *picador*, piteux comme Don Quichotte après l'aventure des moulins. Mais le cheval éventré se relève, court, les boyaux ballant entre ses jambes, empêtré dans ses tripes, pissant du sang comme une fontaine; il s'écroule, rue dans son agonie; son œil se glace, et il crève dans une mare aux tons vineux. Parfois le pauvre coursier, frappé à la hanche, continue le combat, fléchissant sur sa jambe qui tressaille de douleur. J'ai même vu des palefreniers, au milieu du cirque, percer, de la pointe de leurs fouets, les entrailles pendantes de haridelles ainsi soulagées et que remontaient les *picadors* désarçonnés. L'une d'elles, un jour, fort perforée, piétina ses propres intestins traînant en grappe sur l'arène, et en éclaboussa les spectateurs. Elle s'affala ensuite sur la clôture en planches rouge, d'un rouge de guillotine, où elle vida ses veines et mourut parmi ses viscères en lambeaux,

Le taureau, à la suite des estafilades des lances, porte aux épaules plusieurs plaies d'où coulent d'épais filets. Il se fait peu à peu un vêtement de pourpre. Les cornes ruisselantes du sang des biques décousues, il se relève des attaques avec des masques cramoisis, qui donnent aux bêtes blondes des faces de carnaval tragique.

Autour du terrible ruminant s'agitent les *toreros*, agiles, dégagés : les cornes effleurent la soie de leur

vêtement. Ils excitent leur ennemi, exécutent des passes et des détours subits, battent des entrechats de maillots roses. Ils caressent le muffle du taureau de leurs étoffes agitées, lui fixent subtilement des banderilles au col, entre les cornes. Avec les *monterillas* de velours noir qui les coiffent, chargés de pompons, leurs vestes chamarrées, leurs culottes courtes, ils font songer à des insectes argentés et dorés, de fantastiques carabes, asticotant un monstre. Leur habileté est prodigieuse et leur courage élégant et tranquille. Nous avons vu travailler quelques *spadas* fameux. Machaquito aborde son adversaise avec une assurance de joli garçon content de lui-même : on dirait qu'il va inviter son amoureuse à danser. Un autre, Montès est excellent. Il fait ce qu'il veut. D'un coup d'œil il juge son taureau, il lui prend mesure. Il le tâte d'une passe de cape et alors il le connaît depuis l'enfance. A partir de ce moment il dirige le jeu et la bête évolue selon son programme. Après qu'il a exécuté convenablement ses attaques, ses voltes, ses retours (cela dure quelques secondes), l'homme pirouette, se fait une jupe de son manteau et s'éloigne d'un pas mesuré, tournant à peine la tête, avec le regard dédaigneux d'une dame accostée dans la rue par un imbécile et qui se retiendrait de dire : « goujat ».

La mort est donnée au taureau par un coup d'épée au cou, dans la région du cœur. L'*espada* le fascine d'abord, l'aveugle à moitié du reflet de sa *muleta* écarlate et l'atteint lorsqu'il est dominé, immobile, dans la position pour recevoir l'estocade. L'animal, surpris par l'agilité du *torrero*, sent la lame d'acier piquée aux profondeurs de ses chairs, au centre de sa vie. Parfois il ne bouge pas, ahuri, vomit du sang dans le cirque, comme un dégueuleux de

bronze jette de l'eau au milieu d'un jardin, puis il s'agenouille devant son vainqueur et s'écroule sur un flanc, les pattes molles. Mais il ne tombe pas toujours. Il bondit souvent avec l'épée plantée entre ses cornes comme le crucifix parmi les bois du cerf de saint Hubert. Il faut recommencer! Le public siffle, discute le coup. Avec leurs capes les *chulos* retirent la première épée. L'*espada,* après de nouvelles passes qui font haleter les spectateurs, en fixe une seconde. Bravo! L'escocade est mortelle! Lorsque, couchée, la victime tarde à mourir, un *puntillero* l'achève d'un coup de poignard à la nuque. L'arène est couverte de cadavres. Les chevaux gisent de la mort plein les naseaux, et, les flancs vidés, paraissent en carton. Le taureau est purpurin et flasque.

Alors des mules empanachées, couvertes de housses groseille, attelées, trois de front, à un palonnier, viennent enlever ces restes lamentables, qui tracent dans la salle une large courbe sanguinolente, tandis que sonnent joyeusement les grelots des mules ardentes, que la musique reprend aux gradins et qu'on fête le *torrero*. Les valets sèment du sable sur l'arène et une seconde bête sort du *toril*.

EUGÈNE DEMOLDER.

CHANT FUNÈBRE

I

Ton noble et calme esprit, poète aimé des dieux,
Trouvait sans les chercher de ces mots radieux
Qui laissent dans le cœur un sillage de rêve...
Jeune encore, voici que ta course s'achève;
Le silence éternel te reprend, ô héros,
Avant que le laurier ait ceint de ses rameaux
Ton front que le destin marqua du sceau suprême.
Dors en paix. Maintenant qu'un grave et fier poème
Témoigne, pour l'affront de ce siècle sans foi,
Du grand cœur ignoré qui palpitait en toi,
Nous le sentons, c'était la voix même des choses
Qui chantait, autrefois, entre tes lèvres closes;
Et nous reconnaissons au fond de tes grands vers
Le murmure incompris des forêts et des mers...

II

Qu'importe que ta course, enfant, ait été brève?
Ceux qui t'aimaient vraiment ne te pleureront pas,
Toi que la mort clémente emporte entre ses bras
Avant l'heure où la vie eût défloré ton rêve.

Dors en paix ! A défaut du rameau de laurier
Dont les muses, un jour, devaient ceindre ta tête,
Nous venons déposer sur ta tombe, ô poète,
Une moisson éclose au souffle printanier.

Que son parfum, du moins, réjouisse ta cendre !
Voici des roses, des œillets chargés de pleurs,
Et le grand lys, qui sied, entre toutes les fleurs,
A ceux-là dont le cœur fut orgueilleux et tendre...

Aujourd'hui qu'entouré du calme élyséen,
Tu t'en vas en rêvant par les prés d'asphodèles,
Ah ! dis, te souvient-il de ces heures mortelles
Où notre cœur battait à l'unisson du tien ?

Revois-tu le jardin plein de chants et d'aromes
Où, lisant à mi-voix des vers mélodieux,
Nous faisions, nous aussi, ce rêve radieux
De voltiger un jour sur les lèvres des hommes ?...

Mais les dieux, qui t'aimaient, ne t'ont pas exaucé.
Hélas ! et maintenant que tu dors sous la terre,
Rien ne reste de toi qu'un beau chant solitaire
Où toute la fierté de ton âme a passé...

Vains regrets ! Le laurier de la gloire lui-même
Ne réjouirait plus ton ombre, ô bienheureux ;
Qu'importe le bruit vain qu'ils laissent derrière eux,
A ceux qui sont entrés dans le calme suprême ?...

NOX

Tout dormira bientôt, dans le ciel et sur terre...
La forêt, dont le soir augmente le mystère,
Assombrit peu à peu les merveilleux étangs
Où se mirait tantôt la face du printemps...
Le couchant s'est éteint... Sous sa splendeur trop brève,
Les lointains ressemblaient à des pays de rêve...
De toutes parts, du fond des bois enténébrés,
La nuit, l'auguste nuit s'élève, par degrès,
Avec le calme et sûr élan d'une marée,
Jusqu'aux sommets où flotte une clarté dorée.
Tout est noir... Au-dessus du nocturne horizon,
Au fond du ciel, que l'heure a rendu plus profond,
Tremble, presque indistincte, une première étoile...

Ton âme alors s'éveille, et, soulevant son voile,
Laisse errer sur le monde assoupi dans la nuit
Un regard douloureux, mais calme comme lui...

FERNAND SÉVERIN.

L'ŒILLET ROUGE

Le train de sept heures du soir venait de passer. Le chef de gare et son employé travaillaient à leurs pupitres, placés aux deux coins opposés du bureau. Ni l'un ni l'autre n'y voyaient plus guère, le ciel étant resté sombre à la suite d'un orage qui avait éclaté dans le courant de l'après-midi.

Au bout de quelques instants, le chef glissa des papiers dans une enveloppe, griffonna l'adresse et lança le pli sur le pupitre de son subalterne :

— Vous expédierez ceci par le prochain train.

Ces paroles, prononcées avec brusquerie, provoquèrent un léger tressaillement chez l'employé. Sans répondre, ni lever la tête. il allongea sa main gauche pour amener l'enveloppe auprès de lui. Pendant ce temps, le chef avait tiré une petite glace de sa poche : debout devant la fenêtre, il lissait ses cheveux avec la paume de sa main. Il releva ensuite les pointes de ses moustaches et contempla avec complaisance sa figure rose et carrée, qu'un cou robuste rattachait à de larges épaules.

A côté de son écritoire, quelques fleurs trempaient les pointes de leurs tiges dans un verre d'eau. Le chef en retira une rose blanche; puis, se ravisant, il la remit dans le bouquet, pour prendre un œillet rouge. Il ferma alors son pupitre, se coiffa de sa casquette à galons d'or et quitta le bureau.

L'employé, cette fois, leva la tête. A la vue de l'œillet que son chef tenait en main, un sourire aigre contracta ses lèvres. Il déposa sa plume et tourna les yeux vers la fenêtre qui se trouvait à sa droite. Le chef apparut au coin de la gare, traversa rapidement la route et pénétra dans une petite maison où la lampe, déjà allumée, faisait ressortir en noir ces mots, peints en demi-cercle sur les vitres :

C A F É

L'employé croisa les bras ; le sang lui montait aux joues. Il réfléchit en mordant sa moustache, puis, de la main, fit le geste d'écarter quelque chose de pénible et ramena ses regards sur son pupitre. Comme le crépuscule tombait, il alluma la lampe. Une coulée de lumière, glissant sous l'abat-jour de métal, tomba sur ses cheveux noirs semés de fils d'argent, sur son dos voûté, sur ses mains boursouflées et pâles.

Il avait maintenant l'air de travailler avec calme. Toutefois, tandis que sa plume courait tranquillement le long d'une colonne de chiffres, son doigt enlevait de temps à autre une goutte de sueur qui roulait sur son visage. Tout à coup, il frappa son pied contre le plancher. Il venait de commettre une erreur. Il renversa la tête et ouvrit la bouche pour aspirer une bouffée d'air. Il essaya ensuite de reprendre sa besogne. Croyant, sans doute, prévenir toute nouvelle distraction, il compta à mi-voix : 5 et 6 : 11... et 9 : 20... 20 et 8... 20 et 8... Cette fois, il jeta sa plume et se leva en criant :

— Le diable s'en mêle encore aujourd'hui !

Il alla se placer devant la fenêtre qui donnait sur le quai. Par delà la voie ferrée, dont les rails humides miroitaient, se développait une vaste plaine couverte

d'ombre, où l'œil distinguait quelques meules de blé. Le ciel était noir, le vent soufflait. Ce vide le repoussa. Il revint à l'autre fenêtre. Le petit café solitaire se détachait, avec les arbres de son jardin, sur un fond de ténèbres. Une faible lumière traversait ses rideaux, allongeant sur la route une lueur de cierge. Rien ne remuait dans les environs. Seul, le vent secouait les cimes des arbres et gémissait dans les fils télégraphiques. On entendait aussi ce petit bruit chantant que fait, après la pluie, l'eau qui s'infiltre dans la terre. L'employé tenait les yeux fixés sur la maison close. Par moments, il distinguait le murmure d'une conversation, mais il lui était impossible de saisir aucune parole. Tout ce qu'il pouvait comprendre, c'est que l'entretien était joyeux, que plusieurs hommes y prenaient part et qu'une voix de femme s'y mêlait. « Les marchands qui sont descendus du train tout à l'heure sont là aussi, » pensa-t-il. Et tandis que sa nuque frissonnait, il se haussa sur la pointe des pieds et se colla contre la fenêtre.

Un éclat de rire, qui jaillit soudain au milieu de la conversation, le frappa au cœur comme un coup de pierre. Il se rassit, frotta ses yeux et se moucha. Il voulut ensuite reprendre sa plume, mais il la lâcha aussitôt, serra sa tête dans ses poings et murmura :

— Dieu ! quelle vie !

Pour la millième fois, il se demanda quelle main maudite l'avait, lui citadin, poussé, puis cloué dans cet abominable trou. Il revit le jour où il était entré, en qualité d' « agréé », à la gare de Verviers. Après avoir été promené de pièce en pièce, il avait fini par aboutir à un petit bureau, lugubre comme une crypte, où se trouvait un homme à tête chenue, d'aspect rébarbatif, qui exhibait un nez rouge au milieu d'une figure crayeuse et molle. Cet homme tenait dans une

main un pinceau, dans l'autre une étiquette. Il le regarda par dessus ses lunettes :

— Tu t'appelles ?...

— Arsène Jaquet.

— Ah !... Et tu veux entrer dans notre confrérie ?...

— Oui...

Le vieillard haussa les épaules, puis il questionna le jeune homme sur son âge, sur sa famille, sur les études qu'il avait faites. Il déposa ensuite ce qu'il avait en mains, huma une prise et, après s'être recueilli, essaya d'expliquer à Jaquet sa future besogne. De son discours embrouillé et haché d'interjections, celui-ci retint qu'il y avait quelque part un pot à colle, des étiquettes, des marchandises à peser, des livres qu'on distinguait par des numéros et dans lesquels il fallait « au fur et à mesure » ou « tous les soirs » inscrire quelque chose.

Jaquet se mit à l'œuvre. De temps en temps, le vieux venait pencher sa tête blanche par dessus son épaule. Lorsqu'il était satisfait de la manière dont l'apprenti travaillait, il se retirait sans mot dire ; dans le cas contraire, il faisait claquer sa langue et murmurait : « Ce n'est pas ainsi, mon garçon ». Il prenait sa plume, qu'il avait l'habitude de loger derrière son oreille, se mettait à la place de Jaquet et continuait le travail. Quand il se levait, il reculait de quelques pas, admirait son œuvre et disait : « C'est comme cela... Là ! » — Il tirait ensuite de son gilet sa boîte à tabac et humait une prise, puis, s'avançant vers la fenêtre, il regardait les trains qui manœuvraient le long du bureau.

Six mois s'écoulèrent. Un matin, Jaquet, en arrivant à la gare, tendit un papier à son compagnon. Celui-ci reconnut un ordre de mutation. Il essuya ses lunettes, les fixa sur son nez et lut à haute voix le

nom de la localité où l'on envoyait le jeune homme : « Horoul ». Il répéta « Horoul », posa la main sur son front et s'avança vers une vieille carte qui pendait au mur. Son index se promena sur le papier poussiéreux et raide, qui claquait sous la pression du doigt comme une tôle, et finit par s'arrêter dans un coin de la Hesbaye qui confine au pays flamand :

— Heu ! Heu !...

Le vieillard, qui s'était retourné, enleva ses lunettes ; tout en contemplant Jaquet, il répéta :

— Heu ! heu !...

— Quoi ? demanda le jeune homme.

— Tu ne t'amuseras pas là-bas.

— Pourquoi ?

— Tu verras...

Le soir, comme ils prenaient leur verre « d'adieu » au café du Cygne, le vieillard, après avoir admiré le comptoir majestueux, les murs peints, les glaces et les dorures que les becs de gaz faisaient resplendir, dit à son compagnon :

— A Horoul, tu ne verras pas de café comme ceci.

Et après un instant :

— Tu ne t'amuseras pas là-bas.

— Pourquoi ? demanda de nouveau Jaquet.

Le vieux secoua la tête :

— Pas de société... De la mauvaise bière...

— Drôle d'idée, dit-il après un instant de silence, que tu as eue de venir t'enterrer dans une administration !

Il but un coup :

— Tu sais, moi, si j'avais été libre...

— Qu'auriez-vous fait ? demanda Jaquet.

— Ce que j'aurais voulu, mon ami... Avec de l'instruction...

— Mais, pour cela, ajouta-t-il, en poussant un

soupir, je n'aurais pas dû rencontrer la fille du grand Antoine...

Il ne s'expliqua pas plus clairement, mais Jaquet comprit que « la fille du grand Antoine » était une personne qui avait joué dans sa vie un rôle important et peu apprécié.

Ils trinquèrent une dernière fois, vidèrent leurs verres et sortirent. Le ciel était sombre, la rue solitaire et triste. Les carreaux des réverbères claquaient au vent. Sur le seuil du café, les deux hommes se prirent la main. Ils avaient vécu ensemble une page de leur vie ; maintenant cette page, il fallait la tourner. Sans qu'ils s'en fussent doutés, l'habitude avait déjà créé entre eux un lien dont la rupture les faisait souffrir.

— Adieu ! dit brusquement le vieillard, en lâchant la main du jeune homme pour éviter toute effusion sentimentale.

— Au revoir, fit Jaquet.

Ils se tournèrent le dos. Le jeune homme allait disparaître au coin de la rue, quand son ancien compagnon lui cria :

— Bonne chance, là-bas!

Jaquet quitta Verviers par une journée pluvieuse de novembre. Lorsqu'il eut dépassé Liége, il examina le paysage hesbignon qu'il connaissait peu. Il lui fit une impression désagréable. De quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait qu'un sol plat, jaunâtre, une sorte de boue gluante, qui semblait pétrie par des milliers de pieds. Plus de récoltes nulle part, mais d'innombrables petits tas de feuilles de betteraves en train de pourrir ; des arbres aux branches à moitié dénudées, aux troncs noircis par l'eau coulant de la cime vers les racines ; de petits villages mornes serrés contre le clocher de leur église; des sucreries isolées

dont les hautes cheminées fumaient. Quelques chariots, cahotant sur les routes, semblaient l'arrière-garde d'une caravane qui devait avoir campé là et qui, sans doute, s'acheminait maintenant vers des cieux plus cléments. Comme partout où l'homme a passé, des corbeaux volaient au-dessus des plaines, se posaient un instant sur le sol, piquaient leur bec noir dans la terre, puis s'enlevaient lourdement pour aller continuer leurs fouilles ailleurs. L'horizon était fermé par un brouillard gris sur lequel s'appuyait un ciel bas et gris.

Le jeune homme rêvait, oppressé par la mélancolie du paysage. Il songeait à son enfance, à sa famille, à son existence passée. Il revoyait Laure, sa petite voisine, qui lui avait rendu visite au moment de son départ. Avec quelle émotion, elle lui avait serré la main, en murmurant : « Penseras-tu un peu à moi? » — Il y pensait, mais il pensait surtout à Jeanne... Il ne l'avait pas vue, celle-ci... Elle le fuyait... Il soupira :

— Je ne la verrai peut-être plus...

La gare de Horoul est située à cinq minutes du village. Ses murs nus, son toit rouge, ses longues fenêtres protégées par des barreaux de fer, son jardin minuscule où il n'y avait plus une fleur renforcèrent le sentiment de tristesse que la solitude de la contrée avait développée chez Jaquet. Le chef était toutefois à cette époque un brave homme. Il l'accueillit avec cordialité et lui donna quelques conseils utiles. Il l'engagea notamment à se loger dans une auberge située au centre de la commune. Malheureusement toutes les chambres étaient occupées par les employés des accises, qui séjournaient à Horoul pendant la fabrication du sucre, et Jaquet fut obligé d'accepter l'hospitalité de la veuve Bonvin, qui tenait, avec sa fille, le petit café placé devant la gare.

Le dimanche suivant, il fit le tour du village. Il le trouva ennuyeux comme on le lui avait prédit. Il n'y alla plus. Quand il avait soupé, il restait seul dans la petite pièce où il prenait ses repas. Un soir, Mme Bonvin lui apporta le journal. Il le parcourut d'un air distrait, puis se rappelant qu'il n'avait pas déballé ses effets, il monta dans sa chambre et ouvrit son coffre. Au fond se trouvaient quelques ouvrages classiques, deux livres de prix, un paquet de chansons et une flûte. Il prit celle-ci, s'approcha de la fenêtre et modula quelques sons. Ils se perdirent dans le vent d'automne, qui soufflait avec force. Il feuilleta ensuite les chansons. Presque toutes parlaient d'amour. Cela le fit songer à Jeanne. Il revit sa taille souple, son visage mutin, sa bouche souriante, le regard cajoleur de ses yeux bruns. A travers le vent qui hurlait, il crut sentir arriver à ses lèvres le souffle adorable de son haleine. Sous l'influence de cette exaltation, il lui écrivit une lettre passionnée qui ne fut finie qu'à minuit.

Les jours suivants, il attendit la réponse. Une semaine s'écoula, puis une seconde : rien n'arrivait.

— Vous n'avez pas l'air de vous amuser à Horoul, lui dit un soir Germaine, la fille de Mme Bonvin.

— C'est vrai, répondit-il ; je ne m'y amuse pas.

Mme Bonvin haussa les épaules :

— On s'amuse partout.

Une nouvelle semaine se passa. Aucune lettre ne vint. Le jeune homme cessa d'espérer. Le son de sa flûte, quand par hasard il essayait d'en jouer, lui mettait les larmes aux yeux. Au crépuscule, ne sachant que faire, il collait souvent le nez à la fenêtre et regardait les arbres chauves qui se balançaient au-dessus des fleurs mortes du jardin, les nuages gris qui se bousculaient dans un ciel triste, la campagne

solitaire sur laquelle s'abattaient des rafales de pluie. Un soir, l'ennui le mordit si cruellement au cœur qu'il ne se sentit plus la force de supporter sa solitude; il descendit dans le café.

Il y trouva l'arpenteur de Horoul, le comptable de la sucrerie et le garde champêtre, qui attendaient un quatrième partenaire pour jouer aux cartes. Le garde, un homme tout rond, dont la figure rose, piquée de poils gris, luisait sous la lampe, brandit les bras :

— Enfin le voilà... hé!... Je l'ai dit plus de cent fois à Mme Bonvin... N'est-ce pas Mme Bonvin que je vous l'ai dit plus de cent fois?... Nous ne verrons donc jamais M. Jaquet?... Il a donc peur de nous... Il ne veut sans doute pas faire notre connaissance... Nous ne sommes pourtant pas des loups!

Quand la partie de cartes fut terminée, Mme Bonvin appela son locataire dans la cuisine. Trois petits verres se trouvaient sur la table à côté d'un cruchon. Elle expliqua qu'elle prenait tous les soirs, avant de se coucher, une « goutte » de vieux hasselt. C'était un régime qu'elle tenait de feu son père : « cela soutenait son estomac et la faisait dormir ».

— A votre santé!

Et la main gauche étalée sous son menton, pour protéger contre les taches sa poitrine rebondie, elle avala son verre d'un trait.

Un mois plus tard, Jaquet était adapté à son nouveau milieu. Le soir, lorsqu'il ne venait personne au café, il restait avec les deux femmes dans la cuisine. Il y avait un bon feu, une canette de bière avec des noix ou des marrons sur la table. Quelquefois, Germaine chantait une romance, que Jaquet accompagnait sur sa flûte. Pour épargner du travail à ses hôtesses, il prit ses repas avec elles. Quand la jeune fille avait de la laine à dévider, il se présentait pour

tenir l'écheveau. Au printemps, des passants l'aperçurent dans la cour, en manches de chemise, une hachette en main, qui fendait du bois. Il ne parlait plus guère de Verviers et, lorsqu'il le faisait, c'était sans regret. Jeanne elle-même n'était plus qu'une ombre falote au fond de ses souvenirs; quant à Laure, il l'avait oubliée depuis longtemps.

En été, après le souper, il se promenait quelquefois aux environs de la gare, avec Germaine et sa mère. C'était au cours d'une de ces promenades qu'il avait pris pour la première fois le bras de la jeune fille. Séduits par la beauté de la nuit, ils avaient poussé plus loin que d'habitude. La terre n'était éclairée que par la douce lueur des étoiles qui brillaient par milliers dans un ciel serein. Une brise chaude semait dans l'air les parfums des blés mûrs; de temps à autre on entendait les cris ardents des cailles. Lorsqu'on fut arrivé au milieu de la plaine, Mme Bonvin s'arrêta pour cueillir des coquelicots et les jeunes gens s'assirent sur l'herbe, au bord du chemin.

— Quelle belle soirée! dit Jaquet.

— Oui, c'est une belle soirée, soupira Germaine.

Ils regardèrent les étoiles, ils écoutèrent le chant des cailles, puis leurs yeux suivirent Mme Bonvin qui, marchant toute courbée le long des blés pour trouver des fleurs, ressemblait, dans l'ombre, à un grand chien noir. Jaquet, enhardi par la solitude et l'obscurité, glissa sa main sous la taille de la jeune fille et l'attira contre lui. Après un moment de silence, l'âme émue et le cœur battant, il chuchota :

— Je vous aime, Germaine...

Comme il cherchait une réponse dans ses yeux, il sentit deux lèvres chaudes se poser sur sa bouche...

C'est ainsi qu'il était devenu le mari de la femme

dont le rire joyeux vibrait en ce moment dans le café, en face de la gare.

En se rappelant cette histoire, Jaquet tira de son pupitre une petite bouteille plate, dont il se planta le goulot dans la bouche.

L'eau-de-vie coulait comme un baume dans son gosier, lorsque des pas grincèrent sur les cendres du quai. Il cacha rapidement la bouteille et se replongea dans ses écritures.

Deux hommes entrèrent dans le bureau. Le premier, grand et fort, avait la tête barbue et le regard dur; le bas de ses jambes disparaissait dans de courtes bottes. L'autre était déjeté comme une racine d'arbre. Sa figure imberbe et jaune s'inclinait sur son épaule droite, ce qui l'obligeait à regarder de biais; un moignon de pipe tremblait au coin de sa bouche. Tous deux portaient des bourgerons bleus à boutons de cuivre.

C'étaient les ouvriers de la gare. Ils se campèrent au milieu de la pièce, devant le poêle de fonte, qui appuyait ses pattes de griffon sur une large pierre noire. Ils croisèrent ensuite les bras et fixèrent leurs regards sur le dos bombé de l'agréé.

— Hum ! fit le plus grand.

Après quelques instants de silence, le petit cria à son tour, d'une voix qui semblait l'écho de la première :

— Hum !

— Où est le chef? demanda le premier.

— Bé ! répliqua son compagnon... où veux-tu qu'il soit?... Demande-le à M. Jaquet...

Les deux hommes rirent tout haut.

— Il s'amuse notre chef, insinua le plus grand.

L'agréé ne bougea pas. Mais la main qui tenait la plume tremblait, mais le sang battait à ses tempes et

de fines gouttes de sueur coulaient sur ses joues. Chaque parole des deux hommes tombait visiblement sur son cœur comme un grain de poivre sur une blessure vive.

Lorsqu'ils virent que Jaquet ne ripostait point, ils quittèrent le bureau. Arrivés sur le quai, ils s'arrêtèrent pour échanger un clin d'œil, puis disparurent en ricanant.

Jaquet rouvrit son pupitre et de nouveau but une gorgée à sa petite bouteille. Il alla ensuite se replacer devant la fenêtre.

La nuit était entièrement tombée. Un calme immense enveloppait la gare. L'atmosphère se réchauffait. Une saine odeur d'herbe humide montait dans l'espace. Le cri des grillons se mêla aux voix des grenouilles. Un brusque coup de vent se fit entendre au loin, frôla le toit de la station, agita les arbres et disparut avec un murmure plaintif. Et de nouveau ce fut le calme profond, interrompu par le cri des grillons et le crécellement des grenouilles.

Dans le café, on n'entendait plus rien. Les marchands étaient partis. Un mystère semblait planer sur la maison noire, au milieu de laquelle brillait d'un éclat funèbre la fenêtre voilée. Les poings crispés, les mâchoires serrées, Jaquet regardait fixement devant lui avec des yeux farouches. Ce silence impénétrable le bouleversait plus que les rires joyeux de tout à l'heure. Il poussa un soupir et, frappant son talon contre le plancher, cria de toutes ses forces :

— Lâche !!!

Ce mot résonna si fort dans le silence qu'il en fut effrayé. Il se retourna. Personne ne devait l'avoir entendu. Pour ne pas être tenté de recommencer, il alla s'asseoir dans le coin le plus sombre de la pièce.

La figure enfouie dans les mains, il songea qu'un jour, sous le coup d'une exaspération semblable, il était monté dans le grenier de sa demeure et avait enfoncé un long clou dans une poutre...

« C'est moi qui suis un lâche, » dit-il. Et il se leva pour se rendre au guichet où quelqu'un venait de frapper.

Le dernier train allait arriver. Dans la salle d'attente un voyageur se promenait. Son pas mou se traînait lentement d'une extrémité de la pièce à l'autre, s'arrêtait un instant, puis recommençait. Tout à coup, d'autres pas — vifs et légers, ceux-ci — grincèrent le long de la muraille. Jaquet, qui s'était remis au travail, reconnut la marche du chef de gare. Ses épaules frémirent; une rougeur tomba, comme un voile sanglant, sur sa figure. Lorsque le chef entra, il leva la tête et le regarda en plein visage. L'autre passa avec indifférence, prit un crayon sur son pupitre et ressortit.

On commençait à entendre le grondement du train. Les voyageurs quittèrent la salle d'attente et s'alignèrent sur le quai, où brûlaient deux grosses lampes dans des cages de verre. L'ouvrier aux yeux louches se tenait debout, au bord des rails, à côté d'un tas de colis. Les mains dans les poches de sa culotte bleue, le torse incliné, il avait l'air de fumer philosophiquement sa pipe. En réalité, il observait le chef, qui se promenait de long en large. Le calme de cet homme l'émerveillait : « Ailleurs, *il* s'amusait peut-être; mais à la gare c'était un vrai chef, un agent sérieux, tout à son affaire. » — Quel sang-froid! quelle possession de soi-même! pensait-il. Et il se disait que c'était un fort, celui-là, un gaillard solidement assis dans la vie et capable, au besoin, de défendre sa gamelle comme un dogue.

Après le passage du train, le chef et Jaquet se retrouvèrent seuls dans le bureau. Chacun était occupé à son pupitre et ils ne virent pas deux figures — l'une barbue, l'autre en lame de couteau — se dresser silencieusement derrière la fenêtre. C'étaient les ouvriers qui, avant de partir, espionnaient une dernière fois les deux hommes.

Au bout d'un quart d'heure, le chef se tourna vers son employé :

— Pas encore fini?...

— Dans cinq minutes.

Le chef alluma un bout de cigare et déplia son journal. Un papillon de nuit entra dans le bureau et se mit à voltiger autour des lampes. L'église du village sonna dix heures.

L'agréé, enfin, présenta ses livres à son chef. Celui-ci, qui commençait à somnoler sur sa gazette, les examina avec nonchalance, son cigare dans une main, sa plume dans l'autre. Il mit son parafe où il fallait, haussa les épaules à la vue de quelques ratures, puis écarta les registres en bâillant.

Jaquet s'empressa de fermer ses armoires et son pupitre. Il n'y avait plus aucune trace de colère sur sa figure, mais ses yeux étaient fatigués et tristes. Au moment d'éteindre la lampe, il vit que le papillon s'était brûlé. Couché sur le dos, les pattes en l'air, il travaillait désespérément pour se redresser, semant autour de lui la fine poussière de ses ailes grises Son premier mouvement fut de l'écraser, mais ce petit être qui luttait si vaillamment contre la mort, lui fit pitié. Il le remit sur ses pattes, et, tandis que l'insecte se traînait en boitant derrière l'encrier, il éteignit la lampe, puis quitta le bureau, en murmurant d'une voix humble, qui semblait demander pardon de son audace de tout à l'heure :

— Bonsoir, Monsieur le chef.

L'autre répondit sèchement :

— Bonsoir.

Un air pur circulait dans la nuit. Les grillons ne chantaient plus que par intervalles et avec moins d'ardeur; par contre, les grenouilles croassaient maintenant sans interruption. Les fenêtres du café étaient closes ; la petite maison avair l'air de dormir, de même que le village dont on apercevait, plus loin, la silhouette allongée. Au ciel, les nuages ressemblaient à un grand voile sombre, tout déchiré. Par les trous, on apercevait quelques étoiles. Elles étaient très claires, très brillantes : on eût dit que l'orage les avait lavées.

Jaquet respirait avec plaisir l'air délicieux de la nuit. Seul au milieu du chemin, dans l'obscurité, il se sentait libre Plus aucun regard malveillant ne pesait sur lui ! Personne n'était plus là pour le tracasser, pour chercher à lire dans son cœur, pour essayer de surprendre les pensées secrètes qui roulaient sous son crâne ! Sa tristesse tomba comme sa colère était tombée et il ne subsista plus au fond de lui que la vague mélancolie d'une âme écrasée, qui se sent pleine de désirs et d'impuissance. Les caresses de la brise lui faisaient du bien. Les voix des grillons et des grenouilles chantaient à ses oreilles comme des voix amies. Au moment d'introduire la clef dans la serrure de sa porte, il se retourna et embrassa encore une fois du regard tout l'espace. Les nuages, qui se déchiraient de plus en plus, laissaient maintenant apercevoir de nombreuses étoiles. Il les contempla avec admiration. Ses yeux exaltés semblaient dire : « Etoiles, belles étoiles, vous qui roulez librement dans l'espace infini, moi aussi je vous comprends... oui, je vous comprends... je suis un homme... un

homme qui sent... un homme qui souffre... Etoiles... belles étoiles...» Ses yeux se brouillèrent, sa gorge se serra : il ne vit plus rien. Il baissa la tête et ouvrit la porte.

Après avoir traversé le café, dont la lumière était éteinte, il pénétra dans la cuisine. Sa femme l'attendait, assise près de la table. L'œillet rouge brillait à son corsage.

A la vue de cette fleur, Jaquet pâlit, mais il s'installa dignement, sans dire un mot devant son souper.

Tout en mangeant, il examinait Germaine à la dérobée. Elle portait un corsage mauve qui épousait fidèlement les lignes de sa poitrine. Son oreille rose était à moitié cachée par le bandeau de ses cheveux bruns, où luisait un peigne d'écaille orné de dorures. Ses longs cils jetaient une ombre sur ses yeux. C'était maintenant une femme grassouillette dont les chairs avaient le velouté et la couleur des pêches. En ce moment, sa figure empourprée avait une expression de béatitude. Un sourire de sphynx flottait sur ses lèvres.

Jaquet s'efforçait de manger tranquillement, mais ses yeux venaient sans cesse se poser sur la fleur rouge qui s'étalait cyniquement devant lui. Chaque fois, ses joues pâlissaient un peu plus fort. Une chaleur lourde pesait sur son cœur. Il but plusieurs verres de bière pour éteindre le feu intérieur qui le dévorait. Puis il regarda autour de lui : les volets étaient fermés, les portes closes ; un calme de mort régnait dans la pièce. Contre le plafond, dans l'ombre, un grand portrait au crayon montrait Mme Bonvin en costume des dimanches, ses mains dodues majestueusement croisées sur son ventre en ballon. Depuis dix ans que le modèle reposait au cimetière, bien des choses avaient changé dans la

maison... Jaquet prit son mouchoir, se frotta la figure et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, tout se mit à danser devant ses prunelles. L'œillet palpitait, remuait comme une chose vivante. Il le voyait s'épanouir ainsi qu'un vaste bouquet, puis se fermer, puis s'ouvrir de nouveau comme une grande roue de feu. Ses pétales démesurés le frôlaient, l'attiraient, le forçaient à se plonger dans leur parfum excitant. Il serra les lèvres, fronça les sourcils, tandis que sa main se posait machinalement sur son couteau, dont la lame pointue brillait comme un rayon de lune au pied de la lampe. La fleur continuait à s'ouvrir et à se fermer. Chaque fois qu'elle s'ouvrait, il apercevait au centre un bouton délicat, quelque chose de sanglant et palpitant eomme un cœur. Une voix murmurait à son oreille : « C'est là... là... qu'il faut frapper !... » Sa main étreignit le couteau, revint au bord de la table, puis monta le long de sa poitrine. La voix continuait à crier : « Frappe !... Après... qu'importe... » Il écartait le coude, pressait le poing contre ses côtes pour donner plus de force à son élan, quand, brusquement, ses doigts s'ouvrirent...

Comme la chaleur augmentait dans la chambre close, Germaine venait de dégrafer le haut de son corsage. Au moment où Jaquet avait pointé le couteau vers elle, ses yeux s'étaient égarés sur une gorge blanche dont la splendeur effaçait l'éclat velouté de l'œillet.

Maintenant, il ne voyait plus que ce cou découvert, pur comme un lys, ferme comme du marbre et qui se soulevait comme le col d'une colombe. Son cœur tremblait au fond de lui-même. Un désir violent, vague et doux, semblable à celui que les lointaines étoiles avaient tout à l'heure allumé dans son âme, montait, ainsi qu'un parfum de sa poitrine à son

cerveau. Insensiblement, les battements de son cœur se communiquèrent à ses mains abandonnées sur la table. « Mon Dieu! qu'elle est belle! » pensait-il; et son cœur et ses mains tremblaient de plus en plus fort. « C'est ma femme, » songea-t-il avec orgueil... « Ma femme!... » Cette réflexion lui fit courber la tête, mais il la releva bientôt. De nouveau ses yeux, pleins de désirs, se fixèrent sur la gorge blanche. De nouveau, il pensa : « C'est ma femme! »... Il tendit les mains; il allait crier : « Que tu es belle Germaine! » lorsqu'il remarqua qu'elle enlevait l'œillet de son corsage et l'approchait de sa figure pour en respirer le parfum.

Jaquet repoussa son assiette d'un geste brusque. En même temps, ses yeux retombèrent sur le couteau. Il le saisit avec une sorte de rage, mais il fut de nouveau vaincu par quelque chose de plus fort que lui : il lança le couteau au milieu de la table.

Quelques instants après, il se leva et disparut dans un réduit qui se trouvait près de la cuisine. D'une vieille manne, remplie d'objets disparates, il retira un paquet de cordes. Il choisit la plus grosse et la mieux tressée, la mit en poche et monta au grenier. Après avoir fait cinq ou six pas en fouillant les ténèbres de ses bras tendus, il frotta une allumette sur sa cuisse et, l'ayant élevée au dessus de sa tête, chercha à retrouver le clou qu'il avait planté jadis dans une poutre...

Au rez-de-chaussée, Germaine débarrassait la table. Elle allait et venait à travers la chambre, d'un pas alerte et vif. Quand elle eut terminé, elle se rendit dans le café et souleva le rideau de la fenêtre. Tous les nuages avaient disparu ; la lune s'était levée. Dans l'ébène du ciel, elle se découpait au milieu des étoiles, comme un croissant de vermeil. Une lumière blonde

éclairait la plaine, qu'aucun bruit ne troublait plus. Germaine embrassa d'un regard rapide ce paysage paisible et pur, puis ses yeux fouillèrent les environs de sa demeure. Au bout de quelques instants, une ombre se profila sur le chemin. La femme lâcha le rideau, courut à la porte et l'ouvrit doucement.

De l'extérieur une voix d'homme demanda :

— *Il* est couché ?

— *Il* est couché, répondit Germaine.

L'homme alors s'avança sur la pointe des pieds, puis, guidé par une main qui s'était tendue vers lui, il franchit le seuil et pénétra dans la maison.

HUBERT KRAINS.

BLANC & NOIRS

VISIONS
ET SOUVENANCES

Mardi 12 août 1902. — Vers midi et demi le temps se dégage un peu, se débouche, dirait un marin.

La côte se devine d'abord, puis se profile de plus en plus nettement.

Nous sommes devant Sierra-Leone.

Le navire que la « soupe aux pois » avait contraint de stopper, a maintenant ses points de repère, et embouque rapidement.

Je vis Sierra Leone pour la première fois en 1889; alors l'Afrique était pour moi la grande inconnue.

Depuis nous avons fait ample connaissance, dans tous les coins, voire les recoins.

Plusieurs fois je fis escale ici; et chaque fois, Sierra-Leone m'impressiona par sa beauté végétale, contrastant si fortement avec la nudité désertique de la côte canarienne, la dernière terre vue.

Aujourd'hui encore je me demande comment il peut faire malsain en ce paradis, dont les gradins s'élèvent tout là-haut vers les montagnes aux sommets encombrés d'une lourde forêt!

Le steamer doit faire l'aiguade, et enrôler l'équi-

page noir indispensable au gros service sous les tropiques.

Nous aurons le temps de prendre terre pendant une couple d'heures.

Après déjeuner nous nous casquons, et confions nos personnes à Joseph.

Joseph, guide officiel, en français, anglais, nègre et auvergnat.

Prétend avoir servi Jacques; nomme plusieurs Congolais, parle du Tanganika, et, en réalité, me semble n'avoir jamais quitté Sierra-Leone.

Joseph est ce qu'on peut appeler un homme lippu.

Lorsqu'il entr'ouvre, pour un sourire gracieux, ce qu'on dénomme bouche chez les êtres normalement constitués, on voit sa lèvre inférieure se tendre, s'allonger, se projeter en avant, et atteindre les dimensions de la paume de la main, d'une main qui serait placée horizontalement en prolongement du menton.

C'est, dans son genre, admirable.

On a l'envie de jouer au « trou madame » dans la lippe de Joseph, guide officiel, ainsi qu'il appert d'une plaque en cuivre qu'il porte fièrement sur le bras.

Il nous embarque dans un canot qui s'appelle *Le Léopoldville;* il nous le fait remarquer avec un sourire horizontal, extensible, ahurissant.

— Toi qui t'es?

Ainsi m'interpelle la lèvre en oreille d'éléphant.

— Moi, Dikôka.

— Dikôka? Où toi que t'es?

— A Boukouti (Equateur).

— Oh! oh! toi, Monsieur Dikôka. Moi ti connais. Bon! Bon! — Monsieur Dikôka!

Ma parole, ce drôle me paraît, de plus en plus, un parachevé finaud. Et sa lippe le devance d'une quinzaine de centimètres.

A quai.

Une grouillante cohue qui crie, mange, mange, crie, sous les horions et la bastonnade des policemen chocolat et cirage.

Des gosses — aussi joyeux que haillonneux — nous emboîtent le pas, au désespoir lippu de Joseph qui craint l'éparpillement des pourboires.

Car Joseph entend garder le plus copieux souvenir possible des gens que lui et sa lippe pilotent dans Sierra-Leone.

Déjà a-t-il taxé l'un de nous pour un pantalon, lui disant qu'ils sont de vieilles connaissances, que lui, Joseph, connaît tout particulièrement « Moussié Déclerck ».

Ce dernier, zwanzeur à l'égal d'Uilenspiegel, propose à Joseph de l'engager comme boy.

Boy! Joseph, dont la tête ferait avorter la montagne si celle-ci accouchait encore, même d'une souris.

— Dis! Joseph. Toi vouloir venir avec moi au Congo?

— Oui ça moi je veux.

— Et penses-tu que tu t'habitueras au climat de l'Afrique.

Notre amusant cicérone répond imperturbablement à tout.

— Joseph! Est-ce que ta mère a eu des enfants?

— Joseph! Est-ce que tu connais mistress Célina?

Il faut savoir que Célina a longtemps joui à la côte d'Afrique d'une réputation que je n'hésite pas à qualifier de mondiale, sinon d'économique.

Il n'est pas un voyageur qui n'ait visité l'étrange maison tenue par cette... beauté noire et sur le retour.

Mais Célina n'est plus.

On raconte qu'à son lit de mort elle légua sa fortune, rondelette — moins rondelette toutefois que sa personne — à une œuvre religieuse de Sierra-Leone, qui aurait refusé, étant donné la provenance des écus de Célina.

— Célina ! — fait Joseph — pas bon. Mme Wels très bon, très bon ! hi ! hi !

Je m'écarte, fuyant les débordements de la lippe inférieure de Joseph, qui continue : — Moi montrer les jolies belles femmes ! Hi ! Hi ! Hi ! Mistress Wels ?

Cette fois Joseph et sa lippe se congratulent mutuellement. Voilà la bonne aubaine coutumière, qui va lui rapporter un sérieux pourboire !

Mais, d'abord, passons par la poste où s'agitent de falots et vieillots bureaucrates noirs, maigriots, lunettés d'or.

Il fait étouffant. On se sent dans une cuve surchauffée, surchargée de vapeur moite, bien que le soleil soit totalement invisible.

Tout le monde est mal à l'aise.

Sortant de la poste nous montons, en examinant toutes choses, toutes bêtes et gens, vers un parc public en gestation.

Sur ce sol rouge de machefer, bien au goût nègre, on a dessiné des arabesques « modern style », par le moyen de plantes bizarres de formes, inquiétantes de couleurs avec leurs feuilles découpées, dirait-on, dans des peaux de serpents, d'iguanes, de caméléons.

Mais on se remet de cet émoi en contemplant les superbes manguiers, les hauts arbres à pain qui déjà ombragent d'aucunes parties du nouveau parc.

Du parc gagnons le quartier populaire, si vivant, et son marché en plein air où tout se trouve, où tout voisine, où tout odore de concert, où tout est amusant.

Seul Joseph tire une lippe plus longue encore que nature, et ce n'est pas peu dire.

Déjà dix fois il s'est exclamé :

— Moussié! pas par là. Viens avé moi.

— Est-ce que tu as des dettes par ici?

— Des dettes? Hi! Hi! moi dire que tu dois venir pas par là.

Malgré ce guide récalcitrant nous faisons toute cette rue grouillante de vie. Des gosses nus, bien coiffés, se sauvent à notre passage, rient de loin, puis viennent saisir le penny que leur tend l'étranger amusé.

On va à travers l'étal des marchandes de poissons. de volailles, de légumes; des tailleurs et des tailleuses vaquent à leurs besognes au milieu des échanges continuels.

Et il fait lourd! On fond.

Voici le chemin de fer dont le terminus est à quelque 80 milles de la côte.

En ce moment on établit un électrique à crémaillère qui reliera la ville basse au palais du gouverneur, hûché tout au haut de la bordure montagneuse qui enclôt Freetown.

Et Joseph continue à affirmer que ce n'est pas par là qu'il faut aller.

— Où toi aller?

— Mais, Joseph, nous promener dans Sierra-Léone.

— Et toi pas voir Mme Wels. Tu sais, Mme Wels, y a les jolies belles madames, six, neuf, huit... Et sa main montre cinq.

— Eh bien, tantôt, Joseph; mais d'abord nous voudrions voir l'Hôtel de Bruxelles.

— Ah bon! c'est là.

. . . . . .

— Maintenant, Joseph, tu vas nous conduire au marché.

— Et Mme Wels! Tu vas pas voir Mme Wels?

— Non, Joseph! Trop souvent femme... avarie!

La lippe tombe, si bas qu'on craint un moment qu'elle ne se puisse plus relever.

Pauvre Joseph! S'il avait su!

Comment! Des chics passagers comme nous, nous négligeons, bien plus, nous dédaignons la principale attraction de l'endroit, celle à laquelle on ne résiste guère!

Et que devient alors le bon « Matabiche » qui devait lui tomber dans la patte si, comme il était en droit de s'y attendre de par ce qu'il voit à chaque bateau, il avait pu nous mener « chez les jolies belles femmes, qu'il y en a six, neuf, huit!... »

— Alors toi me donner le pantalon et toi la chemise?

Ceci s'adresse à deux de nos copromeneurs, qui acquiescent.

— Toi, commandant, toi me donner 4 cigares; et toi Moussié (c'est à un quatrième qu'il parle), toi payer un verre de bière à bord.

— Entendu, Joseph, entendu. Et maintenant mène-nous au marché.

Nous y achevons cette courte escale dans un essaim de très jeunes moricaudes, pas trop déplaisantes, qui, une sorte de tire-lire en mains, sollicitent un penny pour je ne sais quelle bonne œuvre.

Sans relâche, avec des sourires engageants, elles agitent leurs boîtes sous nos yeux amusés; et l'on donne à toutes, en lutinant les plus aguichantes... au profit de la bonne œuvre.

En a-t-elle l'Afrique des points de ressemblance avec l'Europe!

Maintenant au bateau.

Joseph reçoit son « matabiche », et, comme nous forçons le prix convenu, le voilà aussi content que si nous avions été présenter nos hommages à Mme Wels. Il regrette moins aussi tous les pence qu'au long de notre promenade nous distribuâmes aux gosses et gosinettes à tête crépue, ce qui, chaque fois, arrachait à la lippe de Joseph, une extension de douleur.

— Joseph! voici tes 4 cigares; il y en a 6.

— Merci, M. Dikôka, commandant Lemaire.

— Joseph! voici ton verre de bière.

— Merci, M. Weber.

Car le drôle a réussi à connaître nos noms à tous.

Et il s'en va, ayant renoncé au pantalon et à la chemise dont il avait rançonné deux de nos compagnons, mais la poche assez garnie pour plusieurs jours de « far niente ».

* * *

L'escalier du steamer, l'échelle de corde, sont le siège de luttes homériques pour l'embarquement du bagage des noirs enrôlés pour l'équipage, ou passagers de pont.

On circule sur les têtes, les épaules, les mains, les pieds, en une chaîne de fourmis affairées, en une débauche d'incessantes criailleries.

Chacun pour soi, et personne pour tous.

Des malles s'ouvrent pendant qu'on les hisse; il en dégringole souliers, vêtements, bouteilles qui se brisent, boîtes qui s'ouvrent et d'où s'échappent des oranges, du poisson fumé, de l'huile, des accordéons, des livres de cantiques...

Et tous se casent joyeux, pétulants, fournissant de l'indolence nègre une idée totalement opposée aux idées qu'on nous a données des noirs et que nous

gardons, malheureusement pour nous et pour eux.

Déjà l'équipage supplémentaire a commencé sa besogne, et, le pont se nettoie rapidement, et à fond. Il en avait besoin !

Ayant vidé l'énorme bouteille qui lui apporta de l'eau fraîche, le steamer lève l'ancre, s'écartant promptement de la côte afin d'éviter hauts-fonds et brisants, que décèle la seule écume des vagues qui y déferlent.

Comme Sierra-Léone s'est développé depuis que je le vis pour la première fois, voici déjà treize ans !

Tout ce qu'on voit de la côte est occupé.

Et que de jolies installations, si coquettement plantées au flanc des collines, dans une luxuriance de verdures variées !

Encore un coup d'œil et... à plus tard ou à jamais !

Vendredi 15 août 1902. — Je noterai, en passant, l'ironie du titre « Compagnie belge maritime du Congo ».

Tantôt, à Segundi, nous avons trouvé un steamer de « notre compagnie », a dit le capitaine du *Philippe-Ville*. Ce qui voulait dire non pas de la « Compagnie maritime belge du Congo » mais bien de la Compagnie anglaise, qui a réussi à donner à une partie de son service cette enseigne avantageuse pour elle, parce qu'endormeuse des désirs belges tendus vers l'organisation d'une véritable ligne nationale belge Anvers-Matadi.

Dimanche 17 août 1902. — De 3 heures du matin à 8 heures j'ai *bien* dormi. Comme notre guenille physique se fait à tout ! Voici que j'ai excellemment dormi sur une misérable couchette

dont je n'ai pu bouger depuis trois fois vingt-quatre heures, et qui est dans le plus parfait désordre.

C'est une vieille blessure — ma jambe droite fut jadis trouée de part en part d'une balle indigène — qui me fait souffrir un moment.

Toutefois je puis, vers 11 heures, m'installer dans le grand couloir des cabines, où j'aurai de l'air à suffisance.

Dans l'après-midi, le père Prémontré — qui devrait bien m'en vouloir un tant soit peu de ce que je n'assiste pas à la messe — vient me dire bonjour.

C'est un homme très jeune, 24 à 25 ans, à barbe naissante, à figure un peu cireuse, très douce; cet enfant me semble du bois à faire les martyrs extasiés à l'approche de la mort.

Il m'apporte, avec précaution, une demi-bouteille de champagne, qu'il vient d'extraire d'une de ses malles.

— Monsieur le commandant, je vous apporte quelque chose qui vous fera du bien.

— Quoi donc, père, du vin? Je n'en prends guère quand je suis très bien portant, et plus du tout quand l'estomac est un peu détraqué.

— Mais ceci c'est du champagne ; du bon champagne, que maman a mis dans ma malle pour des occasions graves.

Ah! le brave homme! Je l'embrasserais pour ce mot « maman » qui a sonné si doucement, comme une caresse, dans cette bouche qui ne connaît d'autres baisers que ceux de la « maman ».

Dorénavant j'irai à la messe quand il la dira, pour lui faire un peu de plaisir aussi.

Je lui affirme — ce qui est d'ailleurs vrai — que je

déteste le champagne, peut-être pour avoir apprécié ce que ça valait en réalité.

— Mettez de côté cette bouteille, père. Nous la boirons là-bas à Ibembo, où nous pourrions bien arriver ensemble.

Le prêtre, le jeune prêtre, vêtu de blanc, s'en retourne mettre soigneusement de côté le champagne de « maman ».

Et me voilà lancé dans une longue songerie où passent d'abord les images très chères de ceux que je ne verrai plus, et finalement les images de ceux que j'espère retrouver plus tard et, qu'en ce moment, je voudrais voir une seule minute!

Mardi 19 août 1902. — Mi dormi, mi veillé. J'ai relu par la pensée, durant cette nuit coupée, les *Lusiades du Camoëns*, que j'avais d'ailleurs relues réellement il y a quelques jours.

L'admirable poëme! tel qu'on n'en écrirait plus aujourd'hui sans faire rire de soi.

L'aventure du brave de Gerlache ne l'a que trop montré.

Lorsque les fils de Lusus eurent contourné le cap des Tempêtes (cabo dos todos tormentos) — qui changea plus tard ce nom en cap de Bonne-Espérance — et qu'ils eurent gagné les Indes, le peuple portugais trouva un chantre digne de dire tout l'héroïsme des conquistadores.

Reportant sur la Patrie entière la gloire de Vasco de Gama, de Barthelemy Diaz, de Diego Cam, de tous ces découvreurs de mondes, Le Camoëns trouva, pour chanter la Lusitanie, des termes enflammés où il mit plus de passion que n'en prodigue l'amant le plus bouillant pour dire ses charmes à son amante; plus de douceur que n'en met le petit enfant qui gazouille

aux bras de sa mère ravie; plus de tendresse que n'en trouve l'homme fait pour ensoleiller les derniers jours d'une vieille, vénérée et chérie. Aujourd'hui on rirait bien si quelqu'un chantait en un pareil poëme la conquête du centre de l'Afrique, les audaces des expéditions polaires.

N'importe!

J'ai relu *Le Camoëns* avec volupté et, cette nuit, j'ai vécu les Lusiades; j'ai vu Adamastor et j'ai aimé Inès de Castro.

. . . . . .

Mercredi 20 août 1902. — A 15 heures nous quittons Banane pour remonter le Zaïre et passer, aujourd'hui encore, la barre de Matéba.

A 18 h. 15 m., l'obscurité déjà venue, on jette l'ancre, pour la nuit, devant un point de l'île de Matéba occupé par le service hydrographique du bas fleuve, ou plutôt de la passe que nous venons de franchir heureusement.

Le service hydrographique est dirigé par un Bavarois; celui du pilotage par un Scandinave.

Il paraît que ces départements s'entendent comme chien et chat, ce qui peut les amuser mais ne saurait faire les affaires de leurs employeurs.

Il est assez regrettable que ces deux importants services ne soient pas assurés par des Belges, car alors ces bisbrouilles ne se produiraient pas si facilement; ce ne serait d'ailleurs qu'un avantage, et non le plus considérable, de cette « belgicisation ».

A ce propos je n'ai pas été peu étonné, hier, d'apprendre que les actuelles cartes du Congo maritime, pour ce qui concerne la navigation, ont été dressées il y a trois ans, par un bâtiment de la marine anglaise.

Voici dans quelles conditions.

Le « Surveying ship Rambler » — commander H.-E. Purey-Cust — avait été envoyé à l'embouchure du Congo, par l'amirauté anglaise, pour y faire de nouveaux et nécessaires sondages en mer.

Courtoisement le capitaine Purey-Cust poussa jusqu'à Boma pour faire visite au gouverneur général.

Celui-ci suggéra au capitaine du *Rambler* de lever tout le fleuve jusque Matadi.

Le capitaine anglais en référa télégraphiquement à son gouvernement, et en reçut l'autorisation de déférer au désir du gouverneur du Congo !

Pendant six mois le *Rambler* travailla de 6 à 18 heures, et aujourd'hui la carte de navigation du Bas-Congo, entre Banane et Matadi, porte la mention suivante :

AFRICA WEST COAST
River Congo
and adjacent creeks.

West of Bull island, compiled from sketch surveys by captain W. F. W. Owen R. N. 1825, and commander M. B. Medlycott. R. N. 1875.

East of Bull island from a survey by commander H. E. Purey-Cust R. N. and the officers of H. M. surveying ship *Rambler*, 1899.

Il est plutôt regrettable que pareil document ne porte pas de noms belges. Ce ne serait pourtant pas impossible, et je me demande en vain pourquoi, là comme en tant de choses, nous passons si aisément la main à d'autres.

Que le Congo a donc du mal à devenir Belge, c'est-à-dire à atteindre sa nécessaire finalité.

Commt CH. LEMAIRE.

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE QUI S'OUVRE

La *Belgique artistique et littéraire* a affiché — sur tous les murs — le souci de n'exclure de son champ d'observation et de critique aucun des modes de notre activité intellectuelle nationale, pas même celui qu'on est convenu d'appeler « la Politique ».

Bien plus. Elle fait appel à des parlementaires des divers partis pour les prier d'exprimer librement à sa tribune leur sentiment sur les faits politiques du jour.

Ce souci est trop louable pour que je songe, — en ce qui me concerne, — à me dérober à cet appel.

Rien ne m'est plus odieux que le sophisme soi-disant hautain, et tout simplement égoïste, qui prétend isoler les lettrés et les artistes dans leur « tour d'ivoire ». Du monde des lettrés et des artistes, ce détachement de la vie publique a vite fait de passer dans les classes dites « dirigeantes » qui dès lors sont bientôt réduites à ne plus diriger que les rites de la mode ou du sport. On a vu, on voit les dangers d'un tel système dans les démocraties américaine et française, — où trop d'honnêtes gens ont laissé le champ libre aux pires « politiciens de carrière » et tentent vainement de s'en consoler en prodiguant à leurs mandataires légaux le sarcasme ou le mépris.

« Tout homme qui s'intéresse à son pays, écrivait excellemment le président Roosevelt, doit avant tout se rappeler qu'il doit agir et non pas seulement critiquer les actions des autres. L'homme qui, assis au

coin de son feu, lisant le journal du soir, déclare que la politique et les politiciens ne valent rien, ne pourra jamais nous sauver... L'œuvre vraiment utile n'est pas accomplie par le censeur qui se tient à l'écart de la bataille, mais par l'homme d'action qui prend bravement sa part de la lutte, sans être effrayé de voir du sang et de la sueur. »

Dieu merci ! la Belgique n'est pas atteinte, — elle est à peine menacée — par cette triste gangrène du « je m'en fichisme ». Nous n'y déplorons pas ce qu'on voit en France : des gens de cœur et des gens d'esprit qui s'indignent naturellement contre les lois d'un M. Combes et contre les procédés d'un M Vadécard, — sauf à s'en aller promener en famille, au bois ou aux champs, le jour où ils devraient rester en ville pour voter contre le député « bloquard » de leur circonscription. Nous n'y voyons pas, comme aux Etats-Unis, les hommes d'affaires ne se souvenir de l'existence des mandataires publics que pour agir sur ceux-ci, par l'intermédiaire des « bossers », lorsque leur « business » se trouve par hasard engagé dans quelque décision.

Toutefois, l'initiative prise par cette revue aura sans doute le bon effet d'abaisser encore quelques-unes des cloisons que des écoles littéraires, longtemps puissantes, prétendirent dresser entre notre vie intérieure et notre vie extérieure.

Peut-être contribuera-t-elle aussi à abaisser d'autres cloisons : ces cloisons de malentendus et de préjugés que l'esprit de parti multiplie et fortifie, et derrière lesquelles les hommes, étiquetés et parqués, s'injurient sans se connaître et souvent faute de se connaître... Notre vie politique est gâtée par l'intolérance. Et celle-ci est rendue plus pénible encore par la raréfaction de la courtoisie et l'avènement de plus en plus manifeste d'une période de « muflerie » où chacun prend pour méthode de faire ce qu'il veut, et rien que ce qu'il veut, sans avoir égard aux convictions et aux convenances d'autrui.

De même que la vie privée, combien la vie publique deviendrait plus aisée au prix de quelques concessions réciproques !...

Mgr Freppel, évêque d'Angers, qui siégea longtemps à la Chambre des Députés, — et non sans éclat, — raconte dans ses *Souvenirs* qu'il s'était lié, au cours de sa carrière parlementaire, avec un député d'extrême gauche, — grand « mangeur de curés », mais assez bon garçon au demeurant.

Ils se rencontraient souvent à la buvette du Palais-Bourbon. Le député franc-maçon n'aurait pas osé appeler son collègue clérical du nom de « Monseigneur ». La langue lui eût brûlé, vous pensez bien! Mais « Monsieur » lui paraissait à la fois inconvenant et un peu froid. « Mon cher » ou « mon vieux » trop familiers. Il imagina une formule mitoyenne, et quand il serrait la main du prélat, c'était en l'appelant avec effusion : « Mon vieux Seigneur ». L'évêque, qui ne voulait pas être en reste d'égards, rispostait en traitant son interlocuteur de « Vieux Frère », — appellation maçonnique si l'on veut, mais aussi évangélique. Ces prévenances mutuelles fortifièrent leurs bons rapports. Si bien que lorsque le député anticlérical, à l'article de la mort, voulut se réconcilier avec Dieu, il ne prétendit pas y être aidé par un autre intermédiaire que par « son vieux Seigneur ».

Et l'on voit. par cette simple anecdote, combien la tolérance profite à tous ceux qui l'exercent...

Ajouterai-je que cette tolérance vis-à-vis des personnes ne doit pas exclure l'hostilité irréductible vis-à-vis de l'erreur qu'elles professent et propagent? Ce qui me reste à dire le démontrera sans doute suffisamment.

***

Je veux dire, en effet, quelques mots de la situation de nos partis, à la veille d'une importante consultation électorale.

Car la campagne électorale va s'ouvrir... Et déjà, il y a dans l'air comme une odeur de poudre... Les états-majors délibèrent.

Les combattants fourbissent leurs armes...

La lutte aura-t-elle un intérêt de nouveauté? Pas précisément... Il y a quelques années, on a cru —

j'ai eu longtemps cet espoir ou cette illusion — que la naissance du parti socialiste, l'évolution démocratique du parti catholique, la généralisation du droit de vote, l'application de la représentation « vraie », l'entrée en scène de grands problèmes moraux et de protection ouvrière, allaient opérer un déclassement salutaire en substituant à la querelle clérico-libérale des discussions d'un ordre tout différent. Hélas! il ne faut point être grand observateur pour constater que nous avons dégringolé de nouveau dans le bourbier des coalitions où marinent les pires ragots de la cuisine anticléricale.

C'est tout le vieux jeu qui recommence : « A bas la calotte! » « Weg met het papenras! »

Et allez donc!...

Ce retour offensif d'antiques formules qu'on avait pu croire remisées au grenier de la Politique est manifestement dû au résultat des élections législatives de 1904, qui ont assuré à l'ancien parti libéral le premier rang dans l'opposition parlementaire, — c'est-à-dire la majorité au sein de la minorité.

Ce résultat a provoqué dans le parti libéral un incontestable regain d'activité. C'est comme une bouffée de jeunesse qui lui est remontée au cœur.

Certes à prendre les chiffres de l'élection de 1904 dans leur brutale réalité, il n'y a pas de quoi justifier les prétentions et les espérances dont les lecteurs des journaux libéraux sont quotidiennement saturés.

Il y a aujourd'hui à la Chambre 93 catholiques contre 43 libéraux et 30 socialistes, soit une majorité catholique de 20 voix. En 1878, sous le régime censitaire et majoritaire, le ministère libéral ne disposait que d'une majorité de 10 voix. Et lorsque la Chambre adopta la Représentation proportionnelle, les catholiques les plus férus de cette réforme, — et j'en étais, — ne comptaient pas qu'elle pût donner à leur parti plus de 10 voix de majorité. Elle nous en donna 18 en 1900. Le chiffre est de 20 aujourd'hui ! Le résultat le plus clair des élections de 1904 a été de faire perdre 6 sièges aux socialistes. Et si l'on considère non plus le nombre des sièges, mais le nombre des suffrages obtenus, on constate qu'en 1904 les catholiques

ont vu leur chiffre de voix grossir de 46,278, tandis que celui des libéraux ne s'est accru que de 40,905.

Néanmoins, dame « Doctrine » a chanté et continue à chanter victoire. Elle est contente de peu. On voit ainsi de vieilles dames coquettes dont l'âge n'autorise plus cependant les illusions et qui, pour une simple politesse dont elles sont l'objet, se croient revenues au temps des conquêtes...

A la suite de cette bonne fortune toute relative de 1904, le mot d'ordre a été donné à la presse libérale de proclamer chaque jour, au lever et au coucher du soleil, le grand triomphe de 1906.

Le procédé ne manque pas d'ingéniosité. C'est celui du marchand de dattes, si joliment mis en scène par Multatuli dans sa « Légende de l'Autorité » : Hassan, ne pouvant vendre ses dattes qui étaient sèches et rances, dressa son perroquet à répéter tout le long du jour : « Les dattes de Hassan sont trois fois plus grosses et meilleures qu'elles ne sont »

« Tout d'abord, dit Multatuli, quelques soupçonneux drôles contestèrent la vérité de cette affirmation. Mais leur scepticisme ne dura pas. Il y avait dans la voix de l'oiseau quelque chose qui faisait vibrer l'air de façon à troubler la proportion des lignes. Les dattes grossissaient aux yeux de tous... On se désarticulait les mandibules pour y mordre. »

*
* *

Toutefois, — à moins de lui dénier ce légendaire bon sens dont il se targue volontiers et dont on lui fait honneur, — je doute que notre pays apporte dans le souci de ses destinées cette naïve crédulité des clients de Hassan. .

A supposer même que l'outrecuidance du parti libéral fût justifiée par les derniers résultats électoraux, encore ce parti devrait-il nous dire quelles sont les promesses qu'il lui apporte et les garanties qu'il lui assure pour que notre pays se décidât à abandonner une politique qui, en servant tous ses intérêts, a porté sa prospérité et son renom à un degré inespéré.

Est-ce au point de vue de la législation sociale, ou au point de vue du respect de ses libertés constitutionnelles que la Belgique trouvera quelque profit à fausser compagnie au gouvernement de Droite? Le prestige grandissant de la Nation, la solidité de ses institutions, son merveilleux développement industriel et commercial ne seraient-ils pas plus compromis que favorisés par la défection à laquelle on la convie?

C'est ce que je vais examiner ici très brièvement, en tenant compte d'une circonstance que personne ne songera à contester : la nécessité pour le parti libéral de compter avec le parti socialiste, sans lequel il ne pourrait avoir la majorité, — et dont il est ainsi, fatalement, l'allié ou, si on préfère, le prisonnier.

* * *

Lorsque le scrutin de 1884, que M. Edmond Picard qualifia si heureusement : « Les élections du mépris », rappela le parti catholique au pouvoir, tout était à faire chez nous en matière de législation sociale.

Petit pays industriel de régime bourgeois, la Belgique s'était enlisée profondément dans les sophismes du libéralisme économique.

La Déclaration des Droits de l'Homme n'avait-elle pas proclamé : « Tous les malheurs de l'humanité proviennent des entraves que l'association ou la loi opposent au libre développement de l'individu »? Aussi l'association était-elle tenue pour suspecte, à moins de servir les intérêts capitalistes. Quant à la loi, elle ignorait l'ouvrier.

Mais depuis ces derniers vingt ans, le monde du travail a vu les œuvres d'association suscitées, encouragées, subsidiées par l'Etat, pousser, grandir, s'enchevêtrer en une végétation touffue et merveilleuse qui fait l'étonnement des sociologues étrangers. Songez, pour ne citer que deux exemples, que nos mutualités-maladie officiellement reconnues sont aujourd'hui au nombre de 2,130 et groupent 600,000 affiliés, et que nos mutualités-retraite en groupent un demi-million dans 4,597 sociétés! D'année en année les lois

ouvrières se sont succédé, protégeant l'ouvrier dans son salaire, rendu insaisissable, — dans sa famille, par la loi sur le travail des femmes et des enfants, — dans son foyer, par la loi sur les habitations ouvrières, — dans ses infortunes, par les lois sur les pensions de vieillesse, sur les mutualités, sur la réparation des accidents, — dans son travail, par la loi sur le contrat de travail, sur les règlements d'atelier, sur le repos du dimanche.

Deux socialistes notables, MM. J. Destrée et Max Hallet ont fait de ces lois une savante compilation sous le titre suggestif de « Code du Travail ». Mais s'ils ont eu l'honneur de les colliger, ils ne refuseront sans doute pas au parti catholique le mérite de les avoir rédigées...

Cette œuvre sociale était rendue difficile à la fois par la nouveauté des problèmes à résoudre et par la situation toute spéciale de notre industrie, dont il était impossible de surcharger à l'excès les conditions de production sous peine de compromettre l'une de ses chances de succès sur le marché international : le bon marché de ses fabricats.

Et certes, la politique de surenchère perpétuelle et de dénigrement systématique dont vit le parti socialiste, — en sa qualité de parti de classe, — n'était pas faite pour faciliter la tâche.

Quelle participation les libéraux y apportèrent-ils? Qu'on relise les discussions préparatoires de nos lois ouvrières, même les plus anodines, telle que celle sur les unions professionnelles. Qu'on relise les diatribes que M. Bara dirigeait contre M. Nyssens, à propos de l'inspection du travail? Le sarcasme y est érigé en leit-motive. Chaque progrès de la législation sociale est marqué par de violentes résistances.

Dans la séance de la Chambre du 24 mai 1905, M. Jules Destrée entrevoyant, lui aussi, le triomphe du Bloc pour 1906, — toujours les dattes de Hassan! — s'écriait ingénûment en parlant de la réglementation de la journée de travail des adultes : « Il faut se dépêcher, car, lorsque le gouvernement sera renversé, il sera peut-être difficile d'aboutir et de s'entendre avec nos amis libéraux, dont je ne sais quel nouveau

et tenace manchestérianisme s'est révélé au cours de la discussion sur le repos dominical. »

Que déduire de ces judicieuses paroles? A nos populations ouvrières friandes de nouvelles lois protectrices, le Bloc libéro-socialiste offrira donc, pour tout appât, la viande « creuse » de l'anticléricalisme?...

C'est en luttant contre les abus que le libéralisme économique a engendrés, et qui ont engendré à leur tour le socialisme révolutionnaire, que le parti catholique a édifié les lois et les œuvres sociales. Il continuera à poursuivre cette tâche, en opposant ses solutions pratiques aux sophismes et aux sarcasmes des uns, aux violences et aux utopies des autres, justifiant ainsi de plus en plus ce qu'un jurisconsulte français, M. Ferdinand Payen, pouvait écrire dès 1899 :

« Nous nous trouvons en présence du plus complet effort législatif dont l'histoire de ce siècle puisse en aucun pays nous offrir l'exemple (1). »

*
* *

Est-ce qu'au point de vue des libertés constitutionnelles, le pays aurait à tirer quelque profit de l'avènement du régime anticlérical ?

C'est en politique surtout qu'il faut savoir se méfier des étiquettes et voir la réalité sous les programmes.

Les mots n'y ont pas toujours le sens que le dictionnaire leur attribue. Et le libéralisme belge, qui se prétend volontiers « libéral », n'est plus depuis longtemps, en réalité, qu'une forme hypocrite de l'intolérance qui consiste à vinculer la liberté, dans tous les domaines où les catholiques peuvent en faire usage.

L'œuvre est la pierre de touche des doctrines.

Or, voyons les libéraux à l'œuvre, dans la plupart des communes où le sort des élections leur a donné la majorité A ne prendre qu'une seule de nos libertés constitutionnelles, — la liberté d'enseignement, — quelle est la façon dont ils l'observent?... Les candi-

(1) F. Payen, *Étude sur les conseils de l'industrie et du travail.* — Paris, Rousseau, 1899.

dats aux emplois, et notamment aux fonctions d'instituteur, y sont cyniquement écartés, si leurs diplômes leur ont été délivrés par l'enseignement libre. Les subsides que le conseil communal prélève sur les deniers de tous pour des œuvres d'assistance scolaire y sont systématiquement réservés aux enfants des écoles officielles, et ceux des écoles libres, quelle que soit leur indigence, n'ont droit qu'à des avanies... Nous ne voulons pas de la « liberté rentée », nous dit M. Paul Hymans. C'est pour ce motif sans doute que le Conseil provincial du Brabant et d'autres administrations libérales prodiguent les subventions aux seuls établissements d'enseignement libre que le zèle libéral a fait naître en Belgique depuis 1830 : l'Université de Bruxelles et l'Orphelinat rationaliste de Forest, après avoir — bien entendu — exclu de leurs faveurs l'Université de Louvain, et jusqu'aux écoles professionnelles et aux mutualités suspectes d'esprit religieux.

Les odieuses violations dont les libertés d'association et d'enseignement ont été récemment l'objet en France, de la part du ministère Combes, ont rencontré, dans notre presse libérale et socialiste et sur les bancs de notre opposition parlementaire, des approbations significatives : « Oui, certes, disait le *Nouveau Précurseur* d'Anvers, le 3 février 1904, nous acceptons d'un cœur léger la perspective de la liberté d'enseignement, comme en France, que les cléricaux nous reprochent de réclamer. » Et comme on demandait en plein Parlement, le 3 février 1904, à M. Berloz, député socialiste, s'il approuvait les théories de M. Combes sur la liberté d'enseignement, il répondit : « Mais, certainement !... Et il est vraiment dommage que nous n'ayons pas un Combes en Belgique ! »

Opinions individuelles et sans autorité, dira-t-on sans doute. Et on ajoutera que l'article 17 demeure et demeurera dans la Constitution pour garantir la liberté d'enseignement.

La garantie est mince pour ceux qui connaissent les ingénieux procédés auxquels le parti libéral est tout prêt à recourir pour tourner le sens et la portée de cette disposition.

Dans son rapport fait au nom de la fameuse « Commission d'enquête scolaire » du 4 mars 1884, M. Vanderkindere énumérait déjà quelques-uns de ces procédés. Il proposait d'attacher des primes à la fréquentation d'une école soumise à l'inspection de l'État. La possession d'un certificat délivré par telle école eût valu certains avantages à son titulaire, tels que la réduction du service militaire, un privilège en matière de remplacement et pour l'admission aux emplois publics.

M. Paul Janson a repris l'idée dans un article du *Ralliement* du 24 février 1904 :

D'abord, on enlèvera aux petites communes, généralement catholiques, la direction de leur enseignement. Puis, on supprimera tout subside à l'enseignement libre confessionnel. On supprimera le droit d'enseigner pour les religieux étrangers. On enlèvera aux institutions libres, — telles l'Université de Louvain sans doute, — le droit qu'elles ont aujourd'hui de délivrer des diplômes...

Voilà le programme.

De quoi nous plaindrons-nous? L'article 17 de la Constitution sera toujours à sa place...

*
* *

On a beaucoup vanté, à l'occasion des fêtes jubilaires de notre Indépendance, les merveilleux progrès que la Belgique a réalisés dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et matérielle.

Les grincheux disent qu'il y a eu quelque excès dans ces éloges... Peut-être. Mais dans un pays où l'auto-dénigrement était une maladie nationale, et où les gens se plaignent comme ailleurs on respire, le travers, s'il existe, est assez nouveau pour justifier quelque indulgence.

Au moins sera-t-il permis, sans être taxé de mégalomanie aiguë, de rappeler ce que disait l'autre jour M. Leygues, l'ancien ministre de l'instruction publique dans le Cabinet Waldeck-Rousseau :

« Quand je sens tout fléchir autour de moi, quand je vois le scepticisme et l'indifférence envahir les

âmes, quand je vois notre jeunesse fuir les carrières actives, la terre se dépeupler et l'usine devenir un foyer d'agitation perpétuelle, quand je vois notre action politique fléchir et notre prestige pâlir, quand je calcule que la France avec 39,000,000 d'habitants ne fait pas neuf milliards d'affaires et que la Belgique avec 7,000,000 d'habitants en fait plus de sept milliards, je constate que notre situation est mauvaise, que notre existence même est en péril, et je le dis. »

Il nous sera peut-être permis d'invoquer aussi le témoignage d'Élisée Reclus qui avait choisi notre pays comme le meilleur des abris, celui où il trouvait la vie la plus commode et la plus libre. Il répondait aux Belges qui dénigraient devant lui la Belgique et ses institutions, — ce propos a été rapporté par M. Edmond Picard dans le *Peuple* du 30 juillet 1905, — « Mais vous habitez un paradis terrestre ! »

Qu'après cela M. Anseele proclame à la Chambre qu'il aimerait mieux être citoyen suisse que citoyen belge, — qu'après cela M. Vandervelde proclame à son tour qu'il préfère les institutions françaises aux institutions belges, — il ne faut voir dans ces déclarations que l'expression de ce patriotisme d'un genre particulier dont nos socialistes cultivent la recette, et dont ils ont si bien donné la mesure en accompagnant de leurs protestations ou de leurs sarcasmes la célébration du glorieux anniversaire de 1830.

Les libéraux ont une autre notion du devoir et de l'amour-propre nationaux... Je ne le conteste pas. Mais on ne contestera pas davantage que, sans les socialistes, ils ne peuvent rien et qu'ils devraient, partageant avec eux la majorité, c'est-à-dire le pouvoir, composer avec eux.

A la fin de l'hiver de 1902, lorsque les socialistes, désespérant de l'action légale, entamèrent l'abominable campagne d'excès et d'émeutes qui devait sombrer devant l'indignation du pays et l'énergie du cabinet catholique, les libéraux révélèrent-ils une fermeté d'âme qui permet d'escompter l'intransigeance de leur loyalisme? Les pires appels à la violence ne se sont-ils pas multipliés pendant plusieurs semaines sans qu'ils aient cru devoir retirer leur

concours à l'agitation revisionniste, dont ils se réservaient le profit? Et l'insurrection conjurée, ne se sont-ils pas empressés d'assurer l'élection du citoyen Elbers, un des organisateurs du « mouvement », en qualité de sénateur provincial du Brabant?

La soif du pouvoir n'a-t-elle pas même fait tort à leur patriotisme dans la récente et laborieuse discussion du projet d'Anvers, qui n'était certes pas un projet de politique électorale?

Au lieu d'aider le gouvernement dans une tâche difficile, où ils ne pouvaient méconnaître que l'intérêt national fût profondément engagé, qu'ont-ils fait? Ils ont d'abord silencieusement suivi la discussion — tels les requins qui suivent le navire — dans l'espoir que l'équipage venant à se quereller, on leur eût jeté le capitaine par dessus bord... Et lorsqu'ils virent, non sans quelque déception, l'accord s'établir au sein de la majorité, avec quel art ils multiplièrent les diversions, — encourageant toutes les tentatives destinées à reculer une solution, — proposant eux-mêmes des ajournements, — mêlant au débat des questions irritantes qui n'avaient point de rapport avec son véritable objet...

* * *

Le seul programme commun qu'une majorité de gauche peut offrir au pays, — chacun des alliés devant, pour se concilier l'autre, faire abstraction des revendications qui lui sont propres, — c'est « la guerre aux curés ».

On parle bien aussi de l'instruction obligatoire et du service personnel.

Mais, à y regarder de plus près, les deux partis d'opposition ne sont d'accord sur ces réformes que dans la mesure où elles peuvent satisfaire l'appétit anticlérical qui leur est commun.

Les libéraux, étant au pouvoir, n'ont pas réalisé l'abolition du remplacement militaire. Aujourd'hui, ils la réclament, mais sans vouloir garantir aux membres de la droite, qui sont partisans de cette réforme, les immunités ecclésiastiques réclamées par

le recrutement du clergé. « Les curés sac au dos ! » répétait encore, il y a quelques jours, l'*Indépendance belge*. Quant aux socialistes, on connaît leurs conceptions militaires.

N'était cette équivoque, le service personnel serait réalisé. Et j'espère qu'il le sera bientôt. Il conserve, en effet, les sympathies populaires, bien que le peuple, qui répugnait naguère à la caserne, recherche aujourd'hui le service militaire, auquel ont été attachés de légitimes avantages.

Quant à l'instruction obligatoire, son importance pratique diminue de jour en jour, puisqu'il n'y a plus dans toute la Belgique, à l'heure actuelle, 70,000 enfants ne fréquentant aucune école. Or, cette proportion est inférieure à celle qu'on relève dans plus d'un pays d'instruction obligatoire... Mais que veulent les partis d'opposition? Est-ce l'obligation pour le père de famille d'instruire ou de faire instruire son enfant, en lui laissant toute liberté dans le choix de l'enseignement? Cette liberté sera-t-elle rendue effective pour les pères de famille indigents par l'égalité des écoles vis-à-vis du Trésor public? Non pas. Ce qu'on veut en réalité c'est la « laïque » obligatoire, c'est le monopole — plus ou moins déguisé — de l'enseignement par l'Etat. Le *Vooruit* disait en septembre 1903 : « Nous voulons qu'il n'y ait qu'une unique école publique et scientifique, où tous les citoyens devront envoyer leurs enfants. Dans un pays libre, ajoutait-il sans se douter de l'énormité de ce principe, l'école officielle devrait seule être possible ! » Et l'*Indépendance belge* répète de son côté : « C'est pour les libéraux un impérieux devoir d'arracher la jeunesse à l'enseignement congréganiste (1). »

On voit bien ce qui se cache sous ces réformes comprises à la mode libérale ou socialiste : C'est la guerre au cléricalisme, — disons mieux : à la religion, — qui constitue à elle seule tout le ciment du Bloc.

Et c'est pourquoi le classique « à bas la calotte ! » est le cri de ralliement nécessaire, inéluctable par

(1) *Indépendance belge*, 30 juillet 1902.

lequel on prélude à la campagne électorale et que nous sommes exposés à entendre à satiété jusqu'au 27 mai 1906.

Mais ce cri n'agite pas le pays. Il ne pourrait l'émouvoir que si la liberté de conscience des citoyens était en quelque façon menacée. Et où est donc le citoyen belge auquel le gouvernement actuel inspire quelque inquiétude à cet égard? Qu'on me montre ce phénomène... Un des leaders de l'opposition n'adressait-il pas à M. de Smet de Naeyer un compliment suggestif en lui disant qu'il ferait un très bon ministre libéral et même radical?

Ce pays n'aime pas la persécution. Si les libertés n'y sont pas, comme en France, affichées sur les murs, — c'est ce qu'on fait aussi pour les objets perdus, — elles sont profondément gravées dans les cœurs.

Mais le sentiment religieux n'y est pas moins vivant.

Ceux qui se figurent conquérir l'opinion en attaquant l'idée religieuse, en applaudissant les blasphèmes de M. Demblon ou en subsidiant les ignobles caricatures des *Corbeaux*, ceux qui multiplient les actes de pression pour déterminer les pères de famille à faire dispenser leurs enfants de l'enseignement de la religion, oublient une chose : c'est qu'on n'entraîne pas un pays hors de ses voies historiques.

Toujours fidèle à sa foi, obstinément réfractaire aux hérésies, fécond en vocations religieuses, ce pays est celui qui, au temps des Croisades, entraîna l'Europe sur le chemin du Saint Sépulcre, — celui dont les missionnaires provoquaient l'enthousiasme d'un Saint François-Xavier, — celui qui, sous Philippe II, préféra même sa foi à son indépendance, — celui qui, sous Joseph II, ce Combes couronné, s'insurgea au cri de *Pro aris et focis*, — celui que des tentatives analogues poussèrent en 1830 à la Révolution. Et dans cette population, où le baptême demeure la loi générale, où il n'est pas cinq individus sur cent pour se marier ou pour mourir sans le concours de l'Eglise, le même esprit persiste toujours qui, en 1879, éclatait dans ce cri populaire :

Zij zullen haar niet hebben,
De schoone ziel van 't kind!

et qui, cinq ans plus tard, balayait comme l'ouragan les sectaires artisans de la loi de malheur.

Au temps du vieux libéralisme, le 20 février 1841, un ministre libéral, M. Leclercq, le proclamait avec raison : « La Belgique est foncièrement catholique. C'est le catholicisme qui la distingue des autres nations. Ce caractère, il est heureux qu'elle l'ait. Ce caractère, nous devons le conserver précieusement. Nous ne pouvons le perdre sans nous perdre avec lui. »

Et si les partis d'opposition n'ont à offrir à ce pays, pour le séduire, que cet odieux anticléricalisme, d'importation étrangère, c'est-à-dire la guerre contre la religion, — c'est-à-dire la guerre contre le plus merveilleux principe de dévouement, de fraternité, d'égalité qui soit, — ils pourront, longtemps encore, se contenter de la facile illusion du triomphe.

Ce grossier appât n'est vraiment pas de nature à compenser, pour un pays de bon sens et de sens religieux, des avantages aussi tangibles que le respect des libertés, le progrès de l'instruction à tous les degrés, le développement de l'outillage économique, la permanence des bonis succédant depuis 1884 à la permanence des déficits, la renaissance de son agriculture, l'efflorescence de son expansion industrielle et commerciale.

*
* *

On raconte qu'aux mauvais jours de la Terreur, l'abbé Maury était poursuivi par des énergumènes qui criaient à ses trousses : « A la lanterne! A la lanterne! »

L'abbé Maury se retourna, très calme, — et il demanda simplement à ces précurseurs de l'anticléricalisme : « Y verrez-vous plus clair? »

C'est avec le même calme et le même bon sens que le pays belge répondra aux agitateurs qui lui rabattent les oreilles de leur cri familier : « A bas la calotte! »

— Y verrez-vous plus clair?

HENRY CARTON DE WIART.

Dans notre prochain numéro nous publierons : UNE IDÉE QUI MEURT : LA PATRIE, par M. *Jules Destrée*, membre de la Chambre des représentants.

CHANSON SI L'ON VEUT

Dans mes yeux aujourd'hui
Et dans mon cœur le soleil luit,
Joyeux comme un enfant dans le printemps,
Avec son rire pur et son tablier blanc
Dans le verger et la prairie,
Avec du rose, avec du vert, et puis Marie
Toute fleurie !

Ils sont partis, mes camarades.
Voici déjà leur barque au large de la rade.
Joyeux printemps pour eux, les pêcheurs sur la mer,
Et leur fringante voile au vent du matin clair !
Heureux, mes bons amis sous les cieux de Zélande
Et les poissons bientôt qu'ils pendront en guirlandes!

Heureux, les gars, soient vos baisers !
Heureux soient vos petits dans les bras de leurs [mères !
Bon le tabac ! bonne la bière !
Et du temps devant vous pour regarder derrière !

Heureux! vieux loups et saintes vieilles!
Grands-papas et grand'mamans,
Allons! embrassez vos enfants
Et les enfants de vos enfants qui s'émerveillent!

Qu'ils soient heureux, les morts que nous avons [portés,
A pas pesants et mesurés,
Avec la croix et le curé qui chante,
Parmi le glas à sourd fracas qui se lamente.

Mon cher vannier, fais ton panier,
Ton fin panier de souple osier,
Pour Marie,
En rose et vert et blanc dans la prairie
Et le soleil, toute fleurie.

LÉON LEGAVRE.

LE MIROIR

A Baudelaire.

Alcôve aux lourds parfums où de doctes Lesbiennes,
Sous la molle langueur des nocturnes cieux clairs,
Couvrent éperdument leurs frémissantes chairs
Du lubrique tissu des caresses anciennes;

Hôpital blême et morne, au silence cassé
Par la toux, les soupirs, les hoquets et les râles.
Où la prière, et la douceur des soleils pâles
Raffermissent parfois le pauvre cœur lassé;

Cité de sang, cité d'ennui, cité de fange
Où le vice se vautre à chaque carrefour,
Tandis que pour sonner la diane du jour
Bée en l'immensité la trompette de l'ange;

Ton livre, ô génial poète, est le miroir
Reflétant à nos yeux, race chue aux abîmes,
L'orgueil de nos péchés, la pourpre de nos crimes,
— Tel un couchant tragique en l'eau triste du soir.

AUGUSTE VIERSET.

PENSÉES DE VACANCES

AMOUR VIRIL.

A ma Femme.

O Mer! quand, tout enfants, nous venions, sur tes
Bâtir, sans nous lasser, avec tes sables d'or, [grèves,
Tu te riais de nous; et, d'un tranquille effort,
Ta vague nivelait les châteaux de nos rêves.

Tels ces frêles jouets de nos jeunes amours,
Les ans se sont enfuis, au sablier de nos jours
Avec leurs longs hivers et leurs printemps trop courts.

Le vent s'est déchaîné, la tempête a fait rage.
Mais notre âme sereine a dominé l'orage;
Nous avons jeté l'ancre au plus calme rivage.

Et maintenant, ô Mer, nos Rêves sont ailleurs,
Si hauts qu'ils vont, le soir, défier les étoiles, [voiles.
Si forts que les grands vents tendent leurs grandes
Et nous bravons tes flots du sommet de nos Cœurs.

UBI, MORS, VICTORIA?

A mon Frère regretté.

C'est quand tout est flétri, sans chaleur, sans parure,
Que le divin Soleil ranime la Nature.
O Mort! ta lourde main s'abat sur tous les fronts;
Mais quelle est ta victoire? Où sont tes aiguillons?

Tes triomphes sont faits d'horreur et d'épouvante :
A côté du cercueil, de la fosse béante,
Tu te dresses, camarde, hideuse et ricanante.

Il est des pleurs plus doux : l'âme de l'attristé,
Comme l'âme défunte, a son éternité ;
Dans la paix du tombeau dort l'Immortalité.

Age, talents, plaisirs : qu'importe donc en somme!
Souffrir et puis mourir : voilà le Tout de l'homme.
Le destin est parfait si peu qu'on ait vécu.
Dès que l'Homme a lutté, la Mort est le vaincu.

ALBERT SOENENS.

COLLECTIONNEURS ET COLLECTIONS D'ANTIQUES EN BELGIQUE

La passion des objets antiques, si vive dès la Renaissance, ne semble pas près de s'éteindre et s'est maintenue en dépit des engouements passagers et des modes factices. Aux anciens cabinets princiers ont succédé les musées publics, qui souvent en ont hérité et qui ont pris une extension considérable. A ceux-ci sont venus s'ajouter leurs jeunes émules d'Amérique, qui grâce à leurs immenses ressources pécuniaires luttent avec avantage sur le terrain des ventes et du commerce des antiquités.

D'autre part, l'ardeur des collectionneurs ne s'est pas ralentie et chaque jour qui voit se disperser une collection ancienne en voit s'en créer une ou plusieurs nouvelles. Une des raisons qui favorisent cette multiplication, c'est que la hausse folle qui sévit dans le domaine des objets d'art et de collection, semble avoir épargné les antiquités dont les prix se maintiennent raisonnablement. L'on paie 420,000 francs un petit Fragonard ! Combien de belles œuvres d'art antiques aurait-on pour cette somme !

A côté de la masse flottante des œuvres connues qui au gré des ventes passent de maître en maître, il y a les objets nouvellement extraits des terres classiques dont la fécondité semble inépuisable, et il y a aussi, il faut bien le dire, la production toujours grandissante des faussaires, pour laquelle les amateurs ont une prédilection marquée.

Faire l'histoire des collections et des collectionneurs, c'est donc écrire un chapitre important de l'histoire morale des derniers siècles, sur l'art, le goût et la culture desquels la civilisation antique a eu une influence prépondérante, qui se fait sentir encore aujourd'hui.

En Belgique, les collections d'antiques actuelles, tant publiques que privées, étant de création récente, on peut se demander si notre pays ne s'est pas tenu à l'écart de cette aspiration générale vers l'antiquité, autant dire à l'écart des préoccupations intellectuelles et esthétiques générales.

Il n'en est rien, mais hélas, l'histoire des collections d'antiquités dans notre pays, c'est la nomenclature d'une longue suite de défaites et d'appauvrissement du patrimoine artistique national, et ce qui est vrai des œuvres d'art en général est vrai des antiques en particulier : la Belgique ne sut pas les retenir.

Nous n'avons hérité d'aucun cabinet princier; les régents qui se succédèrent dans notre pays, ne nous ont rien laissé de leurs collections qui furent ou bien vendues, comme celle de Charles de Lorraine, ou transportées à l'étranger comme celle de l'archiduc Léopold-Guillaume, lequel emporta avec lui à Vienne le trésor trouvé à Tournay en 1635 dans le tombeau de Childéric, et dont quelques épaves, après bien des vicissitudes, se trouvent à la Bibliothèque nationale à Paris.

En somme, si nous mettons à part la Bibliothèque de Bourgogne, qui peut nous consoler de bien des pertes, tout ce que nous avons hérité de l'ancien régime sont les quelques objets oubliés par les Autrichiens lors de leur fuite précipitée après Fleurus, en 1794 : le poignard de Charles-Quint, une paire de gantelets du même, les chevaux empaillés d'Isabelle et d'Albert, une partie du harnachement du cheval de ce dernier, ainsi qu'un gantelet; les armes et le manteau dit de Montesuma (1). Voilà ce qui subsiste du

(1) DE PRELLE DE LA NIEPPE, *Catalogue des armes et armures du musée de la Porte de Hal*, p. 4.

fameux arsenal de Bruxelles, dont les dépouilles font la gloire des musées de Madrid et de Vienne!

C'est donc avec une certaine mélancolie que l'on remonte dans ce passé qui fut parfois brillant.

***

Le sol belge, dépourvu de monuments antiques, a livré trop peu d'objets remarquables et les découvertes en ont été trop isolées, pour que nous puissions rechercher de ce côté une source notable d'influence antique sur notre art.

Aussi les réminiscences antiques qui s'y constatent antérieurement à la Renaissance, s'expliquent-elles plus difficilement qu'en Italie et même qu'en France où les artistes ont perpétuellement eu des monuments antiques sous les yeux.

La grâce tanagréenne des deux figures de la visitation, de la cathédrale de Reims, n'est explicable que si leur auteur a connu des statues antiques drapées ainsi qu'il a pu s'en rencontrer fréquemment en Gaule.

Mais outre la tradition de la draperie antique qui se poursuit à travers toute l'iconographie du moyen-âge, les artistes ont pu parfois user d'une autre source d'informations : les pierres gravées qui jouèrent un grand rôle dans la décoration des châsses et des reliquaires où l'on en découvre encore tant serties parmi les émaux et les filigranes. C'est à cette particularité que l'on doit d'en avoir conservé un nombre si considérable. D'autres continuèrent à remplir leur rôle de cachet. Tel est le sceau de Pepin qui portait un Bacchus et celui de Charlemagne un Sérapis. Ces chefs-d'œuvre en miniature n'ont-ils pas pu inspirer les artistes? On y songe volontiers en admirant la simplicité si classique et la grandeur de style de ce chef-d'œuvre du XIIe siècle dans nos provinces : les fonds de Saint-Barthelemy à Liége, de Renier de Huy.

Eugène Müntz (1) avait déjà signalé parmi les prophètes accourus au jugement dernier, dans le

(1) Les influences classiques en Flandre etc., *Gazette des Beaux-Arts*, 1898, I.

panneau central de l'Agneau mystique, une figure drapée d'un caractère antique indéniable, qui fait songer à Platon. Les deux petits bas-reliefs qui couronnent les panneaux d'Adam et d'Eve sont encore plus frappants à cet égard. Ils sont antiques à la façon de Jean de Pise.

Bien plus, dans le Jugement de Cambyse de Gérard David, au Musée de Bruges, les guirlandes en festons et les amours nus voisinent sur la muraille avec des médaillons sculptés, qui ne sont que des intailles agrandies. L'un d'eux rappelle à s'y méprendre la fameuse intaille des Médicis représentant Apollon et Marsyas.

Il suffit de songer combien, dès cette époque, les miniaturistes faisaient d'emprunts à l'antiquité et à l'Italie. Déjà aussi, le duc de Berry, qui attirait tant d'artistes flamands à sa cour, recherchait des monnaies impériales.

***

L'époque du triomphe des influences classiques en Belgique, grâce aux Romanistes, est aussi celle de la formation des premiers cabinets de curiosités.

Ces cabinets, à côté d'objets souvent disparates, intéressants ou curieux à quelque titre que ce soit, comprenaient en fait d'antiquités surtout des monnaies et des pierres gravées, et cela pour des raisons faciles à comprendre : leur abondance, à laquelle nous avons déjà fait allusion, la facilité que l'on a à les transporter et à les conserver. Car, comme l'a si bien dit Gœthe, « pour un particulier qui ne peut disposer de grands espaces, et qui même en voyage ne peut se priver d'une récréation esthétique accoutumée, une collection de pierres gravées est des plus désirables. Partout, sans tracas, une source de joie perpétuelle, un trésor plein d'enseignements l'accompagnent. Et sans interruption il jouit du plus noble des biens ».

Gœthe avait éprouvé un certain temps les bienfaits d'une semblable possession, grâce à la belle collection de pierres gravées que lui prêta son amie la princesse Galitzine, compagnie qui le consola d'abord des

amertumes et des fatigues de la campagne de France, et qui pendant des années fut pour lui une source féconde d'activité intellectuelle.

Du XVIe au XVIIIe siècle, les pierres gravées furent la grande passion des collectionneurs, non seulement en raison des jouissances intellectuelles et esthétiques que cette fleur exquise de l'antiquité procurait à des esprits de la trempe de Gœthe, et des sources d'inspiration qu'elles étaient pour des artistes tels que Mantegna et Rubens, mais encore à cause de la difficulté très apparente de leur exécution et de la préciosité de la matière qui en faisaient un perpétuel sujet d'ébahissement pour les bibelottiers et les amateurs de curiosités. Inutile de dire qu'aucun domaine n'a autant sollicité les faussaires et cela dès la Renaissance.

La vogue des gemmes a diminué, d'abord par suite de l'appauvrissement du marché, les plus beaux cabinets de gemmes ayant été se fondre dans les collections publiques, ensuite grâce à l'apparition d'une nouvelle classe d'objets : les vases peints, que l'on nommait alors étrusques et qui, dès la fin du XVIIIe siècle, sortirent en nombre considérable des nécropoles d'Etrurie et d'Italie méridionale et qui eurent certainement une influence sur l'invention de la décoration empire.

Aux monnaies et aux gemmes venaient s'ajouter naturellement tous les objets antiques que l'on pouvait se procurer : petits bronzes, statues, bustes et enfin les inscriptions, auxquels le développement de l'humanisme devait donner un grand prix.

Le développement de l'humanisme et celui des collections d'antiquités sont parallèles, en Belgique aussi bien qu'ailleurs. Aussi dans nos provinces où, au XVIe et au XVIIe siècles, l'humanisme est presque la seule forme de l'activité littéraire, n'est-il pas étonnant que les collections aient pris un développement rapide.

A la fin du XVIe siècle l'évêque Nélis ne mentionne pas moins de deux cents médailliers dans les Pays-Bas, et le savant Goltzius en compte cent quatorze

pour la Belgique seule (1). Ce ne sont pas seulement des érudits et des lettrés tels que Ortelius, Becanus, les frères Lauweryn, Laevinius Torrentius... que nous rencontrons sur cette liste. Ce sont les plus grands seigneurs de l'époque. L'érudition était à la mode et un grand train de maison avait, comme complément indispensable, un cabinet de curiosités. Citons seulement le cardinal Granvelle, le comte d'Egmont, Viglius d'Aytta, Marnix de Sainte-Aldegonde plus tard le comte de Mansfeld et le duc de Croy.

Les artistes n'étaient pas restés étrangers à ce goût général et Lambert Lombard, comme plus tard Lucas de Heer, avait rapporté d'Italie des collections précieuses, qui inspirèrent à Goltzius, son élève, une telle admiration qu'il délaissa presque la peinture pour l'érudition et devint un antiquaire éminent. A la mort de Lombard ses collections allèrent enrichir le cabinet de l'empereur Rodolphe II à Prague.

Ce prince, grand amateur d'objets d'art, aussitôt la mort du cardinal Granvelle, chargea son ambassadeur à Madrid, Khevenhiller, de négocier l'acquisition de sa célèbre collection. Un contemporain (Becanus) en avait dit qu' « elle était si riche en antiquités, qu'elle ne le cédait sans doute en rien à aucun autre musée dans toute l'Europe ».

C'était en effet un merveilleux musée que le madré Franc-Comtois avait formé, en ajoutant sans cesse aux collections héritées de son père Nicolas Perrenot (2).

Il possédait environ 200 tableaux, parmi lesquels des œuvres de Raphaël, de Durer, de Paris Bordone, du Titien, de Martin de Vos.

(1) Schuermans. Collections belges d'antiquités, dans les Bulletins des Commissions royales d'histoire et d'archéologie, vol. X, p. 434 et s., article dans lequel on retrouvera la nomenclature à peu près complète qui n'aurait que faire ici. J'y renvoie une fois pour toutes. Voir aussi la même publication, vol. VII, p. 34 et s., VIII, p. 293 et s., X!, p. 329 et p. 454, XII, p. 428, etc.

Voir aussi Cumont, catal. des sculptures et inscriptions lapidaires du Musée du Cinquantenaire 1898.

(2) Urlichs, Zeitschrift für bildende Kunst V, p. 136.

A cette galerie s'ajoutaient de nombreux objets antiques pour l'acquisition desquels les conseils de Juste-Lipse, qui avait accompagné le cardinal lors de son voyage à Rome, avaient sans doute été précieux : une grande agate blanche représentant Septime Sévère, entre autres camées et pierres gravées; une statue antique d'un esclave, appuyé sur un tronc d'arbre; Vénus et Cupidon monté sur un dauphin, en bronze; une statuette de femme en argent; un petit taureau de bronze; une vache en argent; un petit enfant d'émeraude avec inscriptions (sans doute un Harpocrate); le médaillon de Trajan, une belle collection de monnaies antiques ; enfin, un vase d'argent avec représentations bachiques trouvé aux environs d'Arras. Le savant antiquaire Pighius écrivit une dissertation sur cet objet.

Trente-trois pièces furent acquises par Rodolphe II et ajoutées à son cabinet de Prague. Ce qui resta de celui-ci après la guerre de Trente ans et ce qui n'avait pas été détruit ou emporté en Suède, fut transporté plus tard à Vienne où l'on retrouve au Musée un certain nombre de pièces : la plupart des camées, le petit taureau de bronze et, enfin, le fameux vase d'argent. Un torse de Jupiter, offert au cardinal lors de son voyage à Rome, qui n'avait pas fait partie du lot de l'Empereur, est aujourd'hui au Louvre. (Reinach, Répertoire I. 158,8.)

De tous ces trésors rien ne resta acquis à la Belgique, tout au plus retrouve-t-on peu après une pierre gravée dans la collection de Goropius Becanus, à Bruxelles.

La collection qu'Ernest de Mansfeld avait réunie dans le magnifique château de Clausen, n'intéresse la Belgique que pour autant que son possesseur joua un rôle important dans nos événements politiques, et qu'elles contenaient de nombreuses inscriptions et sculptures romaines d'Arlon. Quelques-unes de celles-ci ont été retrouvées à Luxembourg, où elles avaient après sa mort orné le Collège des Jésuites. Le reste de ses collections fut dispersé à Bruxelles, à Madrid et ailleurs.

Le duc Charles de Croy avait formé en son château

d'Héverlé, aux portes de Louvain, un véritable petit musée, où à côté de livres, de médailles, de pierres gravées, de statues, d'estampes, de tableaux, l'on remarquait une collection d'antiquités provenant de fouilles faites à Bavay. Juste-Lipse parle souvent de cette collection dans sa correspondance, et il décoche, une fois, à son propriétaire l'épithète flatteuse de Lucullus belge. Il serait à rechercher si quelques épaves de ces collections (le duc mourut en 1611) ne se sont pas conservées dans les familles de ses descendants.

Une autre collection importante, vantée par les contemporains, celle d'Abraham Gorlaeus, l'archéologue anversois, passa en bloc à l'étranger après la mort de son propriétaire, à Delft, en 1609 : elle fut acquise par Jacques Ier d'Angleterre pour le prince de Galles.

Mais au XVIe siècle, une collection absorbera notre attention au point de nous faire presque entièrement négliger les autres, et cela non seulement à cause de son importance, mais surtout à cause de la personnalité de son possesseur, notre plus éclatante gloire nationale, l'artiste qui à Paris, à Madrid, à Pétersbourg, à Berlin, à Munich, à Vienne, remplit de joie et d'orgueil toute âme belge : c'est la collection de Pierre-Paul Rubens (1).

*
* *

Peu d'artistes ont eu sur l'antiquité des connaissances aussi étendues et aussi variées que Rubens ; il n'en est pas cependant chez qui l'influence antique soit plus discrète. L'universalité de ses aptitudes avait fait de lui un humaniste qui correspondait d'égal à égal avec les érudits les plus notoires de son temps, un archéologue qui s'adonnait avec passion à l'étude

(1) Pour la collection Rubens, voir les ouvrages d'ensemble tels que Génard, Michel et surtout le beau livre de Max Rooses et sa correspondance dans Guhl : Künstlerbriefe et dans la publication de Ruelens et Max Rooses. Sur les affinités de Rubens avec l'antiquité, voir Goeler von Ravensburg : Rubens und die Antike. Iéna 1882.

des objets antiques et qui les collectionnait avec autorité. Si, durant son séjour en Italie, il dessina un grand nombre de sculptures antiques et si souvent il s'en est inspiré dans la composition de ses figures, jamais dans ses œuvres l'on ne rencontre de pédanterie, ni la moindre affectation d'archaïsme. Il échappe à la mode, qui avait sévi en Italie, de faire les tableaux antiques. « Car, qui de nous, » écrit-il à François Junius, l'auteur de *de Pictura Veterum* « s'il tentait de représenter une œuvre célèbre d'Appelle ou de Timanthe, que Pline nous décrit, ne produirait quelque chose d'insipide et de tout à fait étranger à la sublime grandeur des anciens ». Sa science le retint de faire de l'archéologie en art, de même que sa haute culture lui fit éviter la peinture littéraire. Il est peintre avant tout et si les scènes mythologiques ou celles de l'histoire ancienne se retrouvent le plus fréquemment sous son pinceau, c'est qu'il y trouvait mieux qu'en tout autre domaine l'occasion d'ordonner magnifiquement le monde surhumain de formes et de couleurs que son génie avait enfanté. La sublimité de ce génie confère la divinité à ses dieux et à ses héros, mais son panthéisme répand également cette divinité sur toutes ses créatures. Son monde est un Olympe — païen ou païennement chrétien — Olympe où jusque dans les sujets empruntés à l'histoire contemporaine et à la vie courante passe un souffle héroïque et divin.

Parfois, avons-nous dit, il s'est inspiré, dans ses créations, de statues antiques. Il nous a laissé lui-même un petit traité intitulé : *De imitatione statuarum* (1), dans lequel il vante la connaissance et surtout l'intelligence de l'antique. Il faut en être imbibé. Il s'agit avant tout de « distinguer la matière d'avec la forme, la figure d'avec la pierre... » ce que beaucoup ignorent. Il ne faut pas peindre des statues mais retirer des enseignements de leurs formes.

Il est intéressant de se rendre compte quel parti

(1) Publié et traduit par DE PILES, *Cours de peinture*. Paris, 1708. Reproduit entre autres dans GOELER VON RAVENSBURG : Rubens und die Antike.

Rubens a tiré des statues antiques dont il s'est inspiré : son merveilleux génie ne pouvait rien s'assimiler sans le *recréer* (ses copies admirables et fidèles de Mantegna et du Titien ne sont plus du Mantegna et du Titien, mais du Rubens, car il était incapable de *copier*). Au travers des bustes antiques qu'il a si souvent dessinés et parfois utilisés (le pseudo-Sénèque dans le portrait dit des Quatre Philosophes, Marc-Aurèle dans le portrait de Gevartius...), il semblerait qu'il ait retrouvé le modèle vivant, mais un modèle auquel lui, Rubens, aurait insufflé la vie. Du glacial et élégant Apollon du Belvédère, il a fait un Phœbus d'une robustesse toute dorienne, dont l'arc invincible écarte toutes les calamités du gouvernement de Catherine de Médicis. Un camée minuscule lui suffit pour créer une image émouvante de Tibère et d'Agripine (à la galerie Lichtenstein). Aux figures compassées et lourdes de la colonne Trajane et de l'arc de Constantin, il a infusé une vie héroïque dans les histoires de Décius Mus et de Constantin.

L'étude des sources antiques de l'inspiration rubénienne a donc une réelle importance pour la compréhension de son génie, et si l'on a déjà retrouvé dans ses œuvres un certain nombre d'emprunts, l'on pourrait étendre encore cette étude. Rubens ne s'est pas contenté de dessiner les antiques qu'il avait rencontrés dans ses voyages en Italie ; il en a lui-même possédé une importante collection qu'il a certainement utilisée à sa façon. Rubens collectionneur mérite donc, à plus d'un titre, de retenir notre attention.

*
* *

Lorsqu'en 1600 il arriva en Italie, une solide éducation classique l'avait bien préparé à la compréhension de l'antique. A Mantoue, les œuvres de Mantegna (la merveilleuse copie qui est à Londres témoigne de l'admiration qu'elles lui inspirèrent) et de Jules Romain lui donnèrent la première vision de l'antiquité, que les collections précieuses du duc vinrent compléter. La société cultivée qu'il fréquentait, favorisa le penchant qu'il avait pour l'huma-

nisme, que son frère Philippe, archéologue distingué, dont il illustra les œuvres, avait sans doute contribué à susciter. Le tableau dit des Quatre Philosophes, peint en Italie, est un hommage rendu à la philologie en la personne de son plus illustre représentant Juste-Lipse, entouré de ses disciples Wowerius et Philippe Rubens, auxquels le peintre n'a pas hésité de s'adjoindre.

Des séjours répétés à Rome lui donnèrent l'occasion d'étudier à fond les monuments antiques qu'il s'appliqua à dessiner. Dès cette époque, comme plus tard en Espagne, il se mit à visiter les marchands et à collectionner les antiquités et spécialement les pierres gravées pour lesquelles il avait un penchant prononcé. Il projetait de publier un grand ouvrage sur les camées les plus remarquables et à ce propos il fit spécialement en 1620 un voyage d'Anvers à Paris, en vue de dessiner le camée de la Sainte-Chapelle, dont Peiresc venait de démontrer l'antiquité. Il est reproduit sur la première des huit planches qui furent gravées pour cet ouvrage inachevé.

En 1608, la maladie de sa mère l'arracha à sa chère Italie. Il rentra à Anvers et, l'année suivante, son mariage avec Isabelle Brant l'y attacha à un foyer qu'il ne devait plus quitter que pour des voyages, diplomatiques ou artistiques, de peu de durée.

En 1611, il acquit un vaste immeuble qu'il habita jusqu'à sa mort non sans l'avoir agrandi et orné de portiques et de pavillons, qui lui donnaient l'allure d'un palais italien. Il paraît que, derrière l'abominable façade dont l'a affublé le goût anversois moderne, il reste aujourd'hui encore quelques souvenirs de cette demeure illustrée par l'une des carrières artistiques les plus nobles et les plus glorieuses qu'il y ait eu, et immortalisée par l'exquis tableau du Musée de Munich où le peintre se promène dans son jardin avec sa seconde femme radieuse de jeunesse et de beauté et ses beaux enfants.

Une boutique s'est récemment installée dans la maison, hommage de la métropole commerciale à sa plus haute illustration !

Ce qui rappelait au maître les palais italiens dont

il s'était efforcé de fixer le souvenir, c'étaient les innombrables œuvres d'art qu'il y avait accumulées et dont sa fortune, grandie chaque jour par son labeur incessant, sans cesse augmentait le nombre.

Si l'on lit les inventaires de ses richesses artistiques, on est stupéfié par leur variété et leur abondance : dix-neuf Titiens, treize Veronèse, huit Palma, dix-sept Tintorets, trois Raphaël, trois Léonard, onze Brueghel le vieux, dix-sept Brouwer, puis des œuvres de Van Eyck, d'Holbein, de Lucas de Leyde, de Massys, de Ribera...

A cette preuve de sa vaste compréhension ouverte à toutes les formes du beau, venaient s'ajouter des témoins de sa culture scientifique et littéraire : une bibliothèque variée, sans cesse accrue, des objets antiques, bustes, monnaies, camées, rapportés d'Italie ou acquis plus tard.

L'intérêt qu'il portait aux choses de l'antiquité ne s'était pas ralenti depuis son retour d'Italie qu'en artiste et en homme du Nord, il ne devait jamais oublier : le duc de Mantoue le surprenait peignant en déclamant des vers de Virgile. Un médecin danois, Otto Sperling, qui lui rend visite en 1621, le trouve travaillant, tandis qu'on lui lit du Tacite.

Dans cet Anvers, qui était tombé au rang d'une ville morte, la société des érudits lui était précieuse, et il entretint des rapports d'amitié avec le savant Gevartius, qui fut secrétaire de la ville d'Anvers. Grâce à lui, il entra en relations avec le célèbre humaniste Claude Fabri de Peiresc, d'Aix, avec lequel, sans préjudice de ses rapports avec d'autres savants tels que les frères Dupuy et François Junius, il entretint une correspondance suivie, dont la lecture est du plus haut intérêt. Nulle part l'élévation de son esprit, la diversité de ses connaissances et surtout sa science profonde de l'antiquité n'apparaissent aussi clairement.

Le savant Buccardus, dans la vie de Peiresc, a pu dire de lui qu'il fut le premier à rapporter d'Italie, aux Belges, la connaissance des choses antiques.

Un jour, c'est une savante dissertation sur une gemme antique de sa collection ; une autre fois, il

remercie Peiresc d'une pierre gravée qu'il lui a fait parvenir : de sa vie, il n'a vu une chose qui lui ait procuré autant de plaisir. Ailleurs, il lui décrit avec une précision qui montre le soin qu'il apportait à l'étude des monuments antiques, la fameuse fresque romaine des Noces Aldobrandines qu'il avait vue jadis à Rome. Une autre fois, à propos du dessin d'un trépied antique que lui avait envoyé son ami français, c'est une longue dissertation illustrée de croquis et pour laquelle il s'est fait aider par son fils Albert, dont il avait fait un archéologue. Pareillement, tous les nouveaux problèmes scientifiques ou politiques trouvent son esprit en éveil.

Au cours de ses déplacements, à Paris, en Espagne et en Angleterre, il continua à porter aux antiques, qu'il pouvait être amené à voir, le même intérêt attentif que jadis en Italie.

Aussi saisit-il avec empressement l'occasion qui lui fut un jour offerte, de donner à ses collections d'antiques une importance égale à celle de ses tableaux.

Sir Dudley Carleton, ambassadeur d'Angleterre à La Haye, avait auparavant occupé le même poste, pendant cinq ans, à Venise. Ses relations avec le comte Arundel, l'illustre collectionneur anglais, pour lequel il avait parfois fait des achats, éveillèrent en lui le goût de collectionner à son tour. Venise, en relations constantes avec l'Orient hellénique, sur lequel le lion de Saint-Marc portait ses griffes avides, était à cet effet un endroit des plus propices. Nombreux sont les marbres grecs, et des meilleurs, qui ont pénétré en Europe par ce chemin. Sir Dudley Carleton se fit suivre à La Haye de son importante collection. Un inventaire de 1617 énumère : vingt et une grandes figures, huit figures d'enfant, quatre torses, cinquante-sept têtes dont deux petites, dix-sept piédestaux ou socles, une grande et quatre petites urnes, quatre figures à moitié conservées, six pieds, une main, une pierre avec inscriptions. De plus, dix-huit bustes d'empereurs romains lui avaient été expédiés de Bruxelles (?) l'année précédente.

Il était mal commode, dans la carrière errante d'un

diplomate, d'emmener dans ses bagages des bibelots aussi pondéreux. Sir Dudley s'était pris de passion pour la peinture, et spécialement pour celle de Rubens, à la suite d'une visite qu'il avait faite à l'atelier du maître. Sachant l'intérêt de celui-ci pour les antiques, il lui proposa de lui céder sa collection en échange de tableaux de sa main.

Après des pourparlers, dans les détails desquels nous n'entrerons pas, les deux amateurs tombèrent d'accord et, moyennant la cession de neuf œuvres importantes auquel il suppléa encore 2,000 florins, Rubens entra, le 1er juin 1618, en possession des marbres de Sir Dudley.

Cet accroissement subit de ses collections obligea Rubens à agrandir sa maison. C'est alors qu'il fit construire une vaste rotonde à l'imitation du Panthéon de Rome et ne recevant le jour que par le haut. C'est là qu'il installa ses statues antiques.

Rubens rédigea ou fit rédiger un catalogue de ses collections, car Peiresc charge, dans une lettre de 1620, Gevartius de le remercier de l'exemplaire qu'il en a reçu. (Quelle bonne fortune si on pouvait le retrouver dans ses papiers!) Il ferait bien volontiers un voyage dans les Pays-Bas pour voir la collection elle-même et spécialement les belles têtes de Cicéron, de Sénèque et de Chrysippe, desquels il serait bien heureux de recevoir des croquis. Voilà à peu près la seule indication que nous ayons sur les œuvres d'art formant cette collection.

Après ce que nous avons dit des procédés de travail de Rubens, il semblera évident que dans ses œuvres mêmes gisent dissimulés bien des indices qui pourraient, par une analyse serrée, aider à retrouver, surtout parmi les collections d'Angleterre où la plupart doivent encore se trouver, plus d'une des pièces ayant appartenu au grand maître. Il suffit de rappeler que les peintures de l'histoire de Décius, si pleines d'éléments antiques, datent justement de l'année 1618, où il acquit la collection Dudley.

Son musée ne se maintint cependant que peu de temps, car, dès 1625, il cédait la presque totalité de sa collection d'antiques et un grand nombre de ses tableaux au duc de Buckingham.

Il avait fait la connaissance du puissant duc lors de son séjour à Paris, pendant l'exécution des peintures de la galerie de Médicis. Dès cette époque, il peignit son portrait et des rapports vraiment cordiaux s'établirent entre eux d'artiste à dilettante, et même de diplomate à diplomate. Peu après, Buckingham entra en pourparlers avec Rubens pour l'acquisition de sa collection.

Le prix qu'il en offrait était énorme pour l'époque, 100,000 florins, et peut-être les préoccupations politiques du diplomate n'étaient-elles pas étrangères à la générosité de l'amateur.

Car, en 1625, Buckingham était envoyé dans les Pays-Bas pour affaires politiques et à cette occasion il rendit visite à Rubens, et c'est alors qu'il conclut l'affaire.

L'importance de la somme offerte séduisit le père de famille au détriment du collectionneur, et dès 1625, Rubens embarque lui-même ses collections à Calais. En 1627, les tableaux sont prêts à être expédiés et il touche 84,000 florins, les 16,000 florins restants devant lui être payés lors de la livraison d'un *Jugement dernier* qui ne fut jamais exécuté. Parmi les objets vendus se trouvaient sans doute ceux qu'il avait rapportés naguère d'Italie, mais il y a lieu de croire qu'il se réserva certaines pièces, et qu'il conserva des moulages des sculptures les plus importantes.

Buckingham lui-même ne jouit que peu de temps de son acquisition : il fut assassiné en 1628. Cependant, en 1629, Rubens en vit encore l'ensemble réuni au palais de Buckingham. Plus tard, quelques-uns des tableaux furent acquis par le roi et le comte de Northumberland. La plus grande partie des collections disparut lors de la confiscation des biens du fils de Buckingham, à la révolution de 1648, et se trouve, sans doute, encore en Angleterre.

La seule fraction qui soit cataloguée est celle envoyée et vendue à Anvers en 1649, lors de l'exil du second duc. On y rencontre surtout des tableaux, neuf statues en métal, deux en ivoire, deux en marbre et douze boîtes de pierres gravées, qui provenaient probablement de Rubens.

Comme tous les collectionneurs, à peine Rubens s'est-il défait de sa collection, qu'il en ressent des regrets. Il paraît que, dès 1627, il projetait de se rendre à Rome en vue d'acheter des statues antiques pour une somme de 10,000 à 12,000 florins. Il ne put mettre ce projet à exécution.

En 1634, il écrit à son ami Peiresc, que lors de la vente il avait conservé pour lui un certain nombre de pierres gravées et de médailles. Si bien que, grâce à des acquisitions nouvelles, il possédait derechef un cabinet précieux.

Mais, dès lors, sa passion principale furent les pierres gravées, les agates et les camées, qui firent sa joie jusqu'à la fin de sa noble existence et que dans son testament, par codicille spécial, il lègue ainsi que ses médailles, à ses fils du premier lit, Albert et Nicolas. Albert, qui se consacrait à l'étude de l'antiquité, reçut en outre, pour sa part, la bibliothèque.

Les collections furent réalisées à partir du mois de mars 1642, les objets antiques passèrent, avec d'autres œuvres d'art, en grande partie en Espagne.

Les collections de Rubens n'avaient donc pas échappé à la loi commune et fatale qui voulait que les œuvres d'art réunies dans notre pays n'y fassent qu'un séjour éphémère.

La dispersion des collections de Rubens est telle qu'il en est bien peu d'objets dont nous sachions ce qu'ils sont devenus, la plupart même sont restés, pour nous, anonymes.

Ne nous rapprocherions-nous pas un peu plus de la noble âme et de l'intelligence sereine du maître, si nous pouvions retrouver les œuvres d'art qui lui furent chères et dont le contact avec son génie faisait sans cesse jaillir de nouvelles étincelles?

***

Peu de mots caractériseront les autres collections du XVIIe siècle.

L'archiduc Léopold-Guillaume, qui gouverna de 1646 à 1656 les Pays-Bas, au nom du roi d'Espagne, était un grand collectionneur. Teniers représenta

plusieurs fois l'intérieur de sa galerie de tableaux, qui était célèbre, et à laquelle venaient s'ajouter des antiquités : trois cents figures de marbre et de bronze, huit cents médailles d'or et, enfin, le fameux trésor trouvé en 1653 dans le tombeau de Childéric à Tournay. Trésors et collections partirent pour Vienne avec l'archiduc et allèrent rejoindre dans le cabinet impérial de nombreux objets d'art qui venaient également de notre pays (1).

Mais à côté de collections de cette envergure le nombre des petits cabinets d'antiquités n'avait pas diminué. On y rencontrait, outre des monnaies et des pierres gravées, des inscriptions lapidaires.

Jean Wowerius, le disciple de Juste-Lipse, que Rubens avait représenté dans le tableau de Florence et seul dans un tableau plus petit (chez le duc d'Arenberg, à Bruxelles), avait acquis, à Rome, des inscriptions romaines d'un certain commerçant belge nommé Baudouin Briderly, dans lequel on n'aura pas de peine à reconnaître Beaudouin de Brielle chez lequel des érudits italiens avaient signalé des inscriptions.

Le même personnage avait vendu aux Jésuites de Bruxelles des inscriptions, que, suivant une coutume fréquente à cette époque, ils incrustèrent dans les murs de leur Collège. En 1706 le Hollandais Gisbert Cuperus en copia treize. Elles furent transportées en 1775, lors de la suppression de l'ordre des Jésuites, au palais de la Cour (Musée moderne) où on en retrouva huit qui, en 1847, furent envoyées au Musée de la porte de Hal. Elles sont aujourd hui au Musée du Cinquantenaire où est venue les rejoindre une neuvième inscription, retrouvée il y a quelques années lors de la démolition d'une annexe de la Bibliothèque royale (2).

Voilà le premier et l'un des bien rares héritages

(1) L'on sait que ce qui reste du trésor de Tournay se trouve à la Bibliothèque nationale à Paris. L'Empereur l'avait remis à Jean-Philippe de Schönborn, prince-évêque de Mayence, qui lui-même en fit présent à Louis XIV en 1665.

(2) Louis Paris. L'épitaphe de Julia Urania, inscription lapidaire antique retrouvée à Bruxelles (*Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, 1900, p. 7 et s).

que les anciennes collections aient laissé à notre pays. C'est bien maigre quand on songe aux richesses qu'elles continrent.

Au XVIIIe siècle, le zèle des collectionneurs semble un peu ralenti. Il faut attribuer ceci à l'abaissement général de toute activité intellectuelle qui fut pour notre pays la caractéristique de cette triste époque.

Les grands seigneurs et les érudits continuent cependant à réunir de petits cabinets dont peu sont très marquants.

Le cabinet du gouverneur, Albert de Saxe-Teschen, à Laeken, contenait entre autres une importante inscription romaine. Celui de Charles de Lorraine (1), vendu à sa mort en 1780, contenait pas mal d'objets disparates, de curiosités naturelles, de bibelots, de pendules, à côté d'objets de valeur dont un médaillier de 18,000 pièces, des antiquités dont un autel dédié à Hercule Saxanus, qui, après des destins divers, est venu échouer au Musée de Bruxelles.

Mais le cabinet le plus important du siècle fut celui du baron de Crassier, à Liége. Il avait des allures véritablement scientifiques, car on y rencontrait à côté de manuscrits, des monnaies et des médailles, des pierres gravées, des statuettes, des inscriptions et des monuments lapidaires.

Le baron de Crassier portait beaucoup d'intérêt aux monuments découverts dans notre pays même, et c'est grâce à lui que plus d'une antiquité importante au point de vue national s'est conservée (2).

Il était en correspondance avec le célèbre bénédictin de Saint-Maur, Bernard de Montfaucon, qui publia plusieurs objets de sa collection dans son grand ouvrage : *L'Antiquité expliquée*, le premier monument important de la science archéologique.

A la mort de de Crassier, en 1771, sa collection, partagée par ses enfants, passa en partie en Angleterre. Le reste se conserva dans le pays et ne fut mis en vente qu'en 1852.

(1) L. Perey. *Charles de Lorraine et la Cour de Bruxelles*, p. 339 et s.

(2) Cumont. *Bulletin des Musées royaux*, III, p. 10.

C'est à ces circonstances que le musée du Cinquantenaire doit d'avoir conservé cinq importantes sculptures gallo-romaines trouvées dans le pays ainsi que quelques petits bronzes.

Il nous est donc resté quelques souvenirs des collections du XVIIIe siècle et il semblerait qu'après la période de dispersion nous puissions entamer l'histoire de la période de consolidation. Celle-ci est cependant bien lente à progresser.

D'un autre cabinet formé au XVIIIe siècle par M. Van Huerne de Schierveld, le musée de la Porte de Hal acquit, en 1844, à sa dispersion, une petite statue de Pudicitia et une tête d'Hélios en marbre, dont nous ne ferions pas mention si ce n'étaient les premiers marbres antiques qui soient entrés dans les collections de l'Etat. Le début était modeste!

*
* *

Parmi les petits cabinets qui existèrent en Belgique durant les trente premières années du XIXe siècle, il est une collection dont la perte est pour nous d'autant plus douloureuse qu'elle ne précède que de très peu d'années notre séparation d'avec la Hollande.

Le colonel Rottiers, d'Anvers, avait été chargé par le roi Guillaume d'une mission archéologique dans l'Orient grec. Il publia à son retour une description illustrée des monuments de Rhodes et envoya au musée de Leyde un certain nombre de fragments sculpturaux et d'inscriptions intéressantes. Mais il avait formé, pour son compte personnel, une admirable collection de marbres grecs, dont des lecythes et des stèles funéraires attiques, parmi lesquelles le fameux tombeau d'Archestratè, trouvé au Sunium, qui, malgré les nombreux monuments similaires trouvés en Grèce, est encore compté au nombre des plus beaux et est la gloire du musée de Leyde.

A la vente de la collection, en 1826, c'est le Musée de Leyde qui acquit la grosse part; c'est-à-dire une trentaine de marbres.

Le gouvernement hollandais accordait toute sa sollicitude au Musée de Leyde qui, grâce à ses efforts,

ne devait pas tarder à devenir l'un des beaux musées de l'Europe. Pendant la courte période de notre réunion avec la Hollande, il draina non seulement toutes les antiquités trouvées sur notre sol, mais encore le meilleur de nos collections : telles les antiquités égyptiennes de M. de Lescluse de Bruges, qui furent vendues à Anvers en 1826.

L'importante collection de Renesse-Breidbach, formée à Coblence puis transportée à Anvers, où elle fut vendue en 1836, échappa ainsi à une main-mise de la Hollande et quelques inscriptions importantes nous en sont parvenues lors de l'acquisition de la collection Hagemans en 1861.

*
* *

Si la période qui s'ouvre maintenant a encore vu se disperser beaucoup d'objets intéressants, au moins tout n'en a pas été irrémédiablement perdu, par suite de l'acquisition postérieure de certaines collections, qui avaient conservé le meilleur des autres, par la *collection de tous*, par le Musée de la Porte de Hal devenu aujourd'hui les musées du Cinquantenaire, et, d'autre part, en ce qui concerne les monnaies, par le cabinet numismatique de la Bibliothèque royale qui s'est assigné un rang parmi les premières collections similaires d'aujourd'hui.

Comme il n'entre pas dans nos intentions de faire l'historique de ces collections publiques, nous pourrons être fort bref.

La collection Herry, à Anvers, dans laquelle avait passé l'ancien cabinet Gasparoli qui contenait entre autres une statue égyptienne (aujourd'hui au Musée du Steen), trouvée près d'Anvers dans des circonstances non encore éclaircies, fut vendue en 1848. Elle contenait un certain nombre de vases peints qui comptent parmi les premiers signalés dans une collection belge et dont quelques-uns sont entrés au Musée de Bruxelles, notamment par la voie de la collection Ravestein.

En 1860, le musée acquit une partie importante de la collection de l'archéologue Schayes (lampes

romaines et bronzes) et, en 1861, la totalité de la collection Hagemans comprenant des antiquités égyptiennes, près de cinq cents vases, bronzes et verres, plus un grand nombre d'antiquités gallo-romaines. La générosité de son propriétaire vint ajouter encore des objets importants, à ceux acquis par l'Etat.

Cette acquisition marque une date symbolique dans l'histoire des collections en Belgique : l'importance grandissante du musée commençant à éveiller l'attention des collectionneurs ; la majorité y voit encore un rival, ou un acheteur éventuel qui les débarrassera des pièces encombrantes, d'autres enfin y voient l'occasion d'empêcher l'anéantissement de l'édifice qu'ils ont mis toute leur vie à construire. « Vu qu'au cours d'une longue vie l'on voit tant de choses dispersées et détruites, c'est un sentiment des plus réconfortants que d'apprendre qu'à un objet, qui nous a été cher et précieux, écherra une destinée durable et pleine d'honneur. » (Gœthe.)

Le premier exemple de cette hauteur de sentiments, et il faut bien l'avouer, un des rares exemples de désintéressement de nos compatriotes, fut donné par M. de Meester de Ravestein, qui, en pleine santé, fit don à l'Etat belge de sa collection comprenant plus de 5,000 objets, dont 400 vases peints, 700 bronzes et 800 bijoux, ivoires, pierres gravées, etc.

Longtemps ministre de Belgique auprès du Vatican, il avait consacré les nombreux loisirs que lui laissaient ses fonctions à réunir des antiquités. Il le fit avec une science et un discernement peu ordinaires, et la collection dont il fit si généreusement don à son pays peut être comptée au nombre des plus belles du XIXe siècle.

Aussi est-ce à juste titre qu'il avait donné à sa collection le nom de Musée de Ravestein, que l'on a été heureux de pouvoir réinscrire au-dessus de l'entrée des nouvelles salles des musées du Cinquantenaire, consacrées aux antiquités.

*
* *

Il eût été surprenant que l'extraordinaire période de prospérité économique que notre pays a traversée pendant les dernières années du XIXe siècle, n'ait pas eu pour conséquences la création de collections nouvelles.

L'aristocratie de l'argent a hérité des goûts de l'ancienne aristocratie de naissance. Tel un grand seigneur de jadis, un prince de la finance et de l'industrie doit posséder des objets d'art et des collections, et les affaires qui ont le moins de rapport avec l'esthétique se traitent souvent parmi les chefs-d'œuvre et les bibelots précieux.

Mais, à l'inverse de ceux qui doivent tout à la naissance et qui dans leur fortune voient l'œuvre accumulée des générations et qui par suite s'attachent à conserver intact à leurs descendants le patrimoine qu'eux-mêmes ont reçu, l'homme d'affaires qui sait la rapidité avec laquelle l'argent se gagne et se disperse, qui voit les fortunes s'édifier ou sombrer en l'espace d'un matin, éprouve souvent le besoin d'assurer à son nom et à son activité, une survie et une stabilité plus durables que celles que l'on confie aux mains d'héritiers souvent indifférents.

Et de même que, jadis, en faisant des fondations pieuses aux églises, l'on s'assurait de perpétuelles prières et une félicité éternelle, de même les fondations d'utilité publique et les dons au musée assurent à leurs auteurs de ne pas retomber dans l'oubli et promettent aux objets qui ont fait la joie de leur vie, le maximum de durée que l'on puisse espérer pour les choses humaines.

L'exemple des milliardaires américains, dont l'un d'eux disait que quiconque meurt riche, meurt déshonoré, qui fondent universités, bibliothèques et musées ou qui réunissent des collections destinées dès l'abord à être données à des musées publics, est peut-être un heureux symptôme d'une nouvelle façon de collectionner en dehors des limites de la brève existence humaine et bien éloignée de l'égoïsme de jadis.

Ces exemples bienfaisants d'américanisme commencent à se rencontrer chez nous et spécialement

en ce qui concerne les musées. Tous les jours, ils deviennent plus nombreux les favorisés de la fortune qui comprennent que donner à un musée ce n'est pas donner à l'ogre-Etat, mais *à tous*, largesse à laquelle ils sont les premiers à participer.

La fixité des collections est cependant encore loin d'être générale, et pour finir cette revue qui deviendrait fastidieuse, et que cependant nous avons abrégée dans la mesure du possible, nous dirons quelques mots de deux collections d'antiquités dont la dispersion récente a dû laisser des souvenirs.

La première d'entre elles est la collection van Branteghem. Formé au cours de séjours en Orient, en Italie et à Londres, ce cabinet (car le petit nombre d'objets précieux qui le formaient nous permet cette locution surannée) longtemps nomade ne fit qu'un court séjour à Bruxelles, de 1888 à 1892, époque où il se dispersa sous l'impitoyable marteau du commissaire priseur de l'hôtel Drouot : réunion exquise d'objets, car, à part quelques terres cuites fausses auxquelles peu de collectionneurs et de musées ont échappé, les quatre cent quarante objets qui la composaient étaient la fleur de l'art industriel grec. Il y avait surtout une collection unique de petites coupes à fond blanc, dont le musée de Bruxelles possède deux exemplaires et dont les autres sont à Londres et à Boston.

La vogue des vases et des terres cuites grecs, qui battait son plein, firent atteindre des prix considérables à ces fragiles bibelots et le musée de Bruxelles n'en put retenir qu'un très petit nombre, assez bien choisis d'ailleurs. D'autres vases nous sont revenus lors de la vente de la collection à laquelle nous allons nous arrêter un instant.

La collection Somzée ! Maintenant que le recul du temps commence à voiler quelque peu du brouillard de l'oubli le fouillis d'objets médiocres et incohérents qui y voisinait avec les chefs-d'œuvre et les merveilles, que l'imagination accorde quelque peu, à l'immense hôtel de la rue des Palais, l'apparence de Palazzo italien que son propriétaire rêvait de lui donner à grand renfort de pilastres de staff et de

bas-reliefs de ciment, elle nous apparaît comme quelque chose d'inouï et d'irréel, dans une ville où la plupart des riches se contentent de tableaux de salle à manger et de bronzes d'édition.

Léon de Somzée avait apporté dans la formation de ses collections ses qualités et ses défauts d'homme d'affaires : avec une audace extraordinaire il avait fait des grands coups, achetant en une fois tous les marbres qui se trouvaient au Casino Ludovisi à Rome, ne s'embarrassant pas d'exporter une pièce aussi encombrante que le fameux Septime Sévère Sciarra, achetant des centaines de tapisseries à une époque où les amateurs en voulaient à peine, prévoyant la vogue des primitifs alors qu'on n'y attachait que peu d'importance.

Avec ce procédé expéditif, l'on achète le mauvais avec le bon, mais combien de fois trouve-t-on le bon tapi parmi le mauvais, que les autres dédaignent?

Léon de Somzée faisait de ses collections l'usage le plus libéral ; il n'est pas d'exposition d'art à laquelle il n'envoyait ses plus beaux objets. Sa porte était ouverte à tout le monde, et il avait des objets tout prêts pour orner les locaux où l'on voulait donner des fêtes artistiques. Mais il ne put épargner à ce qu'il avait pris tant d'années à réunir, l'amertume des enchères.

Une première grande vente, en 1901, dispersa ses vases antiques, ses céramiques italiennes et une partie de ses magnifiques tapisseries. Elle produisit près d'un million.

Bientôt après, Léon de Somzée mourait, et ses héritiers se défirent peu à peu de ses immenses collections.

Les primitifs flamands prirent, après l'Exposition de Bruges, le chemin de l'Angleterre, d'où l'un d'eux, baptisé Maître de Moulins, a repassé la Manche sur un pont d'or et est au Louvre.

L'année dernière, les marbres et les bronzes antiques, les tableaux et les sculptures, les tapisseries furent vendus pour une valeur de près de trois millions. L'ensemble de la collection avait atteint pas moins de cinq millions.

Une consolation se mêle à la mélancolie de cette disparition, c'est qu'en ce qui concerne les antiquités, vases, marbres et bronzes, et les superbes tapisseries flamandes, la grande majorité restera dans le pays, grâce à la prévoyance du gouvernement, grâce à la générosité de particuliers, grâce au bon goût d'amateurs.

La disparition de la collection Somzée a permis la fondation d'un véritable musée d'antiquités en Belgique, seul Etat de l'Europe auquel faisait défaut cette féconde source de pensée et de science, de rêve et de beauté.

Nous devons nous en tenir là, et nous contenter, sans même mentionner les médailliers contemporains, depuis celui du comte du Chastel, si heureusement acquis par le Cabinet des médailles où il voisine avec l'admirable collection de Hirsch, jusqu'à ceux de MM. de Jonghe, Delbeke, Bethune..., de citer seulement les noms des particuliers possédant des antiquités, dont le nom se présente sous notre plume.

Tout d'abord le duc d'Arenberg, qui possède à côté de la fameuse tête de Laocoon, un exquis torse d'Aphrodite, une biche en bronze venant de la collection Somzée, des vases antiques, un trésor gaulois déterré dans le Hainaut, digne complément de ses collections princières ; M. Beernaert, qui possède des vases et des antiquités choisies avec goût ; M. Valère Mabille à Mariemont qui a rapporté de ses voyages des antiquités égyptiennes et grecques ; Mme Jacques Errera qui possède à son château d'Uccle une importante collection de vases d'Italie méridionale... Mais ne nous introduisons pas trop dans l'intimité des maisons particulières où reposent encore maints bibelots précieux.

Un nom cependant doit s'ajouter à cette liste : c'est celui du propriétaire d'une collection récente, un vrai musée créé en grand style, où nous retrouverons quelques-unes des plus belles statues de la collection Somzée, à côté d'un grand nombre de marbres grecs et romains, d'une série presque unique de bronzes et d'importantes et très rares fresques pompéïennes. Nous voulons parler de M. Raoul Warocqué, qui est

l'un des types les plus complets du grand industriel moderne, ouvert à toutes les initiatives et collectionneur passionné. Je n'apprendrai rien à personne en disant que, suivant l'expression de Gœthe, « à tout ce qui lui fut cher et précieux, écherra une destinée durable et pleine d'honneur », et que les générations qui nous suivront n'auront pas à déplorer une fois de plus la dispersion d'une de ces réunions de choses belles et précieuses : entrée dans le patrimoine artistique de la nation, elle restera indissolublement unie à ses destinées.

JEAN DE MOT.

LE PROJET D'ALLIANCE HOLLANDO-BELGE

DANS l'histoire d'un peuple chez qui tous les ressorts de la vie ne sont point brisés, il y a certains moments où les idées qui lui sont salutaires se forment peu à peu dans l'inconscient de tous les citoyens vraiment dignes de ce beau nom de citoyen. Il suffit qu'un esprit plus hardi que les autres ou plus passionné du bien public les formule pour que chacun en sente tout à coup l'importance et la valeur. Tel est apparu le projet de rapprochement hollando-belge dont M. Eugène Baie a donné l'excellente formule, et à quoi M. Gérard Harry, directeur du *Petit Bleu*, a prêté le concours de son influence et de son journal. Quand on vit paraître les premiers articles de M. Baie, on commença par s'étonner d'une tentative où semblait se trahir une méfiance singulière au lendemain de l'ivresse patriotique dont les fêtes du 75e anniversaire avaient été la bruyante expression. Mais, à mesure que l'auteur de l'*Épopée flamande* a développé son étude, à mesure qu'il a précisé et délimité son projet, il s'est trouvé que tous ceux à qui il est arrivé quelquefois de songer à l'avenir de leur race ont découvert, dans les paroles si sages et si modérées du jeune écrivain, l'écho d'un rêve confus et plus ou moins oublié. Si l'on considère, en effet, le scepticisme apathique, l'esprit positif, étroit et dénigreur qui règne généralement dans ce pays, la façon dont on a accueilli le projet d'une alliance hollando-

belge tient du prodige. Que dans tous les partis il se soit trouvé des parlementaires éminents qui n'aient pas repoussé d'un haussement d'épaules une tentative qui ne peut favoriser aucune combinaison électorale, voilà qui suffirait à montrer à quel point les idées exprimées par M. Baie sont opportunes. Aussi bien, tant en Hollande qu'en Belgique, sont-elles venues à l'esprit de tous ceux qui ont eu quelques lueurs confuses du rôle européen que peuvent et que doivent jouer nos provinces. Sans remonter à Marnix de Sainte-Aldegonde, on peut rappeler que neuf ans après la Révolution, un des fondateurs de la monarchie, Joseph Lebeau, disait à la Chambre des représentants que « politiquement et commercialement, la vraie destinée de la Belgique, les vrais intérêts de sa politique étaient de se rapprocher de jour en jour de la Hollande. Malheureusement, les confuses rancunes qui subsistèrent dans les relations hollando-belges, pendant les années qui suivirent 1830, une conception étroite et timide de la neutralité, une notion singulièrement erronée des nécessités économiques qui pèsent sur la politique douanière d'un pays industriel énervèrent les premières tentatives, d'ailleurs hésitantes, qui furent faites.

Le premier mérite de M. Baie a été d'envisager hardiment les objections de principe et de démontrer combien elles sont spécieuses. Qu'une alliance défensive avec la Hollande ne nous soit nullement interdite par les traités qui nous donnent et nous imposent la neutralité, cela paraît incontestable à tous ceux qui ont étudié la question. Tous les jurisconsultes sont d'accord à ce sujet. Rivier, Arendt, Nys, le baron Descamps, Westlake, se sont montrés aussi explicites qu'on peut l'être et je n'ai besoin de reprendre ici ni l'argumentation, ni les citations de M. Baie. La question est vidée. Les avantages d'une coopération des deux armées en cas d'une menace d'invasion du côté de l'Est d'autre part, semblent évident s'il faut en croire les nombreuses personnalités militaires hollandaises et belges qui ont été consultées, notamment le général den Beer Portugael et le général baron de Heusch. Reste l'objection écono-

mique, le dogme de l'opposition d'intérêts entre un pays industriel et un pays commercial, l'un naturellement porté vers le libre-échange, l'autre vers le protectionnisme. M. Baie a pris soin d'y répondre. Il a fait observer que les Belges ont interposé depuis cinquante ans une puissante barrière commerciale (Anvers, Bruges, Ostende) entre le Moerdyk et leur région industrielle.

Cette barrière les sépare à jamais de leurs voisins du Nord, insinuent les Allemands, dont c'est la politique constante de chercher à imposer leur Zollverein aux provinces bataves. « Qui ne voit qu'elle pourrait les réunir? riposte M. Baie. Peut-être suffirait-il pour cela qu'on simplifiât beaucoup à la frontière les opérations de contrôle et que, déplaçant les rigueurs du régime protectionniste belge, on ne les fît peser aux confins de la région industrielle. Ce système des zones économiques, adéquates à la nature des intérêts qu'elles représentent, a pour lui l'autorité de la chose accomplie, le prestige du succès démontré. » Qui ne voit, d'autre part, combien la puissante marine commerciale de la Hollande et les nombreux débouchés transocéaniques que le peuple de Ruyter et de Tromp s'est assurés depuis des siècles pourraient être utiles à la prospérité de nos centres industriels que les éventualités d'une surproduction ne cessent d'inquiéter? Au point de vue hollandais, les avantages d'une union douanière avec la Belgique sont plus apparents encore. Les Hollandais sont une nation d'intermédiaires. Leurs richesses proviennent du courtage qu'ils n'ont cessé de prélever aux temps heureux où ils avaient en quelque sorte le monopole de certains trafics, où leurs ports bénéficiaient de l'hinterland de toute l'Europe centrale. Les temps sont changés ; le commerce transocéanique a pris d'autres voies. Dépossédée de son rôle historique, enserrée entre les barrières douanières allemandes et belges, la Hollande se trouvera tôt ou tard dans l'obligation d'accepter l'incorporation au Zollverein que lui offrent ses voisins de l'Est ou à souscrire à une entente économique avec la Belgique. L'enthousiasme avec lequel les journaux néerlandais ont généralement

accueilli le projet du *Petit Bleu* montre, d'une part, qu'ils se rendent parfaitement compte de la situation ; de l'autre, qu'ils répugnent de toute la force de leur patriotisme à une solution qui ne tarderait pas à leur imposer la suzeraineté prussienne. L'union d'un petit Etat avec une grande puissance, on sait, en effet, ce que cela veut dire, surtout quand cette grande puissance est animée des tendances autoritaires, impérialistes et pangermanistes que manifeste à chaque occasion l'empereur Guillaume. Germains, certes, les Hollandais n'en ont pas moins une originalité ethnique très accentuée, et ils éprouvent pour toute prussification éventuelle l'horreur la plus vive. C'est donc avec l'aspect d'une garantie contre l'ambition pangermaniste que se présente au point de vue hollandais la tentative de rapprochement hollando-belge. C'est cet aspect que l'on y verrait également au point de vue international.

Des greniers de l'histoire diplomatique, voici, en effet, que l'on fait sortir à nouveau cette vieille notion de l'équilibre européen qu'inventèrent autrefois les hommes d'Etat anglais et hollandais pour se défendre contre l'ambition de la maison de Bourbon. Mais les rôles sont changés. Ce n'est plus la France aujourd'hui en qui l'on peut voir la grande puissance envahissante et guerrière, c'est l'Allemagne, terre surpeuplée, pour qui l'expansion, soit coloniale, soit continentale, semble être une nécessité. Aussi est-ce contre l'Allemagne que l'Angleterre reprend les intrigues savantes de sa diplomatie traditionnelle; aussi est-ce contre l'Allemagne que s'élèvent toutes les barrières, toutes les digues politiques que l'on tente de dresser en Europe pour le maintien du *statu quo*.

Une alliance hollando-belge ne pourrait manquer de prendre ce caractère, avouons-le. La Hollande, appuyée par nos provinces, enfin dignes d'être autre chose qu'une proie facile pour le vainqueur, reprendrait ainsi son rôle historique. Citadelles avancées du germanisme contre l'ambition française au XVIIe siècle, pourquoi les Provinces-Unies ne deviendraient-elles pas les « bastions de l'Est » de la

civilisation latine contre la vague montante du germanisme envahisseur?

Est-ce à dire qu'une telle alliance pourrait être vraiment antigermanique? En aucune manière, puisque la ligue, l'union, l'entente cordiale hollando-belge comprendrait un élément germanique plus considérable que l'élément roman, puisqu'elle ne pourrait être que pacifique par la force même des choses, autant que par la volonté de ses promoteurs. Adversaire d'une Prusse impérialiste, elle ne pourrait être qu'amie d'une Allemagne pacifique. Il y a dans le rôle des peuples certaines permanences. Tous les groupes humains qui s'égrènent du massif des Alpes à la mer du Nord forment la marche de la Germanie et de la civilisation latine.

De ces provinces, les unes sont plus françaises, les autres plus teutoniques, mais aucune d'elles n'est ni tout à fait la France ni tout à fait la Germanie. Ce sont des pays frontières, où les deux grandes civilisations européennes se touchent, se combattent et, alternativement, se poussent et se repoussent pour le plus grand bien de l'une et de l'autre culture. Piétinées tant de fois au cours des siècles par les soldats des deux races, ces petites nations mêlées et pourtant originales, aspirent plus que toute autre aux bienfaits d'une paix durable qui les laisserait se développer, selon la logique de leurs instincts. Provinces bataves, provinces belgiques, Luxembourg, Alsace-Lorraine, tous les fiefs de l'antique Lotharingie aspirent plus ou moins confusément à leur personnalité, et peut-être peut-on songer, sans tomber dans l'utopie, qu'un jour leur fédération nécessairement pacifique, donnera à la politique européenne une sécurité qu'elle n'a jamais connue.

Mais ce sont là de grands rêves, de lointains espoirs dans lesquels il ne faut pas trop longtemps se complaire sous peine de mériter le mépris de ces gens positifs qui ne veulent pas « faire de grande politique » et qui, sous prétexte qu'il est dangereux de s'illusionner sur son rôle, attendent du hasard des remèdes à leur décadence. Les promoteurs de l'alliance hollando-belge ne s'y sont pas abandonnés.

Jamais il ne leur est venu à l'esprit de reconstituer par traité le royaume chimérique de Charles-le-Téméraire ; ils ont démontré que rien ne s'opposait à un rapprochement dont les avantages réciproques s'imposent à tous les esprits, ils n'ont pas voulu en préciser les détails qui sont du ressort des spécialistes, mais afin de donner à leur initiative une sanction, ils ont voulu faciliter les premiers pas vers une union si désirable, et dès à présent leurs efforts ont abouti dans la mesure où ils pourraient espérer qu'ils aboutissent.

Un groupe de parlementaires belges de tous les partis invitera, en janvier, annonçait le *Petit Bleu*, un groupe de parlementaires néerlandais, à examiner contradictoirement certains problèmes d'utilité internationale qui n'engagent pas les questions de principe ni ne soulèvent d'objections de droit international, c'est-à-dire les problèmes suivants : Réduction de la taxe postale et télégraphique ; réduction du tarif des colis postaux ; accord des chemins de fer ; exequatur des jugements prononcés par l'un des deux pays ; unification des dispositions de la loi de travail, etc. Si, comme on l'espère, après un échange de vues qui n'engagera point les groupes, on tombe d'accord sur un ou plusieurs points, une commission mixte sera formée qui élaborera le programme d'une conférence interparlementaire.

C'est peu, disent en triomphant ces bonnes gens qui, dès les premiers articles de M. Baie, ont haussé les épaules, pensant que tout effort est ridicule, si ce n'est celui qui concerne le jeu de domino ou la préparation des élections, et qui, pour arrêter un mouvement qui gênait leur quiétude, opposaient à un projet de rapprochement ou d'alliance les objections que l'on eût pu faire à un plan de fusion intime des deux pays. C'est peu, mais c'est beaucoup, car il faut voir là une première et décisive étape. Aussi bien, à côté de cette sanction officielle du mouvement hollando-belge, celui-ci trouvera-t-il dans l'initiative privée un témoignage nouveau de son opportunité. Une ligue hollando-belge se forme, par quoi se traduira le vœu encore un peu confus mais ardent des deux nations vers une union plus

étroite qui assurerait leur existence. Où voyez-vous qu'elle soit menacée? disent ces optimistes heureux qui trouvent dans les congrès de la paix l'assurance que nous allons entrer dans l'âge juridique de l'Humanité. N'avons-nous pas les traités? s'écrient, d'autre part, ceux qui veulent vivre dans une confiance qui leur évite les devoirs militaires. Le bon billet! Rien n'est plus vain que d'essayer de prédire l'avenir. Mais il faudrait être singulièrement aveugle pour ne pas être frappé de l'inquiétude fébrile qui obsède le monde. Jamais, peut-être, la situation politique et économique n'a été aussi tendue qu'aujourd'hui, et sans tomber dans l'exagération de ces gens moroses qui ne voient dans les gazettes que ruines et que catastrophes imminentes, on peut distinguer mille présages d'une crise terrible et prochaine. Rien de plus légitime pour les petites nations, dans de pareilles circonstances, que de songer à se garder; rien de plus nécessaire aussi qu'elles commencent à le comprendre, ce nous est le signe d'un précieux état d'esprit. Quand le projet d'alliance hollando-belge n'aurait fait que traduire, avec énergie, une volonté belge d'assurer, dans un inquiétant avenir, la persistance de la Belgique et son développement économique, il aurait eu l'utilité la plus haute.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

CHAPITRE V.

Ils étaient cinq dans la voiture : le docteur, Delphine et Henriette, une paysanne qui descendit, chargée de paniers, à la baraque de la douane et un commis-voyageur qui venait pour la première fois dans ces Ardennes et s'extasiait à la vue des panoramas lointains lorsqu'on se trouvait sur les plateaux.

Un plein soleil illuminait la campagne. Les deux postiers s'époumonnaient à gravir les côtes ; ils tiraient lentement, à coups las de colliers la bruyante patache, mais trottinaient allègrement lorsqu'ils dévalaient une pente à l'ombre, à travers bois.

A peine avait-on démarré, la conversation s'engagea entre Victor, Delphine et leur compagnon de route. Entré le dernier dans la voiture au plafond bas, il avait, en s'excusant, gagné sa place dans le fond :

— Pardon, madame, monsieur.

L'appellation avait froissé Delphine. Elle regarda l'inconnu à la dérobée, lui trouva la mine vulgaire, la mise presque négligée, le geste banal et jugea qu'un homme d'éducation rudimentaire pouvait seul à ce

point se méprendre et l'appeler Madame. Elle affecta à très haute voix un tutoiement affectueux avec Henriette, amena la conversation sur un terrain d'ostensible intimité qui ne devait laisser aucun doute sur l'équivalence des situations de la jeune fille et d'elle-même. En revanche un respect de bon ton solennisait presque ses questions, ses réponses au docteur dans lesquelles elle tenait à manifester la réserve et la dignité de son attitude vis-à-vis de « Monsieur Donjeux », ainsi qu'elle le répétait sans cesse.

L'intention de coquetterie était évidente. Le voyageur ne s'y trompa point. Bon diable, il profita du premier tour favorable de l'entretien pour réparer son erreur.

Comme Delphine demandait à son ami le nom de tel village dont le clocher émergeait au loin ou bien la destination des routes qui bifurquaient à un carrefour, l'étranger s'adressa directement à elle-même :

— *Mademoiselle* ne connaît pas non plus le pays?

Delphine, surprise, mais par ce seul mot accentué réconciliée avec son interlocuteur, répondit en souriant :

— Non, Monsieur. Cependant je l'habite depuis longtemps. Mais j'ai rarement quitté Margut.

Sur ce banal début s'échafauda une conversation qui dura tout le temps du voyage. L'étranger venait d'Anvers; il avait parcouru pour le compte d'une maison de la place les localités des bords de la Meuse, depuis Namur, avait quitté le fleuve à Sedan, rentrait en Belgique par Margut, gagnait à présent Bertrix, Marche, Durbuy, Liége.

Égayé par sa faconde et ses récits, le trajet s'effectua rapidement. Tous admiraient les soudaines découvertes d'horizons immenses. L'un faisait remarquer la gamme de tons dégradés de crête en crête depuis le vert sombre des forêts toutes proches jus-

qu'au violet gris des limites lointaines à peine distinctes du ciel qui s'élevait, montant de ce gris terne au bleu intense. Un autre attirait l'attention sur la nue mouvante de lumière rousse dans quoi le décor semblait se baigner, flou par endroits, éclatant à d'autres. Puis brusquement la route s'encaissait dans un ravin ou éventrait un bois et la vue se restreignait aux seuls alentours déserts.

Grelots tintants, à grand tapage de ferraille, la guimbarde traversa Villers. Henriette pencha la tête à la portière dont la vitre était descendue :

— Verrons-nous Jeanne?

Les Chambois étaient sur leur seuil :

— Les voilà ! cria la jeune fille. Et elle fit longtemps des signes joyeux de son mouchoir. A peine les voyageurs avaient-ils entendu leurs amis les appeler :

— A tantôt ! A tantôt !

La malle-poste était loin déjà. Elle longeait les vestiges des vieux murs de l'abbaye d'Orval. Dans les verdures on voyait s'ériger les ogives délabrées, se dresser des pans de murailles, se dessiner encore des arceaux de cloîtres, chanceler des fûts de colonnes ou fleurir de magnifiques rosaces de pierres. Le docteur renseigna ses compagnons sur la splendeur passée de ce monastère fameux, évoqua le calme de cet asile édifié au fond d'un cirque majestueux de forêts silencieuses. Il raconta la légende de l'anneau d'Orval perdu dans les eaux rapides de la Semoys, le vœu de la dame qui fit bâtir l'abbaye opulente, le conte poétique qui veut qu'une truite ait retrouvé l'anneau d'or et explique la présence du poisson d'argent tacheté dans le blason armorial du comté de Chiny.

— Et de quelle époque est la ruine de ce somptueux domaine, questionna l'étranger ?

— Ah! la Révolution, mon cher monsieur. Ce fut ici comme partout : le siège, les tueries, le feu, le carnage...

Et du geste Victor montrait les positions dominantes où furent braqués naguère les canons ennemis.

Mais la malle-poste roulait, roulait. Parvenue à nouveau sur le plateau, elle traversait à présent des étendues de champs verts, blés non encore mûrs, jeunes avoines mobiles aux reflets scintillants d'eau courante.

Enfin apparurent les premières maisons. Un instant pointe le clocher du bourg, puis il disparaît jusqu'au prochain tournant. La voiture dépasse la propriété de feu M. Le Bricey. De grandes affiches jaunes bariolent les murs; des meubles sont alignés sur les pelouses et dans tout le jardin vont et viennent déjà des gens irrespectueux des parterres.

— C'est ici, dit Victor. Vous voyez que la maison est avenante et le parc a vraiment bel air. Pour un vieux savant célibataire, mon confrère avait du goût : son mobilier était riche; il y aura de rares marchés à faire. Quelle idée aussi de vendre tout cela dans un pays perdu!

— Mademoiselle se propose quelques emplettes, interrogea le voyageur qui les accompagnait?

— Oui, répondit délibérément Delphine. J'ai besoin d'un tas de choses et l'occasion est unique. Je trouverai ici à très bon compte et beaucoup plus aisément qu'à Sedan des rideaux, des chaises de jardin, quelques meubles, un service de table...

— Il y en a deux superbes en vente, interrompit le docteur.

— Enfin, je crois que ce ne seront pas les tentations qui me manqueront!

— Mais c'est un ménage complet que vous vous montez là! plaisanta l'étranger.

Souriant, d'un air entendu, il portait un regard malicieux alternativement sur Delphine et sur Victor, ce qui fit rire Henriette aux éclats.

A ce moment même, ayant bruyamment traversé la place en effarouchant la volaille et ameutant les gamins, la patache s'arrêtait devant le relais, à la fois poste et hôtellerie. Mlle Fousseret profita des salutations, des échanges de politesse, des souhaits de se revoir prodigués de part et d'autre, pour ne pas répondre à la question indiscrète de son compagnon de route. Mais dans le secret de soi-même, cette question l'avait bouleversée délicieusement, l'avait enchantée de joie ravie. A la dérobée Delphine interrogea l'expression du visage de Victor et s'étonna de n'y lire aucun témoignage de contentement ou d'approbation.

— N'aurait-il pas compris? se demanda-t-elle avec inquiétude?

Mais le rire de Henriette avait été plus éloquent. Peut-être bien cette gaîté bruyante parut-elle un peu impertinente à Delphine. Mais celle-ci oublia vite son anxiété et son instant de dépit dans l'illusion chérie à laquelle l'avait conviée la question de méprise adroitement feinte. Toutes réflexions faites, la confiante amoureuse se dit que le docteur n'agissait qu'avec un tact dont elle lui sut instantanément un gré extrême. Eût-il été discret, même simplement convenable ou prudent, de manifester l'authentique sentiment de son cœur en présence d'un étranger qu'ils voyaient par hasard pour la première fois, pour la dernière peut-être aussi et dont ils ignoraient même jusqu'au nom?...

CHAPITRE VI

La vente se faisait dans le jardin.

Les meubles étaient alignés au bord des pelouses et tout le long des sentiers.

Des tables carrées de vieux chêne, des chaises à haut dossier sculpté disposées sur trois rangs de deux, une crédence aux pieds sinueux en cou de cygne, deux buffets dans les portières à vitraux desquels le soleil allumait des reflets de sang, de ciel, d'or et de mer tandis qu'il enflammait, aux quatre angles, des gueules de lions de cuivre broyant de lourds anneaux mobiles, des glaces, des literies, des dressoirs voisinaient avec des cuvelles, des outils de jardinage, un cylindre à calandrer le linge, des lots de bouteilles vides, des poëles de fonte miroitants de brillantine.

Tout le voisinage défila devant cette exposition.

Il était venu des gens de Chiny, d'Yzel, de Pin et de Jamoigne même. L'événement de cet encan était une vraie partie de plaisir à laquelle ils s'étaient donné rendez-vous tout comme à une kermesse. Les fermiers avaient attelé leur carriole et fait le trajet dans l'intention de risquer une enchère sur une part de foin sur pied, des récoltes déjà engrangées ou des fruits en verger. M. Le Bricey, depuis qu'il avait abandonné sa clientèle, avait, en effet, mené une vie de gentilhomme campagnard, dirigeant l'exploitation d'une ferme-modèle annexée à son habitation. Et s'il faisait encore tous les matins le tour des environs dans son antique cabriolet, ce n'était plus dans le but de visiter ses malades; mais il allait surveiller ses faneurs à l'ouvrage, il allait voir engerber ses fro-

ments ou assister à l'essai d'une nouvelle semeuse mécanique.

Or tout le matériel d'exploitation, quelques bêtes, les deux postiers rouans, la basse-cour devaient se disperser, comme le mobilier, aux quatre vents des enchères.

Et tandis que les femmes ouvraient les tiroirs des commodes, vérifiaient les serrures des armoires rangées ainsi qu'à la parade ou bien éprouvaient d'une vigoureuse poussée du poing l'élasticité des sommiers, les paysans, en attendant le début de la vente, discutaient autour d'une batteuse dont on leur expliquait le fonctionnement. Ils pénétraient dans les granges, arrachaient des poignées de foin qu'ils respiraient longuement, prenant un air entendu, évaluant en silence la marchandise. Tenus à la longe, les vieux hongres trottaient de leur mieux devant les amateurs méfiants. Ceux-ci, le nez en l'air, supputaient ensuite le rendement des pommiers, puis s'en revenaient du verger vers les étables dont ils inspectaient la population.

Chars-à-bancs, tilburys de l'autre siècle, tapeculs, carrioles à bâches étaient renversés, brancards en l'air, dans la cour de la ferme. Aux marche-pieds étaient suspendus les colliers, les croupières, les brides et les traits. Les chevaux à poil, tout petits ardennais dociles et rablés, étaient abandonnés dans une prairie; ils en savouraient les hautes herbes, ne s'interrompaient que pour encenser de la tête, se frotter des naseaux l'un ou l'autre flanc, s'ingénier à chasser ainsi les mouches et les taons harcelants ; et sans cesse ils s'éventaient de leurs longues queues noires.

Dans le jardin l'humeur était à la joie. Un appareil à brosser les tapis provoqua des admirations, des

étonnements, des rires surtout de commères intriguées.

— C'est un piège à rats?

— Non : une tondeuse de gazon.

Finalement personne ne put expliquer la vraie destination.

Chaque paysanne à son tour vint se prélasser dans un fauteuil-bascule et des jeunes filles se poussaient l'une après l'autre vers le piano dont elles tapotaient cinq ou six touches, toutes craintives qu'on ne vînt les chasser, toutes rieuses de ce plaisir inconnu. En passant, en repassant elles se regardaient dans la haute glace d'une armoire lingère, se mirant en pied pour la première fois de leur vie. Des gamins tapageurs narguaient la chasse que leur faisaient deux ou trois voisins préposés à la garde de ce mobilier; ils venaient frotter leurs fonds de culottes au reps de toutes les chaises et de tous les fauteuils rembourrés, faisaient tourner la mappemonde qui grinçait sur son axe, se tiraient la langue devant les globes de verre étamé qui leur renvoyaient une image ridicule et monstrueuse de leurs faces aplaties. Dans le vestibule du fournil, trois jeunes gens vidaient une énorme caisse dans laquelle on avait entassé des ustensiles, des armes, des objets hétéroclites rouillés ou dépareillés pour la plupart : ils essayaient de démonter un fusil de chasse dont les vis incrustées dans le bois refusaient de tourner; ils s'efforçaient de mettre au point une longue vue de cuivre verdi et ne retrouvaient pas le deuxième cornet de cuir d'un jeu de trictrac au drap tout rongé par les mites.

La porte d'entrée était ouverte à deux battants. Au sommet du perron, sur des tréteaux, des planches formaient table et devant celle-ci le notaire procédait, d'une voix monotone et rapide, à la vente. Derrière

lui un jeune homme enregistrait les prix, ayant peine à suivre avec son griffonnage la volubilité de son patron. Les acheteurs ou les curieux étaient assis coude-à-coude au pied des marches de pierre, sur des bancs alignés en demi-cercles. Au premier rang, Mlle Fousseret avait pris place entre Victor et sa sœur.

A quatre heures on vendait encore de menus objets, du linge de table, de la vaisselle. Le premier amateur se voyait presque toujours adjuger son lot; parfois cependant l'un des deux neveux de M. Le Bricey, qui se trouvaient là, jetait une enchère, n'abandonnait pas la hausse, tenant à conserver tel souvenir ou peu soucieux de céder à vil prix une pièce d'argenterie, un tableau, un service jadis payé dix fois la valeur de l'offre actuelle.

Les lots passaient de main en main; on les palpait, on les flairait. De la phalange de l'index les femmes frappaient les ventres creux des vases qu'une invisible fêlure eût pu détériorer; des yeux elles interrogeaient les fonds des marmites, les tournant vers le ciel dans la crainte de découvrir quelque imperceptible perforation; méfiantes elles dépliaient les essuie-mains, les tapis, les rideaux. Les hommes donnaient un coup de couteau dans la couture des matelas, éventraient les literies afin qu'échappés comme d'une blessure, les flocons de laine, les touffes de crins ou de varechs affirmassent l'authenticité de la marchandise.

Une boîte à musique octogonale dont les huit parois verticales s'ouvraient, se fermaient sous le jeu d'un bouton, souleva des enthousiasmes. Elle moulait une mazurka pimpante et, admirant la merveille, les paysannes riaient aux éclats, n'osant y toucher. Intriguées, elles se demandaient à voix basse la desti-

nation des trois petits cercles de cuivre doré qui ornaient le revers de chacune des huit portes tournantes. Victor Donjeux les initia à ce mystère en plaçant un cigare dans l'un des anneaux et ce furent nouveaux émerveillements, nouveaux rires, quelques-uns incrédules.

Henriette et Delphine achetèrent quelques vases ; une garniture de cheminée, « en cuivre massif », avait dit le notaire, fut choisie pour le salon de Mlle Fousseret ; une « suspension » toute couronnée de girandoles à bobèches et à pendeloques, trois grandes nappes et douze serviettes « comme neuves, pas même encore brodées » tentèrent également Delphine qui ne résista pas à son envie.

M. Donjeux entretemps acquérait « pour rien, à peine le prix de la reliure » des volumes en nombre suffisant pour garnir tout un panneau de son cabinet de travail.

A cinq heures, la vente sur le seuil prit fin. Le notaire, le gratte-papier, la foule commencèrent le tour des chambres. On se groupait en cercle autour du tabellion et de son clerc qui tenait son registre et son encrier d'une main et griffonnait de l'autre.

— Qui met à prix les deux garnitures de fenêtres et la portière en velours frappé à deux faces, avec les galeries, les embrasses et les patères ?

Les rideaux n'avaient pas été dépendus, les glaces décrochées ni les tapis décloués : c'était au surplus tout ce qui restait dans la maison.

Delphine se fit adjuger une carpette de Tournay, des tentures en peluche bleue fanée et doublée de soie jadis vieil or, bordée de glands assortis. Longtemps elle avait hésité entre le choix de cette garniture et d'une autre, en reps rouge brodé de gros points turcs. Elle se décida pour celle qui plaisait le mieux à Vic-

tor, malgré le conseil de Henriette qui trouvait que le bleu ne se marierait guère avec l'ameublement de drap mousse du salon de Delphine. Destinés à ses chambres à coucher, Mlle Fousseret acheta deux longs rideaux-mystères appelés à remplacer les courtes appliques de mousseline blanche qui jusque-là avaient modestement voilé les fenêtres.

Enfin l'on passa au jardin.

Ce fut Delphine encore qui fit emplette d'un mobilier complet de plein air : table, chaises et banc ainsi qu'un de ces sièges d'osier recouverts d'une cage où l'on s'abrite, tels que les a popularisés Miss Helyett. Dans ce tabernacle Mlle Fousseret se promettait de passer les heures indolentes de rêverie auxquelles elle s'était accoutumée depuis quelque temps, ces heures heureuses et mystérieusement troublées à l'ombre du grand sureau, face à la route sur laquelle les gens passent, — le docteur notamment, au retour de ses visites...

Un des derniers numéros de la vente fut le piano.

On n'espérait pas d'acquéreur.

— Personne n'en veut? Un excellent *Berden?*

Il y eut un conciliabule à mi-voix :

— Mais pourquoi pas, disait Victor?

— Il me faudrait des leçons, objectait Delphine. Voilà si longtemps, depuis le couvent, que je n'ai mis les doigts sur un clavier!

— Mais je vous en donnerai des leçons, moi, Delphine, promettait Henriette. Et ce sera si gai : nous jouerons des quatre-mains; j'en ai des tas et je n'ai jamais l'occasion de les revoir!

— Et puis, à mon âge, est-ce qu'on apprend le piano?

— A votre âge! Mais ne dirait-on pas?...

— Et en définitive, toutes les jeunes filles aujourd'hui jouent du piano.

Delphine ne résistait plus guère; elle regardait l'instrument qui semblait lui sourire du large sourire de ses dents blanches. Et d'un sourire aussi elle lui répondit, à moins que ce ne fût à la phrase du docteur :

— Toutes les jeunes filles jouent du piano...

qui vint frapper des joyeux petits coups de toutes ses syllabes sur son cœur, avec des airs égayés de bon augure.

— Deux cents francs, cria M. Donjeux.

Il y eut une hausse venue d'autre part. Avant de surenchérir, Victor attendit.

Sa sœur s'assit devant le piano, plaqua quelques accords, échevela de longues gammes qui émerveillèrent les paysans et firent rire tout haut un petit gamin qui n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles. L'instrument était valide encore. Delphine se le fit adjuger au prix de deux cent quarante francs.

— En voilà une surprise pour Cécile, dit Henriette.

— Oui; il faudra que je rapporte de Sedan quelques morceaux. Vous verrez que je ne pourrai pas tout faire en un jour!

Delphine songeait à acheter des partitions, alors que dix minutes auparavant on l'eût probablement fort étonnée en lui affirmant que, de sa vie, elle dût poser encore ses mains sur un clavier?...

Ce fut la dernière acquisition. M. Donjeux avisa un gaillard qui guettait la pratique. Tous les achats furent réunis et confiés à un messager. Dès le lendemain celui-ci chargerait le tout sur sa voiture et s'en viendrait à Margut.

Le soleil disparaissait derrière les montagnes lorsqu'ils reprirent la route du retour. Ils avaient décidé d'aller à pied jusque Villers.

La conversation ne pouvait évidemment cesser d'avoir la vente pour objet. Delphine et Henriette discutèrent à nouveau les bons marchés inespérés; elles revisèrent de fond en comble l'aménagement de la maison, firent des projets de draperie pour les rideaux, mirent en pensée les vases à leurs places, les sièges dans le jardin, les bibelots un peu partout. Mais le piano les embarrassait. Vaudrait-il mieux l'installer de biais dans l'angle du salon, lui faire faire pendant au buffet ou bien l'appuyer au mur, au milieu du panneau, sous le portrait ovale de M. Fousseret, le père?

— Dis donc, Victor, qu'est-ce que tu en penses, demanda Henriette, espérant par cet avis les mettre d'accord?

— Moi?... De quoi s'agit-il?...

La question tombait en pleine songerie distraite du jeune homme.

Lorsqu'il avait proposé à Mlle Fousseret l'acquisition du piano, Victor Donjeux l'avait fait plutôt en manière de plaisanterie. Il croyait bien que son idée ferait rire et rien de plus. Mais il n'avait trouvé, au contraire, qu'une résistance très feinte et de molles protestations de forme. Les objections sans insistance ne demandaient pas mieux que d'être rapidement vaincues. Dès lors, pris à son propre piège, il n'avait pu que mener au sérieux, et bien malgré lui, une fantaisie imprudente.

— Imprudente, oui, se disait-il, tout en marchant sans prêter l'oreille au bavardage de ses deux compagnes. Imprudente, car ce n'est pas un piano seulement que Delphine vient d'acheter chez Le Briccy, mais un tas d'inutilités... Elle en a pour plus de quatre cents francs.

Cette prodigalité était inusitée et fort peu en har-

monie avec l'économe et sage bien-être coutumier que Victor avait précisément apprécié dès le premier jour de son entrée en relations avec les demoiselles recluses et modestes. Cette prodigalité n'apparaissait aujourd'hui pas seulement inattendue, mais elle couronnait un acheminement progressif de petits luxes, de désœuvrements, d'envies, de projets auxquels il n'avait pas été pris garde jusqu'ici.

Or notre raison est ainsi faite : des événements très voisins de nous, des paroles familières passent longtemps inaperçus. Un beau jour, tirés de notre distraction ou détachés de notre indifférence ou arrachés à notre confiance par un minime incident, nous apercevons brusquement tout cela qui ne nous avait pas frappés. Ce fait de hasard n'a pas plus d'importance que tous ceux auxquels nous sommes demeurés étrangers et cependant il suffit pour découvrir à nos yeux tout un monde de circonstances passées, de dangers ou de fatalités pour l'avenir. Nous sommes, à cette minute, des aveugles à qui, soudaine, est révélée la lumière.

Le docteur Donjeux voyait à ses côtés une nouvelle, une tout autre Delphine. Et la transformation, quoiqu'il tentât de raisonner ce qu'il tenait encore pour une erreur, une sotte crainte, ne laissait pas de l'alarmer. Cette inquiétude était à la fois égoïste et charitable, le frère trouvant dans le changement survenu un péril pour Henriette ; l'ami y prévoyant bien des tristesses et de prochaines désillusions pour la vieille demoiselle...

Mais la fin de ce jour d'été était tiède ; elle était parfumée aussi au milieu des grands bois que les promeneurs traversaient, parfumée et bruyante de ramages; des grelots de chevaux sonnaient allègrement derrière eux ; le ciel immuablement bleu au-dessus de

leurs têtes, faisait entre les rangées d'arbres un chemin clair qui se dégradait vers le mauve, le rose, l'orange, le cuivre tout au loin, au bout de la grande route très droite. Et tout cela mettait, malgré les pensées graves, de la joie au cœur :

— Bah, se dit finalement Victor, un vieux regain de coquetterie qui fait flambée tardive! Il faut que jeunesse passe... un jour ou l'autre. La jeunesse de Delphine, c'est sa quarantaine : elle sera courte et pas dangereuse... C'est l'histoire des feux de paille.

D'autres convictions calmaient de plus en plus les alarmes de tout à l'heure :

— Mlle Fousseret ne peut pas renouveler son mobilier tous les jours. En définitive le sien est très mince ou très caduc. C'est vrai pourtant : les bonnes filles ne se sont jamais mises en ménage. Il faut bien commencer un jour, si tardif soit celui-ci ?

Et l'instant d'après, une nouvelle pensée importune surgissait :

— Le piano, pourtant?...

A quoi la confiante bonhomie s'empressait de riposter :

— Eh! bien, quoi, le piano? Ne musique-t-on pas à tout âge? Vais-je me formaliser parce qu'une brave femme un peu désœuvrée se prend sur le tard de la passion des doubles croches? Si Delphine eût appris il y a vingt ans, serais-je étonné de la voir jouer aujourd'hui? Dans trois mois, qui m'empêchera de m'imaginer qu'elle fracasse des notes depuis sa plus tendre enfance ?

Mais le mauvais conseil harcelait toujours :

— Et le corset? Et les frisons ?

Et M. Donjeux répliquait :

— Ma mère a plus de cinquante ans et je ne songe jamais à m'étonner de sa taille serrée ou de ses che-

veux ondulés... Tout cela est question d'accoutumance. Mon inquiétude ne vient-elle pas de ce que j'ai connu Delphine aux jours précis du changement de ses habitudes?...

Victor ne faisait pas encore question de l'évolution sentimentale, parallèle cependant à celle. tout extérieure, des matérialités.

— Pourquoi, continuait-il à rêvasser, devrais-je lui reprocher de faire, à quarante ans, ce que les autres font à vingt?

Et il en était là lorsque la question de Henriette, qui le consultait au sujet du placement du *Berden* inattendu, vint souffler sur le château de cartes de ses réflexions.

— Moi, dit-il, moi... je le mettrais dans la gloriette de votre jardin.

— C'est malin, ça! On ne peut jamais rien te demander sans que tu ne te moques.

— Mais je parle très sérieusement. Mlle Delphine ne passe-t-elle pas presque toutes ses journées dans son jardin? Et ne lui serait-il pas très agréable d'avoir son piano tout auprès d'elle? Et quand je passerais, elle me jouerait un joli morceau...

Ils rirent tous trois, amusés de l'idée. Mais le rire de Delphine manqua de sincérité. Elle l'égrena trop longtemps en trop bruyantes cascades, ne s'interrompant que pour prononcer de brèves exclamations :

— Oh ! ce docteur...

— Toujours le même...

— Vous êtes impayable...

Ce qu'elle voulait taire et cacher, ce qu'elle voulait vaincre surtout, c'était l'émotion très forte qui venait de la cingler, une souffrance et à la fois une sensation très agréable comme celle que provoquent ces baisers trop violents — à la fois caresses et morsures.

— Tous les jours, quand je passerais...

Victor Donjeux l'avait donc bien remarqué qu'elle ne manquait pas un matin d'être là ? Car c'était bien vrai, elle en était sûre à présent : elle ne venait derrière la claire-voie que dans l'espoir d'apercevoir le jeune docteur ; elle n'épiait la route que dans le but de guetter son arrivée ; elle négligeait sa besogne familière, elle oubliait le soin de ses parterres, elle rudoyait Bouboule parce qu'une seule pensée et un seul désir préoccupaient à présent son cœur...

Et cette pensée, Victor l'avait devinée ; cet espoir, ce désir, il les connaissait, il lui faisait comprendre qu'il les connaissait :

— Tous les jours, quand je passerais...

Le premier aveu à Delphine !

Le premier aveu qu'une jeune fille entend !

CHAPITRE VII

Mme et Mlle Chambois étaient venues à la rencontre de leurs amis.

Lorsqu'il était à l'Université de Liége, Victor Donjeux avait compté Henri Chambois au nombre de ses meilleurs amis. Plusieurs fois il avait été reçu chez son père, à cette époque major de cavalerie et retraité depuis, une année avant que son fils eût conquis son dernier diplôme.

Henri ne fit pas comme ses condisciples. Il ne prit pas son inscription au Barreau de Liége, peu soucieux de s'installer en garni et d'y attendre le client problématique aguiché par la plaque de cuivre :

HENRI CHAMBOIS
AVOCAT

On tint conseil chez le major. Deux points étaient avant tout bien acquis : la fortune très modeste et la retraite, plus que précaire, ne permettaient pas de servir une rente au jeune homme. D'autre part, les trois années passées à Liége au hasard de la vie de garnison n'avaient pas suffi à nouer de nombreuses ni surtout de solides relations. Il apparut de plus en plus probable que les salles d'audience du Palais ne retentiraient jamais des plaidoiries de ce Cujas fourvoyé.

Mais dans quelle autre direction de ressource plus immédiate aiguiller cette existence que la bonne volonté, l'intelligence et le diplôme ne sauvaient pas de l'embarras?

Le major possédait en Ardennes, dans son pays, une propriété mi-ferme, mi-campagne qu'il avait depuis longtemps le désir impatient d'aller habiter. Henri était appelé à rester seul et à se tirer d'affaire de ses propres moyens. Il exposa son projet, souleva tout d'abord des protestations, plaida si bien sa cause — la seule qu'il défendrait peut-être de sa vie — qu'il vainquit les résistances, écrivit quelques lettres et fit ses malles...

Henri Chambois partait pour Paris où, fort de quelques amitiés littéraires, muni de recommandations pressantes et précieuses, il allait se lancer dans la grande mêlée.

Ce n'était pas là le coup de tête d'une vocation soudaine. Depuis longtemps Henri se passionnait pour les livres et s'essayait au métier des lettres. A l'Athénée de Namur déjà, où il avait fait la majeure partie de ses premières études, le collégien avait témoigné d'aptitudes et de goût très vifs. Les palmarès annuels, les grands tableaux noirs à lettres d'or appendus aux murs de la salle d'études et qui

perpétuent chez les générations successives de potaches les triomphes des aînés aux Concours Généraux, avaient maintes fois enregistré les mentions en *Composition française* du brillant élève.

Le Courrier de Namur publia les premiers essais d'un « jeune concitoyen dont le talent naissant donne les plus belles promesses ».

Trois ou quatre amis se joignirent à Chambois; échauffés à la flamme de son enthousiasme, ils se prirent d'admiration pour tous les novateurs et surtout les révolutionnaires intransigeants de l'art. Ils lisaient avec passion les revues d'avant-garde qui apportaient de Paris et de Bruxelles la bonne parole, les proclamations effervescentes ou les éreintements à tapage. Les livres traduisant les doctrines ou les théories des écoles les plus osées leur étaient familiers. Du cénacle très fermé qu'ils formèrent à leur tour partirent de juvéniles cris de combat. Il s'y engageait des polémiques acerbes; il s'y déclamait des vers sonores et l'on avalait tout cru au moins un Académicien par jour. Le groupe eut son organe mensuel : LA REVUE JEUNE : *littérature, art, critique*. Sur la couverture sang, en hautes capitales, la devise présageait les intentions batailleuses : EN GARDE! criait-elle. Mais comme la fantaisie, à cet âge surtout, ne perd jamais ses droits et que l'humeur, à cette époque, était volontiers chatnoiresque, en manchette figurait la mention : *Gérant responsable, M. XXX, maître d'armes, rue...* Et le plus drôle était que nom et adresse avaient une parfaite authenticité!

Les séances se tenaient dans une salle du premier étage d'un café. Elles furent mémorables; les privilégiés, les initiés plutôt qui y assistèrent en gardent l'impérissable souvenir. Outre les cinq fondateurs de la

Revue, quelques rhétoriciens amis de la prose et des beaux vers et surtout convaincus de haine à l'endroit de quelques têtes de turc traditionnelles de la littérature participaient à ces assises.

Henri Chambois fut pendant un an le chef de file de la petite cohorte. Son nom figura au bas de la plus grande partie des articles de la revue : proses, vers, critiques, lettres ouvertes et rageuses à tous les conspués des jeunes, études enthousiastes de l'œuvre des dieux de ces fervents néophytes : Poë, Baudelaire, Villiers, Verlaine, Mallarmé, Lemonnier déjà et Rodenbach et Verhaeren qui publiait les premiers de ses poèmes somptueux et s'affirmait du coup.

Les jeunes artistes portèrent les cheveux très longs, se coiffèrent de larges feutres, dédaignèrent les plaisirs trop vulgaires de leurs autres camarades.

Ils furent la risée des gens sérieux et graves ; on les désignait sous le nom de « décadents », appellation vague, à intention de ridicule, oripeau méprisant dont on affuble dans les petites villes — et dans les grandes — tout jeune homme qui s'est aperçu un jour qu'il y a d'autres plaisirs et plus délicats que celui de tourner pendant des heures sur une piste en ciment, telle une longue pièce de feu d'artifice girant éperdument, que de pincer des tailles de filles peu farouches, de suivre les modistes au sortir des ateliers, de vider des verres en culottant des pipes et en abattant des atouts. Pour tout le monde, les « décadents » de la REVUE JEUNE étaient les fous que l'on ne comprend pas, les écervelés ou les faiseurs qui alignent des mots, les impertinents qui insultent à la gloire bien assise, une espèce déplorable de pince-sans-rire, en somme, qui voudraient se faire prendre au sérieux et faire admirer leurs élucubrations...

(A continuer). PAUL ANDRÉ.

LES RITES DE JANVIER ET L'ESTHÉTIQUE DES MŒURS.

Dans le monde utilitaire où le nombre des saints que l'on chôme avec unanimité diminue de plus en plus, le premier Janvier est le seul jour de l'année qui soit universellement consacré à l'hypocrite comédie que les hommes se jouent les uns aux autres afin de se rendre supportable une communauté de vie dont ils ne sauraient se passer. Toute la journée s'y emploie, et l'usage est si fort que ceux-là mêmes qui font profession de mépriser les devoirs mondains, et de se retirer dans l'ermitage de leur misanthropie sont contraints d'aller porter des vœux à des personnes qu'ils envoient d'autant plus cordialement à tous les diables, qu'ils souffrent plus de l'obligation où ils sont de leur témoigner un sentiment qu'ils n'éprouvent point. Aussi, jamais ne voit-on plus de mines renfrognées, plus de visages maussades et plus de sourires figés. Hormis les adolescents, pour qui les visites du jour de l'an sont un premier geste d'homme, hormis ces arrivistes naïfs qui suivent les enterrements pour se faire des relations, il n'est personne, en ces vingt-quatre heures de corvée, qui ne maudisse un rite social d'autant plus détestable qu'il courbe tout le monde sous sa tyrannie.

On s'entretenait l'autre jour de ces ennuis prochains. M. Vieuxbois, qui est archiviste et donne aisément dans la manie du docteur Pangloss, voulut opposer sa voix à l'unanimité de ces lamentations, d'ailleurs banales.

— Prenez garde, dit-il, de tomber dans le travers de ces esprits forts qui, pour manifester leur indépendance, s'amusent à scandaliser les vieilles dames en raillant les conventions de la politesse. Les coutumes du premier Janvier ne nous sont si manifestement pénibles que parce qu'elles sont exceptionnelles.

Vous ne souffrez d'être aimable, complimenteur, empressé, et par conséquent de vous contraindre le jour de l'an, que parce que vous avez perdu l'habitude de ces rites sociaux dont on ne connaîtra toute la bienfaisance que quand ils auront disparu. J'imagine que si un honnête homme du XVIIe siècle revenait en

ce monde moderne dont nous sommes si vains, ce qui l'étonnerait le plus, ce ne serait ni le chemin de fer, ni l'électricité, ni les maisons à dix étages, ni l'internationalisme, ni le suffrage universel, mais bien le laisser-aller de nos mœurs, la vulgarité de nos discours, le tour de nos conversations avec les femmes. Il s'étonnerait que nous ayons à ce point perdu le respect de nous même et le sens esthétique de la vie, que nous sacrifiions ces vertus à notre paresse et à notre veulerie. Il ne pourrait s'habituer aux familiarités brutales de notre langage et de nos manières, à l'universelle indiscrétion de nos rapports; il ne comprendrait point cette manie du tutoiement immédiat, d'ailleurs particulièrement répandue en Belgique, et qui fait que nous nous adressons à des indifférents, même à des ennemis, de la même façon qu'à notre ami les plus intime, ou à notre frère.

L'indiscrétion, voilà le trait caractéristique de nos mœurs. Notre indiscrétion va du commérage à l'athéisme, pour rappeler le mot de Rivarol. Nous sommes indiscrets avec nos amis, dont nous voulons connaître toutes les pensées, avec nos femmes, dont notre jalousie démocratique ne respecte point « le jardin secret »; avec nos rois, dont nous voulons connaître toutes les manies avec nos grands hommes, dont nous violons l'intimité au point d'interroger leurs domestiques, avec l'univers que nous voulons dépouiller de ses derniers mystères; avec les dieux, dont nous voulons arracher les derniers masques. Connaissons-nous un homme réservé et soucieux de garder son être intime du contact des barbares par respect des autres autant que de soi-même, voyons-nous un délicat cacher le spectacle de sa passion, s'en excuser avec de la politesse : nous nous méfions d'une dissimulation si singulière, ou nous le raillons d'une contrainte si grande. Toutes les formules, toutes les petites cérémonies, tous les humbles rites aimables inventés par les ancêtres ingénieux pour adoucir les contacts journaliers, pour contenir les mouvements désordonnés, et par conséquent, déplaisants de l'animal humain, pour préserver les honnêtes gens du contact trop direct des goujats, pour donner à ceux qui n'ont point de délicatesse naturelle, enfin, l'excuse et le vernis d'une délicatesse factice, nous nous efforçons de les supprimer par manie égalitaire — toujours l'égalité par déchéance — et par horreur de la contrainte.

— Il est des contraintes nécessaires objecta quelqu'un. Mais pourquoi nous embarrasser de contraintes inutiles? Nous n'avons plus le temps de surcharger notre discours de toutes

ces formules polies auxquelles personne ne croit plus. Quand mon ami, le commandeur San Carlo, m'appelle « illustrissime professeur », je ne peux pas plus m'empêcher de rire que quand notre camarade Fleury me complimente sur « la splendeur de mon génie ».

— Préférez-vous votre ami Victor qui ne vous appelle jamais que « mon vieux cochon », sous prétexte que vous vous êtes rencontrés sur les bancs de l'école?

Au fond, toutes ces cérémonies sociales qui nous paraissent surannées et ridicules n'ont pris cet aspect à nos yeux, que parce que nous n'en comprenons pas l'utilité et la beauté. On se plaint de ce que l'esthétique soit devenue une spécialité, de ce que les arts mineurs qui, à certaines époques heureuses et même dans notre moyen âge, embellissaient les moindres objets de la vie usuelle, aient disparu. On ne remarque pas ce phénomène analogue, et plus important encore : Nous avons perdu tout sens artistique dans nos rapports sociaux. Dans son dernier volume, « Le Jardin de la Mort », Louis Bertrand, contant une réception dans le Sud Algérien, nous dit sa joie de se retrouver en compagnie d'êtres pompeux : « J'estime, dit-il en substance, la pompe dans le costume et dans les attitudes, à l'égal de la poésie. C'est, à mon sens, presque toute la poésie de la vie ordinaire. » Comme il a raison! Accomplir un acte pompeux, n'est-ce pas figurer symboliquement la valeur que l'on attribue à soi-même et à la vie? C'est mettre dans son geste social un peu de ce sentiment religieux sans lequel il n'est point de beauté. Remarquez que dans la déprimante platitude de notre vie moderne, nous ne le retrouvons, ce sens de la pompe, que chez certains êtres très simples, chez certains êtres en qui vivent les instincts primordiaux de l'Humanité. Nous le retrouvons dans le geste paternel du vieux fermier servant à chacun des siens la soupe du soir, selon l'ordre et la hiérarchie traditionnelle, dans le salut d'un paysan que nous croisons dans un sentier, dans l'agenouillement d'un rustre devant un calvaire à demi ruiné. Nous, les habitants des villes, nous l'avons perdu à ce point qu'aux moments les plus solennels de notre vie, nous ne pouvons remplir sans sourire notre rôle obligé dans des cérémonies que réglèrent des traditions dont nous ne comprenons plus ni le charme, ni l'utilité. Quoi de plus ridicule que nos fêtes officielles? Des processions de bureaucrates cacochymes, cagneux et contrefaits, que nous costumons en généraux comme si nous avions dessein d'en rire, des discours ennuyeux des cantates

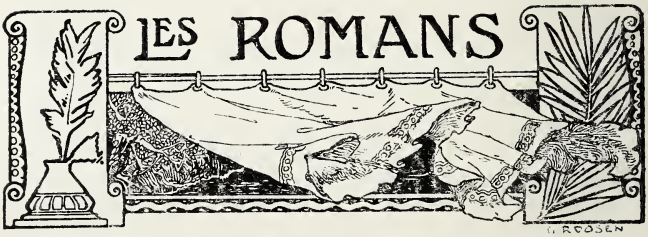
plus ennuyeuses encore. C'est tout ce que nous avons trouvé pour glorifier la patrie et les seules de nos cérémonies publiques qui aient encore quelque splendeur, sont celles auxquelles concourt l'Eglise catholique, parce qu'elle a conservé une liturgie qui fut fixée en des âges pompeux. Vous souhaiteriez qu'on simplifiât les rites sociaux : je désirerais, quant à moi, qu'on les compliquât.

— Ce souhait est vain. Les mœurs cérémonieuses d'autrefois et que vous vous plaisez à regretter, sont en contradiction avec nos besoins de vérité. Nous ne pouvons plus souffrir ces cabotinages traditionnels.

— La vérité, la vérité! On détruit peu à peu, en son nom, tout ce qui rendait la vie vivable. Rappelez-vous cette parole de Zaratrustra : « Pour que la vie soit bonne à regarder, il faut que son jeu soit bien joué ; mais, pour cela, il faut de bons acteurs. J'ai trouvé bons acteurs tous les vaniteux : ils jouent et veulent qu'on aime à les regarder... Auprès d'eux, j'aime à regarder la vie. Ainsi se guérit la mélancolie. »

Les vieux rites sociaux, les conventions de la politesse font de bons acteurs ou du moins des acteurs passables, de ceux-là même qui pour le théâtre de la vie n'ont aucun talent. C'est pourquoi je crois qu'il est du devoir de ceux qui ont le sens de l'art d'en enseigner le respect.

LOUIS DUMONT-WILDEN.



RAPHAËLLE WILLEMS : *Jetée du Nid* (Paris, Bibliothèque indépendante d'édition). — MAX BEERBOHM : *L'hypocrite sanctifié*, traduit de l'anglais par X. Marcel Boulestin et précédé d'un essai sur Max Beerbohm (Mercure de France). — ÉDOUARD DUCOTÉ : *Le Servage* (Calmann-Levy). — JOSEPH BOSSI : *Les deux amants de Novella d'Andrea* (Lamberty, à

Bruxelles). — Jean Ajalbert : *Veillées d'Auvergne* (Paris, Librairie universelle). — Jacques Ballieu : *Conter fleurette* (chez Santot).

Jetée du Nid. — « Un jour, comme un murmure au fond du cœur, chantaient les souvenirs ; l'auteur écrivit alors .. » Cette épigraphe sur ce livre suffit à nous dire comment il fut conçu, comment il fut fait. Il n'a rien de littéraire au sens habituel du mot. Il est simple, il est doux, il est limpide. Une femme l'a écrit comme elle l'eût parlé, sans autre souci que d'écarter un peu la mousse qui allait effacer les lettres d'un nom sur une tombe. C'est le récit de la vie très courte d'une jeune fille qui a souffert jusqu'à en mourir. Avec des moyens d'expression qui n'empruntent presque rien à l'art, Mme Raphaëlle Willems donne la sensation — ou l'illusion — d'une « histoire vraie » Christiane a existé. Elle était jolie, mélancolique et tendre. Elle partageait avec sa sœur Marie-Claire une vie demeurée sincère et fraîche en dépit du luxe et des facticités mondaines. L'agrément que nous prenons à les voir l'une et l'autre vient de ce que nulle afféterie ne diminue leur grâce ; elles ont de délicieux mouvements, des émotions discrètes et des joies sans apprêt. Les traits de leurs figures sont peu marqués ; aux pages les plus passionnantes et les plus poignantes de leur vie elles se colorent à peine ; mais quelque chose d'intime les caractérise et les situe : c'est une disposition affectueuse, une sensibilité réfléchie, un ingénu désir d'attachement. Et, mieux que les paysages trop peu particularisés de Virelles ou d'Ostende, c'est ce qui fait de ce roman d'expression française un livre belge.

*
* *

L'Hypocrite sanctifié (précédé d'un essai sur Max Beerbohm). — Dans une originale préface — très jolie, très délicate, très raffinée — le traducteur de Max Beerbohm, M. Marcel Boulestin, nous enseigne avec précision ce qu'il y a à savoir et ce qu'il faut penser de la singulière personnalité d'un jeune auteur anglais, notoire en Angleterre, moins connu dans notre pays ; je me souviens d'avoir vu le nom de Max Beerbohm dans le Yellow-book, accompagnant les délicieux dessins anglo-japonais d'un artiste qui fut, paraît-il, son ami, je veux parler d'Aubrey Beardsley.

M. Boulestin nous présente Max Beerbohm comme un essayiste doué d'un esprit aigü et délicat, d'une imagination

ironique et paradoxale, aimant « la Nature et la Vie à travers la Littérature et l'Humour... » se complaisant dans une attitude composée de dandysme et de scepticisme bien faite pour séduire les uns et pour déconcerter les autres... Si l'on ajoute, comme détails caractéristiques, que M. Max Beerbohm porte une canne un peu haute, à poignée d'ivoire, et des manchettes étroites qui font valoir la main ornée d'un scarabée bleu pâle et rare... qu'il émet avec satisfaction des opinions raffinées et inattendues, et qu'il cale ses meubles avec un volume de Shakespaere, je n'étonnerai personne en disant que voilà un portrait décidément antipathique à notre esprit belge, récalcitrant aux friperies esthétiques, fussent-elles élégantes. Tout ceci n'empêche point, d'ailleurs, que *l'Hypocrite sanctifié* ne soit une nouvelle intéressante, sûrement originale, et de la saveur imprévue qu'on attend d'un esprit aussi façonné. Le chapitre qui a trait au magasin de masques est remarquable. Mais l'ensemble du livre déconcerte et laisse indécis, le jugement se balançant de telle appréciation à son contraire, sans point d'appui. Je crois bien, pourtant, n'avoir pas aperçu autre chose dans ce conte qu'une très simple allégorie, d'une naïveté froide et conventionnelle singulièrement factice; ceci, d'ailleurs, s'accorde avec ce que le traducteur nous dit dans son essai « ... non plus que croire réelles une fréquente fausse naïveté et son humilité orgueilleuses heurtées de contradictions... » En résumé, ce qui m'a plu dans ce petit volume, c'est l'essai de M. Boulestin — une page ronde légère et vive, amusante et charmante.

*
* *

Le Servage. — Le nouveau roman de M. Ducoté est d'une facture qui le classe dès l'abord parmi les œuvres de valeur. C'est un livre bien fait, bien composé et bien écrit, observé et vécu. Tout y est pesé, mesuré, mis au point, avec ce tact et ce bon goût qui sont de précieux dons français... C'est un beau travail, uni et serré, une étoffe solide d'une matière choisie, mais dont la couleur ne nous séduit pas. Faut-il en faire un reproche à M. Ducoté? ou bien est-il plus judicieux de considérer que ce terne et ce tiède sont l'accompagnement nécessaire au récit d'une vie sans frissons? Je demeure perplexe devant ce problème.

Le Servage est l'histoire d'un être timoré, passant de l'obéissance à la faiblesse, de la faiblesse à la lâcheté, à mesure des étapes de la vie. Pris dès l'enfance et mené jusqu'à l'âge de la

pleine conscience, dans un constant asservissement aux volontés, à la morale, aux préjugés d'autrui, le héros de M. Ducoté ne réussit pas à nous attacher. Si nous avons eu quelque sympathie pour l'enfant, l'adolescent nous décourage par une timidité, une mollesse à la fin excessives. Et tel Jacques Laurière se montre à seize ans, tel il restera jusqu'au bout, sans pathétique et sans accent, étouffant lui-même ses puériles révoltes, et caractérisé par cela qu'il est sans caractère. De là à la banalité il n'y a qu'un pas; Jacques Laurière ne nous attache pas, non parce qu'il est faible et médiocre, mais parce qu'il l'est à la manière de n'importe qui; ceci est de trop. Voyez chez Balzac, le bourgeois le plus effacé, le personnage le plus humble a son trait personnel, sa marque, ses nuances.

Je vois deux faces à l'œuvre nouvelle de M. Ducoté. L'une est l'étude d'un individu, l'autre d'un milieu. La seconde est, de beaucoup, la plus intéressante. Il y a des intérieurs bourgeois, des personnages de l'arrière-plan bien saisis et bien dessinés, d'un trait moins détaillé, mais plus tranchant, avec de la finesse, un art naturel, des côtés typiques. Je songe surtout à Mme de Germoise, adorable conscience déchue dont une vie misérable use et détruit point à point la fierté... Aux deux Aubert; à la sœur Marie-des-Anges, à peine un croquis, mais vivant; aux scènes du premier chapitre, très sobrement et délicatement avancées. Ce livre, d'une sensibilité douce et atténuée, demande à être lu lentement et attentivement; on y goûte alors un charme délicat, des émotions sans vivacité, mais profondes.

*
* *

Les deux Amants de Novella d'Andrea. — Voici un charmant conte de Joseph Bossi, d'une écriture ingénieuse, souple et riche, d'une imagination mouvante et colorée. L'action se passe à Bologne, au XVIe siècle. Cela ressemble à beaucoup de légendes.

Deux frères jumeaux, les seigneurs Guido et Sandro de Raina, s'éprennent de la même femme, qui est la belle Novella d'Andrea, professeur de philosophie à l'Université de Bologne, et dont l'auteur nous dit : « ... Elle était si belle et si sage que son existence montrait qu'il n'y a point d'abîme entre ces deux vertus. Sans doute, les poètes du temps comparèrent-ils la sagesse et la beauté de Novella à deux fruits jumeaux bien doux à caresser. S'il m'est permis, pour ma part, d'ajouter une réflexion, je dirai qu'il faut d'autant moins s'étonner de la

réunion de tels avantages qu'il n'est point d'extrême beauté sans l'air de sagesse, ni de vertu haute qui ne répande de la grâce dans la physionomie et la démarche d'une dame juvénile.

Cependant, un des malheurs de notre condition c'est que la beauté des femmes, contrairement à celle des ouvrages de la pensée, intéresse ceux-là même qui n'en sont pas dignes. Voilà pourquoi Novella d'Andrea, donnant ses leçons aux étudiants de l'Université de Bologne, se trouvait obligée, par sa grande beauté, de se tenir cachée derrière un rideau, afin que leur admiration ne les abandonnât point à quelque distraction du cours. » Tout est de cette tenue littéraire et sans défaillance. Est-il besoin de dire que les deux frères, tout en ne cessant pas de s'adorer, se décident à un duel à mort, afin que Novella indécise entre de si admirables amants puisse appartenir au vainqueur? Il me semble que cela se devine.

Il pourrait y avoir de la pompe, de la ferblanterie Renaissance dans le conte de M. Bossi. Il n'y en a pas, mais de l'héroïque, du tendre, de l'ingénu. Je relève cette image, tout à fait belle, qui vient à la mort de Guido : « Cette face était ivre de bonheur et ses yeux se fermèrent avec le geste que nous avons au moment qu'une enfant vient nous les baiser. »

*
* *

Veillées d'Auvergne. — Ceci n'est plus une œuvre d'imagination. C'est, assemblés suivant un plan, comme par un voyageur attentif et méditatif, une foule de notes, d'observations, de souvenirs, formant une image de l'Auvergne — de ses paysages, de ses choses, de ses êtres, de ses mœurs et de ses coutumes — très intéressante et très détaillée. Au début le livre n'attire pas; il est touffu, hérissé, fatigant ; mais, si l'on persévère, on est saisi par un parfum sauvage, une poésie abrupte et forte. Celui qui l'a écrit aime ce pays qui est le sien, — il l'aime, non pas à la façon d'un homme de lettres, mais d'un sentiment profondément filial. Cette tendresse simple et sincère, échauffe et illumine ces pages tour à tour, savantes, affectueuses, pittoresques et ingénues ; elle passe sur les êtres et les choses comme les accents émouvants de *la grande*, la fruste mélodie sans mots de l'Auvergnat, « ... rien qu'un air, un bout de refrain rauque, une vocalise rustique, toujours la même, et pourtant si diverse, âpre ou sauvage selon le lieu, triste, rude ou farouche selon le chanteur et selon les étapes de l'heure, teintée d'aube, colorée de midi ou cendrée de crépuscule. »

... Et ces exquises bourrées!

« Baisse-toi montagne, — hausse-toi vallon, — vous m'empêchez de voir — la mienne Jeanneton. »

* * *

Conter Fleurette. — Dans ce récit d'un mouvement vif, tout animé des couleurs et du langage du temps, M. Jacques Ballieu fait la paraphrase imagée d'une expression célèbre. Comme il est raconté, cet épisode de la vie d'Henri IV prend l'éclat particulier et la valeur synthétique d'une légende. Les entretiens d'Henriot avec sa mère Jeanne d'Albret, le cortège de Charles IX et de Marguerite de Valois venant en visite au château de Pau; le spectacle des paysans qui accourent des collines pour saluer le jeune roi de Béarn, cordial et Béarnais avant tout; les péripéties du jeu de l'arc; enfin, la très futile et douloureuse idylle d'Henriot et de Fleurette auprès de cette fontaine de la Garenne où la naïve amante « se périra »... Cent pages qui passent en laissant leur pollen d'or à nos yeux charmés par des images si véridiques. Et désormais, chaque fois que l'on dira *Conter Fleurette*, nous réentendrons cette jolie histoire qui a les inflexions aimables et la saveur d'une chanson de France.

BLANCHE ROUSSEAU.

Si soigneusement qu'elle soit présentée, ce n'est point dans le développement qu'on en fournit que nous pouvons le mieux apprécier l'importance et la qualité d'une idée. Le souci, en l'exposant, de ne rien mettre en valeur qui ne se rapporte à l'intention dialectique, forcément limite la pénétration ou la trahit. Pour la distinguer tout entière, cette idée, c'est aux conséquences où logiquement elle entraîne que nous devons attacher le plus d'attention. Dans un récent article, ainsi, j'écrivais que

le poème, indépendamment de toute question d'écriture ou de technique, ne vaut que par l'émotion qu'il manifeste. Il ne m'a guère été long de reconnaître qu'en m'exprimant de la sorte, je n'étais pas allé jusqu'au bout de ma pensée, et que pour être caractéristique, la formule demande à être singulièrement rétrécie — faute de quoi, il ne me resterait vraiment qu'à déclarer un chef-d'œuvre du genre les *Sonates au Clair de Lune*, d'Amédée Prouvost, que je viens de recevoir et qui précisément me fournissent l'occasion de cette mise au point. Voilà un livre charmant, en effet, plein de grâce et de délicatesse, la langue en est limpide et bien-sonnante : quoi qu'on en puisse penser, il commande la sympathie par sa discrétion, sa distinction aussi et cette ferveur exactement mesurée au sujet qu'on y rencontre partout et qui embellit les moindres pièces du volume, comme un honnête regard fait le plus humble visage. Pourquoi, cependant, en dépit de tant de qualités, ce livre nous laisse-t-il indifférent ou presque? — Sinon justement parce qu'il ne suffit pas, pour qu'il y ait poésie, d'exprimer en vers les sentiments communs par quoi tous les hommes se touchent et se pénètrent, cette sorte d'écho secret qui résonne pareillement dans leurs cœurs dissemblables. Parbleu, je sais bien qu'à cet endroit le plus grand nombre va me reprendre. Tant mieux, ma foi! Les extrêmes me touchent, disait Ménalque : l'essentiel, ferai-je à mon tour, c'est de ne pas être d'accord. Et pour peu qu'on admette que c'est au point où la contradiction opère sa plus forte pression que commence l'intérêt, on me laissera ajouter, sans trop protester, qu'en fin de compte, ce qui constitue la valeur d'un poème, c'est, non point l'élément universel, mais, au contraire, la part d'émotion nouvelle, inédite, « impartagée » qu'il nous communique. Depuis une dizaine d'années on s'est trop laissé aller à introduire en esthétique des principes « humanitaires » ou collectivistes qui peuvent être à leur place dans la fumeuse éloquence des réunions électorales, mais qui n'ont assurément rien à faire avec la littérature. Osons dire franchement qu'un art qui ne vise qu'à multiplier les points de contact, qui n'utilise de la vie et de la foule que ce qui appartient à tous, ne saurait guère nous satisfaire. « *Homo sum*, disait le Latin, *et nihil humanum a me alienum puto* »; c'est entendu; encore conviendrait-il d'ajouter qu'à rien d'inhumain non plus il ne faut nous refuser. Nous voulons une poésie de sentiment, eh ! comprenons qu'elle n'est possible que si à chaque strophe, à chaque vers nous exprimons un accent, un souffle, un soupir qui jamais auparavant n'a

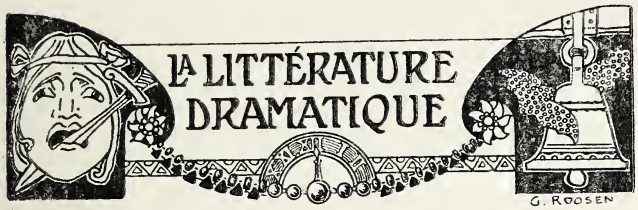
trouvé sa place sur aucune bouche. Ne rapprochons plus, distinguons ! L'intérêt des hommes ne réside que dans leur différence. Ce n'est donc point tout que le poète ait de l'émotion, il faut encore qu'il ait *son* émotion. Et voilà bien, je pense, le moyen le plus simple d'expliquer pourquoi les voix que nous préférons sont aussi celles que le public. en tant que masse inorganisée, est le moins en mesure d'apprécier. Inversement qui mieux qu'un Hugo réalisa le type du barde populaire ? Peut-être même l'exemple est-il déplacé, car par l'autorité, l'abondance et la continuité de sa production, Hugo à tel point emplit son siècle que celui-ci, par un inconscient mimétisme, en arriva à identifier son aspiration avec la sienne et à ne plus concevoir de lyrisme que dans le style, le ton et l'esprit de l'auteur des *Burgraves*. A quels arguments rudimentaires aussi bien, accessibles à tous et par tous acceptés, se ramène l'inspiration du Romantique : liberté de l'amour, respect du droit, pitié envers les faibles, haine du tyran, individu ou dogme : dans un assortiment si général et si « courant », qui ne saurait trouver une émotion à la mesure de sa sensibilité ? Quelque éblouissants toutefois que soient le décor et l'amplification, quelque pathétique spectacle qu'en un cadre si opportuniste fit tenir le poète, si Hugo ne nous contenta jamais tout entiers et jusqu'à la lie, dirais-je, c'est bien qu'en l'abreuvoir banal que nous apparaît son œuvre prodigieuse, il n'est rien qui puisse apaiser cette soif particulière dont nous sommes altérés, cette inquiétude, ce perpétuel élancement du cœur qui est le propre de notre génération et comme le gage formel de la contribution qu'on en doit attendre.

Il n'est point question assurément de mettre en balance des talents que tout oppose les uns aux autres : quel plus direct chemin tout de même ont su trouver vers nos âmes un Vigny frémissant et tendu, un Baudelaire tout plein de rumeurs, un Mallarmé plus ardent et plus pur que les neiges roses du Thibet ! Ceux-là du moins n'ont point tenté d'exprimer dans leurs hymnes l'humanité tout entière, dans l'ensemble et l'unanimité de ses tendances : leur œuvre de bout en bout procède d'un choix, d'une préméditation systématique qui tour à tour, suivant leurs respectives facultés d'assimilation et de réaction, accueillait ou repoussait : ils se sont moins occupés de résonner à chaque haleine du vent qui les frappait que de distinguer, dans le tumulte des passions et des hasards, l'accent à eux seuls destiné et par quoi se pouvait informer ce qu'il y avait en eux

d'unique et de spécial. Cela ne revient nullement à prétendre que pour compter le poète moderne doit être un personnage d'exception; et d'abord, dirais-je, tout être qui vit d'une existence propre est une exception par le fait même qu'il se dégage de l'attraction, de la concentration sociales; mais plus simplement que pour avoir le droit de se faire entendre, il convient désormais au poète d'exhaler une voix que nul autre que lui ne pourrait donner. Aucun individu, parait-il, n'est indispensable dans une saine démocratie, — et c'est tant pis, ma foi, pour la démocratie; il n'en va pas de même, répétons-le, en poésie, où seuls importent ceux qui ne se peuvent remplacer. Qu'est-ce qui distingue les émotions de M. Prouvost, pour en revenir à lui, des émotions que peut éprouver tout homme sensible en pareille occurrence? Ceci, je le veux bien, qu'elles sont formulées en vers. Mais après? Je ne trouve dans ces effusions, d'ailleurs délicieuses, que les lieux communs de sentiment de n'importe quel être qui aime et tend au bonheur. Cela suffit-il pour justifier le lyrisme? De peur qu'on me réponde que oui, j'aime autant dire tout de suite que je ne saurais l'admettre et que d'ailleurs tous les poètes que vous et moi nous apprécions, sont là présents devant nous pour attester que s'ils excellèrent, c'est tout uniment parce qu'ils ne ressemblaient point à leurs semblables. La plus complexe spécialisation, telle est bien et sera de plus en plus la ressource et le procédé de la poésie moderne. Il ne s'agit plus, comme on le faisait il y a vingt ans, de réduire l'animal humain au plus grand commun diviseur : la question pour le poète est tout au contraire à présent de se manifester un nombre premier et irréductible. Chaque âge se crée un idéal à l'image de ses besoins. Un Musset, un Lamartine ont enchanté nos pères en leur fournissant ce que précisément ils réclamaient : une exaltation généreuse et inter-échangeable, si je puis dire. Nous mêmes, et non sans quelque application, pouvons encore prendre à leurs concerts un plaisir désintéressé. Les sanglots longs des violons de Verlaine, cependant, nous ont révélé une autre musique. C'est elle que désormais notre désir appelle et provoque. Rien ne demeure immobile; la poésie évolue avec les cœurs où elle s'alimente. *Les Contemplations, les Méditations, les Nuits* sont de pathétiques monuments impérissables : mais ils appartiennent à ce temps révolu où la poésie ne s'attachait à produire que ce qu'il y a de tous en chacun. Nous nourrissons actuellement de différentes exigences, et si jamais il ne parut y avoir aussi peu de poètes, c'est sans nul doute que nous prétendons d'abord

qu'ils soient des « representative men », comme disait Carlyle, c'est-à-dire qu'ils apportent dans la vie des interprétations et des partis-pris sentimentaux par quoi leur œuvre se puisse constituer une préalable raison d'être. Et pour peu qu'il fallut conclure, je n'hésiterais pas à déclarer qu'il ne nous paraît plus possible dorénavant d'être poète par amour de l'art, mais seulement par tempérament, non pas comme le furent un Hérédia ou ce plaisantin de Banville, mais à la façon d'un Whittman, d'un Claudel ou d'un Rimbaud.

André Ruyters.



S. Juéry : *Parisina*, chez Sansot.
Alexandre Cormier : *Don Fernand de Catalogne* ou *le mori imprudent*, idem.

Je disais qu'il y a deux théâtres. S'il m'est donné de continuer pendant un assez long temps ces chroniques, j'arriverai peut-être à convaincre quelques personnes de la valeur et de l'extraordinaire intérêt de celui qu'on ne représente pas. C'est le but où tendent ces notes. Écrites en marge des œuvres qui se dégagent de la pénombre du livre pour contenter et passionner notre curiosité de spectateur, elles sont moins de la critique qu'une enquête sur ce qu'on est convenu d'appeler le théâtre « à côté ». Si d'habiles esprits s'avisaient de jouer sur ce mot, l'histoire des lettres françaises leur répondrait pour moi. De Corneille à Musset et même un peu au delà, elle nous a fait connaître des tragédies, des comédies dont personne jusqu'ici n'a songé à dire que « ce n'est pas du théâtre ». Ceux qui les composèrent étaient cependant des écrivains et des poètes, mais de leur temps la question du théâtre d'art ne se posait pas. Elle nous est contemporaine. C'est l'industrie qui l'a inventée. Faut-il que l'industrie soit puissante pour que tant de pièces authentiques et belles qui

prendraient leur expression réelle sur la scène demeurent dans la demi-existence du livre, pareilles à l'image d'un être qui n'a pas vécu.

Elles sont nombreuses. En voici encore une : **Parisina**, drame historique de M. Juéry. Historique! est-ce amusant? Cela donne-t-il la fièvre? la petite fièvre qui fait frissonner le boulevard, des Variétés aux Capucines? Les morts nous semblent si démodés lorsqu'ils revivent. L'œuvre de M. Juéry n'a pas été faite pour montrer de jolis costumes, j'en conviens. Pourtant, il y a de l'amour, il y a même de l'adultère et taillé à une mesure qui n'est pas quotidienne. Cela se passe à Ferrare, sous le règne de Niccolo III, marquis d'Este. Si cela se passait de nos jours vous diriez que c'est fort. C'est avec de la poussière humaine que l'auteur a bâti ses vivantes statues. Leur caractère est dur, leurs sens sont brûlants, leur âme a de magnifiques clartés d'amour et de haine. Niccolo, ou si vous préférez, Don Juan, l'homme de la volupté et du pouvoir; Parisina, sa seconde épouse aussi enivrée maintenant d'infernale passion qu'il y a un instant de son chaste devoir. Hugo, fils de Niccolo, semblable à son père par le visage et par la moitié de l'âme; avec sa foi deséquilibrée, il oscille entre son instinct et Dieu. A l'arrière-plan, comme une ombre, comme une note basse et grave, la figure indulgente et pieuse, la voix mourante de Dona Maria, la grand'mère et puis le moine inquisiteur Fra Giobbe dont la parole astucieuse et violente, dont le geste somptueux dressent par-dessus le drame l'idée catholique. J'allais oublier Ginevra, la douce, l'effacée, la suivante, la confidente en qui viennent s'abriter les plus purs reflets de la tendresse et de la tristesse de Parisina qui l'appelle sa sœur. Il semble que ce soit le geste naturel de cette enfant de s'agenouiller pour se faire plus petite aux pieds de ceux qu'elle aime et pour être mieux prise. Niccolo l'a prise, elle aussi, parmi d'autres. Étant faible, elle l'aime parce qu'il est fort et parce qu'il faut que le bien subisse la séduction du mal. Afin d'accomplir la pénitence que le moine lui a imposée, Ginevra avoue à sa maîtresse la faute commise. A cet instant, Hugo revient d'un long voyage. Parisina va le voir pour la première fois. Dans son cœur la douleur enfoncée sera le ferment d'un amour qu'elle acceptera jusqu'à la mort, jusqu'à la damnation.

Si, par la seule indication des personnages mis en jeu, j'ai pu faire apercevoir la simple action de ces quatre actes, c'est que cette action procède toute du développement des caractères.

C'est en réagissant l'une sur l'autre que ces valeurs humaines, harmoniquement graduées et disposées, déclanchent les ressorts qui poussent le drame à son dénouement : l'exécution d'Hugo et de Parisina condamnés par le tyran. Dans cette sommaire et révoltante solution du conflit, Niccolo risquait de prendre l'aspect d'un tyran de mélodrame. Au contraire, par la forte psychologie et la technique savante de l'auteur, il s'éclaire, il s'explique, il nous apparait tel que nous ne l'avions pas bien vu, tel qu'il était, ni bon, ni mauvais, mal conscient, à la fois plus petit et plus grand que nous ne pensions, une force humaine projetée pour mettre en mouvement les forces qui l'entourent. Le mal, si cela s'appelle ainsi, vient de lui. En s'en apercevant, il conçoit trop tard une volupté supérieure à son plaisir. Toutefois, dans son amertume, il garde assez de force ironique pour faire sourire son bouffon attristé.

Sans phraséologie, sans ornements inutiles, ce drame est écrit dans une belle langue simple, musclée et mesurée.

* * *

Le petit acte de comédie galante intitulé **Don Fernand de Catalogne** ou **Le Mari imprudent** n'adapte qu'une anecdote. L'auteur cite sa source :

« L'édition originale qui a inspiré cet opuscule date de 1678 et a pour titre : *Le double Cocu*, par G. de Brémond. L'aventure est si bien contée et vient si naturellement sous la forme théâtrale que je me suis borné à un petit travail fort amusant de transcription en élaguant çà et là et cousant ailleurs des réparties nécessaires. Je n'ai pas cru devoir pousser jusqu'au bout, car le théâtre s'accommode mal de dénouements trop détaillés. J'ai coupé en plein gâteau, comme un homme trop riche qui ne conserve que tout à fait le meilleur du milieu. »

M. Alexandre Cormier fait là, avec beaucoup de modestie, l'exacte évaluation de son ouvrage. Cette comédie, dans le mode ancien, brève, sobre et piquante serait un lever de rideau délicieux.

HENRY MAUBEL.

LA LITTÉRATURE

J. Ernest-Charles : *Les Samedis littéraires* (4e série) (Sansot et Cie). — Paul de Reul : *L'Evolution du Romantisme poétique en Angleterre* (impr. *La Meuse* à Liége). — Emile Magne : *Scarron et son milieu* (éd. du *Mercure de France*). — G. Le Cardonnel et C. Vellay : *La littérature contemporaine* (id.).

Les Samedis littéraires (**4e série**). — C'est en lisant ce qu'il dit des critiques que nous nous ferons la plus exacte idée du rôle et du devoir que M. Ernest-Charles estime être les siens. Ainsi lorsque Ernest Hello déclare que « la critique doit commencer près de l'homme qui attend, le rôle de l'humanité et préluder au concert que feront sur sa tombe ses descendants. Elle doit faire les noms, faire les gloires. C'est elle qui lance les rayons. Cette palme ne vaut-elle pas la peine d'être cueillie? Quant à moi, je crois qu'il est bon que quelqu'un soit là, qui puisse, après l'Amérique découverte, n'ayant ni calomnié, ni trahi, regarder en face Christophe Colomb! » — eh! bien M. Ernest-Charles l'approuve évidemment. La conception d'un pareil apostolat est grande et noble ; il exige une sûreté de soi, une audace indépendante, une érudition vaste et des facultés de jugement assouplies à quelqu'exacte et formelle méthode.

Nous trouverions, non pas exposées, mais prouvées plutôt au hasard des articles, les règles auxquelles obéit le nerveux et souvent terrible, mais toujours sincère critique de la *Revue Bleue*. Tantôt il nous dirait qu'il ne se satisfait pas des constatations immédiates et superficielles, mais remonte patiemment aux origines. Tantôt il prouverait que la critique doit être directrice des esprits et des âmes. Et, ceci est tout un programme en définitive, en Barbey d'Aurevilly il verrait un Annonciateur des temps nouveaux de la critique. Il nous apparaît, par ses déclarations et par ses articles. que M. Ernest-Charles, s'il admire et critique Sainte-Beuve, s'il juge avec l'âpre conviction sinon la partialité enchaînée de M. Brunetière, a été séduit par le polémiste qui exista dans le tombeur de Benjamin Constant, « ce

soprano de la Chapelle Sixtine appliqué à la politique ». On a voulu voir en d'Aurevilly le Joseph de Maistre de la critique ; M. Ernest-Charles y voit plutôt le Saint-Simon.

Au surplus, l'auteur des *Samedis littéraires* aime à feindre, — je dis bien : feindre, car en réalité il n'en pense rien, — une excessive modestie et ses avis sont d'autant plus formels qu'ils affectent de ne s'offrir que comme opinions toutes personnelles et sans importance. « Gérard de Nerval est de ceux, dit-il quelque part, qu'on ne peut juger, qu'on goûte seulement, » ce qui ne l'empêche pas de fixer très nettement son rôle d'influence littéraire lorsqu'il fut l'intermédiaire averti entre la France et l'Allemagne au temps du romantisme, le « commis-voyageur », comme l'écrivait Sainte-Beuve, qui « plaçait » *Faust* et faisait connaître Schiller et Klopstock et Bürger.

M. Ernest-Charles a le don du terme précis, de la phrase incisive, du trait mordant qui ne souffrent pas la discussion. On peut nier en bloc, repousser l'affirmation ; il n'est pas possible d'en atténuer la rigueur. Roosevelt est ainsi « un grand homme pour images d'Epinal américaines » ; Anatole France passe son temps « à orner des lieux communs »; Abel Hermant « ne compte pas pour un, cependant il fait nombre ». Et je multiplierais aisément les exemples.

En somme les pages de critique de ces *Samedis* sont peut-être d'une ironie acérée; elles se livrent volontiers à un violent jeu de massacre ; mais elles n'obéissent jamais à des haines préconçues ni ne consentent à des bienveillances injustes. M. Ernest Charles est avant tout un sincère et sa cause est des plus nobles, des plus louables. Il l'a dit maintes fois ; sa préface actuelle le répète et ses écrits le prouvent : il ne distribue la louange ou le blâme qu'au gré de son permanent et impérieux désir de voir s'étendre, universellement triompher la langue, l'esprit, le génie de la France et de ses écrivains.

*
* *

L'Évolution du Romantisme poétique en Angleterre. — Le plan adopté dans son intéressante étude par M. P. de Reul est très simple et il est logique : des œuvres qui virent le jour au cours de la période littéraire immédiatement antérieure à celle des lakistes, déduire les inspirations et la technique de Wordsworth, de Coleridge et de leurs disciples; envisager ensuite leurs influences et dégager les caractères de leurs successeurs.

Le romantisme anglais n'a pas eu des sources analogues à

celles du romantisme français; elles ne furent surtout pas aussi précises; les deux mouvements ne nous apparaissent pas avoir possédé la même violence de réaction. Les auteurs des *Ballades lyriques* n'avaient pas à se libérer des sujétions classiques, celles-ci n'ayant eu jamais là-bas une tyrannie comparable à celle qui tint notre XVIIe et notre XVIIIe siècles sous le joug. En Wordsworth, c'est un réformateur, non définitif encore, mais audacieux déjà, du langage poétique que nous trouvons et non un révolutionnaire de toute la doctrine esthétique. Nous le voyons régénérer certains genres abolis, en mettre de nou veaux en honneur, en laisser tomber d'autres dans l'oubli; nous voyons surtout naitre un fervent du culte de cette Nature trop dédaignée ou défigurée par les Pope et les Thomsen.

M. P. de Reul écrit son étude en critique impartial et érudit Son admiration n'obéit à aucun parti pris et il sait faire ses réserves en présence des enthousiasmes exagérés qui ont comparé, pour son lyrisme et son humanité, le poète du *Prélude* à Milton et à Shakespeare. Il rend néanmoins toute justice à l'art de Wordsworth et le situe exactement dans son époque littéraire; il montre ce que lui doit, ainsi qu'aux autres lakistes, la poésie anglaise et même la littérature française : Sainte-Beuve n'a-t-il pas traduit divers sonnets de l'ami de Coleridge?

* * *

Scarron. — M. Em. Magne a mis en relief de très intéressante façon une étrange figure peu ou mal connue. Il nous dit la jeunesse aventureuse, débauchée de Scarron, ses diverses destinées, son mariage avec Françoise d'Aubigné qui sera plus tard presque reine de France, la vieillesse enfin de l'infortuné cul-de-jatte et puis sa mort douloureuse en de cruelles souffrances.

Mais ce n'est pas cette documentation purement biographique qui fait le rare mérite à la fois historique et littéraire de l'œuvre de M. Magne. On a en effet, depuis Tallemant et en passant par Th. Gautier, beaucoup écrit sur le glorieux burlesque. Mais il y a ici pour nous plus qu'une physionomie à découvrir, une existence à connaitre et des œuvres à trouver exposées en détail. Nous sommes transportés « tout vifs, des yeux et de tout le corps mieux que par seule pensée » dans un monde lointain animé, curieux, ce monde parisien du temps de la *Fronde* parmi lequel a vécu Scarron à partir du moment de son mariage. C'est ici vraiment dans le domaine de l'histoire la plus passionnante que nous pénétrons.

Et c'est le vrai mérite du livre de Em. Magne. Un autre est d'avoir tenté de réhabiliter Scarron d'une accusation communément acceptée. Selon M. Magne ce sont la fameuse baignade du Mans et les drogues malencontreuses de quelques empiriques et non pas les excès et les débauches d'une jeunesse aventureuse qui tordirent les membres de l'infortuné perclus. Cette opinion n'est pas neuve ni isolée, mais elle est défendue avec une généreuse conviction.

* * *

La Littérature contemporaine. — MM. G. Le Cardonnel et Ch. Vellay ont recueilli les avis d'une centaine d'écrivains célèbres ou notoires de cette époque sur la tendance actuelle de la poésie, du roman, du théâtre et de la critique français. Vous pensez quelle variété d'espoirs ou de désenchantements, de confiances ou de négations s'est trouvée réunie. Les uns certifient l'existence de telle ou telle école ; les autres affirment la misère imminente de la littérature française ; celui-ci méprise ses contemporains ; cet autre les raille ; un troisième les encense et M. Brunetière ergote sous le prétexte que chacune des questions exigerait un volume de réponse, et M. Paul Adam voit le roman tourné vers l'amoralisme, et Mme Rachilde vers l'unique souci des « gros tirages », et M. Maur. Maeterlinck le voit préoccupé beaucoup de science, et M. G. Eekhoud trouve qu'il marche de conquête en conquête, et M. Eug. Demolder qu'il se noie dans le déluge des choses bâclées.

M. Em. Verhaeren croit à la poésie de demain « avec toute sa foi », tandis que J.-M. de Hérédia prouvait que les jeunes poètes n'ont rien inventé.

M. François Coppée, lui, répondit à ses visiteurs : « Vous me demandez là des choses, des choses... »

PAUL ANDRÉ.

— Il nous est permis, ce mois-ci, de faire, dans les jeunes revues, une fort jolie moisson d'œuvrettes remarquables. Il nous est surtout agréable de reproduire le beau sonnet : *Soir de Vendange*, que M. Alfred Wautier publie dans FLORILÈGE et dont l'évocation antique est d'une splendeur de coloris presque rubénienne :

Le Dieu, d'un geste, a tu la clameur triomphale
Qui, depuis l'aube, emplit le vignoble émondé.
Seul, un faune parcourt le coteau dénudé
Et, dans l'ombre, on l'entend chanter par intervalle.

Il tombe... Et maintenant, sur l'herbe pourpre, il râle;
Le pampre n'orne plus son visage ridé,
Et de ses doigts a chu le thyrse enguirlandé
Qui tout le jour mena la rouge bacchanale.

Le voici qui se lève, et pressant dans ses mains
Les grappes aux fruits lourds qui couvrent les chemins,
Il fait couler sur lui le jus divin des treilles,

Et dresse, dans le soir aux parfums accablants,
Sa nudité splendide et ses formes vermeilles,
Où le raisin trop mûr a mis des tons sanglants.

Combien le poète écrivant, sans tapage, ces superbes strophes, est mieux dans son rôle qu'un de ses confrères qui, plus loin, dans une indignation fort plaisante, croit nécessaire de fustiger certains autres adolescents de lettres contre lesquels il polémique et qui ne sont point d'accord avec lui pour avoir médit d'un livre de vers récent : « Je n'aurais même pas songé à relever leur note, si avec une déloyauté de journalistes, ils n'avaient détourné le sens de ma phrase les concernant. »

Quel dédain tranchant pour les rédacteurs de quotidiens ! Ce qui est singulier, c'est que, en général, ces délicieux écrivains en herbe adoptent un tout autre ton quand ils adressent aux critiques littéraires de nos journaux, avec les tout premiers exemplaires de leurs plaquettes, des missives respectueuses et flatteuses, recom-

mandant leurs ouvrages à leur « haute bienveillance... » En grandissant en âge, ces jeunes hommes changeront d'opinion et... multiplieront les démarches pour entrer dans la corporation de ces journalistes déloyaux, parmi lesquels, à Bruxelles, nous avons des poètes et des prosateurs dont le nom est cependant pour les revues dernier-nées comme un drapeau. Verbiage et inconscience...

— Ce qui démontre une fois de plus que ces polémiques ne sont que phraséologie et manque de raison, c'est l'antagonisme qui met en présence, dans leurs périodiques respectifs, les prosateurs et versificateurs de la nouvelle génération. Ils émettent au sujet des productions des leurs des opinions diamétralement opposées. Nous nous sommes amusé, le mois passé, de la sortie d'un de ces apprentis littéraires qui traitait de « maître » long comme le bras, le signataire d'un recueil de croquis citadins et provinciaux. Or, ce même auteur infortuné, après avoir goûté l'ivresse d'un hommage glorieux, est violemment jeté du haut de la Roche Tarpéienne, par un collaborateur de L'Essor Littéraire. Il y a là une diatribe fougueuse où il est dédaigneusement question d'un « opuscule » aux « mots banaux et ronflants » et de « la triste réalité d'un style alambiqué ». Qui a tort? Encore une fois, manque de réflexion, de sagesse, d'impartialité aussi... Corrigeons cette impression ennuyeuse, en relisant une courte prose, simple et émue : *L'Heure qui passe*, de M. Loviss' Dorniss. C'est la remembrance mélancolique d'un homme mûr qui songe à son passé; en remontant le cours de sa vie, il retrouve ses vingt ans et se rappelle la tendresse de sa mère qui l'embrassait toujours comme s'il était encore petit. Ne songeait-elle pas qu'il continuait à la chérir avec le cœur de l'enfant qu'il avait été et était resté pour elle, malgré tout? C'est conté avec charme, sans grande recherche de mots; mais le sentiment de cette page brève est exquis. Malheureusement, plus loin, nous retombons dans un excès d'encensement amical où l'on évoque « l'avenir empourpré de gloire » qui attend un jeune poète « au prochain détour du chemin ». Ne suivons pas ce poète sur sa route, car il est permis de croire que ce n'est pas encore au prochain détour que l'attendra la Renommée avec sa trompette d'or et ses ailes tutélaires... Il y a de ces détours promis qui mènent à des labyrinthes...

— Les pages éloquentes consacrées à *Isidore Verheyden* par Camille Lemonnier et que publie, avec l'autorisation du célèbre romancier du *Mâle*, le Jeune Effort, ne sont pas « tout à fait iné-

dites » comme l'imprime en note cette revue. Si son directeur avait lu la vaste étude de Jules Dujardin sur *l'Art flamand*, il aurait constaté que l' « allocution » dont il s'agit se trouve citée presque entièrement en le chapitre si compréhensif consacré, dans le sixième volume, au regretté recteur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Ce fascicule de la revue ixelloise contient un noble poème de Georges Rency : *Invocation à la Forêt*, où il y a des vers pleins d'harmonie, notamment cet alexandrin expressif et grave où il est question des vieux arbres chenus :

Mille ans dorment en paix, sous vos pieds enfouis...

— Le Thyrse de décembre donne un poème d'Emile Verhaeren intitulé : *Les bons Fumeurs ;* il n'est que le développement interprétatif d'un faits-divers parisien, certain concours de fumeurs de pipes qui mit aux prises naguère, dans un cabaret de la ville-lumière, une trentaine de « tireurs de bouffées » de notre pays. Nous avons plaisir à reproduire les derniers vers de ce morceau, qui sont peut-être les plus pittoresques de cette pièce curieuse. Ils ont, en effet, toute la fougue scandée, âpre et originale du chantre des *Villages illusoires :*

... tout à coup, celui de Flandre,
Tâtant du doigt le fond du fourneau d'or,
Pâlit en n'y trouvant que cendre,
Tandis que l'autre amène encore
Patiemment, à petites secousses,
Un menu flot de brouillard bleu,
D'entre ses poils de barbe rousse
Et ne prétend cesser le jeu,
Qu'après avoir versé trois brins de feu
Victorieux,
Sur l'ongle pâle de son pouce.

— C'est la farouche attirance des bois qui inspire une prose originale à Adolphe Retté, dans Poésie, un noble et fier périodique dont le numéro inaugural réunit, à son sommaire, des noms que des œuvres hautes ont presque également illustrés. Ces pages, intitulées : *Un Réfractaire*, nous présentent une sorte de hors-la-vie, le père Genest, « chercheur d'œufs de fourmis » qui depuis un demi-siècle hante la forêt de Fontainebleau et finira un beau soir funèbre par se confondre matériellement avec elle, tout comme sa pensée s'est accoutumée à se

confondre avec le mystère qui se dégage des frondaisons antiques. La fruste psychologie de ce vieillard des bois, qui, à nos yeux apparaît nimbé d'une ambiance vaguement panthéiste, nous séduit et nous étonne comme la silhouette d'un sylvain aux boucles devenues blanches ainsi que l'écorce argentée des bouleaux... Retté a interrogé cet habitant obstiné des profondeurs émeraudes et il a obtenu de lui des confidences d'une poésie grave et simple qui n'est autre, dirait-on, que la musique sans paroles que les mille voix de la Forêt modulent à toute heure et déversent dans le cœur de celui qui sait écouter avec amour et se taire avec onction... Adolphe Retté n'est pas poète que dans ses vers ; il parvient à nous toucher dans la moindre de ses proses. Car il y met toujours quelque chose de son âme sentimentale et éprise. N'est-ce point admirable de mettre de l'harmonie dans une intervieuw?...

— Nous ne sommes pas seul à trouver maladroit et partial, pour ne pas dire incompréhensif, le système de critique qui est de mode aux Études Religieuses. De verte façon notre catholique confrère Firmin Van den Bosch, dans Durendal, dit son fait au R. P. Victor Delaporte, qui, sous prétexte qu'il a signé quelques très médiocres et inexistantes pièces théâtrales, se permet, en ce périodique parisien, avec quelle outrecuidance ? d'entreprendre un ridicule éreintement de nos plus modernes poètes : Mallarmé, Verlaine, Rodenbach, Maeterlinck et Verhaeren. Du haut de sa chaire de critique il les traite de : symbolards !... L'écrivain gantois évoque tout d'abord les attaques malveillantes dont, il y a quelque quinze ans, la littérature contemporaine fut l'objet de la part d'ecclésiastiques tels que les RR. PP. Cornut et Lintelo ; ceux-ci, au nom de certains principes religieux, n'allèrent-ils pas jusqu'à défendre aux leurs de lire des œuvres dont la beauté artistique et morale est devenue classique ? Par chance, il y eut des catholiques moins étroits qui protestèrent et qui, par leur vive indépendance de caractère et d'esprit, empêchèrent cette campagne de produire des résultats regrettables. Les pointilleux et scrupuleux... effarouchés se replongèrent dans le silence, en emportant leur jolie critique apologétique. Mais leur gloire éphémère empêche désormais le R. P. Delaporte de dormir, ou plutôt de lire en paix ses auteurs préférés. Il revient à la charge ; et lui, le seul... loufoque dans toute cette affaire, il étiquette de « littérature d'aliénés » les productions puissantes de ces maîtres que tout le monde aime et apprécie. M. Vanden Bosch, constatant tout d'abord que la fallacieuse critique d'au-

trefois était rentrée dans son néant, ajoute avec fermeté : « Il plait aujourd'hui au R. P. Delaporte de l'en faire sortir — avec, en plus, cette circonstance aggravante qu'il ne peut se réclamer du manque évident d'informations qui fut l'excuse de ses devanciers, et que les artistes auxquels, après eux, il s'attaque, ont donné, depuis lors, à leur personnalité, un plus large rayonnement encore de talent et d'influence. » Répudiant toute solidarité avec son impudent coreligionnaire, le rédacteur de Durendal, ayant établi la bêtise et l'injustice de tel système d'analyse, ajoute : « Vraiment, — et je le dis avec tristesse et conviction — en présence d'une telle méconnaissance, je me sens embarrassé d'être catholique ! » Nous adorons la crânerie de ce beau geste et nous nous empressons d'y applaudir. Nous en avons assez des mauvais Aristarques.

— Quelle compréhensive et claire étude A. Auriol consacre, dans L'Ame Latine, à *Mino da Fiesole à Fiesole!* L'écriture de ces articles est châtiée et simple comme le style même de ce statuaire séduisant dont on n'oublie jamais le buste de l'évêque Leonardo Salutate, même si on n'en a vu qu'un moulage en plâtre. Le rédacteur de la coquette revue toulousaine examine de la manière la plus pénétrante, le sculpteur par excellence des vierges sveltes et élégantes mais humaines. C'est là une esquisse esthétique du plus parfait mérite et qui, sans être basée sur une méthode bien particulière, est de nature à nous convaincre de l'attentive sympathie de l'écrivain pour les œuvres et les hommes dont il parle, et de l'affectueuse communion qui le lie au maître faisant l'objet de sa fine analyse, laquelle sera suivie, souhaitons-le, de beaucoup d'autres. Un essai comme celui qu'il nous a été donné de lire, indique un critique qui se doit beaucoup à lui-même et à ceux qui l'admirent.

— Signalons deux remarquables portraits de philosophes, si singuliers et si édifiants dans le rapprochement d'une lecture imprévue, parus dans deux revues françaises de décembre. L'un, celui de Rivarol, signé Remy de Gourmont, dans le Mercure de France. Le second, qui nous présente André Suarès, est dû à la plume alerte et pénétrante de Francis de Miomandre ; il est publié par l'Occident. Ces études incisives nous font pénétrer dans l'âme même de ces écrivains si différents, dont l'un fut un déroutant sceptique et dont l'autre est un pessimiste qui, cependant, aime la vie et se plaît même à la chanter...

— Sous le titre : *Petits gendelettres*, le Matin, d'Anvers, publiait récemment l' « écho » suivant, que nous nous plaisons

à reproduire, car l'esprit en est d'actualité et la critique judicieuse :

« La prétention de certains très jeunes écrivains commence à devenir bien amusante. Ils ne se contentent plus de faire publier leur portrait par des revuettes d'adoration mutuelle et de le laisser accompagner d'une « biographie » où l'on apprend qu'ils ont seize ans et quatorze romans en portefeuille. Ils vont aujourd'hui beaucoup plus loin, — et nous citerons, en exemple magnifique, le geste que vient d'oser un adolescent poète de France. — Publiant une plaquette de vers — trente pages, prix : cent sous — l'avisé et immodeste porte-lyre ne nous fait-il pas connaître par une note imprimée dans le volume, que « le manuscrit du... (ici le titre du livre) est en vente au prix de 250 francs » !...

« Après ceci, on peut tirer l'échelle, encore qu'il faille se souvenir de cet autre, un peu plus connu, qui, au cours de la représentation d'une de ses pièces, « consentit » à laisser sa main précieuse dans celle de certaine dame notoire durant tout le premier acte!!... Et de cet autre qui, remerciant une femme-journaliste d'un article écrit sur ses vers, faisait assavoir que ces remerciements étaient écrits « sur Japon Impérial, avec le sang même du poète. »

Le hasard, qui sert toujours si agréablement le chroniqueur, nous permet de constater que le premier paragraphe de cet écho fait allusion au poète naïf dont nous avions parlé en notre avant-dernière revue des revues. Le lecteur se rappellera que le versificateur en question offrait notamment de céder le manuscrit de son livre moyennant une somme de 500 francs. Le riche et éclairé amateur se sera fait attendre, sans doute, puisque notre auteur vient de diminuer de moitié le prix de vente de son ouvrage, « relié en chagrin vert sombre ». C'est lui-même qui l'annonce dans le Beffroi. Gageons que le « tarif » baissera chaque mois et que, finalement, le malchanceux et désabusé poète... naval s'estimera trop heureux d'offrir gratuitement son manuscrit à n'importe qui, en y ajoutant une somme d'argent. Et s'il a de l'esprit, se rappelant Berlioz, il écrira un pendant à cette délicieuse fantaisie des *Grotesques de la Musique*, si nous avons bonne mémoire, et où nous voyons l'inénarrable cornettiste Vivier offrir, en de si humoristes circonstances, un billet de concert « avec 20 francs... »

— Reçu : *En Art*, *la Province*, *le Samedi*, *le Drapeau*,

Antée, la Jeunesse laïque, la Fédération artistique, la Revue littéraire, l'Art moderne, la Critique, le Beffroi, la Revue Franco-Italienne et du Monde Latin.

SANDER PIERRON.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DES AQUARELLISTES.

46e Exposition.

Exposants : Feu Léon ABRY, Anvers. — Charles-W. BARTLETT, Angleterre. — Léon BECKER, Bruxelles. — George BOTTINI, Paris. — Evariste CARPENTIER, Liége. — Henry CASSIERS, — Ixelles.— Frantz CHARLET, Uccle.— Alfred DELAUNOIS, Louvain. — Feu Cesare DELL'ACQUA, Bruxelles. — Adolphe DE MOL, Bruxelles. — Jonkheer S. M. S. DE RANITZ, La Haye. — Em. DEZAUNAY, Neuilly s/S. — Auguste DONNAY, à Méry (Ourthe.) — Mme Ketty GILSOUL-HOPPE, Bruxelles. — Maurice HAGEMANS, Bruxelles. — Théodore HANNON, Bruxelles. — Marinus HEIJL, Amsterdam.— Emile HOETERICKX, Ixelles. — Comtesse Constance HOHENWART-MUNCH, Nice. — Hendrik-Willebrord JANSEN, Amsterdam. — Mme Sophie J. W. JANSEN-GROTHE, Amsterdam.— Fernand KHNOPFF, Bruxelles. — G.-A. LANNEAU, Schaerbeek. — Gaston LA TOUCHE, Saint-Cloud (S.-et-O.) — G. LEMMEN, Schaerbeek. — Fernand-Jean LUIGINI, Paris. — Amédée LYNEN, Bruxelles. — Alexandre MARCETTE, Bruxelles. — Charles MERTENS, Anvers. — Feu Constantin MEUNIER, Bruxelles. — Mme Clara MONTALBA, Venise.— Gérard MULLER, Amsterdam.— Alphonse PECQUEREAU, Schaerbeek. — Mlle Cl. PRUYS-VAN DER HOEVEN, La Haye. — Mlle Betsij RÉPÉLIUS, Amsterdam. — Alexandre ROBINSON, Bruges.— Maurice ROMBERG, Bruxelles.—Alexandre SCHMIDT-MICHELSEN, Berlin.—Eugène SMITS, Schaerbeek. — Jacob SMITS, Achterbosch, Moll (Campine). — Henry

Stacquet, Schaerbeek. — Gérard-Johan Staller, Amsterdam. — André Suréda, Paris. — Mari Ten Kate, Driebergen, près Utrecht. — Paul Thémon, Namur. — Louis Titz, Bruxelles. — Victor Uytterschaut, Ixelles. — Nicolas Van der Waay, Amsterdam. — Théodore Van Hoytema, Amsterdam. — Frans Van Leemputten, Anvers. — Henri Van Seben, Ixelles. — Joseph Van Severdonck, Schaerbeek. — Mlle Anna Veegens, La Haye. — Feu Isidore Verheyden, Bruxelles.

Quarante-sixième exposition ! *Maison fondée en 1859.* Des Fondateurs, il n'y en a plus qu'un, F. Stroobant, rue d'Edimbourg, à Ixelles. Et il n'expose pas.

J'ai essayé de voir ce Salonnet d'œuvres claires (du moins indique-t-on la clarté comme une des caractéristiques de cette branche légère des arts du dessin) par un jour clair. Je n'ai pas réussi.

Oh ! l'étrange manie de faire les Salons pendant l'hiver ! C'est, dit-on, parce que durant l'été et l'automne « le monde » est à la campagne, ce monde qui n'est pas même le quart du monde et qui, pour le moment, s'intéresse aux sports et aux automobiles, un peu plus qu'à l'Art, hélas ! Mais il y a aussi le printemps où la belle lumière commence. Pourquoi ne pas l'utiliser ?

Oh ! l'étrange manie, aussi, de ne visiter les Musées que les jours de pluie ! Pour se mettre à l'abri ! Quant au gris d'un temps sombre on ajoute le gris des velums et des lanternaux étroits, chers aux organisateurs, on réussit à ne plus rien voir que dans le brouillard.

C'est comme les femmes derrière les insidieuses voilettes, ces diminutifs pelliculaires du masque.

Elle m'a paru bonne cette Exposition d'aquarelles. Une des meilleures. Point par le fait des étrangers, par exemple, invités ou membres honoraires, français, italiens, allemands, anglais et surtout hollandais. Quelle série d'insignifiances ! Vive l'Internationalisme !

L'ensemble Belge, par contre, est remarquable. Avec quelques élagages c'eût été vraiment tout à fait « esculent » comme s'exprime Brillat-Savarin, en matière de cuisine, il est vrai ; mais puisqu'on dit « manger des yeux ? »

On peut redouter d'avoir à contempler d'un coup cent soixante-quatre aquarelles se distribuant sur cinquante-deux exposants ! Pareils chiffres sont générateurs d'inquiétude quand il s'agit de ces œuvres à renommée de superficialité, d'exécution

rapide, tenant du croquis, où l'on jette les tons sur le papier comme on jette, en fredonnant, des notes au vent.

Eh ! bien, cette fois c'est une surprise réjouissante. On va le long des longues murailles sans monotonie et sans humeur. Il y a charme et variété. Habileté, grâce, élégance, émotion. En un mot c'est « Artiste ». J'entends par là une façon adroite, spéciale et sûre de poser et d'exprimer tout ce qui constitue une œuvre ou une œuvrette, sans rien qui choque, avec une plaisance immédiate et savoureuse.

Je ne vais pas faire ici l'habituelle distribution de prix et d'accessits, le Palmarès cher aux Ambidextres de la critique : chacun sa nomination, son caramel, son encouragement, son numéro gagnant à la loterie du reportage, s'il s'agit des camarades, des frères et amis. D'autre part, quelques bons crachats aux ennemis.

Je me borne à citer ceux qui, à mon œil, sinon infaillible, du moins attentif et averti par les innombrables choses que j'ai admirées ou que j'ai subies au cours de mes visites aux salons du passé, m'ont paru avoir accompli les efforts les plus notables et les plus séducteurs.

Je suis l'ordre alphabétique, celui qui expose le moins aux rancunes des lascars qui se croient indignement traités dès qu'ils ne sont pas en tête du cortège, comme les tambours-majors et les agents cyclistes. *Pictorum irritabile genus :* l'irritable genou des peintres !

Henry Cassiers ; — Alfred Delaunois, impressionnant par son « Cadre contenant une suite de la série : Portraits physiologiques » ; mais combien banale la présentation dans ce cadre ; — Mme Ketty Gilsoul-Hoppe dont les merveilleux jardins de pierreries ont été admis par galanterie, apparemment, car leur vraie place serait à une exposition de bijoux ; — Théo Hannon ; — Emile Hoeterickx ; — Fernand Khnopff, un chercheur d'étrange, persécuté par ses intentions ; — G. Lemmen ; — Alexandre Marcette, avec des marines harmonieuses ; — Constantin Meunier, le mort illustre, surgissant encore avec un Matelot-pêcheur, magnifique esquisse ; — Alexandre Robinson ; — Eugène Smits, ouvrant la cage à deux petites femmes exquises, de l'espèce susurrante, caressante, sagement replète, dont je voudrais un sérail, pour soigner mes bobos, oh ! rien que pour soigner mes bobos ! — Jacob Smits, apportant de sa tanière de l'Achterbosch sous Moll, en Campine, le fort beau « portrait d'un peintre » ; — Henry Stacquet, qui monte, monte ; ce que j'aime

son « coin de la Grand'place à Bruxelles »! — Louis Titz ; — et... et quelques autres. L'haleine me manque.

Plusieurs de ces notables blaireauteurs aquaphiles ont mis leurs aquarelles sous le velouté et le fondu des glaces. Ça prend, ce procédé flatteur et conservateur, vernis artificiel que fabrique le Val-St-Lambert.

* * *

EXPOSITION ALBERT BAERTSOEN

Au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles.

Fermée depuis le 10 décembre! Ces expositions au Cercle Artistique sont de durée courte. Il faut satisfaire des postulants nombreux. On fait queue comme aux guichets des théâtres. J'ai nommé parfois ce local recherché : « le cabinet de nécessité des peintres ». A peine un qui sort, et voilà qu'un autre s'y glisse.

Il en résulte que les comptes rendus d'une revue mensuelle comme celle-ci arrivent quand les lampions sont éteints. Le contrôle sur place de nos appréciations est alors impossible. N'importe! il y a les souvenirs. Il y a aussi l'intérêt de la lecture. Il y a, pour l'artiste, le plaisir, parfois amer, qu'il goûte à apprendre ce qu'on pense de lui.

Albert Baertsoen est un des plus puissants paysagistes de l'Ecole belge actuelle. Il en continue résolument les traditions de coloris.

Il peint les sites de son pays : Gand, où il habite au quai de la Biloque (oh! le pittoresque nom!), — Bruges, dite la morte, et en réalité pas plus morte que Gand; mais ça fesait bien comme euphonie littéraire! Quelques excursions latérales en Hollande : Flessingue, Middelbourg, Amsterdam.

Ce coloris, c'est celui traditionnel de nos vieux maîtres, opulent, parfois, lourd, violent, invariablement harmonieux, dans une lumière grave, un peu sourde et ténébreuse comme un jour d'hiver, imprégnée de mélancolie, telle que chez nous apparaît la Nature, en général sévère, s'accordant avec nos âmes à visions aisément tristes, s'opposant à l'élégance claire, joyeuse, bruyante de la peinture française, à cette délicatesse d'atmosphère et d'aspect qui caractérise les environs de Paris, et, plus loin, la Normandie, la Touraine, que les Impressionnistes ont charmeusement exprimée et qui n'a pu s'établir chez nous, à quelques exceptions près, à cause de cette différence foncière dans les choses vues et dans la manière de les voir et de les sentir.

Albert Baertsoen exposait dix-neuf tableaux, sept études

peintes, onze eaux-fortes, quinze dessins dont cinq études.

C'était un bel ensemble échantillonnant son art et son mode de travail. Je me suis arrêté avec curiosité devant les grands croquis où se révèlent sa patience et sa conscience dans la documentation préliminaire et la préparation. Quel intérêt à contempler, d'une part, son magistral *Dégel à Gand*, actuellement honneur du Musée du Luxembourg à Paris, d'autre part, l'étude de cette œuvre magnifique portant le quadrillage d'atelier destiné à sa transposition ! Quelles réflexions sur l'activité psychique et le fonctionnement de la main qui a accompli le chemin glorieux de l'une à l'autre.

La facture de Baertsoen, large, plâtrée, truellée, suivant nos habitudes contemporaines, est d'une habileté et d'une personnalité surprenantes. D'emblée on reconnaît ses créations savoureuses : physionomie picturale imposante dans l'établissement des plans, décision dans les lignes, opulence dans les tons, avec une sorte de mouillure caressante, fondue dans les contours, difficile à exprimer par les mots quoique se manifestant comme une des séductions principales de sa manière, une sorte de « dégel », affectant la toile entière, merveilleusement obtenu.

Guère de figures. Combien réussies pourtant et émotionnantes celles qui circulent, énigmatiques et lentes, au premier plan du superbe paysage hivernal cité tantôt !

Les gravures participent à l'allure héroïque et sombre qui domine dans l'œuvre de ce robuste cerveau de maître. Les noirs y ont une place principale. Ce n'est point la gaîté qui règne là, ni la légèreté. Le pinceau de Baertsoen n'est pas la plume de la colombe, mais l'aile du corbeau.

J'ai remarqué que les œuvres étaient exposées très bas ; quelques-unes avec le velouté d'une glace, entre autres l'admirable fusain rehaussé d'aquarelle : *Étude pour un tableau du Musée de Bruxelles*, dit le Catalogue. C'est une bonne leçon de placement à l'adresse de beaucoup de nos amateurs qui accrochent leurs acquisitions trop haut dans les appartements, sans se poser cette question, pourtant bien simple et qu'on résout en se campant à distance : Où l'œuvre est-elle dans le bon point de vue pour le spectateur, sans le forcer à relever la tête et à tendre le col ? Ce défaut d'adaptation est aussi bête que celui de tant de conférenciers qui ne se demandent jamais : Comment dois-je parler et hausser la voix pour les auditeurs qui sont là, devant moi, venus pour m'entendre et non pour regarder comment je parle, en sourdine, à mon manuscrit ?

* * *

EXPOSITION D'ŒUVRES DE FEU CESARE DELL'ACQUA

Quarante tableaux. — Trente-huit aquarelles 1821-1905.

On peut se demander par quel sort dérisoire Cesare Dell'Acqua s'est fait peintre. A moins que ce ne soit son nom qui l'aiguillait vers l'aquarelle. Ce Vénitien, perché en Belgique, n'avait ni coloris, ni dessin, à peine un peu d'aptitude à la composition. Il fut de la considérable catégorie des artistes qui se sont mépris sur leur vocation :

> Comment tant de pauvres garçons
> Nous gâtent-ils de belles toiles
> Dont on ferait de bonnes voiles
> Ou des chemises de maçons?

On peut se demander aussi comment cet authentique et manifeste médiocre, qui vécut quatre-vingt-quatre ans sans interrompre sa désolante et maladroite production, a pu se faire prendre au sérieux, au point qu'on lui confia le portrait du Procureur Général Faider (ah ! quel rouget à la devanture d'un poissonnier !) et « l'Éventail, dit le catalogue, offert par LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Flandre, à la princesse Stéphanie à l'occasion de son mariage ».

Vraiment la bêtise, l'ignorance, le défaut de goût qui s'accumulent dans les milieux officiels sont déconcertants !

Tout, dans cette collection, est laid, triste, bête, gauche, banal, niais, à faire pleurer. L'engouement pour cet étonnant bonhomme est une des curiosités de l'histoire de notre peinture au XIXe siècle. Il y a là une sorte d'envoûtement, d'hallucination idiote. Car le personnage avait de la célébrité, des admirateurs et même des fanatiques. Est-ce qu'aujourd'hui nous sommes corrigés de ces énormes sottises? On n'en ferait pas serment!

* * *

RENÉ DE BAUGNIES

Dans la Galerie Royale, rue Royale, à Bruxelles, salle moins courue que celle du Cercle Artistique, moins mondaine, où la lumière est bonne, René de Baugnies expose je ne dirai pas trente-quatre *tableaux*, mais trente-quatre *esquisses*.

Lui aussi est pris dans ce mouvement, procédant, je crois, de l'imitation des impressionnistes français, qui se contentent d'ébauches, rapidement brossées, *plâtrant* des couches larges, justes dans leurs tonalités générales, en vous priant, pour juger de l'effet, de reculer à une distance où l'ensemble apparaît moins bâclé.

Cette tendance qu'on retrouve actuellement partout dans les œuvres des jeunes arrivants, et même des arrivés, est-elle une fatalité de l'époque, un stade de l'évolution picturale, une expression originale et sérieuse dans l'histoire de la Peinture, si empreinte de variété; ou bien n'est-elle qu'une manifestation pathologique du travail hâtif, fiévreux, d'artistes promptement lassés, manquant d'opiniâtreté, de conscience, et, peut-être, de métier, — c'est fort embarrassant à résoudre.

Ce que l'on peut observer, c'est que cette manière expéditive ne semble pas en accord avec les traditions de notre École belge, flamande-wallonne, où, dès les origines, comme le démontre le beau livre récent de Fierens-Gevaert, la volonté tenace d'un faire, profond par sa minutie même, a été la règle invariable. Rubens lui-même, dès qu'il ne s'agit pas d'œuvres décoratives, est merveilleux en ce sens. On croirait que ni le tempérament de nos peintres, ni les yeux de nos amateurs, n'avaient pu jusqu'ici se contenter de ce qu'on a nommé « la belle tache » ou « le sujet spirituel » qui suffisent aux Français et qui les ensorcellent, comme vient de le prouver encore le prix hyperbolique atteint par un Fragonard, ou soi-disant tel. à la vente du sucrier Cronier, mort dans la mélasse. Ces à-peu-près sont un peu comme les Pianola, Eolian, Angelus en musique.

René de Baugnies réalise de belles taches, ce que réussissent aisément nos peintres nationaux qui sont, avant tout, coloristes. Ses paysages des environs sud de Bruxelles sont d'une notation exacte, agréable, quoique sommaires. Son paysage urbain *Soir* est remarquable et va un peu au delà de ces improvisations du pinceau. Ses *Maisonnettes au Soleil*, son *Hiver à Forest*, sa *Rue au Bois* à Uccle m'ont plu. Comme, presque invariablement aujourd'hui, du talent! et aussi, par contre, des réminiscences des paysagistes qui dominent en nos alentours. Pour mon goût personnel, combien je souhaiterais que cela fût plus *poussé!*

EDMOND PICARD.

Monnaie : *Armide*, drame héroïque en 5 actes, poème de Quinault, musique de Gluck (7 nov.). — *Chérubin*, comédie chantée de MM. F. de Croisset et H. Cain, musique de M. Massenet (16 déc.). — Parc : *L'Instinct*, pièce en 3 actes de M. H. Kistemaeckers, fils (29 nov.). — *Monsieur Piégois*, comédie en 3 actes, de M. A. Capus (7 déc.). — *Don Quichotte*, comédie en 4 actes en vers de M. J. Richepin (15 déc.). — *Monsieur Alphonse*, comédie en 3 actes d'Alexandre Dumas, fils (20 déc.). — Les Matinées *littéraires et musicales* : Parc, Molière et Matinées mondaines.

Armide. — On a beaucoup, en ces derniers temps, comparé le chevalier Gluck à... lui-même. *Alceste*, *Orphée*, les *Iphigénie*, *Armide* ont été prétextes à des rapprochements, des préférences, mais à peu près unanimement des admirations. Ceci ne peut être qu'à l'honneur de l'Art magistral du musicien qui vint naguère de sa lointaine Allemagne soutenir victorieusement à Paris la lutte mémorable avec les Piccinistes émules de l'amabilité italienne. En ne comparant Gluck qu'à lui-même et *Armide* à ses autres œuvres, aurait-on voulu marquer quelle cime aussi élevée que solitaire a pu atteindre un art pareillement admirable?

Il me semble pourtant qu'un nom eût dû se présenter ces jours-ci plus souvent sous la plume des critiques. En s'occupant de Gluck peut-on s'abstenir de penser à Wagner? En entendant *Armide* peut-on ne pas songer à Isolde, à Elisabeth, à Brünehilde? Oh! je sais parfaitement que les moyens d'un symphoniste de 1700 ne sont pas ceux d'un symphoniste de 1850. Mais l'art d'un Gluck ou celui d'un Wagner se situent-ils dans le temps ou dans l'espace? Et qu'importent les procédés, le nombre et la puissance et la variété des matériaux mis en œuvre du moment que l'émotion est produite, que la beauté finale s'impose et surtout que le but est atteint?

Gluck et Wagner apparaissent également grands par des œuvres d'une technique très diverse mais incontestablement

d'une inspiration en bien des points analogue. Ce qui frappe et ce qui séduit chez tous deux, c'est la même faculté de nous transporter et de nous maintenir en des altitudes de pensée et d'émotîon auxquelles rarement il nous est donné de nous élever. Les voies par lesquelles chacun nous y conduit sont différentes. Chez Gluck le style est soutenu sans discontinuité, la ligne est sobre mais rigide, l'uniformité est immuable mais grandiose. Wagner doit plus à la variété qu'à la simplicité, à la richesse infinie qu'à la pureté de l'alliage, à la puissance qu'à la sérénité.

Et c'est bien là ce qui fait la valeur de l'œuvre d'art, ce qui définit le génie. Voilà aussi pourquoi la foule aussi bien que le public restreint des initiés font à *Armide* depuis bientôt deux mois un succès dont on ne retrouve d'exemple qu'aux soirées mémorables du *Crépuscule des Dieux*. *Armide* doit du reste impressionner la foule. Certes le mérite d'une interprétation hors ligne, le luxe et la merveille ingénieuse d'une mise en scène féerique, le charme élégant des ballets, les soins évidents enfin et d'une attentive intelligence qui ont donné à l'œuvre son cadre de parfaite et totale séduction matérielle ont leur large part dans l'accueil enthousiaste fait à l'immortelle tragédie héroïque. J'ai dit, au lendemain de la première, la reconnaissance qui était due à MM. Kufferath, Guidé et S. Dupuis et à tous leurs collaborateurs. Mais à côté de tant de talent, de dévouement, de science aussi et d'art beaucoup, largement dépensés, il faut autre chose pour fixer le succès. Car tout cela ils pouvaient le prodiguer en faveur d'une autre œuvre, aussi généreusement, aussi habilement et n'en pas trouver la récompense. Cette autre chose, c'est le don pénétrant d'émotion, l'irrésistible prestige de l'humaine douleur, de l'humain amour, de l'humaine colère.

Et *Armide* nous domine avant tout par cette toute-puissance qu'elle possède.

Princesse de Damas, Armide sait les magiques secrets qui soumettent à son empire les chevaliers les plus redoutables. Elle est jalouse et fière de ce pouvoir : vanité de l'humain orgueil.— Un guerrier chrétien, Renaud, résiste seul à ces charmes : Armide en conçoit de l'humiliation : dépit de l'humain amour-propre. — Armide immolera le héros qui la brave : cruauté de l'humain égoïsme. — En présence de son vainqueur endormi par les sortilèges, Armide ne trouve plus la force d'abaisser sa main armée du poignard meurtrier : défaillance de l'humaine faiblesse. — Armide succombe à l'amour : lâcheté de l'humaine passion. — Elle appelle la Haine et les divinités infernales à son

aide, qui la délivreront de cet amour fatal dont elle est possédée ; puis les repousse : inconséquence des humaines incertitudes. — Armide abandonnée par son amant ensevelit jusqu'au souvenir de ses funestes douleurs sous les ruines amoncelées de ses palais : rage vaine de l'humain désespoir...

De la première à la dernière scène, suivant une immuable ligne, dans un crescendo de sentiments, l'émotion se précise et s'accentue et l'unité de l'âme de l'héroïne, l'unité du drame se traduisent en des épisodes que le musicien a interprétés avec toute la science et la compréhension les plus impressionnantes.

Et si, dans son ensemble, *Armide* laisse le souvenir extraordinairement précis d'un chef-d'œuvre de clarté mélodique, de couleur orchestrale parfaite, de noblesse sans défection, de charme sans miévrerie, en un mot de lyrisme à la fois le plus hautain et le plus égal, on ne peut s'empêcher de se rappeler telle page, tel moment essentiels. L'air d'Armide : *Ah ! si la liberté me doit être ravie* ; cet autre, d'aveu à la fois heureux et courroucé : *Je me sentais contrainte à le trouver aimable* ; le duo d'Hidraot et d'Armide : *Esprits de haine et de rage* ; toute la scène tragique de l'appel à la Haine et du refus de son service et enfin l'abandon au sort qui l'enchaîne : *Amour, puissant Amour, viens calmer mon effroi*, sont, parmi d'autres, des pierreries aux feux chatoyants enchâssées dans le bijou magiquement orfévré de Gluck.

Ce bijou il nous apparaît, à la Monnaie, dévotement mis en valeur en un écrin somptueux et rare.

* * *

Chérubin. — C'est naturellement au pays où Beaumarchais découvrit le jeune amant de Rosine que MM. F. de Croisset et H. Cain sont allés retrouver Chérubin. Mais c'est un autre jouvenceau qu'ils nous présentent, aussi différent de celui qui connut Lindor et Figaro et Suzon que de celui que l'auteur du *Paon* campa dans sa comédie poétique aux bruyantes et mystérieuses destinées de naguère.

Voici donc Chérubin amoureux de trois ou quatre femmes à la fois : c'est Nina, la pupille du duc, c'est la comtesse, marraine de l'enfant espiègle, du gamin pervers et candide tout ensemble, c'est la baronne, et c'est surtout, soudain, au gré irrésistible de la première apparition toute en beauté provocante, en grâce voluptueuse, la belle Ensoleillad, danseuse et

maîtresse du Roi. Chérubin, inconstant et endiablé, conte fleurette, soupire des sérénades, court la pretentaine à la conquête de celle qui est sa radieuse reine d'un jour. Et c'est dans une posada bruyante et gaie que le jeune amant volage fait prendre pour elles par la comtesse et la Baronne des soupirs, des œillades et des chansons qui ne s'adressaient qu'à l'Ensoleillad. D'où jalousies des maris et de quelques autres que le galantin trop éperdu a inquiétés ou raillés; mais Chérubin rendra raison à tous et il vaincra en crâne chevalier ou il mourra en amant héroïque...

Bien entendu vous devinez que tout s'arrange et Nina épousera Chérubin. Ils s'épouseront — peut-être, car sait-on jamais avec ce cœur inconstant et cet amant frivole?

Il est évident que l'agrément, l'esprit séduisant, la fantaisie alerte sont les seuls mérites auxquels ont tâché d'atteindre les auteurs de cette œuvrette pimpante. Et je crois que l'on a été parfois injuste ou tout au moins trop exigeant envers M. Masenet lorsqu'on a semblé regretter de ne trouver dans sa partition que grâce frêle, mousse inconsistante, musique en dentelles, intentions délicieuses peut-être mais fragiles, dessins jolis mais excessivement ténus. N'y a-t-il pas au contraire un art et un scrupule louables dans cette adresse de discrétion?

Et pas plus qu'il ne faut des colorations vives, un dessin poussé à tel sujet traité au pastel, il ne lui faut non plus un cadre massif et lourd. Or voilà ce qui fait de *Chérubin* à la Monnaie un spectacle de charme très prenant, de joliesse ravissante : c'est l'alerte belle humeur, le luxe coquet, l'entrain pétulant de l'interprétation et de la mise en scène en habile harmonie avec l'intrigue, le vers, la musique exclusivement faits de finesse et d'agrément.

Mlle Maubourg composa un Chérubin espiègle et touchant tour à tour avec une intelligence heureuse. Juvénile et joyeuse avec esprit, elle détailla habilement le chant menu, esquissé, fragile de son rôle périlleux. Mlle F. Alda prodigua les ressources de sa beauté radieuse et déploya les claires et mélodieuses richesses de sa voix, l'entrain de sa verve provocante et souriante au service du rôle de l'Ensoleillad, tandis que Mlle Eyreams, tendre et douce, faisait une sympathique Nina. M. Albers, grave Mentor, enseigna la vie au jeune fanfaron d'amour avec l'autorité grave du meilleur des Philosophes et quelques autres excellents artistes et l'orchestre discret et délicat dans les moindres

recherches d'une partition toute en brio et en finesse complétèrent un remarquable ensemble.

En n'imitant rien des chefs-d'œuvre d'autrefois il fallait ne pas faire oublier Beaumarchais et Mozart... L'aventure était audacieuse et dangereuse. Il m'a semblé que la gageure avait réussi.

* * *

L'Instinct. — Le public bruxellois, qui n'eut guère, je crois, jusqu'ici, l'occasion de connaitre les œuvres dramatiques, déjà nombreuses, de M. H. Kistemaeckers fils, représentées à Paris avec des fortunes diverses, a fait, l'autre soir, un chaleureux accueil, qui s'est répété pendant plus d'une semaine, à *L'Instinct.* Je me hâte de dire que le succès fut mérité, autant par la pièce que par l'interprétation.

Le sujet tient en quelques lignes. Mme Bernou, femme d'un médecin illustre, mais âgé déjà, a rencontré un jeune phtisique sentimental. Prise plus de pitié peut-être que d'amour, prise surtout du besoin de trouver et de témoigner une tendresse — ô, très chaste — qu'elle ne connaît pas à son foyer, rendu sévère par la science et le travail incessant elle accorde au jeune homme une entrevue chez elle, une entrevue qui sera du reste l'occasion d'un adieu, d'un ordre de n'avoir rien à espérer. Le malheureux est pris d'une syncope; il se fend le crâne en tombant; un secours immédiat, une opération périlleuse peuvent seuls tenter le salut... Jean Bernou est là. Qui parlera le plus haut : le Devoir du chirurgien ou l'Honneur outragé du mari? M. Kistemaeckers répond : le Devoir, l'invincible toute-puissance des sentiments de conscience, de fraternité, fruits de la civilisation, de l'étude et non la cruauté, l'humain besoin de vengeance, produits frustes d'une origine qui nous voue aux impulsions irréfléchies.

C'est ici que je chercherai chicane à l'auteur. Car est-ce bien là l'instinct? Avouons-le : s'il obéissait à son instinct, Jean Bernou, tout comme beaucoup d'entre nous, Jean Bernou, le puissant, le fort, le mâle aux bras solides, à la carrure vigoureuse, lorsqu'il découvre la trahison, ou tout au moins ce qu'il a la certitude d'être une trahison irrémédiablement coupable de sa femme; lorsque surtout il voit celle-ci aux abois sortir, la nuit, de sa chambre où rale celui qu'il croit un amant; lorsqu'il entend les paroles de rage et d'amour éperdu qui le cinglent comme autant d'insultes, — eh ! bien, cet homme ne se conten-

terait pas de lever la main, menaçant, il abaisserait ses poings rudes et il enfoncerait à grands coups brutaux dans la bouche qui les profère ces mots de tendresse et d'injure et de mépris à la fois. Ce serait là l'instinct, — non louable, certes; mais avons-nous toujours à nous louer de nos mouvements, surtout les plus impulsifs?

Il n'est d'ailleurs que contradiction, ce caractère de Bernou. Tantôt il obéit à cet instinct primordial de l'animal pensant qui est en nous; tantôt il subit l'ascendant de sa civilisation, de son éducation affinées. Nous le voyons très digne après la minute où il consentit aux plus louches concessions : telle celle qui lui fait écouter le rapport d'une fripouille soudoyée par une agence louche mise à la piste de Mme Bernou par des domestiques haineux et âpres au louis.

N'importe, l'œuvre est empoignante. C'est du vrai théâtre, bref, ramassé, logique dans ses épisodes, sobre en ses détails, rapide en son dénouement, clair, éloquent dans son dialogue. Et, originalité voulue ou mérite fortuit, ces trois actes sont coulés dans le moule exact des chefs-d'œuvre tragiques : les trois unités sont respectées, tout comme au bon vieux temps, le drame se nouant, se déroulant, s'achevant tout uniment en une nuit dans le cabinet de travail du praticien célèbre. Et Jean et Cécile Bernou ont leurs confidents — ici un frère et une amie — tout comme un Polyeucte ou une Andromaque.

L'*Instinct* a bénéficié, au théâtre du Parc, d'une interprétation de tout premier ordre. Le créateur du rôle de Jean Bernou, à Paris, M. Candé, est venu le jouer ici avec un naturel qui parvient à le rendre maître de soi et émouvant sans accents tragiques outrés dans les moments de plus empoignante passion; que celle-ci se contienne ou qu'elle éclate, qu'elle souffre ou qu'elle rugisse, le geste, la physionomie et la voix gardent une mesure qui est à la fois de l'art et de la vérité très grands.

M. Candé a trouvé en Mlle J. Clarel une partenaire digne de lui. L'intelligente et si souvent émouvante comédienne a réalisé du rôle périlleux de Cécile Bernou une interprétation qui souligne et précise les moindres nuances du combat douloureux se livrant en cette âme de femme aux abois.

Les autres rôles de la pièce sont ternes ou simplement épisodiques; ils ont été l'occasion pour quelques-uns des artistes excellents du Parc d'exercer discrètement, comme il convenait, leurs souples talents.

* * *

Monsieur Piégois. — Ceci n'est plus une œuvre à la manière noire, un conflit violent de sentiments excessifs. Du Capus, n'est-ce pas, vous pensez bien que c'est fait d'ironie douce, de joie atténuée, d'un peu de tristesse qui tâche à ne pas jeter autour de soi trop de mélancolie, de cynisme qui vise à ne scandaliser personne, de désenchantement qui blague sans désespérer.

Et cependant il y a des moments, des situations qui empoignent ; il y a un second acte que je n'oublierai pas de longtemps; il y a une atmosphère de passion vraiment sincère, encore que l'auteur semble avoir affecté de la troubler plus d'une fois par des vapeurs mauvaises, ou des brouillards en grisaille.

La pièce est déjà trop célèbre, quoique née d'hier, c'est-à-dire de sept ou huit mois à peine, pour qu'il me soit nécessaire d'en raconter l'intrigue en grands détails. Tout le monde sait que M. Piégois, parti de peu, mais possédant instruction, éducation même, et surtout une âme capable de s'émouvoir au prestige de l'idéal et des nobles sentiments, est devenu immensément riche en exploitant le Casino d'une ville d'eau dont il a fait un luxueux endroit de fête et de plaisir. M. Piégois possède des millions, une ancienne maîtresse, bonne fille demeurée gauche et naïve, un vieil ami besogneux et pas l'ombre de considération. Avec cela, du vague à l'âme et le désir effréné de se fourvoyer dans un monde qui le méprise.

Et il s'y fourvoie plus qu'il ne faudrait le jour où il tombe amoureux fou de Henriette Audry, la sœur du banquier Jantel, infatuée de sa naissance, de sa situation, de ses relations. Un moment Piégois s'imagine qu'en sauvant, au risque peut-être de sa propre fortune, le financier acculé à la ruine, il conquerra des titres à la reconnaissance suffisants pour vaincre les préventions de la trop hautaine Henriette. La scène finale du 2e acte entre Jantel, sa sœur et Piégois est d'une vérité, d'une puissance et d'une émotion sobre qui ont assuré le succès de la pièce. Après ce moment pathétique le dénouement survient, inattendu, presque invraisemblable, bien édifié avec les matériaux complaisants de M. Capus, disciple toujours indéfectible de cette philosophie sereine du : Tout s'arrange, que *La Veine*, *Notre Jeunesse* et autres *Deux Ecoles* ont superficiellement mise à la mode.

Monsieur Piégois, ce fut, au Parc, M. Chautard. Alors qu'à Paris on reprocha à M. Guitry d'accentuer le côté bohême et déclassé de cet homme intelligent et malin assez pour se donner

au contraire un vernis très séduisant, c'est précisément cette distinction qui cache de la vulgarité, ce charme incontestable auquel doit se laisser prendre une femme telle que Mme Audry, qui ont été soulignés très adroitement ici.

Mlle Juliette Clarel a joué le personnage difficile et hésitant, farouche et faible à la fois de Henriette en grande et belle comédienne, habile avec naturel à nous émouvoir aux moments pathétiques.

M. Gorby a confirmé l'excellente impression qu'il nous avait faite dans l'*Ange du foyer*; M. Barré accentua d'une façon parfois trop nerveuse l'angoisse de Jantel; Mlle Damaury prêta sa beauté élégante et son entrain spirituel au rôle aimable de Mme Jantel et les autres ne déparèrent rien d'un excellent ensemble encadré par une luxueuse mise en scène.

* * *

Don Quichotte. — Les poètes ont de ces audaces, de ces irrespects et de ces erreurs... M. Jean Richepin, sonore et tumultueux marteleur de rimes souvent célèbres, a osé s'en prendre au chevalier de la Triste Figure. M. Richepin ne fut pas de taille et il n'a pu que nous gâter tristement le frémissant souvenir que nous avions de l'héroïque et touchante aventure... Le *Don Quichotte* que quelques artistes de la Maison de Molière sont venus, secondés avec plus de bonne volonté que de conviction par nombre des pensionnaires de M. Reding, nous présenter l'autre soir n'est qu'un pâle décalque et la suite d'épisodes entortillés, tour à tour tragiques et burlesques, mais sans cesse décousus qui sont le prétexte à ses attitudes et ses tirades grandiloquentes, a déconcerté le public. Ces six tableaux souvent incohérents m'ont rappelé les sonnets sonores mais vides de ces poètes ayant trouvé quelque vers d'un rythme et d'une eau superbes et qui alignent au-dessus de cet alexandrin fait pour un beau geste et une intonation vibrante, treize fois douze quelconques syllabes...

Les six fins de tableaux furent pour M. Leloir, physiquement admirable dans le personnage, l'occasion de lancer avec chaleur aux frises six tirades clinquantes, — mais inutiles.

* * *

Monsieur Alphonse. — Je me demande ce que joueront, dans dix ans, les directeurs de théâtres qui, à côté de la produc-

tion dramatique de leurs contemporains, voudront faire une place à celle des auteurs du passé ? Que restera-t-il, en effet, dans dix ans, du théâtre d'aujourd'hui si, à l'heure actuelle, le théâtre de Dumas nous apparaît suranné, faux, vieillot, — disons le mot : presque ridicule, — ainsi qu'il nous apparut lorsque l'idée vint, d'ailleurs excellente et courageuse, à M. Reding de reprendre *Monsieur Alphonse*. Et cependant, quel maître fut Dumas ! A quelle hauteur, en son temps, ce triomphateur de la scène parvint à s'élever à laquelle n'atteindront probablement jamais aucun des plus célèbres, des plus choyés fournisseurs attitrés du Vaudeville, du Gymnase, de chez M. Antoine ou de chez M. Claretie !

Ce n'est pas qu'on n'ait fait un succès à cette reprise qui inaugura la série des analogues incursions que le théâtre du Parc fera cet hiver dans le répertoire du dernier demi-siècle. Mais les bravos allaient bien plus au courage intelligent, à l'art à la fois sobre, émouvant, naturel et sûr de Mmes Clarel et de Dosme, de MM. Mauloy et Carpentier qu'au mélodrame par trop conventionnel.

Certes, les caractères que Dumas a mis en scène, qu'il a fouillés incontestablement, nous apparaissent authentiques et sincères ; mais cette authenticité est trop limitée, cette sincérité trop spéciale. Il y a trop de bonté, trop de grandeur d'âme sans faiblesse chez Montaiglin, trop de veule ignominie sans ombre de scrupules chez Octave, trop de passion maternelle affolée sans une minute de prudent calcul, chez Raymonde, trop de naïve et à la fois brutale et maligne curiosité chez la Guichard ; il y a surtout trop d'inouïe et perspicace intelligence, trop de bavardage bien appris chez la gamine de onze ans qui raisonne et discourt bien plus sensément que tous les autres personnages de la pièce... Ces gens-là sont taillés d'un bloc : nous ne sommes jamais ni aussi ignobles totalement, ni aussi magnanimes.

Ce théâtre de Dumas est au monde exact et à la vie fidèle ce que peuvent être une minutieuse gravure de modes à ce Monsieur qui passe, un buste de cire à la montre du coiffeur à cette dame décolletée dont le fard et la poudre ne tiendront pas éternellement.

***

Matinées. — L'autre après-midi je parlais d'Albert Samain au public des *Matinées* du Théâtre du Parc et, avant que fût joué le *Polyphème* du beau poète, j'esquissais brièvement la

physionomie littéraire de celui dont la trop courte vie ne permît que de nous laisser trois volumes de vers. Et avant que M. Carlo Liten, jeune tragédien convaincu et émouvant, mais desservi ce jour-là par une nervosité excessive et une voix rauque et rude, et Mlle Clara Werleman, bien disante mais inexperte au jeu de la scène, modulassent les strophes musiciennes des amants se poursuivant sur les plages d'Ionie, je posais, à propos de Samain, cette question : les Poètes font-ils jamais du « vrai théâtre ? » Et c'était l'auteur d'*Au Jardin de l'Infante* qui répondait pour moi en montrant que l'intérêt moral de *Polyphème* se soutenait tout seul, sans petite intrigue à côté, dans sa pure ligne droite. « Au fond, ajoutait-il, une tragédie de Racine est-elle autre chose qu'un poème dialogué ? »

*
* *

— M. Valère Gille adopte la manière de voir d'Albert Samain. N'est-il pas lui-même le plus charmant de nos dramaturges poétiques ? Je n'en veux pour preuve que l'exquise comédie féerique : *Ce n'était qu'un rêve...* publiée récemment dans cette Revue.

M. V. Gille a donc parlé du Théâtre des Poètes à l'une des dernières *Matinées littéraires* et il l'a fait avec le triple succès d'un poète apprécié, d'un critique subtil et averti, d'un causeur élégant. Il trouva des mots ingénieux, formula des jugements heureux et dessina des silhouettes exactes à propos de Banville, de Glatigny, de Verlaine.

Peut-être fut-il à l'égard du pauvre Lélian d'une excessive sévérité et l'homme infortuné et déchu lui fit-il oublier le candide et doux rimeur que se montra le « gueux divin ». Au reste, le souvenir de Verlaine eût gagné à ne pas s'associer à celui de Banville et de Glatigny. Moins que tout autre, moins que l'auteur du *Baiser* surtout, Verlaine n'avait rien d'un homme de théâtre. *Les Uns et les Autres,* charmant tableau évoquant les galanteries du siècle joli qu'immortalisa Watteau, est un double duo gracieux d'amour, mais rien de plus. Entre *Socrate et sa Femme*, alerte fantaisie pleine d'esprit et riche de trouvailles, et *Le Bois*, églogue délicieuse, le petit acte de Verlaine, si élégamment monté, si joliment dit qu'il fût sur la scène du Parc, révéla au public attentif et d'ailleurs sympathique de ces Matinées un Verlaine de la plus mauvaise heure.

*
* *

— M. Georges Eekhoud, lui, assuma la tâche à la fois ingrate et paradoxale de célébrer Jules Verne et surtout de le présenter comme auteur dramatique ! Ce qu'il fit avec adresse et conviction. Il souligna surtout l'influence de Jules Verne et de ses récits merveilleux sur l'imagination des générations dont nous sommes et dont seront nos enfants. Le brillant écrivain trouva des mots exceptionnellement heureux pour caractériser les raisons et les effets de cette « Vernomanie » sans exemple. Et, ingénieux rapprochements, il alla découvrir au conteur du *Tour du Monde* des ancêtres dans Wells, Bernardin de St-Pierre, Daniel de Foë, Swift, Poë, même Platon et voire l'Homère qui chanta les voyages d'Ulysse.

M. Mauloy, très en verve, M. Gildès d'un comique sobre et sûr, M. Vermandèle, effaré et drôlement naïf, Mlle Darmody. très fine et élégante, Mlle Theray, coquette et vive, enlevèrent allègrement un sage vaudeville : *Onze jours de siège* qui fit la joie du public féminin des Matinées, tout étonné de faire la connaissance d'un Jules Verne facétieux occupé à nouer et dénouer une histoire de quiproquos matrimoniaux pas trop laborieux.

*
* *

— Pendant qu'il préparait *La Petite Bohême*, opérette toute neuve qui met une fois de plus à la scène les héros fantaisistes de Mürger, mais en négligeant les épisodes de mélancolie et ne rappelant que les jours de belle humeur vécus par Rodolphe, Mimi, Marcel, Musette et toute la bande; — *La Petite Bohême* qui prouve allègrement, après *Monsieur de la Palisse*, que l'opérette n'est pas défunte, le théâtre Molière a repris *Le Grand Mogol* et *Mamzelle Nitouche*. Ces deux succès consacrés furent l'objet de soins attentifs grâce à quoi nous pûmes applaudir une mise en scène élégante et même luxueuse et une interprétation souvent parfaite : Mlle Kervan, gracieuse charmeuse de serpents à la voix pure et facile, Mlle Flor'Albine, spirituelle et pétulante Nitouche, M. Gérard, baryton agréable, MM. Georges et Moreau, comiques joyeux mais sans charge, et nombre d'autres.

Puis ce fut la seconde des Matinées de musique du Passé, cette heureuse innovation. Après Pergolèse, Dauvergne eut cette fois les honneurs. Notre excellent confrère et conférencier toujours applaudi Edmond Joly présenta avec érudition et de façon diserte l'auteur des *Amours de Tempé*, un maître souvent triomphant de cette alerte et séduisante musique du siècle galant. Quelques-uns des meilleurs artistes de la maison, Mlle Das en

tête, très en voix et habile à dire ces menues mélodies, interprétèrent *Les Troqueurs*. une des plus fameuses œuvres, en son temps, de Dauvergne, l'ancêtre de M. Gailhard à la direction de l'Opéra.

*
* *

— M. A. Du Plessy parla de l'*Amour dans l'œuvre de Wagner* lors de la dernière des Matinées Mondaines qu'abritent luxueusement les salons de l'Hôtel Mengelle. Il le fit en un très littéraire langage, dégageant clairement le sens et la portée des hautains symboles wagnériens, passant en revue les couples et les héros d'amour immortalisés par le génie du Maître.

Tour à tour Elsa et Lohengrin, Isolde et Tristan, Elisabeth et Tannhaüser, Siegfried, Wolfram, Sieglinde, Brünehilde furent l'objet de quelques aperçus intéressants, de quelques explications savantes.

Mais M. Du Plessy fit tort à sa causerie en la morcelant de façon à la réduire — et ce fut dommage — à une succession de brèves présentations des pages musicales les plus célèbres de Wagner — les adieux de Wotan, le duo du *Vaisseau Fantôme*, la scène nuptiale de *Lohengrin*, la mort d'Isolde, le récit de Wolfram, etc. — interprétées de façon absolument remarquable par Mlle G. Wybauw, MM. Seguin et Engel.

Ce furent deux heures de belles et profondes impressions d'art pour un public exceptionnellement nombreux et brillant.

Paul André.

Deuxième Concert Populaire (3 déc.). — Troisième Concert Ysaye (10 déc.). — Récitals Mark Hambourg, Bosquet, Chaumont, Busoni, Kleeberg-Samuel. — Groupe des Compositeurs Belges.

M. Oliviera devait se faire entendre au **2e Concert Populaire.** Empêché, il fut remplacé par Mlle Stéfi Geyer. Cette

jeune virtuose hongroise, encore inconnue à Bruxelles, je crois, a rencontré ici un succès très sympathique. Il y a dans son jeu une vivacité juvénile, un entrain convaincu qui ont incontestablement la faculté d' « enlever » une salle; mais ils sont servis par un sentiment plein d'intelligence, apte surtout à détailler les expressions parfois étranges, toujours originales, d'une joie cachant mal une mélancolie ou même une souffrance, toujours traduites de façon caractéristique dans des musiques comme celles de Goldmarck et de J. Hubay. Au *Concerto* du premier, assez diffus de construction, aux *Czardas* du second, Mlle Stéfi Geyer ajouta le *Rondo capricioso* de Saint-Saëns trop connu pour qu'on ne lui demande pas une maitrise impeccable d'exécution que la jeunesse de la violoniste ne peut avoir atteinte encore.

Dans la partie symphonique du Concert, deux morceaux sollicitaient une curiosité impatiente. On avait, lors de la première séance de cet hiver, joué avec un succès aussi triomphal que légitime : *La Mer*, de M. P. Gilson ; cette fois on nous donnait *La Mer* de M. Claude Debussy. Ensuite c'était une page autour de laquelle on faisait un bruit inaccoutumé, présageant une révélation d'un talent, d'un art extraordinaires : *Paris*, impressions de nuit, de M. F. Delius. Avouons que l'une et l'autre œuvre ont déçu. Mais ce fut méritoire et audacieux à M. S. Dupuis de nous les avoir fait connaître.

Certes ces deux compositions d'une recherche harmonique et d'une « littérature » par trop compliquées jusqu'à en devenir obscures ne manquent pas de révéler des musiciens admirablement doués ; mais pourquoi ne pas utiliser ces dons à plus claire et plus nette traduction d'un sentiment, d'une vision, d'un tableau ? Dans *La Mer*, notamment lorsque M. De Bussy exprime en des harmonies susurrantes, d'une ténuité cristalline le dialogue bruissant de la vague et du vent, il y a des trouvailles de sonorité. Mais cela ne suffit pas pour rendre vraiment forte et belle une œuvre symphonique à tendances largement descriptives.

M. Delius nous parut plus impénétrable encore et ses Impressions nocturnes parisiennes n'évoquèrent, malgré la meilleure bonne volonté, pas plus Paris que la nuit... Dans ces pages de recherches extrêmement torturées, les casse-cous d'exécution sont incessants; l'orchestre des Concerts Populaires s'est tiré avec dextérité de tous ces mauvais pas.

Dans le brouhaha du départ et de la course au vestiaire on a joué encore une suite d'orchestre *Morgane* de M. Aug. Dupont qui, si elle n'a pas la science technique des impressionnistes

dont nous venons de parler, apparaît simple et claire, mélodique avant tout et non sans charme.

*
* *

Ce fut le même sort d'inattention que connut le *Divertissement russe*, cependant très original et de rythme heureux, de M. G. Rabaud, par quoi se terminait le **3e Concert Ysaye**. Et puis l'on était encore sous le coup de l'enthousiasme, du véritable délire triomphal qui venaient d'accueillir le *Concerto* pour deux violons de Bach interprétés avec un art émouvant, une unité de style admirable par MM. E. Ysaye et J. Thibaut. Ceci avait été une surprise réservée aux auditeurs à qui le programme annonçait, outre le *Concerto en si mineur* de Saint-Saëns qu'il venait de jouer avec une prestigieuse maîtrise, la *Chaccone* de Bach par M. J. Thibaut seul. M. Thibaut, depuis l'époque pas lointaine où il se révéla ici et conquit d'emblée la faveur des Bruxellois, a marché de gloire en gloire et aujourd'hui son nom seul suffit à assurer — avec raison — le succès d'un Concert. Il nous l'a prouvé une fois de plus. Mais aussi, que son Art, sa phrase, sa virtuosité dont les élans gardent une sûreté impeccable, la sonorité de ses cordes, la précision de son archet, la sensibilité surtout, très sincère et communicative de son interprétation sont d'une rare perfection !

M. Mortelmans et M. Jongen étaient les hôtes belges, cette fois, d'une maison hospitalière entre toutes à nos musiciens nationaux. L'un et l'autre remportèrent un chaleureux succès, plus significatif encore au lendemain d'un échec retentissant, mais discuté d'ailleurs, de l'un de nos jeunes les plus en vue. La *Symphonie héroïque* de M. Mortelmans est d'une composition très simple, d'une ordonnance méthodique qui ne sont pas pour nous déplaire; elle ne manque pas parfois de l'envolée nécessaire a la justification de son titre un tantinet ambitieux. Le poème symphonique : *Lala Roukh* de M. Jongen, d'une recherche mélodique, d'une complication descriptive et psychologique plus rares, eut le tort peut-être de se retrancher derrière un thème long et diffus imprimé au programme et qui promettait trop de choses...

Comme à l'ordinaire, tout cela fut mis en belle valeur par un orchestre excellemment stylé et attentif aux moindres intentions.

*
* *

Puis il me faudrait à présent quelques dix pages pour passer en revue la légion des virtuoses qui se sont fait entendre un peu partout au cours de ce dernier mois. Ils sont trop ! Que l'on me fasse grâce : ils sont trop !

Il faudrait vous dire que *Mark Hambourg* est revenu, toujours emballé, prodiguant la vigueur de son jeu frénétique. Cet acrobate déconcertant joue de son clavier, de ses pédales tel un cent kilos de ses poids et de ses haltères. Son habileté est déconcertante et il broie, sous ses doigts d'athlète autant que de prestidigitateur, Beethoven, Liszt, Rubinstein, Bach, Grieg, et les autres avec une égale désinvolture. Bien entendu on est trop stupéfié pour avoir le loisir ou le moyen d'être empoigné... Mark Hambourg n'ambitionne d'ailleurs pas de nous émouvoir.

Tout le contraire est l'intention d'*Em. Bosquet*. Et celui-ci atteint, s'il est autre, tout aussi bien son but. Vous avouerai-je que je préfère de loin celui-ci. Em. Bosquet est aussi simple et impressionnant que Hambourg est désarticulé et déroutant. Qu'il tire, seul, de son piano les effets les plus prestigieux de compréhension, qu'il traduise les intentions les plus pénétrantes des maîtres, ou bien qu'à côté de son camarade *Chaumont*, le jeune violoniste de qui le talent grandit et s'affirme, il donne ses remarquables séances de sonates de Beethoven, le même succès l'accueille.

Busoni aussi nous revint, précédé notamment du souvenir de sa dernière apparition acclamée aux Ysaye. Celui-ci sait allier avec une juste mesure l'énergie et le charme du style.

Mme Kleeberg-Samuel enfin (il faut bien terminer ce palmarès) a fait entendre une série d'œuvres beethoviennes avec cette grâce féminine, cette souple aisance dans le jeu, cette nuance essentiellement mobile dont s'accommodent si bien les pages du grand maître.

*
* *

Il faut que je signale aussi une entreprise louable à tous égards. Il s'agit du **Groupe des Compositeurs belges** dont font partie les musiciens les plus réputés, ceux du présent et ceux de l'avenir de notre École nationale si riche et si originale. Le Groupe s'occupe d'édition musicale et organise des séances d'audition. La première de celle-ci a été donnée le 23 novembre en la salle de la Grande Harmonie et remporta un vif succès dont purent se partager les honneurs : les exécutants et les auteurs interprétés.

On devrait encourager ces entreprises aptes mieux que tout à faire connaître et apprécier nos artistes. Nous accueillons ici souvent à grand fracas d'enthousiasmes exagérés des œuvres ou des virtuoses étrangers qui sont loin d'égaler les nôtres que nous ignorons ou que nous dédaignons même. Et ceci n'est pas seulement vrai en musique...

Voyez du reste ce qui vient de se produire à l'occasion de la première des séances de musique de chambre organisées par Eug. Ysaye. Des musiciens belges de tout premier ordre devaient y exécuter uniquement de la musique belge... Personne ne se dérangea, la location fut nulle ! Aussi Eug. Ysaye, envers qui notamment cette indifférence fut d'une vilaine ingratitude, rompit net et presqu'avec tapage, ce en quoi il eut parfaitement raison. La séance n'eut pas lieu et l'on sut exactement pourquoi...

Ah ! si les « invitations » avaient été gratuitement lancées ou si le programme avait promis un épileptique du clavier, un acrobate de l'archet et de la musique de nègre ! !

INTÉRIM.

Section d'Art de la Maison du Peuple : HENRI VANDEPUTTE : *L'Ame belge. — Université Populaire d'Ixelles* : C. STAMESCHKINE : *La Russie nouvelle. — Conférence du Jeune Barreau* : Commandant LEMAIRE : *Chez les Niam-Niam.*

L'âme belge! Sujet intéressant et qui peut devenir très épineux, si ses partisans et ses adversaires affichent les uns et les autres un parti pris qui finira par les ridiculiser. M. Vandeputte a pris position parmi les derniers. M. Vandeputte, un adversaire ? Oh ! si peu. Il ne nie pas la possibilité d'une âme belge, mais nous sommes trop jeunes, trop enfants encore pour pouvoir revendiquer le droit à une âme nationale. Plus tard, lorsque les ans nous auront totalement assagis, quand les deux

races auront définitivement pris contact, quand les intérêts communs auront créé une sorte de responsabilité, quand enfin le malheur aura resserré les liens qui nous unissent, nous aurons le droit de prétendre à une âme commune. Aujourd'hui, il y a une âme wallonne et une âme flamande. Il n'y a pas d'âme belge, du moins M. Henri Vandeputte l'affirme.

Ce n'est pas l'avis de M. Edmond Picard. Aussi, M. Vandeputte — qui, par habitude, ne se prosterne devant aucun dieu — n'a-t-il pas ménagé l'auteur d'*Ambidextre?* M. Picard n'est pas le seul dont se soit amusé le conférencier. Le gouvernement du soixante-quinzième anniversaire national fut principalement son point de mire. Et M. Vandeputte exagérant — peut-être à plaisir — les conséquences des menées patriotiques, nous laissa entrevoir la foule atteinte du terrible mal dont souffrent plusieurs grandes nations : le nationalisme.

M. Vandeputte, dont on connaît l'esprit caustique, le mot cinglant, l'appréciation brutale, originale — si pas toujours juste — ne parle pas aussi bien qu'il écrit. Lui-même se défend d'être un conférencier. Un causeur? Pas même. Il reste « chroniqueur », le « chroniqueur en pantoufles », qui nous intéressa si souvent par son style personnel, ses trouvailles railleuses, sa verve jamais tarie. L'*Ame belge*, c'était un sujet de chronique. Peut-être un pamphlet! Si M. Vandeputte l'avait avoué, nous aurions applaudi.

***

Lorsque, à deux pas du Néant, l'on vint annoncer à ce bon apôtre Elisée Reclus, la révolte du *Potemkine*, il se dressa sur son séant, eut dans les yeux une dernière lueur, et s'écria : « Enfin, la Révolution ! » Oui, la révolution est arrivée, révolution formidable, meurtrière, plus décisive, avec plus de conséquences encore que sa grande aînée, 89. M. Stameschkine nous parla de cette révolution qui a éclaté presqu'à nos portes, se déchaîne avec une impétuosité admirable, un ensemble que l'étendue du territoire et l'intellectualité des habitants n'eussent jamais laissé prévoir.

Il nous dit les origines, nous conta des faits, des épisodes. Recherchant les origines du mouvement, il remonta en arrière, fouilla l'Histoire, montra l'idée de révolte germant dans les esprits, fermentant, et éclatant comme une bombe au mois de janvier dernier. Il rappela les persécutions dont furent victimes les apôtres de la liberté, l'ère de la vengeance qui suivit, et,

depuis, l'idée ne fit que grandir. Les adeptes de la Liberté se firent de jour en jour plus nombreux et, lorsque la guerre russo-japonaise mit à jour l'incurie, la culpabilité des gouvernants, lorsqu'il apparut que « tout était pourri en haut lieu, que l'autocratie n'était qu'un simple mirage, incapable de se défendre... » la Révolution éclata.

La rupture entre le Tsar et son peuple est définitive, l'irréparable est commis.

M. Stameschkine, remarquablement, nous parla de ce drame épouvantable, de cette secousse formidable qui nous fait frémir jusqu'ici, mais, malgré tout, l'espoir d'un avenir meilleur survit au-dessus du drame sombre.

« On assassine des vieillards, des femmes, des enfants, on n'assassine pas des idées! »

*
* *

En ce moment où la question du Congo soulève des polémiques passionnées, la conférence de M. le commandant Lemaire est en quelque sorte une mise au point. Nous tenons à noter de suite l'attitude impartiale — et nous pourrions presque dire courageuse — de M. Lemaire, alors que tant d'autres, servilement, n'ont pas le courage ni l'audace d'avouer les défauts du système de civilisation employé non seulement au Congo belge, moins dans la généralité des colonies.

D'une voix fébrile, nerveuse, avec des gestes brefs, parlant rapidement, trop rapidement peut-être, le conférencier nous dit ses impressions de voyage, ses observations, ses appréciations. Il fait justice des légendes que nos Tartarins font courir sur ces régions inconnues, se moquant des attaques de fauves, des aventures fantastiques dont nous abreuvent les *Congolais*. Les fauves? ce sont les moustiques. Il nous charma en nous racontant une foule d'anecdotes, sur ces grands enfants arriérés que sont nos frères noirs. Passionnément, il prend leur défense, nous les montrant intelligents, observateurs, courageux. Avec énergie il proteste contre la déplorable opinion que nous avons des noirs. « Que l'on dise que ce sont des arriérés, s'écrie M. Lemaire, je le concède volontiers. Mais jamais je ne permettrai qu'on les traite de dégénérés, de paresseux! Il faut les connaître, avoir vécu avec eux, pour bien les comprendre. Et alors on les aime, et on en est aimé! »

Puis, passant à un thème plus grave, M. Lemaire fit le procès du système de colonisation. On veut aller trop vite. On manque

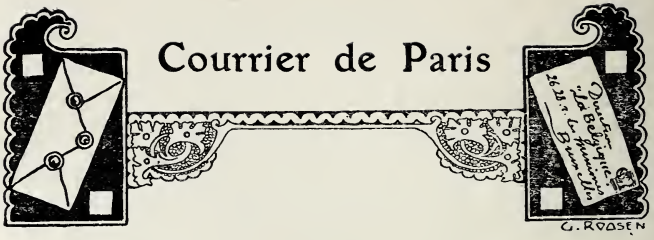
de patience. Ce qu'il faudrait, c'est attendre que le contact entre les deux races se soit accompli et leur ait permis de s'apprécier, de s'assimiler. Cette assimilation doit être lente, très lente. Mais voilà, la raison que l'on n'ose avouer, c'est qu'il faut d'abord faire produire énormément... Devant cette considération d'une race « civilisée », c'est-à-dire en état de dégénérescence, toutes les autres considérations d'ordre humanitaire disparaissent.

La terre africaine est d'une richesse incommensurable.

Mais ces richesses naturelles ne seront vraiment mises en valeur que le jour où l'on aura compris qu'elles appartiennent à une race que nous voudrions spolier et que c'est cette race seule, pour des raisons ethniques, qui pourra les exploiter. Si l'on continue à s'égarer dans cette voie déplorable, l'œuvre congolaise, qui pourrait servir de modèle à d'autres nations civilisatrices, ne sera jamais qu'une *affaire*.

Et par là, nous n'entendons pas excuser les abus, les violations sans nom. Au contraire. Mais au lieu de s'offrir à l'Europe comme un champion de la civilisation, la Belgique ne pourra même pas prétexter son ignorance en matière de colonisation, ayant eu des exemples sous les yeux, et ne parviendra jamais qu'à être une *suivante*. Cette façon de travailler « comme les autres » nous semble cependant surannée et nous devrions avoir l'audace de tentatives généreuses qui seraient à l'abri des critiques et des calomnies.

CAMILLE DAVID.



Courrier de Paris

Le fin du fin du goût contemporain se hausse à distinguer les qualités d'une Richard-Brasier ou d'une Mercédès de course. Aussi le triomphe, durant quinze jours, a-t-il été assuré, comme d'habitude, au huitième Salon annuel de l'Automobile et des industries qui s'y rattachent. On n'entendait plus parler que de cela; le monde officiel s'en fût détaché des plus profondes méditations marocaines; le succès de la séparation des Églises et de l'État, avec ses formes anodines, a passé quasi inaperçu. Les nouveautés des moteurs à essence ont obtenu sans difficulté l'assentiment du Président de la République, et son sourire a encouragé les recherches des inventeurs d'aérostats dirigeables et de canots automobiles. Précieux don! plus qu'on n'imagine, car M. Loubet n'en est prodigue qu'à bon escient; et comme, l'an dernier, on n'avait pas craint de le compromettre en le promenant officiellement devant les toiles du Salon d'automne, il a fort bien su se dérober, la dernière fois, à cette même humiliation d'accorder quelques instants de son attention précieuse, en même temps qu'à MM. Vuillard, Henri Masisse, Maillol, Simon-Bussy, Hoeter, aux ensembles d'œuvres de Rodin, de Renoir, de Redon, de Raffaëlli ou même de Manet ou d'Ingres.

Néanmoins, on le sait, les pouvoirs organisés et les puissants du jour attribuent aux arts l'importance nécessaire. On discute encore, au Louvre, entre conservateurs, l'opportunité d'enrichir les collections archéologiques du trésor inappréciable qui lui est offert : les viscères embaumés de Rhamsès le Grand! Et l'inouï retentissement de la vente Cronier, où un tableau de Fragonard fut adjugé à plus de 420,000 francs, témoigne de la faveur où la société de nos jours se plait à tenir les belles choses. Il est vrai que M. Cronier de son vivant avait été un si digne homme, si répandu dans le meilleur monde, et le double scandale de ses spéculations sur le sucre et de son suicide inopiné n'avait fait qu'ajouter à l'intérêt universel qu'on gardait à son souvenir : en récompense n'était-il point juste que les objets d'art, au reste de premier choix, qu'il avait su rassembler, parvinssent enfin, après son décès, à une valeur sans précédent? Qu'ils fassent désormais

le bonheur vaniteux de quelque potentat du Nouveau-Monde, nous saurons nous en consoler, puisque de la sorte tend sans doute à se fonder et à s'affermir la fraternité la plus durable et la plus généreuse qui puisse être : la fraternité universelle d'une admiration artistique !

Lorsque se sera répandue l'idée que les grandes œuvres d'art, quelles qu'en soient la provenance et l'origine, forment l'apanage commun de l'humanité tout entière, plus aisément se réalisera sans doute la proposition que dans *l'Européen* du 9 décembre, formule avec tant d'ingéniosité et de verve, Eugène Demolder. Il y énumère quelques-unes des merveilles dont l'existence permet de croire à la grandeur de la race humaine : le Colisée, le Parthénon, les basiliques de Rome, les cathédrales d'Ulm et de Strasbourg, les œuvres de Michel-Ange et de Rembrandt, les fouilles de Delphes, les palais des Indes. Il ne saurait admettre que chacune de ces choses si profondément belles, qui cimentent des civilisations et couronnent les époques disparues, puisse être à la merci de la vigilance plus ou moins grande qu'apportent à les conserver les nations ou les gouvernements. Par dédain de ce qui n'est point le catholicisme, la monarchie espagnole laisse s'abîmer l'Alhambra de Grenade, la célèbre mosquée de Cordoue ; faute de ressources suffisantes, le déblaiement à Pompéï est lent, et à Herculanum il est presque arrêté. Que va-t-il advenir des trésors de l'Ermitage, si le sursaut magnanime d'un peuple poussé à bout par la souffrance et la famine en se heurtant à l'obstination maladive et égoïste de l'autocrate et des conseillers brutaux ou rusés dont il s'environne, ne trouve d'espoir suprême qu'à tout brûler sur son passage ? Et, en des contrées pacifiques, n'est-ce pas un outrage à l'esprit humain, de laisser les tableaux du Louvre exposés aux dangers d'incendie, de ruiner, comme à Gênes et en Allemagne, des chefs-d'œuvre à les mal revernir ?

Demolder rêve, c'est un rêve encore hélas jusqu'à ce jour, il ne feint pas même de l'ignorer, qu'il pourrait se former une sorte de commission internationale de savants et d'artistes, dont la mission délicate serait de veiller sur la bonne garde de ces chefs-d'œuvre prodigieux, d'en assurer le bon entretien, d'en diriger, dans les cas où elle devient inévitable, la restauration minutieuse et réfléchie. Splendide utopie, si, pour la première fois sans doute qu'on en parle, elle ne rencontre pas la préoccupation publique, à coup sûr elle prévoit et prépare l'avenir ; nos petits-neveux la verront réalisée.

Le moment, au surplus, n'est guère à l'internationalisme. N'a-t-on point poursuivi, pour complicité à je ne sais quel prétendu attentat anarchiste contre le jeune Roi d'Espagne, à Paris, des publicistes coupables de ne point dissimuler leur manque de sympathie pour le parquage plus ou moins méthodique de leurs semblables dans l'enclos étroit des nationalités de rencontre? Le grief était si ridicule qu'il est tombé de lui-même, et que l'acharnement admirable du ministère public n'a pu persuader aux jurés que les prévenus étaient d'autant plus coupables qu'aux yeux de tous éclataient leur parfaite honorabilité et leur répugnance manifeste pour les coups de force et de terreur. Victoire seulement apparente sur les préjugés de la foule : l'accusation avait forcé la note, en avait fait ressortir le ridicule par une outrance involontaire, elle répondait à une impulsion passagère, on ne saurait trop le souhaiter, mais évidente. Les récents écarts de langage auxquels se sont laissés aller la fantaisie de l'empereur Guillaume et la brusquerie calculée de M. de Bülow sèment ici les mauvais grains d'une prudence immodérée. Que de gens croient au début prochain d'une guerre qu'ils redoutent, et dont, sans réflexion, ils attribuent la responsabilité aux menées obscures des socialistes, des révolutionnaires et des sans-patrie! Les plus informés ajoutent à ces causes les manœuvres financières des Juifs, et ne seraient point trop mécontents de voir reproduire ici avec un succès même plus soudain et plus décisif, les opérations salutaires dont furent illustrées les ruelles d'Odessa.

Étranges préoccupations! Pour qui et pour quoi tremble-t-on si résolûment? Comme s'il n'était point à la portée de chacun, quand on ne veut point faire la guerre, de ne la faire point! et comme si, en réalité, y penser sans cesse et la préparer au moyen d'armements ruineux et d'une contrainte pesante sur les jeunes générations, ce n'était point, hélas! quoi qu'on en puisse dire, la vouloir tout de même.

Si elle éclate, pourtant, pourra-t-on s'en désintéresser? Non, sans doute; partout le servage et les conséquences s'en appesantiraient. A quoi bon penser à d'odieuses catastrophes avant qu'elles se produisent, si ce n'est pour les éviter? L'esprit de l'homme n'est point assez mûri pour en détruire les dernières possibilités. Laissons-le s'enivrer de la fumée des mots insensés qui le régissent. Détournons-nous de lui, admirons et aimons!

Les projets pacifiques cependant se poursuivent aussi, et l'un après l'autre vont prendre consistance. On parle d'une expo-

sition de dessins et d'estampes du XVIIIe siècle à la Bibliothèque nationale pour le printemps prochain; M. Maurice Denis a exposé, avec sa docte perspicacité, dans *l'Occident*, les raisons pour lesquelles il conviendrait d'ouvrir, un temps, les salles de l'École des Beaux-Arts aux œuvres du grand peintre Paul Gauguin. Tous ceux qui se sont émerveillés à la vue de cette œuvre multiple, diverse, riche, sensuelle à la fois et pensive, et si abondante, si ferme et si neuve, applaudissent à cette idée. On ne s'est jamais douté de ce que Gauguin a apporté de splendeur en même temps neuve que traditionnelle à notre art merveilleux de la fin du XIXe siècle : ce serait une joie de la voir réunie, et une révélation qu'on ne peut soupçonner.

Et, de leur côté, les étudiants de Paris, ayant décidé d'offrir à une personnalité jeune de la science, de l'art ou des lettres, un banquet d'honneur, ont choisi tout d'abord avec une décision remarquable, notre compatriote, Francis de Croisset. Ils penseront à d'autres noms, plus tard.

André Fontainas.

Nous rappelons à nos collaborateurs que les manuscrits des Chroniques du Mois doivent nous parvenir avant le 20.

* * *

Le vendredi 12 janvier s'ouvrira, au Musée moderne, la XIVe Exposition du Cercle Pour l'Art. Elle sera clôturée le 11 février.

* * *

Le premier Concert extraordinaire donné à l'occasion du 10e Anniversaire de la fondation des *Concerts Ysaye* aura lieu le 14 janvier prochain avec le concours de MM. Jacques Thibaut, Arthur de Greef, ainsi que les anciens collaborateurs et élèves de M. E. Ysaye.

* * *

Nous publierons dans notre numéro de janvier la fin de l'Etude philosophique de M. G. Dwelshauvers : *Raison et Intuition.*

* * *

Nous signalons à nos lecteurs la publication, dans la Collection de La Belgique Artistique et Littéraire, en un vol. in-8o, à 1 fr. 25, de : *Ce n'était qu'un Rêve*, la charmante œuvre poétique de M. Valère Gille, qui a paru dans notre numéro de novembre dernier.

* * *

Continuant ses incursions dans les chefs-d'œuvre du passé, le Théâtre de la Monnaie, après *Armide*, monte *La Damnation de Faust* et *Les Noces de Figaro;* celles-ci seront jouées le 27 janvier, en commémoration du cent cinquantenaire de Mozart.

LE BON DIEU DE PLAINEVAUX

A Maurice des Ombiaux.

C'EST un petit bon dieu de fer, crucifié au carrefour de deux routes blanches, sur le plateau du Condroz. L'endroit où il se dresse, domine toute la contrée. L'église et les maisons de Plainevaux massent leur clocher et leurs toits derrière les sapins du cimetière. Au loin, vers l'ouest, le village de Rotheux apparaît dans la brume. Et, partout, à perte de vue, s'étendent des champs valonnés que découpent, çà et là, les rubans blancs des routes et des sentiers.

Le petit bon dieu regarde le couchant de ses yeux

fixes et mornes. Un artiste naïf lui forgea des membres grêles, de larges mains aux doigts égaux, des pieds misérables et contrefaits. Sa tête pend lourdement sur son épaule. Et l'ensemble de cette figure grotesque respire une souffrance humble et douce qui la relève et l'ennoblit. Derrière son socle de pierre bleue, dans un bouquet d'arbres, se montre une maisonnette isolée dont les fenêtres semblent surveiller tout le pays. Le soir, quand le soleil se couche dans la pourpre des nuages de septembre, cet endroit solitaire devient tout à coup tragique. La maison, les arbres et le petit calvaire sont frappés d'une lueur sanglante. Le geste du crucifié s'ouvre dans le crépuscule comme pour expier quelque crime ancien. Et le vent du soir, remuant doucement les branches, y réveille, dirait-on, la plainte vague de quelqu'un qui va mourir.

Il y a quelque cinquante ans, dans cette maison que le bon dieu de fer et une haie de mûriers séparent de la route, vivait le garde Jacquet avec sa fille Julienne. C'était un homme rude et taciturne. Grand, large d'épaules, toujours vêtu d'une blouse bleue ceinturée de cuir, portant de hautes guêtres fauves et un pantalon de velours brun qui lui bouffait aux genoux. il avait un visage rugueux et rouge comme une brique et ses yeux d'acier luisaient sombrement sous les touffes épaisses de ses sourcils roux. Sa femme était morte en couches. Autant par jalousie instinctive que par nécessité, il voulut élever seul sa fille. Pour qu'on lui laissât la paix, il mit à la porte tous ses parents et ceux de sa défunte. Et comme sa maison était isolée du village, personne désormais n'entra plus chez lui.

Levé dès l'aube, il se penchait aussitôt sur le berceau de son enfant et dans la lumière grandissante, il regardait dormir cette petite face blanche, ces poings menus et roses, toute cette chair qui était son bien,

qu'il devait protéger et nourrir. Quand la fillette s'éveillait, il lui rendait les soins d'une mère et ses lourdes mains crevassées trouvaient des délicatesses étranges pour la laver, l'emmaillotter, approcher de ses lèvres le biberon tiède.

Il l'emportait ensuite dans ses courses à travers bois. Elle dormait contre lui, dans la chaleur de sa vie. Son fusil en bandouillère, il gardait les deux bras libres pour la soutenir et l'étreindre. Et, tout en marchant sous la feuillée silencieuse, il sentait une émotion confuse lui remonter le cœur dans la gorge. Seuls, ils étaient seuls au monde, tous deux! Cette forêt qui emmêlait de toutes parts ses troncs d'arbres et ses broussailles, les séparait des autres hommes. Ils vivaient là, comme aux temps anciens, avec les bêtes et les essences. Le sentier étroit zigzaguait dans la futaie. Là-bas, il tournait brusquement. Les feuilles immobiles, l'air muet et lourd, tout semblait cacher un piège. Et une angoisse ardente lui serrait les entrailles. Ah! qu'un danger survint, comme il saurait la défendre! La présence de son enfant lui révélait soudain la poésie mystérieuse des bois. A cause de l'être faible blotti dans sa poitrine, il était redevenu 'homme farouche des premiers âges du monde, et qui, sans abri, l'œil au guet, promenait ses petits parmi les embûches des halliers.

Mais Julienne grandit. Elle eut sept ans, il dut la conduire à l'école. Quoiqu'aucune femme ne prît soin d'elle, on admirait sa bonne santé, la gentillesse de ses allures, ses cheveux bien coiffés, ses petites robes proprettes et l'air de contentement joyeux répandu sur son visage vermeil. Ils arrivaient ensemble, chaque matin, par la route blanche. La tête rousse du garde fendait l'air avec rudesse, la moustache au vent. Il réglait son pas sur celui de l'enfant qui trot-

tait à son côté. Devant l'école, il l'embrassait dans les cheveux et la laissait rejoindre ses compagnes. Un instant, il restait là debout, à la regarder, tandis qu'elle se mêlait aux groupes bruyants. Il n'entendait que sa petite voix claire et son rire en fusées qui jaillissait tout à coup. Puis il s'en retournait lentement, la tête basse, les épaules rondes. A midi, quand la cloche sonnait la fin de la classe, Julienne le retrouvait debout, à la place où elle l'avait quitté le matin, et elle lui sautait au cou avec un grand cri joyeux. Elle lui disait « Papa » comme les autres enfants disent : « Maman ». Et tous deux regagnaient, main dans la main, la petite maison isolée, qui riait si doucement, là-bas, contre le ciel, parmi son bouquet de tilleuls et derrière sa haie de mûriers.

A dix ans, elle fit sa première communion. Jacquet grogna un peu, parce que M. le curé la gardait trop longtemps au catéchisme. Il ne l'avait plus toute à lui. Quand elle rentrait, pieuse et grave, elle ne voulait pas le suivre au bois et, pareille à une petite sainte femme, elle s'occupait à des chapelles ou récitait d'interminables oraisons. Le grand jour arriva enfin. Qu'elle était belle! Il lui avait acheté une robe de mousseline, des souliers blancs, une couronne, et quand il la vit, ainsi parée, debout dans ses voiles, sur le seuil de la petite maison, il sentit deux larmes lourdes qui lui remontaient du cœur aux yeux.

Et puis, elle fut sa petite ménagère. Manches troussées et jambes nues, elle était partout, dans la maison. Le matin, quand elle avait préparé le déjeuner, avec un grand remuement de seaux et de brosses, elle nettoyait les carreaux rouges du logis et les rendait si propres que le père osait à peine y marcher. Il souriait d'aise à la voir courir du jardin à la cuisine, portant dans ses bras les légumes de la soupe, joyeuse et

fraîche, une chanson aux lèvres, légère et sautillante comme un oiseau. Le soir, elle allumait la bonne lampe de cuivre et, tandis que le garde fumait doucement au coin de l'âtre, elle penchait sa tête blonde dans la lumière et tirait son aiguille d'un petit geste régulier et charmant. La terre entière paraissait silencieuse. On aurait dit qu'il n'y avait au monde d'éveillée, au milieu du sommeil de toutes choses, que cette enfant déjà femme, achevant sa journée laborieuse dans le halo d'or de la lampe paisible. Lorsqu'enfin elle allait reposer, le père demeurait encore un peu à tourmenter entre ses dents sa courte pipe de racine. Puis il venait la regarder dormir. Ses cheveux dénoués l'entouraient d'une auréole. Sa poitrine se soulevait calmement. Et il écoutait longtemps, avec un sourire gros de larmes heureuses, le murmure cadencé de sa respiration.

Cependant, elle eut quinze ans; elle était grande et forte pour son âge. Quelqu'un, un jour, dit au garde, en passant :

— « Mâtin! Jacquet, votre fille est toute formée. Gare aux galants! N'attendez pas trop pour la marier! »

Le père rit de bon cœur dans sa grosse moustache. La marier! Quelle idée! Une enfant! N'était-ce pas hier qu'il la lavait, devant le poêle, dans un baquet d'eau de savon et qu'elle se trémoussait sous l'éponge, si rose et grasse, si drôle aussi avec ses cheveux relevés en chignon, comme une petite Chinoise! Toutefois, quand il fut rentré, il ne put s'empêcher de la regarder avec d'autres yeux, cherchant à voir en elle, lui aussi, la jeune fille qui aurait bientôt des galants. Et ma foi, le passant ne s'était pas trompé. C'est qu'elle était toute changée, l'enfant! Sa figure s'était amincie, sa poitrine bombait dans son corsage, ses

regards avaient une autre expression : une sorte d'inquiétude vague s'y mêlait au rayonnement de la jeunesse.

Dès lors, Jacquet perdit le repos et la joie. Elle aurait des galants ! Cette idée lui donnait un frisson désagréable, un frisson pareil à celui qu'il éprouvait parfois, le soir, après une journée passée à la pluie. Un autre homme occuperait sa pensée. Son père ne serait plus pour elle l'être unique, celui à qui l'on rapporte toute chose... Un étranger viendrait et, au bout de quelques mois, l'emmènerait chez lui, pour toujours. Il ne la verrait plus que de loin en loin : elle serait le bien d'un autre. Et lui, il vivrait seul dans sa petite maison, où il n'entendrait plus sa chanson monter entre les arbres et ses sabots claquer sur les pavés de la cour ! Ces réflexions le vieillirent de dix ans. Son front était barré sans cesse d'une ride profonde. Ses yeux avaient pris une expression méfiante et sournoise. Il ne s'éloignait plus du logis que lorsqu'il y était absolument forcé et, avec toutes les allures d'un mari jaloux, il y reparaissait à l'improviste, au moment où Julienne l'attendait le moins. La nuit, tout en dormant, il poussait des gémissements qui réveillaient la jeune fille. Et quand, inquiète, elle lui demandait s'il ne se sentait pas malade, il lui répondait à peine et s'éloignait en grondant.

Il arriva pourtant ce qui devait arriver. Au sortir de la messe, un dimanche, Julienne fit route avec un gars du village, un beau garçon de vingt-cinq ans, un peu bohême, pas très travailleur, braconnier enragé, disaient les mauvaises langues, et qui se nommait Camille Bourlet. Il n'était pas grand, mais bien découplé, le corps d'aplomb sur des jambes nerveuses, et sa tête intelligente n'était pas celle

d'un paysan. Ses parents, qui n'avaient que lui d'enfant et exploitaient une petite ferme assez productive dans les fonds de Rosières, l'avaient envoyé à l'école moyenne de Liége. Il s'y était rapidement dégrossi, sans se livrer toutefois à une étude sérieuse. Et il était revenu au village, bien décidé à y vivre d'une bonne vie de plein air et de nature, à y chasser activement le faisan, le lièvre et le cotillon, au grand désespoir des propriétaires de chasses et aussi des pères de famille et des maris. Mauvais sujet, coureur, batailleur, grand joueur de balle, de quilles et de billard, c'était, au demeurant, le meilleur garçon du monde. Il plut tout de suite à Julienne, qu'il amusa par ses histoires joyeuses. Les jeunes gens prirent rendez-vous pour le dimanche suivant.

Mais, ce jour-là, le garde Jacquet, mû peut-être par un obscur pressentiment, accompagna sa fille à la messe. Après la bénédiction, il la rejoignit sur la place et arriva près d'elle au moment où Camille Bourlet la quittait prestement. On souriait dans les groupes qui stationnaient devant l'église. Jacquet sentit une douleur bizarre lui pincer le cœur. Farouche et muet, il entraîna sa fille vers la maison. Il n'attendit pas qu'ils y fussent arrivés.

— Avec qui parlais-tu tantôt, sur la place? demanda-t-il durement.

Julienne tremblait de tous ses membres. Son instinct l'avertissait de la jalousie paternelle. Cependant elle fut brave et répondit aussitôt :

— Père, tu l'as bien vu : avec Camille Bourlet.

Il éclata. Eh bien! elle avait de jolies connaissances! C'était son galant, sans doute, cet individu! Un rôdeur, un fainéant, un propre-à-rien, un gaillard dont se détournaient tous les honnêtes gens! Un braconnier, un voleur de gibier, qu'il tiendrait un

jour ou l'autre au bout de son fusil! Il la félicitait. Vraiment, ce serait là un beau parti pour elle! En tous cas, elle n'avait rien à craindre : bien sûr que personne ne le lui disputerait! Et il recommençait ses invectives, déversant à flots la raillerie et l'injure sur ce jeune vaurien, qui n'avait rien su apprendre à l'école et qui venait maintenant troubler les ménages et les familles avec ses manières de charlatan! Julienne essayait, en vain, de placer un mot. Elle ne comprenait rien à cette colère. Jamais son père, d'ordinaire si taciturne, n'avait tant parlé. Elle voulait lui expliquer qu'il se trompait, qu'il n'y avait rien du tout entre Camille et elle. Mais le garde ne prétendait rien entendre. Et quand il eut vidé son cœur, il s'enferma dans un mutisme boudeur qui dura plusieurs jours.

Cette scène intempestive avança les choses. Julienne se sentit attirée davantage vers le jeune homme et, quand elle le revit, elle ne put s'empêcher de lui répéter les reproches qu'il lui avait valu. Cela créa entre eux un lien de complicité et de sympathie. Il lui dit qu'il la trouvait de son goût et qu'il la voudrait bien pour sa promise. Il savait s'exprimer avec aisance. Il employait des mots, des tournures de phrase que les paysans ne connaissent pas. La jeune fille, flattée d'abord, puis conquise, ne tarda pas à lui avouer son amour. Et Camille, amoureux pour de bon, parla tout de suite d'aller la demander à son père.

Julienne l'en dissuada. Les allures bizarres du garde l'inquiétaient fort depuis quelque temps. Bien qu'elle lui eût caché soigneusement son intrigue, il paraissait se douter de quelque chose et les rares paroles qu'il prononçait étaient dites sur un ton amer et railleur qui leur donnait un sens équivoque. Plu-

tôt tolérant jadis à l'égard des braconniers, il leur avait voué, soudain, une haine mortelle. Sa fille le trouvait, sans cesse, en train de frotter et de graisser son fusil. Vers le soir, il se jetait l'arme sur l'épaule et s'en allait du côté du bois en marchant à grands pas. Et déjà la jeune fille, tremblante, se mettait à redouter des catastrophes : son fiancé surpris par son père, des coups de feu, un mort couché, là-bas, dans les fourrés envahis par la nuit, quand, brusquement, le garde surgissait sur le seuil et fouillait le logis d'un regard soupçonneux. Il ne mangeait plus, dormait mal, négligeait sa pipe, n'avait plus de goût à rien. Si Julienne, prise à la fois de tristesse et de pitié, venait comme autrefois lui passer les bras autour du cou, il l'étreignait d'abord avec une sorte de fureur passionnée, puis il la repoussait brutalement ; et ses yeux, alors, avaient de telles lueurs, une expression tout ensemble si féroce et si désespérée, que la jeune fille se sauvait en pleurant. Tout le monde, dans le village, remarquait la transformation du garde. Les gens disaient qu'il aimait trop sa fille. C'était une maladie, quoi, une chose pas naturelle qui lui tourmentait le cerveau. Et les paysans hochaient la tête : il y aurait du vilain, bientôt, dans la petite maison proprette dont on voyait, au loin, à travers la verdure, le toit rouge et les murs blancs.

Cependant Camille, peu accoutumé aux amours platoniques, pressait Julienne de devenir sa femme. Puisqu'elle ne voulait pas qu'il affrontât son père, pourquoi ne se chargeait-elle pas, elle-même, de lui demander son consentement? Elle s'y décida enfin. Un dimanche, après la messe, tandis que son pot au feu chantait sur le poêle, elle entraîna le garde au jardin et le fit asseoir près d'elle sur un vieux banc de bois. On était arrivé aux premiers jours de sep-

tembre. La grande chaleur n'accablait plus la campagne. Tout semblait plus léger, plus joyeux, plus vivant. De l'endroit où ils se tenaient, le garde et sa fille voyaient dix lieues de pays étaler à la ronde leurs champs d'avoines et leurs prairies. Un grand ciel pur, un ciel de douceur et de bonté, arrivait de l'horizon lointain et s'épanouissait au-dessus de leurs fronts. D'abord, Julienne écouta battre, en silence, l'émoi de son cœur. Puis elle tourna lentement ses beaux yeux vers son père et vit que lui aussi était profondément ému La souffrance morale qui le tourmentait depuis plusieurs mois, avait affiné ses traits. Il conservait son air de rudesse sauvage, mais son regard avait perdu toute assurance et ses lèvres entr'ouvertes tremblaient sous sa moustache rousse. Elle lui prit la main, et cette caresse filiale le fit tressaillir tout entier. A son tour, il regarda sa fille. Ses prunelles brûlaient d'un feu étrange qu'elle connaissait bien : Camille, certains soirs, avait de telles lueurs dans les yeux, quand elle devait se défendre contre ses baisers. Inquiète, sentant confusément que cet homme assis près d'elle, cet homme qui était son père, devenait pour elle un danger, presque un ennemi, elle se recula vivement et ne tarda plus à parler.

— Ecoute, dit-elle, j'ai à te dire quelque chose. Je voudrais bien me marier. J'aurai vingt ans bientôt. Toutes les filles, à mon âge, sont promises. Camille Bourlet me recherche depuis le printemps. Je le vois volontiers. Est-ce qu'il peut venir, de temps en temps, passer la soirée avec nous ?

Elle avait dit cela très vite, tout d'une haleine et, sans oser lever la tête, elle attendait maintenant la réponse de son père. Le garde demeurait muet. De grosses larmes coulaient sur ses joues boucannées.

Enfin, avec un sanglot qui l'ébranla jusque dans les racines de sa vie, il balbutia :

— « C'est dur, oh! c'est dur! N'avoir qu'une enfant, et lui entendre dire des choses pareilles ! Tu me fais du mal, Julienne, tu me fais beaucoup de mal !... »

— « Mais pourquoi? s'écria-t-elle. Est-ce que je t'aimerai moins parce que je serai mariée? Pourquoi ne veux-tu pas que j'aie un galant comme les autres? »

Le garde s'était dressé tout droit, les yeux fous, terrible. Il se penchait sur elle comme pour l'écraser.

— « Pourquoi? dit-il sourdement. Tu me demandes pourquoi? Parce que je veux te garder, parce que je suis tout seul et parce que tu es ma femme quasiment, à moi, et que je ne pourrais pas vivre en te voyant la femme d'un autre! Non, non, jamais, jamais, pas cela, pas cela! Ne me parle plus de mariage, attends que je sois mort. Plutôt que de laisser quelqu'un venir te prendre, je te tuerais, vois-tu, ou je me tuerais!... Ce Camille! Qu'est-ce qu'il a fait pour te mériter? Un braconnier, un rôdeur, un mauvais garçon qui n'est bon à rien!... Ne prononce plus son nom devant moi, car je ferais un malheur!... »

Il serrait les dents et les poings. Son corps tremblait comme un arbre dans l'orage. Mais il était à bout de paroles. Les mots ne lui venaient plus pour exprimer ce qu'il sentait. Ivre de douleur et de colère, sans coiffure et les cheveux au vent, il gagna brusquement la route et se dirigea à grandes enjambées vers le bois.

Non, il ne pourrait jamais dire tout haut le vrai secret de son désespoir... Son cœur était trouble : il n'y distinguait rien lui-même. Son amour pour

Julienne l'occupait tout entier. Sans cesse, il la revoyait nue et rose, jouant sur ses genoux, tandis qu'il lavait ses membres frêles. Cette chair d'enfant était maintenant une chair de femme. Elle avait mûri, dans son verger, comme un fruit magnifique. Est-ce qu'on permet aux voleurs de s'approprier les fruits sur lesquels on a veillé avec tant de soins, qu'on a préservés de la grêle et des tempêtes? On les défend, fusil en main. On garde jalousement le bien que la nature vous a donné. Une voix, pourtant, lui conseillait d'être bon, de consentir à ce mariage. Mais son instinct, alors, se révoltait, sa jalousie, jalousie confuse de père, de mère, d'amant peut-être, lui noyait le cerveau d'un flux soudain de sang. Céder? Jamais! Plutôt se pendre au premier arbre venu! Tant qu'il vivrait, Julienne ne serait à personne! Il s'en fit le serment à soi-même. Et debout, décoiffé, le visage convulsé, les yeux hagards, il leva la main droite, prenant à témoin de sa résolution le ciel immense et les puissances mystérieuses qui s'y dérobent.

Cependant, le dimanche suivant, qui était celui de la fête d'automne, Julienne, pour ne pas irriter son père, était demeurée au logis tout le jour, malgré les airs de danse qui lui venaient du village et qui s'enflaient davantage à mesure que tombait le soir. Camille n'avait pas paru. Elle sentait sa présence proche, derrière la haie, ou dans quelque pli de terrain. Le garde, le sourcil froncé, l'œil mauvais, avait rodé partout, dès le matin, le fusil en bandouillère, botté et guêtré comme pour une chasse. Enfin, l'ombre venue, il se dressa tout à coup devant sa fille, qui rêvait au jardin :

— « Je vais au bois, dit-il; les soirs de fête, il y a toujours des gaillards qui se mettent à l'affût. Tout le monde danse et chante : ils croient qu'on n'entendra

pas leurs coups de feu. Ne m'attends pas, fillette, et va te coucher... »

Il paraissait calme. Il parlait d'un ton très naturel. Même, il se pencha sur la jeune fille et lui mit un baiser au front. Comme ses lèvres tremblaient ! Julienne, émue, lui jeta les bras autour du cou. Pauvre père, pourquoi lui si bon, si juste, s'obstinait-il dans sa résistance ? Pourquoi ? Quelle fièvre était donc dans son âme ?

Tandis que son pas lourd s'éloignait dans le crépuscule, la jeune fille pensait à son amour. Un sang chaud lui gonflait les veines et venait lui battre les tempes. Elle éprouvait l'obscur besoin d'ouvrir ses bras, d'épanouir ses membres, de s'offrir tout entière aux parfums nocturnes, au ciel laiteux, aux musiques lointaines qui lui arrivaient par bouffées. Elle soupirait, ayant le cœur gros de peine et de bonheur. Et sa poitrine haletait doucement, sa bouche était humide, ses yeux lui faisaient mal tant ils étaient gonflés de pleurs. Les ténèbres devenaient plus opaques. Un bruit furtif se glissa le long du chemin. Quelqu'un était là ! C'était lui, enfin, le bien aimé ! Il se tenait là, devant elle, comme l'incarnation même de son désir. Et, défaillante, elle tomba contre lui en pleurant.

— « Eh bien, lui dit le jeune homme, toujours rien de nouveau ? »

— « Rien ! mumura-t-elle. Il ne veut pas. »

Camille balbutia des menaces. Il en avait assez ! C'était lui faire insulte, que de le repousser ainsi sans motif. Ah ! il savait bien ce qu'elle ferait, si elle l'aimait vraiment, si elle avait un peu de volonté et de courage !

— « Quoi ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que je pourrais faire ?... »

— « Eh ! dame, tu fuirais avec moi. Nous nous en irions quelque part, à nous deux, pendant une semaine, et, au retour, il faudrait bien qu'il nous marie, le vieux fou !... »

— « Oh ! non, pas cela ! dit-elle. Il en mourrait, mon pauvre papa. Attendons, plutôt. Qui sait ? Il se laissera fléchir, peut-être !... »

— « Attendre, gronda le jeune homme. Attendre ? Je crois que j'ai assez attendu ! Je t'aime, vois-tu, moi, Julienne, je t'aime et je veux que tu m'aimes ! Si tu savais comme je voudrais te prendre, t'enlever, t'emporter chez moi, te posséder enfin !... »

Il l'étreignait, lui serrait les mains, cherchait ses lèvres. Mollement, elle se défendait, lui rendant malgré elle ses caresses. Et ils finirent par ne plus bouger, assis tous deux sur le banc, enlacés, leurs têtes unies, devant la marée de la nuit qui montait de la vallée et les submergeait peu à peu. Quel silence ! A peine, de temps en temps, du côté du village, on entendait des cris, des chants, un bout de valse s'échappant par une porte ouverte. Puis tout redevenait muet et l'ombre régnait seule sur la campagne. La rosée nocturne ranimait toutes les plantes. Mille odeurs s'échappaient des herbes et des bois. Un vaste énivrement affolait la nature. Et c'était la douceur mélancolique et voluptueuse d'une belle nuit de fin d'été.

Julienne tourna la tête et vit Camille qui la regardait. Elle lui offrit ses lèvres : leur baiser sonna franchement et loyalement dans la nuit. Mais, derrière eux, dans la haie, ils crurent entendre un soupir, une plainte, un sanglot. Ils écoutèrent un instant. Plus rien ! La jeune fille voulait s'assurer de la cause de ce bruit : Camille l'en empêcha.

— « Reste, murmura-t-il, nous étions si bien ! »

— « J'ai peur, dit-elle, si c'était lui qui nous épiait!... »

— « Folle! répondait-il. Je l'ai suivi jusqu'au bois. Il est loin d'ici maintenant... Viens, encore un baiser. »

Ils s'abimèrent dans leur bonheur. Julienne, pâmée, allait s'abandonner sans résistance, quand elle se redressa tout à coup.

— « Cette fois, dit-elle, j'ai bien entendu! On dirait, on dirait qu'on a armé un fusil derrière la haie!... »

— « Tais-toi, murmura le jeune homme, tout à son désir et à sa passion. Qu'importe! Qu'importe la mort, si nous sommes l'un à l'autre!... »

— « Oh! oui, oui, cria-t-elle. Avec toi, la mort me serait douce. Sans toi, la vie n'existe plus pour moi! »

Tout à l'ivresse de leur baiser, ils ne perçurent pas le bruit d'une arme qu'on laissait retomber, tandis qu'un soupir ardent, une sorte de râle d'agonie s'élevait derrière eux dans la nuit. Ils revenaient peu à peu des ombres. Leurs yeux éblouis se regardaient à travers les ténèbres. Le parfum de la terre montait vers eux comme un encens. Ils se sentaient heureux et grands comme s'ils étaient assis au sommet du monde.

Cependant une clarté pâle apparut au ciel. La vallée entière frissonna et s'émut. Une brise plus fraîche courut parmi les feuilles. Le cercle de la lune, sans doute, apparaissait à l'horizon opposé. Les amants regardaient en silence tout le pays se montrer peu à peu sous la lumière enchantée. Leur amour s'accroissait au fur et à mesure que s'en élargissait le cadre. Et plus il faisait clair, mieux ils s'étreignaient, comme pour dérober au ciel même le secret de leur

bonheur. Soudain, devant eux, sur le sol du jardin, la lune coucha l'ombre de la petite maison, son toit aigu et sa vigne folle dont les feuilles se profilèrent avec une étonnante netteté. Le bouquet d'arbres voisin s'indiqua à son tour. Puis ce fut le tilleul, le vieux tilleul que le garde aimait tant, qui vint indiquer sa forme robuste sur la terre éclairée. Julienne, tout à coup, se leva toute droite, les yeux fixes, le doigt tendu, montrant quelque chose, quelque chose qui n'était pas l'ombre de l'arbre, et qui se dessinait là, presque à ses pieds. Ils se penchèrent tous deux, sans haleine et sans voix. On eût dit un corps, le corps d'un homme pendu!... Tremblants, presque fous d'épouvante, ils se retournèrent en même temps et d'un seul regard, avec un cri terrible qui fit tressaillir toute la vallée, ils virent, sur le ciel immense envahi par la lune, le corps du garde qui pendait aux branches du tilleul.

GEORGES RENCY.

L'ARGILE DE BABEL

I

Or ils se servirent de briques
au lieu de pierres et de bitume
au lieu de ciment.

GENÈSE, chap. XIe.

VISION D'ARDENNE.

Repaires de dragons que déchire ou sillonne
La crevasse attestant le travail d'un chaos,
Mastodontes de pierre où l'on heurte des os,
Blocs convulsés, hissant de la Terre wallonne,
Sous les longs couloirs bas
De vos grottes sonores,
O le bruit de mes pas
Dans la nuit sans aurore !

Je me crois reporté, tandis que j'y médite,
A l'âge où dans vos flancs s'aimaient les troglodytes.

Mon Rêve, par delà leurs sauvages baisers,
Evoque cette époque où vos antres farouches,
S'ouvrant à ras des flots en grimaçantes bouches,
Emergeaient un à un du déluge apaisé.

Durs monuments de Dieu, dominateurs des siècles :
Pyramides, castels, clochers,
Rochers !
Habitacles des aigles,
Avant de croupir nu au fond de vos cavernes,
L'ancêtre blasphémant des vermines modernes,
(Dont l'atavique orgueil, seul, est illimité),
Alors, pour vaincre Dieu, voulut vous imiter.

Préférant le bitume au ciment et l'argile :
Pauvre brique fragile
Cuite au feu de ses fours,
A la pérennité de vos remparts de pierre,
Sa révolte de nain construisit une tour.

Cœur affolé par une ivresse altière
Il voulut l'ériger jusqu'au trône du Jour.
Il ignorait, — son sang l'ignorera toujours —
Que le blasphème humain c'est encore la Prière...

Déjà leurs yeux brillaient du feu de la Victoire.
Sur l'horizon du soir, rouge du sang d'Abel,
Se carrait, tel un mont, la masse énorme et noire
De Babel.
— « Je mettrai la discorde en leurs voix impuissantes,
Ne se comprenant plus ils se disperseront. »
— « Mais leurs briques, Seigneur, sont ma glaise
Cria la Terre... [innocente ! »
Et Dieu : — « Leurs briques resteront. »

Et je songe, en votre ombre, en explorant vos grottes,
Rochers contemporains de ce décret vengeur,
A l'argile du Birs-Nemrod
Que les pasteurs d'Hillah montrent au voyageur.

II

Banlieue riche.

La fête des villas éclaire la banlieue.

Bigarrure au couchant de ces jolis cottages
Qui mêlent dans les fleurs ma ville à mes villages.
Calme plein air du soir. Nettes, des ombres bleues,
Sur les pelouses des jardins
— Où les moineaux dans la lumière se querellent —
Silhouettent aux flancs des pignons à gradins,
Des tourelles.
Luxuriants gazons sous la force des arbres;
Gentil jet d'eau d'argent sur des vasques de marbre.

Dans l'ombre qui s'embrase aux vitres des croisées
A deux battants ouvertes,
De jeunes filles-fleurs rêvent à des baisers
Sous les persiennes vertes.

Aisance de ce site où se chauffent les fleurs
Du luxe et du repos dans la grande clarté
De ce couchant d'été.

Coin d'éden écarté?...
Oasis du bonheur?...
Echo lointain de cloches...

Hélas! fièvre trop proche
Artères de la ville,
Dont les monuments lourds, aux nettetés trop dures
Dans le déclin de la clarté trop crue,
Emergent des verdures,
Et dont le sourd murmure
Venu du centre urbain par les nouvelles rues
Incessamment accrues,
Propage à travers champs les hantises civiles.
Hélas, fièvre trop proche...
Artères de la Ville...

Entre les jardins neufs de larges terrains vagues
Démasquent des déserts creusés comme des vagues,
Où peu à peu s'attise avec la fin du jour
Des couronnes de sarde aux fronts carrés des fours.

Pour bâtir des villas aux banquiers citadins
Dont les pignons d'orgueil aggravent les dédains,
Les fours! Glaise en fournaise où les pauvres fabri-
[quent :
Argile aux tons de sang humain, les briques.

Tandis qu'au loin, à coups de pioche, à coups de pelle,
Les torses nus creusent la glaise,
La brique vole à ceux qui peinent près des braises,
Depuis le sol, de bras en bras, par les échelles.

Ces torses plébéens n'ont plus la Foi d'antan.
Par leur exemple impie et leurs sottes huées,
Voltairiens et païens, les bourgeois l'ont tuée.
Et les fours — ces enfers — sont les forts d'où Satan
Propagera bientôt sur la ville agrandie
Par tes villas d'orgueil, ô peuple du Veau d'or,
Les brandons clairs et néroniens des incendies :
Tours de flamme brandies
Vers ton luxe qui dort !...

Soir volcanique, été du soir, silence rouge.
Sur les villas couleur de briques et de sang
Et sur les fours, dans le couchant cruorescent,
Où sans répit des torses nus ardent et bougent.
Soir volcanique, été du soir, silence rouge.

GEORGES RAMAEKERS.

LA FIERTE DE RACE

AUCUN nuage ne tempérait l'ardeur solaire. Doukh-Ali, dont les jambes maigres battaient les flancs d'un cheval courtaud, s'arrêta, sortant de la capuce ombreuse son profil de chèvre. A nos pieds, par delà les échancrures en ruines d'un mur où s'étalaient des caronades surannées, les arbustes, étagés sur la pente rocheuse et rapide, frissonnaient sous la brise. Tanger, rose et blanche, scintillait des villas de la plage au quartier maure de la Kasbah et dessinait le dédale transparent de ses ombres sur la douceur claire de son teint, comme font les pétales d'une belle fleur. L'eau du golfe luisait comme une pelle d'acier bleu. Et vers le Nord, la mer barbaresque, zébrée d'ondulations bleuâtres, gonflée de remous inlassables, se perdait immensément, là-bas, dans l'indécision des côtes espagnoles et du ciel.

Le Maure fit tourner brusquement sa bête et, tendant sa main brune aux doigts cerclés de bagues d'argent, il dit, dans un anglais rauque :

— *Look, here is the garden !*

The garden ! Vision de grands arbres sur des gazons veloutés et frais, syllabes évocatrices, en Occident, du bruissement continu des ramures et des eaux, quelle signification et quelle déformation sur les lèvres moresques ! Depuis trois heures, nous galopions à travers les lentisques derrière notre guide, pressé de nous faire admirer les splendeurs de ce *garden*, et voici que la dextre de l'Arabe nous désignait dans la broussaille sèche, où criaient les

grillons, deux figuiers nains solitaires et faméliques !

Mais que nous importait l'inattendu du jardin brûlé, le rêve déçu d'un Généralife. Devant nous, la mer s'épanouissait, si vaste ; l'air fluide était si bleu ! Tandis que les chevaux entravés broutaient l'éventail vert des palmiers nains, nous nous coulions sous une fraîcheur tiède, étroite et mouvante et, proches les uns des autres, dans l'espace exigu où les larges feuilles balançaient sur nos visages la bigarrure violette de leurs ombres, nous demeurions délicieusement silencieux dans l'immense rumeur et l'odeur marine du vent. L'un de nous, pour questionner l'Arabe indifférent, rompit tout à coup le silence.

— Tu parles, répondit-il, des merveilles de ton pays, de grands arbres et d'eaux courantes. Que nous importe, à nous autres? Leur ombre fraîche et leur miroir sont souillés par les infidèles.

— Que dites-vous donc? interrompit effrontément l'un de nous. Les infidèles sont ici même. Ne foulons-nous pas la terre sainte du Maghreb?

L'autre fit, avec la brusque et muette grimace d'un rire, un geste évasif.

Qui sait, dit-il. Aujourd'hui n'est pas demain. Ici, la banlieue est sûre. Mais plus loin! Il y a trois ans, j'étais en caravane, au delà de Marrakech. J'ai vu un Anglais jeté dans un silo. Les gens du voisinage lui avaient cassé bras et jambes. Son consul est arrivé pour l'en tirer avant qu'il meure.

— Mais, Doukh-Ali, vous paraissez prendre plaisir à cette horrible histoire?

Derechef, les dents blanches et carnassières reluirent dans le visage sombre, et l'Arabe, après un silence, ajouta simplement : « C'est bon ! »

*
* *

Tourné à nouveau vers l'immensité fluide de la mer et du ciel, je notai à peine cet accent féroce et, tout à la beauté du décor, mon esprit se mit à flotter dans une paresseuse et vague demi-lucidité, tandis que, à mes côtés, la conversation se poursuivait, précise, lointaine et singulière comme en un songe.

Les phrases hostiles qui frappaient mon oreille s'unissaient à l'étrange impression de toutes ces faces impénétrables et sombres. Je revoyais les mains conjuratoires, les figures détournées au passage, le paysage même avec ses routes interdites et son horizon haineux.

Mais, tandis que mes amis curieux l'accablaient de questions précises, j'entendais le Maure dévoiler ses secrets désirs. Les petits gains accumulés dans son métier de domestique devaient servir à mener, sur quelque bateau de pèlerins, son vieux père en face de la pierre noire, en terre sainte, à La Mecque. Là, il était entendu qu'il mourrait...

Tandis que bruissaient ainsi, à mes oreilles, ces étranges et fanatiques propos, je regardais, au fond du ciel, la ligne onduleuse et légère qui figurait la terre d'Espagne, c'est-à-dire, pour notre interlocuteur, le monde infidèle d'Europe, et de même que rien n'était plus saisissant que d'entendre l'inlassable curiosité des miens en face de l'intransigeance hautaine du Maure, de même je songeais que ces terres si voisines étaient aussi lointaines en réalité l'une de l'autre que la haine et la foi des fils de Mahomet, farouche et despotique, l'étaient de notre curiosité indiscrètement humanitaire.

Par quel détour, aux apparences incohérentes, ai-je vu, dans ce dialogue secrètement hostile, dans ce choc de deux électricités contraires, surgir tout à coup par delà l'horizon où transparaissait la terre chrétienne d'Europe, la figure même de mon pays? La Rêverie a de ces logiques inattendues qui révèlent presque à chaque fois quelque profond remuement de l'âme.

Sous la secousse répulsive, née de la férocité gutturale du Berbère, avait fleuri tout à coup malgré la haine, en une élévation de beauté, la supériorité morale de l'intransigeance.

Doukh-Ali, le simple domestique, prenait figure. Dans ses paroles fermentait la passion latente de l'Islam tout entier. Passion unique, totalement religieuse, intégralement extatique, puritainement, anarchiquement, sanguinairement évangélique, dont la

force et le danger sont en proportion de cette simplicité terrible. En lui, la Religion tenait tout ensemble. Forte armure, elle enveloppait sa vie, et ses dehors cruels n'étaient que l'expression barbare d'un mouvement intime de sa psychologie. *Par elle se matérialisait sa* FIERTÉ DE RACE.

A travers les cils mi-clos, j'apercevais, en face du haïk informe où se perdait toute apparence humaine, mes deux amis à la silhouette grêle et aux vêtements ajustés. A la pâleur transparente, à la finesse nuancée de leurs traits s'opposaient la face brune et l'uniformité sauvage du Maure, de même que sur sa fanatique rudesse tranchait leur bizarrerie d'êtres agités, brouillons et sacrilèges. *Ils avaient pourtant, eux aussi, leur* FIERTÉ DE RACE.

Était-ce une attestation nouvelle de cette vérité qu'il est difficile de juger les siens ; était-ce un effet de cette curiosité essentielle qui, nous poussant vers ce qui est étrange, nous fait préférer aussi ce qui nous est étranger? Je voyais très aisément l'Africain maçonné dans sa foi. Au contraire, quelque bien connus qu'ils fussent à ma déjà longue amitié, mes deux compagnons m'apparaissaient incertains. bizarrement indéfinissables, très délicatement nuancés en tous cas.

Mais leur fierté de race à eux, la voilà! Le propre de l'Européen n'est-il pas dans une variété psychologique, dans une élasticité d'âme, dans une perpétuelle adolescence d'esprit? A l'extase informe de l'ivresse orientale, il oppose une plastique définie, mais modifiable : En Occident règne la Nuance?...

*
* *

A nouveau, je les considérai tous trois. L'Arabe, la bouche ouverte, ronflait, la face noircie de mouches infatigables. Eux, ils parlaient maintenant de Florence ou d'Athènes.

La Rêverie me reprit. Cette fois, avec un sens obsédant et précis, la vision de mon pays réapparut. Comme je les voyais à côté de moi, dans leur originalité fine, je l'aperçus dans sa beauté nuancée.

Etrange antithèse! De ce sol cuisant où je sommeillais, je distinguais la plate plaine de Flandre, bleuie par le lin, jaunie par le colza, avec la transparence viride et mouillée de ses prés et les tours carrées de ses églises. Tout à côté, les bruyères roses et les genêts d'or que Juin et que Juillet mettent aux landes campinoises mêlaient une enivrante et paresseuse odeur au bourdonnement des abeilles. Plus loin, le vent à travers les cavées rocheuses et les taillis étagés des Ardennes accordait son bruissement immense à la claire chanson des eaux. Puis, c'étaient les chemins creux bordés de ronces et les délicieux coteaux du Brabant, les vastes et ogivales forêts de hêtres, le Hainaut verdoyant et divers, cette Entre-Sambre-et-Meuse, qui eût ravi Courbet, et cet Escaut limoneux, ces dunes, cet estran, cette mer jaunâtre et furieuse que peignit Artan de Saint-Martin.

Tandis que sur cette terre d'Afrique, durant des journées, les caravanes s'enfonçaient à travers une brousse perpétuellement identique et monotone, chez moi, dans mon pays, chaque coin de terre, chaque canton, avait son âme, et nulle part au monde, fût-ce en Europe même, on n'eût pu trouver, rassemblés sur un territoire à ce point exigu, une telle variété de dissemblances, un tel assemblage d'aspects divers, une telle floraison de nuances.

N'y aurait-il là qu'un hasard géographique? Et que signifie la vision identique des hommes et des paysages? Elle m'apparaissait comme un aspect de leur âme secrète et commune. La Belgique, et ses horizons nombreux, est tout aussi bien un produit du génie humain que celui-ci un effet de la nature. Un peuple crée son paysage, et la culture de sa glèbe n'est qu'une harmonie née de la culture de son cerveau. Le Flamand, patient et mélancolique, a réduit ses marécages et ses bruyères en jardins et en polders. Le Brabançon, sensuel et mystique, s'est enfoncé en rêveries sous les religieuses futaies de Groenendael. Comme ses ancêtres gaulois, le Hennuyer, devenu industriel, vit en bourgades autour des cheminées hautes et noircies, et Liégeois, Campinaires, Ardennais ou Tournaisiens, chacun d'eux

présente une tonalité propre et rend un son apparié au décor au milieu duquel ils vécurent. La nature s'est pliée à cette œuvre séculaire que continuent les générations. La Belgique et les mille nuances de ses jardins est faite à l'image de ses jardiniers.

Ainsi, de tous les pays de l'Europe et du monde, le mien est le plus Européen de tous. En lui se concentrent sur le plus étroit territoire les plus nombreuses variétés de l'âme occidentale. Bouquet fleuri, il doit n'exhaler qu'un parfum unique fait de l'haleine de ses fleurs dissemblables, et ce parfum, qui est notre âme nationale, est aussi ce qui fera notre fierté.

*
* *

Nuancés à l'extrême, répartis en mille petites âmes locales, fidèles, tels des Grecs antiques, aux dieux de nos cités, nous n'avons pas encore respiré l'arome complexe que totalisent nos fleurs. Notre nationalité bourgeonne à peine, mais les souvenirs du Passé nous enseignent que l'arbre Belgique a déjà fleuri, que notre Peuple a marché au premier rang des autres peuples et que, sans notre effort, la Civilisation moderne n'aurait pas vécu. A ces moments furtifs et féconds où notre histoire est la plus glorieuse de toutes, il semble, à voir l'Univers murmurer notre nom, que nous nous découvrons une Ame.

Nous sommes dans un aveuglement trop modeste. Notre erreur vient de ne pas se connaître. Notre ignorance nous enlève et le souci de nos vices et la joie d'agir suivant nos vertus.

Tout Belge ne devrait-il pas savoir qu'à deux reprises, Wallons et Flamands, amicalement unis, nous avons mené l'Occident? Tout Belge ne réfléchirait-il pas s'il se souvenait des heures troubles où, s'étant querellés, divisés, désunis, les frères ennemis ont perdu l'Empire du Monde? Quelle déchéance que de n'être plus, au XVIIIe siècle, que le cabaret de l'Europe? Ah! comme ces alternatives incertaines, allant du triomphe à la déroute, amères, surexcitantes, passionnantes, réveillent en nous, endormie, la fierté de race et l'aiguisent !

Pourquoi donc, à deux reprises, avons-nous été des élus? C'est que, à deux reprises, toutes nos âmes locales se sont unies et que toutes ces nuances se sont fondues dans une seule ardeur. La Flandre communale plonge profondément ses racines dans la Picardie et l'Artois. Les vivacités wallonnes balancent le persévérant labeur flamand, et l'ensemble de toutes ces diversités compose un produit dont la finesse vivante et robuste peut comparer sa qualité rare à celles des municipalités toscanes. La Belgique bourguignonne est plus haute, plus complexe, plus active encore. Elle n'est pas seulement la concentration exquise de toutes nos possibilités. Elle est aussi « le grand-duché d'Occident », et si la Renaissance s'italianise, l'Epoque moderne, dont elle n'est qu'une annonciation brillante et passagère, s'est, en réalité, constituée dans les cités de nos provinces avant de se travestir en classicisme ultramontain.

Si tout cela nous enivre et nous exalte, est-ce donc parce que, à côté du triomphe éclatant, survinrent, hélas! une ruine et une adversité sans égales, et parce que, grands dans la fortune, nous avons aussi donné l'exemple d'une grandeur infortunée? Certes, pareils sursauts et pareilles antithèses sont saisissants et captivants au plus haut point. Mais si nous y puisons surtout des leçons qui doivent nous faire haïr toutes causes futures de division nationale, races, langues ou partis, notre vraie splendeur bourguignonne, flamande ou belge, enfin, a des raisons plus profondément latentes.

Dans nul pays de l'Europe et du Monde, on ne peut découvrir sur un aussi petit territoire tant de diversités assemblées. Creuset de laboratoire, fournaise minuscule, tous les produits de nos âmes occidentales, toute la chimie cérébrale de notre race européenne y fermente en réactions la veille encore inconnues, et dès que les hasards politiques favorisent, avec une association nouvelle de nos provinces, une nouvelle fusion de leurs contingents germaniques et latins, ce n'est plus seulement notre âme nationale qui grandit et s'affirme, mais en elle et par elle-même l'âme de l'Europe et la splendeur de tout l'Occident.

Notre histoire nationale est la plus européenne de toutes les histoires. Les grands mouvements par lesquels s'est traduite notre homogénéité secrète n'ont pas trouvé d'expression plus intense que la nôtre, et si, d'un côté, l'Art belge, musique, architecture et peinture, balance les beautés italiennes, il y a déjà tant de grandes secousses religieuses ou militaires, croisades gothiques ou guerres contre les Turcs, plaçant le salut de l'Europe et du monde sous la foi de notre drapeau!

Qu'y a-t-il de plus noble et de plus grand qu'une Patrie sans orgueil inutile, une Foi, une Race, une Fierté, qui, sans égoïsme étroit, rassemblent, disciplinent et fondent au creuset de leur âme nationale l'âme infinie de toute une humanité?...

***

L'heure s'écoulait paresseusement. Déjà l'ardeur dorée du ciel attiédissait son rayonnement et s'inclinait vers la mer violette. Doukh-Ali dormait. Mes amis découpaient toujours sur la brousse radieuse leurs silhouettes grêles. Je crus m'éveiller d'un songe; mais pourtant, à considérer avec attention leurs traits familiers, il me sembla que j'apercevais, sous les nuances délicates de leur fragilité nerveuse, comment ces Belges se rattachaient par des ramifications ténues et lointaines à l'histoire tout entière de l'Europe et du Monde, et à me sentir près d'eux et sans doute semblable à eux, moi aussi, je sentis s'agiter en moi, plus agissante et plus vigoureuse dans son intransigeance salutaire, idée en gésine, murmure instinctif, impératif, catégorique et doux, *ma Fierté de Race.*

LÉON HENNEBICQ.

LA CHAMBRE DU SOLEIL

En une rue étroite et grise, embranchée à l'avenue menant au Bois, la maison de retraite est située. Elle a de l'apparence, haut grillagée, carrant, à l'entrée d'un ample jardin, trois étages de pierre, et sa réputation s'est propagée au loin : pour y entrer, il faut des recommandations, de la diplomatie, outre les deux cents francs exigés chaque mois.

— C'est un minimum, explique le Frère Tiburce, directeur. Vous comprenez que, pour ce prix-là, nous ne donnons ni le vin, ni le blanchissage... Les *extras* sont comptés à part. Comme nos pensionnaires ont des situations de fortune différentes, nous avons décidé qu'ils prendront leurs repas chacun chez soi... Chacun se traite ainsi qu'il l'entend... pas de discussions, pas de disputes, pas de jalousies... Ils sortent quand ça leur plaît... A huit heures, sauf autorisation spéciale, tout le monde doit être rentré... Celui qui, trois fois de suite, attraperait un « plumet » visible, serait expulsé sans pitié...

Pour ce qui est de la religion, nous avons une chapelle, mais personne n'est contraint d'y aller... Nous avons un protestant et même, paraît-il, un israélite... La seule chose que nous défendons, c'est de faire de la propagande... On se battrait au bout d'une semaine...

Ponctuel et méticuleux, coiffé d'une calotte inamovible, Frère Tiburce, des caves aux mansardes, trottine ; s'il ne se dépense pas en éclats de voix et en forjeture de gestes, son autorité n'en mène pas moins, discrète et forte, le rythme de la communauté ; sa robe laisse un sillage d'acquiescement et de respect.

Entre les hôtes, les rapports se marquent de courtoisie et d'indifférence ; c'est des saluts cérémonieux, des sourires d'entente, des journaux échangés, des commentaires sur la température, des questions touchant le régime, des conseils hygiéniques, des sentences bafouillantes et brèves sur la politique internationale. Ces devis murmurés glissent aux parois stuckées du corridor et s'envolent au large escalier épanoui en double rampe. Sous la pellicule des politesses, des puits d'égoïsme se creusent.

Au premier, depuis quinze ans, M. Joachim Boquet occupait une pièce donnant sur le jardin; rien ne la distinguait des autres, fors sa bénigne ouverture au jour; le jour, par l'heureuse conjuration, semblait-il, des bâtiments voisins et du ciel, la baignait toute; nulle, autant qu'elle, ne recevait la nonpareille caresse de la lumière.

— La chambre du soleil, ainsi l'avait baptisée M. Joachim Boquet.

L'habitant, après de loyaux et interminables services prestés au département des chemins de fer, s'était incrusté en ses nouveaux pénates; il les avait décorés de cartes et de diagrammes, qu'il recensait et colligeait à la continue; par dates et chiffres, il prouvait que, de son temps, les accidents étaient moins nombreux et moins meurtriers; il n'énonçait pas expressément que cette aggravation eût coïncidé avec son départ, mais il accueillait sans protester cette hypothèse flatteuse; durant la guerre russo-japonaise, il épinglait la marche des opérations et critiquait âprement l'infrastructure du Transsibérien; il adressait parfois « aux Puissances étrangères » des mémoires qui restaient sans réponse; il s'indignait de semblable sans-gêne et concluait à la décadence universelle.

A l'égard de ses collègues, M. Joachim Boquet se montrait aimable, avec une nuance de supériorité; sans appuyer, il tenait à la précellence et il louchait complaisamment vers le ruban dont sa redingote était pavoisée. Dans l'estime de Frère Tiburce, il brillait à la cime.

Aussi demeura-t-il sur la défensive, le matin qu'une présentation se fit :

— Monsieur Joachim Boquet, notre doyen...

— Monsieur Eudore Tournemine, l'entrepreneur de Molenbeek... celui qui a dirigé tant de travaux...

— Enchanté, Monsieur...

— Pas autant que moi, Monsieur... enchanté...

Déjà M. Tournemine s'épanchait en confidences.

— Je vous garantis que tout n'a pas été rose dans ma carrière... A quatorze ans, je me tirais d'affaire... Ces mains que vous voyez ont manié la brique... Je n'ai appris que très tard à lire et à écrire... Seulement, le « coffre » était solide et puis, quand j'avais quelque chose dans la caboche, je vous assure que je ne l'avais pas ailleurs... Sauf votre respect, je suis têtu comme une bourrique... La chance m'est arrivée... On m'appelait de dix côtés à la fois... Maintenant, me voici débarrassé de mes soucis et heureux d'être installé parmi vous.

Quand il sut les fonctions jadis exercées par M. Joachim Boquet, il bifurqua vers l'ironie.

— Puisque vous avez été dans l'administration, ça ne m'étonne pas que vous soyez si bien conservé... Ce n'est pas comme ceux qui en dépendent... Ah! sapristi, ce que j'enrageais lorsque mes matériaux n'étaient pas en gare à l'heure réglementaire ou qu'on dirigeait vers Ostende des poutres attendues à Namur... Ce sont les petites fafarces de nos chemins de fer...

— Ce ne sont pas des farces, releva M. Boquet : ce sont les menues erreurs inévitables dans un organisme si vaste et si compliqué.

La conversation, mal accrochée, ne se prolongea guère.

Elle se renoua pourtant, le lendemain, sans acrimonie, ainsi qu'il sied en un refuge dévolu aux flâneries, aux rêves de vieillards; M. Boquet pria même M. Tournemine d'accepter, chez lui, un verre de « doux », à la bonne franquette, de l'introduire en son logis; la fierté lui galopait les veines.

— J'avoue que je suis privilégié... J'ai les premiers rayons, et les derniers... On dirait que cela s'arrange exprès pour moi : il y avait là une boulangerie, une sale boulangerie qui me cachait un pan du ciel; heureusement, elle a fait faillite... depuis, la façade a été abaissée de quatre mètres... Je jouis d'un horizon superbe... Mes cartes, mes statistiques, ma goutte de doux, une santé passable, parfois une petite sortie, franchement, je n'ai rien à désirer davantage.

— Alors, risqua M. Tournemine, vous ne quitteriez pas cet appartement, si l'on vous offrait une juste et préalable indemnité, comme disent les entrepreneurs et les avocats ?

— Ma foi, non... Et qui m'offrirait cette indemnité? Est-ce vous, par exemple ?

— Pourquoi pas ? Nous permuterions... Le déménagement ne coûterait pas lourd...

— Cessons cette plaisanterie, cher Monsieur... elle m'est désagréable... Encore un verre ?

— Certes... et ne parlons plus de cette plaisanterie...

Mais la caboche de M. Tournemine s'obstina auprès de Frère Tiburce qui, dès les premiers mots, coupa court :

— Impossible... il ne s'agit pas d'argent... il s'agit

de convenance... chacun garde chez nous le coin qu'il a choisi... A plus forte raison, M. Joachim Boquet, notre doyen...

Désormais M. Tournemine parut oublier son dessein ; de vrai, il le caressait et l'exaltait en sa poitrine ; accoutumé à conduire ses ouvriers à la schlague, sanguin , pléthorique, il s'irritait d'une rébellion contre sa volonté ; assis en un fauteuil, devant M. Boquet, l'envie le térébrait de flanquer par la fenêtre ce vilain personnage ; il ne secouait l'obsession qu'en prenant un brusque congé.

Et il pensa défaillir de béatitude lorsque, par une matinée de froidure venteuse, l'escalier s'émouvant d'insolite brouhaha, il perçut ces clameurs :

— M. Boquet a gagné une attaque... Il a la figure tournée d'un côté... Il est si laid à voir.

— Courez chercher le médecin, commanda Frère Tiburce.

Le docteur parla d'hémiplégie, annonça la possibilité d'une issue fatale ; M. Tournemine se contraignit, d'un effort douloureux, pour ne le point embrasser sur les deux joues.

Foudroyé sur le lit, M. Boquet se défendait encore ; l'agonie occupa trois jours de halètements et de soupirs ; M. Tournemine s'affirmait admirable de dévouement et de compassion. Mais, le frère de garde à peine sorti de la pièce pour annoncer au directeur que « c'était fini », il se précipitait sur le mort et le souffletait avec frénésie en lui criant dans le nez :

— Je l'ai, sale bête, sale bête... je l'ai enfin, ta chambre, la chambre du soleil !

FRANZ MAHUTTE.

UNE IDÉE QUI MEURT : LA PATRIE

VOICI que d'inquiétantes voix, un peu partout, crient : « Nous avons horreur de la guerre et nous ne voulons plus nous battre. S'il faut absolument le faire, ce sera contre ceux qui veulent nous y contraindre. Ils auront beau parler de la patrie : nous n'avons pas de patrie. Nous ne croyons plus à la patrie. Nous avons constaté qu'elle n'était qu'une sinistre mystification, qu'un procédé de gouvernement, l'un des moyens employés par la bourgeoisie pour maintenir sa domination sur les travailleurs... »

Que nous apportent ces voix, une erreur funeste ou une vérité salutaire? Voilà ce que je voudrais examiner. Sans grand espoir, d'ailleurs, d'éclairer un débat très complexe et très confus, car il faudrait d'abord commencer par en définir les termes ; et, dès qu'on s'y essaye, on perçoit que l'entreprise est à peu près irréalisable. *Peuple, population, nation, nationalité, nationalisme et internationalisme, patrie, patriote, patriotisme, Etat* sont des mots dont chacun comprend le sens, mais dont chacun le comprend avec une nuance différente. Vêtements lâches, flottants qui s'adaptent, sans qu'on y prenne garde, à des réalités

N. D. L. D. — La direction de *La Belgique* tient à répéter à ses lecteurs que les articles politiques publiés dans la Revue n'engagent que leurs signataires. Dans son programme qui a figuré en tête du premier fascicule elle a formulé les tendances auxquelles elle comptait rester fidèle. Même si des opinions en opposition avec ses propres convictions sont formulées en des articles qui lui sont soumis, la Direction de *La Belgique* publie ceux-ci, tenant à indiquer par là la liberté et l'éclectisme de sa ligne de conduite.

Lire dans le dernier numéro l'article de M. H. Carton de Wiart et prochainement celui de M. Paul Hymans.

diverses et parfois contradictoires. En sorte que la controverse est inextricable. Je n'en saurais donner un plus frappant exemple que le renversement total du sens de *patriote;* il y a cent ans et moins, patriote désignait les révolutionnaires, les hommes aux idées avancées; « c'est un patriote forcené », disaient, d'un démocrate ardent, les royalistes; aujourd'hui, patriote forcené impliquerait exactement la signification contraire. Je trouve ce savoureux trait de l'évolution de notre langue dans une communication de M. André Lalande au *Bulletin de l'Union pour l'action morale* (1), devenue, je ne sais trop pourquoi, l'Union pour la vérité, laquelle Union a imaginé de procéder à de « *Libres Entretiens* » sur les questions du jour. Elle vient d'aborder l'Internationalisme. Et très sagement, elle s'est proposée de définir les termes qui allaient reparaître le plus fréquemment au cours de ces causeries.

MM. Paul Desjardins, Ch. Seignobos et Em. Bourgeois ont proposé leurs définitions et ont réussi... à démontrer qu'il n'était pas possible de donner, à ces termes généraux et vagues, un sens suffisamment précis pour éviter les équivoques et les malentendus. Il sera curieux de suivre cette expérience, entreprise par des hommes éminents et de bonne volonté; mais je crains bien que la suite n'en démontre ce que fait pressentir le début : l'impossibilité de s'entendre sur une solution nette, claire, démontrée. Il en sera de l'internationalisme comme de certaines questions philosophiques ou religieuses : l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme, par exemple, qu'on discute depuis des siècles, sans aboutir. Je ne dirai point toutefois que ce soit sans profit : si l'on n'atteint pas le but cherché, on atteint pourtant certains résultats accessoires et c'en est toujours un que de chercher loyalement à clarifier une question obscure, que de s'efforcer de mieux voir en nous-mêmes la raison de nos pensées, de nos sentiments et de nos actes. Ecoutez-moi donc, si vous le voulez bien.

(1) *Libres Entretiens. — Sur l'Internationalisme.* Paris, 6, impasse Ronsin (rue de Vaugirard).

* * *

On rapporte que l'autruche supprime le danger en fourrant sa tête dans le sable. Ce serait imiter sa tactique que déclarer que les idées antipatriotique ne sont que les paradoxes de quelques faiseurs d'épate cherchant à attirer sur eux l'attention des naïfs. Un grand nombre de bourgeois raisonnent ainsi. Habitués à juger les autres à leur aune, ils prêtent volontiers à ceux qui les dérangent les mobiles les plus bas ; puis, les ayant jugés sommairement d'après cette conception, ils affectent de ne plus y songer.

Non, la perturbation est autrement profonde et pour qui veut l'étudier avec désintéressement, peut-être apparaîtra-t-elle comme l'un des plus caractéristiques mouvements d'idées de ce siècle commençant.

Qu'on veuille lire, comme des documents, les témoignages apportés à l'enquête ouverte par le *Mouvement socialiste* (1).

Cette revue a adressé aux diverses organisations ouvrières de France, un questionnaire sur l'*Idée de Patrie et de la classe ouvrière*, ainsi libellé :

1. Les ouvriers ont-ils une patrie et peuvent-ils être patriotes ? A quoi correspond l'idée de patrie ?

2. L'internationalisme ouvrier connaît-il d'autres frontières que celles qui séparent les classes ? N'a-t-il pas pour but, au-dessus des divisions géographiques ou politiques, d'organiser la guerre des travailleurs de tous les pays contre les capitalistes de tous les pays ?

3. L'internationalisme ouvrier ne se confond-il pas, non seulement avec l'organisation internationale des travailleurs, mais encore avec l'antimilitarisme et l'antipatriotisme ?

4. Que pensez-vous de la grève générale militaire ?

5. Que pensez-vous des socialistes qui se disent à la fois patriotes et internationalistes ?

Les réponses sont arrivées, presque toutes identiques.

Les citoyens J. Bled, ouvrier horticulteur, secré-

(1) *Le Mouvement socialiste*, revue bi-mensuelle. Paris, Cornély, rue de Vaugirard, 101, numéros d'août à octobre 1905.

taire de la Fédération ouvrière horticole; A. Bousquet, ouvrier boulanger, secrétaire de la Fédération des travailleurs de l'alimentation; A. Clerc, ouvrier typographe, secrétaire de la Bourse du travail de Bourg (Ain); Victor Griffuelhes, ouvrier cordonnier, secrétaire de la Confédération générale du travail; R. Lenoir, ouvrier mouleur, secrétaire de la Fédération des syndicats d'ouvriers mouleurs; Louis Niel, secrétaire de la Bourse du travail de Montpellier; Denis Veuillat, ouvrier bûcheron, secrétaire de la Fédération nationale des syndicats de bûcherons; G. Yvetot, ouvrier typographe, secrétaire de la Fédération des Bourses du travail; L. Antourville, secrétaire du comité de la Fédération de l'alimentation; J. Bonin, ouvrier bûcheron, secrétaire du syndicat des Bûcherons de la région d'Avallon (Yonne); J. Cazaux, membre du comité de la Fédération de l'alimentation; R. Dubéros, ouvrier coiffeur, secrétaire de l'Union des syndicats de la Seine; P. Guilbert, ouvrier mécanicien, secrétaire de la Chambre syndicale des constructeurs-mécaniciens de Rouen; R. Hancart, ouvrier verrier, secrétaire du Syndicat des ouvriers d'Aniche (Nord); Auguste Keufer, ouvrier typographe, secrétaire de la Fédération des travailleurs du livre; Joucaviel, ouvrier mineur à Carmaux (Tarn); E. Quillent, ouvrier en cannes et parapluies, secrétaire du Conseil judiciaire de l'Union des syndicats de la Seine; Lion, ouvrier typographe à Toulouse; A. Luquet, secrétaire de la Fédération des ouvriers coiffeurs; E. Merzet, ouvrier mineur, secrétaire du syndicat des mineurs de Montceau-les-Mines; A. Morel, ouvrier agricole, à Niherne (Cher); L. Roux, secrétaire de la Bourse du travail de Rochefort-sur-Mer; Louis Treil, ouvrier bûcheron, secrétaire du Syndicat des bûcherons de la Chapelle Hugon (Cher); L. Warzée, ouvrier métallurgiste, secrétaire de la Chambre syndicale des ouvriers métallurgistes de Fromelennes (Ardennes); A. Vedel, secrétaire de la Bourse du travail de Thiers; M. Victor, secrétaire de la Chambre syndicale de la maçonnerie de la Seine; Albin Villeval, ouvrier typographe, secrétaire du Syndicat des correcteurs-typo-

graphes de la Seine; Paul Delesalle, ouvrier mécanicien, secrétaire adjoint de la Confédération du travail; P. Hervier, secrétaire de la Bourse du travail de Bourges; E. Clemczinski, secrétaire de la Bourse du travail de Creil (Oise); Le Blavec, secrétaire de la Fédération de la voiture; B. Milhaud, ouvrier agricole, secrétaire du Syndicat des ouvriers agriculteurs à Mèze (Hérault); A. Montbruneau, employé de l'Etat; J.-A. Pitte, ouvrier typographe, à Montluçon; L. Robert, ouvrier peintre, secrétaire de la Fédération des syndicats de peinture; F. Richaud, secrétaire de la Bourse du travail de la Leyne (Var); Léon Torton, secrétaire adjoint de la Bourse du travail de Rouen, ont répondu avec un ensemble brutal à peine nuancé de quelques réserves. Non, les ouvriers n'ont pas de patrie. Non, les ouvriers ne peuvent être patriotes. L'internationalisme ouvrier ne connaît pas de frontières. Il ne peut se concilier avec le militarisme et le patriotisme. La grève générale militaire est le meilleur moyen de faire capituler la bourgeoisie.

Opinions isolées, dira-t-on. Non pas, car ce sont des opinions représentatives. A degrés divers, tous ceux qui ont été consultés l'ont été parce qu'ils devaient exprimer non leur sentiment personnel, mais celui de leur milieu. De telle sorte qu'on est forcé de constater que par toute la France, semblables opinions ont cours dans la masse des travailleurs organisés. Dès lors, pareil mouvement d'idées n'est plus négligeable, car nous le verrons demain se traduire en actes redoutables, actes qui ne seront imprévus que pour ceux qui auront refusé de pencher leur attention sur l'évolution mentale qui les préparait.

Le trouble n'est pas moins grand chez les instituteurs (je ne parle, bien entendu, que de ceux qui pensent, qui vivent d'une vie intellectuelle, et non pas de ces nombreux, trop nombreux commis qui expédient la tâche de chaque jour, avec la hâte d'en avoir fini et le souci de ne pas mécontenter telle ou telle autorité dont la mauvaise humeur pourrait être fâcheuse). La propagande pacifiste a fait chez eux de nombreuses recrues; l'enseignement de l'histoire s'est

lentement modifié et a délaissé les barbaries des grands capitaines pour s'attacher aux transformations des mœurs et de la civilisation; l'horreur des guerres a été démontrée avec insistance et passion; et par contre-coup logique, le militarisme et le patriotisme se sont trouvés atteints et discrédités. Pour apprécier la gravité et l'intensité de ces tendances, il suffirait de rappeler le nombre des écrits qui, dans ces derniers temps, se sont efforcés de les combattre (1).

Enfin, le cas Hervé, son beau livre, âpre et passionné : *Leur Patrie* (2), la coalition du Barreau de Paris pour lui refuser l'accès de la profession d'avocat, et son procès pour l'appel aux conscrits, suivi de la rigoureuse condamnation à quatre ans de prison, ont fait couler des flots d'encre. Or, on ne prend pas pareille peine pour combattre le néant. On peut même affirmer que si le gouvernement français, d'allures avancées, s'est résigné à un procès comme celui des antimilitaristes, si contraire aux traditions de liberté d'opinion qui caractérisent la France, c'est parce qu'il s'est senti touché, compromis dans ses principes essentiels. par une propagande de cette sorte.

Dans les autres pays, le phénomène est moins aigu, moins nettement perceptible qu'en France. Mais cette grande nation a toujours été l'éveilleuse des autres peuples; et les agitations qui la bouleversent ne sont jamais restées sans écho. Au surplus, une conception qui paraît s'incorporer aux doctrines du socialisme international se répandra nécessairement par toute la terre.

(1) *La Crise du Patriotisme à l'École*, par Bocquillon. Préface de René Goblet. Paris, Vuibert, 1905.

La Patrie, la Guerre et la Paix à l'École, par Hauser. Paris, Cornély, 1905.

L'idée de Patrie et l'Humanitarisme; l'École d'aujourd'hui, par Goyau. Paris, Perrin, 1903-1906.

L'École et la Patrie. La leçon de l'Étranger, par Grosjean. Paris, Perrin, 1906.

(2) *Leur Patrie*, par G. Hervé. Paris, Librairie de propagande socialiste, 14, rue Victor Massé.

Et quant à nous, Belgique, si proche de la France, si immédiatement influencée par elle, on peut croire qu'une enquête, analogue à celle du *Mouvement Socialiste*, poursuivie chez les ouvriers ou chez les instituteurs, donnerait sensiblement les mêmes résultats. Le Parti ouvrier a été l'interprète de la classe ouvrière organisée et consciente en s'abstenant de s'associer aux festivités du soixante quinzième anniversaire, et malgré les cortèges, les revues et les *Brabançonnes*, toute la partie active et pensante du prolétariat garde vis-à-vis du militarisme, du royalisme et du patriotisme, l'attitude la plus méfiante. Les travailleurs sentent que tous ces grands mots ne servent qu'à déterminer des entraînements défavorables à leur affranchissement.

*
* *

Pour essayer de nous faire une opinion sur ces conceptions nouvelles qui heurtent si durement toutes nos habitudes mentales, tentons d'éclaircir en nous-même le sentiment qu'elles cherchent à détruire. Faisons notre examen de conscience et laissez-moi me confesser devant vous; chacun pourra, pareillement, *mutatis mutandis*, faire la même épreuve.

Me voici donc, loin, très loin, dans un pays étranger parmi des hommes dont j'ignore la langue et sous un ciel insolite, — car la patrie ne se comprend bien que lorsqu'on en est éloigné. Et je songe... Je pense à la Patrie. Quelles sont les images que ce mot fait lever en mon âme?

Patrie, chère et douce terre du Père.., Et je revois la maison familiale, au bord de la route, au milieu des arbres et tapissée de lierre... O ma chère maison, où je vins tout enfant, où se sont écoulées les heures tristes et joyeuses de ma vie; où les miens ont vécu : ma mère si tendre, trop tôt partie, et à laquelle je ne puis penser sans me sentir l'âme toute parfumée de clémence et de bonté; mon père, aux allures sévères, mais si affectueux, d'une si large culture d'esprit et d'une si belle droiture de cœur, si noblement compréhensif; ô ma chère maison, où les miens m'ont donné

tout ce qu'il y eut de meilleur en moi-même, la pitié pour les faibles, l'amour du beau, la folie de la justice; où ces leçons augustes surgissent maintenant dans ma mémoire en images frémissantes, multiples, confuses, et auxquelles je n'ose m'arrêter de peur de ne plus pouvoir poursuivre, où chaque dalle du corridor, chaque marche de l'escalier, chaque coin de chaque chambre, chaque meuble dans chaque chambre, chaque bibelot sur chaque meuble, a son histoire et sa vie et me parle de choses qu'il ne dira qu'à moi-même; ô ma chère maison, où j'ai aimé, où j'ai pleuré, où sont morts les miens!

Et je pense encore à ceux qui sont partis : à ce frère d'un esprit si ouvert, si délicat, entré, par quelle soudaine surprise de la destinée, dans l'ordre bénédictin! Batailles d'écoliers, escapades de gamins, folles et franches gaîtés de jouvenceaux, ferveurs d'art communes, qui eût dit, oui, qui eût prédit, quand souriaient nos vingt ans, que vous finiriez dans la gravité du froc noir! Et nos vacances, au loin, dans le petit village d'Erbisœul, où des parents avaient une maison de campagne grande comme un château, et un jardin comme un parc. Il y avait, au fond du jardin, à droite, un pommier dont les branches s'étendaient au-dessus du jardin du curé et dont les pommes blanches, frottées de rouge, avaient un petit goût acide et sucré que je sens encore. Il y avait un étang qui nous semblait un lac; et, plus loin que l'étang, quelques arbres que nous appelions le bois. Vers la source du bois, le soir, le pâtre menait les bestiaux en chantant : Alî! Alô! Alî! Alô! O douce mélancolie de ce chant psalmodié dans le couchant rose!... Il y avait... Il y avait nos cousines... Mais je ne saurais dire jamais tout ce qu'il y avait à Erbisœul! O la douce Patrie, terre bénie, que celle où l'on trouve de tels villages...

Et d'autres vacances, encore, nous amenèrent à Mons, chez des grands-parents, dans une rue où l'on voyait un gros bœuf de fonte au-dessus d'un marché. La tour du Château sur la colline, la Grand'Place, le Mont Panisel, toutes ces rues charmantes et pittoresques, si curieusement vieillottes et dont la vie

semble s'être arrêtée vers 1820, et au loin le Borinage, tragique et si pitoyable avec ses petites maisons tapies au pied des triangulaires terris, les voyais-je alors comme je les vois maintenant? Non, sans doute, mais leurs détours gardent des lambeaux de mon enfance, évoquant des figures aimées qui se sont évanouies, « des voix chères qui se sont tues »...

Et j'y devais revenir plus tard pour, en une demeure sur qui pleuvait la chanson du carillon, au bout d'une allée d'arbres complices dans le soir, chercher celle à qui la Destinée avait confié d'apporter dans la maison familiale, le bienfait de sa bonne tendresse et le charme des choses d'art...

O la chère maison, dans ce pays noir, si étrangement, si magnifiquement tourmenté par un formidable labeur humain : bruits des usines, grondement des marteaux, ronflement des machines, longues plaintes de locomotives, et, dans les nuits, les embrasements superbes des fumées et des feux! O mon Pays, que tu me parais beau! Pourquoi est-ce que je me sens pris tout à coup d'un si frénétique besoin de te revoir et de te retrouver? La vieille église de pierre est-elle toujours là, au milieu du village? Et le cimetière, dites, avec la route qui monte, le cimetière où dorment les miens?

Plus loin, c'était la ville, les affaires, les batailles de la Politique et du Barreau. Succès et déceptions. A certains jours, l'humanité m'y parut basse. Mais maintenant, comme toutes ces misères s'estompent et s'effacent; comme je les juge mieux, comme je suis plein d'indulgence et de sympathie pour mes adversaires; ne parlions-nous pas la même langue? Pour quelques différences superficielles, que de ressemblances profondes! N'étions-nous pas tous de la même race, du même pays, de la même famille humaine? Comme je voudrais entendre l'accent du terroir; quelques mots de wallon me seraient plus rafraîchissants qu'un peu d'eau pure à un voyageur altéré!

Et puis, ce sont les autres villes, Bruxelles d'abord, la capitale, le centre de l'agitation nationale, avec sa Grand'Place où se perpétue, dans des dentelles de

pierre, la vie héroïque du passé communal, Sainte-Gudule gothique, le Palais de Justice babylonien où j'ai si souvent plaidé, le Passage qui connut mes flâneries d'étudiant, les vieux arbres du Parc, témoins bienveillants d'entretiens enivrés, le Palais de la Nation, où s'écoulèrent des heures de fièvre et des heures d'ennui, le Musée avec les Rubens et les Stuerbout, les salles de spectacle où je rencontrai les émotions ardentes des musiques; Bruxelles et ses alentours, Laeken, Uccle, Tervueren, et la forêt de Soignes vêtue à l'automne de si somptueux manteaux de pourpre et d'or fauve; Liége, si vivante, bruissante, spirituelle, étendue au bord du large fleuve, dans un cadre de collines hérissées de charbonnages; Gand, sombre et farouche, avec son lourd beffroi, ses tristes filatures, et son van Eyck en une chapelle; Tournai, aux Chonq-Clotiers; Louvain aux monastères; Bruges, dormante en ses canaux mélancoliques sur lesquels glissent des cygnes blancs, dormante, dolente et presque morte, malgré cloches et carillons, Bruges où sont les Memling; Anvers, avec la flèche aiguë de sa cathédrale, dont l'élan n'est pareil qu'au sursaut du cœur de celui qui, après un long voyage outre-mer, l'aperçoit enfin se dresser à l'horizon : vigie de la patrie, avec son port et ses vaisseaux et le peuple fort que Constantin Meunier a si puissamment symbolisé dans son *Débardeur*, Anvers, où me sourit si étrangement, en sa robe rose irisée, et son geste détaché, la petite Salomé cruelle avec ingénuité de Quentin Metsys!

La Patrie, c'est encore cette merveilleuse succession de paysages qui va des coteaux de l'Ardenne aux plages de la Flandre. Les forêts du Luxembourg aux vieux arbres magnifiques, les vastes horizons d'où l'on voit, au matin, les vallées enveloppées de la gaze légère des brouillards, les routes qui vont, qui montent, descendent et tournent vers les villages, les rivières noires qui bavardent sur les cailloux, se glissent furtivement sous les feuillages en entraînant les sveltes truites d'argent, la Semois, l'Ourthe, l'Amblève et leurs affluents, plus séduisants encore; c'est la Meuse qui concentre leurs eaux et leurs beautés, dans cette

vallée, parfois grandiose, toujours aimable, qui va de la frontière du Sud à la frontière du Nord; c'est l'Entre-Sambre-et-Meuse, chantée par Delattre, ô ce Bruly-de-Pesches si émouvant; c'est la Thudinie contée par des Ombiaux, le Borinage décrit par Marius Renard; c'est le gras et fertile Brabant wallon dont les plaines ont vu la fin de l'épopée napoléonienne; c'est la Bruyère et Genck, les marais mirant les cieux changeants; c'est les étendues silencieuses et désertes de la Campine; c'est l'Escaut splendide devant Anvers, y apportant quelque chose de l'immensité de la mer; c'est toute cette Flandre cultivée tenacement comme un jardin, les perches où s'enroule le houblon grimpant, les champs de pommes de terre, les moissons d'or, les prairies vertes et leurs bestiaux; c'est la dune enfin, la dune de sable clair aux herbes grises, avec sa parure de villas riantes et propices aux séjours de l'été, et la vaste plage que le flot marin vient caresser voluptueusement, en y laissant de blancs festons de dentelle d'écume...

C'est tout cela, tout cela sous des cieux toujours autres, dont la mobilité, pour qui sait voir, fait un spectacle enchanteur, intarissablement varié. Cours des saisons : joies fraîches du printemps, splendeur du triomphal été, opulentes mélancolies de l'automne, deuils blancs de l'hiver; cours des heures : aurores tremblantes et douces, matins légers, midis rayonnants, crépuscules enflammés, soirs fiévreux, vous nous amenez sans cesse, par le jeu des nuages et les magies de la lumière, à découvrir en la terre aimée de nouvelles beautés. Vraiment, est-il une autre région du globe où la clémente destinée ait consenti à rassembler, dans un espace aussi restreint, tant de raisons de vivre? Comprend-on maintenant le geste admirable des Flamands, à la bataille des Eperons d'or, portant à leur bouche un peu de cette terre pour laquelle ils allaient mourir? Comprend-on

l'héroïque baiser de ces mangeurs de terre?

La Patrie, enfin, c'est non seulement le sol, mais l'ensemble des hommes qui y vivent et qui y ont vécu.

C'est, pêle-mêle, avec des amis d'hier et d'aujourd'hui, Breydel, Van Artevelde, Anneessens; Van Eyck, Breughel et Rubens; Baudouin de Constantinople et Godefroid de Jérusalem; et tant d'autres figures familières des temps disparus! C'est tout ce peuple vaillant, d'une aptitude à l'effort jamais épuisée; c'est les deux races qui le composent, celle du nord, lente, patiente, opiniâtre; celle du sud, ardente, enthousiaste, généreuse; c'est leurs souffrances et leurs joies, leurs colères et leurs pitiés, leurs traditions, leurs coutumes, c'est leur langue. Je les aime parce que je les connais, parce que je les comprends, parce que ma vie est faite de morceaux de leur vie...

De telle sorte que je crois pouvoir aboutir à cette première constatation : Chacun aime, en sa patrie, le décor de sa vie. Il l'aime en raison non seulement de l'agrément et de la facilité de cette vie, mais surtout en raison de son intensité. Il est naturellement porté d'abord à le préférer à d'autres décors moins mêlés à son existence et qu'il connaît moins, et par voie de conséquence, à s'efforcer de le conserver tel qu'il l'a aimé.

Bref, nous pouvons essayer maintenant une définition du patriotisme : C'est l'amour du décor dans lequel on a vécu et le désir d'assurer sa conservation.

***

Ainsi défini, le patriotisme est un sentiment évidemment fort respectable. Il est peu de gens qui ne l'éprouvent plus ou moins fortement. Faire appel au patriotisme est donc un moyen d'action très puissant sur la sentimentalité des masses, et il s'explique qu'on en ait si souvent usé et abusé tout en donnant à ce grand mot retentissant des significations étrangement déviées. Il s'explique encore que, pour beaucoup, nier ou discuter ce sentiment paraisse un blasphème odieux, une ingratitude monstrueuse...

Pourtant, l'observateur consciencieux sera bien forcé de reconnaître que, dès maintenant, il existe dans la société, deux catégories de gens pour lesquels

la notion de patrie, même réduite, comme nous venons de le faire, à ces éléments essentiels, est vide de sens.

Au sommet de la hiérarchie sociale, il y a un groupe de privilégiés, possesseurs de fortunes telles que partout l'indépendance leur est assurée et qui vont, au gré de la mode et des saisons, passer leur vie désœuvrée, au printemps, dans quelque capitale, en été, à la mer ou aux eaux, en automne, dans des châteaux, en hiver, dans le Midi. Qu'est-ce que l'idée de patrie peut bien leur dire, à ces cosmopolites déracinés?

Tout en bas, au contraire, est la grande masse des prolétaires réduits à offrir leurs bras pour obtenir du pain, vivant au jour le jour, sans culture intellectuelle, sans loisir pour penser, pour se déplacer et voir d'autres cieux que celui sous lequel se gagne le salaire. Spécialement dans un pays comme le nôtre où fleurit la liberté de l'ignorance, où la longueur des journées de travail est exténuante, comment veut-on que les souvenirs historiques et les émotions d'art que j'évoquais tantôt aient une signification quelconque pour l'ouvrier qui travaille tout le jour, dort toute la nuit et recommence, au sortir de l'enfance jusqu'au tombeau? La beauté de l'Ardenne et des champs de la Flandre, qu'importe-t-elle au mineur borain dont le plus extraordinaire déplacement est d'aller, une fois par an, à la foire de Mons? Qu'est-ce que l'idée de patrie peut bien leur dire, à ces trop enracinés?

Au point de vue de l'évolution sociale, ce que pensent les premiers est fort indifférent. Ce sont des parasites élégants destinés à disparaître et l'influence de leurs idées, à supposer qu'ils en aient, est parfaitement nulle.

Il n'en est pas de même des seconds. Ceux-là sont la très grande majorité de la nation. C'est à eux qu'en cas de danger on demandera l'effort nécessaire au salut. Chair à travail, chair à canon, il faut vous sacrifier pour la patrie. Qu'est-ce que c'est que cela, la patrie? demanderont-ils dès qu'ils commenceront à penser et à discuter les ordres reçus. Et que leur répondrez-vous?

Je viens de noter, en effet, que l'amour du sol natal, pour la plupart de nos concitoyens, ne peut expliquer et justifier qu'un patriotisme de clocher, borné, souvent très étroit, et touchant par sa puérilité quand il n'est pas ridicule. Pour le hausser, pour l'élargir, comment ferez-vous?

L'instruction? J'entends bien. On enseignera dans les écoles la géographie nationale, l'histoire nationale, la grandeur nationale, avec un certain entraînement de *Brabançonne* et de festivités patriotiques. Soit! Mais le difficile sera de s'arrêter.

Car, enfin, si encore une fois, j'ose essayer de juger d'après moi-même, je suis bien forcé de déclarer que la Meuse en amont d'Hastière me paraît tout aussi belle et tout aussi belge qu'en aval, que je me sens à l'aise dans le Grand-Duché de Luxembourg autant qu'en Ardenne, que sur la double place d'Arras, je me suis cru en Flandre, et qu'un jour, au cours d'une promenade en bicyclette à travers la Thiérache, je me suis trouvé devant une maison où il me semblait que j'avais déjà vécu! Je suis imprégné jusqu'aux moëlles de littérature et d'histoire françaises; j'aime Bach, Beethoven et Wagner autant qu'un blond Germain; enfin je me sens comme une autre patrie dans cette Toscane exquise qui est plus ensorcelante encore que ma terre natale.

Alors?

D'élargissement en élargissement, nous arrivons aux conceptions philosophiques supérieures, celle des stoïciens : « Quelle est ta patrie? Ne réponds pas : Je suis d'Athènes, ou de Corinthe. Dis comme Socrate, je suis citoyen du monde», ou celle de l'épitaphe de Ludlow à Vevey, rapportée par M. A. Lalande (1) : *Omne solum forti patria, quia patris*. Pour l'homme de cœur toute terre est une patrie, étant du Père.

Ainsi, sans culture intellectuelle, le patriotisme n'est pas compréhensible; cette culture le crée, mais à mesure qu'elle s'étend, elle le détruit.

La bizarrerie de ce phénomène nous conduit à constater qu'il faut ajouter un élément nouveau à

(1) *Libres Entretiens*, 10 décembre 1905.

notre définition : l'attachement aux institutions que se sont données les hommes qui vivent sur un même sol natal.

Cette notion est moderne et on ne la trouvera courante qu'après 1789. Les temps précédents ont connu le patriotisme régional ; mais c'est à partir de la Révolution que dans l'immense effort qu'ils faisaient pour conquérir des libertés jusque-là inconnues, les Français résumèrent l'ensemble de ces libertés en un symbole indispensable pour constituer, à la place de la royauté disparue, l'unité nationale : la Patrie. Ce cri : la Patrie est en danger ! inspire les plus merveilleux dévouements. Il suffit à la victoire de la France républicaine sur l'Europe coalisée et pendant tout le siècle qui suit, la Bourgeoisie organise sa victoire, récolte les fruits de la prodigieuse transformation sociale qui s'est opérée, et garde pour cet « Amour sacré de la Patrie » qui a fait son triomphe, un respect reconnaissant et jaloux.

Que la Bourgeoisie désire conserver ce qu'elle a si laborieusement acquis et l'organisation sociale, basée sur la propriété individuelle, qui lui est si confortable, c'est assez compréhensible. Qu'elle voie avec humeur discuter le patriotisme qui était un si commode ressort pour pousser les masses à défendre sa politique, c'est encore très explicable. Mais il ne l'est pas moins que le prolétariat, revenu des emballements de la première heure, commence à se demander si, sous prétexte de patriotisme, on ne lui fait pas tirer les marrons du feu.

Du moment où le patriotisme comprend, outre l'amour du sol natal, l'amour et la défense des institutions de l'Etat, il est légitime, il est nécessaire que pour tout homme qui réfléchit sa conduite, ce patriotisme se proportionne aux avantages qu'il retire de ces institutions.

Or, il n'est pas niable que si la nation belge toute entière a vu croître sa prospérité depuis soixante-quinze ans, ces bienfaits se sont répartis d'une manière fort inégale entre la bourgeoisie capitaliste et le peuple travailleur. Je renvoie ceux qui voudraient des preuves à mon affirmation aux substan-

tielles études de mes amis Bertrand, De Brouckère et Huysmans (1).

Cela étant, n'est-il pas vraiment stupéfiant de constater que la bourgeoisie a poussé l'astuce et le paradoxe jusqu'à, sous couleur de patriotisme, faire défendre ses privilèges par les fils des prolétaires? Le remplacement militaire, obstinément maintenu par le « patriotisme » bourgeois, restera dans notre histoire, comme un exemple typique de l'égoïsme d'une classe et de son habileté à duper ceux qu'elle exploite.

Mais les plus audacieuses duperies ont une fin. Un moment vient où les plus dociles entendent savoir où on les mène et les raisons de leur docilité. L'ouvrier dit : Et que me font à moi, vos libertés dont je ne puis user? Vos institutions dont je n'ai point ma part? Vous m'avez longtemps refusé le droit de vote, et quand vous me l'avez accordé, ce fut pour me signifier que je compterais seulement pour un tiers ou un quart. Si j'étais Français, j'aurais le suffrage universel; si j'étais Allemand, j'aurais le bénéfice d'un ensemble de lois me protégeant contre l'accident, la maladie et la vieillesse; si j'étais... Mais que m'importe, à moi, d'être Belge, Français, Allemand ou toute autre chose? Serais-je moins l'esclave attaché à l'usine, peinant sans relâche pour nourrir les miens, soumis aux ordres des contremaîtres, sans indépendance, sans liberté, parce que sans propriété dans un monde où la propriété est tout. J'ai travaillé en Angleterre et en Espagne, me disait l'autre jour un ouvrier verrier; c'était, à bien peu de choses près, la même existence que chez nous. J'ai été envoyé en Russie, me contait un ouvrier métallurgiste; on n'y est pas plus mal qu'ici.

« Les ouvriers n'ont pas de patrie et ne peuvent être patriotes, dit un bûcheron dans l'enquête du *Mouvement socialiste;* le mot de patrie n'a servi jusqu'ici qu'à une minorité d'hommes pour maintenir dans la servitude la masse des travailleurs

(1) *Soixante-quinze années de Domination bourgeoise* (1830-1905), par C. Huysmans, de Brouckère et Bertrand. Edition Germinal, rue Hautport, 29, à Gand. 1 fr.

inconscients. L'internationalisme ouvrier ne peut connaître d'autres frontières que celles qui séparent les classes. Il ne peut et ne doit avoir d'autre but que d'organiser la guerre des travailleurs de tous les pays contre les capitalistes de tous les pays. »

Un autre, encore : « Les ouvriers n'ont que faire de l'idée de Patrie, eux qui ne possèdent rien et se trouvent par surcroît être exploités par une classe qui sait bien être internationaliste quand ses intérêts sont en jeu. Il nous faut combattre ceux qui à l'abri de l'étiquette patriotique, exploitent tous les moyens tendant à l'asservissement des travailleurs, se moquent au surplus, comme d'une guigne, des destinées de la Patrie, du moins telle qu'ils semblent vouloir la définir aux autres. D'ailleurs, la Patrie d'un travailleur ne saurait être que là où il vit bien et jouit de la somme de bien-être que devraient posséder tous les hommes. »

Fi ! que voilà de grossiers propos, plats et sans élégance, diront les esprits distingués. Fort bien ! Mais la question n'est pas de savoir si tout cela est brutal, elle est de savoir si l'on a quelque chose de sérieux à répondre à ces protestations farouches.

*
* *

On a essayé de répondre — et Jaurès l'a fait en France avec tout l'éclat et l'abondance de son argumentation éloquente — que le plus pauvre, le plus déshérité, le plus dépossédé de tout droit participait pourtant au trésor commun de libertés, au patrimoine historique, artistique et scientifique de la Nation et qu'il fallait maintenir intacte l'âme nationale.

Qu'il y ait quelque vérité dans une telle réponse, je ne prétends pas le nier. Qu'il soit certain, par exemple, que le régime capitaliste, tant décrié, constitue un notable progrès sur le régime du travail à domicile, sur le servage, sur l'esclavage, je l'accorde. Et les plus malheureux de nos ouvriers auraient un intérêt manifeste à s'armer contre le conquérant qui voudrait rétablir l'esclavage. Mais cette hypothèse

n'est-elle pas bien théorique et est-ce ainsi que dans le fait, la question se pose? N'est-il pas plus vrai de dire qu'entre tous les peuples de civilisation occidentale, il n'y a plus, pour un ouvrier, que des différences légères dans la manière de la domination. Et ces différences valent-elles le sacrifice suprême, celui de l'existence?

Quant au patrimoine historique, artistique ou scientifique, j'ai déjà dit que ce genre d'argument touchait peu la classe ouvrière. Et l'on ne saurait lui donner tort, pas plus qu'à un aveugle qui préférerait une soupe au lard à un Boticelli. L'égoïsme bourgeois a entendu conserver pour lui seul le merveilleux patrimoine des ancêtres; faut-il s'étonner que les ouvriers inaptes à en jouir en fassent peu de cas et préfèrent des satisfactions plus palpables? Les premiers chrétiens ont-ils eu pitié des chefs-d'œuvre de la Grèce antique?

L'âme nationale, enfin, c'est un mot bien creux. Comme celle des individus, elle évolue et se modifie sans cesse. Bien prétentieux sont les théoriciens qui osent dire qu'elle est comme ceci ou comme cela et que, par conséquent, elle doit se diriger par ci ou par là. Laissez-la donc aller; elle saura bien trouver toute seule la direction qui correspond le plus réellement à sa nature et à son passé. Si l'âme gauloise, jadis éprise de gloire militaire, en comprend à présent la vanité, soyez bien persuadé que son irrésistible énergie saura bien s'attester d'autres manières et ne croyez pas le monde fini parce qu'il entend se développer autrement que ne le lui ont indiqué les idéologues!

On peut encore, toutefois, disserter sur l'âme latine et sur l'âme germaine qui sont des réalités; mais que dire de l'âme belge?

Cette aimable fantaisie pour littérateurs a obtenu le plus grand crédit dans nos milieux gouvernementaux et officiels qui y ont vu un excellent moyen de remettre à neuf un patriotisme un peu languissant. En cette année qui vient de finir, les variations sur le soixante-quinzième anniversaire ont trouvé, dans l' « âme belge », un *leit motiv* assez piquant. On en a

usé. On en a même abusé. Car, si tous les fonctionnaires émargeant au budget de l'Etat Belge, ont de péremptoires raisons pour se découvrir une âme belge, il n'en est pas de même des esprits indépendants dont quelques-uns se sont laissé aller aux paradoxes le plus vertigineux.

M. Edmond Picard, qui, par la clarté de ses exposés, la vivacité de son intellectualité toujours en éveil, l'allure chevaleresque de sa vie, est bien, quoiqu'il s'en défende comme d'une tare, l'âme la plus française qu'on puisse trouver, fut un des inventeurs de l'âme belge. Son jugement aiguisé lui révéla rapidement que soixante-quinze ans — même de paix, de bonheur et de prospérité, air connu — étaient vraiment une bien pauvre durée pour former une âme nationale et il partit, dans l'histoire, à la recherche d'arguments à l'appui de sa thèse. On trouve, dans l'histoire, comme on sait, tout ce qu'on veut. Et d'habiles avocats — car Me Picard fut suivi par une pléiade enthousiaste de disciples du Jeune Barreau bruxellois — ne devaient pas chercher bien longtemps. Au reste, le hasard les servit à merveille.

M. Pirenne leur apporta une collaboration décisive. Il refit l'histoire de Belgique de la manière la plus attachante qu'il se pouvait, avec une érudition, une méthode, une autorité qui arrachèrent des cris d'admiration. Il démontra que, pendant plusieurs siècles, celles de nos provinces qui faisaient partie de l'Empire allemand avaient cherché à s'en détacher, tandis que celles qui étaient vassales des rois de France faisaient le même effort. Il n'alla pas plus loin. Il ne prétendit point qu'une communauté de vie ait existé, à un moment quelconque, fût-ce même comme aspiration, entre ces deux territoires férus d'indépendance.

Mais ce fut assez. Du parallélisme très naturel de ces deux mouvements analogues, on déduisit ingénieusement que si ces deux parties extrêmes d'Etats mal centralisés avaient cherché toutes deux à alléger ou à rompre les chaînes qui les liaient. ce ne pouvait être que pour se rapprocher, pour s'unir, pour

chanter. dès le XVe siècle, d'ardentes *Brabançonnes :*

Flamands! Wallons! Ce ne sont que des prénoms.
Belges est notre nom de famille.

On aperçut, à la création arbitraire du Congrès de Vienne de 1815, les raisons historiques les plus lointaines; et je ne sais pas pourquoi on n'a pas prétendu que les Ménapiens et les Aduatiques rêvaient déjà d'une commune royauté constitutionnelle!

Que tout cela, malgré tant de talent dépensé, est artificiel! Et combien, à nouveau, nous y rencontrons un exemple de cette tendance qu'ont les hommes à disposer les faits selon leurs idées, tandis qu'il serait si simple et si raisonnable de disposer les idées selon les faits!

Or, le fait évident pour qui, sans préjugé, traverse notre pays, des forêts de l'Ardenne aux plages de la Flandre, c'est que nous sommes faits ethniquement de deux races bien différentes, que nous sommes deux morceaux détachés des deux grandes civilisations voisines, la française et la germanique. Le signe extérieur le plus manifeste d'une race, d'une âme collective, c'est la langue; je n'ai pas à démontrer cela. Je n'ai pas à démontrer non plus qu'une moitié de nos compatriotes parlent flamand sans comprendre le français; que l'autre moitié parle français sans comprendre le flamand. Et parmi la très petite minorité qui parlent les deux langues, il n'est qu'une minorité infime pour qui l'une de ces deux langues ne soit pas une langue étrangère, au même titre que l'anglais ou l'italien.

Cela seul devrait suffire, étant significativement révélateur. Mais, dans tous les domaines, la dualité s'affirme à ceux qui veulent regarder. Prenez une carte où l'on aura figuré le résultat des élections et vous constaterez que la division des opinions politiques correspond à la division des langues et des races. Une autre manifestation de la vie collective, est la croyance religieuse. A cet égard encore, la dualité s'atteste encore : la foi catholique est restée

très vive en Flandre; elle n'est plus que traditionnelle en Wallonie. Interrogez enfin le blason populaire : il vous fournira en Flandre quantité de traits désobligeants pour les Wallons, en Wallonie, des équivalents pour les Flamands.

Depuis soixante-quinze ans, les deux races vivent côte-à-côte, sans se fusionner, mais en se rapprochant. La cordialité de leurs rapports n'a guère été troublée. Elles ont eu un même gouvernement. Il en est résulté nécessairement des croisements. Les métis qui en sont issus ont peut-être une âme belge. Sont-ils meilleurs que les autres? M. Edmond Picard, en les glorifiant, me paraît avoir oublié une théorie qui lui est chère et qu'il a, avec sa verve coutumière, développée dans certains de ses ouvrages, notamment la *Synthèse de l'aryano sémitisme* (1); je parle de cette thèse d'histoire naturelle qui veut que les croisements ne donnent, en fait d'élevage, que des produits inférieurs. Il en a donné maints exemples frappants et assez persuasifs; je me garderai bien toutefois d'appliquer cette théorie aux « Belges ».

Mais à toute propagande de nationalisme belge, j'opposerai en m'emparant des arguments mêmes de mon interlocuteur, mon nationalisme wallon. J'exalterai ma terre natale, la Wallonie et ma race, la française.

Sur l'intensisé du sentiment wallon, voyez le dernier congrès tenu à Liége (2) ; sur la facilité de nous rattacher à la France, voyez les ouvrages de M. du Bois (3).

Je sais qu'il n'en faudra pas plus à certains flamingants pour proclamer que je rêve le démembrement de la Belgique et l'annexion à la France. Ce sont là procédés familiers à certaines polémiques; mais ce que j'écris ici n'est ni pour les imbéciles ni pour les adversaires de mauvaise foi. Les autres comprendront que constater qu'il y a deux époux dans un

(1) Edmond Picard. *La Synthèse de l'aryano sémitisme.*
(2) *Wallonia*, numéro d'octobre 1905. Liége, 10, rue Henkart.
(3) Albert du Bois. *La Veillée de Jemappes, Belges ou Français. La République Impériale.*

ménage assorti n'implique pas qu'on souhaite leur séparation.

Nous avons eu, en ces vingt dernières années, un mouvement littéraire d'un éclat, d'une variété, d'une intensité admirable : Lemonnier, Eekhoud, Verhaeren, Maeterlinck, Demolder, et tant d'autres, sont des écrivains français. Il paraît qu'il y a aussi un mouvement littéraire flamand très remarquable, c'est possible; mon insuffisante connaissance de cette langue ne me permet pas de l'apprécier. Je constate seulement qu'il y en a deux. La *Jeune Belgique*, la vaillante revue d'antan, et la *Belgique*, la récente, sont des revues belges d'expression française. Leur titre est donc trop ambitieux, à moins qu'elles ne prétendent négliger les trois millions de Belges incapables de comprendre ce qu'on y a publié (1). Cette simple remarque révèle à nouveau la dualité qu'on s'efforce de cacher dans cette invention de l'âme belge.

Je ne vois aucun avantage à nous égarer ainsi, à ajouter, avec la croyance en l'âme belge, un mensonge conventionnel de plus à tous ceux qui nous régissent déjà. Le monde dirigeant peut y être intéressé, car c'est une raison de conservation à invoquer par lui auprès des naïfs. Le gouvernement actuel peut aussi y rencontrer un avantage, l'âme belge est une excuse commode pour justifier les injustices constantes que nos maîtres flamands commettent au détriment de la Wallonie.

Quant à nos écrivains et à nos artistes, ils n'ont rien à gagner non plus à se laisser éblouir par ces joyeux paradoxes. Jadis, les bourgeois obtus affectaient de croire que, parce que Belge, on ne pouvait avoir du talent; il serait tout aussi ridicule de renverser aujourd'hui la proposition, de dénier tout mérite à l'étranger et de croire qu'il suffit d'être

(1) Il n'est peut-être pas très aimable d'enlever aux hôtes qui veulent bien vous accueillir des illusions auxquelles ils paraissent tenir beaucoup. Aussi je m'excuse de faire remarquer à *La Belgique*, si férue de l'âme belge, qu'elle n'est qu'une demie-Belgique : la française. Elle en sera désolée; et pourtant, dans mon esprit, je ne saurais lui faire de compliment plus flatteur!

Belge, de peindre ou d'écrire belge pour être un grand homme !

*
* *

Reste toujours à savoir ce que la bourgeoisie peut bien répondre à la classe ouvrière quand celle-ci conteste, non qu'elle puisse avoir certains intérêts à la conservation de la patrie (en cette forme, la dénégation est trop absolue ; mais cette forme est outrancière à dessein, et nécessairement, pour affirmer la vérité qu'elle contient), mais que ces intérêts sont, dans tous les cas, très inférieurs à son intérêt de classe, à son intérêt international de travailleurs exploités ?

Rien de valable, à mon sens. Et la preuve, c'est qu'on ne discute plus, on frappe. Un homme déclare partager ces idées : du coup il est proscrit, comme hérésiarque. Le Barreau de Paris, à l'unanimité, et à raison de ses opinions seules, le déclare indigne de porter la robe. Le jury de Paris le déclare coupable et digne de quatre années de prison.

On cherche vainement un motif de raison à d'aussi rigoureuses décisions. Il n'y en a pas. Il n'y a que des motifs de foi. L'antipatriote est coupable de ne pas croire au patriotisme. La sentence du Conseil de l'Ordre, cet effarant procès des antimilitaristes, rappellent d'une façon saisissante les procès d'hérésie, qu'on pouvait croire impossibles au XXe siècle.

Et nous touchons ici à une des acceptions les plus répandues du patriotisme ; pour beaucoup, c'est un dogme, une conception au-dessus et en dehors de la critique et du libre examen, une foi, une sorte de religion. Les sociétés anciennes reconnaissaient pour lien commun, la foi religieuse, malheur alors à qui niait ou discutait cette foi ! C'était l'ordre social même qu'il niait et dont il ébranlait les assises. Les sociétés modernes ont pour ciment la foi patriotique, malheur de même à qui nie et discute cette foi ; c'est l'ordre social entier qu'il menace et qui se venge !

Et cette assimilation du sentiment patriotique au sentiment religieux explique encore les innombrables malentendus qui se produisent sur ces sujets parmi les

hommes. Pour qui pense aux admirables vérités d'amour, aux merveilleux élans d'idéal dont la religion a enrichi l'âme humaine, il est pénible et révoltant de la voir attaquer; mais si celui qui l'attaque vise les basses superstitions dégradantes, la féroce intolérance, ou les impitoyables oppressions qu'a également produites la religion, n'a-t-il point raison pourtant dans ses diatribes? De même, patriotisme évoquera pour certains, la bravoure, les dévouements généreux et héroïques, les sacrifices magnanimes; et pour d'autres, le prétexte sonore des plus viles machinations des aigrefins de la finance, des brigandages licites ou des ambitions maladives (1). Les uns et les autres défendront leur opinion avec l'ardeur passionnée que comportent de telles causes, et tous auront tort, et tous auront raison.

Serons-nous parmi ceux qui se lamentent ou qui s'indignent, ou bien parmi ceux qui se réjouissent et qui espèrent, en assistant à l'agonie de cette grande idée qui depuis plus d'un siècle semblait au-dessus de nos controverses? Je n'hésite pas à répondre : je suis de ceux qui se réjouissent et qui espèrent. Il ne faut jamais craindre la vérité, et bien qu'il faille souvent pour la dégager de l'erreur, des heurts et des souffrances, elle est toujours, en définitive, salutaire et féconde.

L'esprit du libre examen a pu mettre en péril les sociétés religieuses; il nous a conduits à des compréhensions plus exactes et plus hautes. La propagande antipatriotique peut mettre en péril la constitution actuelle des sociétés modernes; elle nous conduira à des organisations supérieures et plus justes.

J'y vois, dès maintenant, la promesse d'un bienfait tant imploré, tant réclamé, et qui paraissait si loin et si chimérique : la fin des guerres.

Car, coïncidence singulière, ce mouvement parti d'en bas, dominé par le plus brutal instinct matériel : l'internationalisme ouvrier, se rencontre, pratique-

(1) « Le patriotisme est le suprême argument des scélérats. » Il est bon de rappeler ce mot d'un parlementaire anglais qui paraissait s'y connaître.

ment, avec un mouvement parti d'en haut, de l'élite, dicté par les plus hautes aspirations vers l'idéal : le pacifisme. Les uns et les autres travaillent pour la paix. Les uns et les autres veulent qu'un jour vienne où les peuples iront comme les individus aujourd'hui, sans armes et sans que leur sécurité soit menacée ; les uns et les autres veulent que la barbarie des massacres et des batailles ne soit plus qu'un souvenir monstrueux, comme l'anthropophagie, les sacrifices humains, ou l'esclavage.

Mais le mouvement pacifiste, malgré ses intentions généreuses, restait bien pauvre en résultats. L'ironie du destin a voulu que le souverain qui avait eu, dans ses jeunes années, le beau geste de convoquer la Conférence de La Haye, se soit couvert de sang plus qu'aucun monarque au monde, jusqu'à en étouffer. En dépit des arbitrages internationaux, des congrès interparlementaires, des prix Nobel, tous les Etats de la terre continuaient, jusqu'à l'épuisement, des armements colossaux.

La fin des guerres? Allons donc, Mme la baronne de Suttner est une vaillante femme, un peu idéaliste, et M. Charles Richet (1), un philosophe fort distingué, mais il nous faut des guerres, disaient — pensaient tout au moins — les militaires de tout grade, impatients d'avancement et d'aventures; il nous faut des guerres, disaient les financiers et les gens d'affaires avides de butin; il nous faut des guerres, disaient les marchands et fournisseurs des armées, prêts à ramasser de louches bénéfices dans le sang et des larmes; il nous faut des guerres, disaient les gouvernants, heureux de diversions en cas de difficultés intérieures; il nous faut des guerres, disaient les politiciens espérant le triomphe de leur coterie et la chute de la faction rivale ; il nous faut des guerres, écrivaient des journalistes en quête d'un article brillant. Et tout cet odieux chœur d'égoïstes sinistres : les puissants du jour, laissait se poursuivre avec une

(1) Lire la belle étude de M. Charles Richet : *La Paix et la Guerre*, dans les *Cahiers de la Quinzaine*, octobre 1905, Paris, 8, rue de la Sorbonne.

indulgence méprisante, la généreuse campagne pacifiste.

Mais voici que l'indispensable instrument de tous ces forfaits, commence à penser, à raisonner, à comprendre, et qu'il dit tout net : Officiers, spéculateurs, marchands, gouvernants, politiciens et journalistes, vous voulez qu'on se batte? Eh bien! battez-vous, dévorez-vous si cela vous plaît, mais moi je ne me bats plus *pour vous!*

Qu'une pareille détermination ait des motifs moins nobles que celle du soldat Owen, cette émouvante création de Romain Rolland (1), je ne le contesterai point; mais c'est précisément parce que les motifs en sont peu élevés, simples et d'ordre matériel, qu'elle a grande chance de se généraliser.

Plus de soldats; plus de guerre. Et voilà comment l'antimilitarisme ouvrier fait mieux que les plus éloquentes prédications pacifistes.

Oh! je sais bien que ce ne sera pas pour demain. La masse du peuple est encore sans conscience et sans énergie. La grande majorité se compose de pauvres êtres soumis et passifs, aussi misérables intellectuellement et moralement qu'ils le sont physiquement et économiquement. *Il y a en Belgique, même dans la classe ouvrière, des âmes serviles qui sont remplies d'attendrissement par un salut d'un personnage huppé quelconque*; il y a, à Paris, même dans la classe ouvrière, des gens qui ont bêtement hurlé hier « A Berlin! » et qui le répéteront peut-être demain; il y a, à Londres, même dans la classe ouvrière, des impulsifs qui acclamaient les jingoïstes les plus exaltés; il y a, à Tokio, des frénétiques qui ont fait des émeutes contre la Paix de Portsmouth. Il y a partout des suiveurs et des dupes, et l'on n'a pas encore vu des moutons dévorer leur berger.

Mais patience! Il y a partout déjà, tandis qu'au sein des Parlements (2) les démocrates affirment solennellement le droit du peuple à vouloir la paix, à

(1) Romain Rolland, *Le temps viendra*. Cahiers de la quinzaine. Paris, 8, rue de la Sorbonne. 1903.

(2) Récents discours de Jaurès et de Bebel.

être au moins consulté sur la guerre, des socialistes révolutionnaires qui pensent à donner à ces discours une sanction immédiate et pratique. Chez les travailleurs du charbon et du fer, chez les bûcherons et les paysans, l'idée de la grève générale militaire fait son chemin. Il ne faut pas que ses fervents soient bien nombreux pour qu'ils constituent rapidement, pour le Pouvoir en cas de guerre, un danger intérieur venant compliquer le danger extérieur. Et plus ils seront nombreux et résolus, plus la guerre deviendra difficile.

A travers quels abominables déchirements et douleurs, ce rêve éperdu de la fraternité des souffrants se réalisera-t-il ? Par quels drames et quelles catastrophes l'Humanité se délivrera-t-elle enfin de son cruel égarement? Comment mourra la guerre? Peut-être sur un champ de bataille, au lendemain d'un siège, par la réconciliation des belligérants : travailleurs adeptes d'une même doctrine, ainsi que l'a prestigieusement prévu dans les *Aubes*, notre grand poète Verhaeren?

Peut-être? Qui sait? Mais ce que je sais, c'est que l'internationalisme ouvrier rapproche cette heure attendue. Elle vient, elle viendra. Après des siècles d'angoisse, voilà que nous pouvons répéter, avec quelque espoir, la clameur magnifique du prophète juif : *Le temps viendra, quand tous les hommes sauront la vérité, quand ils fondront les piques pour les faux, les sabres pour les herses et quand le lion s'étendra auprès de l'agneau. Le temps viendra...*

JULES DESTRÉE.

HENRI BAES

PEINTRE-DÉCORATEUR

Il y a un tiers de siècle, un jeune ouvrier peintre prenait tous les soirs, sa besogne terminée, le chemin de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, alors installée dans les sous-sols de l'actuel Musée ancien. C'était un apprenti songeur, inquiet, et qui, tout en peignant le jour entier les façades de maisons bourgeoises, le plafond des appartements et la cage des escaliers, rêvait de pouvoir orner toutes ces surfaces froides et monotones de compositions originales, en rapport avec leur cadre, en harmonie avec leur ligne architecturale. Son séjour à l'Ecole fut une désillusion ; il eut vite le dégoût de l'éducation conventionnelle et sacrifia pendant des années, au désir de pouvoir dessiner, l'inéluctable ennui des leçons infructueuses. Henri Baes doit son caractère en grande partie à la contrariété que connut son adolescence. L'impossibilité de cultiver son instinct, de lui laisser suivre son cours impétueux, a augmenté sa volonté de réaliser son espoir, a fait mûrir en son esprit les fruits de longs raisonnements, qui sont devenus des lois. Copier des gravures, des plâtres, s'efforcer d'imiter le mieux possible des choses inanimées, cela n'entrait pas dans l'humeur de l'artisan, que la vie attirait par ses mille manifestations, que la nature séduisait éperdûment.

Il a retiré de ce passage à l'Académie un sens de l'enseignement rationnel admirable, qu'il a commencé

par s'appliquer à lui-même, devenant son propre élève. La négligence totale où restait l'art du décor, de l'ornementation, lui donna l'envie de rénover cet art qu'il n'était plus possible à personne d'embrasser, puisqu'on n'en organisait pas l'étude. Il existait, à vrai dire, une classe de peinture décorative. Mais elle était établie sur des bases tellement singulières, qu'il n'en était jamais sorti un décorateur. Des canons étroits paralysaient les élèves, des règles strictes tuaient leur initiative, et l'ordonnance rigoureuse des cours intimidait tout le monde et rendait même honteux les véritables tempéraments, qui ne résistaient guère à pareille oligarchie. Dans ce cerveau chercheur, l'observation, la réflexion firent naître tout un système d'application du savoir professoral. Au mal qu'il reconnaissait, il avait le remède. Et logiquement il en profita le tout premier. Dans son travail il se dicta désormais des règles nouvelles, qu'il suivait scrupuleusement, livré à la joie jalouse de se donner raison en créant sa propre personnalité, en la complétant par une docile obéissance à des principes intimes. Il dut attendre vingt ans pour dispenser à des disciples dévoués et emballés la récolte probante de cette culture esthétique. Le jour où il devint titulaire du cours supérieur de composition ornementale à l'Ecole des Arts Décoratifs, fondée en 1887 par le bourgmestre Charles Buls, il put enfin se flatter de commencer l'œuvre de rénovation esthétique dans le domaine qu'il avait conquis.

Jusqu'à trente ans, Henri Baes resta au service d'un entrepreneur de peinture; il était devenu le chef de l'atelier de dessin de cet industriel, qui savait apprécier ses mérites et se gardait bien de contrecarrer son inspiration. Les manifestations du talent de l'artisan grandissaient en originalité. Maître de lui-même, assuré de la nouveauté de son expression, il quitta son patron. On était en 1880. Recommandé au gouvernement de son pays par des admirateurs de ses ouvrages, il obtint de décorer les principaux compartiments de l'Exposition nationale de Bruxelles, célébrant le Cinquantenaire de l'Indépendance de la patrie. Ces travaux, empreints d'une distinction

élégante, furent cependant peu remarqués par le grand public. Dans une Exposition on a bien autre chose à regarder. Henri Baes ne le regretta point. Il suivait sa voie et poursuivait son but avec ténacité.

Il est plus difficile pour un érudit d'avoir une idée neuve que pour un ignorant; l'homme *sachant* doit se méfier de la réminiscence, celui qui ignore possède la spontanéité. Mais l'homme instruit qui parvient à créer est d'autant plus puissant qu'il sait discipliner son savoir et le faire servir au bénéfice de sa création. Henri Baes s'est familiarisé avec ce qui a été conçu et exécuté avant lui. Il a analysé les façons diverses dont les peuples, à travers les âges, ont orné leurs demeures, illustré de fresques leurs monuments, enjolivé de peintures les frontons, les murs de leurs habitations. Il sait les circonstances qui guidèrent le goût des hommes de tous temps, quels sont les faits qui marquèrent d'un cachet spécial l'extériorisation de leur vision ornementale et créèrent les styles. Ce qu'il a appris, lui a depuis longtemps démontré qu'un style ne s'innove pas, qu'il faut autre chose que le désir obstiné de quelques individus pour assurer sa floraison. Le style est fils des événements. Il montre dans sa généalogie le mariage de l'histoire et des soucis, de l'orientation d'une époque. La gloire austère du temps du roi-Soleil, sa puissance luxueuse, sa diversité morale, tout cela se traduit dans les lignes mêmes, sévères et maniérées à la fois, du style Louis XIV. Un simple boudoir de style Louis XV évoque avec éloquence le raffinement, le manque d'équilibre, la versatilité du règne suivant. Le style Louis XVI est tout de grâce et de finesse exquise. Chaque style accomplit une mission, naît, grandit, meurt, en engendre un autre. A certaines époques on constate des retours au passé, dus à une conformité de penchants, de mœurs; parfois de véritables sautes se produisent, précisément occasionnées par quelque accroc dans un mouvement, par une interruption dans sa marche ascendante.

Au cours d'une conversation avec Henri Baes, le décorateur me confiait une opinion vraiment remarquable sur la caractérisation de nos arts mineurs

contemporains. L'emploi de la ligne courbe, généralisée à la suite de l'usage pondéré, réfléchi qu'en ont fait, un peu partout, des architectes, des artisans de valeur incontestable, a donné lieu à une débauche d'arabesques, d'entrelacs, d'enroulements sans suite, appliqués à tout propos et à propos de rien, dans le bâtiment, dans le mobilier, dans la majolique, dans le bijou, dans l'illustration du livre, dans la peinture décorative. C'est devenu l'école de la brindille, de la fioriture, du copeau. Cela est fol, puéril, audacieux, irréfléchi. Notre époque est là dedans tout entière. Mais cette débauche fait naître la réflexion, le discernement; le travail d'élimination s'opère. Le raisonnement reprend le dessus et le goût reconquiert son autorité.

Et précisément ce goût nous ramène aux productions du premier empire, qui répondent par leur aspect au besoin de posséder un art solide, bien assis et splendide, qui caractérise le début du XXe siècle. Le style d'il y a cent ans, né cependant, bien qu'on le conteste souvent, avant les conquêtes napoléoniennes mais alimenté par l'éclat de leur gloire, disparut en pleine florescence. La Restauration fut aussi la réaction. Tout logiquement la politique imprima son sceau à l'orientation subséquente.

Le style empire aurait dû parcourir toute la première moitié du XIXe siècle. Une bataille arrêta son évolution totale. La génération actuelle par instinct le reprendra, le reprend déjà; et de ce style rénové, un peu lourd. un peu massif, un peu trop cossu, le sens moderne de la ligne ondulante, spirituelle, caressante à l'œil, fera une chose riche et forte, pratique et agréable, dont notre vie s'accoutumera à ravir. Le style qui doit particulariser nos sociétés contemporaines sera né d'un fiévreux désir de nouveauté greffée sur l'unanimité d'une direction rétrospective. Répétition d'un phénomène souvent observé dans les civilisations anciennes et modernes. Opinion qui semble devoir se réaliser.

L'art du décor est un art particulièrement ingrat. Forcément il doit se borner, puisqu'il est esclave du cadre. « La décoration, a dit Paul Rouaix, est secon-

daire en ce sens qu'elle dépend étroitement de l'ensemble qu'elle décore, qu'elle en naît, qu'elle en sort, qu'elle lui est entièrement liée » Un décorateur est tenu, pour chaque ouvrage, en vertu de la diversité de l'architecture, de modifier sa vision, de la transformer; il faut que sa peinture ne bouscule pas l'ambiance, qu'elle se marie avec elle et que l'une et l'autre aident surtout par leurs qualités propres à se faire mutuellement valoir. La nécessité chez le décorateur fait loi bien souvent; et lorsque l'espace condamne son charbon ou sa brosse à atténuer leur emportement, à réduire leur jet à des proportions rigoureuses, il n'est rien pourtant qui puisse permettre au décorateur de passer outre. C'est alors qu'on apprécie l'artiste. A la façon plus ou moins heureuse dont il tirera parti d'une surface réduite, d'une surface mal exposée et de forme torturée, on reconnaîtra sa maîtrise ou sa médiocrité. Voyez quel parti merveilleux Eugène Delacroix a tiré des pendentifs des cinq coupoles de la bibliothèque du Corps législatif, qui emprisonnaient le peintre dans une géométrie inexorable. Nous avons à la mémoire ce que disait Charles Blanc, à propos des œuvres du créateur de *la Barque du Dante* ornant l'ancien salon du roi, au même Palais-Bourbon : « Sans percer les parois par des perspectives malencontreuses, sans rompre les lignes de l'architecture, mais au contraire en obéissant par tous ses mouvements à ses droites et à ses courbes, en les affirmant, le peintre a fait une véritable décoration murale qui enchante le regard et transporte la pensée dans ces hautes régions où la réalité se confond avec l'allégorie, où la vie raréfiée s'élève jusqu'au symbole. » Voyez aussi combien intime est l'accord entre les fresques de Raphaël au Vatican et l'œuvre décoratif de Jean d'Udine, si splendide, si riche, dans les Loges somptueuses de Bramante.

Henri Baes, qui a beaucoup voyagé, qui est un homme instruit, n'ignore pas tout cela, sans doute. Sans vouloir le comparer à ces maîtres immortels et sublimes, je remarque qu'il s'inspire de leur exemple, quoiqu'il ne songe pas cependant à les imiter. Car,

en agissant ainsi il n'aurait jamais été original. Il a le respect de l'architecture qui doit limiter ses ouvrages et il donnera à ceux-ci le caractère compatible avec le bâtiment même abritant les parois qu'il doit recouvrir. Mais par la magie de la tonalité, par la belle ordonnance de la ligne ornementale appliquée avec une recherche exquise, il fera chanter les murs sous la caresse de la lumière locale.

Sous prétexte que la décoration doit être le complément de la construction, Henri Baes eut tout d'abord, par excès d'observation des règles, une vision par trop éthérée et nébuleuse. Chez beaucoup de gens, décoratif veut dire vague, effacé, brumeux, alors qu'il faut surtout entendre par-là : enveloppé. Henri Baes versa dans cette erreur. Un élève de Paul Delaroche, Gendron, qui eut beaucoup de talent, avait témoigné d'un défaut identique. Théophile Gautier a écrit de lui qu'il excellait « à condenser en un gracieux brouillard les ombres phtisiques des jeunes filles tombées avec les feuilles de l'automne ». Cependant Henri Baes, lui aussi, peut sortir, lorsqu'il le veut, « de cet extra-monde où voltigent des formes diaphanes ; le soleil ne fera pas évanouir son talent, comme il dissipe les fantasmagories de la mort ». Insensiblement il déchira cette brume qui gazait ses compositions initiales. Son tâtonnement lui fut salutaire ; il lui a conservé le souci de la discrétion dans la couleur et lui a accordé le don de comprendre admirablement la relation des choses interprétées.

Le talent de Henri Baes se consacra initialement, de préférence, à la figure. La partie ornementale n'occupe dans ses premiers ouvrages que peu de place. Insensiblement, le paysage, la nature, l'atmosphère se substituèrent aux personnages. De plus en plus aussi l'artiste sacrifiait au goût pour l'ornementation et exécutait, dans ce domaine spécial et charmant de la décoration, des choses d'une nouveauté exquise auxquelles il doit la grosse part de son renom. Il n'a pas abandonné la figure humaine. Mais il l'utilisera d'une façon plus logique. Jadis, ses énormes peintures murales semblaient être des

tableaux agrandis, comme aussi, si nous renversons la proportion, certaines œuvres de numismatique paraissent être la réduction de médaillons. Tout objet doit avoir le caractère propre de sa destination. Henri Baes l'a compris. Amant fidèle des formes réelles, des silhouettes, de la vérité des plans, il ne se permettra pas de toucher à l'exactitude d'une seule ligne.

Autour d'une femme symbolique, représentative, d'un dessin pur et d'une attitude exacte, il peindra un jardin idéal : une étendue de rive, un intérieur imaginé. Pour aider à l'expression de la figure, pour augmenter sa signification, estimant qu'il ne faut point être esclave de la nature, il peindra, selon sa compréhension personnelle, des arbres en rouge, des chemins en vert, des eaux en violet; mais le tout semblera tellement vraisemblable, se mariera de manière si intime que ce cadre féerique prendra à nos yeux les apparences de choses vues et nous séduira par sa tranquillité suggestive et son repos senti.

S'il doit décorer une maison, un palais construits dans un ordre classique, il parviendra, tout en exécutant ses ouvrages dans le style voulu, à mettre dans sa coloration, dans sa composition, une empreinte de nouveauté subtile qui sera comme sa signature. Dans cet esprit-là il a peint l'intérieur du Théâtre communal de Bruxelles, un vrai bijou de reconstitution de renaissance flamande, dont la scène est ornée d'un rideau absolument splendide par la composition et le flou heureux des plis de la draperie. Ce théâtre est, comme on sait, l'œuvre de Jean Baes, frère de l'artiste, qui a introduit dans son monument des applications d'une hardiesse réussie. Victor Horta déclare qu'il doit beaucoup à Jean Baes, en ce sens que cet artiste a ouvert ses idées sur l'avenir en le poussant impérieusement dans la voie de la modernité.

Henri Baes tire un parti superbe de la flore; sans verser dans les erreurs de ceux qui font de l' « art moderne » à outrance, en dépit du goût et du raisonnement, il sait styliser une plante, une fleur avec une simplicité surprenante. Il accuse leur caractère spécial et les rend éloquentes en les multipliant dans des

panneaux, en les introduisant dans des compositions allégoriques pleines de vie. Je connais de lui une orangerie dont la décoration, ayant pour thème le beau fruit à écorce d'or, cher au Roi-Soleil, est tout à fait ravissante d'inédit. Quand il se contente d'employer l'ornement, Henri Baes est sobre, pondéré, presque méticuleux dans la recherche de l'arabesque, de l'entrelac, de la frise. Il y fait preuve d'une large imagination. Rien de plus beau dans ce domaine, que les ouvrages exécutés pour *la Nieuwe of Litteraire Societeit* de La Haye, en 1900. Ce sont d'immenses sgraffites, ornant le hall, la salle de lecture et la salle de conversation. Le centre de chacune des parois est occupé par une figure symbolique, d'allure imposante et d'une signification altière : La Symphonie, la Tragédie, la Poésie. Tout autour règne une décoration charmante, ingénieuse, toute une floraison d'essences diverses qui étendent leur branchages feuillus dans des enlacements, dans des parallèles exquis et gracieux.

Henri Baes allie heureusement la figure et l'ornement. Il tient en cela de ses ancêtres, les ouvriers d'art de la Renaissance. Contemplez, pour vous en convaincre : la façade de son atelier, où deux femmes d'un dessin correct ont la distinction flexible des plantes qu'elles arrosent et dont elles cueillent les corolles; les quatre panneaux si puissants de couleur du café du Nouveau Cirque, à Gand, dont la gorge montre une ornementation florale et animale particulièrement ravissante; le grand tympan d'un hôtel particulier de Francfort, qui est un chef-d'œuvre de simplification. Lorsqu'il n'utilise que la figure humaine, Henri Baes n'obtient pas une expression moins intense, moins significative. Il a peint, pour la salle de conférences des usines Solvay à Dombale, des compositions d'un art élevé, ayant pour sujet les sciences et les industries; ce sont des pages qui parlent véritablement : Une jeune fille accroupie tourne les feuillets d'un livre et pose un compas sur le globe terrestre; une autre, posée devant une enclume, chauffe à la flamme ardente d'un brasier une barre de fer. Toutes deux sont largement drapées et les

visages, les gestes ont ce caractère de vie et de vérité que seuls les observateurs de race savent imprimer à leurs interprétations.

Quelle quiétude ne respire pas cette hautaine figure assise et casquée, peinte à la sanguine : *les Arts*, qui faisait la richesse du compartiment de l'Académie de Bruxelles à l'Exposition universelle de 1897? Et quel ravissement inspire aussi ce panneau intitulé *L'Art appliqué*, où, dominant un paysage d'une perspective infinie, une déesse, vêtue d'un manteau léger qui laisse voir ses formes, s'accoude sur un arbuste dont s'écartent les deux branches maîtresses et qui tient à la main une palette chargée de couleurs? Mais que ce soient la fleur, l'animal, l'homme, Henri Baes donne toujours la sensation reposée de la nature. Il sait mieux que personne que dans celle-ci rien n'est violent, qu'elle constitue sa propre harmonie. Le peintre en a analysé le mystère et pour approfondir ce mystère il suffit de se plonger en elle, et de l'aimer. Henri Baes a d'ailleurs des principes très personnels sur l'étude de la nature.

A l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, il est parvenu à fonder un cours supérieur de composition ornementale où tout l'enseignement est basé sur la connaissance de cette nature. Il s'efforce spécialement d'introduire la figure humaine dans l'architecture. Avant tout, il recommande l'usage du modèle vivant, dans un cadre que l'imagination de l'élève concevra. Il a rompu depuis longtemps avec la déplorable tradition en vertu de laquelle on apprenait aux jeunes gens les styles et leurs caractères. Il savait, par expérience, que si quelque chose ne s'apprend pas, ce sont bien les styles. Leur familiarité est une question de temps et de goût. Plus un étudiant possédera de liberté, plus il pourra tabler sur son sentiment et sur son initiative. Lorsque le maître donne pour thème une composition destinée à orner une salle, un vestibule, un plafond, une voûte, il abandonne à chacun le choix du style qu'il désire appliquer ou qu'il comprend le mieux. Et il explique la logique de son système par une maxime indiscutable : « Il faut permettre à tous de produire ce

qu'ils savent et non ce qu'ils ne savent pas. » Mais tout le monde ne partage pas ses vues. Au début, il eut de vives controverses avec le peintre Portaels, alors directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Celui-ci rappelait le professeur aux règles consacrées et ne lui pardonnait pas de proclamer le droit des élèves à une orientation individuelle. Henri Baes, qui est un irréductible, n'abdiqua point; mais n'y tenant plus, voyant qu'il succomberait dans un combat où les préjugés servaient si favorablement son adversaire, il voulut donner sa démission. Une si belle conviction désarma le célèbre peintre. Henri Baes finit même par le convaincre de l'excellence de son éducation, ce qui est difficile chez un homme prévenu.

De fait, le décorateur est tout simplement un révolutionnaire. Il trouve qu'on a complètement tort de commencer à dessiner d'après plâtre pour arriver insensiblement au modèle vivant. Selon lui, il faut travailler en premier lieu d'après nature dès l'entrée à l'école, et alors qu'on est encore gamin. Dans les cours supérieurs seulement, il recommande l'étude des classiques. Il sied de raisonner devant l'antique et non pas d'essayer de rendre fidèlement sa beauté. Il est nécessaire que tout se fasse d'après nature, laquelle doit être interprétée selon les formules décoratives; le sentiment artiste fera le reste. L'élève a besoin d'être entouré de tout ce qui peut élargir ses vues, compléter son savoir et engendrer la réflexion et la recherche. Jadis on l'empêchait de voir beaucoup de choses, car on craignait que la confusion n'enlevât à son esprit toute direction judicieuse. Pourtant, l'apprenti a besoin de l'atmosphère des chefs-d'œuvre de tout temps. Henri Baes, qui songe à l'avenir, rêve de rassembler dans un grand hall les reproductions les plus pures de la statuaire antique; au milieu de tous ces êtres immuables, il camperait un modèle nu dont s'inspireraient les élèves de son atelier. La proportion harmonieuse, le caractère naîtraient tout de suite de la comparaison, et l'étudiant se rendrait compte de cette vérité : c'est que la beauté plastique n'est pas réglementée par des canons,

mais qu'elle est le produit d'un tempérament individuel et d'une compréhension personnelle des objets qu'on veut sculpter, peindre ou dessiner.

Il est naturel qu'un homme ayant pareille conception de l'enseignement des arts décoratifs ait subi lui-même, tout d'abord, l'influence de ses propres principes. Les œuvres de Henri Baes démontrent magistralement, éloquemment, que s'il bouleverse toutes les données courantes, toutes les erreurs enracinées, c'est dans l'intérêt des arts en général et des arts mineurs en particulier. Car son esprit averti est essentiellement celui d'un créateur qui saisit la beauté ornementale et sait l'exprimer de manière inédite.

SANDER PIERRON.

LES GRANDES ESPÉRANCES

L'ARMÉE DE CATILINA (1)

I

Repoussé, par un scrutin récent, de la vie politique où il mettait son ambition, et navré de ne pouvoir défendre de sa force active un idéal où il voit le salut de sa race et sa personnelle raison de vivre, mais que tous les partis, cantonnés dans leurs intérêts immédiats, repoussent presqu'unanimement, Jacques Le Hardy promène par le monde une humeur atrabilaire que son impuissance exaspère, et où il trouve le charme secret d'une continuelle exaltation. Placées dans l'universel, ses déceptions intimes lui paraissent ennoblies, et son hypocondrie se grandit de toute l'inquiétude publique dont il croit entendre l'écho dans son cœur.

« Heureux qui garde son sang-froid devant les prodigieux changements qu'on voit s'opérer autour de nous, se dit-il : L'or et le pouvoir, concentrés en quelques mains anonymes et toutes-puissantes, la foule immense et servile des pauvres qui, dépouillée de ses dernières espérances, s'agite confusément, et dans l'immédiat cherche un vain bonheur, tandis que ses chefs, que déjà l'or a gagnés, s'efforcent inutilement de la contenir et de la

(1) *Ceci est la première partie d'un petit essai dialogué qui paraîtra* in extenso *dans* LA BELGIQUE artistique et littéraire. *L'auteur supplie qu'on n'y cherche pas des conclusions prématurées. C'est ici la description d'un état d'esprit contemporain et rien autre chose.*

discipliner ; entre ces deux brutalités rivales, toute la jolie civilisation, tout l'humanisme poli de nos ancêtres menacé de dissolution, et d'autant plus près de périr qu'il amollit les courages de ceux qui, l'ayant pratiqué, en sentent tout le prix.

Ah! le spectacle est beau, et ma curiosité se pourrait passionner pour l'étrange et captivante vision d'un monde qui se désorganise. Mais je ne suis pas ce contemplateur glacé. J'appartiens à une espèce d'hommes nés pour la guerre, pour l'art et pour l'amour. L'âpre souci du négoce, les soins menus et constants des affaires, les changements de visage, les comédies incessantes que réclament la vente et l'achat, sont impossibles à ceux de ma race. Nous pouvons nous battre et conquérir. Nous pouvons ensemencer la terre féconde que nos pères ont aménagée pour nos travaux, mais aux combinaisons de l'usure comme aux ruses marchandes, notre esprit est impuissant et surpris. Dans un monde mercantile, nous ne pouvons être parmi les maîtres : Attendrons-nous qu'on nous réduise au sort des esclaves ? »

C'est dans cet état d'esprit, qu'il alimente aux pires diatribes d'une presse que le scandale fait vivre, que Le Hardy rencontre son ancien camarade de collège Polydore Patience, socialiste révolutionnaire, personnage barbu, apostolique et méthodique, dont les yeux ardents et fixes disent la joie de posséder une certitude et de grandes espérances. Patience est un austère, un rigide, un convaincu, mais il n'en est cependant pas encore venu à ce point de prosélytisme où toute contradiction engendre la colère. Il se souvient d'avoir été jadis une pauvre âme errante, hésitante et confuse à laquelle le socialisme religieux a fini par apparaître comme un port de refuge, et malgré sa foi volontairement aveugle dans l'Evangile nouveau, il garde un goût dangereux pour les raisonnements hardis et la pensée libre.

Le Hardy et Patience ne se sont point vus depuis de longues années, et ne fréquentant ni le même monde, ni le même idéal, ils se sont longtemps méprisés à distance ; mais aujourd'hui une haine commune les réunit, — il n'est point parmi les hommes un lien qui soit plus fort —, et à s'expliquer l'un à l'autre, ils trouvent quelque plaisir. Ainsi s'engage leur dialogue :

POLYDORE PATIENCE. — Vous commencez à venir à nous, Le Hardy. Je ne désespère point de vous voir dans nos rangs.

LE HARDY. — D'où vous vient cette espérance?

POLYDORE PATIENCE. — Je l'ai conçue le jour

où j'ai vu que vous rêviez de renverser du pouvoir les syndicats de financiers parlementaires qui nous oppriment.

LE HARDY.— Il est vrai. Je hais ces corrompus, porte-paroles et serviteurs plus ou moins inconscients du parti de l'Or. Mais je ne suis point des vôtres, mon camarade, parce qu'au bout de l'effort des vôtres je vois le même abaissement de la civilisation, de ma civilisation, que je distingue au bout de l'effort des manieurs d'argent.

POLYDORE PATIENCE. — Je ne vous comprends guère, ou plutôt je vous comprends trop. Votre milieu familial agit encore sur votre esprit, et vous empêche d'aller jusqu'au bout de votre pensée...

Et pourtant, vous n'êtes pas de ces conservateurs étroits qui voudraient remonter le cours du temps, et qui ne se rendent point compte de l'invincible évolution de l'univers. A lire vos derniers écrits, il m'a semblé qu'il y avait entre nous plusieurs points de contact. Vous haïssez l'anarchie organisée où nous vivons, et qui ne profite qu'aux usuriers que l'euphémisme moderne appelle banquiers. Vous rêvez d'une société où chaque chose serait à sa place...

LE HARDY. — J'ai la passion de l'ordre à la manière occidentale.

POLYDORE PATIENCE. — L'ordre! Mais c'est l'idéal que nous poursuivons. L'ordre selon la Justice.

LE HARDY. — Je vous y prends. C'est ici que nous différons, mon cher. La Justice! Quelle Justice? Celle de la nature, qui est cruelle et surprenante, parce qu'elle voit très loin, ou la vôtre, conception rationaliste, pédantesque et dangereuse, qui n'est à la vraie justice qu'un faux semblant, et dont le véritable nom est l'Egalité.

C'est cette Justice-là, l'ennemie de toute civilisation, de toute culture et de toute noblesse, qui m'a écarté de vous. Jadis, il est vrai, j'ai lu les livres de vos théoriciens, et j'ai goûté leur systématisme. J'ai aimé la logique forcenée d'un Fourrier ou d'un Saint-Simon, le criticisme joyeux d'un Proud'hon, la rigueur glacée d'un Karl Marx. Mais que sont

devenues ces doctrines, depuis que vous les avez mises au grand air, à la portée des foules serviles et stupides? une sorte de religion égalitaire, niveleuse et mesquine, une religion dangereuse surtout, parce qu'elle propage de trop grandes espérances. Vous rêvez de faire régner l'ordre! Ah! l'ordre que vous pourriez créer serait bien éphémère. Comme les prêtres, dont vous combattez aujourd'hui le pouvoir rival, vous faites aux petites gens des promesses de bonheur; mais moins prudents que vos prédécesseurs très sages, vous ne placez pas ce bonheur dans l'arrière-monde inaccessible et indéchiffrable, mais dans le monde de demain, dans le monde d'aujourd'hui. Qu'on s'aperçoive que vous ne pouvez pas le donner, parce qu'il n'y a ni un héros, ni un Dieu qui puisse donner le bonheur à l'insatiable cœur humain, et votre ordre et vos lois seront détruits avec colère, comme le plus douloureux mensonge qu'on ait jamais fait aux nations. C'est pourquoi, et il en est parmi vous quelques-uns qui le savent, le pire désastre qu'on puisse vous souhaiter, c'est la victoire.

POLYDORE PATIENCE. — Ah! Le Hardy! Ne pouvez-vous donc mieux faire que de reproduire contre le socialisme ces pauvres arguments de bonne femme? Où avez-vous vu que nous promettions au peuple le Bonheur? Nous voulons améliorer le sort des petits, et faire régner dans le monde un peu plus de justice...

LE HARDY. — Ah!...

POLYDORE PATIENCE. — Le mot vous gêne, n'en usons pas... Répartir plus harmonieusement les richesses et le bien-être. Notre programme, dont la science a fixé chaque article, ne fait autre chose que prévoir l'évolution fatale des organisations humaines.

Et quand bien même notre idéal serait un peu chimérique, comme il convient à tout idéal, la tendance qui nous anime en est-elle moins bienfaisante? Notre action n'a-t-elle pas déjà produit des résultats heureux? Législation du travail, socialisation de certaines grandes industries d'ordre public...

LE HARDY. — Des réformes! Tous les partis réclament des réformes, et les vôtres ne valent ni plus ni moins que celles des libéraux, des radicaux, des progressistes, des conservateurs ou de tel autre groupement politique artificiel. En tous cas, elles ne détruiront point l'anarchie mercantile dont je souffre. C'est pourquoi elles ne m'intéressent en aucune manière.

Un programme électoral! C'est cela que vous avez à nous offrir, et pas autre chose. Mais vous avez l'art de le colorer. Vous ne promettez pas le bonheur au peuple, c'est entendu, mais vous permettez qu'il vous attribue des promesses que vous n'avez point faites. Vous vivez de l'équivoque, comptant bien que le jour où l'on demandera des comptes à votre parti, vous ne serez plus là. Faut-il vous citer des noms et des histoires?

POLYDORE PATIENCE. — Quelle colère vous anime, Le Hardy, et combien cette colère égare votre esprit et votre justice! Il y a dans les luttes politiques des nécessités qu'il faut admettre et les défaillances de quelques-uns ne peuvent suffire à condamner un parti qui a entrepris la grande tâche de substituer l'ordre au désordre économique dans lequel nous sommes.

Sur ce terrain, je crois que vraiment nous pourrions nous entendre. Vous convenez que nous vivons dans un état d'anarchie organisée. Vous admettez que la fausse conception de la liberté qui, depuis cent ans, régit les rapports humains dans l'ordre matériel, lequel commande et détermine l'ordre spirituel, a permis la concentration en quelques mains, d'ailleurs indignes, de toute la richesse, et par conséquent, de tout le pouvoir. Vous l'avez dit : encore un petit nombre d'années, et toutes les forces du monde appartiendront à quelques familles. Nous serons plus près du dixième que du dix-huitième siècle. Les possesseurs de l'or, tyrans anonymes, règneront sans partage sur le désordre universel. C'est ce que nous voulons empêcher, c'est ce que nous seuls pouvons empêcher, en organisant la seule force capable de résister à celle de l'or : le nombre.

LE HARDY. — Organiser le nombre : ce serait parfait, mais une organisation n'est durable et puissante que si elle est basée sur la hiérarchie. Votre organisation à vous est viciée dans son essence parce qu'elle repose sur le principe électif, c'est-à-dire sur la force confuse, inconsciente et brutale de la foule. Je ne vois pas, quant à moi, en quoi le pouvoir anonyme du nombre serait supérieur au pouvoir anonyme de l'Or. Entre ces deux brutalités grossières, je ne peux me décider à choisir et je ne sais pas si je ne préfère pas le désordre d'aujourd'hui à l'ordre que vous m'offrez.

Je la connais ou plutôt je la devine, votre société rationnelle, scientifique et démocratique : une Salente d'esclaves où chacun mangerait à sa faim, boirait à sa soif, dormirait son sommeil, et mollement satisfait de son sort, contenterait son désir de vaincre par un « piquet » obligatoire, dérivatif légal de l'instinct anti-égalitaire du combat ! Une usine et un bureau universel où régneraient universellement les mœurs mesquines et plates de l'usine et du bureau, où l'on vivrait dans l'atmosphère chaude de vulgarité cordiale, qui baigne aujourd'hui vos « maisons du peuple » et vos « bourses du travail » ; où tout raffinement de mœurs, où toute délicatesse de l'esprit seraient proscrits comme attentatoires à la sûreté de l'Etat !

Et en attendant ce bel idéal, qu'avez-vous fait de notre peuple, si ce n'est un troupeau à la fois servile et révolté que vous grisez de vaines paroles afin de vous pousser dans le monde politique où, vous aussi, vous vous laissez gagner par la force corruptrice de la finance internationale.

POLYDORE PATIENCE. — J'ai déjà entendu cette diatribe, mon cher. Vous, le passionné de l'ordre, vous parlez comme un anarchiste.

LE HARDY. — Eh ! Je préfère les anarchistes aux gens de votre bande. Il y a dans leur révolte quelque chose de sauvage et de périlleux qui plaît à mon goût, et c'est d'eux plutôt que de vous que j'attendrais un appui dans la guerre que je rêve de faire à cette ploutocratie qui m'opprime et que j'exècre.

POLYDORE PATIENCE. — Vous ne les connaissez

pas. Sans quoi vous ne parleriez pas ainsi. Si vous les aviez vus de près, je vous assure qu'ils ne conviendraient pas à votre goût.

LE HARDY. — Cela vous plaît à dire.

POLYDORE PATIENCE. — Voulez-vous les connaître? Si vos délicatesses d'homme du monde ne reculent pas devant une descente dans les bas-fonds, je vous les ferai voir, et nous en reparlerons ensuite.

LE HARDY. — Très volontiers. Je suis dans un état d'esprit où les délicatesses de l'homme du monde ne tiennent guère devant les haines du partisan.

Le Hardy et Polydore Patience prennent jour, et, peu après, le socialiste conduit son ancien condisciple dans un petit cercle révolutionnaire, où, malgré l'orthodoxie de ses opinions, il a gardé des sympathies. C'est un milieu ardent et misérable où l'on professe généralement les théories les plus violentes, mais où, grâce à certaines casuistiques équivoques, les nuances extrêmes du socialisme voisinent avec l'anarchie.

II

Dans une vaste salle oblongue, souterraine et voûtée, le grouillement confus d'une foule. Il fait nuit. Quelques lampes pendues au plafond et autour desquelles la fumée des pipes, la buée fétide des haleines font un halo, jettent sur l'assemblée des lueurs jaunâtres qui dessinent sur les murs blanchis à la chaux, mais tout salis et graissés du frottement des mains et des dos, d'étranges et fantastiques silhouettes. Au milieu de la salle, un énorme poêle de fonte tout rouge et autour duquel, assis par terre ou sur des bancs, ou couchés en tas, des misérables, hommes, femmes, enfants, font fumer leurs haillons, mouillés par la brume d'hiver. Une chaleur étouffante règne dans ce taudis, cabaret borgne, asile de nuit où l'on ne réclame point de papiers, refuge et spelunque de tous les vaincus d'une grande ville. Pourtant, la porte extérieure, seule entrée visible, est demeurée ouverte. Une dizaine de marches y conduisent et il faut baisser la tête pour arriver dans la rue dont on ne voit de l'intérieur que le sol luisant de pluie, sillonné de l'éclat des réverbères, et piétiné par les gros souliers boueux des ouvriers attardés. De temps

en temps, une femme en cheveux, les joues fardées, les yeux fiévreux, entre avec un frémissement de tout l'être, le soupir lassé d'une bête poursuivie et qui trouve un instant de repos. Elle s'approche d'un comptoir où s'alignent des bouteilles multicolores, vide un verre d'alcool et repart dans la nuit à la recherche de l'amour qui donne le pain; à moins que, trop lasse ou trop ivre, elle ne s'endorme d'un sommeil brutal auprès d'autres femmes auxquelles la réunit une communauté de misère et d'abjection. Mais ce lieu étrange, fraternel et nauséabond est assez vaste pour que d'autres misères encore, en s'y groupant, puissent y trouver asile.

Misère et révolte, tout ce qu'il faut pour créer le terreau humain où germe un nouvel idéal.

Au fond de la salle, dans la pénombre, une assemblée très différente : des hommes et des femmes vêtus pauvrement, mais avec décence, en « prolétaires intellectuels ». Quelques figures ardentes et fines sous le bonnet de fourrure ou le chapeau mou. Peu de physionomies vraiment « peuple »; des visages passionnés ou méditatifs d'étudiants pauvres, de bohêmes idéalistes et d'institutrices révoltées.

Voici Bruckner ouvrier mécanicien qu'un immense orgueil d'autodidacte conduisit à l'extrême du socialisme mais qui, dans son isolement volontaire, garde pourtant des relations avec les dirigeants parlementaires du parti, encore qu'il ne se cache pas de condamner leur oportunisme; voici Victor Lamarre, anarchiste chafouin et que dans son parti même on tient pour dangereux; voici Chiru, adolescent fiévreux qui rêva souvent aux heures où la faim l'exalta de mériter pour la Cause la gloire des martyrs.

Au moment où Jacques Le Hardy et Polydore Patience prennent place dans ce groupe, une jeune femme, debout derrière une table, achève un récit. C'est une des propagandistes les plus actives du groupe terroriste russe, Katia Levson. Très pâle sous ses cheveux noirs, avec de grands yeux gris à la fois rêveurs et volontaires, elle est demeurée belle malgré les flétrissures que firent à son visage cinq années de luttes homériques et de libéralités amoureuses prodiguées aux « compagnons » que la vie jeta sur sa route. Poursuivie, traquée par la police pour la part qu'elle prit à des troubles récents, chargée d'autre part par son comité d'une mission secrète, elle est venue en passant saluer ses camarades et leur donner des nouvelles révolutionnaires de la Révolution. Elle achève un récit.

KATIA LEVSON. — On vint prendre Lola Petrovna à l'école dès les premières heures du jour. C'était un cabaretier du voisinage qui conduisait la bande. Il disait que Lola lui faisait du tort parce qu'elle engageait les moujicks à ne pas s'enivrer. Les soldats vinrent lui dire que le colonel des Cosaques la faisait appeler pour lui demander des renseignements. Elle savait bien que ce n'était pas vrai, mais elle se disait que si elle n'y allait pas, on la tuerait quand même et elle voulait que sa mort fût un témoignage de la cruauté de l'armée et servît à la cause. Elle embrassa sa vieille mère et sa petite sœur qui vivaient avec elle dans la maison d'école, et elle suivit les hommes qui étaient venus la demander. Elle n'avait pas fait deux cents pas dans la rue qu'elle se trouva devant une compagnie de Cosaques. Un lieutenant la commandait. C'était un petit jeune homme élégant avec de jolies moustaches blondes et un lorgnon d'or.

— Ah! c'est toi qui es pour la liberté, la petite mère? dit-il. C'est toi qui conseilles de cracher sur les icônes? C'est toi qui a caché l'assassin du général?

— C'est vrai que je suis pour la liberté, répondit Lola, mais je n'ai jamais conseillé de cracher sur les icônes, et quant à Serge Dimitrowitch, j'ai fait pour lui ce que m'ordonnait ma conscience. Cela ne vous regarde pas.

C'était une bravade inutile, mais Lola savait que, quoi qu'elle eût dit, elle eût été frappée. La mort de Bobrikine et la révolte des marins avaient exaspéré contre nous la police et les officiers.

— Ah! ah! Toi aussi tu as une conscience, dit le petit lieutenant. Nous verrons à quoi elle te servira quand tu seras devant le maître de police. Allons mes enfants! Conduisez-la.

Deux sous-officiers la prirent entre leurs chevaux. Mais comme elle ne marchait pas assez vite, ils se mirent à la frapper de leur fouet, et pour que les coups portassent mieux, ils lui arrachèrent ses vêtements. Mais les autres soldats voulurent avoir leur part de plaisir. Ils se mirent à poursuivre la pauvre fille qui courait entre les chevaux comme une bête affolée; ils se bousculaient à qui donnerait le plus de

coups. Enfin Lola tomba évanouie, et les chevaux la piétinèrent jusqu'à ce qu'elle fût morte.

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE. — Ce ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes féroces.

KATIA LEVSON. — Mais la mort de Lola n'a pas été inutile. Elle porta à son comble l'indignation et la colère de nos amis; elle montra aux hésitants, aux faibles, aux poltrons, qu'il n'y avait plus de ménagements à garder, et que le meilleur parti était le parti le plus violent. Deux jours après, le feu prenait à la caserne des Cosaques : il s'y trouvait une grande provision de poudre et de cartouches qui firent explosion, et il y eut une quinzaine de morts. Ce fut le signal. Un régiment de grenadiers qui était mécontent parce que la soupe était mauvaise, se joignit à nous et pendant trois jours, nous avons été les maîtres de la ville. Vous pouvez m'en croire, compagnons, l'heure est venue, il ne s'agit plus de révolte individuelle. C'est le peuple tout entier qui se lève. Dans l'excès de leur opprobre, les prolétaires russes se sont purifiés et régénérés. A leur tour ils vont jouer un rôle dans l'histoire de la liberté et de la solidarité humaine. Encore quelques coups, encore peut-être quelques victimes, et l'autocratie aura vécu.

VICTOR LAMARRE. — Et alors ?

KATIA LEVSON. — Et alors, les groupes s'organiseront librement. Les paysans reprendront la terre, la terre nourricière dont on les a spoliés. Une Russie libre se fondera sur les ruines de la tyrannie et comme la liberté est contagieuse, vous verrez les prolétaires d'Allemagne et de France se lever à leur tour. Vous verrez, vous verrez l'aurore d'un monde nouveau !

VICTOR LAMARRE. — Vous verrez, vous verrez... Les vieux de la Commune ont cru aussi qu'ils verraient... Ils avaient compté sans les Versaillais. Vous autres, là-bas, vous comptez sans les bourgeois libéraux à qui vous préparez les voies, vous comptez sans les chefs socialistes dont vous acceptez naïvement le mot d'ordre. Quand vous aurez sacrifié dans la lutte votre travail, votre énergie et votre peau, vous les verrez venir les uns ou les autres, les uns et les

autres peut-être. A votre fatigue, ils proposeront un repos. Ils berceront votre lassitude, puis avec l'hypocrisie de leurs formules démocratiques, ils rétabliront une tyrannie nouvelle plus dure, avec ses manières doucereuses et ses chattemitteries, que cette autocratie qui n'est peut-être pas plus mauvaise à tout prendre que nos gouvernements bourgeois d'Occident.

KATIA LEVSON. — Vous ne la connaissez pas.

LAMARRE. — Je connais les gouvernements bourgeois, et cela me suffit : on ne peut trouver pire. Croyez-moi, compagnons, détruisons d'abord. Laissons à d'autres le soin d'édifier le monde nouveau. Nous sommes d'une race qui n'est faite que pour comprendre et désorganiser. Peu nous importe ce qui remplacera l'Etat, le Soldat, le Juge, la Famille, toutes les dominations dont nous avons souffert. Nous avons souffert : ruinons ce qui nous a fait souffrir, le reste doit nous rester indifférent. Mais surtout, sachons nous garder de ces grands rêves précis avec lesquels les socialistes endorment nos haines.

CHIRU. — Socialistes, anarchistes, soyons tous alliés contre la société bourgeoise.

LAMARRE. — Quel enfantillage! Les socialistes sont aussi bien nos ennemis que les conservateurs. Je les connais, moi, mon petit. J'ai assisté à leurs réunions, à leurs congrès. Je les ai entendus démontrer que la société collectiviste existe en germe dans la société capitaliste, qu'il suffit donc de conquérir les pouvoirs publics pour que tout marche à merveille, et pour que le Quatrième-Etat dont ils sont les représentants soit le maître des destinées universelles. Je les ai entendus proclamer l'existence de la loi d'airain, la nécessité d'égaliser le salaire entre l'homme et la femme, d'assurer à chacun les huit heures de repos! Je les ai vus surtout prêcher la méthode pour une lutte qui d'ailleurs les fait vivre dans de confortables mandats où ces incendiaires ont tôt fait de se convertir en de bons petits bourgeois repus et satisfaits.

Et j'ai lu leurs livres, ces bons livres redondants et compacts, farcis de mots prétentieux et vides. Je

n'y ai vu qu'une chose derrière toutes leurs lourdes phrases : l'ambition basse, l'égoïsme naïf et l'incurable stupidité de cette religion nouvelle aussi chimérique, mais plus vile que l'autre. Ils veulent éclairer le peuple, la bonne farce! Quand par malheur, leur enseignement donne un résultat, il fait du travailleur étroitement, mais profondément conscient de son droit et de son intérêt, un idéaliste politique follement glorieux de sa science de pacotille, et tout prêt à se laisser inoculer le poison de la patience.

BRUCKNER. — Il est facile de déclamer. Nous ferions mieux de garder nos armes pour nos ennemis. Je pense comme Chiru; socialisme, anarchie ne sont que deux aspects d'une même chose : la Révolution. Les socialistes forment notre avant-garde et chacune de leurs victoires vaut un adoucissement pour ceux qui souffrent. Rien n'est dangereux, compagnon Lamarre, comme cet esprit dénigreur qui vous pousse, vous et les vôtres, à méconnaître ce que les citoyens-députés ont fait pour le prolétariat, qui vous incite à mépriser l'énorme travail de réalisation qu'ils accomplissent dans les Parlements. Au moins y a-t-il quelque chose de positif et de précis dans leur effort. A qui a-t-elle servi, votre propagande? Qu'un petit nombre d'individus ait cessé de croire à l'autorité, qu'est-ce que cela fiche à ceux-là? (Il montre le groupe des misérables accroupis autour du poêle.) Vos bombes et vos déclamations n'ont fait qu'épouvanter des gens qui, sans vous, seraient des nôtres. Quel est le bilan de l'anarchie? A-t-elle apporté un soulagement à la misère? A-t-elle donné un pain de plus à ceux qui en manquaient? Je vais vous dire une chose : elle n'a jamais profité qu'aux mouchards. (Il regarde fixement Lamarre vers qui se tournent tous les visages.)

LAMARRE (se levant très pâle, les yeux brillants de colère).

— Je ne relèverai pas l'insinuation, compagnons. Je connais trop le procédé de ces bêtes de syndicats, plus soumises à leurs bergers imbéciles que des moutons ou des pourceaux. Mais je veux saisir l'occasion pour dénoncer les intrigues souterraines qui menacent de dissoudre notre petit groupe fraternel. Au commen-

cement, nous étions une vingtaine de révoltés à venir ici chercher le réconfort de la solidarité révolutionnaire. Nous nous réunissions pour causer de nos petites affaires en nous tenant au chaud, pour nous entretenir dans cette bonne atmosphère de haine et de colère dont vivent les hommes libres. Et nous étions très difficiles sur le choix de nos fréquentations. Mais peu à peu, notre sévérité s'est relâchée, et aussitôt on a vu quelques socialistes se glisser parmi nous sous prétexte que le socialisme et l'anarchie, c'est toujours la Révolution. Les bons Apôtres! Ils nous ont parlé de leurs coopératives; parce que le pain y est un peu moins cher qu'ailleurs, et qu'on y touche des bénéfices; ils y ont enrôlé quelques-uns des nôtres, si bien que leur esprit s'est introduit dans notre cercle, et leur esprit, voyez-vous, ça ne vaut pas cher.

Ah! ah! C'est une belle chose que le socialisme! En haut, des pontifes, trônant gravement devant le fantôme de Karl Marx, des docteurs barbus qui dogmatisent, jugent et radotent comme des sénateurs, des conclaves de théoriciens doctrinaires, infatués de leur science vaine et gonflés de rhétorique, des bourgeois rangés, satisfaits, prudents, et plus confortament installés dans leurs situations politiques que des bureaucrates sur leurs ronds-de-cuir, des entrepreneurs de grèves qui viennent conseiller aux pauvres bougres de mourir de faim, dans le moment même qu'ils dînent grassement aux frais de la princesse. En bas, une foule ignorante et lâche toujours disposée à prêter ses épaules aux ambitieux les plus grotesques pour les aider à se hisser dans le char de l'Etat qu'ils feraient ensuite mine de conduire, cochers ridicules d'une roulotte disloquée; une foule bête, envieuse, cruelle et servile, et vertueuse! Vertueuse jusqu'à la stupidité.

BRUCKNER. — Il convient bien au compagnon Lamarre de mépriser « les foules vertueuses »! Il y a des mots qu'il ferait mieux de ne pas employer.

CHIRU. — Que veux-tu dire, Bruckner? Tu n'as plus le droit de t'en tenir aux insinuations.

BRUCKNER. — Eh! Je parlerai, mon petit. Je parlerai.

Vous avez toujours vu en Lamarre une victime de la société, camarades. Les démêlés qu'il a eus avec la justice ont été à vos yeux un titre de sympathie parce que vous avez cru qu'il les devait à ses convictions et à son courage. Nous étions bien naïfs, moi comme les autres. Nous avions cru bonnement à tout ce qu'il nous racontait, mais maintenant, je la connais, l'histoire de Lamarre... et je vais vous la dire.

Par la naissance, il n'était pas des nôtres. C'est un fils de bourgeois, et si ses parents n'avaient pas eu des malheurs, il serait sans doute un de ces fonctionnaires inutiles et méprisants, ou un de ces boutiquiers repus qu'il veut nous apprendre à haïr. Sa haine du bourgeois, cette haine forcenée, voulez-vous savoir ce que c'est? C'est de l'envie et de la rancune. Ce n'est pas par conviction ou par solidarité qu'il est venu à l'anarchie : c'est parce qu'il n'a pas pu faire autrement. Tout jeune, on l'avait placé dans une banque. Je ne connais pas ces boîtes-là. Je ne sais pas ce que notre homme y faisait, mais ce que je sais, c'est qu'un jour, de l'argent manqua dans la caisse, et que le voleur c'était Lamarre, Victor Lamarre, ici présent. Il fit de la prison, et c'est au sortir de prison que, chassé de partout, repoussé par les siens, il vint chercher asile parmi les anarchos. On l'a connu à Londres où il fréquentait chez nos camarades. Il était instruit, il savait écrire, il avait du bagout : on le prit au sérieux ; et quand Constant Georges revint à Paris pour organiser la propagande, il fut mis dans le secret de ses desseins. En débarquant à Calais, Georges était cueilli par la police. C'était une coïncidence? Soit. Mais elle se renouvela. Un an après, quand Cirio voulut rentrer dans son pays pour y chercher son enfant parce que sa femme était morte pendant qu'il était à Londres, il eut le malheur d'avertir Lamarre. Aussi n'était-il pas depuis deux heures à Milan qu'il était arrêté. Tout cela n'est-il pas plus que suspect!

Et maintenant, de quoi vit-il, le compagnon Lamarre, si ce n'est de la prostitution de la Sidonie,

la compagne de ce pauvre Constant Georges a qui il l'a enlevée?

LAMARRE. — Vous avez fini? Je commence.

Il y a longtemps que je m'attendais à cet incident, il y a longtemps que je connaissais les manigances de Bruckner contre moi, mais je dois dire que je ne m'attendais pas à voir sortir à nouveau cette histoire de Georges. Quand il y a dans le parti un homme qui n'est pas tout à fait un imbécile, on l'accuse aussitôt d'être un mouchard. C'est la règle. Mais je ne suis pas de ceux qui se laissent égorger, moi. Il y a longtemps qu'elle est vidée, l'affaire Constant Georges. Après la mort de Fanelli, on a trouvé dans ses papiers la preuve que c'était lui qui avait livré notre pauvre camarade. Et que la Sidonie ait voulu me suivre après la mort de son homme, cela montre assez qu'à sa connaissance ce n'était pas moi qui l'avais vendu.

BRUCKNER. — La Sidonie! Tu trompais Georges avec elle bien avant l'arrestation.

LAMARRE. — Tu mens!

(Murmures hostiles dans l'assistance.)

KATIA LEVSON. — Laissez-le parler, puisqu'on l'accuse.

LAMARRE. — Tout cela n'est rien. Je me fous de vos commérages. Mais où j'admire, c'est quand vous venez me quereller pour la façon dont je vis, quand vous venez me rappeler que j'ai manqué à la morale bourgeoise. J'ai été condamné pour faux et pour escroquerie, c'est exact. Et puis après? Au nom de quels principes allez-vous me confondre à votre tour, vous autres? Est-ce au nom de la Propriété, au nom de la Société ou au nom de la Religion?

Rien n'est vrai, tout est permis. Voilà la devise de l'homme libre. Ce n'est pas la peine d'avoir envoyé Dieu au grenier des vieilles lunes pour obéir encore à son fantôme et à ses lois. La seule autorité que je reconnaisse, c'est celle de ma volonté et de ma conscience. Je voudrais bien savoir ce qui m'interdit de m'emparer par ruse des biens dont le mauvais sort et l'injuste organisation du monde m'ont privé, si ce n'est ni cette loi divine dont nous avons reconnu le

mensonge, ni ces lois humaines qui, nous le savons, n'ont d'autre but que de garantir aux possédants leur injuste possession. Si Dieu n'est qu'un masque, une invention, une baudruche métaphysique, la loi par laquelle ses prêtres menteurs m'interdisent, en son nom, de tuer, de voler ou de tromper est de nulle valeur; si la société repose sur des principes absurdes et inhumains, ses codes arbitraires n'ont moralement de force ni pour interdire, ni pour ordonner. Quand nous leur obéissons, c'est que nous cédons à la violence

Le vol! Eh! il faut être aveugle et imbécile pour ne point voir qu'il est la règle universelle de cette belle société dont il vous plaît aujourd'hui de m'appliquer les préjugés.

KATIA LEVSON. — Nous savons tous ce que vaut la société bourgeoise. Nous savons que les gens qui la soutiennent sont des êtres vils, méprisables et cruels. Mais il ne faut pas agir comme eux.

LAMARRE. — C'est le seul moyen de les combattre et de les détruire. Quand les voleurs, les vrais voleurs, les voleurs comme moi, se seront multipliés à tel point que les portes des prisons ne pourront plus se fermer, les gens qui ne sont ni des législateurs ni des fous s'apercevront qu'on arrête et qu'on enferme ceux qui volent avec une fausse clé pour les mêmes actes pour lesquels on craint, on admire, on respecte ceux qui volent avec un décret ou un contrat. Ils comprendront que ces deux espèces de voleurs n'existent que l'une par l'autre, ils verront que, quand ils se seront débarrassés des bandits qui vendent et qui plaident, les bandits qui cambriolent disparaîtront d'eux-mêmes.

KATIA LEVSON. — Quel droit aurions-nous de substituer notre idéal à l'idéal actuel s'il ne lui était pas supérieur?

LAMARRE. — Qui vous dit que mon idéal n'est pas supérieur? Supprimer la contrainte et l'injustice, permettre à tous les hommes de se développer harmonieusement selon la logique de leur instinct, n'est-ce pas là un idéal supérieur? Songerai-je à voler le jour

où toute propriété sera commune? Serai-je un révolté le jour où je serai heureux? Mais au lieu de rêver à ce paradis lointain, il faut le mériter, et par conséquent, le conquérir. Le meilleur moyen d'y arriver, c'est la révolte constante, logique, imperturbable.

BRUCKNER. — Beaux prétextes pour vivre du vol et de la prostitution !

LAMARRE. — Ah! ah! La prostitution! Encore un beau grief que vous avez contre moi! Est-ce que tout le monde aujourd'hui ne vit pas, plus ou moins ouvertement, de la prostitution? Et après tout, à une époque où tout se vend, pourquoi ne vendrait-on pas l'amour? Est-ce qu'ils ne vivent pas de leur femme, ces bourgeois qui font des mariages d'argent, et ces ouvriers qui envoient leur ménagère à l'usine?

Je ne suis pas de ceux qui se laissent prendre au mensonge des mots. Je suis logique, je suis sincère avec moi-même. Je fais du vagabondage spécial, comme ils disent, parce que je veux leur montrer que je me fiche de leurs lois. Il ne vous manque plus vraiment que de me reprocher de ne pas être un homme d'honneur.

BRUCKNER. — Eh ! Je te le reproche aussi!

LAMARRE. — C'est complet. L'honneur! N'avez-vous pas encore compris que l'honneur n'est qu'une vertu d'aristocrate? Ça se paye, l'honneur, ça s'achète. Il faut avoir vingt mille francs de rente pour s'offrir ce sentiment-là, car pour les conquérir, ces rentes, on serait bien embarrassé aujourd'hui de toutes les subtilités qu'inventèrent jadis les soudards féodaux afin de conserver en sa pureté l'esprit militaire qui assurait à leur famille la possession de l'or et du pouvoir. L'honneur, c'est la morale de classe. Pourquoi, nous les révoltés, n'aurions-nous pas le nôtre, différent de l'honneur commun, mais non pas inférieur? Leur honneur est fait de discipline, le nôtre d'indiscipline. Il ordonne de respecter les engagements, d'obéir aux lois et aux chefs, de sacrifier un peu de sa personnalité à l'intérêt d'une société qu'il continue de considérer comme une armée en marche. Mon honneur, à moi, m'ordonne de satisfaire mes

instincts, parce qu'il n'en est pas un qui ne soit juste et légitime. Entre eux, je ne reconnais aucune hiérarchie.

BRUCKNER. — Il y a l'instinct de solidarité qui vaut bien qu'on lui sacrifie quelque chose, qui vaut bien surtout qu'on lui sacrifie des mouchards et des coquins comme vous.

LAMARRE. — Imbécile !

BRUCKNER. — Canaille !

(Protestations et cris dans l'assistance.)

LE HARDY (bas à Polydore Patience). — Sortons, sortons. J'étouffe ici, il faut de l'air.

Le Hardy et Polydore Patience, à la faveur du tumulte provoqué par la querelle de Lamarre et de Bruckner, quittent la salle sans être aperçus. Arrivés dans la rue, ils reprennent leur conversation.

LE HARDY. — Ah ! que cette atmosphère de sentine humaine est pénible à respirer ! C'est l'ergastule, le bagne et le cabanon tout à la fois. Le démon de l'absurde semble gouverner tous ces cerveaux brumeux et tous ces cœurs vils.

POLYDORE PATIENCE. — Que vous disais-je? Est-ce de ces gens-là que vous attendrez un effort durable pour renverser la ploutocratie à qui vous attribuez le déséquilibre moral dont nous souffrons ?

LE HARDY. — Vous avez raison. Mais cette décadence, ce désordre psychologique qui apparaît ici dans sa forme la plus aiguë, je les retrouve dans votre clientèle à vous et ce que je viens de voir me fortifie dans ma haine de ce que vous appelez la Révolution.

POLYDORE PATIENCE.— En vérité ! Pouvez-vous nous confondre avec ces gens-là?

LE HARDY. — Pas précisément, mais il n'en est pas moins vrai que c'est à votre propagande que nous devons cette espèce d'immoralisme.

POLYDORE PATIENCE.— Ce n'est pas parmi nous qu'on trouve les immoralistes, ce n'est pas parmi nous qu'on lit Nietzsche.

LE HARDY.—Non. Mais sous prétexte de réformer une société, corrompue et inorganique, je vous l'ac-

corde, et d'y faire régner une discipline nouvelle que je cherche aussi — c'est notre seul point commun — vous tâchez à détruire tout ce qui subsiste encore aujourd'hui des grandes forces disciplinantes de jadis : la crainte d'une justice supra-terrestre, l'espérance dans l'au-delà et le respect des chefs.

Le peuple, voyez-vous, mon cher Patience, a une âme d'esclave, qu'il le doive à sa longue servitude ou à son essence, peu importe. Il est incapable de sacrifier son intérêt immédiat et son eudémonisme grossier à la discipline nécessaire qui s'impose instinctivement aux aristocraties encore saines et que gouverne le sentiment du danger, ou consciemment à l'âme compliquée d'un savant positiviste pénétré de l'idée de Loi.

Persuadez-les de l'inanité de la sanction religieuse et de la relativité de la sanction sociale, et vous les verrez arriver logiquement, pour peu qu'ils aient souffert, aux conclusions de ce Lamarre, que nous venons d'entendre.

POLYDORE PATIENCE. — Vous ne tenez pas compte de l'Evolution pour ne pas employer le mot progrès qui, comme je vous connais, doit vous être insupportable.

LE HARDY. — Je ne spécule pas sur l'avenir. Les éléments positifs dont je dispose m'intéressent seuls. Ce que le peuple sera demain, personne ne peut le savoir, mais aujourd'hui ce n'est qu'un troupeau qui a besoin du berger et du chien.

POLYDORE PATIENCE.—Vous finirez par devenir dévot, Le Hardy !

LE HARDY. — Dévot, jamais ! Clérical, peut-être.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

Un soir ils se donnèrent rendez-vous au théâtre. Quelque vague monologuiste récitait un fait-divers rimé de M. François Coppée : ils sifflèrent. L'orchestre attaqua l'ouverture de *La Favorite :* ils réclamèrent du Wagner sur l'air des lampions. Au milieu du tumulte d'un véritable scandale, la police expulsa les perturbateurs. Le lendemain, le préfet des études convoqua ces brebis galeuses de son troupeau, les admonesta violemment, secoua devant les coupables l'épouvantail du renvoi de l'établissement, consentit sur la foi de promesses formelles de sagesse future à ne sévir que par l'applicationd'une exclusion temporaire. Les parents effrayés — M. le capitaine Chambois tout comme les autres — enjoignirent à leurs progénitures d'avoir à cesser ces subversives démonstrations et, en outre, à abandonner irrémédiablement la publication de la Revue.

C'était, au surplus, finir en beauté une entreprise dont le sort devenait précaire. Le recouvrement laborieux des quittances d'abonnement faisait présager un désastre financier. En outre, le moment de la dissémination des rédacteurs approchait : Henri, l'âme du cénacle, partait bientôt pour Liége.

La *Revue Jeune* entra dans l'oubli. Son trépas fut salué d'une ode qui souleva, au cours de la séance d'adieu, des tempêtes d'acclamations traversées de quelques soupirs de regrets... Puis les poètes namurois accrochèrent leurs lyres : seul d'entre eux, Henri Chambois devait reprendre un jour la sienne.

A Liége, il fut des réunions de jeunes artistes, collabora aux journaux estudiantins, économisa patiemment sur son modeste budget, afin de payer les frais d'impression d'une plaquette de vers qui ne passa pas tout à fait inaperçue. Quelques revues lui furent hospitalières. Un deuxième volume fixa sa naissante renommée, encore que celle-ci demeurât confinée dans le cercle étroit des critiques, des poètes comme lui et de leurs quelques lecteurs fervents. Néanmoins, le nom de l'auteur des *Heures de Rêve et de Lumière* parvint jusque Paris.

On était au moment des vacances. Henri venait passer deux mois chez les siens. Il leur répéta son désir, son intention même d'abandonner ses études, de s'adonner exclusivement à la littérature. Rien ne convainquit ses parents : leur fils, un artiste, — un Poète! .. Il fallait entendre le ton dédaigneux et voir les figures tour à tour ironiques et menaçantes !

Henri promit d'achever son Droit. Après, on verrait ?

Et voilà comment, la vocation ayant persisté, l'avenir au Barreau s'annonçant fort aléatoire, Henri Chambois décida enfin les siens à consentir à son départ. Riche uniquement de son fragile bagage littéraire, de quelques amitiés d'artistes et de beaucoup d'enthousiasme et de projets, il débarqua au pays qui dispense la Gloire, la Fortune ou la Misère...

Pendant deux ans l'existence ne fut pas facile tous les jours. La foi et la patience — et surtout pas mal

de concessions aux intransigeantes convictions d'idéal et de scrupules esthétiques de la première heure — firent s'entr'ouvrir quelques portes hospitalières. Un grand journal publia quelques chroniques de cet inconnu; un théâtre joua de lui un acte en vers qui fut applaudi; un illustré publia le portrait de l'auteur. Ceci eut raison des dernières préventions paternelles.

Victor Donjeux entretemps n'avait cessé d'entretenir des rapports de bonne amitié avec Henri. Lorsqu'il vint habiter Margut, il s'empressa de faire visite au major Chambois, qu'il savait retiré à Villers. Des relations s'établirent vite entre les deux familles. Une excellente raison devait les rendre suivies et cordiales : Henriette Donjeux ne trouvait-elle pas en Mlle Chambois une amie de son âge, gaie et rieuse comme elle, la seule jeune fille au surplus qu'elle fût dans le cas de fréquenter en ce pays désert?

Jeanne Chambois avait les traits trop accentués et irréguliers pour qu'on pût dire qu'elle fût jolie. Néanmoins ses yeux noirs très profonds avaient une vivacité parfois un peu railleuse qui séduisait; le teint mat, hâlé comme par un violent soleil, possédait un velouté très charmeur; les deux lèvres, très rouges, si elles étaient un peu fortes, s'ouvraient sans cesse gracieusement aur un superbe double clavier d'émail blanc; les cheveux, s'ils manquaient de finesse soyeuse, reflétaient dans leurs ondes ces lueurs d'acier bleu profondément brûlé qui rendent parfois étranges les noirs très sombres. Son corps était fin, petit, souple; le geste nerveux, presque pétulant; la voix aiguë, rapide. Une humeur incessamment radieuse enfin animait la tranquillité de la vie recluse du major et de Mme Chambois.

Toute cette alerte gaîté put se dépenser à l'aise

lorsque s'arrêtèrent, à Villers, le docteur et ses compagnes au retour de la vente. Dès que les embrassades, les salutations, les présentations furent terminées, Jeanne annonça la grande et joyeuse nouvelle :

— Vous ne savez pas? Devinez qui nous arrive!

Victor n'hésita guère :

— Henri!

— Henri lui-même! Il y a près de deux ans qu'il n'est plus revenu.

— Mais moi, je ne l'ai jamais revu depuis Liége. Cela en fait-il du temps!

Ils projetèrent déjà des parties, se promirent de la joie pendant des semaines. Delphine prit part à l'allégresse des jeunes gens attendant avec impatience un frère et un ami, bien plutôt qu'au bonheur un peu ému des parents qui vont retrouver un fils aimé longtemps séparé d'eux.

En voyant ainsi rire et plaisanter Jeanne, Henriette et son frère, en écoutant leurs propos amusés, Mme Chambois, indulgemment souriante, s'adressa à Mlle Fousseret :

— Ce sont de vrais enfants, dit-elle.

A quoi Delphine fut près de répondre :

— Mais en ce cas j'en suis une aussi, Madame...

Cependant la malle-poste allait passer. On se sépara. Comme Henri devait arriver le jeudi, il fut entendu que, le dimanche suivant, tous se retrouveraient à Margut. En bande ils partiraient pour une guinguette où l'habitude du pays était d'aller manger des tartes et des fruits pendant la belle saison.

La nuit tombait déjà lorsque la patache se mit en route. Au grand trot elle fila à travers les bois endormis.

Les trois voyageurs parlèrent peu. Delphine for-

mula quelques paroles d'éloges à l'adresse de Mlle Chambois. Le docteur rappela quelques souvenirs de Henri. Henriette, lasse et silencieuse, appuyée dans un coin aux coussins de la paroi, ne tarda pas à sommeiller. Victor alluma un cigare. Delphine se mit à dévider l'écheveau des souvenirs nombreux et confus que lui laissait cette journée...

Sa première pensée fut pour Cécile.

— Pauvre bonne Cécile! Qu'a-t-elle fait, seule, depuis ce matin? Que va-t-elle dire au récit de mes achats, à l'annonce de la visite chez Chambois, ce premier pas dans une voie de complications nouvelles de notre existence?

Vis-à-vis de Delphine, Victor, songeur, se laissait balancer au bercement de la voiture que secouait parfois un cahot. Il s'inclinait de ci de là, au gré des tournants de la route et, tout éveillé, paraissait cependant somnoler, ne rouvrant brusquement les yeux que si les sabots du frein se mettaient à grincer, mordant le fer des roues dans une descente.

Delphine se remémorait des gestes, des paroles, tout ce que le jeune homme avait fait, tout ce qu'il avait dit, non seulement au cours de cette heureuse journée de tête-à-tête, mais depuis bien des jours... Et une phrase rythmait comme un refrain cette chanson de ses souvenirs :

— Et quand je passerais, vous me joueriez un joli morceau...

Il lui parut évident qu'à cette minute de demi-obscurité, de solitude bien faites pour l'émotion, le docteur allait parler. Tout y invitait : la nuit dont une petite lampe suspendue, dans une petite cage de verre, au plafond de la voiture ne parvenait pas à chasser toute l'ombre; le sommeil complice de Henriette; le calme et le mystère de ce paysage nocturne

dont on devinait au travers des vitres de vagues découpures, silhouettées ainsi que de fantastiques géants profilés sur le ciel gris déjà moucheté d'or. Delphine avait lu dans les livres bien des scènes d'aveu, bien des duos d'amour : aucun jamais ne posséda plus propice et romantique décor. Delphine, anxieuse, très émue et très heureuse, attendait...

Elle se pencha à l'arrière de la voiture. La vitre était descendue; dans la fraîcheur du soir Delphine calma la fièvre qui faisait moite son front. Elle regarda les grands arbres tragiques s'enfuir aux deux côtés de la route. Dans les cimes il lui sembla qu'il pleuvait des étoiles. Parfois une fenêtre éclairée lui envoyait une gerbe de lumière. Deux chiens, très loin, s'appelèrent et cet aboiement fut très triste...

Delphine éprouvait la sensation d'un mouvement que l'on faisait derrière elle, dans la voiture. Ne serait-ce pas Victor qui se rapprochait d'elle? N'allait-il pas tendre les bras vers sa taille, pencher la tête au-dessus de son épaule? Leurs joues n'allaient-elles pas se rapprocher? A son oreille n'allait-elle pas entendre une voix?...

Que ferait-elle, que devait-elle répondre?

Le cocher sifflait et faisait claquer joyeusement son fouet; le carillon des grelots cadençait le trot des chevaux. Dans dix minutes on allait être à Margut.

— Va-t-il me tutoyer?... Me dira-t-il tout de suite qu'il m'aime?... Oserai-je l'écouter?... Mais aussi pourrais-je m'y refuser?... Oh! c'est comme si je le voyais; mon cœur le devine; je l'entends préparer ses mots...

Sur un pavé la patache fait un brusque sursaut. Henriette se réveille :

— Où sommes-nous? Oh! j'ai dormi!

Et elle rit joyeusement. Delphine se retourne, dés-

appointée, maudissant et le caillou, et le sommeil trop léger de Henriette et le cocher maladroit, lorsqu'elle s'aperçoit que Victor aussi s'éveille, son cigare éteint au doigt et tout étonné que l'on soit presqu'à destination déjà...

CHAPITRE VIII.

Si l'on suit le bord de la Chiers, en allant vers Fromy, on rencontre bientôt, au sortir de Margut, la guinguette du *Bon Repos*. C'est là que, les dimanches d'été, il vient du monde de tous les villages voisins, voire de Carignan et même de Belgique.

La façade regarde la rivière; elle semble un grand damier dont les carrés sont dessinés par les fenêtres basses, les contrevents verts, les trumaux lavés au lait de chaux, éclatants de blancheur. Entre la maison et la berge, une tonnelle de feuillage tourne le dos au chemin. La vigne vierge et la glycine s'y enlacent à des treillis disposés de façon à ménager de profondes et discrètes retraites. L'ombre y apporte de la fraîcheur pendant les jours de grand soleil, du mystère les soirs d'été lourds et alanguis, ces soirs jamais sans clarté et que la nuit ne vient jamais totalement finir.

Sous chacun de ces ciels de verdure auxquels sont accrochées les grappes bleues et parfumées des glycines ou les larges étoiles violettes des clématites, des tables rustiques sont dressées à la diable sur deux montants de chêne. Des bancs les entourent, simples planches sans autre dossier que la paroi de plantes grimpantes.

Sur la pelouse encadrée par ces abris champêtres,

une escarpolette balance des enfants et des fillettes : à chaque envolée montent des fusées de rires aigus effarouchés.

Les jours d'été, les dimanches surtout, il y avait naguère *Au Bon Repos* un véritable encombrement. La patronne et ses deux filles circulaient affairées de table en table, se faufilaient parmi tout le monde, chargées de couverts, de vaisselle, de plats où rissolaient des truites croustillantes, où marinaient des poissons blancs à la daube; elles distribuaient des bouteilles de vin aigrelet qu'on vide à la chopine, répondaient de trois côtés à la fois et, en fin de compte, les deux jeunes filles trouvaient encore le loisir, entre deux services, de lancer une plaisanterie à l'un ou l'autre qui les lutinait au passage.

Des familles, des jeunes gens venaient là dès les premières violettes, se retrouvaient, comme aujourd'hui les Donjeux, les Chambois et les demoiselles Fousseret, à l'époque des fraises que l'on servait, saignantes, sur un coussin de sucre blanc, dans de petits plateaux de cristal ou bien noyées dans du vin rouge au fond d'un saladier de faïence à ramages.

Des bonnes amenaient des bébés se rouler sur l'herbe toute une après-midi et cela ne cessait qu'aux soirées froides d'octobre, alors qu'on avait épuisé la provision de « prunes d'altesse » dont la patronne couvrait des tartes immenses, dorées sur les bords et juteuses.

C'est parmi cette animation, au milieu de cet entrain sans façon que Delphine et Cécile connurent Henri Chambois. Certes celui-ci eût préféré à cette bourgeoise partie de campagne en trop nombreuse compagnie une longue promenade à travers bois avec son cher Victor qu'il n'avait plus vu depuis pas mal d'années. En venant à Villers il s'était pro-

mis, outre le plaisir de passer quelques jours auprès des siens, celui de renouer une amitié très vive autrefois, atténuée par l'éloignement, par la direction différente que chacun avait prise dans l'existence.

Leur première rencontre manqua de l'intimité nécessaire. Comment se rappeler leur passé de gais copains d'école, comment s'abandonner librement à l'effusion des souvenirs et à l'attirance d'une sincère sympathie vite ranimée lorsque tantôt c'est aux demoiselles Fousseret qu'il fallait présenter le jeune poète, lorsque tantôt c'était devant Henriette que celui-ci devait cérémonieusement s'incliner?

A ce salut solennel, Henriette répondit avec grâce, mais ne put se défendre de quelque confusion. Elle pensait depuis plusieurs jours à l'instant de cette rencontre. Une jeune fille attend toujours un peu d'émotion, de mystère même de sa première entrevue avec un jeune homme : il y a à la fois dans sa gêne impatiente autant que curieuse, de la crainte et de l'espoir. Il y a aussi un souci involontaire de coquetterie qui se traduit par la volonté d'apparaître en tout son avantage, d'impressionner favorablement aussi bien par le physique que par l'élégance ou par l'esprit. Seraient-elles femmes si elles n'étaient ainsi coquettes? Les aimerions-nous si elles ne se paraient ainsi de tout leur charme à notre intention? Fats ou dupes nous y prenons plaisir. La plus innocente à son insu nous veut conquérir; l'ingénuité d'ailleurs n'est-elle pas une des plus puissantes séductions?

Henriette Donjeux était doublement inquiète : M. Chambois serait le premier jeune homme qui s'approcherait d'elle et M. Chambois venait pour cela de bien loin, d'une ville de faste, de tête, d'esprit, d'art, d'une ville qu'en poète il était en train de conquérir... De quoi pourrait-elle bien parler avec celui-là qui connaissait la langue des dieux?

Elle avait lu, certes, et non pas seulement les livres pieux du couvent. Mais elle savait bien qu'il existait une autre littérature que celle des Marlitt, des Gabriel d'Arthèz, des M. Maryan, des Marcel Thévenot que lui avait autorisés Mme Donjeux?

Qu'allait-elle répondre à Henri s'il la questionnait? Le docteur avait trop parlé de son ami, de sa vie à Paris, de ses travaux d'écrivain, de ses relations. Sa sœur s'imagina une créature exceptionnelle et rare; aussi fut-elle surprise de voir devant elle, ce dimanche, un petit blond souriant, vêtu sans recherche, l'air doux avec ses yeux de grise langueur, sa barbe rare et pâle, ses gestes menus et lents.

Delphine même, sans en rien dire, le trouva fade et bien insignifiant. Victor bénéficia en sa pensée d'une flatteuse comparaison. Quelle mesquine taille, celle de ce frêle galopin à côté de la stature solide du docteur, quel teint de fillette auprès des joues rouges, de la peau hâlée du coureur infatigable de grandes routes, quelle voix fragile, à peine écho assourdi de la basse sonore et rapide!

Mais la voix a du charme à défaut de force lorsqu'elle prononce des paroles qui plaisent. Est-ce son inquiétude, sa surprise ou bien plutôt une émotion pleine d'agrément qui fit rougir Henriette lorsque le poète lui parla? Elle était cependant la plus enjouée et la moins timide et la question n'avait rien de très compromettant ni même de bien inattendu :

— Ma sœur m'a dit que vous habitiez Margut depuis peu?

Henriette dessina une courbe fort compliquée du bout de son ombrelle dans le sable de l'allée où ils s'étaient arrêtés au moment d'entrer AU BON REPOS. C'est là qu'avait été fixé le lieu de rendez-vous et M. Chambois, le père, était à la recherche d'une table

libre. Mlle Donjeux baissait la tête, apparemment très préoccupée de démêler la signification de ses hiéroglyphes bizarres contournés sur le sol ; elle ne la releva pas pour répondre :

— Depuis six mois, en effet.

— Et vous croyez que vous vous y plairez ?

— Mais oui.

— Vous devez y être bien seule cependant ?

— Nous nous sommes créé un petit cercle de relations.

— Ah ? Des relations, à Margut ?

Henri souriait, incrédule.

— Il y a Jeanne, votre sœur, tout d'abord.

— Ce n'est plus Margut cela, déjà.

— N'importe ; nous ne sommes pas bien loin l'une de l'autre ; je vais à Villers, Jeanne vient chez nous.

— Et après cela ?

— Après cela ? Il y a les demoiselles Fousseret ; elles sont aussi de bien excellentes amies.

— Je veux le croire ; mais cela peut-il vous suffire, ces quelques amitiés ?

— Me suffire ! Que pourrais-je désirer d'autre ?

— Mais tout, Mademoiselle, tout ! Vous ne vivez pas ici, vous êtes cloîtrée. La campagne, la solitude, la monotonie de l'existence, cela ne devrait être réservé qu'aux vieilles gens, aux malades et à ceux qui les soignent.

— Les docteurs ? Victor par exemple, demanda-t-elle en souriant, de plus en plus mise à l'aise par son interlocuteur au langage familier, aux allures sans pose ?

— Victor, mais oui, parfaitement, puisqu'il tient à cela, puisqu'il a voulu venir s'enterrer vivant dans ce pays, et vous y enterrer avec lui. Allons, réfléchissez. N'eût-il pas agi cent fois plus sagement en ne quit-

tant jamais la grande ville? C'était un bûcheur, lui, un chercheur, un savant. Il aurait fait son chemin, là-bas; on aurait parlé de lui. Tandis qu'ici...

— Ici, mais il est heureux.

— Heureux et égoïste.

— Pourquoi cela? Maman et moi nous sommes heureuses aussi.

— Vous osez m'affirmer que jamais, que pas un instant il ne vous est arrivé de regretter la grande ville?

— La regretter? Mais a-t-on le regret de ce qu'on ne connaît guère? A quinze ans je suis entrée en pension. Aux vacances je voyageais la plupart du temps; depuis que j'ai quitté ces bonnes sœurs pour venir à Margut, je suis allée une fois à Liége, une fois ou deux à Sedan. Tout cela m'a laissé peu de souvenirs et guère de curiosité; à coup sûr aucun regret.

— Guère de curiosité, dites-vous? Cela signifie qu'il y en a tout de même un peu?

Henriette ne put s'empêcher de sourire au regard de malice du jeune homme. Celui-ci ajouta :

— Croyez-vous que vous aimeriez la vie mouvementée, bruyante, luxueuse de la grande ville?

— Oh! oui cela, Monsieur Chambois, répondit-elle étourdiment.

— Il me semblait bien! Vous êtes toutes les mêmes. Vous n'y résistez pas. La ville! Et je parie que vous donneriez gros pour être à Paris comme moi, n'est-ce pas?

— Mais...

— Oui, oui, j'en ai la conviction. Et je vous comprends d'ailleurs. Moi aussi j'ai voulu connaître Paris, j'ai voulu vivre à Paris. Il m'a fallu du monde, du tapage, la vie de lutte incessante, les heures enfiévrées qui passent, qui passent! On est toujours trop jeune

quand on est jeune et c'est pourquoi, moi qui n'ai pas trente ans, je me sens vieux et j'ai peur d'être si vieux que je voudrais venir me réconforter, calmer toute la fièvre qui dévore nos jeunesses, là-bas, dans l'apaisement d'une vie sereine et simple comme la vôtre.

— Vous, à Margut? Oh! Monsieur Chambois, mais qu'y feriez-vous? Vous me parliez de tristesse et de monotonie tout à l'heure : qui pourrait en souffrir sinon un artiste comme vous?

— Un artiste comme moi? Ah! oui, parlons-en de mon art! Un poète à Paris! La méchante ironie! Mais pourrais-je rêver décor plus adéquat à mon âme chantante que celui, tout d'harmonie, des coteaux et des grands bois et des eaux jaseuses de votre Ardenne? Tenez, il est cinq heures. Tout autre jour, je serais pour le moment attablé sur une terrasse tumultueuse d'un grand boulevard; je serrerais des mains indifférentes, méchantes ou haineuses parfois; j'entendrais des conversations malveillantes, des protestations hypocrites; je saluerais forcément des gens qui m'écœurent; j'écouterais sans pouvoir les nier des infamies; on parlerait affaires, plaisirs, duels, intrigues, un tas d'autres choses plus vilaines encore, que vous ne pouvez pas même soupçonner, mais qui ne sont certes pas de la poésie, ô! je vous assure. Tandis qu'aujourd'hui, Mademoiselle, que manque-t-il ici à un poète?

Et en souriant, à voix un peu plus basse, il ajouta :

— Pas même sa Muse?...

Henriette ne put s'empêcher de sourire à son tour. Ils se regardèrent un instant, silencieux, et ce fut la jeune fille qui, la première, reprit la parole :

— Ils ont enfin trouvé. Voyez, ils nous font signe.

Et elle traversa la pelouse, très vite, suivie de Henri, se dirigeant vers la tonnelle sous les verdures

de laquelle Victor désignait la place de chacun autour de la longue table.

Ils commandèrent des bouteilles de vin jeune et des fraises sucrées. La conversation était devenue générale. Henriette seule n'y prenait point part. Elle songeait. Tout ce qu'elle avait dit à M. Chambois, tout ce que celui-ci avait prononcé lui était resté très présent à l'esprit. L'étonnement qu'elle éprouvait en ce moment venait surtout de découvrir combien elle s'était trouvée à l'aise en présence du jeune homme, combien la réalité avait démenti les craintes qu'elle s'était forgées d'un tête-à-tête avec un inconnu si étranger à son monde, à son langage, à ses préoccupations forcément coutumiers. Cet artiste, ce Parisien serait-il en vérité beaucoup moins éloigné d'elle qu'elle ne se l'était imaginée?

— Légendes, semblait à présent lui crier la réalité.

— Pure et banale politesse, ripostait l'inquiétude que la jeune fille conservait de n'avoir été l'objet que d'une galanterie au fond quelque peu faite de pitié.

Néanmoins l'attitude familière, la cordiale simplicité des braves gens au milieu desquels Henri ne semblait pas se déplaire, assurait de plusen plus le départ de toute timidité, l'oubli de toute prévention. Aussi, lorsque, désaltérée et reposée, Jeanne Chambois demanda au docteur de la mener à l'escarpolette, Henriette n'eut aucun scrupule de proposer au poète de partager ce champêtre et vulgaire plaisir. Et le poète ne fut pas le moins amusé des quatre.

Les jeunes filles s'étaient installées sur les deux sièges étroits, se faisant vis-à-vis; les jeunes gens les balancèrent et leurs vigoureux élans envoyaient en l'air la nacelle et son joyeux chargement, tandis que les anneaux de fer grinçaient dans les crochets

rouillés. Quand une secousse trop violente projetait très haut l'appareil, les deux amies poussaient des cris apeurés, retenant d'une main leurs larges chapeaux de paille, se cramponnant de l'autre aux cordes tendues. De la tonnelle, les parents regardaient en riant.

Delphine n'avait pu s'empêcher de s'approcher. Appuyée au montant de bois du portique, elle suivait des yeux le va-et-vient de la balançoire; elle se moquait des effarouchements de Jeanne et de Henriette; elle excitait leurs frères à les lancer toujours plus haut.

— Ah! vous avez si bien ri! A votre tour, maintenant, dit Henriette, lorsqu'elle fut descendue.

Mais Delphine se défendit. Jamais elle n'oserait. Et puis, à son âge!... Mais Victor était déjà assis sur l'une des banquettes et encourageait les jeunes filles à décider Delphine.

— Vous n'aurez tout de même pas peur auprès de moi?

Mlle Fousseret ne résistait plus que pour la forme et elle prit place en face du docteur. Le vent, en la frappant au visage dans l'accélération de la chute, lui faisait pencher la tête. Ses bras se raidissaient dans le constant effort qu'elle leur demandait. Contre ses genoux elle sentait les genoux de Victor et ils se rapprochaient à chaque soubresaut et ce contact, ainsi que le frôlement de leurs mains qui se rencontraient parfois en cherchant des points d'appui, l'émouvaient délicieusement. Un lancement plus brusque que les autres lui fit perdre l'équilibre; elle lâcha prise et tomba, penchée sur la poitrine de Victor, en poussant un cri. Henri arrêta immédiatement la nacelle. Delphine était presqu'évanouie d'effroi, mais aussi de l'émotion de s'être sentie enveloppée par les bras du

jeune homme... Elle était toute pâle. On s'empressait :

— C'est sot d'avoir eu une telle peur !

Et elle ajouta, glissant un regard ému vers le docteur :

— Heureusement que vous étiez là...

Ils revinrent s'asseoir auprès des parents et de Cécile.

Mais le moment du départ approchait. Ils prirent le chemin du bord de l'eau, les groupes s'espaçant peu à peu.

Jeanne, Delphine et le docteur se laissèrent distancer, arrêtés sans cesse à cueillir des chèvrefeuilles enchevêtrés dans des mûriers, tandis que, très lentement, Henriette et le jeune poète fermaient la marche.

—Vous publiez beaucoup de livres, Monsieur Chambois, avait-elle demandé? Des vers surtout, m'a dit Jeanne?

— C'est-à-dire qu'un seul petit recueil a paru déjà. Mais je collabore à plusieurs journaux et à des revues et un nouveau volume est actuellement sous presse.

— Des vers?

— Oui. Les aimez-vous ?

— Je vous avouerai que j'en ai lu bien peu ; mais je crois que je les aimerais. Les vers, cela parle toujours de jolies choses.

— Ah! vous croyez? ne put s'empêcher d'interroger Henri en riant avec sincérité de cette naïve définition.

— Mais oui, cela chante les fleurs, le soleil, les bijoux !

— Et n'oubliez-vous pas l'essentiel? demanda-t-il avec un air de malice.

Henriette, sincère, ne comprenait pas.

— L'essentiel, s'étonna-t-elle?

— Nos vers ne célèbrent-ils pas surtout la beauté et l'amour?

Il se tut un instant, considérant la rougeur venue aux joues de sa voisine. Puis il poursuivit, parlant plus vite, se laissant entraîner involontairement dans le flux de ses propres paroles :

— La poésie n'a-t-elle pas été faite pour traduire la beauté et magnifier l'amour? Y a-t-il ravissement plus rare que ce plaisir d'écouter le rire qui perle en un rythme heureux, d'entendre les mots de tendresse dont l'harmonie chante, dont la douceur berce en des strophes musiciennes? Selon moi, Mademoiselle, il y a des caresses dans la souple cadence des vers et dans les échos des rimes ne vous semble-t-il pas que se répondent les murmures des baisers?

— Fi, Monsieur Chambois, combien vous plaidez mal votre cause, interrompit Henriette, plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître.

— Ma cause?

— Votre cause et celle de la poésie.

— Mais comment cela?

— A présent que je sais tout ce que vous mettez dans vos vers, la tendresse, la musique, les caresses et les baisers, sans compter ce que vous n'avez pas dit, croyez-vous que j'oserai jamais lire une ligne de vous?... Jamais, Monsieur, ou du moins jamais... tant que je serai jeune fille, ajouta-t-elle en riant.

— Que vous voilà bien toutes! Ainsi l'amour vous fait rougir, ou bien l'on vous fait rougir de l'amour, ce qui revient à peu près au même. Et vous voyez en cette feinte et fausse pudeur une règle formelle de bienséance dont vous ne serez affranchie qu'au jour, d'échéance bien variable, où des cérémonies plus ou moins officielles et religieuses vous donneront le droit

de tout dire et de tout penser de l'amour? Si je vous entends bien, c'est donc un crime ou tout au moins un gros péché de lire une page où l'on décrit la tendresse de deux êtres, la radieuse éclosion d'un amour pur mais ardent et l'exquise ivresse de quelques baisers?

— Pardon, il ne faut pas non plus exagérer. Vous savez très bien où commence et où finit la liberté d'une jeune fille. A Jeanne, tout comme à moi, il n'est pas permis de lire ou d'entendre certaines choses?

— Certaines choses? Et serait-il très indiscret de vous demander si ce que je viens de vous dire ou plutôt ce que j'aurais voulu vous dire sur ce sujet est ou n'est pas autorisé?

— Ce que vous auriez voulu me dire?

— ... Voyez-vous, Mademoiselle, je suis un peu vis-à-vis de vous comme celui qui vient d'un pays étranger et ne sait rien des coutumes ni des usages nouveaux. Le monde que je fréquente à Paris est si peu pareil à celui que je suis dans le cas de rencontrer ici, que je ne puis vous parler la langue que je parle là-bas. Je ne pense pas, par exemple, qu'il vous soit permis, comme vous le dites, d'entendre la suite du sujet que j'avais imprudemment abordé.

Henri Chambois était moins ignorant qu'il ne le voulait paraître. Il savait au contraire très bien l'appât à tendre pour intriguer sa compagne.

Henriette hésita quelques instants avant de parler. Le désir de savoir, l'espiègle curiosité l'emportèrent :

— Mais si ce sont de si vilaines choses, inutile de me les dire, je ne les comprendrais pas...

— Vous comprendriez parfaitement ce que je voulais ajouter encore, car ce ne sont pas du tout de « vilaines choses ».

— Cependant, vous parliez de ce que disent les vers et...

— Et je me disposais à vous prouver qu'ils sont avant tout le langage de l'amour.

— Ou de l'amoureux!

— Ne me suivez pas sur ce terrain : c'est vous qui allez proférer les « vilaines choses ». La poésie donc, selon moi, a toujours existé parce que toujours l'on a aimé; elle vivra éternellement parce qu'éternellement on aimera. L'amour me semble nécessaire comme est nécessaire le pain que nous mangeons, l'air que nous respirons. Ne vous est-il jamais arrivé, Mademoiselle, un soir calme par exemple, où vous passiez une heure à rêvasser, l'esprit occupé de mille choses très vagues et ne s'arrêtant à aucune, ne vous est-il pas arrivé de pressentir tout un inconnu de mystérieux trouble? N'avez-vous jamais eu la sensation d'un grand vide en votre cœur? N'avez-vous jamais eu le désir d'y faire place à un sentiment, mal défini certes, mais très délicieux; un tendre sentiment qui ne serait plus l'amour de parents bien chers, qui ne serait pas l'affection d'une amie ou la sympathie des camarades...

— Oui. peut-être, avoua Henriette, plus émue qu'elle ne l'eût voulu.

Son compagnon poursuivait, la voix plus chaude et plus pressante :

— N'avez-vous jamais éprouvé la curiosité ou le besoin de vous confier à quelqu'un?

— Je suis tant chérie et gâtée par ma mère et par Victor!

— Je n'en doute pas. Mais ce ne sont pas leurs bontés attentives qui vous suffiront toujours.

— Les demoiselles Fousseret, Jeanne votre sœur m'aiment bien aussi.

— Vous ne les avez pas toujours auprès de vous. Et quand elles n'y sont point...

— C'est vrai, pourquoi m'en défendrais-je : parfois l'heure me paraît longue et je me sens très seule.

— Et triste ?

— Triste, non. Ce n'est pas dans ma nature ; mais c'est plutôt un sentiment d'impatience que j'éprouve.

— Même d'inquiétude, ainsi que lorsque nous attendons une nouvelle, une arrivée ?

— Oui. Je m'interroge en ces moments. Je me demande si demain sera comme aujourd'hui. Je pense aussi à l'avenir ; car, en somme, sais-je ce qu'il me réserve ?

— Je connais ces impressions. L'on est semblable à ce dormeur qui voit un étranger à son côté, qui l'entend, qui vit en somme la double vie. En songe se réalisent des félicités partagées.

— Mais le rêve s'enfuit à tire d'ailes et l'on n'y pense bientôt plus.

— Vous n'y pensez plus ? Oh ! si, vous y pensez encore ; vous y pensez le matin, le soir et toujours. Car ces heures de recueillement pendant lesquelles s'ouvrait le voile mystérieux qui vous cache la vérité future, ces heures pendant lesquelles vous vous êtes écoutée penser. ce furent les premières que vous avez accordées à l'amour.

Et comme Henriette, confuse à présent, voulait protester, le poète l'empêcha de parler :

— Ne vous en défendez pas. Vous n'obéissiez qu'à une irrésistible loi naturelle. Et puis cet amour étant encore sans objet n'avait rien de blâmable. Je répète que c'était à l'amour que vous songiez ; je n'ai pas dit encore que c'était à votre amour. Ces instants de réflexion, de mélancolie peut-être et de secrète impatience seront plus nombreux chaque jour jusqu'à ce

que se révèle enfin l'ineffable certitude, jusqu'à ce que *votre* amour soit défini sous les espèces d'un bienheureux élu.

— Je n'ai jamais songé à l'amour, je n'ai jamais aimé personne, ...aimé d'amour.

— Vous ai-je dit le contraire ? Je vous répète seulement que l'amour est inévitable, inéluctable. Je sais que vous aimerez parce que l'amour est indispensable au bonheur et que nous voulons tous du bonheur, que nous n'en avons jamais assez. Et vous aimerez sans l'avoir soupçonné. Un beau matin votre cœur sera plein d'une grande tendresse et vous vous en apercevrez alors que depuis longtemps peut-être, à votre insu, elle se sera insinuée en vous, peu à peu triomphante.

Hardie, la jeune fille questionna l'enthousiaste parleur :

— Vous devez avoir bien aimé, Monsieur Chambois ?

— Moi ? Pourquoi dites-vous cela ?

— Dame ! Vous diagnostiquez un cas dont les symptômes, ainsi dirait mon frère, ne doivent bien s'étudier que par une expérience personnelle.

— Détrompez-vous. Ces symptômes sont toujours si identiques ! Et moi qui ai toujours chanté l'amour, qui ai frôlé tant de bonheurs, ai ciselé de si beaux rêves, je n'ai jamais posé mon vol d'oiseau errant en un gîte espéré. Dans ma vie trop fiévreuse il n'y a pas eu de loisir pour ce que j'appelle l'amour ; dans le tumulte de Paris encombré il n'y a pas eu de place pour lui.

— Et vous le regrettez ?

— Ne vous ai-je pas dit que je considère une vie sans amour comme l'anxieuse désolation d'une interminable famine ? Aussi lorsqu'un hasard heureux, mais

très rare, me procure la satisfaction de confesser et de contempler bien en face ce rêve, que je ne connaîtrai peut-être jamais, d'aimer, avouez que j'ai raison de ne pas me taire. Ah! Mademoiselle, je vous disais tout à l'heure combien votre existence de calme et de joie sereine devait être heureuse. Le sera-t-elle surtout le jour où vous aurez rencontré l'amour!... Ce que l'on doit bien aimer ici!...

Malgré le ton d'emphase un peu théâtrale dont Henri solennisait ses paroles, il n'était pas douteux qu'il ne fût sincère en les prononçant. En tout cas Henriette accepta tout, enthousiasmes et regrets, avec une égale émotion. Elle était éblouie, éprouvant une sensation analogue à celle que nous ménage l'ouverture brusque de la porte d'un réduit obscur sur un ruissellement de lumière vive.

Sur le chemin, toujours loin des autres, ils allèrent encore quelque temps côte à côte, mais sans se parler. Henri frappait les pierrailles à coups secs du bout ferré de sa canne et les envoyait au loin derrière lui. Henriette regardait le cœur étrange d'un iris cueilli au bord de la rivière, comptait machinalement les courts pistils aigrettés de pollen jaune.

Ils prononcèrent quelques phrases banales, conscients eux-mêmes de ce qu'avait de ridicule leur volonté de paraître s'intéresser à cette vache rousse et placide dans son pré, à ce peuplier couché en travers d'une haie, abattu brutalement lors d'un récent orage, à ce vieux qui pêchait et dont ils n'avaient vu que le large chapeau de paille émergeant des hautes herbes, la gaule rigide au-dessus de l'eau.

Ils hâtèrent le pas, voulant se rapprocher des autres avant de rentrer dans Margut. Les premières maisons montraient leurs toits d'ardoises entre les

arbres des vergers. Henri, presque bas, sur un ton de confidence, dit encore :

— Mademoiselle, je vais bien regretter que mon trop court séjour ne me permettra peut-être plus de vous revoir avant mon départ.

Avec une vivacité dont elle ne put se défendre, Henriette demanda :

— Vous pensez déjà à partir?

— Hélas, oui! Je ne suis pas le maître de mon temps. Après-demain déjà je quitterai Villers. Mais j'emporterai, croyez-le bien, un souvenir délicieux des heures, si inattendues pour moi, que je viens de passer auprès de vous et j'en garderai, plus impatient et plus cher encore, l'espoir de revenir au plus tôt à Villers, de revenir surtout à Margut... En attendant, c'est plus qu'un banal mot d'au revoir que je vous demande. Mademoiselle Henriette, oserais-je espérer que mon souvenir trouvera dans votre cœur une petite place? Tandis que moi, bien souvent, je me rappellerai cette après-midi, de votre côté lui accorderez-vous parfois une pensée?

— Mais certes, répondit-elle avec assurance; ces quelques heures ont été pour moi bien charmantes.

— Eh bien, je veux en consacrer la mémoire. Je dois faire paraître sous peu, je vous l'ai dit, un volume de vers. Aux poèmes qu'il contiendra j'en veux ajouter un évoquant les minutes trop brèves de notre rencontre; acceptez que je vous dédie ces quelques strophes. Dans un mois vous recevrez le livre et vous y verrez si je me suis souvenu... En le lisant, vous n'oublierez pas?

— Je vous le promets.

— Et j'irai même jusqu'à espérer que vous relirez de temps en temps *votre* poème?

Il se faisait tard. On se sépara dans le village.

Victor seul accompagna les Chambois qui retournaient à pied. Sur le chemin de Villers, tout en longeant la Marche qui dégringolait sur les cailloux, il tenait à Jeanne quelqu'aimable discours qui devait être charmant et joyeux, car la jeune fille riait heureuse, et appuyait d'une pression affectueuse son bras sur celui du docteur.

Entretemps, retirée dans sa chambre, un peu lasse, le cœur battant plus vite qu'à l'ordinaire, l'esprit confus de trop de pensées qui s'y bousculaient, Henriette revivait les heures de cette promenade, se répétait les paroles imprévues et si neuves et si troublantes; tandis que Delphine disposait dans ses plus beaux vases la gerbe de graminées, de feuillages et de fleurs que lui avait cueillie le docteur. Elle choisit même le plus large, le plus éclatant coquelicot, l'étala entre deux feuillets du dernier paru de Jean Rameau et glissa le roman sous une pile d'autres livres.

(A suivre.) PAUL ANDRÉ.

LUXE MODERNE

Le Palais du Cinquantenaire offre un abri plus ou moins confortable à toutes nos expositions. On n'y chôme point. Il y a peu de semaines, on y pouvait encore regarder de la peinture : on y admire aujourd'hui des automobiles.

A voir le monde qui circule entre les « stands », pour employer l'argot de circonstance, on ne peut manquer de se dire que ce salon sportif doit être d'un intérêt beaucoup plus général qu'un salon des Beaux-Arts, si peuplé de vignettes soit-il. Au premier abord, cela semble singulier. L'automobile incontestablement est un luxe fort agréable, et si j'étais dans le cas d'avoir à me procurer un de ces instruments rapides et confortables, je serais assurément très assidu à des expositions où je pourrais éclairer mon choix.

Mais combien y a-t-il de personnes à Bruxelles qui fréquentent en ce moment les halls du Cinquantenaire dans ce but intéressé ? Voyez toutes ces bonnes gens qui consacrent leur promenade dominicale à aller admirer les Dion-Bouton, les Panhard, les Fiat et les Richard-Brazier. Ils ne sont certes pas de ceux qui peuvent songer à s'offrir un jour la joie d'une telle dépense.

— Assurément.

— Alors, quel plaisir peuvent-ils prendre à regarder ces caisses bariolées, ces petites machines précises dont assurément ils ne comprennent pas l'agencement, et dont, par conséquent, ils ne peuvent admirer l'ingéniosité.

— Quel plaisir ? Le plus grand plaisir que puisse trouver l'honnête badaud, le bon petit bourgeois, égalitaire et démocrate : coudoyer les puissants du jour, regarder les gens dont on parle. Pourquoi, aux plus confuses, aux plus ennuyeuses des séances parlementaires, voit-on assister des femmes qui assurément n'y peuvent comprendre goutte ? Parce qu'elles veulent voir un ministre, un député, un sénateur. Pourquoi, à la moindre cérémonie officielle — et Dieu sait si c'est amusant, une cérémonie officielle ! — voit-on se presser d'innombrables

spectateurs de tous les mondes et de toutes les situations sociales? Parce que tous veulent prendre contact avec la puissance visible, avec le gouvernement représenté par des ministres chamarrés, par des magistrats en robe rouge et par des gardes civiques « empotés » mais reluisants. A se frotter à eux les bonnes gens s'imaginent emprunter un peu de leur gloire.

Le meilleur instrument de la popularité d'un roi, ce sont encore aujourd'hui les spectacles qu'il donne de sa personne et de sa Cour. Le peuple a toujours médit des grands, et cela ne l'a jamais empêché de crier « Noël ! » sur leur passage.

— A moins que, dans l'excès de sa misère, il n'ait crié : « A mort ! »

— Dans sa vengeance, il y avait encore de l'admiration et de la servilité...

Or, les grands d'aujourd'hui, ce sont les propriétaires d'automobile. L'automobile est le luxe le plus moderne, le plus visible. C'est celui qu'arborent aussitôt que possible tous ceux qui détiennent ces grandes fortunes qui, plus que jamais, au temps où nous sommes, sont le signe et l'origine de toute puissance. A voir l'automobile de M. Tartempion, je puis, — pour peu qu'en ces matières j'aie quelque compétence, — déterminer, à peu de chose près, le chiffre de son revenu.

— Croyez-vous? Mais alors il y aurait à Bruxelles beaucoup plus de grandes fortunes que ne le font soupçonner les statistiques. Au prix où sont les voitures, et en comptant ce que le sport automobile doit causer de frais courants : salaire du chauffeur, usure de pneus, réparations, essence, il n'y a certainement pas cent personnes ici qui puissent s'y livrer, tout en restant dans les bornes d'une sage administration budgétaire. Mais le nombre des gens qui restent dans les bornes d'une sage administration budgétaire est de plus en plus petit. On a parlé du luxe effréné des anciennes aristocraties ; aucun luxe ne fut plus effréné que le nôtre. Le nombre des ménages qui vivent strictement de leurs revenus est infime à présent. Chaque père de famille agit dans sa sphère à l'exemple d'un ministre des finances, en spéculant sur l'avenir. Voyez notre ami A...

Il est fonctionnnaire ; en combinant son traitement et les revenus de la dot de sa femme, il a douze mille francs à dépenser par an : il pourrait vivre ainsi de la façon la plus aisée, en attendant sa retraite, en voyageant de temps en temps, en se donnant quelques distractions. Sa femme est une bonne personne, de goûts modestes, qui ne demande qu'à vivre chez elle.

Et le fait est que le ménage a vécu très modestement, heureux pendant quelque dix-huit ans. Malheureusement, le pauvre A... possède deux filles à qui il a donné une éducation bourgeoise, laquelle, toutes proportions gardées, correspond à celle qu'a reçue leur mère. Mais les goûts de la classe où vivait cette mère étaient tout autres que ceux de cette même classe aujourd'hui; si bien que depuis que les voilà grandes, les demoiselles A... ont eu tant d'exigences, à peu près légitimes d'ailleurs—il faillait bien faire comme les autres! — bals, soirées, dîners, toilettes, théâtre, leçons de musique et d'équitation, que leur pauvre père écorna chaque année son petit capital, malgré le mal et le ridicule qu'il se donne à chercher âprement tous les petits bénéfices que peut lui rapporter sa situation. Quand il les aura mariées, si tout tourne bien et qu'il les marie, il n'aura plus pour vivre que son traitement, et il tirera jusqu'à sa mort le diable par la queue.

Le cas du père B... est plus significatif encore. Le père B... est riche, très honnêtement riche : il doit avoir soixante ou soixante-dix mille livres de rente. Toute sa vie, il a vécu largement, confortablement, dépensant, à peu de chose près, son revenu, mais n'allant pas au delà.

— Et il continue.

— Oui, mais dès qu'il n'y sera plus, et il n'est plus jeune, son fils qui, ayant toujours compté sur l'héritage paternel, n'a point cherché à gagner de l'argent, aura vite fait de réduire cette fortune à de plus modestes proportions. Chez son père il a donc été habitué à la vie large et confortable. Mais la vie large et confortable telle qu'il la conçoit est infiniment plus coûteuse que celle dont se contentait le vieillard. S'il ne fait pas un mariage opulent, et il n'en prend point le chemin, et s'il réalise les espérances qu'il donne aux marchands de chevaux, aux marchands d'automobiles et aux petites femmes, il ne lui faudra pas plus de dix ans pour réduire son patrimoine de moitié.

En ces deux cas, se généralise la situation. Presque tous nos contemporains vivent au jour le jour.

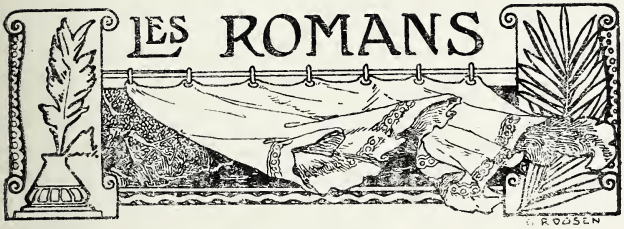
Et cela est vrai non seulement des gens qui vivent de leur travail et de leurs affaires et dont le luxe peut être parfois un auxiliaire professionnel ; mais aussi de la plupart de ceux qui possèdent une fortune moyenne. Il n'y a que les richesses excessives qui échappent à cette règle. Les patrimoines moyens vont s'émiettant peu à peu. La vanité, la sensualité, le besoin de « tenir son rang », les écornent de génération en génération, et

nous ne sommes pas très loin du jour où il n'y aura plus dans nos pays d'Occident que des capitalistes inépuisablement opulents, et d'innombrables prolétaires.

— Y voyez-vous un mal ?

— Heu! C'est une question de point de vue. Il n'est point d'accident social dont un homme avisé ne puisse tirer avantage ou consolation. La suppression des fortunes moyennes ne peut manquer d'enlever à l'Etat beaucoup de sa stabilité, mais on pourrait soutenir sans trop de paradoxe que la stabilité de l'Etat, c'est le sommeil, la léthargie, et qu'il y a plus de beauté dans un monde en révolution que dans une société hiérarchique, ordonnée, paisible et sage.

LOUIS DUMONT-WILDEN.



EUGÈNE MONTFORT : *Le Chalet dans la montagne* (chez Fasquelle). — LOUIS BERGEROT : *Lucie* (chez Sansot). — IANN KARMOR : *Plus qu'amie* (chez Sansot). — A. SÉCHÉ : *Contes des yeux fermés* (chez Sansot). — ARMAND PRAVIEL : *Péché d'aveugle* (chez Perrin). — HENRI D'HENNEZEL : *L'Entrave* (chez Perrin).

Le Chalet dans la montagne. — M. Eugène Montfort est, à mon avis, le plus intéressant parmi les jeunes écrivains français qui voici quelques années fondèrent la REVUE NATURISTE. Une délicieuse sincérité habite son œuvre. Il reste le jeune homme, presque l'adolescent aux émois passionnés qui regardait Sylvie vêtir sa jolie robe, ou cueillir des fleurs dans l'éternelle prairie du beau printemps. Aujourd'hui Sylvie s'appelle Aurélia. Voici l'anecdote :

Un jeune homme de 20 ans, au cours d'un voyage dans les Alpes, s'éprend d'une jeune femme, arrêtée, comme lui, dans

l'hospice du Lautaret où son mari doit venir la rejoindre. La proximité des deux chambres, séparées par une simple cloison d'ailleurs percée d'une porte, aide aux rapports familiers qui ne tardent pas à s'établir entre les deux voyageurs. Mais la jeune femme est chaste, si le jeune homme voudrait bien ne plus l'être. Et, malgré les dangers d'une hasardeuse intimité, sort de la plus exquise et de la plus scabreuse des aventures blanches comme la neige pétrie qu'elle donne à son ami en « souvenir » le jour où, le quittant, elle lui dit son nom pour la première fois. De cette histoire fort simple M. Montfort a réussi à faire un petit chef-d'œuvre de fraîcheur et de vérité. J'aime son style alerte, la concision de son imagination et de sa pensée, qui donne à ses récits la démarche même de la jeunesse, emportée dans ses sentiments vifs comme dans de légers et joyeux orages.

Au *Chalet dans la montagne* succèdent des notes sur Florence, Chausey, des Sensations anglaises et les *Nuits d'Espagne*, dont le souvenir retient un mignon visage féminin, tout animé par l'éventail, avec des yeux de charbon brillant et « un sourire gai comme le bruit d'un ruisseau ou comme un rayon de soleil sur l'herbe... » M. Montfort cherche dans ses voyages des sensations vivantes, et non des sites susceptibles d'être reproduits plus ou moins fidèlement par la mémoire. Et je ne peux pas trop l'en louer. Les aventures imaginaires qu'il mêle à ses récits leur donnent une saveur bien plus chaude d'humanité; c'est le corps dans un beau vêtement. Voici comme je voudrais que l'on me parlât toujours des paysages, en y mêlant toute cette sensibilité, cette imagination joyeuse qui, sans dénaturer les choses, leur fait une atmosphère.

* * *

Lucie. — En lisant la *Lucie* de M. Bergerot, je me suis rappelé la *Sylvie* de M. Montfort. Je n'entends nullement dire par là que l'œuvre de l'un ait subi l'influence de celle de l'autre, mais comparer deux sensibilités et deux impressions. Lucie est un petit poème exquis. C'est le poème du jeune homme de 20 ans. C'est l'amour sans événements, l'amour gracieux, sensuel, généreux, tout en images légères comme de petites larmes et de petits baisers. Lucie apparait. Elle se coiffe. Elle parle. Elle a telle robe, telle attitude. C'est le soir, le matin, la nuit. Il pleut; les oiseaux chantent. C'est le printemps; c'est l'hiver. Et Jean aime Lucie. Et puis il l'aime moins. Et il pleure et elle

pleure. Et puis ils se séparent. Œuvre charmante, délicieusement écrite, dont la mémoire charmée retient ce que gardent les doigts qui ont serré un papillon.

* * *

Plus qu'amie. — M. Ian Karmor n'est pas un artiste. Il me paraît plutôt appartenir à cette catégorie d'écrivains amateurs chez qui le don d'observation et la sincérité suppléent à l'imagination et au talent. De son livre trop long, si gauchement écrit qu'on croirait, par moments, à quelque mauvaise traduction, et ingénûment composé d'un alignement de petits faits égaux, se dégagent deux figures, deux caractères vrais, nets et touchants, dont l'un, celui de la jeune fille, est exquis de délicatesse, de nuances, de fraîcheur. Sur le navire « La Gironde », qui fait le service de Syrie, le second capitaine Pierre Melgven remarque une jeune Russe, qui se rend seule à Beyrouth où l'appelle sa profession d'institutrice. Entre la petite Slave très moderne, intellectuelle et nihiliste, sans ignorances et sans préjugés encore que profondément innocente, et le marin un peu sauvage mais candide et loyal, s'établissent des rapports d'amitié, une familiarité très fraternelle que les circonstances exaltantes de la solitude et d'une absolue liberté rendent sentimentale et périlleuse. Et voilà tout. Il ne se passe rien et il n'arrive rien. Conversations et menus faits composent un tissu uniforme où l'on chercherait en vain un point saillant. Un artiste eût tiré du roman une nouvelle exquise. En élaguant et en accentuant, avec quelques touches de lyrisme, d'émotion et de poésie, il eût fait fleurir cette banale histoire. Mais en eût-il gardé intact le charme sincère et naïf ? J'en doute. Le roman de M. Karmor semble le récit d'un homme qui se souvient ; ces pages sont empreintes d'une humanité singulièrement probe. On y entend l'accent d'une conscience véritable, et c'est ce qui fait la saveur de ces œuvres frustes et émouvantes qui semblent, depuis quelque temps, conquérir la faveur des lettrés. Pour ma part, je ne peux pas dire que je les admire, mais je les aime.

* * *

Contes des yeux fermés. — C'est un singulier livre que le livre de M. Séché... Absurde ? Amusant ? Intéressant ? On ne sait pas. On lit quelques pages, on le repousse, on le reprend. Il vous attire, comme vous attirent les monstruosités. Il vous retient comme tout ce qui est insolite. Quant à dire ce qu'il est, le

déterminer, le jauger, c'est bien difficile et bien inutile. Rêves rêvés ou imaginés... disons plutôt rêves complétés et accentués, de façon à faire d'images morcelées des tableaux dont l'incohérence n'exclut pas la composition et dont quelques-uns comportent un sens philosophique, les contes de M. Séché font l'effet d'une série de cauchemars burlesques, macabres, épouvantables ou tragiques. L'auteur a trouvé une grimace nouvelle. Une prodigieuse vivacité d'imagination lui permet de suspendre les fantaisies incongrues de la pensée consciente ou inconsciente, comme les bonds fantastiques d'une légion de crapauds. Cela fait un livre original.

* * *

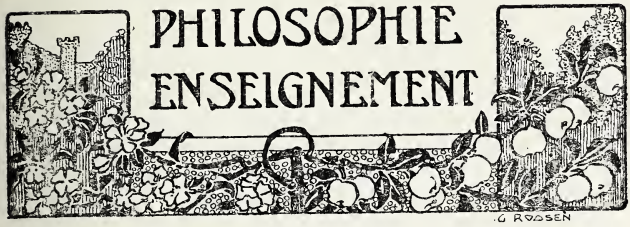
Péché d'aveugle. — Ce livre est gros de symboles. Pour faire entendre tout ce qu'il contient sur un double plan, il faudrait le raconter et l'analyser par le menu. L'aveugle c'est Raphaël, l'organiste ; son péché c'est son amour pour une nonne musicienne. Il l'entend, il l'imagine ; elle est sa sainte Cécile et sa passion s'exaspère de ne point vivre en dehors de l'esprit. Ce sont les affres du rêve, c'est la tragédie de l'âme, tragédie qu'accompagnent d'étape en étape, ainsi qu'un chant sacré, les cérémonies de la liturgie catholique. C'est l'épopée de la douleur d'un être humain avec, en contrepoint, toute la douleur du monde figurée par les voix de l'Église. Concevoir un tel livre est si noble et si audacieux qu'on éprouve quelque scrupule à chicaner l'auteur sur des défauts de réalisation. En vérité, il y a ici deux livres alternés : une étude critique, je dirai mieux apologétique, de la liturgie et de la musique sacrée et un roman psychologique. Les deux livres se développent côte à côte et se répondent sans intimement se marier. S'ils n'atteignent pas à la synthèse magnifique que l'auteur a rêvée, ils sont attachants tous les deux.

* * *

L'Entrave. — Un roman à thèse, intéressant et bien écrit. Un peu copieux peut-être ? Mais n'importe. *L'Entrave* nous montre une fois encore le conflit de la morale sociale et religieuse avec l'autre — la morale raisonnable, logique et naturelle. Une jeune fille, fruit du second mariage d'une mère divorcée, — née par conséquent d'une union que l'Église se refuse à sanctionner — pourra-t-elle entrer dans le sein d'une famille catholique ? Non assurément. Donc les parents de cette

jeune fille sont coupables d'avoir fait porter à cette innocente la conséquence de leur rébellion. Il ne leur restera plus qu'à se séparer pour expier leur crime, tandis que leur enfant se retirera dans un couvent. Ce dénouement me parait excessivement sévère! La figure la plus sympathique du roman est celle de Jacques d'Ardemont, lequel dit fort bien tout ce que l'auteur ne pense pas.

BLANCHE ROUSSEAU.



Le triomphe d'une idée utile n'est jamais qu'une question de date. Cette remarque s'appliquera, du moins on peut le croire, au vœu des Ecrivains belges, pour autant qu'il tend à galvaniser la curiosité littéraire de nos compatriotes en rajeunissant l'enseignement des lettres, en faisant qu'il soit avant tout éveilleur de notre sensibilité un peu lente et lourde. Toujours est-il que de graves journaux politiques s'émeuvent maintenant à ce sujet : L'*Étoile belge*, l'*Indépendance belge*, la *Meuse*, après la *Dépêche* et après le *Petit Bleu*, où notre confrère Delattre rompit les premières lances, continuent l'étude du problème posé. Voilà qui est significatif. Et, en dépit de toutes les exagérations qui se font jour, de toutes les erreurs ressassées dans ce qu'on a déjà écrit là-dessus, il faut espérer qu'il résultera quelque chose de bon du débat engagé.

Dans l'entretemps, la Fédération des professeurs de l'Enseignement a tenu à protester contre certains dédains faciles et certaines accusations imméritées dont les maîtres de langue française avaient été l'objet de la part de quelques polémistes outranciers. Et du même coup, elle a affirmé son esprit de progrès et son dévouement à la cause de la rédemption littéraire et idéale de notre nation. Le tout fut digne et plein de tact, comme il convient.

Il importe d'ailleurs de le répéter : on aurait tort de croire qu'il y avait mauvais vouloir du côté du monde des écoles ; et les initiatives personnelles y foisonnent, surtout depuis quelques années. Mais il y a la routine administrative, il y a le rond-de-cuirisme soupçonneux, inquisiteur ! C'est là un mal incurable, je crois, parce qu'il est comme essentiel à tout organisme centralisateur, de l'espèce de celui qui nous occupe. Mais on pourrait. du moins, atténuer les effets d'une pareille tare fondamentale. Il suffirait d'une sage direction supérieure qu'animerait un souffle large et généreux. En attendant, la défiance tracassière et décourageante continuera à paralyser les bonnes intentions qui se font jour !...

Mais, pour en revenir à la mission, qui appartient à l'enseignement, d'éveiller pour sa part et d'affiner les sensibilités, est-ce seulement, est-ce exclusivement au contact des poètes qu'il pourra et devra élever les âmes vers un idéal ? N'est-ce pas aussi par l'étude des chefs-d'œuvre de l'art en général ? Ne se proposera-t-il pas d'apprendre à l'enfant le secret de bien voir ou entendre ces chefs-d'œuvre, celui de les juger ? Oui, certes, des « Humanités » dignes de ce nom devraient comporter certains cours et exercices ayant pour but d'éduquer le sens visuel et le sens auditif ainsi que de former le goût. En d'autres termes, il faudrait dans une juste mesure initier les jeunes gens à l'esthétique artistique — sans tomber jamais dans aucun dogmatisme, je me hâte de l'ajouter. Le professeur, en effet, n'aurait d'autre rôle que celui de faire naître certaines « ambitions d'intelligence », d'exciter au travail personnel. Il serait, par l'application judicieuse de la méthoque socratique, l'*excitateur* des jeunes esprits mis en présence du beau tel que les arts le réalisent.

Il y a beau temps qu'on s'est dit cela. Nous l'avons maintes fois proclamé et écrit. Nous savons plus d'un maître qui s'efforce modestement d'atteindre ce but. Mais c'est en contrebande, si je puis ainsi m'exprimer, qu'on le fait, les programmes n'assignant point un temps spécial réservé à cette partie-là de la culture. Et puis, il faut ici compter avec les difficultés matérielles que rencontre le plus souvent l'application de cette généreuse idée. Combien d'athénées ou, pour généraliser, combien d'écoles possèdent « l'outillage » nécessaire, j'entends la libre disposition ne fût-ce que de quelques œuvres d'un musée proche ou seulement de bonnes reproductions de celles-là ?

Je me suis pris encore une fois à regretter cet état de choses en lisant l'intéressante brochure dans laquelle M. l'abbé Hector

Gevelle a esquissé un *Cours d'esthétique artistique dans les classes supérieures d'humanités anciennes*. Il y réunit une foule d'utiles indications, et on y reconnaît avec joie le souci de respecter toujours le jugement personnel des élèves. Le travail de M. l'abbé Gevelle est un exemple de cette activité un peu inquiète qui travaille le monde de l'enseignement et à laquelle je faisais allusion plus haut. C'est que nous sentons profondément les nécessités nouvelles qu'impose l'évolution des idées modernes. Eh ! oui, l'enseignement moyen avait trop négligé jusqu'ici l'éducation esthétique. Et il en va de même pour l'éducation morale.

Nous trouvons un sérieux avertissemennt, au sujet de cette dernière lacune, dans des pages éloquentes signées par M. Charles Buls ; elles sont intitulées *La culture intellectuelle de la Belgique*. Se plaçant assez haut pour dominer les questions politiques qui divisèrent les partis anticléricaux, l'auteur se demande quelle est la situation intellectuelle dans notre pays. Il procède à l'examen de conscience de notre nation pour proclamer qu'il faut tendre à monter plus haut et, pour cela, corriger nos défauts, et poursuivre des perfectionnements. M. Buls pose nettement et courageusement le problème de notre culture, tiraillée entre les tendances latines et germaniques dont la fusion en un juste équilibre pourrait, seule, à son avis, nous former un caractère national bien marqué. Cette fusion d'éléments, étrangers les uns aux autres, constituerait notre originalité sociale, et tout en nous rattachant à deux grandes civilisations, nous en différencierait suffisamment et nous donnerait une âme propre et bien nôtre. A ce propos, M. Buls aborde la question, redoutable toujours, des langues qui se partagent notre terroir ; il la traite avec une grande compétence et une grande largeur de vues, encore qu'il dénonce avec beaucoup de véhémence et un peu d'ironie, l'ambition d' « impérialisme intellectuel » de certains écrivains français, laquelle, je crois, n'est qu'une manière de riposte aux exagérations du pangermanisme. Mais on ne peut qu'applaudir au souci qui s'atteste ici de sauvegarder notre génie particulier et de préserver nos cerveaux de toute absorption et de toute annexion.

C'est, en somme, à des conclusions analogues que M. Edouard Ned est arrivé. Il a interrogé des hommes qui font partie de l'élite intellectuelle de notre pays, il les a interrogés sur les réalisations obtenues, curieux surtout de connaître la mesure de nos aptitudes. Ce sont leurs opinions qu'il a réunies dans un

beau volume : *L'Energie belge.* De les avoir synthétisées et confrontées, M. Ned estime que notre passé nous avertit sur nous-mêmes et que la Belgique doit rester ce qu'elle est essentiellement, mais en se perfectionnant : « Durant cette période pacifiqne de soixante-quinze ans de vie et d'action, écrit-il, la Belgique persévérante et tenace s'est fait dans la société des nations une place enviable. Elle a conquis une suprématie économique. Fière de son patrimoine de science et d'art, elle s'est efforcée d'en perpétuer la tradition et de la renouveler. Elle regarde maintenant plus haut et plus loin. Et si parfois elle se complait dans l'image de son passé, c'est pour dénombrer ses énergies et y puiser l'espoir des expansions futures dans la force et dans l'action. »

Le livre de M. Edouard Ned semble écrit amoureusement, avec enthousiasme ; le style en est alerte et vif. Mais, malgré l'autorité de quelques-unes des personnalités que l'auteur a interviewées, il faudrait se garder d'attribuer à son œuvre une valeur documentaire ou scientifique. On n'y trouve rien qu'une série d' « impressions », parfois un peu intéressées, renseignant plus ou moins bien sur les manifestations extérieures de la vie nationale, selon l'esprit qui préside à ces révélations. Néanmoins le livre est un des plus intéressants et des plus originaux parmi ceux que le soixante-quinzième anniversaire de notre indépendance a fait éclore jusqu'ici en notre pays, et il plaira, je crois, ne fût-ce que pour la belle émotion patriotique dont on voit l'écrivain tout rempli à mesure qu'il prend contact avec les forces de ceux de sa race.

ARTHUR DAXHELET.

M. Marius Renard qui est, avant tout, un sociologue et un socialiste, ne laisse échapper aucune occasion de manifester sa répulsion pour ce qu'on est convenu d'appeler « l'art pour l'art ».

L'an dernier, déjà, à propos de la tentative de théâtre belge à laquelle un certain nombre d'entre nous s'intéressèrent, il avait vigoureusement attaqué dans le *Peuple* notre programme, qui n'était pas à son gré exclusivement composé de pièces sociales. Dans une récente chronique qu'il intitule « Le Théâtre et la Vie », il remarque que la « fiction absolue n'alimente plus que la gaudriole des vaudevilles ou les flonflons des opérettes » et refait ainsi sa profession de foi :

L'intellectuel, sous prétexte que sa vision d'art le met au-dessus des vulgarités, est un égoïste, s'il se croit libéré du devoir qui incombe à tous de s'intéresser à l'évolution humaine et d'y concourir. Son rôle doit répondre à ses forces, à ses aptitudes, à ses habitudes professionnelles. Il n'est pas besoin pour cela de résoudre avec parti-pris les questions qui s'offrent à son jugement. Mais parce que son œuvre est toujours d'enseignement et parce qn'elle frappe directement l'esprit des autres, il doit la faire servir à commenter les phénomènes sociaux qui nous entourent, à prévoir leurs conclusions.

Je ne conçois pas bien un homme de lettres, faisant partie, par instinct et par vocation, de l'élite intellectuelle, réfractaire à ce devoir d'altruisme qui ordonne toute vie vaillamment vécue, fût-elle guidée vers la beauté. Il y a là égoïsme insolite. Dans une société comme la nôtre, s'abstraire de toute action en dédaignant tout élan vers un idéal social semble hors du temps et de la vie (1).

Il est certain qu'il se manifeste de plus en plus, non seulement dans le théâtre, mais dans toute la littérature actuelle, une tendance très marquée vers l'étude de l'évolution sociale. Le nombre des œuvres *d'art pur* diminue de jour en jour tandis que s'accroît, au contraire, la production de ce qui n'était encore que l'exception, il y a quelques années, et qu'on appelait alors les « pièces ou romans à thèse ». Dans le théâtre moderne, la comédie dramatique à tendances sociales est le seul genre florissant, et, dans leurs romans, nos écrivains actuels s'attachent à nous présenter de plus en plus des « tranches de vie ».

Mais c'est principalement de France que nous viennent toutes ces œuvres sociales alors que chez nous on en est encore à batailler pour savoir si oui ou non nous possédons une littérature nationale.

Comme ce seul mot de « nationale » prouve combien nous sommes en retard !

Nous avons une conception encore enfantine de l'art littéraire,

(1) *La Chronique.*

que nous encerclons dans les barrières de patrie, de religion, d'histoire, de nationalisme, que sais-je ! Nous l'entravons, involontairement peut-être, comme les enfants qui se précipitent sur leur jouet mécanique, sitôt le ressort déclanché, dans une vague peur que l'objet leur échappe. Nous voulons faire de notre art littéraire une chose à nous, alors que la beauté de l'art ne se comprend que dans son indépendance et sa liberté.

Mais sommes-nous responsable de cet état de choses instinctif?

Notre littérature est naissante et il est naturel qu'elle subisse la loi de tous les êtres en enfance qui ont besoin d'appuis pour leurs premiers pas. Loin de nous désespérer cette situation doit au contraire nous encourager dans la lutte que nous soutenons vaillamment pour l'émancipation de cet art. Plus tard, lorsqu'il aura acquis plus de confiance en sa force, il se débarrassera lui-même de ces tuteurs, pour donner à ses conceptions toute leur ampleur. Nos conceptions actuelles, à horizons trop proches, ne sont que momentanées, provisoires ; elles agrandiront d'elles-mêmes leur cercle visuel, et nous ne devons nous préoccuper actuellement que d'assurer l'existence à cet art naissant.

Aussi est-ce avec plaisir que dans nos principaux journaux on lit tout une série d'articles discutant cette grave question. La primitive campagne du Dr Delattre dans le *Petit Bleu* n'a pas été stérile. De tous côtés maintenant se font jour les opinions ; on épure la conception première. Chacun apporte son idée, sa réflexion, et le « pieu » que M. Delattre a planté, il y a quelques mois, n'était, je crois bien, que le tuteur de la plante qui levait déjà dans la bonne terre intellectuelle du pays, et qui maintenant étend ses ramures et ses feuilles.

Quelques opinions émises récemment sont intéressantes à enregistrer.

M. Maurice des Ombiaux, dans *La Meuse*, passe en revue les projets énoncés pour améliorer la situation de notre littérature et conclut ainsi :

« Ce qu'il y a de meilleur, c'est la création d'une Commission » littéraire permanente sous forme d'Académie, jouissant d'un » budget spécial et ayant pour but la culture et le développe- » ment des Lettres françaises en Belgique ; c'est l'organisation » de bibliothèques scolaires, où tout est à faire ou à refaire ; » c'est la publication aux frais de l'Académie, de manuscrits » d'auteurs belges et la distribution de récompenses aux meil- » leurs ouvrages parus dans les divers genres littéraires : c'est » la fondation d'un *Théâtre classique* par l'allocation de sub-

» sides à une scène pour la représentation des chefs-d'œuvre, et
» revision du cahier des charges de nos scènes subventionnées,
» pour permettre aux directeurs de monter des pièces *d'auteurs*
» *belges* inédites.

» Quand à la proposition de faire de nos écrivains des pro-
» fesseurs ou maitres de conférences, elle a son bon et son
» mauvais côté. »

Cette proposition est d'ailleurs discutée avec beaucoup de bon sens dans *L'Étoile belge* par un anonyme qui signe : « un professeur. » Après avoir prouvé que « réduire les professeurs à
» l'enseignement de la technique de la langue et réserver à des
» écrivains les cours de littérature ; confiner les premiers dans
» la grammaire, la philologie, donner aux seconds le rôle
» *d'éveilleurs de sensibilité littéraire* », serait absurde, il estime qu'il y aurait lieu cependant de demander à des écrivains de renom quelques conférences sur « certains points du programme
» de littérature, des faits d'actualité, représentations drama-
» tiques sensationnelles, etc., et de les faire siéger, au moins,
» dans les jurys d'examens de sortie de rhétorique, d'entrée à
» l'Université et du Concours général de l'enseignement moyen.
» Une expérience dans cet esprit serait un moyen de rehausser
» l'éclat de l'enseignement moyen, de populariser notre litté-
» rature nationale, de préparer le public belge aux joies si
» hautes que goûtent ceux qui sont initiés au culte des belles-
» lettres. »

D'autres idées encore ont été émises, mais il semble que toutes partent d'une conception fausse de notre enseignement. Je crois que si tout n'est pas pour le mieux dans notre enseignement littéraire, il est cependant aussi bien donné que partout ailleurs ou du moins pas plus mal ; et M. Pecqueur, qu'a interviewé *La Meuse* à ce sujet, suppose à juste titre qu'il faut chercher dans un autre domaine la cause de notre peu de goût pour *notre* littérature.

Nous sommes un peuple très avancé au point de vue commercial, industriel et social et *notre* littérature ne pourra nous plaire que lorsqu'elle traitera, comme la littérature française, des sujets sociaux. Notre littérature est en retard sur nous, et c'est pour cela que nous ne la goûtons pas. Ce n'est donc pas notre éducation qu'il faut faire, mais celle de nos écrivains qu'il faut accélérer de manière à leur permettre d'entrer au plus vite dans le domaine des conceptions sociales susceptibles d'intéresser notre mentalité.

P. DE CARSALADE.

— Plusieurs périodiques français publient, en janvier, des œuvres de nos compatriotes, ce qui est fait pour honorer notre littérature nationale. Dans le Mercure de France, Emile Verhaeren écrit un admirable poème : *Là-bas au loin*, qui est d'une signification toute philosophique et semble comme une profession de foi. Le chantre flamand a dans les yeux le mirage des îles lointaines, car, dit-il, « mon cœur et mon esprit en ont rêvé souvent. » Et il nous conte ceci :

Mon cœur disait : sur leurs forêts, le vent
Passe plus doux qu'en aucun lieu du monde,
L'ombre y est tendre, amicale et profonde
Et se parfume avant d'entrer dans les maisons,
Au toucher clair des floraisons,
Dont les seuils s'environnent:
La lumière que jette à la mer le soleil
S'y brise, ainsi qu'une couronne
Dont chaque flot emporte un diamant vermeil.
Aucun ongle de bruit n'y griffe le silence.
Sans alourdir le temps, les heures s'y balancent
De l'aube au soir, ainsi que lianes en fleur,
Autour des arbres bleus dans la molle chaleur...

Évoquant ce paysage langoureux et féerique, le poète songe avec mélancolie à la vanité des ambitions terrestres, à l'inutilité de la lutte, à la décevante vérité des mirages que représentent tous les buts et tous les efforts. Verhaeren pense à la félicité des sages qui vivent en une nature idéale tout aromatisée par les roses. Mais il ne goûte qu'un instant l'illusion de cette quiétude fallacieuse et son esprit de nouveau s'emplit des mille désirs de combattre et de vouloir :

Hommes, tout affronter vaut mieux que tout comprendre,
La vie est à gravir et non point à descendre...
Et qu'importe souffrir si c'est pour s'exalter
Jusque dans la douleur, la crainte et le martyre
Et savoir seul, au fond de soi, comme on s'admire !

A côté de ce morceau superbe de couleur et de sentiment, Eugène Demolder se distingue par un conte délicieux : *La Noël*

du Marchand, d'une fabulation simple et attrayante, d'une langue jolie où il y a des trouvailles de style tout à fait charmantes, celle-ci par exemple, où le romancier de la *Route d'Emeraude* transpose en un langage poétique une pittoresque expression du dialecte bruxellois : « ... en voyant les autres marmots faire rouler leurs bouchettes en beaux carosses de sucre, de brioches et de fruits confits. » Ces pages sont du bon Demolder, celui des *Contes d'Yperdamme* et des *Récits de Nazareth*.

— Le Beffroi donne deux sonnets de Théo Varlet, qui vient précisément de publier dans la collection de la coquette revue lilloise un volume de vers où il y a de belles compositions. Le second sonnet, *Idylles*, est d'un modernisme un peu brutal et cependant finement moqueur et sceptique. L'écrivain observe les amours de ses jeunes contemporains, les regarde, les suit, les comprend, les admire, mais... :

Mais dis-moi, vieux souffleur de leur sotte allégresse,
Maître en garrulerie, ô Génie de l'Espèce,
Qu'est-ce que ces gens-là peuvent donc bien se dire ?

—Maurice Des Ombiaux décrit, dans l'Occident, *les Légendes de Wallonie*. Cette étude de folklore est savante et claire ; elle abonde en détails typiques et est tout imprégnée, dirait-on, de cette atmosphère tendre et un peu mélancolique où sont nées, et où subsistent, toutes les délicieuses croyances, toutes les simples et parfois émotionnantes traditions que l'auteur des *Amants de Taillemark* résume avec une compétence enthousiaste et auxquelles, avant lui, tant d'archéologues et d'historiens ont consacré de patients ouvrages, pour ne citer que le beau livre du baron de Reinsberg-Duringsfeld : *Traditions et Légendes de la Belgique*, un des recueils les plus complets qu'on ait imprimés sur cette attachante et éternellement jeune matière. Dans ce même fascicule de la noble revue parisienne il faut lire un article raisonné, bien qu'au fond un peu paradoxal, *sur le choix des maîtres*, signé Pierre Hep, et un poème d'Adrien Mithouard : *Les Aveugles de Castille* qui se termine par ces deux vers mélancoliques et graves :

Oh ! que de fleurs ne s'ouvrent pas
Pour tous les yeux qui ne voient pas !

— A l'occasion du centenaire de la naissance d'André Van Hasselt, que nos amis de l'Association des Ecrivains belges ont si brillamment célébré en une solennelle, voire officielle matinée au Théâtre royal du Parc, de nombreux articles ont été consa-

crés un peu partout au poète des *Primevères* et des *Quatre Incarnations du Christ*; nous avons surtout lu avec plaisir l'étude de M. Georges Barral dans le PETIT MESSAGER BELGE.

— Le second numéro de POÉSIE contient une série d'exquis morceaux aux rythmes divers, simples et candides, mais jamais compliqués, de George Gaudion : *Des Petits pas sur la Pelouse :*

En rond sur la pelouse
les écoliers, livres à-bas
et troussant les pans de leurs blouses,
tournent à petits pas.

Et le poète, en voyant s'amuser les enfants, les écoute chanter et écoute aussi chanter son cœur. Et ce cœur lui dit des souvenirs naïfs et délicieux, tout pleins du charme de la première adolescence et que les strophes décrivent de manière si tendre et si intime.

Mes beaux amis, je suis juin en robe blanche
Qui délie aux chemins les rondes des enfants,
Je suis juin des processions et des dimanches
Où les cloches d'azur s'égrènent sur les champs.

On voit que George Gaudion est un proche parent spirituel de Max Elskamp. Il en a le sentiment et presque la tonalité tendre. Ailleurs on devine une ferveur à la Rimbaud et parfois la vive couleur pure de Verlaine. Il y a là des vers d'une fine bonhomie, d'une sentimentalité vaguement mystique et naturaliste à la fois; mais toutes ces ravissantes compositions dégagent une attirance agréable à nos âmes, car nous redisons ces chansons avec le poète, comme si nous aussi nous les avions écoutées en même temps que lui, puisqu'elles rappellent si joliment notre enfance...

Maintenant la ronde est finie,
l'heure sonne au clocher, là-bas,
Et voici que les petits pas
s'effacent sur la prairie...

— Pourquoi EN ART orthographie-t-il ainsi le nom de l'auteur du *Cycle Patibulaire*, en rendant compte de sa conférence du Parc, Matinée Jules Verne : Georges Eeckhoudt? Ce fier nom se trouve en tête d'assez émouvants chefs-d'œuvre de notre jeune littérature pour qu'on soit désagréablement crispé de le voir déformer de la sorte. Constatons cependant que, par contre, les noms des acteurs du théâtre de la rue de la Loi sont imprimés de manière absolument parfaite. Il est vrai qu'ils n'ont jamais

rien écrit et que les « distributions » les citent avec une correction ombrageuse...

— Puisque nous avons tant parlé de poésie en cette rapide chronique, on nous permettra de signaler dans *Le Thyrse*, un joli conte de Louis Delattre : *L'Oiseau Roc*. C'est la puérile et touchante histoire d'un vieil homme qui aime beaucoup les enfants et qui finit par être malheureux pour avoir voulu vainement les faire rire et les amuser plus que les autres petits...

A lire aussi un *Propos* moqueur, d'une correcte écriture et d'un esprit intense : *L'Ame Tricolore*, dont le sujet est tout d'actualité et qui est signé Léon Wéry. Nous arrêterons là, cette fois-ci, l'examen des périodiques du mois, bien qu'il y ait beaucoup d'œuvres présentant un intérêt supérieur par leur caractère d'art élevé. Mais *la Belgique* est encombrée, envahie, — celle en italique, heureusement, — et il nous faut, à regret, clore cet article, trop court malgré nous.

Reçu : *Le Mercure de France, la Revue générale, Les Marges, l'Ame latine, la Revue du Bien, la Belga Sonorilo, la Critique, le Guide musical, la Jeunesse laïque, Wallonia, l'Ermitage, das literarische Echo, le Samedi, Par le Monde, Liége universitaire, la Fédération artistique, L'Art Moderne, Le Thyrse, La Tribune Artistique.*

SANDER PIERRON.

CERCLE POUR L'ART

XIVe Exposition

au Musée Moderne jusqu'au 11 février.

Exposants : Firmin BAES, Bruxelles. — François BEAUCK, Uccle. — Henri BONCQUET, Bruxelles. — Pierre BRAECKE, Bruxelles. — Albert CIAMBERLANI, Bruxelles. — Prosper COL-

MANT, Bruxelles. — Omer COPPENS, Bruxelles. — Léon DARDENNE, Bruxelles. — François DEHASPE, Ixelles. — Isidore DE RUDDER, Bruxelles. — Joseph DIRIECKX, Uccle. — Émile FABRY, Woluwe-St-Pierre. — Georges FICHEFET, Bruxelles. — Adolphe HAMESSE, Ixelles. — René JANSSENS, Bruxelles. — Mme Clémence LACROIX, Schaerbeek. — Eugène Laermans, Bruxelles. — Huib LUNS, Bruxelles. — Amédée LYNEN, Bruxelles. — Charles MERTENS, Anvers. — Charles MICHEL, Bruxelles. — Isidore OPSOMER, Lierre. — Henri OTTEVAERE. Bruxelles. — Hyacinthe-Pascal SMITS, Bruxelles. — Léon SNEYERS, Bruxelles. — Jean-B. SPRIMONT, Bruxelles. — Hector THYS, Bruxelles. — Franz VAN HOLDER, Bruxelles. — Emmanuel VIÉRIN, Courtrai. — Richard VIANDIER, Groenendael. — Philippe WOLFERS, Bruxelles.

Les horribles verdures des palmiers à l'entrée et entre les colonnes, cela va de soi ! Quand sera-t-on guéri de cette manie de tapissiers imbéciles. Ce vert gâte le coloris des œuvres et gâte l'œil. Je proteste, reproteste, contreproteste et surcontreproteste.

Pour le surplus, un arrangement de bon goût, teinte et disposition des tentures. C'est sobre, c'est discret.

Ce XIVe Salon est d'une belle tenue. Tout méritait l'exposition. Des degrès dans les œuvres, une échelle de valeurs, mais rien à conspuer. Du talent partout, des efforts, des hardiesses, une avancée générale, une impression réconfortante faisant murmurer : Ça marche ! ça marche,

François Beauck est là, dès l'entrée, avec une dizaine d'œuvres. J'aurais souhaité un envoi plus significatif de celui qui a été lauré dernièrement par *la libre Académie de Belgique*.

Plus loin ce maître incontesté, si longtemps contesté : Eugène Laermans. Plus rien à dire de ce glorieux, si ce n'est à tous : Allez voir ! Tâchez de comprendre ces émouvantes tragédies rustiques, faites de champ, d'arbres, de nuages, de paysans épiques et terribles en leur simplicité, qu'on dirait belliqueux. *Le Cimetière de campagne* est un échantillon superbe de cette originalité magnifique, sans précédent en son genre, sans analogie. En voilà un qui est « lui-même » dans toute la force de cette qualité suprême.

Je me suis arrêté avec joie devant ces paysages : *En Flandre* et *Ste Anna ter Muiden* de Firmin Baes, — devant, non la toile toute entière, mais la femme qui offre la coupe de laitage, de la

grande œuvre décorative d'Albert Ciamberlani, *Honorons la terre*, quoiqu'il suive trop à la piste Puvis de Chavannes, — devant *Au Béguinage* d'Omer Coppens, — devant les deux panneaux (conventionnels pourtant) de Henri Ottevaer, *Le Départ pour la pêche* et *La Chasse*, — devant *Le Cycle des Heures* de Philippe Wolfers, bien mieux dans la blancheur du marbre que dans la sombresse du bronze tel que je le vis à Ostende, cet été, — devant..., etc., etc.

Mais ce sont surtout les portraits de Franz Van Holder qui m'ont séduit ! Qui, actuellement, chez nous, traite aussi bien cette spécialité, qu'on assure être la plus difficile ? Élégance, aisance dans la mise en page, le dessin, la pose ; harmonie et charme dans le coloris. C'est l'épanouissement d'un peintre remarquable ; l'espoir d'un très grand peintre, peut être. Saluons, saluons et crions de tout cœur : Bravo !

A cette exposition les œuvres d'un même artiste ne sont pas réunies côte à côte comme c'était devenu la coutume. Les ensembles sont disloqués. Il en résulte plus de variété, de grâce et souvent une meilleure mise en place. Mais cela rend l'appréciation plus difficile, moins concluante. Or, ces salonnets sont moins faits, semble-t-il, pour le plaisir des spectateurs que pour l'avantage à tirer par les exposants des jugements sur leurs travaux.

Également beaucoup de mises sous glace.

* * *

AU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Armand Jamar. — M. Pirenne. — Herman Boulenger. — A. Demol.

Quatre lots de tableautins (sauf trois grandes marines de Jamar) et d'œuvrettes.

Dans l'ensemble, l'envoi d'A. Jamar prime. Par ses intérieurs surtout, spécialement, à mon humble avis, *La Lettre*, *L'Attente*, *L'Indécision*, avec des allures d'ébauches, (c'est l'usage, la manie du temps, la mode, je ne puis m'empêcher de le répéter), mais « de belles palettes » en termes d'atelier, de savoureux ragoûts, très harmonieux, vraiment séducteurs, happant à l'œil comme un mets bien cuisiné happe à la langue. De plus un grand sentiment d'intimité familiale, paysanne ou ouvrière.

Des trois marines, l'une, *La Mer du Nord*, descend en ligne directe d'Artan. Dans les deux autres les ciels sont lourds, sommaires, maçonnés. Des indications non des expressions. Tels ils m'apparaissent.

M. Pirenne (est-ce un parent de notre historien gantois désormais célèbre) expose deux douzaines de dessins, aquarelles, etc. L'allure du total est celle d'un talent en formation, consciencieux, appliqué, attentif, d'un sentiment grave, voyant les hommes et les choses sous un aspect sévère, morose, dans une lumière grisailleuse. Le regard est attirée, sans joie mais non sans quelque émotion.

Un incident pittoresque à propos de ce jeune artiste (je le crois jeune). Il parait que la Commission du Cercle (oh! les commissions! il est vrai que le mot a pour radical : *commis*) avait refusé tout l'envoi! Alors circulaire du sacrifié annonçant le méfait et disant : « Je vous laisse juge du procédé. » Ces exécutions par des muets, comme au sérail, valent, en effet, d'être révélées. Mais retour de conscience : finalement tout fut admis.

Herman Boulanger cultive l'allégorie, le paysage aussi, entre autres dans une jolie peinture *La Rivière*. J'aime peu ses dessins, à relents académiques un peu gauches. Des essais, me semble-t-il, des essais soignés, de sérieuse application, mais tièdes, sans nervosité.

Enfin A. Demol avec sept œuvres curieuses. Un peu enfantin son Ange dans le Paradis terrestre où des branchages très bien « élevés » s'allongent pour cacher soigneusement les indiscrets insignes dont bientôt Adam et Eve vont faire un si fâcheux mais si naturel usage, à l'instigation de Satan déguisé en serpent à « sornettes ».

Encore une fois, du talent mais rien qui contraint à l'émoi.

*
* *

L. Valckenaer. — François Verheyden. — Aimé Stevens. — Edgard Rombouts.

Suite du défilé hivernal, en général peu somptueux, au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles.

Un quadrige de jeunes...? Ma foi je n'en sais rien, je le suppose. Ce que je sais, c'est qu'un des plus sûrs moyens de se tromper mis à la disposition des fragiles cérébralités humaines, c'est : les Suppositions.

Si, dans les catalogues, on inscrivait l'âge des artistes ? Autrefois on y lisait : Elève de... Maintenant, plus rien que l'adresse et les médailles ou décorations, quand il y en a. On n'est plus l'élève de personne quoique, presque toujours, on soit l'imitateur de quelqu'un. Le monde est plein de réminiscences !

Voici Aimé Stevens, un nom d'ancètre redoutable, qui suit à la piste Alfred Stevens. C'est drôle, les prénoms de ces suiveurs. Aimé, Agapit, commençant par des A comme celui du Maître authentique. Ah ! si tout le reste l'égalait autant !

Deux grands portraits, deux petits paysages, six figurines de femmes, de « dames » plutôt.

Quelle manie de statistique m'obsède, analogue à l'arithmomanie des gens qui ne peuvent s'empêcher de compter les fenêtres des maisons, les arbres des boulevards, les réverbères des rues. Faiblesse mentale, disent les aliénistes. Besoin de précision, disent les logiciens. Va ! pour la faiblesse mentale !

Toutes ces toiles sont d'un coloris sec, d'un dessin aux plis durs, vides d'air, et surtout gauches, maladroits dans les poses et les gestes. Visages sans expression. Toutes ces Eves pensent, avec des airs bêbêtes, qu'on est en train de les peindre. Bref, vie et naturel absents. Seul me paraît échapper à ce jugement sévère de ma très relative compétence, *De qui est-ce ?* une vue de dos.

François Verheyden (le fils du grand mort récemment disparu ?) a sept paysages, parmi lesquels un fort discutable, *Le Potager*, et deux fort admissibles, *Heures des Grandes Ombres*, rappel de Claus, et *Frise d'Arbres*. Pas plus d'atmosphère dans ces paysages du dehors que dans les paysages du dedans d'Aimé Stevens. Que ça doit être bien difficile d'introduire sur la toile le fluide aëriforme pourtant partout présent !

L. Valckenaer a... deux, quatre, six, huit (ah ! cette manie numérative !) marines ou rives fluviales hollando-flamandes, parmi lesquels *Le Scheut de Blankenberghe*, quoique de facture un peu lourde, m'a plu. Le surplus ne voisine-t-il pas trop avec la chromolithographie ?

La nuance, la nuance, comme chantait Verlaine, le coloris délicat, varié à l'infini dans la notation des tons, demi-tons, quarts de tons et même huitièmes de tons comme les perçoit l'œil des vrais peintres ! Une tristesse, une « mornitude », aussi, dans ces œuvrettes peu significatives.

L'envoi d'Edgard Rombouts, vingt-quatre aquarelles, semble

le meilleur. Son faire est aimable. Sa *Cour de Ferme*, son *Moulin abbatial* sont charmeurs. Sujets campinaires : Testelt, Zonhoven, etc. Une habile et jolie calligraphie (un peu connue), dans le dessin des rameaux et des brindilles. De la légèreté, de l'élégance. Pas d'originalité pourtant. Réminiscences, réminiscences ! Je les croyais accomplis les temps où l'on ne pouvait faire de plus subtile compliment à un peintre qu'en lui disant : Bravo ! un vrai Rubens, un vrai Titien ! et à un littérateur qu'en lui proférant : Bravo ! du vrai Hugo, du vrai Baudelaire !

Cette quadruple exposition laisse une impression plutôt affligée. On dirait un art malade. N'était le fracassant écarlate des tentures, tapisseries et affreux meubles dont la direction « artistique » du Cercle impose la désagréable contiguité aux œuvres, on se laisserait aller à croire qu'il s'agit d'une infirmerie. L'habituel reproche : faire lâché, exécution sommaire, « tâchisme », « plâtrage » vient aux lèvres. La critique, s'il y en a encore parmi la cohue, d'un côté, des camarades, de l'autre, des étripeurs, pourrait peut-être commencer à attirer sur ce point l'attention de nos peintres par trop emballés dans les voies de l'Impressionisme aigu, si proche du baclage, si loin des traditions minutieuses de notre Ecole, traditions observées notamment par le grand Alfred Stevens, que je citais tantôt, vraiment, sous ce rapport, continuateur moderne des Van Eyck.

* * *

Paul Renouard

« Jeunes élèves, toutes les autorités de cette ville ont tenu à relever cette fête par leur présence. Que la vue de ces nobles visages soit pour vous un exemple fécond ! »

Ce cri enthousiaste sert d'explication à une amusante estampe blagueuse que longtemps je tins clouée à la muraille dans mon cabinet. Il est proféré par un cuistre, dans une distribution de prix où l'on voit sur l'estrade d'honneur un assemblage de personnages décorés. Ah ! quelles têtes ! Quelles nobles têtes !

La hottée hilarante de scènes et de binettes merveilleusement « attrapées » par Paul Renouard m'a fait remonter en l'esprit ce souvenir. Ce que nos personnages officiels, et quasi tels, sont reproduits là dans leur réalité vraie, mais invariablement avec une corrosive piqure de surextrait caricatural, tourneboule et met en joie !

C'est surtout d'un comique salé quand on songe qu'il s'agit de la matière première d'une publication solennelle destinée à « *commémorer les Fêtes du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique et de l'Exposition universelle de Liége* », à deux cents francs l'exemplaire, — comme le dit un grand et fastueux prospectus.

Avec une déroutante audace (je crois difficilement à de l'ingénuité) Paul Renouard, de son crayon étonnamment adroit, de sa vision prodigieusement prompte et aiguë, a figuré les êtres et les choses sans leur faire grâce d'aucun détail railleur. Généraux, Ministres, Sénateurs, Députés, Bourgmestres. Fonctionnaires de tout gabarit, le Roi lui-même, surtout le Roi, apparaissent en des drôleries, des figures, des masques, des attitudes qu'on sent exactes mais qu'on sent aussi cruellement révélatrices.

Il y a là toute une Belgique qu'on croirait composée des Kaekebrœck et des autres personnages légendaires, juteux de charme ricaneur, braves gens que Léopold Courouble vient, une fois encore, de faire gesticuler et gigotter dans un chant, *Le Mariage d'Hermance*, de son esculente épopée bourgeoise et bruxelloise.

Il ne faudrait pas beaucoup de coups de pointes de crayon pour que la plupart de ces marionnettes apparussent des Ensor. Et vraiment, puisqu'une telle heureuse licence est tolérée en cette cérémonieuse occurrence de la part de ce curieux et séducteur artiste français, je me demande pourquoi on n'a pas chargé de cette affaire notre terrible et sarcastique compatriote d'Ostende?

Car c'est une bizarrerie qui ajoute à l'allure goguenarde de cette manifestation artistico-satyrique, que d'avoir appelé pour célébrer « NOS FÊTES NATIONALES » un étranger! Du talent, j'en conviens, et beaucoup, mais non pas tel qu'il fût inégalable par un des nôtres.

Qui doutera qu'Amédée Lynen y eût parfaitement réussi, avec moins de causticité parisienne, certes, mais avec un naturel belge et simple qui n'était pas à dédaigner.

Je ne m'en plains pas, vu le résultat d'un charme de gouaille extraordinaire.

Et pas du tout inutile.

Il est très salutaire d'être moqué par un pince-sans-rire qui y met cette virtuosité inattendue et irrésistible.

Paul Renouard me semble d'intention énigmatique à la fois sérieuse et drôle. La série de ses Ysaye, le kapelmeister, pro-

bablement irrésistible pour lui-même au violon, est typique pour révéler cette tournure de son art.

Quelles leçons de maintien, légères, discrètes, mais décisives, il aura donné à nos hauts bonnets et à nos « grosses légumes. » Ceux-ci, devant leurs portraits d'une si spirituelle équivoque auront-ils l'intuition d'interroger avec inquiétude : Est-ce qu'on se serait f...ichu de nous?

Un subside de soixante mille francs a été alloué, par la cotisation de trois de nos Départements ministériels, pour faciliter cette publication monumentale, assurément d'une belle rareté, non seulement par ces œuvres, mais surtout par l'aspect charivarique inattendu, qu'elle laissera à la postérité des états-majors de notre Nationalité en l'an mil neuf cent et cinq de notre seigneur... le Temps.

* * *

SALLE BOUTE, RUE ROYALE.

Mlle Anna Falize. — Mme Marie Gérard. — Jules Herbays. — Martin Melsen. — Emile Thysebaert. — André Vander Straeten.

Ah! mais, ah! mais, la besogne devient lourde. En voilà des salons et des salonnets! De quoi composer un vaste appartement. Je ne prévoyais pas que la corvée prendrait de telles dimensions quand j'acceptai de les « faire » pour notre Revue. Corvée d'écrire, s'entend, mais non de voir. Avec quelle autre psychologie on regarde, selon qu'il s'agit simplement et bonassement de jouir des aspects, ou qu'il s'agit de juger les œuvres. C'est la différence d'être du jury ou du public en Cour d'assises. Aïe! aïe! aïe!

Deux dames : une fleuriste, une paysagiste, ouvrent ici le cortège. Œuvrettes estimables, insuffisamment personnelles encore, croirais-je. Le pastel *Géranium* de Mlle Anna Falize, *La Neige au Bois*, *L'Entrée du Village*, *L'Hiver* de Mme Marie Gérard fixent, avec charme, l'attention.

Parmi la série de fusains d'André Vander Straeten, *Le Palais de Justice* se détache avec une noblesse sévère, *Les Toits* s'y apparentent avec le même grave caractère.

Deux bustes de Jules Herbays, *Rita*, *Paysanne*, de belle simplicité, à côté de choses bien tripotées comme une Léda quand sera-t-on débarrassé de cette demi-déesse qui se fit faire des œufs

par un cygne) et *Le Baiser* (quel sculpteur n'aura pas eu le sien ?) Cette fois il se complète d'un vaillant pelotage.

Martin Melsen expose une série de petites toiles curieuses comme toujours, mais parfois terriblement en ébauches comme la débauche de sa *Kermesse*. *Les Enfants dans la Prairie* aussi, mais alors quel succulence de couleurs, quelle « palette ». Puissants de réalité ses *Dénicheurs*, types des paysannaux inconscients et cruels, attrapant les oiselets avec la gravité et le plaisir flegmatique des chats.

Reste, comme sixième, Emile Thysebaert. Une exposition remarquable qui doit horripiler « le bourgeois ». Il y en a un pourtant qui a acheté le plus brutal de ces tableaux *Bal marollien*. Mille compliments, Monsieur ! Quel art à voisiner avec la caricature violente sans sortir de la réalité redoutable ! Ces êtres-là existent, tous, et, pourtant, il n'en est aucun dont on oserait jurer qu'il existe. C'est du surextrait de sarcasme sans rire. Stobbaerts peint les bêtes animales avec le flegme dont celui-ci peint les bêtes humaines. Ensor surgit encore une fois dans le souvenir devant ces scènes et ces types, difformes, impudents, inquiétants. Emile Thysebaert n'égale pas toutefois en coloris le très notoire peintre ostendais. Sa palette est fuligineuse. N'importe ! il me semble qu'il y a là un grand peintre. Qui vivra verra ! comme dit ma bonne.

Post-Scriptum

Voici les revenants bon du métier de Critique qui commencent !

Un « lecteur sympathique » me signale un article rageur qui aurait paru dans une revue que je croyais morte depuis longtemps, au sujet d'une appréciation « sévère » donnée par moi dans le dernier numéro. Il m'incite à polémiquer avec le signataire, très vaguement connu du public et de moi, un « vieux rejet », je crois, et qui, vu le prospectus que je lui ferais en m'occupant de lui, est peut-être lui-même « le sympathique lecteur ». Ce truc est débiné.

Pas de ça, Lizette ! Je ne fais pas de l'escrime avec le premier venu. Il faut être maladroit ou imbécile pour, d'un coup de « gaffe » au fond d'une mare, faire remonter à la surface un chien crevé qui y marine.

Edmond Picard.

Mlles Gaëtane Britt et Stéfi Geyer; Mme Arctowska; Pablo Casals. — Le 1er Concert jubilaire Ysaye (14 janvier). — Le groupe des Compositeurs Belges.

Une période (deux mois !) terrible, pendant laquelle sans faire l'âne on eut du son partout... Du reste il est simplement de perception commune de se plaindre ainsi pour trop de richesse sonore. En vérité c'est une grande joie de sentir, au-dessus des questions de virtuosité, toujours plus ou moins secondaires, le ravissement de toute cette bonne musique bourdonnant autour de soi ! Certes, les exécutants n'ont de magique que leur talent; les salles sont connues, les programmes évoluent à l'ordinaire parmi une vingtaine de morceaux... Et malgré tout ce prosaïsme je ne puis cependant m'empêcher de songer à une des plus charmantes merveilles de cette mystique du Moyen-Age qui en rassembla de si tendre et de si éclatante : Les innombrables oiselles magiques qu'Hermann-Joseph de Steinfeldt voyait voleter chantantes autour de lui et qui n'étaient autres que les onze mille vierges de Cologne !

Les enfants, sur les bords du Rhin, chantent encore les airs qu'Hermann retint pour les avoir entendu roucouler par les vierges oiselles...

On conçoit qu'il faut après le hasard d'une pareille introduction parler d'un concert féminin; précisément, il en est un qui non-seulement nous présenta une virtuose de grand charme, mais encore, si je puis dire. un instrument féminin également. La harpe malgré David et les Skaldes du Nord antique, nous semble une âme de femme, animant une forme d'élégance aérienne. Jouée par Mlle Gaëtane Britt avec une très expressive personnalité, la harpe légendaire et comme marquée de cette émotion d'éternité qui s'attache à quelques symboles essentiels, nous donna la belle pureté classique de Saint-Saëns, le raffinement de Fauré, les envols romantiques de Schumann, l'intense archaïsme du Kol Nidrei de Bruch, le modernisme savant de Richard Strauss, etc. Profitons de l'occasion pour féliciter, à

nouveau comme ayant complété le programme, l'excellente cantatrice Mme Miry Merck, Henri Merck, violoncelliste, déjà digne d'un nom si musical, enfin le pianiste Ernest Britt dont charma finement une « Villanelle ».

Autre virtuose sinon artiste, la violoniste Stefi Geyer, accompagnée du pianiste Paul Goldschmidt.

Une beauté audacieuse et gauche en même temps, l'aspect « dix huit cent trenteux » savamment pioché, renouvelé d'esthétisme anglais et de charme probablement slave, eussent suffi à expliquer un de ces « emballements » qu'il est bon de partager ou de ressentir, même en protestant au fond de la conscience... Aussi bien, si les grands classiques ne se rendent pas encore, Stefi Geyer présente fort bien (plutôt en liberté) les maitres secondaires du violon... Et pour ne pas être toujours en arrière, nous complèterons ces portraits féminins par celui d'une artiste dont le concert est annoncé pour le 22 courant : Mme Arctowska. Voici un an ou deux, qu'après avoir débuté à la salle Erard, croyons-nous, et sous le patronage savant d'Octave Maus, elle fit preuve d'une rare conscience dans le développement des plus beaux dons.

Nous avions un jour promis des études de virtuose expliquant leur jeu par leur physique ; il y aurait de curieuses remarques à faire sur ce chant précis, ferme, ému, avec décision et cependant parfois délicatement puéril dont on retrouve comme l'hiéroglyphe dans cette énergique beauté anglo-saxonne où le visage s'anime de traits à la fois obstinés et enfantins...

A signaler enfin le succès de Pablo Casals à la fois simple, émouvant, énergique et distingué dans du Bach, du Beethoven, voire dans les acrobatiques Variations de Boëllmann.

Les musiciens belges ont, naturellement, beaucoup fait parler et, aussi, jouer d'eux... On sait la lettre symptomatique d'Ysaye, organisant des séances de musique de chambre nationale et les souscripteurs n'arrivant, Ysaye jetant, si j'ose dire, ses listes de souscription à la tête du public qui ne souscrivait pas.

Une autre initiative, celle du « groupe des compositeurs belges », a, du reste, entrepris une œuvre analogue. La liste des membres qui le composent forme un répertoire volumineux de notre « gent musicale » d'aujourd'hui ; elle est curieuse à citer, mêlant les noms connus et illustres aux plus obscurs, peut-être glorieux demain : E. Agniez, Bruxelles. — F. Alpaerts, Anvers. — A. Biarent, Charleroi. — L. Cluytens, Mons. — M. Crickboom, Bruxelles. — E. Criel, Gand. — N. Daneau, Tournai·

— H. De Boeck, Bruxelles. — A. De Greef, Bruxelles. — L. Delune, Bruxelles. — L. Delcroix, Bruxelles. — L. Du Bois, Louvain. — A. Dupuis, Verviers. — F. Durant, Bruxelles. — E. Eeckhautte, à Bruxelles. — G. Frémolle, Bruxelles. — P. Gilson, Bruxelles. — H. Henge, Bruxelles. — C. Henusse, Bruxelles. — J. Jongen, Liége. — P. Lebrun, Gand. — T. Le Brun, Gand. — M. Lunssens, Bruxelles. — L. Mawet, Liége. — L. Mortelmans, Anvers. — R. Moulaert, Bruxelles. — L. Ontrop, Anvers. — C. Radoux, Liége. — F. Rasse, Bruxelles. — E. Raway, Bruxelles. — J. Ryelandt, Bruges. — O. Roels, Gand. — J. Schrey, Anvers. — C. Smulders, Liége. — H. Thiébaut, Ixelles. — F. Uyttenhove, Gand. — L. Van Dam, Bruxelles. — A. Van Oost, Diest. — V. Vreuls, Verviers. — A. Wilford, Bruxelles.

Le premier concert organisé, à la Grande-Harmonie, par cette si nombreuse phalange, fit surtout apprécier Arthur Degreef; la petite suite pour piano de F. Alpaerts; un duo élégant de Daneau; des choses étranges et parfois géniales de H. Henge; des chœurs pleins de vie légère et savante de Émile Agniez.

Nous rencontrons ici quelques portraits nécessaires, ceux, par exemple, de Crickboom, de Henge, de Bosquet; comme aussi une silhouette (puisqu'il ne font que passer!) de Pablo Casals, violoncelliste au jeu sonore et fin. Mais la place, le temps, l'abondance des concerts qui peut nuire, quoiqu'on dise de l'abondance de bien!...

Essayons au moins un croquis de Crickboom, dont le nom flamand constitue déjà la plus curieuse antithèse avec son aspect de grâce fine, modeste, hautaine, sa parole douce aux blessures irréparables... mais tant pittoresques! Si l'exubérance d'Ysaye a pu fournir presque un chef-d'œuvre à la froide habilité du dessinateur Renouard, on n'imagine point de discrétion plus contrastante que celle de Crickboom. Les publics exotiques eurent quelque peine à imaginer ce violoniste, sans extérieur tumultueux. Des tendances artistiques et un séjour à Barcelone, pays des bombes anarchiques, avec, tout proche, le Mont Salvat de Parsifal, le sanctuaire de Mont-Serrat, obligèrent peu à peu les gens à constater qu'un artiste peut être un virtuose. La beauté de Mme Crickboom, accompagnant son mari au piano, prouve de même qu'une jolie femme peut avoir du talent.

C'est par l'interview qu'il faudra rendre compte du triomphant concert Ysaye, célébrant dans une apothéose d'art national, les dix ans d'existence de cette institution. Ce fut du délire

avouant une séance inoubliable au cours de laquelle les acclamations allèrent aussi bien à César Franck, Lekeu, Eug. et Théo Ysaye qu'à J. Thibaut et A. De Greef.

AUGUSTE JOLY.

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE : Reprise de *Werther* (28 déc.); *Maïmouna*, ballet en 2 tableaux de Mme T. Béon et M. Ambrosiny, musique de M. A. Béon (20 janv.). — THÉATRE ROYAL DU PARC : Reprise d'*Éducation de Prince* (28 déc.); *La Loi de Pardon*, comédie en 4 actes de M. Maur. Landay (15 janv.); *Les Petits Bourgeois*, esquisse dramatique en 4 actes, de M. Gorki (11 janv.); Représentations de Mme Él. Duse et de la Comédie-Française. — THÉATRE MOLIÈRE : *La Petite Bohéme*, opérette en 3 actes, de MM. Ferrier et Hirschmann (23 déc.). — THÉATRE DES GALERIES : *Les Dragons de l'Impératrice*, opéra comique en 3 actes, de MM. Duval, Vanloo et Messager (5 janv.). — THÉATRE DE L'ALCAZAR : *Flipote*, comédie en 3 actes, de M. Jules Lemaitre (16 janv.). — LES MATINÉES *littéraires et musicales :* Parc, Molière et Matinées Mondaines.

Werther. — Il paraît que M. Massenet, à la veille de faire représenter *Werther*, chercha dans tous les coins de France et de Navarre un ténor capable de jouer et de chanter à son entière satisfaction le rôle extraordinairement complexe et difficile du fatal amant de Charlotte. Aucun des artistes qu'il entendit ne réalisa la perfection souhaitée. A la toute dernière heure seulement, M. Ibos se présenta. L'auteur s'enthousiasma : le « rara avis » était découvert. En quelques jours, M. Ibos, prêté par l'Opéra où il se trouvait engagé, à M. Carvalho, qui dirigeait l'Opéra-Comique, apprit le rôle et ce fut, le soir de la première, un immense succès.

Ce souvenir, qui nous vient en mémoire au moment où l'on reprend *Werther* à la Monnaie, prouve que l'œuvre est écrite pour mettre en constante évidence le personnage unique du héros. N'en va-t-il pas de même pour *Manon* et là ne trouvons-nous peut-être pas une des raisons essentielles de la place tout à fait culminante qu'occupent ces deux œuvres dans la série des nombreux opéras de M. Massenet? Car M. Massenet restera toujours l'auteur de *Manon* et de *Werther*, malgré tout ce qu'il ait pu écrire d'autre. Il est, en effet, parvenu à dégager musicalement, avec une prodigieuse et exacte puissance d'émotion et d'accent, la psychologie de ces deux héros. Autour de leur personnage scéniquement et mélodiquement dessiné d'un trait précis et continu, rien n'existe qui ne leur soit point subordonné. En un mot, il y a une idée, une ligne immuables dans *Werther*, dans *Manon*, et le merveilleux talent d'inspiration personnelle et de technique riche et habile du compositeur a permis de les mettre en magnifique évidence. Ailleurs l'intérêt, l'émotion, la couleur se disséminent, s'émiettent, se fondent et l'invention mélodique, l'adresse d'écriture subsistent seules.

Évidemment, tous les ténors aiment à chanter *Werther;* tous sont loin d'y briller. Depuis M. Bonnard, qui créa ici le rôle avec une chaleureuse et charmeuse autorité jusqu'à M. David qui vient de s'y montrer séduisant avec attendrissement dans les moments de passion douloureuse, plutôt que vibrant avec ardeur dans les passages d'exaltation, nous en avons connu plus d'un, sans excepter notre célèbre Van Dyck.

Aux côtés de M. David, Mme Bressler-Gianoli fut touchante avec sincérité, angoissante même avec autorité à l'acte du retour de Werther et à l'instant tragique de la mort. La voix agréable et claire de Mlle Korsoff, enfin, fit de la lumière dans ce tableau de grise mélancolie excellemment interprété dans son ensemble.

***

Maïmouna. — Vous vous souvenez de cet épisode tragi-comique des lectures de votre enfance : le joyeux Passepartout arrachant du bûcher la belle hindoue Aouda, que les coutumes barbares du pays des rajahs vont faire brûler vive au côté de son époux défunt? Mme Béon a probablement dû lire naguère les aventures de Philéas Fogg, tout comme M. Béon a goûté à entendre la musique de Delibes, le charme étrange et d'une exotique poésie des lointaines forêts, des nuits voluptueuses, des pagodes sacrées où vivent les brahmanes et les prêtresses.

Tout cela fut peut-être le point de départ d'un scénario d'une gracieuse simplicité et d'une partition d'une pittoresque et mélodieuse aisance d'inspiration. Les auteurs leur ont donné pour titre : *Maïmouna*, du nom joli de l'héroïne. Maïmouna est une mortelle de qui s'éprend un dieu venu s'aventurer sur les bords du Gange. Vivant parmi les hommes, subissant leurs passions terrestres, Mahodoch connaîtra aussi leurs souffrances et leurs fins matérielles. Il meurt, ce dieu descendu au rang de l'amant d'une humble bayadère; il meurt et sur le bûcher... (voir Jules Verne pour détails complémentaires en remplaçant seulement Passepartout par la divine Providence des amants bienheureux par qui seront assurées la résurrection et l'assomption de Mahodoch et de Maïmouna).

Cette aimable idylle féerique, M. Béon l'a commentée en des pages de simple, mais alerte et pittoresque musique et les petits pieds agiles, les sourires, les entrechats, les attitudes, l'harmonieuse et expressive callisthénie de tout le corps de ballet bien discipliné par M. Ambrosiny nous la racontent artistement.

* * *

La Loi de Pardon. — Après une reprise d'*Éducation de Prince*, le théâtre du Parc est revenu au genre grave. Bien entendu l'œuvre fantaisiste, d'une ironie souvent cruelle mais d'autant plus exacte et fidèle, de M. Donnay connut une nouvelle carrière de retentissant succès. Il y a à la vogue de ces pièces à la fois spirituelles, brillantes, joyeuses et surtout pimentées un tas de raisons trop évidentes et connues, mais néanmoins regrettables, pour que nous y insistions ici à nouveau. Bornons-nous à constater, quitte à déplorer en d'autres occasions, et signalons en passant la valeur exceptionnelle, l'autorité, l'art enjoué et parfait, le naturel surtout d'une interprète dont le succès fut énorme : Mme de Linden, incarnation remarquable à tous points de vue de la Reine-mère, tour à tour avec pittoresque, émotion et vérité, reine exilée et presque pauvre demeurée hautaine et ambitieuse, mère émue et inquiète, puis... malgré soi femme... femme passionnée au tournant de sa quarantaine solitaire...

Mais la pièce nouvelle de M. Maurice Landay nous invita ensuite à méditer un des pressants problèmes de l'humaine justice. Il s'agit d'envisager la possibilité de concilier le châtiment nécessaire de toute faute, l'obligatoire répression de tout délit et la charité du pardon, l'intervention de la pitié lorsque le coupable

n'a pu que céder aux entraînements circonstanciels et non obéir à un penchant rédhibitoire au vice et au crime. On demande, en définitive, au juge non pas d'appliquer mécaniquement un tarif : celui que le Code stipule, mais de peser sa décision au gré des divers éléments essentiellement variables que comporte chaque « cause ».

C'est la justice raisonnée, tempérée, humanitaire, mais d'application si spécieuse, impossible probablement à force d'être arbitraire, que préconise et tente même parfois d'adopter le Bon Juge de Château-Thierry.

M. Landay ne formule pas la *Loi de Pardon* qu'il voudrait voir remplacer la loi tout court, la loi qui, selon lui, n'est qu'une loi de châtiment. Il ne la formule pas, car M. Landay semble bien avoir voulu surtout se garder d'introduire dans sa pièce des tirades, des textes de loi, des exposés fastidieux ; il espéra que du drame seul et de ses péripéties sortirait la conclusion désirée.

Or, ceci fut à la fois le défaut et le mérite de son œuvre et c'est probablement pour cela que la *Loi de Pardon* nous apparut fort inégale.

Défaut, dis-je ? Oui, car on sent, à chaque instant, tapi derrière le moindre incident, embusqué dans le dialogue, le souci de préparer, de laisser deviner non pas le dénouement dramatique, mais la solution sociale et humanitaire dont ces quatre actes sont le but.

Qualité ? Oui, parce que cette intention discrète permit à l'auteur de faire du théâtre mieux que s'il se fût borné au procédé anti-scénique de mainte pièce de M. Brieux par exemple, dont il semble être cependant un disciple, mais un disciple adroit, après en avoir été le fidèle secrétaire.

Mariex donc, jeune employé honnête et travailleur, est entraîné par les circonstances — la misère au logis, la maîtresse en couches qu'une ruineuse opération peut seule sauver, l'abandon de tous en ces moments d'angoisse — à voler mille francs dans la caisse de son patron. Oh ! il compte bien les y remettre au plus tôt ; hélas ! la disparition de cette somme est vite découverte. Mariex est arrêté, condamné. Voilà un homme perdu ; la prison qu'il va faire lui ferme pour toujours les chemins et les portes honorables... Pourquoi la *Loi* veut-elle cette déchéance navrante et ne permet-elle pas, sur la foi de promesses, d'engagements, de conditions quelconques, au comptable de racheter sa faute par toute une vie de probe labeur et de sincère repentir ?

Ce que je reprocherai à la comédie de M. Landay, c'est l'hésitation constante dans laquelle elle se complaît : devons-nous rire, devons-nous pleurer? Raille-t-on ou s'apitoye-t-on? Je sais bien que le dessein fut précisément d'enlever à la pièce son caractère ennuyeux de pièce à thèse; pour cela l'auteur s'est efforcé de rendre l'intrigue attachante et de varier les caractères, de multiplier les épisodes. Il a dépassé son but : les hors-d'œuvre sont excessifs.

Nous assistons à tout le vaudeville — remarquablement observé du reste et spirituellement mis en scène — auquel prête une famille d'industriels parvenus, les Lerault. Le père brigue et conquiert la députation en cajolant les socialeux de l'arrondissement; la mère se lamente et se réjouit tour à tour de l'invasion de son appartement luxueux par ces tintamarresques et déguenillés délégués des comités électoraux; la fille souffre en silence jusqu'au jour où sa révolte éclate parce qu'on lui refuse Mariex dont elle s'est toquée, — oui, Mariex, le forçat libéré, qui a été accueilli par Lerault dont cette crâne belle action fut la plate-forme électorale tapageuse.

Autour de ces personnages de premier plan évoluent bien entendu de nombreux comparses. Ils donnent à la pièce une vie intense qui est bien le caractère, outré, je le répète, par endroits, de cette œuvre orientée vers la démonstration d'une thèse sociale, juridique, humanitaire, mais qui semble toujours vouloir s'en défendre.

C'est M. Mauloy qui jouait Mariex. Le rôle est pénible et l'élégant comédien du Parc a dû faire de grands efforts pour incarner ce malheureux larmoyant. Car il pleure vraiment trop, ce pauvre Mariex. Son sort n'est guère réjouissant évidemment, mais que diable pourquoi tant de sanglots? Il a de l'énergie, malgré tout, il est un homme : ne le prouve-t-il pas le jour où, chassé de chez Lerault, il trouve assez de force et de ressort en lui pour se loger une balle dans la tête?

C'est à ce moment dramatique que Mlle Herval, qui jouait la fière et volontaire Julie Lerault, avec une grâce altière très séduisante, cria son désespoir et ses reproches en des accents émus vraiment empoignants.

Mme Leriche, venue de Paris, et M. Carpentier furent un couple amusant, d'un comique très en dehors et très vrai.

***

Les Petits Bourgeois. — L'entreprise de M. Reding fut

audacieuse autant que méritoire de mettre à la scène, et surtout à l'intention du public spécial des Matinées Littéraires, une œuvre aussi déconcertante et éloignée des sentiers battus du théâtre auquel nous sommes accoutumés, que les *Petits Bourgeois* de Maxime Gorki.

C'est ce qu'avait excellemment fait ressortir notre distingué collaborateur, M. le Professeur Dwelshauvers, en terminant la très érudite conférence qui précéda la représentation. Après avoir montré l'éclosion, l'épanouissement du talent littéraire de Gorki, après l'avoir surtout admirablement situé dans son atmosphère, après avoir mis clairement en évidence les caractères essentiels des types d'humanité incarnés dans les héros du chantre farouche mais ému des *Vagabonds*, M. Dwelshauvers prémunit son public contre l'étonnement que ne pourrait pas manquer de provoquer l'audition des quatre actes qui allaient être joués devant lui.

La précaution ne fut pas inutile, car on chercherait en vain le moindre souvenir, la plus menue application des procédés dramatiques, conventionnels peut-être, mais nécessaires à l'optique spéciale du théâtre, dans la mise à la scène de cet intérieur triste, presque pauvre, d'une maison bourgeoise en une petite ville russe. Le père, la mère, le fils, la fille, les voisins, quelques amis vont et viennent, parlent, se querellent, s'aiment, un peu, et d'un étrange amour à peine indiqué, discourent, pérorent, s'ennuient, — oh ! s'ennuient surtout et se lamentent !

Tout cela sans lien, ou presque, sans suite, sans raison surtout. Il ne se passe à peu près rien durant les trois heures que durent ces quatre actes mornes dans un unique décor. Mais néanmoins quelle puissance d'émotion se dégage de ces dialogues ; quelle force de pénétration psychologique a permis de mettre en pareille évidence les âmes étranges ou douloureuses ou révoltées de ces pauvres gens !

Ils parlent, ils n'agissent pas ; mais cependant ils vivent intensément, d'une vie intime et secrète peut-être ; mais c'est précisément parce qu'il nous la rend visible que Gorki est un rare Maitre possédant le don d'évocation le plus impressionnant.

Le public, un peu décontenancé par un art aussi indécis en apparence, comme il le serait à la vue d'un tableau sans agencement des plans, sans délimitation des contours, sans proportions dans le dessin, fut peu à peu séduit par la sincérité et la chaleur du coloris et comprit qu'il faut chercher en de semblables esquisses la riche valeur des tonalités, la précision des types mis

en évidence. Et c'est à cela que réussirent merveilleusement les artistes qui jouèrent les *Petits Bourgeois*. Tous rivalisèrent de conviction et d'adresse; quelques-uns firent, de rôles très éloignés de ceux auxquels les accoutume le répertoire parisien, des créations vraiment remarquables. Mlle Juliette Clarel apporta une émotion douloureuse et communicative à gémir la lassitude, le désespoir de son âme aux désirs d'envolée et de liberté étreinte en le morne ennui de son existence déprimée. M. Carpentier fut un chantre ivrogne aux tapageuses déclamations excellemment farouches et M. Gildès, lyrique et joyeux, fut un oiseleur vagabond débitant avec une verve aisée, inimitable, ses couplets d'un lyrisme exquis qui faisait une tache de ravissante lumière sur ce tableau uniformément sombre.

*
* *

Le Cycle Beaumarchais. — Ce ne sera que pour mention que nous signalerons le passage à Bruxelles de quelques troupes étrangères. La Duse et sa compagnie d'excellents acteurs italiens vinrent faire, en quatre sensationnelles représentations, ample moisson de légitimes triomphes. Tout le monde aujourd'hui connaît et admire la plus merveilleuse interprète moderne des grands rôles féminins de passion amoureuse et tragique. Elle reviendra bientôt parmi nous ; la saison théâtrale aura peut-être moins d'exigences d'actualité pour le critique : je me réserve de parler alors plus longuement de cet art essentiellement émouvant de Mme Eléonora Duse.

Je ne dirai non plus pas grand'chose des deux soirées Beaumarchais que quelques pensionnaires de la Comédie-Française sont venus nous offrir au théâtre du Parc. Le *Barbier de Séville* fut pour M. G. Berr surtout l'occasion de nous révéler un Figaro de verve joyeuse, de belle humeur sans arrière-pensée et non plus de raillerie frondeuse ainsi qu'il sied généralement de l'entendre. Le *Mariage de Figaro* connut un plus enthousiaste succès encore, malgré le décousu d'une interprétation mi-bruxelloise mi-parisienne dont Mmes Bertiny en fripon Chérubin, et Lara en fûtée Suzanne et M. Berr naturellement furent les triomphateurs. « Quel homme ! disait Voltaire de Beaumarchais : il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaîté, la force, le touchant... ». Le portrait s'applique surtout à l'auteur du *Mariage*. Ce fut une joie de refaire connaissance avec ces cinq actes d'imagination, de verve, de satire, d'émotion

mème, longs et compliqués, mais étonnamment vivants, de celui-là qui « avait de l'esprit à faire peur ».

M. Dubost, conférencier attitré de l'Odéon et historiographe érudit de l'horloger qui devint grand seigneur, diplomate et dramaturge, nous avait parlé, en une langue claire et facile, un peu de l'horloger, pas mal du grand seigneur, beaucoup du diplomate et pas du tout du dramaturge. Ce fut une causerie essentiellement anecdotique, amusante, pas fort neuve, bien faite, mais un peu longue.

***

La Petite Bohême. — A propos de « cycle », — puisque le terme est de mode au théâtre, — il y en aurait un bien intéressant à réaliser. Je ne sais pas même si je n'ai pas lu quelque part qu'un directeur d'une scène suisse en a eu l'originale idée. Ce serait le « cycle Mürger »! Mais quelles troupes multiples il faudrait réunir pour donner tour à tour les opéras et comédies et enfin la récente opérette que Rodolphe, Mimi, Marcel, Musette et toute la bande joyeuse et sentimentale ont inspirés.

Le théâtre Molière a choisi naturellement la dernière et la plus gaie des incarnations scéniques du roman immortel. Et ce fut une série de soirées pleines d'entrain et de charme.

Le librettiste, M. Paul Ferrier, a pris dans l'aventure qui a pour héros les poètes, les rapins et les grisettes fameux, quelques épisodes sur lesquels il en a greffé de sa façon et le tout constitue une piécette folle, exubérante, mais sur le fond fantaisiste de laquelle l'amour ne cesse de broder des variations jolies et touchantes, d'une sensibilité qui ne tombe jamais dans la fadeur ou d'une verve qui ne va jamais jusqu'à la charge.

Mimi et Musette, volages, se sont laissées séduire par des godelureaux qui leur ont offert du palissandre, des cabriolets, des dentelles et même en ce qui concerne l'amante oublieuse de Marcel, le titre légitime de vicomtesse de la Bretèche.

Désespoir des amoureux trahis. Scandale chez les la Bretèche. Et finalement bien entendu retour des fillettes un instant égarées aux bras heureux et pardonnants des Bohêmes...

C'est M. Hirchmann, un musicien allemand, qui a conquis Paris avec l'aimable partitionnette de la *Petite Bohême*. L'œuvre est sans prétention, ne visant qu'à se montrer allègre et spirituelle et y réussissant, réservant des pages aussi à quelques couplets ravissants de sentimentalité, tels le duo délicieux de Rodolphe et de Mimi au premier acte, l'air enveloppant et chaleureux de la réconciliation de Musette et de Marcel.

Cette fine opérette est montée avec un goût charmant au Molière. Les costumes Louis-Philippe notamment sont de la meilleure originalité et la grâce coquette de Mlle Kervan, sa voix pure et caressante ; l'entrain, l'ingénuité pétulante de Mlle Flor' Albine, une futée Mimi ; le comique de bon aloi, l élégance, l'entrain des autres assurent le succès de *la Petite Bohême*.

*
* *

Les Dragons de l'Impératrice. — Pourquoi n'est-il pas possible aux auteurs d'écrire leur œuvre tout entier, leurs cinq, dix, vingt pièces, et de les laisser toutes inédites? Une fois la production complète achevée dont ils se sentent capables, ils la classeraient ou — ce qui est plus probable?... — leurs héritiers la classeraient et la feraient, mais alors seulement, jouer dans un ordre qui n'aurait rien de chronologique.

Ce cette façon le *Portrait de Manon* serait, en date, une des toutes premières œuvres de Massenet, *Cendrillon* et *Chérubin* ne suivraient pas de loin ; mais *Werther* et *Manon* viendraient en tout dernier lieu. De même, *Véronique* terminerait probablement avec éclat le « cycle » (encore?...) Messager, alors que les *Petites Michu* l'auraient précédée et que les *Dragons de l'Impératrice* seraient venus bien longtemps avant.

Et l'avantage serait que le public applaudirait les *Dragons*, annonçant que leur auteur ferait par la suite de très belles choses et qu'il s'accorderait, quelques années plus tard, le mérite un peu fat d'avoir annoncé, lors de l'apparition des *Dragons*, le triomphe de *Véronique*.

Mais il en va tout autrement et aujourd'hui, hélas ! assistant à la première des *Dragons de l'Impératrice*, le public rappelle le charme exquis, l'émotion prenante, l'élégance mélodique, la distinction sans pareille de *Véronique* et regrette de n'en retrouver que de faibles échos dans la partition qui chante les complications galantes et les rivalités des Dragons et des Cent Gardes dont les uniformes et la prestance troublèrent, il y a un demi-siècle, les belles dames qui fréquentaient à Saint-Cloud et aux Tuileries.

Et le public est injuste ou tout au moins ingrat. Il ne consent pas à faire crédit à un auteur de son chef-d'œuvre passé en faveur des mérites plus discrets, des qualités plus atténuées, même peut-être des quelques faiblesses de son œuvre actuelle.

Les Dragons de l'Impératrice ont de l'entrain endiablé, un air d'héroïsme galant qui ne sont pas sans mérite. Et si l'in-

trigue en est plutôt laborieuse, si les complications d'une chasse à l'éventail accusateur de la faute d'une colonelle pas bégueule tiennent trop du vaudeville, la partition fourmille de détails charmants. Il s'y révèle en tous cas toujours une richesse et une aisance d'inspiration et surtout cette distinction si caractéristique qui ont toujours valu de sincères éloges à M. Messager.

Bien entendu l'interprétation vivante et spirituelle de cet « opéra comique » amusant par deux divettes applaudies : Mlles A. Van Loo et H. Loiseau, par un baryton à la voix chaude et généreuse, M. Chadal, et par un nombre d'autres diversement méritants ; la mise en scène luxueuse, comme il est coutume en cette maison, dans le cadre pittoresque, riche, martial et folâtre tour à tour du parc impérial, du bal Mabille et des salons des Tuileries, mettent *Les Dragons de l'Impératrice* en pimpante valeur.

***

Flipote. — Après l'incontestable succès de l'*Amourette*, de M. Pierre Veber, le succès plus décisif encore de l'*Age d'aimer*, de M. P. Wolff, le théâtre de l'Alcazar semble avec raison orienter sa destinée vers la comédie pétillante, élégante, un peu frivole, mais sous la mousse de laquelle transparaît la trame plus solide d'une exacte, souvent railleuse, parfois amère peinture de la vie et des gens d'aujourd'hui. Ce fut bien cela, cet *Age d'aimer* écrit pour Réjane, débutant au Gymnase aux côtés de Huguenet, cet *Age d'aimer* d'une douce mélancolie si prenante, reflet pâlot d'un de ces soleils de Saint-Martin dans le cœur d'un femme aimante.

Puis voici *Flipote*. Un grand nom signa ces trois actes : celui de M. Jules Lemaître, qu'on vit s'attacher à des œuvres plus graves et plus consistantes. Mais peu furent plus humaines et vraies dans leur douloureuse évocation d'un coin d'humanité et de vérité cependant très spéciales. C'est l'envers du théâtre que l'auteur nous y montre ; c'est le fond des âmes à la fois très sincères et très factices de deux comédiens qu'il fouille avec la sûreté, mais aussi un peu le cynisme d'un froid autopsiste. Flipote est la jeune et jolie artiste à l'heure soudaine du succès, de la gloire peut-être. Mais Flipote est honnête ; elle dédaigne les hommages... intéressés qui consacrent la renommée et elle s'entiche follement, bêtement d'un cabotin sans talent, — mais d'autant plus fat.

Et c'est le calvaire des ménages d'artistes, lorsque les talents ne sont pas égaux, lorsque la rivalité bientôt met la discorde entre les époux qui sont plus comédiens encore peut-être à la ville qu'au théâtre.

Il y a une foule de menus détails typiques admirablement observés dans cette pièce dont le défaut me paraît être l'exagération précisément d'une vérité photographique par trop conventionnelle. Avant le milieu du premier acte, dès que nous avons fait connaissance des quatre protagonistes : Flipote, incarnée avec une finesse et un charme mutin délicieux par Mlle S. Goldstein ; Leplucheux, croqué avec une drôlerie endiablée, une verve épileptique sans égale par l'illustre et fantasque Galipaux ; la tante Anglochère, bonne femme clairvoyante qui se défend d'être une « tante Cardinal », silhouettée avec une distinction et une émotion très délicates, par Mlle G. Ety ; le vieux baron des Œillettes enfin caricaturé avec un naturel jovial et un comique adroitement discret par M. Lebrey, — nous n'ignorons plus rien de l'issue de l'aventure.

Celle-ci au surplus est menue, presque banale ; la pièce qui la met en scène vaut par d'exacts détails de psychologie, le dessin très net et habile des physionomies, la mise en valeur des traits caractéristiques de ces âmes étranges, mesquines, enthousiastes, sincères, bonnes et inconséquentes et vilaines tout à la fois.

*
* *

Matinées. — Poursuivant la revue des curieuses œuvres musicales du passé, M. Munié a mis à la scène un petit opéra presqu'inédit, bien qu'il ait presqu'un siècle et demi d'âge et qu'il soit signé d'un des grands noms de l'Art, un de ces noms qui ont traversé les temps, dominent de très haut encore notre époque et demeureront immortels. L'*Arbre enchanté*, en effet, est du chevalier Gluck et, à ce titre seul, méritait d'être révélé au public bruxellois, en ce moment où le succès, le triomphe d'*Armide* prend les proportions d'un événement sans précédent dans les fastes de la Monnaie.

Cet *Arbre enchanté* n'est à proprement parler qu'un court et séduisant badinage ; mais l'auteur y a apporté toute la grâce, tout l'esprit et toute la fine science mélodique dont il était capable et qui devaient appeler l'approbation du parterre royal devant lequel eut lieu l'unique représentation, à Versailles.

C'est tout cela que l'excellent et érudit conférencier M. Edm.

Joly expliqua avec une diserte clarté au public du Molière, profitant de l'occasion pour raconter à propos des difficultés du triomphe de Gluck aux prises avec les partisans de Piccini, mais toujours soutenu par Marie-Antoinette, une infinité d'anecdotes originales.

C'est pour sa protectrice que le Maitre avait écrit l'*Arbre enchanté*, à l'époque où *Orphée*, *Alceste*, *Iphigénie* et enfin *Armide* connaissaient les plus retentissants triomphes. Et c'est à Vienne, où il s'était retiré dans le silence et le repos, après l'échec d'*Écho et Narcisse* qu'il en emporta le manuscrit où celui-ci fut retrouvé il n'y a pas longtemps pour devenir la propriété de notre Conservatoire royal de Bruxelles.

Cette œuvrette charmante fut jouée avec une adresse délicate par Mlle Das notamment et quelques-uns des bons artistes de la troupe de M. Munié.

* * *

— L'Association des Écrivains Belges a organisé l'autre jour une manifestation de pieux hommage à la mémoire d'*André Van Hasselt*, dont on célèbre cette année le centenaire. Il faut à la fois louer l'idée qui provoqua cette commémoration et se réjouir du caractère qu'elle a pris. Ah ! cette fois on peut l'affirmer : les temps sont changés et l'heure semble bien être venue où les Lettres et les Ecrivains de Belgique, ceux du passé comme ceux du présent, seront honorés selon leur mérite, non seulement par nos compatriotes désormais sympathiques, mais par les Pouvoirs Publics attentifs.

Il y avait, au théâtre du Parc, où des enfants des Ecoles chantaient des chœurs écrits par le Poète, où Mlle Wybauw interprétait avec une émotion savante des mélodies de M. Em. Mathieu sur des paroles d'André Van Hasselt, où Mlle Herval disait avec un charme rare des pièces de la *Branche de Cyprès*, où Mlle d'Aveline déclamait avec la conviction filiale d'une petite enfant de l'auteur de *Pompéïa*, où Mlle Herval, M. Jahan et M. Carpentier réalisaient une curieuse et impressionnante mise à la scène d'un fragment des *Quatre Incarnations du Christ*, il y avait là, dis-je, des littérateurs en grand nombre, des curieux qui applaudirent avec sincérité, des hommes politiques, des diplomates, des personnages officiellement délégués par le Gouvernement, par la ville de Bruxelles, — et tous se rappelèrent ou apprirent, grâce à une savante, claire, élégante et

parfaite conférence de M. Arthur Daxhelet, qu'A. Van Hasselt est décidément une de nos gloires nationales.

* * *

— Aux Matinées mondaines, une originale tentative d'acclimatation à Bruxelles d'un genre menu et fantaisiste fort en honneur à Paris : la Revuette de salon à deux ou trois personnages, badine, pétillante, gracieuse, spirituelle.

L'expérience fut peu concluante. l'à-propros ayant paru vraiment trop superficiel et inconsistant. Une causerie amusante et habilement documentée de M. Fonson avait fait espérer mieux. En passant en revue « *La Revue* », depuis Adam et Eve (selon lui les créateurs du genre) jusque Flor O'Squar, Hannon, Garnir et Malpertuis sans négliger Aristophane et Banville, M. Fonson fut à la fois instructif avec intérêt et récréatif avec élégance.

De mon côté je cherchai à donner une solution, basée sur l'examen des œuvres de tout le dernier siècle, au *Problème du sentiment*. Je montrai pour cela au nombreux et sympathique auditoire des Matinées mondaines l'acheminement déplorable de notre littérature depuis le lyrisme passionné et sincère de Musset jusqu'aux rites railleurs, prématurément désabusés et volontiers cyniques, de nos jeunes contemporains. Entre Werther, Obermann, René, l'Enfant du siècle et les héros de MM. Barrès, Capus ou Lavedan, l'abime est profond et décevant !...

Quelques excellents comédiens commentèrent avec un art élégant cette causerie. Mme Derboven, au charme plein de poésie et d'émotion, dit, aux côtés de M. Revel, élégamment passionné, la *Nuit d'octobre*. M. Brétigny se joignit à eux pour jouer quelques scènes ravissantes de la *Florise* de Banville, tandis que Mlle Dupeyron, séduisante et fine, Mlle Morin, bien disante, et M. Lebrey, à la verve piquante, détaillèrent adroitement le dialogue alerte du *Nouveau Jeu* et de la *Bascule*.

Paul André.

Courrier d'Angleterre

J'ai parlé ici, récemment, de la manifestation nationale que l'on prépare en l'honneur de Shakespeare.

L'initiative de cette commémoration remettra sans aucun doute en relief la brûlante question du *Baconisme*. Qui sait même si, dans l'esprit des admirateurs fanatiques de l'acteur *W. Shakspere* (1), le projet ne prend pas la forme d'une protestation éclatante contre la théorie baconienne qui prétend, comme on le sait, que l'auteur authentique des pièces dites de Shakespeare est Francis Bacon, le philosophe et le théologien anglais. Les baconiens ne laisseront certes point passer une aussi solennelle occasion de remettre en lumière ce qu'un collaborateur éminent de la revue anglaise « Broad Views » — baconien convaincu et d'ailleurs solidement documenté, — dans une étude édifiante dénomma *la Grande Superstition de Stratford*.

Et, il faut bien l'avouer, lorsque l'on se met à raisonner d'une manière impartiale avec l'argumentation logique mise en vigueur avec beaucoup de clarté et de bon sens par les partisans de Bacon, parmi lesquels l'on rencontre de vrais érudits, l'on est bien obligé de reconnaitre que la plupart des faits semblent leur donner étrangement raison. Il y a *Shakspere*, l'acteur né à Stratford, et il y a *Shakespeare*, pseudonyme de Francis Bacon, l'auteur des pièces et des poèmes qui font la gloire littéraire de l'Angleterre. Là git, parait-il, l'origine de la confusion première et les faits, les dates historiques paraissent nous donner la clef de cette erreur extraordinaire dont Bacon lui-même serait, à en croire les baconiens, l'auteur volontaire.

L'étude de ces faits et de ces dates a donné lieu à une conclusion générale, à savoir que les drames shakespearéens n'ont pu être écrits par « the young man who came op from Stratford ».

Et, en effet, à y bien réfléchir, il semble difficile d'admettre que le jeune villageois ignorant ait pu trouver moyen d'acquérir au bout de deux ans de séjour dans les bas-fonds de Londres,

(1) L'acteur, né à Stratford et auquel on attribue les œuvres de *Shakespeare*— alias Francis Bacon.

toute l'érudition classique et les connaissances philosophiques qui sont à la base des chefs-d'œuvre que nous légua l'immortel génie qu'est Shakespeare. Les biographes traditionnels démontrent que Shakespeare a été probablement à l'école du village pendant un ou deux ans et qu'il était fils d'un boutiquier qui ne savait même pas écrire son nom. En 1564, la toute petite ville de province qu'était Stratford était encore plongée dans cette sorte de barbarie intellectuelle où l'ignorance régnait en maîtresse.

Peut-être bien que « the young man who came op from Stratford » avait pu à la rigueur voir les trois livres populaires qui résumaient alors les connaissances des plus fortes têtes de Stratford : le « Horn Book », le « Latin Accidence » et, probablement, la Bible.

A 14 ans, W. Shakspere était apprenti boucher chez son père. Il se maria à 18 ans et eut des enfants.

Ayant abandonné sa famille, il arrive à Londres, entre 31 et 32 ans, en 1587, précisément à l'époque où les pièces de Shakespeare font leur apparition dans la capitale. Or, déjà en 1576, d'après le *Stopford Brooke's Literature Primer*, le nom de Francis Bacon, alors jeune étudiant à Cambridge, est mêlé à une représentation théâtrale donnée à Hampton Court, à l'occasion d'une grande cérémonie, et dont le sujet était « A Historie of Error ». Il résulte de ce fait que, ainsi que certains le prétendent, Francis Bacon écrivait déjà des pièces avant l'arrivée du prétendu Shakespeare à Londres. Or, en 1587, époque où, selon les historiens officiels, le Shakspere venu de Stratford tenait les chevaux des voitures à l'entrée des théâtres, furent jouées à Londres *La Comédie des Erreurs*, et *Les deux jeunes gens de Vérone*.

Attribuer la création de ces pièces à l'obscur et ignorant provincial évadé de Stratford et battant en miséreux le pavé de Londres, où il vient d'arriver, voilà ce qui semble bien difficile à admettre, sans que le doute n'intervienne !

Il est, en effet, absurde de croire que l'enseignement primaire reçu à l'école de Stratford par l'apprenti boucher et par le vagabond londonien ait été suffisant pour produire des pièces comme *Vénus and Adonis*, la première pièce jouée et qui fut dédicacée, comme on sait, à Lord Southampton, un aristocrate du temps qui, ainsi que le montre la dédicace, devait être un ami personnel de l'auteur. Il est peu probable qu'un aristocrate anglais du XVIe siècle, époque où les acteurs étaient des êtres disqualifiés,

ait pu consentir à entrer en rapport avec l'un d'eux, au point d'illustrer de la sonorité seigneuriale de son nom une production littéraire destinée au théâtre et de plus jouée par son auteur lui-même. L'hypothèse baconienne se soutient d'ailleurs par une foule d'autres preuves vraisemblables. Les historiens sont d'accord pour déclarer que rien dans la vie de Shakespeare n'indique la moindre trace de voyages, soit en Italie ou ailleurs.

D'autre part, les biographies de Francis Bacon, ainsi que l'attestent des documents historiques et des notes manuscrites, révèlent non seulement les preuves des voyages de Bacon, mais démontrent le rapport immédiat qu'il y a entre ses voyages et l'apparition des pièces du soi-disant Shakespeare. Tout, biographiquement parlant, semble concorder avec la théorie des baconiens; tout, au contraire, semble en contradiction avec la donnée officielle.

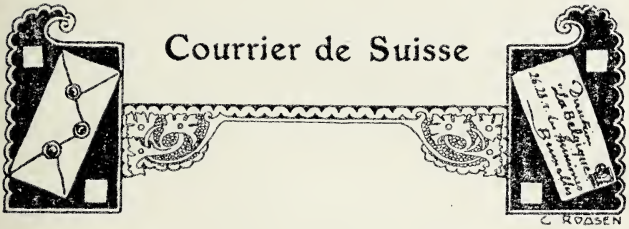
Le débat n'est pas près de finir et les recherches continuent de part et d'autre. Cette lutte obstinée en faveur de la vérité historique est bien digne d'une nation où le libre examen s'exerce dans tous les domaines de la pensée. La lutte se tient d'ailleurs sur le terrain exclusif de la recherche de la vérité historique et nul dans les deux clans, baconiens et Shakespearistes, ne songe un seul instant à ternir l'immortelle beauté des chefs-d'œuvre qui, à eux seuls, constituent toute la gloire de la littérature anglaise.

Quel que soit l'auteur d'*Hamlet*, du *Roi Lear*, de *La Tempête*, d'*Othello*, de *Jules César*, de *Macbeth*, du *Marchand de Venise*, etc., l'on se trouve en face de l'une des plus hautes expressions du génie humain, *le génie littéraire*, et quelle que soit la position que l'on croit pouvoir prendre dans ce curieux débat, l'étude des faits nous montre que, pour employer le mot de Coleridge : « Dieu ne se sert pas des idiots pour exprimer les vérités divines ! »

La question est beaucoup plus complexe, d'ailleurs. Il ne m'est pas possible de mettre sous les yeux du lecteur la documentation sur laquelle les deux théories sont basées. Je me suis simplement efforcé d'indiquer à cette place, en quelques lignes cursives, un aperçu très général de ce débat qui, d'ailleurs, n'est pas nouveau, et tel que le présentent au public anglais des écrivains convaincus et des penseurs éminents. Que l'on ne croie pas cependant qu'il s'agit, en l'occurrence, de quelques opinions isolées. Il existe, principalement à Londres, des cercles d'études dont les membres s'adonnent à des recherches patientes et rigou-

reuses. La *The Baconian Society* est composée d'hommes et de femmes, littérateurs et historiens du plus réel mérite et dont les travaux sont dignes de la plus haute attention.

JEAN DELVILLE.



Les Deux Frances, par Paul SEIPPEL. — Lausanne, Payot et Cie. — Fr. 7.50.

Parmi les écrivains qui devaient participer au Congrès littéraire de Liége figurait M. Paul Seippel, professeur au Polytechnicum de Zurich. On ne l'y vit pas et ce fut dommage. M. Seippel est un des représentants les plus éminents de la littérature suisse. Originaire de la partie romande du pays, il perpétue fort dignement une lignée d'écrivains illustres, dont Calvin fut le fondateur et à laquelle se rattachent des hommes comme J.-J. Rousseau et Alexandre Vinet. C'est un critique et un moraliste de l'école de Taine et de Fustel de Coulanges. Son style correspond à ses idées, qui sont saines, fortes, très raisonnables et un peu coupantes. Si on grattait l'artiste et l'érudit, on retrouverait vite chez lui le vieux Suisse légendaire, lutteur alpin, lanceur de pierres ou redoutable manieur de massue. Comme ses ancêtres, M. Seippel a du goût pour la bataille. Dans ses critiques, il ne déteste pas de mordre et, quand il le fait, c'est toujours avec toutes ses dents.

Sa première œuvre est un récit de voyage autour du monde. Il a en outre publié, en collaboration avec d'autres écrivains suisses, un ouvrage très important, « La Suisse au XIXe siècle », qui constitue un miroir fidèle de l'activité déployée par sa patrie au cours du dernier siècle. Mais son œuvre de résistance, celle qu'il a le plus vivement frappée au coin de sa personnalité, c'est celle qui vient de paraître, *Les Deux Frances*, où il se

livre à une étude psychologique du peuple français. On connaît l'interprétation que Taine a donnée du tempérament français dans « La Fontaine et ses fables ». M. Seippel nous en donne une autre, qui est à peu près le contre-pied de la première. A la théorie du milieu, il substitue celle de la « mentalité romaine ». « En étudiant l'histoire du développement psychologique de la nation française, dit-il, nous avons cru y discerner un élément constant, une certaine tendance intellectuelle et morale qui a toujours fini par couler dans un moule resté sans cesse identique à lui-même, le métal en fusion de la pensée française ».

M. Seippel admet que cet élément « peut correspondre à une prédisposition innée de la race ». Il en trouve des traces dans les mœurs druidiques, où la Gaule était déjà dominée par une caste sacerdotale et une caste militaire. Mais il lui apparaît surtout comme un legs de l'Empire romain, maintenu à travers les âges par le catholicisme, qui a toujours exercé sur la France, sa fille ainée, une influence considérable. Toute l'histoire intellectuelle et morale de la France n'est qu'une lutte impuissante contre l'esprit romain. Les Français n'ont pas le sens de la liberté individuelle. Leur destinée est de rouler de despotisme en despotisme. Tous leurs efforts d'affranchissement avortent. De la renaissance, M. Seippel ne voit sortir qu'une chose heureuse : la réforme. Encore établit-il une distinction fondamentale entre le calvinisme et le luthéranisme. Le premier, d'origine française, garde les mœurs autoritaires de Rome. Le second seul est pur. Les conquêtes de la liberté sont son œuvre. L'auteur fait aussi bon marché des philosophes français du XVIIIe siècle. Il leur enlève toute influence sur la révolution française au profit de Rousseau qui, en sa qualité de protestant, « est aux antipodes de la mentalité romaine ». Les Français, d'ailleurs, se sont montrés incapables de comprendre le Contrat social. Chez eux, il aboutit au despotisme populaire ; dans le monde anglo-saxon, il enfante le droit constitutionel. La Révolution française est un événement dérivé du catholicisme. Les Jacobins sont des catholiques à rebours et la Révolution n'a eu qu'un résultat important : elle a fourni aux deux esprits qui animent la France depuis toujours et qui s'étaient bornés jusque là à se faire une lutte sourde sur un terrain mal délimité, l'occasion de se séparer définitivement. A partir de ce moment les « Deux Frances » sont constituées. Le XIXe siècle est rempli du vain bruit de leurs disputes. Le dernier acte est la séparation des Eglises et de l'Etat. Les

Jacobins y ont gagné une manche, mais la partie n'est pas terminée; les deux adversaires restent en face l'un de l'autre, irréductibles dans leurs principes et dans leurs haines, tout prêts à reprendre la lutte, sans se demander si leurs âpres et stériles querelles ne risquent pas de causer la ruine de leur pays.

M. Seippel ne dépeint pas la France sous des couleurs roses. Son œuvre, qu'il appelle lui-même une thèse, affecte souvent la forme de réquisitoire et quelquefois tourne au pamphlet. Ayant décidé dans son for intérieur que « la mentalité romaine » est cause de toutes les fautes et de tous les déboires français, il a collectionné avec soin, suivant la méthode de Taine, tous les faits qui devaient lui donner raison. Il l'a fait avec sincérité certes, mais non sans un peu de passion. Sa voix est plutôt celle d'un plaideur que d'un juge. Jamais peut-être le défaut d'un système qui consiste à expliquer tout un groupe de faits sociaux par une cause unique n'est apparu aussi visiblement. Si la mentalité romaine exerçait les ravages que M. Seippel lui attribue, il y a longtemps que la France aurait disparu de la carte de l'Europe. Il a d'ailleurs senti lui-même ce que sa démonstration a souvent d'excessif. Une note jetée au bas d'une page détruit quelquefois toute l'argumentation d'un chapitre. C'est le cas, par exemple, lorsque, après avoir fait la critique des méthodes d'enseignement françaises, il déclare qu'il n'a jamais constaté que les élèves formés d'après ces méthodes, qui ont passé par son cours, fussent inférieurs aux autres. Les méthodes d'enseignement n'ont d'importance que pour les sujets médiocres. Les autres échappent toujours au moule où on veut les couler. La réforme a ses moutons comme le catholicisme et la libre-pensée. Le persiflage auquel M. Seippel se livre, à propos du cathéchisme laïque de M. Edgard Monteil et des pratiques superstitieuses qu'enfante le culte de Saint-Antoine de Padoue, s'appliqueraient facilement aux nombreuses sectes, adventistes, salutistes, etc., qui ont poussé sur le protestantisme. En France, les extravagances des sectaires du catholicisme et de la libre-pensée trouvent un contrepoids dans le bon sens gaulois. Lorsque M. Seippel nous montre les Français symbolisés par Homais et Bournisien discutant sur la vie éternelle en présence du cadavre de Mme Bovary, qui représenterait la France malade, il oublie un quatrième personnage. Il oublie Flaubert, qui se porte bien, et dont le sourire railleur écrase à la fois Homais et Bournisien.

M. Seippel a trop regardé la France du point de vue protes-

tant et germanique. Son livre est une nouvelle apologie des races du Nord — une apologie à rebours. La France a eu tort de se faire battre, il y a trente-six ans. Ayant été vaincue, elle a ensuite commis la faute de ne pas pratiquer par la suite une politique purement réaliste. Elle a eu le tort de ne pas appliquer toutes ses facultés à fortifier son poing, en vue des revanches futures. Nous pouvons mépriser le culte de Saint-Antoine de Padoue et le cathéchisme laïque de M. Edgar Monteil, il reste au monde une chose que nous respectons : c'est un poing solide. Les Français méconnaissent trop cette vérité. « Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, dit Montesquieu, je le regarderais comme un crime. » Les moralistes du Nord tiennent un autre langage. « Il était nécessaire, écrit Carlyle, à propos des invasions des Norses, de s'assurer quelle était la plus forte espèce d'hommes; qui devait régner sur qui. » L'auteur de « l'Épopée flamande », M. Eugène Baie, est du même avis. « Il fallait, dit-il, au cours de son apologie des Bataves, que l'énergie décidât quelle était la plus vaillante espèce. » Cette morale n'a pas disparu avec le frêne Ygdrasil. Elle a encore été appliquée récemment. Il y avait au fond de l'Afrique un petit peuple honnête et laborieux qui avait le tort de posséder un sol qui renfermait de l'or. L'or étant un métal précieux, les Carlyles anglais décidèrent que c'était un de ces cas où il importe de savoir « quelle est la plus forte espèce d'hommes ». Ils se jetèrent sur les Transvaliens, et, comme ils étaient les plus nombreux et les mieux armés, ils les exterminèrent aux trois quarts et leur prirent leur sol et leurs libertés. Le caractère lamentable de cette guerre fut encore aggravé par le fait que les Boers étaient un peuple de race germanique, un peuple frère. Les Germains et les Anglo-Saxons n'éparpillent pas leur générosité comme les Français. Ils la réservent pour la classe à laquelle ils appartiennent, pour leur corporation, pour leur patrie. Ils pratiquent l'égoïsme collectif. Un sergent poméranien ne se fait pas casser les os pour arracher un malheureux Arménien aux griffes des Turcs.

Nous lisons dans *Les Deux Frances* que cette œuvre a été inspirée à M. Seippel par les discussions qui ont suivi la déclaration de Brunetière au sujet de la faillite de la science. Si l'auteur n'avait pas fait cette confidence, nous aurions plutôt cru que son livre avait ses racines dans l'affaire Dreyfus. Celle-ci y occupe une place importante. L'indignation qu'elle a provoquée dans le monde y retentit encore. Qu'est-ce cependant que l'affaire Dreyfus? C'est une simple erreur judiciaire dramatisée par le

milieu où elle s'est produite et par les événements qui l'ont entourée. Ce fut certes une lourde faute. Mais nous ne devons pas oublier que, s'il s'est trouvé des Français pour la commettre et même des gredins pour tromper la justice, il s'est aussi trouvé des Français pour la réparer. Elle a été mal réparée, je l'admets encore. Cependant si l'on veut bien tenir compte que l'armée est partout un domaine où les pékins ne mettent pas impunément le nez, on doit convenir que Dreyfus a peut-être eu de la chance d'avoir affaire à la justice française. Ailleurs, il n'est pas sûr qu'il serait jamais sorti de sa geôle.

Si la thèse de M. Seippel était juste d'ailleurs, le peuple le plus démocratique et le plus libre serait à l'heure actuelle celui qui a donné le jour à Luther. Ce serait l'Allemagne. Les Allemands — de même que les Anglais, du reste — ont leurs mérites et leurs qualités qu'il serait puéril de vouloir diminuer. Il n'en est pas moins vrai que, s'il y a un peuple qui marche sur les traces de l'Empire romain, c'est le peuple allemand. Le militarisme y est autrement despotique qu'en France. Les fonctionnaires y ont beaucoup plus de prestige et d'autorité. Tout l'art sculptural allemand contemporain n'est qu'une laborieuse imitation de la sculpture romaine. On sait en outre qu'un Bebel ose à peine dire au Reichstag, sous le couvert de l'immunité parlementaire, la moitié de ce qu'un Jaurès peut crier impunément par toute la France.

M. Seippel sait cela aussi bien que nous. Il a eu soin de nous avertir dans sa préface que les deux Frances qu'il voulait étudier ne sont pas toute la France et il reconnait que « si le foyer français venait à s'éteindre, la nuit serait près de tomber sur notre monde occidental ». On ne s'en douterait toutefois plus lorsqu'on est plongé dans la lecture de son livre. C'est qu'il s'est rendu, comme nous l'avons dit, l'esclave de sa thèse. Il a commis la faute qu'il reproche à Brunetière quand celui-ci « utilise » Comte. « Il prend, dit-il, ce qui lui convient et néglige le reste. » Prendre ce qui convient et négliger le reste lorsqu'il s'agit d'une œuvre critique, appuyer sur les défauts, exagérer les tares et les ridicules, c'est faire une caricature. En employant le mot caricature à propos d'un livre de la valeur des *Deux Frances*, j'entends lui conserver sa signification la plus élevée. La vraie caricature ne ment pas ; elle montre la vérité au microscope. Elle peut être un chef-d'œuvre. Néanmoins, si haut que nous estimions le Daumier que M. Seippel nous présente, il est permis de regretter le Holbein qu'il aurait pu nous offrir.

HUBERT KRAINS.

MÉLANGES

Sander Pierron : *Histoire de la Forêt de Soigne* (Bruxelles, Impr. scientifique Ch. Bulens).

Il y a lieu de se féliciter du choix heureux de la Direction des Eaux et Forêts, qui désigna un écrivain-artiste comme historien de la Forêt de Soigne. Cette tâche, en effet, pouvait être diversement exécutée.

Aux mains d'un topographe, elle eût donné pour résultat l'éclosion d'un ouvrage scientifique trop spécial et trop sec; un historien se fut attardé, dans le labyrinthe inextricable des dates arides, assaisonnant une salade de petits faits, de menus incidents plus ou moins disparates; un botaniste eût amoureusement disséqué chaque foliole, tandis que le zoologiste eût décrit avec minutie, les mœurs privées du moindre insecte; un architecte se serait délecté dans l'analyse détaillée de chaque moulure se découpant au fronton des maisons seigneuriales; un bolandiste nous aurait révélé avec trop d'onction toute la vie très austère des nombreux moines et nonnains, qui peuplèrent les quelque douze établissements religieux qu'abritèrent les arbres de la forêt protectrice; enfin, le critique d'art se fut réservé de savoureuses, mais compliquées études sur la tant réputée école de Tervueren et sur les excellents écrivains qui chantèrent les charmes des taillis profonds.

Eh bien, M. Sander Pierron a été à la fois topographe, historien, zoologiste, botaniste, architecte, bolandiste et critique d'art; il a su nous instruire en nous charmant, car il a évité, en écrivant à lui seul avec son âme de poète, les écueils sur lesquels aurait inévitablement porté l'œuvre des prénommés savants, si chacun d'eux avait dû écrire un ouvrage traitant uniquement de branches spéciales. Et M. Sander Pierron n'a peut-être réussi, que grâce à la partielle ignorance qu'il avait des diverses branches qu'il traite dans les sept chapitres de son œuvre. Avant de l'écrire il se trouvait au niveau du public; il a dû s'élever par un travail varié, au-dessus des connaissances ordinaires et il n'a consigné dans son ouvrage que ce qui intéressait directement la masse du public, sans tomber dans des détails scientifiques trop abstraits.

Aussi maintes bibliothèques s'enrichiront-elles d'un ouvrage aussi curieux et aussi agréable.

Jadis, le regretté Louis Hymans publia un autre ouvrage extrêmement intéressant; c'est *Bruxelles à travers les âges.*

Ce que Hymans fit pour la ville, Sander Pierron le fait pour la forêt dont la vie est si intimement liée à celle de la ville. Qui de nous n'a point été se reposer dans les clairières de Groenendael, au bord de la Fontaine de l'Empereur; qui de nous ne s'empresse de conduire au Parc de Tervueren, splendidement ancestral, les amis venus de l'étranger ; quel vaillant excursionniste n'a point exploré les sites préardennais du bois des Capucins? La forêt est une vie frissonnante qui mérite la gloire des archives historiques et il devait être réservé a un artiste la célébration de cette gloire, puisque cette vie mystérieuse et profonde suscita d'autres gloires artistiques.

Et si l'on doit encore se féliciter d'une chose, c'est que l'*Histoire de la Forêt de Soigne*, bien qu'abondamment illustrée et luxueusement éditée, soit d'un prix abordable au grand public ; ce considérable volume de 550 pages ne coûte pas plus qu'un Baedecker; de cette façon, quantité de Bruxellois, désormais en se promenant paisiblement sous les dômes des hêtres majestueux, aux voûtes éméraldines, pourront d'un coup d'œil, d'un éclair de mémoire, faire jaillir du moindre recoin de la vieille forêt de vivants souvenirs.

ARMAND DU PLESSY.

Ostende Centre d'Art national. — La Société du Kursaal d'Ostende continuera cette année les efforts qu'elle a faits la saison dernière pour familiariser les innombrables étrangers qui villégiaturent dans notre principale ville de bains, avec les manifestations de notre Art national.

Des *Conférences* seront données tous les mercredis à 4 heures pendant les mois de juin, juillet, août, septembre. Au contraire

de la déplorable habitude belge consistant à demander le concours de nos conférenciers gratuitement ou moyennant un honoraire dérisoire, la Société du Kursaal s'est fait un point d'honneur de les rémunérer avec une générosité digne de leur talent et de leurs œuvres.

Un *Salon de Peinture et de Sculpture* sera organisé, analogue à celui de 1905, mais dans un local plus à portée des visiteurs, au rez-de-chaussée du Kursaal au lieu du premier étage. L'an dernier treize œuvres ont été vendues. Bien que les distractions d'une ville de plaisirs éloignent quelque peu les esprits des préoccupations artistiques, il est à espérer qu'en persistant et en améliorant, on les ramènera peu à peu.

Comme *Représentations théâtrales*, il est question d'une ou plusieurs soirées où des œuvres d'auteurs belges seraient produites avec le soin remarquable que l'on a pu apprécier l'an passé. En raison des craintes des directeurs, à Bruxelles et ailleurs, on sait que ce n'est qu'à Ostende qu'on réalise ce phénomène « inouï » d'admettre que nos écrivains dramatiques sont aussi capables que les étrangers de faire des pièces méritant d'être jouées.

La Direction de La Belgique *artistique et littéraire* se fera un plaisir de servir d'intermédiaire à nos artistes pour tout ce qui concerne l'exécution de ce triple programme.

*
* *

Notre Courrier. — Nous avons reçu d'un de nos abonnés la lettre suivante : « Monsieur, voulant former une bibliothèque d'auteurs belges, j'ai pris la liberté de m'adresser à la direction de La Belgique *artistique et littéraire* et voici ce que je vous demande : je veux m'acheter, pour commencer, douze livres d'auteurs belges. Voudriez-vous dresser une liste *idéale* qui pourrait suffire à elle seule à représenter le mouvement intellectuel belge ?

En d'autres mots : quels seraient selon vous les douze livres les plus parfaits, les mieux écrits, en ne prenant pas plus de deux livres pour chaque auteur.

Agréez, etc.

Georges Hebbelynck.
80, avenue Van Straelen,
Merxem-Anvers.

Nous nous sommes empressé de répondre à cette demande en faisant toutefois cette restriction qu'il y a bien plus de douze

livres dignes d'être tenus, dans les productions littéraires belges de ces dernières années, pour des romans, des poëmes, des œuvres dramatiques à peu près parfaits. Aussi avons-nous soumis vingt à vingt-cinq titres à M. Hebbelynck, lequel a immédiatement fait choix de douze d'entre eux. En nous priant de lui procurer ces volumes il nous annonce une prochaine demande analogue.

Ceci est trop rare et trop louable pour que nous n'ayions point tenu à le signaler ici. Puisse un aussi bel exemple — aussi bien à l'honneur de M. Hebbelynck qu'à l'honneur de nos écrivains — trouver de nombreux imitateurs !

*
* *

Le troisième **Concert populaire,** fixé au 18 février, présentera un exceptionnel intérêt. Il sera consacré à l'audition intégrale du *Chant de la Cloche*, légende dramatique en un prologue et sept tableaux de Vincent d'Indy. Cette œuvre magistrale, couronnée au concours de la ville de Paris, est la plus importante composition lyrique du maître français, tant par l'ampleur des proportions et l'abondance des moyens mis en œuvre que par l'intensité ou sentiment dramatique, la variété et l'élévation de l'expression musicale. L'exécution, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, réunira un ensemble de premier ordre. Les principaux rôles seront chantés par Mmes Francès Alda et Bourgeois et M. Laffitte, du théâtre royal de la Monnaie ; chœurs du théâtre.

*
* *

La 4e **Exposition quatriennale** de la Société de la *Table Ronde* de Louvain sera ouverte du 4 au 25 février prochain.

*
* *

Le Salon annuel de la **Libre Esthétique** s'ouvrira, comme de coutume, à la fin de février dans les galeries du Musée de peinture moderne. Il sera consacré, en partie, à une exposition rétrospective des œuvres de feu Isidore Verheyden et groupera, en outre, une série d'artistes belges et étrangers dont le nom apparaîtra pour la première fois aux expositions de la *Libre Esthétique*. Le Salon constituera ainsi, en même temps qu'un hommage à un maître justement apprécié, un résumé des

ROSALIE.

Qui, moi ?

TOURNEBOURNE, grand, gros, barbu, délabré, entrant.

Moi, te dis-je! Polydore! Ah! ça, est-ce qu'on aurait changé ma voix ou tes oreilles?

ROSALIE.

Je m'excuse, Monsieur Tournebourne, mais vous êtes encore plus rauque qu'à votre ordinaire. Est-ce la vieillesse ou le brouillard?

TOURNEBOURNE.

La vieillesse! Tu crois qu'à soixante ans on est vieux? C'est alors qu'on commence les meilleures farces et qu'on fait le mieux le jeune homme... Le brouillard! par un beau dimanche de mai! Tu te moques, ma fille. Je ne m'en cache pas, c'est le petit verre. Je viens d'en enfiler un qui provient, certes, de la distillerie de Gratte-la-gorge-en-Graillonnie. (Lui tapotant la joue.) Te voilà diantrement rubiconde. (Lui portant la main au corsage.) Et rebondie. Tu es riche en sève, ma fille.

ROSALIE, le repoussant.

Laissez, Monsieur Polydore. Ce n'est pas parce que la gorge vous gratte qu'il faut vous en prendre à la mienne.

TOURNEBOURNE.

Bah! une vieille habitude. Façon de faire une politesse aux dames et de se procurer une friandise. En ma qualité de reporter, je nomme ça « interviewer les saints ». Dans le monde, on baise la main; c'est hypocrite et moins savoureux. Tes maîtres ne sont pas rentrés?

ROSALIE, reprenant sa besogne.

Voyez, je les attends, je mets la table pour le dîner. Vous vous en doutez, hein? C'est l'heure où on vous voit apparaître.

TOURNEBOURNE.

C'est vrai. J'arrive pour en avoir ma juste part, comme les poules dans les basses-cours à l'heure du grain. Mais pourquoi tant de couverts?

ROSALIE.

Vous savez bien, voyons? Les Trimouillat. Le mari, la dame, le gamin. Je vais en mettre un de plus pour vous.

TOURNEBOURNE.

Rosalie, tu as le sens aigu des âmes pénétrantes. Les Trimouillat? Ah! oui. Les amis, les grands amis, les superlatifs amis! Ça dure toujours, cette merveilleuse entente?

ROSALIE.

Cela dure, Monsieur Tournebourne, dure, dure, dure.

TOURNEBOURNE.

C'est beau, c'est exemplaire! Mais le couvreur qui piquait une tête du haut du beffroi criait : Ça va bien, ça va bien! pourvu que ça dure!

ROSALIE.

Vous voulez dire qu'on en verra la fin?

TOURNEBOURNE, d'un air découragé.

Comme de tout, Rosalie. Nous ne nous interrompons pas d'être en train de finir. Notre belle vie

finira, le jour où nous sommes finira, le dîner que je vais faire, hélas! finira. Tous les petits verres que je bois finissent. Notre fonction la plus claire en ce monde, c'est d'être des finisseurs. On commence à mourir le jour où l'on naît, car on meurt de vivre. Il n'est pas mauvais de le savoir; il serait plus doux de l'ignorer.

ROSALIE. moqueuse.

Il n'y a que votre soif qui ne finit pas.

TOURNEBOURNE.

Ah! c'est qu'avoir soif est mon état normal. C'est celui de tout être humain qui vient au monde (lui portant de nouveau la main au sein) puisque tout de suite il tette.

ROSALIE, lui abattant la main.

Vous êtes un effronté, Monsieur Tournebourne.

TOURNEBOURNE.

Moi, j'ai continué à tetter; il n'y a que la gourde qui a changé. (Se retirant.) Tu vois, ça aussi finit.

ROSALIE.

Vous parlez comme un sage et vous agissez comme un vaurien. Moi, je dis : Eh bien! s'il faut finir, que ce soit le plus tard possible!

TOURNEBOURNE.

Comprends-moi. Ces deux ménages, les Trimouillat avec leur fiston, les Méliodon avec leur fillette, forment un joli totage, j'en conviens. Mais ils s'aiment trop, c'est dangereux.

ROSALIE.

Dangereux! Trop s'aimer! On voit bien, quoi que vous en disiez, que vous avez pris vos invalides. A mon avis, de ça il n'y a jamais trop. Le reste n'est que du remplissage.

TOURNEBOURNE.

Gaillarde! à quel bon compagnon as-tu affaire? Tu parles comme si tu sortais d'en prendre. Répétons : pourvu que ça dure! Il y a le diable, ma fille, le diable qui rôde autour des choses bien réglées et qui les culbute. Quand je dis le diable, c'est pour désigner quelqu'un. Si c'en est un, il doit se nommer Brouillamini.

ROSALIE.

Et pourquoi se brouilleraient-ils?

TOURNEBOURNE, s'asseyant dans le fauteuil.

Rosalie, causer avec toi me délasse, comme si je fumais une cigarette. Demande plutôt pourquoi ils ne se brouilleraient pas? Ou de quelle manière tragique, insignifiante ou bouffonne ils se brouilleront? Pour des choux ou des raves, pour du gros ou du mince, pour du raisonnable ou du stupide, par usure ou par catastrophe, brusquement ou par la lenteur du temps. L'avenir, l'inconnu, toujours embusqués. Il y a dans la vie au moins cinquante pour cent d'inattendu. Les longues amitiés et les longues amours, c'est comme les vieilles robes de soie : un rien les déchire et ça ne se raccommode pas. Leur amitié, mille amitiés, moussent comme une écume. C'est plein de fictions et de faussetés dont ils ne se doutent pas, et la fausseté est la mort, le réel seul est la vie. Comme des amours il y a des

amitiés simplement de tête. On se monte le coup. La façon dont ça crèvera, voilà le curieux, voilà ce qui m'intéresse. Je les ai dans l'œil, tu sais, pareil à l'Anglais qui suivait la ménagerie pour être présent le jour infaillible où le dompteur serait dévoré par le lion.

ROSALIE.

C'est pour ça que vous venez dîner ici?

TOURNEBOURNE.

Oui, pour ça... et pour dîner. On sait ce qu'est le gigot, on ne sait pas ce qu'est la vie.

ROSALIE.

Mais il n'y a rien qui cloche entre eux, rien de rien, moins que rien.

TOURNEBOURNE.

Patience, patience! Ne nous décourageons pas. Palais d'expositions universelles, te dis-je, bâtis de papier et de crachat, vendus six mois après à charge de démolition.

ROSALIE.

Mais comme on s'amuse tant que c'est ouvert!

TOURNEBOURNE.

Tiens! j'y pense. Elle est jolie et pleine de suc, quoique mûrissante, cette boulotte Madame Méliodon, la belle Artémise. Elle donne appétit, quoique sèche, cette grande brune Madame Sylvie Trimouillat. Très désirables, très convoitables, ces deux bourgeoises. Est-ce que les maris, ou l'un d'eux, ne glisserait pas vers le troc? L'échange est

le coup classique dans ces amicales parties carrées et ça finit toujours par un pétard.

ROSALIE.

Eh bien! je vous manifeste que vous ne tapez pas dans le mille. Nous surveillons ça, nous les domestiques. Quand on genouille ou qu'on se fait le pied sous la table, quand on se colle les bouches au vol dans les coins, quand on tâte les corsages comme vous faisiez tout à l'heure, il faut être archimalin ou fièrement chançard pour que ça nous échappe. Et les billets doux? C'est là-dedans que nous apprenons à lire. Monsieur Méliodon est trop occupé à préparer de beaux discours, et Monsieur Trimouillat est trop timide.

TOURNEBOURNE, se levant.

Ou trop bête. Roublarde! Continue ta police ménagère. Tout domestique est un espion gagé par nous-mêmes. Tu pourrais bien ne pas rester toujours bredouille. Est-ce qu'ils ne penseraient pas à se faire des emprunts? L'un ou l'autre de ces ménages doit être besoigneux. On n'est sûr d'une affection que lorsqu'on l'a vue aux prises avec l'amour ou avec l'argent. Jusque-là tout peut n'être que façade. Foi de Polydore Tournebourne qui a derrière lui soixante années de vie très secouée par les confuses gesticulations humaines, les femmes et les écus sont les seules péremptoires pierres de touche. Mets ça dans ta caboche de vingt ans.

ROSALIE.

Dites-le-leur donc. V'là qu'ils arrivent. Je les entends jaboter sur les escaliers. Je file à la cuisine.

TOUNEBOURNE.

Je préfère le dire à toi, ô larbine sans éducation. Tu écoutes mieux parce que tu comprends moins.

ROSALIE, avec mépris.

Je ne suis pas une « intellectuelle ».

TOURNEBOURNE.

Tant mieux pour toi! Le mot se prend désormais en mauvaise part. C'est comme « l'élite ». D'indulgentes métaphores pour désigner des variétés de la sottise.

Rosalie va à la cuisine.

SCÈNE II.

Entrent Totor, puis Méliodon et Artémise.

TOTOR, un sac de gâteaux à la main.

Tiens, le père Tournebourne! Il est venu pour dîner, c'est sûr.

MÉLIODON, grand, glabre, maigre, air préfet de collège.

Veux-tu te taire, vilain gosse! Bonjour, Tournebourne. (Emphatique) Moderne Socrate!

TOTOR, interrompant.

J'te dis qu'il vient pour dîner. Tu l'as dit tantôt toi-même. Tu as dit : J'suis sûr que ce pique-assiette de Tournebourne va débarquer chez nous aujourd'hui dimanche pour dévorer le fricot.

ARTÉMISE, l'empoignant et le lançant de côté.

Totor, affreux menteur, je t'ordonne de faire silence.

TOURNEBOURNE.

Belle Madame, laissez donc. La vérité est rare et presque toujours comique. La bouche des enfants est un des peu nombreux orifices de son puits qui doit être un boudoir pour femmes nues puisqu'elle y séjourne si volontiers. Qu'est-ce que cela fait que vous m'ayez qualifié pique-assiette? C'est une honorable et profitable profession. Me procurera-t-elle le plaisir de manger la soupe avec vous ? Là est toute la question.

ARTÉMISE.

Certainement, Monsieur Tournebourne, certainement. On dit comme ça des choses, et tout de même on est content d'avoir un convive pour changer le train-train ordinaire. Surtout quand c'est un gai vivant comme vous.

TOURNEBOURNE.

On fait ce qu'on peut, chère Madame. Mais si on ne faisait que ce qui est amusant on ne ferait pas grand'chose. La joie est un bon médecin, mais vivre gaiement n'est pas une facile besogne. Je suis d'autant plus joyeux que j'ai plus de soucis à submerger. Notre existence ressemble beaucoup à une organisation des chagrins par les tracasseries. (Sentencieux.) L'homme n'est pas fait pour dîner seul. Si le parasite n'existait pas il faudrait l'inventer. Permettez que je vous baise les doigts en signe de parfaite sérénité et d'excellent appétit. (Se tournant vers Totor.) Et toi, Totor, bien que le Christ, ce doux et inexpérimenté célibataire, ait, à mon avis, proféré une parole bien

inconsidérée en disant : « Laissez venir à moi les petits enfants », j'approuve ta franchise aussi impudente qu'ingénue.

TOTOR.

Qu'est-ce qu'il dit?

MÉLIODON.

Il dit que tu nous ennuies. (A Tournebourne.) Nous attendons les Trimouillat.

TOURNEBOURNE, aimable.

Rosalie m'en a fait part.

ARTÉMISE.

Comme vous êtes bien avec elle!

TOURNEBOURNE.

Il est essentiel d'être au mieux avec la cuisinière des gens chez qui l'on dîne.

ARTÉMISE, continuant.

Leur Titine sera avec eux. Totor a voulu que nous achetions des gâteaux pour elle. Voyez quel gros sac. Il est fou de Titine. Il a bon cœur malgré ses gaffes.

TOURNEBOURNE.

Je suis disposé à le croire un ange. Les enfants de ceux chez qui nous dînons sont invariablement des anges. (Exagérant l'amabilité.) Si on ne voit pas leurs ailes, c'est que les mamans les cachent par modestie sous leurs blouses.

MÉLIODON, d'un ton pédantesque et pénétré.

Oui, les Trimouillat! Nos amis les Trimouillat! Nos grands amis! Nos amis depuis des années. Trimouillat et Méliodon! Méliodon et Trimouillat! Nous devenons célèbres, Tournebourne, nous devenons célèbres. Au Lycée où je professe et dans tout le quartier! J'enseigne les lois et les charmes de l'amitié aux rhétoriciens, mes élèves. (Levant la main.) Je leur cite les grands auteurs et les grands exemples et, parmi eux, le nôtre. Les dieux nous aiment, Tournebourne.

TOURNEBOURNE, déclamatoire.

Castor et Pollux!

MÉLIODON.

Non, non. Mieux que ça, Castor et Pollux étaient simplement des frères. (Solennel) Nous! nous sommes des amis! Avec emphase :

Le sort fait les parents, le choix fait les amis.

TOURNEBOURNE.

On a dit pourtant :

Un frère est un ami donné par la nature.

Mais, soit! Oreste et Pylade, alors?

MÉLIODON.

Oui! Oreste et Pylade. Un peu faiblots, tout de même, ces antiques ménechmes. Je préfère (très haut) Trimouillat et Méliodon! (Répétant d'une voix caressante) Méliodon et Trimouillat.

TOURNEBOURNE, en écho.

Trimouillat et Méliodon! Quelle trouvaille! Le titre d'une pièce pour Maeterlinck!

MÉLIODON.

Et pourquoi pas? La Divine Amitié, Tournebourne, la divine amitié ! La matière est digne de tenter un symboliste. N'y croiriez-vous pas ?

TOURNEBOURNE, railleur.

Mais si, mais si, comme je crois à la durée des baux de location : trois, six, neuf, avec faculté de renon à chaque triennal. La véritable amitié c'est comme le véritable amour : il y en a une tous les cinq cents ans, pour ceux qui en ont le génie. Le reste c'est du toc et de la camelote, bon pour les demi-castors. Il est vrai que les petites choses sont le miroir où l'on peut voir les grandes, ... quand on a l'œil américain.

ARTÉMISE, sans l'écouter.

Puis, il y a cette bonne Sylvie, cette chère Sylvie, Madame Trimouillat. Une perfection ! Elle m'aime autant que son mari aime le mien. A deux nous ne faisons vraiment qu'une.

TOURNEBOURNE.

Reliure économique : deux volumes sous une même reliure.

ARTÉMISE, sans l'écouter.

Adolphe et Cyprien ! Artémise et Sylvie ! On dirait des noms de romans.

TOURNEBOURNE.

Quel ruissellement de tendresse ! C'est doux à contempler ! J'ai éprouvé des affections comme ça, ... mais c'était pour des pipes culottées.

ROSALIE.

Oh! le vilain sceptique!

TOURNEBOURNE, continuant.

Quel grand homme, marquant la superfluité pelliculaire de ce sentiment fameux, s'est écrié : « Mes amis, il n'est point d'amis » ?

ARTÉMISE.

Alors vous n'aimez personne? Vous haïssez, peut-être?

TOURNEBOURNE.

Pardon! Je ne me permets pas le luxe des haines, malgré la volupté qu'elles donnent quand on les assouvit, ce qui est aisé à un journaliste. La haine, c'est presque toujours de l'amour ou de l'amitié venus à moisissure, tel le fromage. La Nature a une prédilection pour ce transformisme dérisoire et contradictoire. Elle est toujours en train de gâter quelque chose. On appelle ça : pourrir pour mieux résurrectionner.

ARTÉMISE.

Taisez-vous! Vous ne comprenez pas, soit! Mais ne dégoûtez pas les autres.

TOURNEBOURNE.

Si vous me demandiez : aimez-vous le cornet à piston? Convenez que je pourrais répondre : ça dépend de qui en joue.

MÉLIODON, d'un ton de pitié.

Il parle de l'amitié comme les eunuques de la volupté!

TOURNEBOURNE.

Plutôt comme un roublard, très intact, de l'avarie. Au surplus, vous savez, à mon âge vénérable, de tout autre que Tournebourne, on pourrait dire : Vide de forces, plein de souvenirs. On quitte Vénus pour Bacchus. On ouvre sa cave et on ferme... je m'entends. Mais, moi, on ne m'a pas encore fendu l'oreille (Se frappant sur le ventre) Bon pour le service, Madame! (avec intention) et à tous les points de vue.

MÉLIODON.

Les libertins n'ont pas d'âge. (Lui tapant sur l'épaule) Gai et aimable comme tous les vicieux, ce vieux grognard.

TOURNEBOURNE.

Bah! les vices sont la revanche des faibles contre les insuffisances et les persécutions de l'existence.

MÉLIODON.

Vantard! Tu as, apparemment, l'âme meilleure et le corps moins bon que tes bavardages et tes turlupinades.

SCÈNE III.

SYLVIE, faisant irruption avec son mari et Titine.
Rosalie est rentrée.

Nous entrons sans frapper comme on entre chez ses meilleurs amis. Salut! Bonjour! Viens, Artémise, que je t'embrasse. (Elles se serrent et se comblent de baisers.)

TITINE, courant à Totor.

Totor, Totor, mon cher Totor! (Les enfants font comme les mères.)

TRIMOUILLAT, petit, rondelet, voix grêle, tendant les bras.

Allons, Méliodon, allons, Adolphe, et nous donc! L'accolade, mon cher, l'accolade! (Ils font comme les mères et les enfants.)

TOURNEBOURNE regarde les trois couples, puis brusquement.

Et nous, Rosalie, et nous! (Il l'empoigne et lui baise bruyamment les joues.)

(Tous se dégagent et se regardent.)

TOURNEBOURNE, se frottant les lèvres.

Ah! quelle régalade! Et maintenant, par le flanc droit, par le flanc gauche, si nous nous mettions à table?

Trimouillat, Sylvie, Titine, se débarrassent de leurs chapeaux et manteaux.

ARTÉMISE.

Etes-vous prête, Rosalie?

ROSALIE.

Oui, Madame. C'est tout chaud, tout bouillant. Quand vous voudrez.

TOTOR.

Moi, auprès de ma chère Titine. (Il l'embrasse et la caresse.)

TITINE.

Moi, auprès de mon Totor aimé. (Elle l'embrasse.)

SYLVIE.

Ah! non, non. Pour vous taquiner tout le temps après vous être becquetés comme des pigeons.

TOURNEBOURNE.

C'est ainsi dans les bons ménages. L'entente conjugale! La communauté charmante des caresses et des querelles!

SYLVIE, aux enfants.

Chacun à un bout. (Montrant la table), Là et là.

TOTOR.

Le sac avec les gâteaux à côté de moi.

ARTÉMISE.

Pas du tout! tu ne mangerais que ça. Rosalie, prenez-le-lui, emportez-le à la cuisine. Vous le rendrez au dessert.

TOTOR, résistant à Rosalie qui prend le sac.

Vilaine! je te dis que je les ai achetés pour Titine. Tu vas les grignoter, tu vas les tripoter avec tes sales mains de cuisinière.

Rosalie sort avec le sac.

MÉLIODON, cérémonieux, montrant la place du milieu.

Tournebourne, asseyez-vous au centre.

TOURNEBOURNE.

Moi, au centre?

MÉLIODON.

Oui, comme le Roi qui boit dans les tableaux de Jordaens, imposant, gras et grave.

TOURNEBOURNE.

Grave? Un centre de gravité, alors. Ça va mal

avec ma réputation de soiffard festonnant dont, au reste, je m'honore avec impertinence. Quand je suis plein de vin, je suis plein d'espérance.

MÉLIODON.

J'aime la symétrie. Vous au milieu; de chaque bord, une dame, puis un cavalier, enfin un enfant; c'est régulier comme un fronton de temple grec.

Ils prennent place en cet ordre, les deux maris et les deux enfants en retour, la table libre vers le public. Titine du côté de la cuisine. Rosalie fait le service.

TOURNEBOURNE, les regardant.

C'est beau ce demi-cercle amical dans lequel mon ventre, fâcheux produit d'une dégénérescence graisseuse, apparaît en gros cabochon dans un somptueux collier. (Regardant encore) Chaque mari près de la femme de l'autre. Ça symbolise le plaisir que les époux ont d'être ensemble!

TRIMOUILLAT.

Il faut bien reprendre haleine de temps en temps. Sinon on étoufferait.

SYLVIE.

C'est par amabilité pure et sans perverse intention.

TOURNEBOURNE.

Oui, je sais, en toute innocence, et toute décence. Ça se dit, et même ça n'est pas absolument impossible. Mais à quel point deux bons petits adultères croisés feraient tout mieux tenir ensemble. Entre amis, voilà la vraie colle forte!

ARTÉMISE.

Voulez-vous bien vous taire, mauvais sujet! Les enfants peuvent entendre vos polissonneries.

TOURNEBOURNE.

Ces innocents? Dix ans! C'est plus que l'âge de raison traditionnel, et cette raison s'entend aujourd'hui d'être renseigné dès l'enfance sur nombre d'ignominies humaines. Je suppose que vous nourrissez le projet de marier ces mioches l'un à l'autre?

ARTÉMISE et SYLVIE.

Pourquoi pas? Les enfants des excellents amis que nous sommes?

TOURNEBOURNE, air très sérieux.

Les bons parents ne sauraient préparer de trop loin l'infortune de leur progéniture.

MÉLIODON, lui versant à boire.

Tournebourne, buvez, buvez! Quand vous serez saoul, vous direz des choses sensées. Le vin est un philtre qui vous rend clairvoyant. Il y en a qui laissent leur sagesse au fond du verre; vous l'y pêchez.

TRIMOUILLAT, ébahi.

Conçoit-on qu'il ait une telle opinion de l'amitié?

ARTÉMISE et SYLVIE, les yeux au plafond.

La divine amitié!

TOURNEBOURNE, chantonnant.

Digne présent des dieux, doux charme des humains,
O DIVINE AMITIÉ, viens pénétrer nos âmes!

Qui vous a appris cette éloquente interjection?

SYLVIE.

Je l'ai rencontrée dans une poésie de Coppée.

TOURNEBOURNE.

Oh! candeur! Du Copaïsme? Je me courbe dévotement. Saint Coppée, priez pour nous! Saint Coppée, assistez-nous!

MÉLIODON, sévère.

Vous doutez donc de l'amitié?

TOURNEBOURNE, avec désinvolture.

Un peu! comme de la vie future, de la fidélité des femmes, des programmes politiques et des prospectus financiers. L'amitié n'est bonne que comme spéculation. C'est un placement.

ARTÉMISE et SYLVIE, consternées.

Oôôôôôh! Le monstre! Quelle horreur!

TOURNEBOURNE.

Vous me tirez mes idées comme on tire le bouchon aux bouteilles, puis vous m'appelez monstre!

TRIMOUILLAT, flûté.

Vous connaissez pourtant l'anecdote du philosophe devant qui on niait le mouvement et qui répondit en se mettant à marcher. Voyez : voici sous vos yeux un quadrige d'amis authentiques.

TOURNEBOURNE.

Vous ignorez la fin de l'historiette : le philosophe se heurta à un caillou et tomba cul par dessus tête.

Schopenhauer, un philosophe, môsieur, nie carrément toute véritable amitié et la relègue dans la fable.

MÉLIODON, dédaigneux.

Schopenhauer? un pessimiste.

TOURNEBOURNE.

C'est vrai. Un pessimiste, donc un hémorrhoïdaire. C'est réglé, ça !

MÉLIODON.

On a dit sur l'amitié des choses magnifiques. Montaigne parlant de La Boëtie...

TOURNEBOURNE, interrompant.

Ah! nous y sommes! Je le sentais venir Montaigne avec son La Boëtie. On n'y échappe pas plus que, dans les banquets, au saumon à la Chambord. Dites, dites! Rien n'a la vie tenace comme les lieux communs, les calembredaines historiques et les airs d'orgue de Barbarie. Dites, dites! Ça me rafraîchira la mémoire comme ce coup de vin me rafraîchit le gosier. (Il boit copieusement.)

MÉLIODON, avec autorité.

Artémise, l'album. (A Tournebourne.) Tu vas voir, vieux cornichon !

TOURNEBOURNE, jouant l'effroi.

L'album? Pas pour me demander de fourrer quelque chose dans cette tirelire à niaiseries, hein? Je n'ai pas mérité ce dur châtiment.

ARTÉMISE, avec conviction, se levant.

C'est notre livre d'or de l'amitié. C'est plein de grandes, de nobles pensées. Nous en faisons la cueillette. (Elle va prendre l'album dans la bibliothèque et le remet avec solennité à son mari.)

MÉLIODON se lève, feuillette, tousse, puis avec une componction emphatique.

Passons sur les classiques grecs et latins.

TOURNEBOURNE.

Ils en disent de raides sur l'amitié, les gaillards. *Pastor Corydon ardebat Alexin.* (Voix de tête.) Oh! là, là! Le doux Virgile!

MÉLIODON, impatient.

Delicias domini. Oui, je sais. Mais ceci : « L'Amitié est un nom sacré! C'est une chose sainte; elle » ne se prend que par une mutuelle estime. Ce qui » rend un ami associé de l'autre, c'est la connaissance » qu'il a de son intégrité. » (S'interrompant, gravement.) Ainsi parle Montaigne de La Boëtie vivant. Et quand La Boëtie fut mort, voici comment il en parle encore. (Se tournant vers Trimouillat, avec une émotion croissante :) « Si l'on me presse d'expliquer pourquoi j'aimais cet ami, je sens que cela ne peut » s'exprimer qu'en disant : *Parce que c'était lui,* » *parce que c'était moi.* Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que tourner languissant; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, redoublent le regret de sa perte; nous étions à » moitié de tout; il me semble que je lui dérobe sa » part. J'étais déjà si accoutumé d'être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi. » (Larmoyant et tendant les bras avec l'album vers Trimouillat.) Cyprien ne t'avise pas de mourir!

Schopenhauer, un philosophe, môsieur, nie carrément toute véritable amitié et la relègue dans la fable.

MÉLIODON, dédaigneux.

Schopenhauer? un pessimiste.

TOURNEBOURNE.

C'est vrai. Un pessimiste, donc un hémorrhoïdaire. C'est réglé, ça !

MÉLIODON.

On a dit sur l'amitié des choses magnifiques. Montaigne parlant de La Boëtie...

TOURNEBOURNE, interrompant.

Ah! nous y sommes! Je le sentais venir Montaigne avec son La Boëtie. On n'y échappe pas plus que, dans les banquets, au saumon à la Chambord. Dites, dites! Rien n'a la vie tenace comme les lieux communs, les calembredaines historiques et les airs d'orgue de Barbarie. Dites, dites! Ça me rafraîchira la mémoire comme ce coup de vin me rafraîchit le gosier. (Il boit copieusement.)

MÉLIODON, avec autorité.

Artémise, l'album. (A Tournebourne.) Tu vas voir, vieux cornichon !

TOURNEBOURNE, jouant l'effroi.

L'album? Pas pour me demander de fourrer quelque chose dans cette tirelire à niaiseries, hein? Je n'ai pas mérité ce dur châtiment.

ARTÉMISE, avec conviction, se levant.

C'est notre livre d'or de l'amitié. C'est plein de grandes, de nobles pensées. Nous en faisons la cueillette. (Elle va prendre l'album dans la bibliothèque et le remet avec solennité à son mari.)

MÉLIODON se lève, feuillette, tousse, puis avec une componction emphatique.

Passons sur les classiques grecs et latins.

TOURNEBOURNE.

Ils en disent de raides sur l'amitié, les gaillards. *Pastor Corydon ardebat Alexin.* (Voix de tête.) Oh! là, là! Le doux Virgile!

MÉLIODON, impatient.

Delicias domini. Oui, je sais. Mais ceci : « L'Amitié est un nom sacré! C'est une chose sainte; elle » ne se prend que par une mutuelle estime. Ce qui » rend un ami associé de l'autre, c'est la connaissance » qu'il a de son intégrité. » (S'interrompant, gravement.) Ainsi parle Montaigne de La Boëtie vivant. Et quand La Boëtie fut mort, voici comment il en parle encore. (Se tournant vers Trimouillat, avec une émotion croissante :) « Si l'on me presse d'expliquer pourquoi j'aimais cet ami, je sens que cela ne peut » s'exprimer qu'en disant : *Parce que c'était lui,* » *parce que c'était moi.* Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que tourner languissant; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, redoublent le regret de sa perte; nous étions à » moitié de tout; il me semble que je lui dérobe sa » part. J'étais déjà si accoutumé d'être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi. » (Larmoyant et tendant les bras avec l'album vers Trimouillat.) Cyprien ne t'avise pas de mourir!

TRIMOUILLAT, bafouillant.

Mourir, Adolphe, non jamais! Sois tranquille, jamais, jamais!

TOURNEBOURNE.

Jamais mourir! Vous avez la recette? Donnez vite! (Se reprenant, mélancolique.) Ou plutôt ne donnez pas. Le moyen de supporter la chienne de vie, c'est de savoir qu'elle ne durera pas toujours.

TRIMOUILLAT, qui ne l'écoute pas, avec attendrissement.

Bravo! Méliodon, bravo! Comme tu as lu ça! J'en ai le cœur qui saute. Montaigne et La Boëtie, c'est toi et moi, c'est Trimouillat et Méliodon! Faut que je t'embrasse. (Ils se lèvent et s'étreignent avec effusion derrière Tournebourne.)

ARTÉMISE, inspirée.

Ah! que c'est beau! et émouvant! Quelles grandes pensées!

SYLVIE, trémolante.

Oh! que c'est bon! et poétique! Oui, de grandes pensées!

ARTÉMISE.

Embrassons-nous, Sylvie!

SYLVIE, avec exaltation.

Oui, oui, Artémise, embrassons-nous!

Elles s'accolent par dessus le couvert de Tournebourne qui, avec les deux couples enlacés, l'un devant, l'autre derrière, forme un triple gradin.

TOTOR et TITINE se précipitent l'un vers l'autre et se serrent frénétiquement devant la table.

Ah! mon Totor chéri! — Ah! ma Titine adorée!

TOURNEBOURNE, assis, goguenard, regardant la scène, étend les bras.

Mes enfants, je vous bénis au nom de Montaigne, de La Boëtie et de la sacro-sainte Amitié! Ainsi soit-il *in secula seculorum*. Que ne peut-on allumer des feux de Bengale! Rosalie, n'as-tu pas un goupillon que je les asperge!

ROSALIE, riant, les poings sur les hanches.

La brosse à récurer, avec de l'eau de Javel, ça pourrait-il servir?

Chacun reprend sa place et s'essuie les yeux avec sa serviette.

TRIMOUILLAT, poussant un gros soupir.

Ah! ça fait du bien!

TOURNEBOURNE.

Oui, mais ça trouble la digestion et peut faire sauter les boutons des gilets et les agraffes des corsets. Pendant ce temps les plats refroidissent.

SYLVIE.

Vous êtes matérialiste.

TOURNEBOURNE.

Non, je suis journaliste.

ARTÉMISE.

Vous ne comprenez rien aux femmes. Vous n'avez pas su découvrir nos replis cachés.

TOURNEBOURNE, égrillard.

Pardon, chère Madame, il y a le repli essentiel. Sage celui qui sut n'en pas chercher d'autre. Mais l'amitié entre femmes, voyez-vous, ne m'inspire pas confiance. C'est du bois blanc peint en chêne. Il y a trop de rivalités entre vous, et trop de frivolités dans vous.

SYLVIE.

Si on peut dire !

TOURNEBOURNE.

L'amitié entre femmes est si peu probable que dès qu'elle se manifeste un peu vive... on la calomnie.

ARTÉMISE.

Que voulez-vous insinuer ?

TOURNEBOURNE.

Contentez-vous de l'amour. C'est trop des deux sentiments pour les machinettes que sont vos charmants petits cœurs. Oui, contentez-vous de l'amour et tâchez de bien le faire. Ce n'est pas si facile. Il faut du dressage et de bons professeurs. Il devrait y avoir des cours publics comme en Chine. Mais on est si bégueule chez nous.

Totor s'est levé et sournoisement tire Titine vers la cuisine.

ARTÉMISE, qui s'aperçoit de ce manège.

Totor, vite à ta place. Qu'est-ce que c'est que ça?

SYLVIE.

Et toi aussi, Titine. Les enfants bien élevés ne quittent pas la table sans permission.

TOTOR.

Mais quand il n'y a plus rien à chiquer?

TITINE.

Quand les grandes personnes ne disent plus que des bêtises?

Totor et Titine reprennent place en rechignant et se font des signes et des grimaces.

MÉLIODON.

Revenons à notre entretien. J'adore parler de l'amitié.

TOURNEBOURNE.

Encore! Vous en jouez comme un bambin du tambour.

MÉLIODON.

Sujet inépuisable! (Emphatiquement.) C'est l'Océan!

TOURNEBOURNE.

D'autres parlent ainsi de l'amour. Les deux scies se valent. Besoin d'extérioriser le lot de sottises qui repose au fond de nous, comme les tessons de bouteilles et les débris de faïence au fond d'une mare.

MÉLIODON, professoral.

Cicéron a fait un traité...

TOURNEBOURNE.

Mais oui, ce vieux phraseur, au pif grevé d'une verrue énorme, a fait un traité (solennellement) *De Amicitia!* Comme saint Jean l'Evangéliste un traité du Paradis où il n'avait jamais été...

SYLVIE.

N'interrompez pas, Monsieur Tournebourne. C'est peut-être aussi remuant que Montaigne, et j'aime tant être remuée.

TOURNEBOURNE.

Remuée? Comme la mayonnaise et les drogues. Agiter avant de s'en servir.

Le repas est achevé. Tous sont excités. Rosalie, qui a fini le service, est à écouter au fond de la scène, une serviette à la main.

MÉLIODON, rouvrant l'album.

Voltaire a dit...

TOURNEBOURNE.

Monsieur de Voltaire maintenant? On ne lit plus ce raseur, sauf chez les francs-maçons, — dont je suis, sauf respect. Il est aussi inactuel que la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

MÉLIODON, impérieux.

Voltaire a dit...

TOURNEBOURNE.

Dire et faire des bêtises est le propre des grands hommes et l'un des fondements des sociétés humaines.

MÉLIODON, despotiquement.

Voltaire a dit : « L'amitié est un mariage de l'âme » entre deux hommes vertueux. Les méchants n'ont » que des complices; les voluptueux ont des compa- » gnons de débauche; les intéressés ont des associés;

» les politiques assemblent des factieux; les princes » ont des courtisans; (Haussant la voix, avec autorité) » les hommes vertueux seuls ont des amis! »

TOURNEBOURNE, voix de tête.

Oh! ma Tante!

Totor est allé se placer près de Titine et lui parle à l'oreille.

ARTÉMISE, animée.

Passe-moi l'album, Adolphe, que je lise aussi quelque chose. Je sais quoi.

MÉLIODON, lui passant l'album.

Voici, ma très chère épouse... et surtout mon amie!

ARTÉMISE, lisant avec lenteur et intention.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Est-ce gentil? Croirait-on pas qu'on vous chatouille?

Totor et Titine disparaissent sans bruit dans la cuisine.

TOURNEBOURNE.

Autant de l'amour, vous dis-je. C'est probablement pour ça que Madame raffole de ces versiculets fadasses? Moi je préfère l'amour tout cru. L'amour après l'amitié, c'est l'accessit après le prix d'excellence. De qui cette foutaise?

ARTÉMISE, indignée.

Une foutaise? De La Fontaine, Môsieur.

TOURNEBOURNE.

Ça ne m'étonne pas, il faisait parler les bêtes cet animal.

SYLVIE, agressive.

Tout ça ne vous dit rien?

TOURNEBOURNE, éméché.

Mes seigneurs, ça me dit qu'il faut boire. Ça ne peut pas se passer sans qu'on trinque. Trinquer, c'est comme l'élévation à la messe, et boire comme la communion. Les curés flutent ainsi leur petit vin blanc. Levons nos verres (se dressant avec difficulté) et levons-nous nous-mêmes, si nous pouvons. (Tous l'imitent.)

TOURNEBOURNE, chantonnant d'une voix de rogomme.

L'amitié, mes amis, est une chose sainte!
Il faut en vers heureux la chanter aujourd'hui.
De roses je voudrais avoir la tête ceinte,
Comme aux festins joyeux qu'Anacréon conduit!

Ils choquent les verres. Brusquement dans la cuisine un bruit de casseroles bousculées et d'assiettes cassées.

ARTÉMISE.

Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça? Les enfants qui ont disparu. Vite, Rosalie, allez voir!

Rosalie se précipite et sort.

TOURNEBOURNE.

Que ce vain tapage n'ait pas la puissance de déranger les expansions de la Divine Amitié. (Le bruit

cesse. Se versant.) A elle, mes amis, à elle! (Il lève son verre.) *Ad multos annos!* A toujours! A toujours! (Un hoquet.) Prosit! (Il ingurgite.)

On entend dans la cuisine la voix de Rosalie et les cris des enfants.

SYLVIE, avec inquiétude.

Mais qu'est-ce qui se passe? Il me semble qu'on bat Titine. (Se levant.) Je veux y aller.

ARTÉMISE.

Battre Titine! Rosalie, peut-être? Allons donc! Cette bonne fille.

SYLVIE.

Bonne fille tant que tu voudras, mais je jurerais qu'elle la giffle. (Elle court à la cuisine.)

TOURNEBOURNE, désignant la porte par laquelle elle a disparu.

L'instinct maternel! Quelle démangeaison! Avec la gale c'est ce qu'il y a de plus tenace et de plus gênant au monde.

Sylvie, Rosalie, les enfants rentrent en bousculade.

SYLVIE, criant à Artémise.

Tu vois que j'avais raison! Rosalie la gifflait!

TOTOR, pleurant.

C'est pas vrai. Personne ne l'a gifflée. C'est elle qui m'a gifflé, la sale gamine.

TITINE, pleurant.

Sale gamine? Non toi, sale gamin, sale méchante bête.

ARTÉMISE, agitée.

Mais qu'est-ce qui est arrivé? Rosalie, expliquez-vous.

ROSALIE, avec volubilité.

Eh bien, il paraît qu'ils ont quitté la table pour aller manger les gâteaux. Il y avait un grand chat noir, venu on ne sait d'où par la fenêtre ouverte, vu le beau temps, qui les avait reniflés dans la marmite sur une planche où je les avais cachés. Ils ont crié après. Cette bête de sorcière s'est effrayé, a sauté comme un démon et a bousculé la vaisselle et la chaudronnerie. Patatras! tout est tombé! Les gâteaux dans le bac à charbon et aux ordures. Totor a dit que c'était Titine, Titine a crié que c'était Totor et ils ont commencé à se crêper.

TITINE.

C'est pas vrai, j'ai rien fait.

TOTOR.

Tu mens, c'est toi qui as tout fait.

TITINE, véhémente.

Rosalie m'a donné des calottes.

ROSALIE, avec indignation.

Je veux mourir sur place sans confession, en état de péché mortel, si j'ai fait autre chose que la tirer des pattes de Totor qui allait la chambarder !

TOTOR.

Voilà que c'est elle qui ment maintenant. Je te dis que je t'ai vu qui gifflais Titine et lui arrachais les

cheveux à poignées. C'est heureux si elle n'a pas les yeux crevés.

SYLVIE, véhémente.

Alors vous dites tous deux que Rosalie vous a calottés?

TOTOR.

C'est-à-dire que Titine m'a frappé.

TITINE.

Non, c'est toi qui m'a talochée.

TOURNEBOURNE, moqueur.

Retrouvez-vous dans cette marmelade de taloches, de calottes et de giffles! Oh! la candide ingénuité de l'enfance! Son innocente véracité! La sécurité consolante et réconfortante de ses témoignages!

SYLVIE, avec décision.

Eh bien, moi, je crois ma Titine.

ARTÉMISE, arrogante.

Mais tu pourrais aussi bien croire mon Totor.

SYLVIE, colérique.

Je ne crois pas plus ton polisson de mioche que je ne crois ta salope de cuisinière.

ROSALIE, intervenant.

Salope! Mais je suis une honnête fille, moi, et moins salope que vos jupes.

SYLVIE, avec emportement.

Une honnête fille à flanquer tout de suite à la porte et à la rue.

ARTÉMISE, provocante.

Ceci me regarde, je suppose, *Madème!*

SYLVIE, insolente.

Si vous le regardiez autant que ça vous regarde, ça serait déjà fait, *Madème!*

TOURNEBOURNE.

Oh! oh! et la Divine Amitié qu'est-ce qu'elle devient dans tout ça? Est-ce qu'elle serait en train de faire ses paquets pour remonter dans les nuages, son domicile légal?

MÉLIODON.

Mes amies, Tournebourne a raison. Calmez-vous. Modérez-vous. (Déclamant :)

O Divine Amitié, félicité parfaite,
État d'âme où toujours on est maître de soi!

SYLVIE.

Eh! laissez-nous tranquille! Vous m'abrutissez avec votre rhétorique.

TRIMOUILLAT, qui examine Titine.

Mais c'est que la petite a du sang plein le cou.

MÉLIODON, qui l'examine aussi.

Allons donc! juste de quoi donner à boire à une puce! Tu es gris, ça te fait voir rouge.

SYLVIE, intervenant.

Qu'est-ce que c'est? Vous dites que mon mari est gris? Tu l'entends, Trimouillat, il dit que tu es un ivrogne!

TRIMOUILLAT.

Mais...

SYLVIE.

Il dit que tu mens! Est-ce que tu vas te laisser faire?

TRIMOUILLAT.

C'est que...

SYLVIE.

Ah! que les hommes sont lâches!

ARTÉMISE.

Les hommes! les hommes! Vous voulez dire ceux de l'espèce de votre cher époux?

TRIMOUILLAT, se redressant, à Méliodon.

Un démenti, alors, *Môsieu!* un démenti?

MÉLIODON, ton de défi.

Prenez-le comme vous voudrez, *Môsieu.*

TRIMOUILLAT.

Je le prends pour une grossièreté, *Môsieu!*

MÉLIODON, bec à bec.

Eh bien! vous ne vous trompez pas, *Môsieu!*

TOURNEBOURNE, intervenant paterne et conciliant.

Madème! Môssieu! Entre vous! Quels titres inusités! Est-ce qu'on va se brouiller? Est-ce que ce chat qui lapait la crème des pâtés au fond d'une casserole va régler vos destinées? (Solennellement comique.) Allez-vous devenir les jouets des farces du Destin et des forces invisibles, des marionnettes que

fait gesticuler le Sort, ce mirobolant mystificateur? Rosalie a raison de croire que le Diable, sous forme de chat, s'en mêle.

ARTÉMISE, avec colère.

Le Diable, soit! Mais vous, ne vous en mêlez pas.

TOURNEBOURNE, vexé.

Il n'y a pas de plus grande gaucherie que la colère, ni pour une femme de plus certaine laideur. (Doucement.) Voyons, mes « authentiques » amis, ne soyez pas monstrueux d'extravagance et extravagants de monstruosité.

SYLVIE, indignée, le tirant avec brusquerie de son côté.

Vous dites que mon mari est un extravagant?

ARTÉMISE, non moins indignée, le faisant tourner vers elle.

Vous dites que mon mari est un monstre?

TOURNEBOURNE, impatienté.

Mais non, mais non! Je dis que c'est stupide de se quereller et de brûler le torchon à grand feu pour les cabrioles d'un matou... ou d'une chatte, j'ignore le sexe de cette malencontreuse bestiole. C'est stupide, d'une incalculable profondeur de stupidité.

TOUS LES QUATRE, l'apostrophant.

Alors, d'après vous, nous sommes tous stupides?

TOURNEBOURNE, hors de lui.

Non, vous l'étiez tantôt en parlant d'amitié. Vous étiez des cerveaux affaiblis, des dépravés !

LES DEUX FEMMES.

Des dépravées !

LES DEUX HOMMES.

Des cerveaux affaiblis !

TOURNEBOURNE, avec volubilité.

Vous revenez à la bonne loi naturelle, à la véritable humanité. Vous étiez des animaux déformés par un apprivoisement. Vous retombez sur vos pattes. Vous faisiez de l'amitié comme Bouvard et Pécuchet des confitures : comme leurs pots, tout casse et tout pette.

L'UN ET L'AUTRE, tumultueusement, en alternant.

Des animaux ? nous sommes des animaux ! Il dit que nous sommes des animaux ! — Il parle de nos pattes, ce massif ruminant paillard. — Est-ce pour ça qu'on t'a invité, vieux birbe ? — C'est ta manière de reconnaître l'hospitalité, soulard ? — Tu infectes l'alcool comme un tonneau de schnick tombé en pièces ! — Retourne à ton bac, pochard !

MÉLIODON.

Nous comparer à Bouvard et Pécuchet ! Trimouillat et Méliodon ! Ne reviens plus ici torcher les assiettes, bavard mal peigné et crotté. Tu pues le chien mouillé, Diogène de caboulot.

TOURNEBOURNE, les bras en l'air.

Voilà la vase remuée, voilà la vase qui remonte ! Dire que l'un enseigne la rhétorique et que l'autre apure les comptes !

Tous quatre le poussent vers la porte du fond, les femmes le frappent.

TOURNEBOURNE, se débattant.

Voulez-vous bien finir, brutes, peaux rouges! Nom de tonnerre, laissez-moi au moins m'en aller en beauté, banqueroutiers!

TOTOR et TITINE, criant et pleurant.

On va tuer papa! — On va tuer maman!

Ils se jettent sur le tas et s'accrochent aux vêtements.

TOURNEBOURNE, pendant qu'on le jette dehors.

Oh! amitié, tu n'es pas même un nom, tu n'es qu'une fichue blague! Mille millions de cornes de cornards encornés, j'aime mieux avoir affaire à des panthères et à des jaguars. (Dehors.) Quel *Fait-Divers* pour mon journal!

SCÈNE IV.

MÉLIODON, revenant vivement et en désordre sur le devant de la scène, suivi par les autres en pleine agitation. D'un ton saccadé.

Ce n'est pas tout. Maintenant que nous sommes débarrassés de ce sac à vin, réglons nos comptes.

ROSALIE, intervenant.

Voyons, Monsieur! voyons Madame! Pour cette histoire de chat dans une marmite!

SYLVIE, exaspérée.

Est-ce qu'on va nous laisser tranquilles avec ce chat de malheur et cette marmite? Ah! j'en ai soupé

de l'amitié! Tout, je supporterais tout! Mais s'attaquer à mon enfant! Battre mon enfant, le fruit de mes entrailles!

ROSALIE.

Madame, on ne l'a pas attaquée, on ne l'a pas battue. C'est elle, au contraire, qui...

SYLVIE, l'interrompant, furieuse.

Tu dis que c'est elle, effrontée? Tiens, encaisse ça sur ton sale museau de guenon. (Elle lui donne un maître soufflet.)

TOTOR, avec énergie.

Oui, c'est elle! c'est Titine, cette petite gueuse!

SYLVIE.

Toi aussi, affreux moutard? (Le gifflant.) Tiens, voilà le restant du colis.

ROSALIE, suppliante, allant à Sylvie.

Oh! Madame.

ARTÉMISE, intervenant avec violence.

Ah! tu frappes mon Totor. Je vais t'arranger ta Titine. Attrape ce billet d'aller et retour, laide araignée! (Elle giffle et regiffle Titine.)

ROSALIE, allant à Artémise.

Oh! Madame.

SYLVIE, sautant sur Artémise et la prenant aux cheveux.

Chipie! Harpie! Furie!

ARTÉMISE, de même.

Savate! Drôlesse! Poison!

Elles s'agrippent. Leurs chevelures croulent.

MÉLIODON, saisissant Sylvie à bras-le-corps.

Veux-tu bien lâcher ma femme, mégère! A-t-on jamais vu pareille forcenée!

TRIMOUILLAT, empoignant Artémise.

Veux-tu lâcher la mienne, coquine!

TOTOR, sautant sur Titine.

C'est toi la faute de tout.

TITINE, résistant.

Non, c'est toi, toi, toi!

ROSALIE, affolée.

Prenez garde, vous allez chavirer la table. Et l'album donc! L'album aux fleurs, les grandes pensées! Il va recevoir les sauces et les fonds de bouteille!

TRIMOUILLAT et MÉLIODON.

Fous-nous la paix avec ta table et ton album, sacrée bougresse. (L'un d'eux saisit l'album, le met en morceaux et les lui jette à la tête.) Les grandes pensées? Attrape-les par la figure, les grandes pensées! Qu'elles aillent à tous les cent mille millions de diables, les grandes pensées, et toi avec! Ce n'est même pas assez loin, guenille!

ROSALIE, bouleversée.

Oh! les enragés! Oh! les salauds! Ils sont pris de folie! Ce chat noir leur a jeté un sort, c'est sûr. Dire que tantôt ils trinquaient et se caressaient! Il n'y a de raisonnable que Monsieur Tournebourne et moi, pauvre servante. (Criant.) La Police! Je cours chercher la Police! Pourvu qu'elle arrive avant qu'ils ne s'égorgent! (Elle sort en courant pendant que la mêlée et les cris continuent, au milieu du tapage de la table renversée.)

Descend le Rideau sur lequel en inscription :

O DIVINE AMITIÉ!

EDMOND PICARD.

LES RELIQUES DE JUSTE LIPSE

Etude Historique et Médicale

Le nom de Juste Lipse est demeuré grand et populaire en Belgique; d'ailleurs, de son vivant même, notre compatriote était entré dans la gloire. Sans aller jusqu'aux hyperboles qui furent prodiguées par ses contemporains (1), on ne peut se défendre d'admirer la carrière de ce maître qui, sorti d'un petit village du Brabant, fut appelé au professorat dans les célèbres universités d'Iéna et de Leyde, avant de venir reprendre la toge à Louvain; professeur incomparable, qui eut l'honneur de faire une leçon en nos vieilles Halles devant les souverains du pays, les archiducs Albert et Isabelle, qui porta le sceptre de la littérature en son temps et dont la mort prématurée fut considérée comme un malheur public (2).

Aussi l'on s'intéressera peut-être à ce que j'oserais appeler *les reliques* de Juste Lipse.

Mais on nous permettra de consigner et de discuter tout d'abord certains détails de sa vie qui appartiennent à la médecine.

(1) Voir l'ouvrage de l'illustre Luxembourgeois Nicolaus Vernulaeus : *Academia Lovaniensis*, p. 311. Juste Lipse y est qualifié de *ocellus Belgii*, *universi phenix*, *sol antiquitatis*, etc.

(2) Dans la magnifique édition des œuvres complètes de Juste Lipse, publiée en 1637, par Balthasar Moretus, on trouve, t. Ier, p. XI et suivantes, une série curieuse d'élégies latines et grecques qui attestent la douleur éveillée dans le monde des lettres par la mort prématurée du grand Lipse.

Après une vie extrêmement laborieuse et mouvementée, après des voyages répétés vers l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Hollande, il rentra, en 1592, dans la patrie où renaissait le calme, succédant à des journées de terreur et de trouble; dès lors il fit part à son pays, par des leçons comme par ses livres, de son prodigieux savoir en histoire et en antiquités (1).

Malgré les offres les plus séduisantes qui s'efforçaient de l'enlever encore à l'*Alma Mater* de Louvain et à sa patrie, il demeura fidèle à l'une et à l'autre.

Pendant cette dernière période de sa vie il habita rue de Paris, dans une jolie maison qui fut démolie en 1813 ou 1814 par un vandale quelconque; cette maison historique, qui avait reçu des visites comme un lieu de pèlerinage, aurait dû être convertie en musée; elle fut remplacée par une construction moderne sans caractère qui porte le n° 96 et qui actuellement est occupée par M. le docteur Florent Janssens. C'est là qu'il se trouvait en 1597 avec sa femme, sept étudiants, un domestique et deux servantes, sans compter ses trois chiens dont l'histoire a conservé les noms, grâce à l'affection et aux poésies de leur illustre maître (2). C'est là qu'il mourut dans la nuit du 22 au 23 mars 1606, après une maladie de quelques jours, dans la 59e année de son âge.

Mais n'anticipons pas et serrons de plus près l'objet de cette étude à la fois historique et médicale.

Excepté peut-être dans la première période de sa vie, jamais Juste Lipse ne jouit d'une santé robuste; à différentes reprises il dut suspendre ses travaux et ses leçons; au moins deux fois il se rendit à Spa : il allait utiliser, à tort ou à raison, les fontaines célèbres de Spa pour combattre une maladie du foie dont il souffrit pendant plus de vingt ans, au témoignage

(1) *Mémoire historique et littéraire sur le collège des Trois-langues à l'Université de Louvain*, par le professeur Félix Nève, Bruxelles, 1856, p. 168, mémoire couronné par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

(2) « Item, heer et Mr J. Lipsius, Professor, woonende in syn eygen huys met syne huysvrouwe, zeven commensalen, eenen knecht en twee maerten », armoire aux fardes de la ville de Louvain. Voir *Louvain monumental*, par Edw. Van Even, p. 250.

de Miraeus (le jeune) (1); en 1575 il s'était installé dans son village natal, paisible et verdoyant, sans doute pour y respirer l'air réconfortant de la campagne; tandis qu'il était professeur à Leyde, il se plaignait toujours de sa santé chancelante; les Bourgmestres, « en considération des grandes obligations que lui devaient non seulement l'Université, mais encore la ville et les habitants », mirent à sa disposition un vaste jardin; il manifestait d'ailleurs un goût intense pour les travaux de jardinage et pour les fleurs; aussi la maison qu'il habita rue de Paris, à Louvain, ne pouvait manquer de posséder un beau jardin où le grand homme cultivait de ces fleurs dont il orna, de ses propres mains, avec des fleurs littéraires, la dalle mortuaire de son petit chien Saphir, victime d'une mort tragique.

Dans les dernières années de sa vie il s'était considérablement affaibli; au témoignage de Miraeus, il avait même perdu la beauté majestueuse que ses admirateurs se plaisaient à lui reconnaître : *Ad extremum corpore sicco atque exhausto fuit* (2).

Une chute de cheval qu'il fit le 21 janvier 1604 ne semble pas avoir laissé la moindre trace; mais le 16 mars de l'année suivante les choses furent plus graves : il s'était promené longuement à Héverlé avec un de ses élèves et pensionnaires favoris, Philippe Rubens, le frère aîné du grand peintre; le soir il fut frappé d'une « attaque » (?) qui inspira tant d'inquiétude qu'on lui administra les derniers Sacrements. Il se releva pourtant plus ou moins, pour vivre encore une année. Enfin, le 16 mars 1606, il fut pris d'accès de toux avec ces écoulements que le public pense venir du cerveau (rhume de cerveau); la maladie s'aggrava rapidement, car deux jours après il reçut le Viatique; on était au dimanche des

(1) *Vita Justi Lipsii, sapientiae et litterarum antistitis*, Antwerpiae, 1609, p. 28.

Voir aussi dans le *De Justi Lipsii vitâ et scriptis commentarius*, par DE REIFFENBERG, Bruxelles, 1823, p. 30, une note bizarre empruntée au *Journal des Savants*, Amsterdam, 1722.

(2) *Opere citato*, p. 28.

Rameaux; le lendemain l'extrême-onction lui fut administrée; enfin, dans la nuit du mercredi saint au jeudi, vers minuit, il rendit l'âme paisiblement et doucement, *placide ac leniter*.

Quelle était cette maladie, qui, en six jours, avait abattu le grand homme? — Les détails précis nous manquent; mais ce que nous savons, c'est que pendant ces journées fatales il garda toute sa présence d'esprit, fit preuve d'une résignation et d'un courage admirables, prononça des paroles qui sont conservées et qui attestent sa dévotion avec sa philosophie; aux approches suprêmes de la mort il recommande à sa femme d'offrir et de déposer sa toge académique à l'autel de la Sainte Vierge, en la basilique de Saint-Pierre, etc. Evidemment, il n'y eut pas chez lui « une fluxion très grave du cerveau », comme l'a dit un auteur très recommandable d'ailleurs (1); les quelques symptômes que nous avons pu renseigner et la durée totale de la maladie permettent de croire qu'il s'agissait d'une inflammation pulmonaire, maladie si fréquente d'ailleurs dans notre pays, et qui présente une haute gravité chez les personnes épuisées.

Le Samedi Saint, à 4 heures de l'après-midi, il fut transporté, pour ainsi dire, sur les épaules de l'Université tout entière, suivant l'expression énergique et significative de Miraeus (2), vers la sépulture qui l'attendait; et c'était une sépulture insigne qui lui avait été, bien à l'avance, assurée par la ville d'Anvers, devant l'autel de la Sainte Vierge, en l'église des moines Franciscains, qui occupait l'angle occidental de la rue actuelle des Récollets et de la rue au Vent (3); lui-même avait dans son testament fixé là

(1) *Les restes de Juste Lipse* par Mgr Namèche, annuaire de l'Université de Louvain, 1875, p. 361.

(2) *Opere citato*, p. 26.

(3) Il est peu d'endroit en aucune ville qui puisse évoquer autant de souvenirs que ce recoin de la cité louvaniste où nous sommes amenés par les funérailles de Juste Lipse; en effet, après avoir accompagné sa dépouille à l'église des Récollets, si nous refaisons le trajet de son convoi funèbre jusqu'à la maison mortuaire et si nous continuons vers la porte de Namur, que

sa tombe, devant l'image de la Vierge qu'il allait chaque jour vénérer. Dans la tombe même, sous les dalles de la chapelle, un de ses élèves, Jean de Wouvere (Woverius), inséra une pierre portant, en le creux, une inscription commémorative. Le conseil municipal d'Anvers fit placer sur la tombe même un sarcophage de marbre, et la veuve du grand homme érigea le monument principal ou artistique qui était contre le mur de la nef gauche ou septentrionale de l'église, du moins à partir de 1753; il consistait en un buste d'albâtre représentant l'illustre humaniste et supporté par un large socle de marbre noir; sur le socle se trouvait gravée l'inscription funéraire bien connue que Juste Lipse lui-même avait préparée : *Quis hîc sepultus est, etc.*

Le 6 mars 1795 ce monument fut enlevé et transporté à Bruxelles pour être expédié à Paris, par les ordres d'un misérable voleur de nos œuvres d'art

rencontrons-nous? En face de l'église même, le lieu où demeura et mourut l'illustre peintre Thierry Bouts, qui reçut aussi dans cette même église l'hospitalité de la mort en 1475; à côté de la maison de Juste Lipse s'élève l'habitation où notre grand Réga demeura au temps de sa splendeur et où il mourut le 22 juillet 1754; après lui cette maison fut occupée par l'abbé de Nélis, bibliothécaire de l'Université, plus tard évêque, le dernier évêque d'Anvers; une importante collection de tableaux y fut créée (collection Van den Schrieck); en face de cette demeure somptueuse, actuellement occupée par M. l'avocat Vollen, se trouve la maison où naquit en 1813 le grand chimiste Jean Stas; quelques pas plus loin on débouche sur la place St-Antoine et l'on aperçoit à droite l'institut des Filles de Marie, l'ancien collège de Hollande dont le fameux Jansénius, professeur à l'université, et plus tard évêque d'Ypres, fut le premier Président; un peu plus loin encore, rue des Moutons, on rencontre l'entrée d'une rue étroite, la rue de Redingen qui conduit après un court trajet justement à l'entrée de l'enclos où s'élève la maison natale, aussi curieuse que peu connue, de Réga, actuellement encore blanchisserie comme au temps où naquit le grand médecin; revenu à la rue des Moutons, on remarque les restes vénérables et mystérieux de la porte des loups; plus loin enfin, vis-à-vis du grand Béguinage, on rencontre la maison occupée actuellement par l'éminent orientaliste Mgr Lamy; elle fut habitée jadis par Adrien d'Utrecht, qui souvent y reçut son élève qui devait être l'empereur Charles-Quint, tandis que le maître devenait pape sous le nom d'Adrien VI; le Pape et l'Empereur se sont donc rencontrés là.

comme la République nous en avait envoyés. Heureusement des circonstances imprévues le retinrent en notre pays, et actuellement on peut le voir au Musée du Cinquantenaire.

Après le monument funéraire vint le tour de l'église elle-même qui fut rasée en 1803; les décombres recouvrirent la tombe du grand Lipse, et des maisons particulières vinrent s'installer sur ce coin de terre doublement vénérable; il y eut, entre autres là, un magasin de bois, une distillerie de liqueurs, des écuries pour le bétail, en sorte que, pendant de longues années, le terrain du temple et la sépulture d'un grand homme furent piétinés par des vaches et des bœufs qui se renouvelaient dans l'étable pour les besoins du commerce !

Le silence s'était donc fait alentour des restes mortels de Juste Lipse, et, tandis qu'on lui érigeait, en 1853, un monument en son village natal, ses ossements gisaient sous le fumier d'une écurie ! Avec quelque bonne volonté on aurait pu cependant aller droit, pour ainsi dire, sur la tombe de Lipse ; car on savait, par l'histoire, en quel endroit précis il avait été déposé, le 24 mars 1606, dans l'après-midi; et, d'autre part, il demeurait encore, de l'église des Récollets, certains vestiges (bases de murs et de piliers) qui permettaient de reconnaître les lieux.

Le hasard se chargea de faire ce que les hommes ne faisaient pas expressément; voici, en effet, ce qui arriva le 14 avril 1868. Mais ici je ne puis mieux faire que de transcrire d'abord quelques pages d'un article publié par Mgr Namèche qui fut le troisième Recteur de la nouvelle université de Louvain (1).

« L'église des Récollets fut rasée en 1799 (2). Qu'étaient devenus les restes de Juste Lipse? On l'ignorait jusqu'au moment où ils furent retrouvés inopinément dans les circonstances relatées au procès-verbal suivant :

» Cejourd'hui, quatorze avril mil huit cent soi-

(1) *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1875, p. 360, « *Les restes de Juste Lipse.* »

(2) Nous pensons que ce fut seulement en 1803, comme nous l'écrivions tantôt.

xante-huit, vers onze heures du matin, des ouvriers en travaillant sur l'emplacement de l'ancienne église des Récollets, rue des Récollets, à Louvain, pour y creuser les fondations d'une nouvelle maison à construire, ont trouvé à une profondeur de $0^{m}75$ une pierre sépulcrale.

» Elle portait sur la face tournée vers le sol l'inscription suivante, dans un état parfait de conservation :

I : LIPSIVS. H. S. E.

IO : WOVERIVS.

ETIAM. SUB. TERRA.

AETER : ADFECTUS SVI

MON : P.

MICCVI

» Cette pierre de grès bleu non travaillée d'un côté, ni polie de l'autre, a $0,575^{mm}$ de largeur, $0,70^{m}$ de hauteur et $0,08^{m}$ d'épaisseur. Du côté où elle porte l'inscription, elle est creusée à une profondeur de $0,05^{m}$.

» Sous cette pierre se trouvaient des ossements. Le surveillant des travaux pria un père jésuite qui venait à passer, d'examiner sa trouvaille. Celui-ci alla aussitôt avertir son supérieur. Quelques instants après, les ossements furent recueillis avec soin par le R. P. Le Grelle, Recteur du Collége de la Compagnie de Jésus, à Louvain, en présence de plusieurs témoins.

» Sur l'ordre du surveillant des travaux, cette pierre et ces ossements furent transportés au Collége des Jésuites, où le propriétaire du terrain, M. Questiaux, vint les voir, et en fit gracieusement don au R. P. Recteur.

» En foi de quoi nous avons soussigné ce procès-verbal fait et dressé au Collége de la Compagnie de

Jésus, rue des Récollets, à Louvain, le 14 avril 1868.

(Signé) AD. DAEMS, S. J. (1).
PH. VAN HOVE, meester metser.
LOUIS QUESTIAUX.
AL. LE GRELLE, S. J.
FR. LEVIS, S. J., Min. (2).
Colleg. Lovan.

« Le révérend Père Le Grelle ayant bien voulu se dessaisir de ces objets précieux en faveur du Collége Juste-Lipse, ils m'ont été remis de sa part, le 20 avril 1868, et déposés au Collége le jour suivant.

Le Vice-Recteur (absente Rectore),
(*Signé*) A.-J. NAMÈCHE .»

Ces ossements étaient bien ceux de Juste Lipse, tout le faisait présumer. Nous crûmes cependant devoir les soumettre à l'examen de M. le professeur Van Kempen... »

En effet, l'éminent anatomiste examina, sommairement du moins, les ossements qui lui furent présentés, et Mgr Namèche, croyant trouver, dans le rapport très court qu'on lui remit, la confirmation de son idée première, fit placer les ossements et la pierre à la chapelle du Collège Juste Lipse. Mais ce n'était que la petite chapelle improvisée dans les vieux bâtiments du Collège aux premiers jours de son existence, c'est-à-dire dans certaines constructions de l'ancien couvent des Ursulines, rue des Récollets. Ce Collège, renseigné pour la première fois dans l'Annuaire de notre Université pour l'année 1868 comme Pédagogie de l'école normale ecclésiastique pour les humanités, fut remplacé en 1879 par une Pédagogie destinée aux étudiants en sciences et

(1) Lisez Daens.
(2) Lisez Lovis.

en médecine, installée dans les splendides bâtiments gothiques qui ont été construits d'après les plans de M. le professeur Helleputte. C'est donc en cette année 1879 que les ossements et la pierre ont dû venir prendre place dans la nouvelle et élégante chapelle, à droite de l'autel, la pierre visible avec son inscription actuellement dorée, les ossements absolument invisibles, perdus dans la profondeur du mur, sans que personne ni aucun document ne put nous renseigner sur leur position exacte. Il était naturel de penser que ces ossements se trouvaient précisément derrière la pierre sépulcrale, et c'est là que, à deux reprises différentes, des ouvriers maçons les ont recherchés à notre instigation, d'après les ordres de M. le Président du Collège, le chanoine Van Battel, qui, dans toute cette affaire, a témoigné du zèle le plus aimable. Après l'attaque, très difficile à tous égards, d'un mur, par le côté de la sacristie, les recherches furent abandonnées. Enfin, sur notre demande formelle, elles furent reprises une troisième fois, le 22 février de cette année, dans la matinée, et, après un travail énergique, on vint à reconnaître la présence d'une caisse métallique en contre-bas de la pierre sépulcrale. Cette caisse enfin dégagée, le 23 février après-midi, fut portée directement chez M. le président Van Battel.

Nous reviendrons plus tard sur l'inventaire des ossements humains qu'elle renfermait et que Mgr Namèche avait considérés comme étant les restes de Juste Lipse, mélangés à ceux « de sa veuve qui mourut quelques années après lui sans laisser d'enfants, et dont la dépouille mortelle aura été réunie, selon une coutume pieuse et générale, à celle de son mari dans l'église des Récollets » (1).

A cette dernière affirmation qui d'ailleurs ne revêt qu'une forme hypothétique, je dois opposer ce fait qu'on ne trouve pas mentionnée la sépulture de la veuve de Juste Lipse en l'église des Récollets ; du

(1) *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1875, p. 366.

moins, je n'en ai pas découvert la moindre trace dans les livres de Sanderus (1) et de Le Roy (2) qui rapportent de nombreuses inscriptions funéraires de cette église, ni dans le volumineux manuscrit en deux volumes intitulé : *Recueil des tombes et épitaphes à Louvain et dans ses environs*, par feu M. Adolphe Everaerts, 1880 et 1887, ouvrage inédit qui repose à l'Hôtel de ville de Louvain. Et pourtant ces documents nous renseignent la sépulture de Juste Lipse lui-même, et rapportent les inscriptions funéraires de divers couples, qui ont été réunis par la mort dans la pieuse métropole des Récollets.

Ainsi donc, en résumé, dans la matinée du 14 avril 1868, on avait ramené au jour la pierre commémorative consacrée à Juste Lipse par Woverius et un mélange d'ossements où Mgr Namèche crut trouver des restes mortels de l'illustre humaniste.

Mais, en continuant à creuser le sol, les ouvriers maçons devaient, ce même jour, découvrir un deuxième dépôt osseux, ainsi qu'il résulte du procès-verbal ci-dessous publié en 1895, par M. Ed. Van Even, archiviste de la ville de Louvain, et dont nous avons pu voir l'original (en langue flamande) conservé à l'Hôtel de ville de Louvain (3).

« A la demande de MM. Ed. Van Even, archiviste, et J. Van Lint, sous-architecte de la ville de Louvain, nous soussignés Philippe Van Hove, maître-maçon, Jean-Baptiste Van Hove, aide-maçon, tous deux domiciliés à Héverlé, déclarons qu'étant, le 14 avril 1868, occupés à opérer le déblai pour les fondations de la nouvelle maison de M. Louis Questiaux, rue des Récollets, entre les numéros quatorze et seize, à l'endroit où se trouvait autrefois l'église des pères Récollets, nous avons retrouvé, à une profondeur d'un mètre, une dalle en pierre bleue, longue de soixante-dix centimètres, et large de cinquante-huit

(1) *Antonii Sanderi presbyteri chorographia sacra Brabantiæ*, t. III, p. 134.
(2) *Théâtre du Brabant*, t. Ier, p. 96.
(3) *Louvain dans le passé et dans le présent*, p. 474 et 675.

eentimètres, portant dans le creux l'inscription suivante :

I. LIPSIVS H. S. E.
IO. WOVERIVS
ETIAM SVB TERRA
ÆTER : ADFECTVS SVI
MON : P.
∞IXVI (1).

» A une profondeur de quatorze centimètres sous la dite dalle, nous trouvâmes quelques ossements humains épars que nous avons transportés avec la dalle, le même jour, chez les RR. PP. Jésuites, étant autorisés à cet effet par M. Questiaux. A une profondeur d'environ soixante centimètres sous la susdite dalle, nous trouvâmes un squelette humain complet ayant les bras croisés sur la poitrine, comme il avait été déposé dans le cercueil, qui était pourri. Il gisait avec les pieds vers la rue aux Vents, et était d'un homme de taille moyenne. La dalle susmentionnée se trouvait sur le squelette, à une distance de treize mètres quatre-quinze centimètres de la rue des Récollets et trente-trois mètres soixante-dix centimètres de la rue aux Vents, ainsi qu'à quatre mètres soixante-dix centimètres d'un pilier, et de deux mètres dix centimètres du mur extérieur gauche de la dite église. Nous déclarons également que ce squelette a été déterré par nous et qu'il a été transporté, avec d'autres ossements humains, parmi les décombres, à la sablière du sieur Lontie, derrière l'église de Saint-Quentin. Cette découverte a eu lieu en présence de M. Pierre Stas, maître poêlier, rue de Paris, en cette ville, qui a signé avec nous.

» Fait à Louvain, le 16 avril 1868.

» *(Signé)* PH. VANHOVE, J.-B. VANHOVE, P. STAS. »

(1) Traduction : Ici repose Juste-Lipse ; Jean van den Wouveren, vivant encore sur la terre, a posé cette pierre comme un gage de son affection éternelle, 1606. — Jean van den Wouveren était l'exécuteur testamentaire du grand savant. (Note de M. Edw. Van Even.)

En rapportant ce procès-verbal, M. Van Even n'hésite pas à considérer le « squelette humain complet » trouvé dans la seconde partie de la journée du 14 avril 1868, comme étant la dépouille mortelle de Juste Lipse; s'il en est ainsi, ces reliques vénérables seraient, depuis lors, perdues dans le sable, pêle-mêle avec d'autres ossements humains, parmi lesquels ce qui a pu rester du grand peintre Thierry Bouts, enterré aussi dans l'église des Récollets (1475) et des débris de prélats, de savants, de notables, — tels les de Mérode et les de Glymes — tous réunis en monceaux sur la rue (témoignage du Dr Delmarcel) avant d'être charriés à la fosse commune. Toutefois une pièce de ce squelette aurait été réservée par une personne témoin de la découverte, en sorte qu'un ouvrier, très honorable d'ailleurs, d'un village voisin de Louvain, prétend détenir actuellement une relique de Juste Lipse; il consentait à me la céder pour le prix de 100 francs!

Cette pièce est un fémur humain, du côté gauche; l'os, bien conservé, présente une teinte identique à un autre os humain trouvé dans le même endroit de la ville l'année dernière, et que je dois à l'obligeance de M. Thaon, agent du trésor, qui habitait alors la maison bâtie sur le lieu des deux gisements osseux (rue des Récollets, no 18). Le fémur en question est remarquable par sa pesanteur : 650 grammes; un caractère plus intéressant est sa longueur; il mesure $0^{m}49$ dans la plus grande longueur; or, d'après des tables de proportions que les anatomistes, et surtout les médecins légistes ont dressées, connaissant la longueur d'un os, on peut en déduire d'une manière approximative et suffisante la taille de l'homme dont il provient; ainsi, consultant les tableaux publiés par M. Manouvrier, nous trouvons qu'un fémur de 490 millimètres appartient à un homme d'une taille de $1^{m}754$ (1), c'est-à-dire d'une taille très haute. Et qu'on veuille bien remarquer ceci : Juste Lipse est mort aux approches de sa soixantième année, c'est-à-dire alors que sa taille avait dû diminuer; en effet,

(1) *Vade-mecum du médecin-expert*, par Lacassagne, p. 21.

il résulte des chiffres fournis par divers observateurs et, entre autres, par notre illustre compatriote Ad. Quetelet, que, vers 60 ans, la taille s'est déjà réduite de 5 centimètres environ (1). A son apogée, Juste Lipse aurait, dans cette hypothèse, présenté une taille de 1m80 environ, c'est-à-dire une taille vraiment grande. Or, les témoignages et les documents nous permettent-ils de formuler une appréciation exacte sur la taille de Juste Lipse?

Nous n'avons pas rencontré au cours de nos recherches un texte formel à cet égard; il est vrai que, par la nature même de notre sujet, nous n'avons pas été conduits à explorer toute la littérature *lipsienne*, qui est volumineuse. Mais nous avons pensé que l'on pourrait dans cette voie accorder un coup d'œil utile aux portraits qui nous restent de Juste Lipse et à son effigie reproduite par des médailles frappées en son honneur (2). Mais il est évident aussi que là où le grand homme apparaît seul ou sans point de comparaison — ce qui est presque toujours le cas, — il n'y a rien à recueillir de cette recherche Pour obtenir quelque chose, il faut aller le distinguer dans des groupes, puis le mesurer par comparaison avec des personnes ou des objets connus placés au voisinage. Nous avons tenté un essai de ce genre au Musée royal de Bruxelles, en face de la copie du tableau bien connu sous le nom de : *Les quatre Philosophes*. Les quatre philosophes plus ou moins fantaisistes sont Juste Lipse lui-même, Woverius et Philippe Rubens, ses élèves, et l'auteur lui-même du tableau, notre grand Rubens. Tandis que l'artiste se tient debout à l'extrême gauche, les trois autres personnages sont assis; or, en admettant — chose probable — que Juste Lipse et Woverius, qui se tient à sa gauche, sont installés sur des siéges de même hauteur ou sur un même banc, il est certain que le premier l'emporte de beaucoup sur le second pour la taille (environ un décimètre); mais à l'époque où l'œuvre fut exécutée, Woverius, jeune homme,

(1) *Physique sociale*, t. II, p. 87.
(2) Consultez pour ces portraits et médailles la *Bibliographie Lipsienne*. Œuvres de Juste Lipse, première série, p. XXVII.

avait-il atteint toute sa croissance? était-il de taille haute ou basse? — Questions auxquelles je ne saurais donner une réponse précise; ainsi, le point de comparaison nous échappe encore. Ce qui frappe surtout en Juste Lipse dans ce tableau, c'est le regard vitreux, l'aspect osseux et maigre de la face.

Quoi qu'il en soit de cette recherche que des artistes et des littérateurs pourraient approfondir, celui qui s'intéresse à la question se trouve en présence de deux opinions adverses : d'après Mgr Namèche, les ossements de Juste Lipse seraient ceux que l'on conserve actuellement au collége qui porte le nom du grand homme; d'après M. Van Even, ils ont été jetés pêle-mêle, avec d'autres débris humains, dans une carrière de sable derrière l'église Saint-Quentin.

En 1873, un ingénieur civil de notre pays, M. Lucien Dubois publia une traduction nouvelle du fameux ouvrage de Juste Lipse : *Traité de la constance*, précédé d'une notice sur l'illustre humaniste; or, dans cette notice, p. 83, nous avons lu avec une surprise extrême la phrase que voici (en note) : « L'église des Récollets (à Louvain), si remarquable à tant de titres, tomba à son tour en 1801 sous le marteau des démollisseurs; le tombeau de Juste Lipse fut profané et détruit : ses cendres furent jetées au vent (*Juste Lipse patriote*, par Ed. Van Even, archiviste de la ville de Louvain, Louvain, 1853, broch. in-12). »

Voilà donc une troisième opinion concernant les cendres de Juste Lipse : elles auraient été jetées au vent en 1801 ; mais je crois pouvoir dire que cette troisième opinion est absolument fantaisiste; si elle a été patronnée par Van Even en 1853, elle a été certainement abandonnée par lui en 1868.

Restent donc en présence les deux premières seules. Et ici nous devons relever une chose bizarre qu'il nous a été impossible d'élucider : En 1875, Mgr Namèche se prononce sans connaître la *seconde* découverte d'ossements effectuée dans l'intéressante journée du 14 avril 1868, et, d'autre part, en 1895, M. Van Even formule sa conclusion sans tenir compte de l'opinion émise par le savant Recteur !

Nous avons pensé qu'il convenait de rapprocher ces deux opinions qui ne se sont jamais rencontrées et de les discuter brièvement.

Plusieurs ressources se présentent à l'esprit pour élucider une question de l'espèce : recueillir les dépositions des témoins, examiner les pièces matérielles du procès, discuter les récits et les conclusions contradictoires.

Pour ce qui concerne la première ressource, elle m'a donné des résultats nuls; d'abord les témoins de cette journée du 14 avril 1868 sont devenus très rares; la plupart ont disparu de ce monde ; chez ceux qui vivent encore les souvenirs sont confus, parfois contradictoires, tellement qu'ils ne m'ont donné aucune lumière spéciale et que je n'en parlerai même pas ici. Nous avons entendu l'un de ces témoins se mettre obstinément en contradiction formelle avec les affirmations précises des procès-verbaux qu'il avait signés et avec l'évidence des choses ! Je ne puis faire exception que pour M. J. Van Lint, sous-architecte de la ville de Louvain.

Mais l'examen des ossements conservés au Collège Juste Lipse m'a fourni des résultats intéressants, pour ne pas dire décisifs ; j'y ai procédé le 27 février 1905, en présence du président de ce Collège, M le chanoine Van Battel, avec l'assistance de mon distingué confrère, M. le professeur Van Gehuchten, dont le nom fait autorité en matière d'anatomie humaine ; or, voici ce que nous avons reconnu et dont nous avons dressé procès-verbal.

La caisse en zinc extraite de l'épaisseur du mur, comme je l'ai rapporté, était divisée en deux compartiments allongés contenant chacun des ossements humains; rien de plus; voici l'inventaire de ce contenu spécial.

Dans un compartiment se trouvaient les parties osseuses indiquées comme suit :

1. — Un tibia gauche mesurant $0^{m}374$ depuis le sommet de l'épine tibiale jusqu'au sommet de la malléole interne. Cet os est légèrement corrodé à

l'extrémité inférieure, beaucoup plus à l'extrémité supérieure.

2. — Un tibia droit complètement débarrassé du plateau tibial et de sa malléole interne; il semble bien être correspondant au premier ; pourtant les deux os diffèrent par la teinte, le premier étant jaunâtre, le second notablement plus foncé en couleur; à noter encore que cette différence s'atténue à la face postérieure.

3. — Un péroné gauche auquel manquent les deux extrémités.

4. — Un péroné droit réduit aux deux tiers inférieurs.

5. — L'os iliaque droit, pour sa partie du moins qui correspond sensiblement à l'iléon.

Ce fragment comprend : en avant les deux épines antérieures, en arrière la surface auriculaire, en bas la partie la plus élevée de la grande échancrure sacro-sciatique et une partie (partie supérieure) de la cavité cotyloïde. Dans son segment postérieur la crête iliaque porte une échancrure profonde de 4 à 5 centimètres, large de 2 à 3 centimètres.

Cette pièce est complètement séparée en deux morceaux par une scissure partant du fond de l'échancrure qui vient d'être signalée et qui tombe entre la cavité cotyloïde et la grande échancrure sacro-sciatique. La surface auriculaire est grêle, ce qui fait naître le soupçon que cet os appartient à un squelette féminin.

6. — Un radius droit auquel manque la tête, mais dont la longueur peut être établie d'une manière suffisante, grâce à un autre radius logé dans le second compartiment de la caisse, car il présente les mêmes caractères de forme, de volume et de longueur relatifs. La longueur ainsi fixée est de 21 centimètres 6/10e.

7. — La partie moyenne d'un cubitus droit.

8. — La plus grande partie de la deuxième côte droite.

Dans le second compartiment de la caisse nous trouvons les os suivants :

1. — Un humérus droit dont manque l'extrémité inférieure.

2. — Un humérus gauche qui semble provenir du même sujet, mais qui est réduit aux deux tiers supérieurs.

3. — Une petite portion de l'omoplate droite comprenant la cavité glénoïde, la base de l'apophyse coracoïde, et la plus grande partie du bord axillaire de l'os.

4. — Un cubitus droit tout entier, mesurant 23 centimètres 7/10e du bec de l'olécrâne au sommet de l'apophyse styloïde.

5. — Un radius droit entièrement conservé. Sa longueur égale 21 centimètres 6/10e.

6. — Un fémur gauche d'une longueur de 41 centimètres 4/10e. Il semble provenir d'une femme (à raison du mode d'insertion du col sur le corps de l'os).

7. — Un tibia gauche, auquel manque le quart inférieur.

8. — Un tibia droit réduit à la moitié supérieure.

Ces déterminations ont été faites au collége Juste Lipse, en présence de M. le président de ce collége, M. le professeur Van Battel, par nous soussignés, A. Van Gehuchten, professeur d'anatomie à l'université de Louvain, correspondant de l'Académie royale de médecine de Belgique, et E. Masoin, professeur de physiologie à l'université de Louvain, membre titulaire et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine de Belgique.

Louvain, le 27 février 1905.

A. Van Gehuchten. E. Masoin.

Evidemment, dans cet inventaire, il y a bien des superfluités avec certaines lacunes; mais nous pouvons dès maintenant dire que le contenu de la caisse sépulcrale est fixé avec les détails suffisants et nécessaires pour la question qui nous occupe. En effet, il y a une déduction importante qui découle de notre expertise, et, quand nous insistions pour arriver à établir nous-même cet inventaire anatomique, nous étions loin de soupçonner que nous allions trouver ici même un argument sérieux en faveur de l'une ou

l'autre des deux opinions qui se sont produites concernant l'authenticité des reliques de Juste Lipse, tant il est vrai qu'on ne doit jamais, dans une enquête quelconque, négliger un détail d'observation, si mince qu'il puisse paraître.

Invoquant le rapport très sommaire du professeur Van Kempen, Mgr Namèche avait écrit : « Il en résulte la certitude morale que nous possédons, pour une assez grande part, non seulement les restes de l'illustre écrivain, mais ceux de sa veuve, qui mourut quelques années après lui sans laisser d'enfants, et dont la dépouille mortelle aura été réunie, selon une coutume pieuse et générale, à celle de son mari dans l'église des Récollets (1). »

Et plus loin, donnant à sa pensée une nuance plus vive de certitude, il ajoutait : « Tous nos doutes, s'il avait pu nous en rester, étant ainsi levés, nous avons fait placer les ossements et la pierre à la chapelle du Collége Juste Lipse où ils sont conservés religieusement. »

C'était, en effet, une conclusion assez naturelle si l'on admettait la présence, dans la caisse sépulcrale, d'ossements d'un seul homme et d'une seule femme; mais que dire s'il y a là des os qui ont appartenu à plus de deux personnes?

Or, l'inventaire anatomique nous autorise formellement à produire cette affirmation : *il y a, pour le moins, trois personnes représentées dans cet ensemble d'ossements.*

En effet, nous y trouvons deux radius droits, et aucun ne peut concorder avec le tibia masculin qui correspond à une taille de 168 centimètres environ. En d'autres termes, le tibia indique naturellement à lui seul une personne, et les deux radius droits, qui proviennent d'autres squelettes, indiquent à leur tour deux personnes différentes de la première. Dès lors l'hypothèse consistant à voir là un seul couple, Juste Lipse et sa femme légitime Anna Van den Calstre,

(1) *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1875, p. 366.
(2) Ibidem, p. 369.

doit être complètement abandonnée, et cela nous conduit vers l'hypothèse que nous allons exposer et défendre jusqu'au bout de cette notice, à savoir que ces ossements ne paraissent point, même pour une part, constituer des restes mortels de Juste Lipse.

Et d'abord, abstraction faite de ce qui vient d'être dit, comment peut-on concevoir que ces ossements, qui offrent un mélange si bizarre, seraient ceux de deux personnes, dont la sépulture n'aurait pas été rouverte et dont les restes mortels auraient été ensuite enfouis à nouveau? Or, rien n'autorise à croire que jamais on ait ouvert la tombe de Juste Lipse depuis le jour où il y fut déposé, plein de gloire, par les mains de ses collègues, de ses élèves et de ses amis.

L'interprétation la plus plausible des deux découvertes de gisements opérées le 14 avril 1868, c'est que le premier gisement mis au jour est constitué par des débris osseux rencontrés par la pioche des fossoyeurs qui ont préparé la sépulture de Juste Lipse dans un terrain où l'on enterrait depuis longtemps déjà; la dépouille du grand homme ayant été descendue au fond de cette fosse, on a ramassé, avant de la fermer, les ossements épars et inconnus qui avaient revu le jour; puis on a recouvert le tout par la pierre sépulcrale portant l'inscription de Woverius. C'est une chose identique à ce que nous avons souvent vu dans certains cimetières : le cercueil étant déposé au fond de la fosse, on le recouvre hâtivement d'une terre où se trouvent des ossements humains, très variés, qui parfois même émergent à fleur de terre.

Si l'on remarque l'absence complète des os de la tête et des pieds dans la caisse expertisée, on pourrait songer un instant que les ouvriers maçons de 1868 sont justement, par hasard, tombés sur le milieu de deux corps et qu'il leur aurait suffi de creuser un peu plus dans les deux sens opposés pour mettre à nu le crâne et les pieds de Juste Lipse et de sa femme. Soit dit en passant, on aurait dû élargir la cavité, et d'une manière générale même on aurait dû procéder avec plus de rigueur dans ces recherches et les conclusions; on aurait dû se mettre d'accord pour établir la vérité, et nous ne verrions pas, comme c'est

le cas aujourd'hui, des hommes notables tels que Mgr Namèche et M. Van Even, en contradiction l'un avec l'autre, sans parler de ces ouvriers maçons qui, à quelques heures d'intervalle, signent deux procès-verbaux très différents.

Quoi qu'il en soit des légèretés commises, je ferai remarquer cette chose importante, que *la caisse sépulcrale ou premier gisement ne renferme aucune vertèbre;* or, tombant sur des cadavres qui n'auraient pas été remués, passant entre certains os de droite et d'autres de gauche, entre la tête et les pieds, on aurait dû certainement rencontrer des vertèbres. Pour peu qu'on réfléchisse un instant, on découvre là une considération qui milite en faveur de notre opinion.

Je pense que l'on peut aussi faire valoir dans le même sens l'état de délabrement des ossements recueillis, notamment du tibia et des os iliaques. En d'autres termes, si Juste Lipse et sa compagne avaient reposé jusqu'en 1868 dans leur tombe inviolée, sans doute *leurs débris, ou certains d'entre eux, ne présenteraient pas l'état d'altération et de dégradation, pour ainsi dire, mécaniques* où nous avons trouvé certaines pièces contenues dans la caisse sépulcrale.

Un autre argument encore me paraît exister dans la *position superficielle du premier gisement* osseux; sans avoir pu me procurer des renseignements précis sur la profondeur à laquelle on déposait jadis les cadavres sous le pavé de nos temples, il me paraît difficile d'admettre qu'on se fût arrêté à une couche si proche de la surface.

Enfin comment résoudre ce cas si simple : si l'on a découvert dans le premier gisement les restes mortels de Juste Lipse et d'Anne Van de Calstere, on a dû les trouver juxtaposés ou superposés, les os encore rangés d'une manière méthodique et naturelle. Or, rien de pareil ne fut, et ce sont *quelques ossements humains épars,* suivant l'expression du deuxième procès-verbal, que l'on vient nous présenter comme étant les restes mortels du grand homme et de sa femme. Rappelons encore que notre expertise, conduite à la manière d'une expertise médico-légale toute

courante, a démontré l'existence d'un mélange funèbre d'au moins trois personnes là où l'on croyait ne trouver qu'un seul couple.

Telles sont les difficultés multiples où vient se heurter l'opinion de ceux qui s'obstineraient à voir les restes mortels de Juste Lipse dans le premier des deux gisements découverts le 14 avril 1868; aucune d'entre elles ne s'élève s'il s'agit du gisement profond. Au contraire, tout devient alors simple et lumineux : dans ce « squelette humain complet ayant les bras croisés sur la poitrine... », les pieds vers la rue au Vent, c'est-à-dire dirigé vers l'autel de la Sainte-Vierge, dans ce « squelette d'un homme de taille moyenne, » on semble autorisé à reconnaître notre illustre Juste Lipse tel qu'il fut déposé en ce lieu par les mains pieuses de ses admirateurs; deux siècles plus tard, les décombres du temple viennent s'accumuler sur sa tombe; plus tard encore, une écurie est installée sur les restes du grand homme, qui gît ainsi sous le fumier, et quand, un soir, des maçons ignorés découvrent ce squelette vénérable, c'est pour aller aussitôt le jeter dans une fosse commune.

Ne semble-t-il pas que Juste Lipse ait eu le pressentiment de ces tristes destinées lorsqu'il écrivait lui-même son épitaphe si connue et si mélancolique où il disait : « Les choses humaines ne sont que fumée, ombre, vanité et l'image d'une scène, en un mot, ne sont *rien*. »

On a pu voir dans ces derniers temps combien la revision des sépultures et l'examen des reliques peuvent servir à la connaissance de la vérité qui doit être le guide et le but de tous les efforts. Qu'il me suffise de citer quelques exemples.

Rappelons d'abord le résultat de l'analyse des restes cadavériques de Voltaire et de J.-J. Rousseau : en 1897, on ouvrit les cercueils de ces deux personnages célèbres, dans les caveaux du Panthéon, à Paris, et l'on peut fixer depuis lors deux faits historiques, à savoir : la Restauration n'avait pas violé leur tombe, comme on l'en accusait, prétendant qu'elle avait fait jeter les cadavres à l'égout; d'autre part, J.-J. Rous-

seau ne s'est pas suicidé en se brûlant la cervelle d'un coup de pistolet (1).

Plus récemment, mon savant compatriote et collègue, M. le professeur Kurth de l'Université de Liége, en est venu à nier l'authenticité de reliques conservées comme étant celles du grand évêque Notger : « L'archéologie et l'anatomie, dit-il, s'acheminant parallèlement, arrivaient à la même conclusion : les ossements conservés à la sacristie de Saint-Jean ne sont pas ceux de Notger (2). »

Il y aurait lieu d'ouvrir des enquêtes analogues pour certaines autres reliques sacrées ou profanes; telles sont celles conservées à Sottegem (Flandre orientale), et qui seraient les restes vénérables du grand patriote et martyr le comte d'Egmont et de sa noble femme l'intéressante Sabine de Bavière (3).

Une reconnaissance de sépultures qui intéresse vivement la Belgique fut celle portant sur les restes mortels d'une princesse illustre, Marguerite d'Autriche, décédée à Malines, le 1er décembre 1530, et inhumée en l'église de Brou, département de l'Ain (France). Cette reconnaissance fut pratiquée en 1856, avec une grande solennité, en présence du préfet, de l'évêque, du maire, du président et du procureur impérial du tribunal, d'un délégué du roi d'Italie, etc. (4).

Qu'il me soit permis de placer ici les conclusions d'une autre expertise d'un genre analogue et absolument inédite.

Le rapprochement s'impose ou s'autorise par l'identité de la méthode employée dans les deux cas et par cette circonstance qu'il s'agit ici d'une autre

(1) Voir *Revue scientifique*, 1898, p. 9 et 289; Rapports rédigés par M. M. Berthelot (de l'Institut). — Voir aussi les *Archives d'anthropologie criminelle*, 1898, p. 590.

(2) *Notger de Liége et la civilisation au Xe siècle*, t. II ; Appendices, p. 53.

(3) Voir *Journal des beaux-arts et de la littérature*, publié par M. Adolphe Siret, 1862, p. 72, 106 et 191 ; puis encore 1863-1864, p. 193. Ce même journal a publié en 1874 une eau-forte qui donne l'aspect saisissant du caveau où repose notre grand Rubens en l'église Saint-Jacques à Anvers.

(4) Voir *Messager des sciences historiques*, 1857, p. 373.

notabilité, si nous pouvons employer cette expression, de la cité universitaire : à côté du savant illustre dont la gloire est impérissable se place ainsi une modeste fille du peuple, dont le nom est demeuré populaire autant que vénéré : la bienheureuse Marguerite de Louvain, dite la « fière Marguerite » ou « la petite Marguerite » (*Margaretula*).

En 1902, je fus prié par le clergé de la paroisse Saint-Pierre en cette ville d'examiner les reliques de la petite Marguerite, avant qu'elles ne fussent installées dans la nouvelle châsse, visible aujourd'hui dans la chapelle qui porte le nom de la bienheureuse.

Je m'adjoignis alors aussi le concours de mon excellent collègue, le professeur Van Gehuchten ; ensemble nous dressâmes l'inventaire de tous les ossements retirés par moi-même de l'ancienne châsse et étalés sur une nappe dans la sacristie de l'église. Inutile de reproduire ici l'inventaire qui porta sur trente-sept os, y compris la tête parfaitement intacte et certains os du pied (1) ; mais les conclusions ne manquent pas d'intérêt, je pense, à raison de leur concordance avec les faits que l'histoire nous renseigne concernant la petite Marguerite.

Voici comment nous avons terminé notre procès-verbal qui se trouve actuellement inséré dans la châsse :

« Les soussignés, professeurs à la Faculté de médecine de l'Université de Louvain, déclarent en outre :

» 1° Que tous ces ossements paraissent provenir d'une seule et même personne ;

» 2° Que cette personne était une femme ;

» 3° Que cette femme mesurait une taille de $1^{m}51$ environ, c'est-à-dire en dessous de la moyenne ;

» 4° Que cette femme avait dépassé l'âge de 17 ans ;

(1) Une partie de ces reliques fut accordée en 1721 et en 1802 aux Franciscains de Recklinghausen ; la plus grande masse de ces ossements vénérables avait été transportée à Dortmund en 1794 pour être soustraite au vandalisme des hordes révolutionnaires venant de France. Notre distingué collègue M. De Becker a bien voulu nous communiquer les pièces authentiques, très correctement tenues, qui attestent ces faits.

» 5° Que la différence entre les deux fémurs n'implique aucunement que cette femme était boiteuse, vu une certaine compensation établie du côté des os iliaques.

» *(Signé)* A. VAN GEHUCHTEN, E. MASOIN.

» Louvain, le 25 juillet 1902. »

On remarquera combien dans cette expertise les conclusions établies au nom de la science se trouvent en parfaite conformité avec les documents historiques ; elles deviennent ainsi une preuve de l'authenticité des reliques en question qui pourtant ont passé à travers de nombreuses vicissitudes. On ne pourra non plus s'empêcher de remarquer comment la science anatomique arrive à certifier certains détails intéressants concernant des débris humains qui sont presque sept fois séculaires.

Lorsque le cadavre est moins ancien, lorsque les parties molles sont conservées, la science médicale peut aller plus loin encore et reconnaître les lésions qui ont déterminé la mort ; tel est le cas si remarquable que nous présente l'examen du cadavre de l'illustre amiral Paul Jones, décédé à Paris en 1792, exhumé tout récemment pour être reconduit aux Etats-Unis d'Amérique et y recevoir une sépulture nationale.

Un histologiste bien connu, le professeur Cornil, de la Faculté de Paris, a pu reconnaître, à l'œil nu ou au microscope, qu'il existait, surtout dans le poumon gauche, des foyers de broncho-pneumonie chronique, et dans les reins des lésions glomérulaires multiples qui marquaient une néphrite interstitielle. Or, ces lésions histologiques cadrent parfaitement avec les symptômes morbides présentés vers la fin de sa vie par l'amiral Jones (troubles respiratoires, hydropysie, etc.) (1). C'est sans doute la première

(1) *Journal de médecine de Paris*, 20 août 1905. « L'identification du cadavre de Paul Jones et son autopsie cent treize ans après sa mort », par MM. L. CAPITAN et G. PAPILLON, et dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, etc., 15 novembre-15 décembre 1905, p. 842.

fois que la science anatomique et le microscope reconnaissent des lésions intimes et précises sur un corps humain plus d'un siècle après la mort, et servent ainsi à certifier l'identité du cadavre.

Par ces quelques exemples, qu'on pourrait aisément multiplier, on voit comment, en rouvrant les tombeaux, on arrive, pour ainsi dire, à faire parler les morts pour qu'ils racontent divers incidents de leur existence, pour qu'ils affirment, nient ou contestent leur identité, et ainsi les tombeaux nous livrent des secrets qui intéressent soit la médecine légale, soit l'histoire, même la grande histoire.

E. Masoin,
Professeur à l'Université de Louvain,
Secrétaire perpétuel de l'Académie royale
de Médecine de Belgique, etc.

VERS

A M. Auguste Danse.

Toi que je n'aime pas et qui pourtant m'es chère
Pour le stérile amour dont lentement tu meurs,
Pauvre Ame si connue et toujours étrangère,
J'apporte ma détresse en offrande à tes pleurs.

Pâle Sœur dédaignée, ô Vierge taciturne
Livrée au culte amer des vœux inaccomplis,
J'ai souvent évoqué sous la voûte nocturne,
Ta jeunesse drapée en sa robe à longs plis.

Pitoyable au chagrin qui rongeait ma pensée,
Tu rougis de ton sang mes chemins ténébreux,
Consacrant sans regret ta tendresse offensée
A la rédemption de mon cœur malheureux.

« Regarde, disais-tu : Je t'aime et je suis belle,
Ma vie est une rose éclose sous tes pas...
Ah, laisse-moi t'aimer, mon cher enfant rebelle!... »
Mais je baissais la tête et ne répondais pas.

Des pleurs nuançaient d'or tes grands yeux d'amé-
Et bien que te sachant pour toujours loin de moi, [thyste
Tu chantais, exhalant ta céleste âme triste
Dans un hymne d'espoir qui cachait ton émoi.

« Je t'aime... je suis belle!... » Hélas! ces mots su-
Sur ta lèvre d'enfant me semblaient étrangers [prêmes
Et je te rejetais, plaintive Sœur qui m'aimes,
Avec un geste las, tes rêves outragés.

Que m'importait le don d'un ineffable songe
Dont la pure clarté grandissait chaque jour
Quand mon inquiétude éprise de mensonge
Se plaisait aux tourments d'un dérisoire amour !

Si tes yeux ont pleuré sur moi qui t'ai meurtrie,
Si ton âme a gémi sous mes doigts criminels,
Si j'ai semé d'effroi ta jeunesse fleurie,
Si j'ai marqué ton front de mes baisers cruels,

Si j'ai fui la douceur de ta lèvre bénie,
Si j'ai brisé ton cœur, si je l'ai blasphémé,
Comme toi, j'ai connu cette grâce infinie
Et ce martyre affreux d'aimer sans être aimé.

Mes rêves les plus chers, ma force, mon ivresse,
Les merveilleux espoirs qui s'éveillaient en moi,
Tout mon être exultant d'immortelle jeunesse,
Mes chants doux et pieux comme un acte de foi,

Les roses de ma vie et les lys de ma gloire,
Mon amour noble et pur comme un Éphèbe Roi,
J'avais tout abdiqué sur l'autel illusoire
D'une Enfant dont l'orgueil brûlait le front étroit.

Elle a tout déchiré de sa fine main pâle,
Se riant de mes fleurs et narguant ma chanson,
Fière de se sentir la Dalila fatale
Qui raille en l'enchantant le désir de Samson.

Près d'elle, j'ai filé la laine fatidique
Dont elle recueillait les grêles écheveaux,
Pour m'étrangler à l'heure où mon cœur nostalgique
L'aurait voulu mener vers des destins nouveaux.

O volupté de vivre au milieu des larmes!
A ses pieds, bafoué, vilipendé, meurtri,
J'ai bien longtemps chanté sans regretter mes armes,
Heureux de la servir dès qu'elle avait souri.

Mais un soir, mon amour la fatiguant sans doute,
Sans un mot, dans la nuit qui tombait peu à peu,
Elle m'abandonna sur le bord de la route
Où tristement neigeait un clair de lune bleu.

Ai-je souffert loin d'elle? Hélas! le sais-je encore?
Pourquoi j'ai survécu? Je l'ignore toujours.
Comment, après tant d'ombre, une nouvelle aurore
Doucement vint fleurir le linceul de mes jours?

O ma Sainte Gardienne effacée et si pure
Je ne puis te répondre, ayant tout oublié ;
Déjà le souvenir de l'ancienne blessure
Ne vient plus effleurer mon cœur pacifié.

Comme autrefois, je chante et je bénis la vie,
Mais ma voix est plus grave et parfois l'on dirait
Qu'aux bénédictions de mon âme ravie
Comme un parfum vieilli, se mêle un long regret.

Tu souffres, chère Enfant! J'ai souffert : Nos pensées,
Par delà cet amour qui nous brisa tous deux,
Silencieusement et les mains enlacées,
Rêvent d'un clair pays où l'on serait heureux.

A quoi bon nous leurrer d'un mirage fragile?
Tu m'aimes... Puis-je encore aimer, quand lentement
S'effrite, dans mon cœur, l'Idole aux pieds d'argile
Que tu crois noble, pure, éternelle et qui ment?

Poursuivons nos destins : Toi, ma Sœur, fuis les
De l'amour embusqué sous ton bel avenir : [charmes
Prends mon pâle sourire et laisse-moi tes larmes,
Mon sourire — ô néant! — tes pleurs — ô souvenir!

GEORGES MARLOW.

NOS INDIGÈNES DE BELGIQUE

En avril dernier, me trouvant dans une petite ville des Flandres, endormie dans ses prairies grasses et célèbre par un merveilleux jubé, j'eus le plaisir rare d'y rencontrer l'illustre et sympathique M. Bergeret, mon ancien professeur, à la faculté de L...

Une vente de vieilles éditions des poètes latins de la décadence provenant de la bibliothèque du défunt doyen de la ville l'avait attiré en ce coin perdu.

J'étais rentré d'Afrique, après un séjour de trois ans, et je redécouvrais avec plaisir mon vieux pays plat :

« J'espère, » me dit M. Bergeret, « que ce n'est » pas l'idée de voir des choses nouvelles — comme » s'il en était et si nous ne portions pas tout un » monde en nous — qui vous fit partir au pays noir ; » et j'espère surtout que tous les grands mots de civi- » lisation et de progrès n'ont pas ébouriffé votre » esprit qui me paraissait lucide et droit au temps où » je vous détaillais les particularités de métrique et » de grammaire de ce grand pédant de Virgile. »

— « Non, certes. Mon goût me portait plutôt » vers les anciennes civilisations, et je conçus d'abord » le projet d'un séjour en Extrême-Orient. Des obser- » vations intéressantes n'auraient pas manqué, sur- » tout au lendemain des troubles xénophobes pendant » lesquels les armées européennes se firent particu- » lièrement remarquer par leur barbarie.

» Les circonstances ne me favorisèrent pas, et je » partis au Congo, afin de donner libre cours à mon

» activité et de sortir des cadres trop étroits dans
» lesquels j'étais enfermé. »

— « On a dit beaucoup de mal de vos braves noirs.
» A ce que j'entends ils sont paresseux. Mais la
» nature ne leur a-t-elle pas enseigné la paresse en
» satisfaisant directement à leurs besoins les plus
» urgents. Leurs femmes y ajoutent le reste. Ils ont
» de quoi boire et manger. N'ayant pas d'autres
» besoins, ils ne sentent pas la dure nécessité de la
» loi d'airain qu'en grande partie, nous avons forgée
» nous-mêmes.

» Ils sont cruels, je veux bien; mais moins que la
» nature.

» Ils ne font qu'appliquer la loi qui éclate partout,
» celle du plus fort.

» A la côte pourtant, l'Européen est parvenu à
» inculquer un besoin au noir, un seul : l'alcool. Ce
» besoin est éminemment civilisateur, puisqu'au fur
» et à mesure qu'il se propage le commerce se déve-
» loppe, les recettes douanières augmentent, le noir
» s'abrutit et la supériorité du blanc s'accroît.

» En ceci, d'ailleurs, le noir ne se montre que
» l'émule de la majorité de nos braves ouvriers
» d'Europe.

» Donc vous êtes allé apprendre à ces bonnes gens
» qu'il existait une loi du travail, qu'ils devaient se
» civiliser, que se civiliser voulait dire, avant tout,
» avoir la joie de posséder un gouvernement fort, et
» le plaisir de payer des impôts.

— « Ceci est plutôt une conséquence, répliquai-je.

» Le but est la mise en valeur des richesses natu-
» relles du sol.

» Il est inadmissible actuellement que des matières
» premières, dont notre industrie et notre civilisation
» ont un si vif besoin, restent inexploitées et se
» perdent sans utilité aucune.

» Nous sommes devenus extrêmement compliqués,
» et la satisfaction de nos besoins nécessite l'utilisa-
» tion des produits de toutes les contrées du globe.

» Le monde doit nécessairement s'ouvrir tout
» entier à l'activité et à l'ambition des plus forts et
» des plus aptes. »

Nous venions de sortir des dernières ruelles aux maisonnettes basses et sales.

Quelques femmes assises aux portes travaillaient la dentelle; et le bruit sec des fuseaux de bois, lestement jetés de droite et de gauche sur le coussin constellé d'épingles de laiton, troublait seul le silence pesant.

Quelques enfants déguenillés traînaient dans le ruisseau.

Par les portes entr'ouvertes, on voyait les intérieurs misérables noyés dans une atmosphère lourde de misère veule sans espoir et sans courage.

A la sortie de la ville, accoudés au garde-fou du pont, une dizaine d'hommes, le front bas, les yeux vides et mauvais, se tenaient dans une profonde fainéantise, crachant des ronds dans l'eau.

D'autres jouaient sur la berge ou dormaient à plat-ventre dans l'herbe du talus.

D'un cabaret proche s'élevaient des voix avinées qui se disputaient.

Nous prîmes la digue le long du canal, escortés par une double rangée de longs et dolents peupliers penchés vers l'est sous la perpétuelle poussée du vent du large.

« J'admire, » reprit M. Bergeret, « la forte convic-
» tion des braves gens qui croient à la continuité du
» progrès humain; et alors vers quelle asymptote
» tendrions-nous?

» Tout nous montre, au contraire, que la loi
» sinusoïdale est celle qui s'adapte le mieux à l'évo-
» lution irrégulière et bizarre de l'homme. Cette loi,
» avec ses hauts et ses bas, n'est-elle pas bien
» humaine, et une image saisissante et synthétique
» de l'humanité toujours prête à faillir et à se relever.

» Il existe un maximum et un minimum pour la
» moyenne de notre développement intellectuel et
» moral, et l'humanité tisse son histoire en repassant
» par les mêmes trames. »

— « Combien je vous approuve, » repris-je, « et
» ici même n'avons-nous pas un exemple merveilleux
» sous les yeux?

» Croyez-vous qu'il y ait des différences notables

» entre l'intellectualité et la moralité des habitants
» des ruelles que nous venons de traverser et celles
» de nos braves noirs.

» Artificiellement ici a été créée, par l'inconscience
» des convaincus et maintenue par la volonté des
» ambitieux, la situation privilégiée dont jouit natu-
» rellement la population indigène de notre colonie.

» Des générations de croyants ont accumulé dans
» les églises et les hospices des capitaux suffisants
» pour satisfaire aux besoins pressants et immédiats
» de la population ouvrière.

» Les bureaux de bienfaisance, les secours à domi-
» cile, les quêtes pour les pauvres, les conférences de
» Saint-Vincent de Paul, les distributions de pains
» aux services funèbres complètent l'organisation.

» L'homme a tout trouvé : le pain, les vêtements,
» le charbon, la satisfaction des besoins dans sa lutte
» contre la faim et le froid.

» Il s'est trouvé dans la situation du noir à qui la
» nature libérale a donné le palmier et la femme, les
» fruits et le gibier.

» Pouvant vivre, végéter plutôt, sans devoir tra-
» vailler, notre compatriote a supprimé tous les
» besoins, les goûts ; il a étouffé toutes les aspirations
» que ses ancêtres avaient acquis au prix de plusieurs
» siècles d'évolution.

» Il a perdu le besoin du savoir, de la vie de famille,
» de la propriété, des droits politiques, la notion de
» l'art, le goût du beau, la soif de la liberté et de la
» justice; il a abdiqué tout amour propre et toute
» fierté, car tout cela demandait un effort, exigeait
» du travail.

» Il a tout sacrifié à sa paresse, pour se confiner
» dans une vie animale.

» Dans cette heureuse petite ville, l'homme à l'instar
» des noirs, n'a conservé qu'un seul besoin : l'al-
» cool.

» De même que l'indigène africain recueille de temps
» en temps quelques régimes de noix palmistes ou
» quelques kilos de caoutchouc pour obtenir en
» échange une dame-jeanne d'alcool; ainsi les grands
» fainéants, qui font des ronds dans le canal, vont

» braconner ou placer les nasses aux anguilles quand
» la femme n'a pu leur fournir de l'argent.

» Le pouvoir sombre et puissant qui nourrit et
» entretient cette misère sait trop bien pourquoi.

» Je ne m'appesantirai pas là-dessus, ce serait fasti-
» dieux. Mais ce qui est piquant, c'est de voir cette
» robuste population des vieux bourgs flamands, qui,
» autrefois, en imposait aux rois, réduite depuis plus
» de deux siècles à un état intellectuel et moral qui
» ne diffère en rien de celui des peuples les plus
» arriérés.

» Comme couronnement, ce n'est pas mauvais.

» Je n'ai pas besoin de vous démontrer qu'ils sont
» aussi cruels que leurs frères que j'ai vus à l'œuvre;
» et que le couteau se plante fréquemment dans les
» tables des cabarets borgnes que nous venons de
» passer. »

— « Il vous faudrait donc, » répliqua M. Bergeret,
« reciviliser vos compatriotes. Mais ce serait plus
» difficile que d'apprendre à travailler aux noirs, et
» surtout cela donnerait moins de bénéfices.

» La population ouvrière de vos villes mortes est
» revenue presqu'entièrement au stade de l'indigène
» congolais; et c'est très désagréable pour les pontifes
» du progrès et de la religion.

» Vautré dans sa fainéantise, l'homme a atteint son
» minimum de besoins et réalisé l'absolu du moindre
» effort. »

— « Ces bas quartiers, » repris-je, « silencieux et
» veules, produisent la même douloureuse impression
» que les pauvres villages africains, les huttes bran-
» lantes, les hommes abrutis d'alcool et les femmes
» de travail. »

— « Il y aurait une jolie leçon de choses à tirer de
» tout cela, » conclut M. Bergeret, et ses yeux
» malicieux souriaient finement, « mais les leçons ne
» servent à rien.

» Tout dans la nature s'oriente toujours vers le
» moindre effort et toutes les générations ne refont-
» elles pas à leur détriment toutes les désastreuses
» expériences que les précédentes ont subies? Mais

» je préfère ne voir que la divine ironie des choses
» humaines, qui elle n'est jamais en défaut.

» Le législateur belge pourrait peut-être prendre
» exemple sur le colonisateur et imposer à vos élec-
» teurs fainéants quarante heures de travail par
» mois. »

Nous retournions sur nos pas.

Le soleil couchant caressait le riche velours émeraude des prairies grasses, ourlé de fossés clairs et de saulaies tortueuses.

Les riches troupeaux semblaient des émaux vivants et les fermes souriaient de leurs tuiles roses et de leur badigeon blanc.

Seule la petite ville lépreuse semblait une verrue repoussante dans ce joyeux décor de vie et de couleurs.

Avril 1905.

GEORGES MOULAERT.

CONTES ET VISIONS D'ORIENT

UN MATIN DE PRINTEMPS

Un matin de printemps, tandis que les montagnes s'opalisaient et que des arômes légers flottaient dans l'air, j'aperçus, sur la route ensoleillée, un groupe de péagers, de mendiants, de pêcheurs au masque brun patiné comme du bronze.

Ils faisaient cercle autour d'une sorte de prophète qu'ils semblaient écouter avec ferveur.

C'était un homme jeune encore. Il avait rejeté son manteau d'un bleu tendre pour ne garder que sa robe de lin. Ses traits étaient à la fois altiers et bons : le front large contrastait avec le bas du visage qui finissait — comme dépourvu de mâchoires — en un triangle où proéminait, sous la barbe, un menton décelant une volonté calme et forte. Son profil était fier, encore que la courbe aquiline du nez se relevât légèrement. Ses yeux bleus avaient parfois des regards doux comme ceux d'une femme, parfois ils étincelaient comme s'ils avaient dégagé quelque magnétisme fascinateur. Sous le soleil, la blondeur de ses cheveux auréolait d'or clair sa face au teint légèrement rosé.

Il parlait et sa voix chantante avait la douceur du miel ou éclatait avec des sonorités de buccin durant que sa main droite fine et blanche montrait le Ciel d'un geste prophétique...

Cet être étrange — comme nimbé de mystère — paraissait allier la grâce féminine à la beauté virile, la séduction qui conquiert les cœurs à la volonté qui les domine. Ou n'était-ce pas — plutôt qu'un homme

— quelque créature d'essence divine, possédant un dynamisme surhumain?...

Comme je n'entendais pas la langue qu'il parlait, « Est-ce un docteur, un sage, un prophète » demandai-je à un spectateur vêtu à la manière des Pharisiens.

— « C'est, me dit-il, un illuminé contempteur des croyances et des lois. Il se nomme Jehoshona, il est de Nazareth et il se prétend fils de Dieu. »

— « Que prêche-t-il avec une conviction aussi chaleureuse, demandai-je encore, car il me semble parler avec éloquence? »

— « En effet, continua mon interlocuteur, les syllabes tombent de sa bouche et se suivent comme les anneaux d'une chaîne d'or. Il prêche le renoncement aux biens de ce monde et il se sert de paraboles où il se compare au semeur, au vigneron ou au berger. A ceux qui croient en sa parole il promet le royaume des cieux... Mais il a aussi, paraît-il, une doctrine secrète qu'il n'enseigne qu'à quelques initiés. Notre Sanhédrin s'est ému de ces prédications subversives et malsaines : bientôt, je pense, il y mettra terme.

J'oubliais de vous dire que ce Jehoshona se livre encore à la thaumaturgie : l'ayant par hasard rencontré aujourd'hui, je me suis arrêté dans le dessein de voir quelque miracle s'accomplir sous mes yeux. Le seul prodige qu'il ait fait jusqu'à ce jour, c'est d'avoir pris dans ses filets ces pauvres diables de pêcheurs : à coup sûr il les a changés en poissons! ... »

Pendant que le Pharisien ironisait ainsi, une femme était venue se joindre à ceux qui étaient rassemblés. Elle était accompagnée d'un jeune chevalier au manteau de pourpre.

Son épaisse chevelure, rattachée à la nuque par une bandelette, retombait sur ses tempes en flots safranés.

Son visage avait la blancheur lumineuse des marbres sous le soleil d'Orient : une bouche d'un arc pur y saignait, pareille à une grenade entr'ouverte. Dans ses grands yeux, allongés encore par le « pouch », passaient d'ardentes lueurs et les ailes de son nez fin et droit frémissaient comme au souffle d'un baiser.

Elle portait une robe de soie, couleur d'or, que recouvrait un pallium d'un vert fané. Des bracelets de perle cerclaient l'ivoire de ses poignets de reflets d'arc-en-ciel; un sachet de myrrhe parfumait sa gorge palpitante et nue; à son front un diamant, serti d'or, jetait ses feux stellaires.

Une double nature se devinait en elle : celle de l'ange et celle du démon. N'est-ce pas toute la femme?... Son sourire — on le pressentait — pouvait enivrer comme un vin, ou consoler tel qu'un dictame, pervertir les cœurs et les âmes ou les sanctifier...

Cette fois je n'eus pas besoin d'interroger le Pharisien qui m'avait si complaisamment répondu.

— « Je ne rêve pas, s'écria-t-il, c'est bien Myriam de Magdala, la courtisane! Je me souviendrai toujours de la nuit que je passai naguère avec elle dans sa maison de Magdala. Les parfums brûlant dans les cassolettes de bronze nous enveloppaient d'une brume azurée. Quel breuvage me versa-t-on : était-ce une infusion de mandragore ou quelque philtre peut-être...? Je perdis la notion de l'espace et du temps avec la conscience de ma personnalité; j'oubliai toute ma vie antérieure pour ne plus voir que Myriam qui dansait nue au son du tambourin, du sistre et des cymbales, dans un nuage d'encens et de cinnamome... Elle se dressait devant moi telle qu'une apparition : son corps, aux formes idéales, avait la souplesse d'un jeune palmier... Avant que de le donner elle voulait que me fût révélée la juvénile beauté de ses lignes. Ses

attitudes d'une grâce harmonieuse et savante sculptaient les voluptés promises dans l'offrande de sa chair, les spasmes, les langueurs...

Elle finit par danser avec frénésie : ses seins fermes et blancs s'érigeaient de désir; ses cheveux s'épandaient en nappes fauves sur son torse marmoréen... Eperdu, je me jetai — suppliant — aux pieds de l'enchanteresse; je lui offris mes troupeaux, mes champs, ma fortune, ma vie enfin pour prix de ses caresses... Elle me tendit une coupe d'argent lourd : j'y bus un vin délicieusement aromatisé. Puis nous nous couchâmes sur un lit parfumé de myrrhe et d'aloès...

Que vous dirais-je encore : nul parfum n'égale l'arôme de la chaire de Myriam; le sang de la vigne mêlé aux plus fins aromates est moins enivrant que son baiser; son amour dispense plus sûrement la folie que le philtre le plus redoutable... Si Jehoshona convertit cette possédée de Belzébuth, je croirai en lui, car aucune volonté humaine n'a pu résister aux démoniaques enchantements de Myriam.

Celui que vous voyez avec elle n'est autre qu'un parent de Pontius Pilatus, le gouverneur romain. Le pauvre jeune homme a perdu, dans les bras de la courtisane, le peu de raison qu'il possédait et la plus grande partie de ses biens...

Mais dans quel but vient-elle ici? Et que se passe-t-il...? Voyez donc : en vain Marcus Tullius s'efforce d'emmener sa maîtresse qui ne l'entend pas...! Elle est comme tombée en extase... Des larmes étoilent ses grands yeux...! La voilà transfigurée...! que va-t-elle faire?... »

Soudain Myriam fendit la masse des péagers, des mendiants, des pêcheurs et, s'étant jetée aux pieds de Jehoshona, elle porta sa robe à ses lèvres.

« Maître, dit-elle, je suis la dernière des femmes. Dis-moi ce que je dois faire pour entrer dans ce royaume que tu promets et j'oindrai tes pieds d'huile de nard ; je les essuierai avec mes cheveux et je les baiserai... »

Jehoshona abaissa vers elle un regard doux et long et lui répondit : « Ces bijoux que tu portes, donne-les à ces pauvres que tu vois et qui ont faim. Fais l'aumône et viens à moi : je te délivrerai des démons qui te hantent. »

Myriam fit présent à ceux qui l'entouraient du diamant qui scintillait à son front, des bracelets qui nacraient ses poignets, du miroir d'argent poli qui reflétait ses traits adorés.

Un vieillard, vermineux et sordide, tendait encore une main tremblante.

« Maître, j'ai tout donné » — dit Myriam.

Et le Maître ajouta : Nulle créature humaine n'embrasse jamais cet homme, car il est seul au monde. Donne-lui le filial baiser qui console et réconforte... »

Myriam de Magdala baisa la joue malodorante.

Cependant Jehoshona s'était levé. — Après s'être drapé dans son manteau il se mit à marcher.

Alors le Pharisien me dit : « *Il* me trouble et m'attire à la fois. Je sens que je *le* suivrai comme la brebis suit son berger. »

Et il se joignit aux péagers, aux mendiants, aux pêcheurs...

Telle fut la vision que j'eus un matin de printemps, tandis que les montagnes s'opalisaient et que des arômes légers flottaient dans l'air...

JOSÉ HENNEBICQ.

LE DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE LA LANGUE WALLONNE

Il y a quelques mois, paraissait à Liége, publié par la « Société liégeoise de littérature wallonne », qui a déjà tant fait pour la dialectologie romane, un *Projet de Dictionnaire général de la langue wallonne* (1). Dans une revue qui a l'ambition de rendre compte du mouvement intellectuel national, on nous excusera de parler un peu longuement d'une œuvre qui est inspirée par une pensée patriotique et qui fera honneur à la science belge.

*
* *

Que faut-il entendre par langue wallonne? Communément, on appelle « wallons » tous les parlers romans usités dans nos provinces. L'expression est inexacte au point de vue strictement philologique. Le montois et le tournaisien, en effet, se rattachent au groupe picard; le virtonais est de formation lorraine : tous trois se différencient du wallon proprement dit, dont le type le plus connu est le liégeois et qui a des traits bien marqués. Mais, historiquement, « wallon » a un sens plus étendu; il sert à désigner tout ce qui, dans notre pays, n'est pas « flamand ».

(1) Liége, Vaillant-Carmanne, 1904, gr. in-8o, 36 p., 2 fr.

Les auteurs du *Projet* se servent de la terminologie vulgaire. Désireux d'élever un monument en quelque sorte national, ils n'ont pas voulu exclure le langage parlé à l'ombre des *Chonq clotiers* ou au pays du *Doudou*, ni le dialecte des bords de la Semois (1). Obligés également de demander aux Wallons leur appui, matériel et intellectuel, ils ont dû faire figurer dans le titre le mot *wallon : roman* n'aurait eu aucun sens aux yeux de ceux à qui ils s'adressaient. Et s'ils ont décoré du nom plus pompeux de « langue » les patois dont ils veulent inventorier les richesses, c'est qu'ils s'autorisent à la fois de l'exemple de leur illustre prédécesseur Grandgagnage et de l'étonnante renaissance des lettres wallonnes au XIXe siècle (2). C'est aussi qu'ils se souviennent des titres de noblesse d'une littérature qui remonte au IXe siècle et qui peut revendiquer la cantilène d'*Eulalie*, la chanson de *Saint-Léger*, la chantefable d'*Aucassin et Nicolete*, pour ne citer que les textes les plus anciens. Tiendrons-nous rigueur aux philologues liégeois du sentiment auquel ils ont obéi?

Bien plutôt les féliciterons-nous d'avoir songé à sauver nos patois de l'oubli. Le commerce, les relations facilitées, l'école, les journaux sont néfastes à ces derniers. Il serait vain de s'opposer à l'infiltration du français qui les dissout lentement, d'essayer de résister au mouvement des idées modernes : il est temps d'agir si l'on veut conserver le souvenir des mots qui chantèrent sur les lèvres de nos pères et exprimèrent leurs idées, leurs croyances et leurs sentiments. « Si le wallon, dit excellemment l'avertissement du *Dictionnaire*, est destiné à se désagréger de plus en plus, à s'alourdir d'éléments étrangers, il faut, par amour du passé, se hâter d'en fixer la physionomie et l'histoire ; » et il ajoute : « si on juge

(1) Dans la *Bibliographie wallonne*, que je prépare avec M. O. Colson, nous avons mentionné les œuvres picardes ou gaumaises, pour des raisons analogues.

(2) J'ai essayé de déterminer les caractères de cette floraison littéraire dans mon étude *La Littérature wallonne* (*Wallonia*, mai 1905).

qu'il a mérité de vivre, aussi pur, aussi intact que possible, il faut en fixer les traits actuels pour l'enseignement de l'avenir ».

*
* *

Ce patois, en effet, que, souvent, ceux-là même qui le parlent méconnaissent ou affectent de mépriser, ce patois est digne d'intérêt et de sollicitude. Il ne sort pas de la décomposition d'une langue plus aristocratique; ce n'est pas, suivant une idée trop répandue mais fausse, du français corrompu; c'est le frère malheureux du français, ce parvenu, et l'on étonnerait bien des incompréhensions et bien des dédains, si on leur apprenait qu'entre le patois du rustre et le latin du clerc il n'existe aucune différence, que le berger aux bords de la Meuse parle la même langue que, jadis, le légionnaire aux bords du Tibre. Les mots de ces patois wallons que la fortune de leur glorieux rival, le français, a rejetés dans l'ombre, c'est de l'histoire encore vivante. A Liége, au cours d'une querelle, les adversaires se traitent de « Baligant» et de « Bazin », ressuscitant, sans qu'ils s'en doutent, un souvenir de la vieille épopée du moyen âge français. Toute l'histoire, politique, économique, littéraire, artistique, les mœurs, les coutumes, les usages, toute la vie d'autrefois se reflète dans les humbles vocables; ils constituent des documents précieux pour l'étude de la pensée humaine.

De plus, les parlers populaires, quelle mine pour le philologue! Leur phonétique, leur sémantique sont plus immuables que celles des langues savantes; leur développement est plus spontané : on peut y saisir sur le vif le jeu des phénomènes linguistiques. Utiles à la philologie générale et à la science du langage, les dialectes ne le sont pas moins à la connaissance des langues littéraires : ainsi, le wallon aidera à élucider certaines difficultés du français. Je n'en veux qu'une preuve : en étudiant les patois du Luxembourg, M. Feller fut mis sur la trace de l'étymologie d'*orvet*, qu'on ignorait jusqu'ici.

Dès lors, on comprendra que des savants se préoccupent, un peu partout, de recueillir les richesses

des idiomes vulgaires. On sait que, grâce au poète Mistral, qui fut le principal artisan de la renaissance provençale, a paru *Lou Tresor dou felibrige* (1). Les Catalans posséderont bientôt le *Diccionari de la llengua catalana* (2). Au *Glossaire des patois de la Suisse romande* travaille, depuis 1899, une pléiade de chercheurs exercés et actifs (3). Le dictionnaire wallon qui est annoncé ne fera point, dans cette collection, trop mauvaise figure, si l'on en juge par le *Projet*.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que nous manquions de dictionnaires wallons. Depuis que Charles Grandgagnage, à qui l'illustre Frédéric Diez dédia ses *Altromanische Glossare*, a fondé la philologie wallonne et publié, en 1846, son *Dictionnaire étymologique*, qui rend encore des services, une douzaine de lexiques ont vu le jour. Mais leur phonétique et leur grammaire sont fantaisistes. Ce sont des compilations, point indifférentes sans doute, mais élaborées sans méthode; leurs auteurs manquent visiblement de la formation scientifique indispensable. Quant à l'œuvre de Grandgagnage, œuvre magistrale pour son temps, elle se ressent des défauts de son époque; si même elle n'a pas été remplacée, elle a vieilli : il est désirable qu'on la reprenne et qu'on la mette au niveau de la science actuelle (4).

*
* *

Ce projet, la *Société liégeoise de littérature wallonne* le médite depuis longtemps. Lorsqu'elle fut

(1) Aix-en-Provence, 1881-1888, 2 vol. in-4°.

(2) V. *Diccionari de la llengua catalana*. Lletra de convit que a tots els amichs d'aquesta llengua envia M. Antoni M. Alcover, pre-vicari general de Mallorca. 3a edició. Palma de Mallorca, 1903, 8°, et aussi : *Bolleti del Diccionari de la Llengua catalana*. Ibid., 1901, 8°.

(3) *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Rapports annuels. Neuchâtel, 1900-1905, 8°. — Le *Bulletin du Glossaire* publie quatre fascicules par an, depuis 1902.

(4) Sur Grandgagnage, voy. l'intéressante notice de M. Auguste Doutrepont (*Annuaire de la Société liégeoise de littérature wallonne*, t. XVI, 1903).

fondée en 1856, elle s'était assigné, entre autres, la tâche de réunir les matériaux dialectologiques du wallon. Dans le domaine de la lexigraphie et du folklore, ses *Bulletins* ont publié une foule de travaux; on a traduit en cinquante-six dialectes la parabole de l'*Enfant prodigue;* surtout, on a constitué une série, unique dans son genre, de glossaires technologiques et de vocabulaires dialectaux.

En 1900, la Société avait accumulé 60,000 fiches; elle jugea que le moment était venu de les mettre en œuvre. Le moment était bien choisi : une école de philologie wallonne avait grandi chez nous, particulièrement sous l'impulsion de M. Maurice Wilmotte, le savant maître de Liége (1). Trois philologues furent chargés de rédiger un projet-spécimen du dictionnaire de la langue wallonne : MM. A. Doutrepont, J. Feller et J. Haust.

Comment l'ont-ils conçu?

Ils ont pris comme modèle le *Dictionnaire général* de Darmesteter-Hatzfeld-Thomas, que tout lettré connaît bien. L'ouvrage sera accompagné d'un *Traité de la formation de la langue wallonne*, qui exposera la phonétique, la morphologie et la syntaxe du wallon. Le point de départ est le dialecte liégeois, dont la culture est la plus avancée; lorsqu'il y a lieu, sont indiqués les équivalents verviétois, malmédien, ardennais, gaumais, condruzien, namurois, brabançon, carolorégien, montois et tournaisien. La prononciation est notée phonétiquement entre parenthèses. L'orthographe est celle d'un système pratique et suffisamment scientifique, dû à M. J. Feller (2). Les acceptions ont été distinguées et classées avec soin. L'étymologie, enfin, a été l'objet de recherches attentives : les auteurs réagissent contre Grandgagnage qui avait notablement exagéré l'influence

(1) Sur les travaux que le wallon a suscités tant à l'étranger que chez nous, on consultera avec profit une étude documentée de M. J. Feller (*La Philologie wallonne*), publiée dans les rapports du Congrès wallon d'octobre 1905.

(2) Voy. J. Feller, *Essai d'orthographe wallonne* (*Bull. Soc. liég.*, t. XLI, 1901); *Règles d'orthographe wallonne* (2e édit., 1905).

germanique, et il suffit de lire, par exemple, la partie étymologique des articles *mier*, *choûr*, *hô*, *î*, *troufe*, pour voir quelle différence il y a entre le procédé lâche d'approximation de l'un et l'analyse patiente et documentée des autres.

Un fragment du *Traité* nous indique dans quel esprit il a été conçu; ce fragment concerne le suffixe - *ă* (= lat. *aculum*) : les auteurs expliquent sa formation et dressent une liste de quatre-vingt-quatre mots où il est employé (1).

Du lexique, les spécimens portent sur une centaine de mots. Non sans coquetterie, les auteurs ont abordé des difficultés variées, difficultés de grammaire, d'étymologie, de sémantique, expressions vieillies ou rares, mots restreints à un dialecte, vocables toponymiques. Les articles témoignent de la science et de la conscience de ceux qui les ont élaborés. Ils satisfont la critique la plus exigeante (2).

A les lire, on verra que le wallon a des richesses à lui, des procédés propres, des termes originaux et pittoresques. On s'apercevra également (3) que les auteurs consigneront dans leur dictionnaire une foule de renseignements inappréciables : locutions, *rîmès*, *spots*, croyances et superstitions populaires, usages anciens, et qu'ainsi leur ouvrage embrassera le domaine entier de la vie wallonne.

En même temps, il embrassera toute la région de langue wallonne. C'est en cela, nous paraît-il, que

(1) *Crîna* (verviétois) dans le sens de dresse, ne peut venir de *crîner*, crisser; n'aurait-il pas pour origine **skrîna?* — *Piha* ne peut-il désigner l'instrument? — « Mémoire », n'est-ce pas *ritna*, et non *ratna?*

(2) P. 11, *mète si fi à pondeu* peut être comparé à l'ancien français (Cf. Wilmotte, *Wallonismes*, dans *Mélanges Paul Fredericq*, 1904); *on stî d'peûs mès'ré a stridje*, n'est-ce pas une destination de but, ou de moyen? (Cf. IV, 2° et V, 1°).— P. 20, *i n'fait qu'dèl clére êwe* ne signifie-t-il pas : il ne fait rien de bon? — P. 22, pourquoi ne pas admettre tout d'un coup : **aqualina* > *êwelène?* La forme *êwelinne* parait bien influencée par *fivelinne*. — P. 25, on dit en verviétois : *tote fène mierseûle* (tout à fait seule). — P. 32, à *bagnî a la tchin*, ajouter : *nêvî a pattes di tchin*.

(3) Voyez les articles *a*, *bran*, *hierdî*, *vierlète*, *tchin*.

résidera la difficulté. Sans doute, les *Bulletins* de la Société contiennent un nombre imposant d'études dialectologiques (1), et d'autre part, dans les principales revues de philologie romane, on trouve des monographies spéciales consacrées à divers dialectes. Mais, malgré la quantité énorme de documents amoncelés par la Société, il y a dans nos connaissances bien des lacunes. Le degré d'extension d'un phénomène phonétique, l'aire d'emploi d'un son, d'un mot, d'un sens, d'un usage restent fréquemment indéterminés. Comment résoudre cette difficulté?

A l'aide de trois moyens : deux sont d'ordre scientifique; le troisième, d'ordre pratique.

*
* *

Il convient d'abord de mener une série d'enquêtes parallèles, dans la Wallonie entière, et surtout dans les régions les plus inexplorées, dans les cantons qui ont échappé jusqu'ici aux investigations des philologues. Pour cette consultation générale du pays wallon, la Société liégeoise sollicite la bonne volonté de ceux qu'anime l'amour du vieux langage. Il serait bon (et elle l'a compris) qu'elle guidât ses correspondants, qu'elle leur donnât des instructions sur les moyens, les procédés d'information, sur la méthode à suivre (2). Les expériences faites notamment par les philologues suisses, groupés autour de MM. Gauchat et Muret, sont, à cet égard, profitables. Ceux-ci, en effet, ont rédigé, en vue de leurs recherches, des questionnaires-modèles, auxquels ils prient qu'on veuille bien répondre. Termes de métier, façons originales de parler, proverbes, mots rares, expressions significatives, vocables techniques peuvent être glanés facilement par des enquêteurs locaux, munis de quelque culture, les instituteurs par exemple, et dont on se défiera moins que du savant de la ville. Les

(1) Les dernières en date sont celles de M. J. Haust sur le dialecte de Stavelot (1904) et sur celui de Perwez (1905).

(2) Elle a entrepris la publication d'un *Bulletin du Dictionnaire wallon*, qui contiendra des questionnaires, des modèles de réponses et un vocabulaire-questionnaire (lettres *aa-ab*).

faits peuvent sans trop de peine être groupés par associations d'idées. En outre, les études toponymiques qui comptent déjà un chef-d'œuvre, *La frontière linguistique en Belgique* de M. G. Kurth, l'étude systématique des noms de famille dont M. Albin Body a donné un bon modèle ne manqueront pas d'amener des résultats fructueux (1).

En second lieu, pour l'étude des variétés dialectales, il serait nécessaire que la Société dressât l'atlas phonétique du wallon (2). Depuis quelques années, on a reconnu l'utilité de la géographie linguistique. En Allemagne, MM. Wenker et Fischer, en France, MM. Gilliéron et Edmond, en Roumanie, M. Weigand, ont publié des atlas phonétiques ; la Suisse et l'Alsace en projettent à leur tour. Comme M. Ernest Tappolet le démontrait récemment encore, l'utilité de pareils travaux pour la dialectologie et la linguistique ne peut être contestée (3). C'est à cette science nouvelle qu'il appartiendra de résoudre, entre autres problèmes, non plus théoriquement mais pratiquement, une question qui mit jadis aux prises d'éminents romanistes, MM. G. Paris, P. Meyer, Ascoli et Gröber, la question de savoir s'il y a des frontières dialectales, et en quoi elles consistent.

*
* *

Enfin, pour réaliser ces desiderata, pour élever un

(1) Voyez G. Kurth, *La frontière linguistique en Belgique*, t. 1er (1895), t. II (1898) ; l'étude de M. Albin Body se trouve au t. XVII du *Bulletin de la Société liégeoise*. Signalons encore l'ouvrage du Chanoine Roland, *La Toponymie namuroise*, (1900), et une belle monographie de M. J. Feller. *Les noms de lieux en -ster* (1905). Déjà, Grandgagnage qui, en plus d'une direction fut un précurseur, avait montré, par l'exemple, l'intérêt des études de toponymie et d'onomastique.

(2) Dans ce but, elle a recueilli des matériaux dont la publication a été décidée, en principe, au mois de septembre dernier. Rappelons que M. Alphonse Maréchal a publié naguère la *Carte linguistique de l'arrondissement de Namur (Bull. Soc. liég.*, 1900).

(3) V. E. Tappolet, *Ueber die Bedeutung der Sprachgeographie* (*Aus romanischen Sprachen und Literaturen*. Festschrift für Heinrich Morf, 1905, p. 385-417).

monument digne de la science de notre pays. il importe avant tout que la Société dispose de ressources suffisantes. Nous n'en doutons pas, la sympathie du grand public ne lui manquera point, la faveur du monde savant ne lui fera pas défaut. Il est souhaitable que l'appui matériel des pouvoirs publics lui assure la réalisation des projets, longs et difficiles, qu'elle caresse. La commission du *Glossaire des patois romands* jouit, depuis cinq ans, d'un subside annuel de 10,000 francs, que les cantons suisses ont tenu à honneur de lui accorder. L'œuvre des philologues liégeois ne mérite pas moins d'être encouragée, soutenue, promue. Il est admirable, et rassurant pour l'avenir, que, réduite à ses seules forces, la *Société liégeoise de littérature wallonne* ait accompli la tâche dont elle s'est acquittée jusqu'à présent. Je serais heureux si j'avais réussi à faire partager cette conviction à quelques-uns de mes lecteurs (1).

OSCAR GROJEAN.

---

(1) Cet article était écrit lorsqu'a paru, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (Classe des Lettres, 1905, p. 819-842) une étude de M. Maurice Wilmotte sur *Un double projet de dictionnaire des patois romands et wallons*, étude suggestive mais incomplètement renseignée, nous a-t-il semblé, sur les efforts de nos compatriotes. Enfin, au moment de donner le «bon à tirer», je reçois le premier numéro du *Bulletin du Dictionnaire* (une brochure de 76 p., in-8o), qui est fort bien conçu; le *vocabulaire*, particulièrement, est une innovation heureuse, qui rendra des services.

L'ÉVENTAIL

Deuxième Fragment (1)

Lundi 21 juillet.

HÉLÈNE est arrivée hier. Daniel parle d'un voyage à Londres qu'il compte faire bientôt. Je m'ennuie.

Pourquoi Daniel veut-il aller à Londres? Pourquoi suis-je inerte et mélancolique? Pourquoi fait-il beau temps?

Il y a des jours où le beau temps m'agite. Je songe à la neige qui est blanche et froide, qui est silencieuse et profonde et mortelle.

Le 22.

Je ne sais pas toujours pourquoi j'écris ce que j'écris. Je ne le pense pas toujours. Souvent je ne pense à rien, et mon imagination se remplit de phrases poétiques. Il arrive que j'en note quelques-unes, mais le plus souvent je les oublie. Ce matin j'ai écrit trois vers :

Un incertain péché m'emplit de sa rumeur,
C'est un rêve incertain qui tourne dans mon cœur
Comme un enfant qui danse et qui répand des fleurs.

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire*, de déc. 1905.

Je ne pensais à rien. Il faisait délicieusement chaud. Je regardais Hélène avancer dans la pelouse avec des gestes délicats, des gestes en porcelaine; je me sentais un cœur blanc, étendu au fond de ma vie comme un linge...

Le 23.

J'aime beaucoup Hélène. Et non seulement je l'aime, mais elle me plaît, de sorte que voilà le sentiment parfait. Elle a juste la beauté qui m'émeut : petite, menue, câline, qu'on voudrait dorloter dans ses bras et sur son épaule.

Daniel dit que ce n'est pas de la vraie beauté, mais seulement de la grâce. Il dit cela en me regardant d'un air qui signifie : « Vous, vous avez la vraie beauté. » Il dit que tout est dans le caractère d'un visage, dans la physionomie...

Cela me flatte. J'aime d'être flattée. Il me semble que la vanité est une sorte de petit cœur qui a besoin, comme l'autre, d'être caressé, d'avoir chaud. C'est avec ce cœur-là que j'aime Daniel.

Et lui ?

Je me figure parfois qu'il s'éprend de moi. C'est peut-être stupide?

Le 26.

Daniel parle beaucoup de son voyage à Londres; Il m'a dit qu'il serait absent trois ou quatre semaines. C'est bien long! — J'ai cru devoir avertir Pierre qu'il me paraissait que Daniel s'éprenait de moi. Il s'est mis à rire en disant : « Mais ma chérie, il faut que tu sois folle! »

Je ne comprends pas. Pierre m'adore; il me trouve

séduisante et intelligente. Alors pourquoi donc m'a-t-il répondu : Il faut que tu sois folle.

Il ne voit pas Daniel comme je le vois... Mais, au surplus, peut-être a-t-il raison...

Le 27.

Je pense beaucoup à tout cela. Pierre doit avoir raison. J'ai fait des expériences. J'ai dit à Daniel que fort probablement nous serions obligés de nous absenter tout l'hiver. Il m'a répondu je ne sais quoi avec indifférence. Il est tout juste le même avec moi quand nous sommes seuls que quand il y a un tiers. Il me regarde avec tranquillité.

S'il était amoureux de moi, il ne me regarderait pas avec tranquillité. Je sais comme on regarde quand on est amoureux... avec des yeux qui s'aventurent et qui ont le vertige, des yeux qu'on voudrait bien tenir, mais qui se redressent.

Le 28.

Hélène m'a fait des confidences. Elle m'a raconté qu'elle est fiancée depuis l'hiver à un jeune homme italien appelé Raphaël Ferrare. Personne ne le sait encore que notre tante Anna chez qui elle vit. Elle craint un peu d'en parler à Pierre parce que son fiancé est excessivement jeune — vingt ans, je crois ?

Elle m'a montré sa photographie. Il est beau, mais avec un visage un peu trop féminin à mon gré : de grands yeux noirs, des cheveux bouclés jusque dans les sourcils, une bouche angélique.

D'ailleurs, une petite tempe étroite et agitée, un menton Corse à quoi il faut faire attention.

J'ai promis de parler à Pierre. Je ne crois pas qu'il fasse d'objections. Il paraît que ce jeune homme appartient à une famille depuis longtemps établie à Paris et fréquentée par nos cousins... qu'il est intelligent, très riche, très amoureux. Une fois courant dans le sujet, Hélène ne s'arrête plus. Je lui ai demandé ce que faisait son Raphaël. Rien, mais une foule de choses... De la musique, de la peinture. Elle m'a montré de lui quelques dessins, d'ailleurs intéressants.

Elle est drôle! Elle ne sait pas ce que c'est que l'amour. Elle en parle et elle ne le connaît pas. Elle dit : « Je suis contente, je l'aime... » comme une petite fille sage. Il semble que ce soit jouer, cueillir des fleurs, nouer une écharpe. Elle n'est pas tourmentée, elle ne souffre pas.

Après-midi.

Hélène s'est aperçue de mon étonnement. Elle m'a demandé : « Alors, selon toi, qu'est-ce donc que l'amour? »

Je me suis souvenue et j'ai répondu :

— C'est une bête cruelle qui vous regarde dans les yeux pour vous obliger à venir à elle.

Hélène s'est mise à rire, et elle s'est étonnée que j'aie pu voir en Pierre une bête cruelle. Je lui ai dit que ce n'était pas lui, mais l'amour qui était devant lui... Elle riait encore, elle ne comprend pas.

Elle m'a dit :

— Raphaël a un frère qui parle comme toi. Il s'appelle Jules; il prétend que l'amour n'est jamais tranquille, que c'est un grand tourment.

J'ai demandé :

— Et Raphaël?

— Raphaël me ressemble. Il aime les voyages pas trop longs, et les fleurs, et le luxe, et les jolies chambres, et la tendresse, et les soirées d'hiver.

Elle m'a montré une lettre où il lui écrit :

« Ma chère petite épouse vous ressemblez à un beau soir de neige, lorsqu'on a tiré les rideaux sur chacune des fenêtres et que toute la chambre est heureuse autour de la belle lampe.

1er août.

Je ne suis pas bien sûre de penser ce que j'ai dit à Hélène sur l'amour. Peut-être a-t-elle raison. Peut-être qu'aimer c'est jouer, danser, avoir un cœur léger plein de vin blond... Oui, c'est ainsi que je sens mon cœur par instants : une coupe de vin. Non. Une coupe de cristal vide, légère et transparente — vide...

Jeudi, 2.

Daniel est constamment ici; il est constamment avec moi. Pierre n'y fait aucune attention, mais je crains que d'autres ne le remarquent. Je ne sais pas s'il m'aime, mais je l'attire. Je suis pour lui comme le petit coin d'ombre et de fougères, sous le frais sapin, où l'on ne peut pas s'empêcher de venir quand la chaleur accable. Il me suit des yeux tout le temps. A table, s'il imagine que je désire de quelque fruit ou de quelque dessert, il saisit la corbeille et bonnement la met devant moi, sans se préoccuper des autres, et comme si moi seule existait à ses yeux. Il cueille une fleur et il me l'apporte à deux mains, et c'est comme s'il disait : « Voici toutes les fleurs de l'été, o mon amie !

Je vous donne toutes les fleurs. Prenez-les! Prenez-les ! »

Cela m'émeut, cela me repousse, cela m'est agréable et antipathique, et je n'y vois goutte. Il prend trop de place dans ma vie — une place que je n'ai pas choisi de lui donner, mais qu'il *prend*.

Samedi.

Hier, tout en jouant Daniel m'a saisi le poignet. Il l'a gardé trop longtemps dans ses doigts, et cela m'a déplu. Je lui ai dit : assez! — durement. Mais, ensuite, il m'a regardée avec tant de simplicité que j'ai eu honte.

Sans doute n'avait-il aucune intention?

Je remarque que l'on est très vite familier avec moi...Je n'entends pas *impertinent*, mais sur un pied de camaraderie.

On ne me regarde pas comme une dame.

Est-ce que j'aimerais d'être une dame? Oui, quelquefois... Une dame qui a de l'importance, des parures, de la coquetterie... Une dame toute plaisante avec de l'orgueil et de la noblesse, une belle dame.

Le 5.

Une cloche sonne doucement. C'est dimanche.

Il est neuf heures et demie; je suis dans ma chambre. Au bord de ma fenêtre ouverte un pigeon sommole, pareil à gros œuf de satin bleu.

J'aime ma chambre qui est fraiche et tranquille; là je suis seule et bien... Là je puis, si je veux, redevenir une toute petite fille et jouer.

Les vieux meubles noircis, l'horloge peinte avec son cadran décoré de fruits, les petits rideaux illustrés, derrière les vitres d'une armoire ancienne, ont une apparence de jouets. Et sur les quatre murs, habillés de bleu vif, j'ai suspendu de belles images — véritables images de nursery ! — des Walter Crane, des Caldecott, l'histoire du petit chaperon rouge...

C'est là aussi que j'ai mes souvenirs... Souvenirs de mon enfance, de mon adolescence, des bibelots, des portraits... une sorte de vierge bûcheronne, noire et pauvre, avec une grosse tête chauve taillée dans un bois qui sent la moisissure et la poussière.

Les portraits sont anciens, démodés, charmants !

C'est d'abord Pierre en communiant — tout blond, tout léger, tout poudré, un visage à ravir ! — avec une petite veste bleue, la bouche adorablement faite, posée comme une grosse fraise.

Puis c'est mon père, ma mère, tous les deux morts... Ma grand'mère, vive et spirituelle, dans une jupe de soie ronde, gonflée et découpée en trois rangs de festons pointus, imitant l'artichaut...

Mais vous, ma mère, vous êtes la plus jolie. Couché sur un fond couleur de poussière votre profil léger semble soulevé dans la nacre. Une corbeille de cheveux nattés s'attache doucement à votre tête, et dans votre grand œil étroit je vois une larme...

Je songe à mon enfance.

Ma mère avait trente-cinq ans... Quarante ans ? Je ne sais pas au juste. Elle était jeune encore, et belle ; mais on m'aurait bien étonnée en me disant qu'elle était jeune et belle. Pour moi elle n'était rien de ce qui se compare : elle était *Mère*.

Je me souviens comme je mettais ma tête sur ses

genoux, comme je songeais ; « Mère est là, et si elle n'y était plus, il n'y aurait plus rien ; je serais perdue. » Je songeais aux enfants des livres de contes qui ont été perdus dans des forêts. Je pleurais tout bas, et je ne savais pas expliquer ma tristesse. Je disais : J'ai peur.

Je sens que je n'ai pas beaucoup changé.

La nuit, souvent je m'éveille en sursaut. J'écoute Pierre respirer et je songe : « Mon Pierre, tu es là, je t'entends respirer... Tu es là, tu respires, tu vis. » Et puis je suis prise d'une immense angoisse. Je tends la main vers lui... Et lui, sans se réveiller, prend ma main, doucement, doucement, comme s'il voulait me faire entendre :

— Ma petite fille, ma chère petite fille n'aie pas peur ! »

Mardi.

Cette douceur, cette tendresse, comme cela vous fatigue...

J'ai rêvé cette nuit que j'étais encore petite fille. J'ai revu le préau du couvent de X..., la statue blanche de Saint-Joseph au milieu d'un groupe de mélèzes... Petites voix disparues je vous entendais... Visages de religieuses, pas étouffés, mélancolie d'un soir de mai, trop vaste pour un cœur de huit ans.

On s'éveille avec, sur les lèvres, l'odeur de l'innocence.... ou bien ce parfum vague et fade d'un ancien acacia ? — Je suis triste.

Mercredi.

Je suis triste.

9 août.

... Les soirées d'août sont longues et très belles, les crépuscules sont délicieux. Il y a, au crépuscule, un moment que j'adore — une minute vaste et déserte où la vie, tombant au sommeil, défait ses dentelles et ses fleurs fanées avec des gestes délicats. Il semble que l'espace soit une salle de fête qui se vide... Le soleil s'en va le premier, puis la chaleur, comme une robe avec sa traîne.

Il est huit heures, neuf heures... Nous sommes assis sous les sapins; nous causons. nous discutons, nous nous taisons. Il y a Hélène, Pierre, presque toujours Daniel, souvent le docteur Jacques. Daniel se tait. Je sens qu'il me regarde fixement, à travers un immense espace de silence et de solitude, comme pour crier par-dessus l'Océan : Je suis là et je vous regarde.

Quelque chose d'inquiet rôde, va de l'un à l'autre — une mélancolie, un désir qui s'emparent du cœur le plus défendu comme deux bras noués fortement. Je suis sans défense, sans aucune résistance... Je sens que si, à cette minute, un inconnu prenait ma main je donnerais ma main.

Pierre et le docteur Jacques fument, parlent à voix basse. Hélène est immobile, les tempes entre les poings. Je vois sa robe claire, ses cheveux, ses yeux qui bougent doucement, allongés et tendus, obliques et fins...

Tout cela c'est l'amour... l'amour. La nuit, assise à ma fenêtre, je l'écoute encore remuer et glisser sa barque un peu plus loin ... et puis là-bas... un peu plus loin.

La barque de l'amour...

Il est onze heures. J'ai ouvert ma fenêtre. Je respire la nuit douce.

Ah! qu'elle est douce, la nuit d'été! Comme elle se penche... Une invisible promeneuse va sous les arbres, avec des mouvements cadencés : C'est le silence, c'est la poésie de la nuit.

Le bleu profond du ciel a l'éclat du sang; on dirait une pourpre d'azur.

Le 10.

La nuit tout paraît exalté, mais avec le jour tout redevient simple, tranquille. J'ai dit à Pierre que j'étais amoureuse, que cela me tourmentait. Il a dit en riant : Ah! Et de qui donc es-tu amoureuse? — Et comme je répondais : de personne..., il a plaisanté; il m'a conseillé de me lever de bonne heure, de me promener, de lire.

Je lis avec Daniel des poèmes de Swinburn. C'est très difficile à traduire. Hier, après quelques minutes, il a posé le volume en disant : Reposez-vous un peu, je vois que vous êtes fatiguée. Ensuite nous n'avons plus fait que causer.

J'aime de causer avec Daniel, son intelligence me soutient, la mienne l'égaie. Il me semble que nos esprits s'accordent avec adresse et légèreté. C'est une sensation que j'adore..., une sensation de musique.

Vendredi soir.

Daniel me trouble un peu... pas assez pour que ce que j'éprouve soit l'amour, assez pour que ce soit le plaisir.

Ce n'est pas la même chose.

Le plaisir n'a pas d'ongles, c'est un désir qu'on n'éprouve pas comme la faim et la soif, mais comme la gourmandise. C'est tendre la main vers un fruit parce qu'on est tenté.

Quand Daniel penche la tête, qu'il vient sur son front je ne sais quel poids de douceur et de mélancolie, ou que le soleil ou la lampe allument dans sa chevelure un certain brouillard lumineux, je voudrais toucher sa chevelure, toucher doucement sa tête, son front...

Ensuite s'il avait de la hardiesse, s'il essayait de me saisir, de m'embrasser, je le pousserais de toutes mes forces, je lui crierais : Allez-vous-en ! je serais très en colère... Et puis tout cela me deviendrait égal.

Le 12.

Hier, je ne sais quel démon me poussant, j'ai tout à coup touché la tête de Daniel. C'était au jardin, nous lisions; il avait du soleil plein les cheveux, du soleil de sucre filé, savoureux et luisant. J'ai mis ma main dans ce soleil, je riais doucement, je disais : « Voilà ! J'avais envie de toucher vos cheveux si brillants, je les ai touchés. »

Il s'est produit une chose extraordinaire. Il m'a paru que les veines de son front se gonflaient, que sa face se tendait, s'alourdissait, devenait inanimée. Il me regardait sans un mouvement, en frémissant et en se ramassant, et je sentais que sa volonté le tenait, le mordait.

Pourquoi ai-je fait cela ? C'est un jeu malhonnête. Ce n'était pas un jeu... J'ai fait cela je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment.

Lundi.

Comment peut-on s'empêcher de faire ce qu'on a très envie de faire ?

On ne peut pas toujours s'en empêcher.

Moi aussi je songe : Ceci est le mal, et je ne le ferai pas. Et je ne le fais pas.

Mais parfois aussi je le fais...

Et parfois aussi je songe simplement : « Eh bien oui, c'est le mal. Et je le fais, voilà ! »

Le mal...

Est-ce que c'était mal de toucher la tête de Daniel ? Pourquoi était-ce mal ?

Pourquoi une femme ne caresserait-elle pas un homme comme elle caresse une autre femme, ingénuement. La véritable innocence, ne serait-ce pas de s'abandonner aux mouvements de son cœur sans y réfléchir — comme on joint les mains, comme on chante...

Pierre dit que la tactique des femmes est de se déguiser la volupté. Il dit que, pour sauver les choses, nous donnons à la sensation le nom de sentiment, mais que c'est, au fond, une seule chose.

Je comprends.

Les jours d'abondance affectueuse où une présence amie m'est si sensible, et, dans tous ses détails, si délicatement chère, qu'est-ce donc en moi qui *éprouve*, mon esprit ou mes sens ?

Mon cœur se gonfle, et je frissonne. Il me semble que ma peau, mon sang et toute mon âme brûlent.

Ma vie, ma vie, il y a des jours où vous dansez, avec un équilibre charmant de petite Japonaise qui tourne et se suspend sur un seul patin... Aujourd'hui le ciel bleu a la couleur glissante d'un beau

pigeon; l'odeur des pêches se déroule également de haut en bas, comme une pelure.

Le 16.

J'ai reçu, ce matin, une robe neuve, une belle robe de linon blanche et molle, légère comme une mousse. Je l'ai essayée sur-le-champ, et comme elle m'habille à ravir, je me suis parée, j'ai voulu me montrer à tout le monde.

Je suis heureuse.

Hier encore j'étais fâchée, préoccupée. Je me disais : Que vaut la vie? Aujourd'hui ce souvenir m'étonne. Je sens qu'on vit comme on tricote, que c'est aussi facile... Et puis, il y a de tous les côtés tant de joies délicieuses!

— N'est-ce pas Daniel?

— Quoi donc, jeune femme?

— N'est-ce pas que la vie est une chose délicieuse?

— Peuh!... peuh!

— Ah! ne faites donc pas cela, Daniel! C'est ridicule. Et, d'ailleurs, vous posez... Ecoutez, je vous dis quelque chose tout bas : Mon âme est contente.

— Oui, oui, je la vois bien, allez, votre petite âme. Elle est assise à l'ombre d'une feuille, elle tricote. Et de temps en temps elle relève la tête, elle regarde la robe et elle dit :

Allons, tout va bien!

Le 18.

Rien. De petites journées bleues... de petites heures bleues égales, glissantes.

Le 19.

On ne peut cependant pas toujours penser aux autres!

Ce matin Hélène m'a demandé si j'avais parlé d'elle à Pierre. J'ai dû dire non ; j'étais un peu honteuse, mais c'est injuste. Hélène n'a pas besoin qu'on s'occupe d'elle... Elle vit, elle est heureuse, elle a des émotions. Moi je n'ai pas d'émotions, je n'ai que des plaisirs ; je suis contente, j'ai besoin de penser à moi... Je pense beaucoup à moi.

Le 21.

Les affaires d'Hélène s'arrangeront. J'ai parlé à Pierre. Il m'a écoutée très attentivement, sans paraître surpris ; ensuite il a appelé Hélène, ils ont causé.

Ce matin j'ai vu dans le courrier une lettre de Paris. Je crois bien que cela venait du père de Raphaël. Pierre l'a lue devant nous, et il semblait très gai, très satisfait. Il nous a annoncé ensuite qu'il s'absenterait la semaine prochaine, pendant plusieurs jours. Hélène a rougi.

Il n'est plus question que de départs !

Daniel s'est enfin décidé à fixer son voyage à Londres au 3 septembre. Je crois qu'il n'a plus du tout envie de s'en aller. Il voudrait bien que je le retinsse, mais je ne le retiens pas. Je lui parle comme il me parle, avec sagesse. Je dis : Eh ! mon ami, il faut faire son devoir !

Qu'est-ce que le devoir ?

Quand j'avais dix-huit ans c'était « faire le bien ». Et j'entendais par là de l'héroïsme, un dévouement merveilleux à l'humanité. Maintenant il me semble que ce soit seulement ne pas faire le mal, mener une vie droite.

22.

La religion de Daniel est singulière. Quelquefois je doute qu'il en ait véritablement. Je lui ai demandé : « Croyez-vous à Dieu? » Il m'a répondu : « Oui, mais je ne le sens pas. »

Il paraissait beaucoup souffrir.

Moi je ne crois pas à Dieu, mais je le sens.

23.

J'aime le cœur de Daniel, mais je n'aime pas son caractère.

Son cœur est enfantin, sensible, prêt aux larmes. C'est ce qu'il a de plus naturel — mais son caractère il l'a fait. Il l'a construit comme on construit un mur, avec de la volonté, de la force, des principes... avec des briques, du ciment, de la pierre.

Je n'aime pas ce qui est dur.

Quand Daniel me parle avec son caractère, je le déteste; je le regarde comme un homme qui frapperait la femme adultère. Quand il me parle avec son cœur, je l'aime... Je tends les mains vers lui, je lui dis avec mon silence : Venez contre ma vie.

Quelquefois il met sa fierté à ne pas me montrer son cœur. Parce qu'il m'est égal d'avoir tort, d'être tenue de côté, effacée, il dit que je ne n'ai pas de dignité.

Mais moi je crois qu'il y a deux dignités : celle qui vient de l'orgueil et celle qui vient de la conscience.

Jeudi 26.

Je pense trop à Daniel. Cela me tourmente et je ne comprends pas. Je ne l'aime pas et je songe à lui

constamment. Qu'est-ce que cela signifie? Egoïsme, Vanité qui sourit et dit : « Je puis éveiller la sensibilité de cet homme... Je puis éveiller *moi* la sensibilité de cet homme ». Comme cela fait hausser les épaules!

Je fais de vilains rêves. J'ai rêvé cette nuit que j'étais avec lui dans un jardin. Il me tenait dans ses bras, il soupirait, il m'embrassait. Je me suis éveillée en sursaut. Il y avait un grand clair de lune. J'ai vu Pierre qui dormait ; j'ai songé :

— Quelle femme suis-je pour faire de tels rêves?

Je me méprisais, j'ai souffert.

Pourtant il y a des choses dont on ne peut pas être responsable ?

Pierre, mon Pierre, me mépriserais-tu si tu connaissais mes pensées? Si je te disais : la nuit, tandis que tu dors tranquille, à mes côtés, je rêve qu'un homme est là, qu'il me tient dans ses bras; je l'embrasse. Ah! mon Pierre, je ne veux pas mentir. Je te dirai ce rêve. Je le lui ai dit. Il a ri. Tu n'es pas fâché? — Petite folle! — Il a ri, j'ai bien fait de lui dire ce rêve et qu'un jeune homme me tenait dans ses bras... Cependant, j'ai dit un jeune homme, je n'ai pas dit Daniel...

Le 28.

Je suis au jardin.

Le ciel tranquille avec ses nuages blancs est comme un bel étang couvert de cygnes; tout est paisible.

Mais dans cette paix quelque chose de guerrier résonne, s'ébranle, se met en marche...

Une fauvette chante.

Elle chante comme on pleure à chaudes larmes à

force d'abondance. On dirait qu'elle court et qu'elle crie à travers le ciel : Vite! vite! vite!

Cette branche de pommier, avec ses petites pommes pendantes et toutes dorées sur l'azur immobile, comme elle me fait signe de me dépêcher !

31 août.

En rangeant des papiers j'ai retrouvé dans un tiroir un petit portefeuille usé que je ne savais pas y être. Je l'ai reconnu, je l'ai ouvert. Il contenait une rose flétrie qui vient de mon premier bouquet de fiancée. Je me suis souvenue entièrement. Et je restais avec ce débris dans la main, et des larmes qui coulaient sur mes joues, et une profonde tristesse.

Pierre est entré, il m'a regardée avec surprise. Il m'a demandé :

— Que fais-tu là?

Je l'ai appelé près de moi :

— Pierre, viens ici?

Il est venu. Je l'ai pris par le cou.

— Regarde. C'est une rose que tu m'as donnée..., mon Pierre, mon mari, mon premier amour...

Je ne sais ce qu'il a compris; j'ai vu qu'il devenait grave. Il m'a pris les deux mains :

— Françoise, n'as-tu rien à me dire?

J'ai secoué la tête.

— Non, Pierre.

Il m'a crue à l'instant. On l'appelait; il a quitté la chambre.

Non, je n'ai rien à dire. Que dirais-je? Je cherche dans mon cœur et je ne vois qu'un grand désordre, une grande obscurité.

Je pleure parce que quelque chose est fini... parce que ce souvenir est tombé de ma vie, qu'il s'est détaché.

Tous les souvenirs ne sont pas des cadavres. Il y en a qui vivent, qui respirent, qui nous accompagnent. Mais il y en a d'autres qu'on n'ose plus chercher. Lorsque par hasard on les trouve, ils vous regardent avec ces yeux de reproche et de désespoir qu'on imagine aux morts et qui semblent dire : Pourquoi m'avez-vous laissé seul?

Ah! comme je pleure! comme j'ai du mal!

Ce vieux jardin où nous nous sommes aimés, mon Pierre, je m'en souviens. Il avait des pommiers, des lilas, des allées de cendre, quatre petits murs bas brodés de pêchers et de vigne, un vieux banc peint en vert où je m'appuyais contre toi, où tu m'as chanté la chanson de Freya, un soir qu'il faisait vaste et doux dans un beau ciel couvert de clair de lune.

Je me souviens que tu me berçais; tu disais :

« Vous êtes ma petite fille et je vous endors. Fermez les yeux ma petite fille. »

Moi, je songeais :

— Voici comme je dormirai contre lui tous les soirs de ma vie!

Je songeais cela; je tremblais de bonheur. C'était il y a cinq ans. Maintenant encore le ciel est vaste et doux, couvert de lune — mais je regarde ma vie sans plaisir. Je ne songe plus à rien. Je rêve, je cours et je dis précipitamment à mon cœur :

« Fais comme tu veux. »

Tous les beaux rêves légers je les ai perdus un à un. Maintenant je n'ai plus d'innocence. Il n'y a plus en moi que du désordre, de la fumée. Je ris, je chante, je pleure... Mon âme sans tache est toute

fanée, et parfois je songe comme en cet instant qu'il vaudrait mieux mourir.

Demain, cependant, ces pensées me seront étrangères... Demain quand le soleil aura fondu la nuit, quand le sapin ne sera plus sur le ciel un tombeau, mais un bel arbre vert et fort... Quand cette allée ne sera plus terrible, inanimée, glacée par la lune, mais vivante et rose... Demain je rirai, je prendrai la vie dans mes bras, sur mon cœur... Je rirai !

BLANCHE ROUSSEAU.

DÉMONES

I.

Féline.

La démone, cruelle et tentatrice gouge
aux lèvres en fureur, frémissantes, crispées,
de ses regards, perçants ainsi que des épées,
recherche les corps à meurtrir d'un baiser rouge.

Aux ongles, du sang — marque atroce aux mains
des désirs crochus s'acharnant aux reins —
et, jaunes, les dents sont crocs açèrés
à demi couverts par les coins serrés
de la bouche infâme aux cris de luxure.

Voluptueusement, elle étire son corps;
elle se cambre, avec de félines allures,
assouplit pour l'assaut ses membres qu'elle tord
et caresse sa croupe aux velours de la mousse.

La cruelle parfois lève le diadème
que, sur son front altier, forme sa toison rousse
et, narines au vent, tourne sa face blème
vers l'horizon maudit d'où l'Etre doit surgir.

O l'atroce et subtil triomphe de sa joie
lorsqu'aux confins d'Enfer, pour le rouge martyr
Il apparaît soumis, en suppliante proie!

D'un bond, ongles tendus, elle s'élance — puis,
de ses membres crispés elle enserre le mâle.
Du sang coule. Le rêve affolé s'est enfui
et les longs cris d'amour se changent en un râle.

II.

Chimère.

Indécise et flottante, elle montre, à nos heures
de fièvre où vit en nous un rêve génial,
l'impalpable contour de formes qui nous leurrent
en cachant à demi leur éclat idéal.

Nous la voulons complète — ô pauvres que nous
poètes impuissants, rêveurs de vanité, [sommes! —
ignorant que l'esprit misérable des hommes
ne peut figurer la suprême volupté.

En vain, aux soirs de veille, en l'obscur de nos âmes
nous torturons nos cœurs et nos tempes battant :
la Beauté seule peut, quand nous sculptons la Femme,
surgir des longs efforts des cerveaux et des sens.

Et si, donnant la vie à l'image créée
Nous entrouvrons ses yeux et sa bouche qui dort,
Et si nous animons le marbre de son corps,
Ce ne sera jamais la déesse rêvée...

Elle est d'Enfer et reste aux limites d'Enfer
et ne se montre qu'à celui qu'elle condamne
et qui — sous son regard magnétique et pervers —
est frappé de folie ou de l'amour qui damne.

Car lorsque la démone, au sortir de l'obscur,
apparaît tout à coup, lascive et violable,
étalant sa beauté d'où s'émane l'impur,
rêve réalisé, Chimère enfin palpable...

le poète n'est plus qu'un Etre au front livide
dont le rayon vibrant s'est éteint sous l'effort
et qui, rageusement et de l'Enfer avide
réclame, en blasphémant, l'étreinte de la mort!

III.

Celle qui chante.

Ses yeux sont verts, profonds comme les océans,
ses cheveux alourdis baignent leurs bandeaux lisses
dans le remous des eaux et leur casque d'argent
suit le rythme berceur de formes qui se hissent.

C'est un balancement, au clair profil des ondes
parmi les nénuphars, des impudiques voiles
dont les glauques reflets avec l'eau se confondent
mystérieusement sous les milliers d'étoiles.

Ils laissent deviner en leurs plis indécis
le corps souple, alangui...

Et chante la Sirène au delà des roseaux
la cadence de très étranges mélopées :
troublante cantilène égrenée en joyaux
et timides appels vers la rive où, damnée,
l'âme du grand vaincu bientôt s'en vient gémir.

Car le chant subjugueur infini de promesses
dans cette âme a semé l'infini des désirs !

L'Etre, assoiffé de paix, de douceurs, de caresses,
descend au flot trompeur où l'attend la perfide
et vers son corps mouvant, se livre au flot limpide...

Las ! le charme est rompu dès que les mains s'attou-
et le chant qui finit s'envole entre les bouches. [*chent*
Démone, triomphant, clâme son cri d'orgueil
et ses voiles menteurs ne sont plus qu'un linceul.

IV.

Fausse Vierge.

Ses longs cils abaissés, elle incline, mystique
sa tête virginale et ses cheveux épars
auréolent d'un nimbe étrange et séraphique
l'ovale pâle et doux du visage extatique.

L'on voit un peut de sang rose, sous le regard
mi-clos, fleurir à sa joue à peine saillante,
et ses lèvres, dormant un blême rève austère,
s'alanguissent ainsi que les fleurs défaillantes.

L'image évoque les très anciens reliquaires
et, dans l'éclat de son front large qui s'incline,
marbre très pur et frais comme les sources claires,
chante en son infini la candeur enfantine.

O bercement très lent, pudeur silencieuse
de cette âme de foi, de cette âme en repos,
Nirvanâh méprisant la vie impérieuse,
sommeil calme oublieux de l'éternel chaos!

L'Etre s'approche ému, bras tendus et mains jointes,
en murmurant des mots pleins de contrition,
l'esprit enivré du parfum des choses saintes
et les deux genoux prêts aux adorations...

Horreur! Voici, d'un coup, que les longs cils se lèvent,
vrillant soudain les traits d'une âpre volupté.
Le sang fleurit au front et la bouche qui crève
exhale de longs cris de sexe révolté.

L'auréole s'éteint : la tête soulevée
a les cheveux mêlés à l'âcreté du vice
et, du profond des yeux, empreints de maléfice,
viennent s'irradier des choses dépravées...

Mais ces yeux, ces cheveux, cette bouche et ce sang
s'exaspèrent de tant d'impudique mystère
que les mains en s'ouvrant, se tendent, fémissant,
et que les deux genoux s'en vont frapper la terre.

V.

VIPÈRE.

Front aminci, regards aigus, lèvres en pointes,
corps souple qui s'étire et se cambre et s'allonge,
mouvant son buste frêle enserré des mains jointes
éperdûment tendu vers le Désir qui ronge...

La tête soulevée et les seins redressés,
elle se coule emmi les fleurs ou les fourrures,
cherchant celui que ses regards vont fasciner
de leur éclat troublant aux effluves impures.

Traitreusement, sans bruit, en cachant les replis
du corps tentaculaire, elle s'en va, se glisse
avec des frôlements, près de l'Etre, soumis
victime sans défense, à l'infernal caprice.

En vain il se débat, se rebelle et se tord
sentant venir à lui la Femme qui serpente ;
en vain les bras levés veulent chasser la mort
et les yeux grands ouverts s'effarent d'épouvante :

Car la voici qui monte et monte et s'insinue
et tourne tout le long de la pauvre chair nue
et la moite tiédeur de l'enveloppement
vincule, en s'enroulant, et les bras et le souffle...

Elle la prend la chair, de sa chair se tordant,
de ses mains, ses cheveux et de ses membres souples
et la mord, au parcours, de ses baisers humides.

Et quand l'Etre, engourdi, sans force, cerveau vide,
abandonne son corps aux caresses perfides,
elle vient, la Vipère, à ses lèvres exsangues,
avec un sifflement, planter son coup de langue.

CHARLES GHEUDE.

DELPHINE FOUSSERET

(Suite.)

CHAPITRE IX.

On parla souvent de la promenade *Au Bon Repos*. Il y avait déjà près d'un mois que Henri Chambois était reparti pour Paris et les demoiselles Fousseret et leurs amies évoquaient encore dans leurs conversations et surtout dans leurs intimes pensées les moments joyeux de cette après-midi. Chacune, il est vrai, trouvait à se souvenir un plaisir différent; chacune entretenait un secret jaloux en son cœur.

Un matin, le facteur remit à Delphine une lettre timbrée de Dinant. L'écriture de l'adresse était inconnue et l'on avait, en grosses lettres appuyées, ajouté à côté du timbre le mot URGENT. Delphine s'étonna, s'inquiéta aussi immédiatement. Elle était à la fois impatiente et craintive d'ouvrir cette enveloppe. A peine ses yeux eurent-ils parcouru la page qu'elle contenait, Delphine se précipita à la cuisine, criant avant d'y entrer :

— Cécile! Cécile! Louis est malade. Il faut que je parte tout de suite.

La cadette pâlissait, incapable de formuler une idée :

— Louis?... Malade?..

Le spectacle de cette terreur douloureuse prostrant soudain sa sœur, lui arrachant aussitôt après des larmes cependant qu'elle s'effondrait sur une chaise, la tête perdue au point de ne pas questionner, de ne rien demander à propos de ce mal subit, de sa gravité, de la façon dont il leur était annoncé, rappela Delphine au calme. Elle comprit qu'il lui fallait avoir du caractère et de l'énergie pour deux, — une fois de plus.

— C'est l'aide qui m'écrit, dit-elle. Louis est au lit depuis hier ; il a une forte fièvre. Il faut quelqu'un auprès de lui sans retard. Tiens, lis la lettre. Je prendrai le train de dix heures vingt.

— Mon Dieu! Mon Dieu! se lamentait Cécile.

— Aussitôt arrivée je t'enverrai des nouvelles détaillées.

Puis, consultant le cadran de la haute horloge à caisse derrière la petite vitre ronde de laquelle passait et repassait, indolent et ponctuel, le disque de cuivre du balancier :

— J'ai deux heures devant moi, calcula Delphine à voix haute. C'est plus qu'il ne m'en faut pour me préparer. Je cours chez Henriette.

Et, en sortant de la cuisine, où elle laissait sa sœur sanglotante, Mlle Fousseret, bien que très bouleversée par la soudaineté de la nouvelle, l'inquiétude, le souci de son brusque départ tout à la fois, ajouta :

— Peut-être le docteur n'est-il pas encore sorti?...

Le voyage fut lent et triste. Jusqu'à Mézières, Delphine occupa sa pensée à se rappeler si elle n'avait oublié aucune recommandation à sa sœur, à se

répéter toutes les hypothèses que M. Donjeux avait faites, en la rassurant de son mieux, d'après les renseignements laconiques de la lettre reçue de Dinant. Car Delphine avait trouvé M. Donjeux chez lui et d'avoir pu lui confier son alarme et entendre ses paroles d'apaisement lui donnait plus de courage au moment de ce pénible voyage, de cette séparation peut-être longue!... A Mézières il fallut changer de train. A Givet une attente de près d'une heure permit à Mlle Fousseret de grignoter sans grand appétit quelques provisions emportées à la hâte. L'après-midi était très avancée déjà quand elle débarqua à Dinant. Elle dut se faire indiquer le chemin, traversa un grand pont sur la Meuse, tourna à droite, le long de l'eau, aperçut de loin l'enseigne, la vitrine avec les volumineux bocaux pleins d'eau rouge et d'eau bleue.

Louis était atteint d'une fièvre typhoïde qui, en peu de jours, prit une intensité alarmante. Delphine s'installa à son chevet, veilla avec une sollicitude touchante et énergique à la fois le cher enfant qui l'avait à peine reconnue dans son délire.

La chambre du malade communiquait avec celle où logeait sa sœur, réservant bien peu d'heures au sommeil durant les quinze jours que s'accrurent sans cesse les effervescences des symptômes. Pendant que Louis était assoupi, Delphine s'asseyait à la fenêtre et regardait, songeuse, l'eau du fleuve coulant paisible et verte. Sur l'autre rive, des maisons blanches s'alignaient au pied de la montagne boisée. Au sommet de celle-ci les constructions pittoresques d'une villa étageaient des toitures bizarres de tuiles rouges; un drapeau anglais apparaissait et disparaissait au hasard de ses ondulations entre les verdures.

La gare n'était pas loin non plus et Delphine

voyait arriver les cortèges d'étrangers, incessants en ce mois de bel été. Mêlés aux omnibus d'hôtels, aux brouettes des portefaix chargées de valises, ils passaient le pont, se répandaient en ville. Le dimanche, les bateaux amenaient de Namur des passagers en masses compactes et bruyantes. Des sociétés de fanfares défilaient au son de pas-redoublés époumonnés ; derrière la bannière de velours brodé d'or étalée sous un diadème de médailles tintinnabulantes, les musiciens soufflaient dans leurs cuivres avec plus d'ardeur que de mesure et, bras dessus dessous, des rangs de femmes et de jeunes gens les suivaient en chantant. Des autos poussiéreux se frayaient malaisément un chemin dans cette cohue en joie pavoisée de petits étendards tricolores arborés aux chapeaux, décorée de larges croix en « couques de Dinant » suspendues aux revers des habits ou dans les dentelles claires des corsages.

Sans cesse le flot déferlait sur le pont et Delphine en voyait le ressac aller et venir, bariolé, tapageur, infatigable, semblant porter de ci de là la grappe énorme des ballonnets en baudruche accrochés à une hampe et vers lesquels les enfants tendaient des mains impatientes.

Depuis une semaine qu'elle était arrivée, Mlle Fousseret n'était pas encore sortie. Chaque matin elle écrivait à sa sœur; les billets furent brefs les premiers jours, inquiets, alarmants, un peu plus rassurés selon la température, le délire ou le calme de la nuit précédente. Puis la matinée se passait en soins, en préparations de tous les bains froids que le médecin prescrivait, en toute l'attentive besogne de garde-malade et de maîtresse de maison à la fois qui ne veut d'autre aide que soi-même. L'après-midi généralement, Louis reposait. Delphine profitait de ces

moments pour descendre à la pharmacie, jeter un coup d'œil à la cuisine, puis remontait bien vite, prise de la peur constante d'un réveil, croyant à toute minute avoir entendu un soupir, un bruit, un appel.

Lorsque la période d'état des fièvres s'acheva et que le déclin amena peu à peu le jeune homme à sa convalescence, l'incessante sollicitude, la présence attentive de sa sœur purent se relâcher insensiblement. Delphine éprouva la curiosité de savoir ce qui se passait à Margut : Cécile, en quelques mots, ne lui avait jusque là parlé que d'elle-même et surtout du frérot en péril.

Les lettres devinrent plus bavardes.

Delphine écrivait :

« Tu ne me donnes guère de nouvelles de tous nos » amis ? Henriette s'est informée deux fois, depuis » que je suis à Dinant, de Louis et de moi-même ; » mais elle ne me dit rien d'elle ni de son frère. Les » vois-tu quelquefois ? C'est dans des circonstances » comme celles-ci que nous pouvons apprécier le » prix d'une sincère affection et le besoin d'amicales » relations. Jusqu'aujourd'hui l'état de notre pauvre » petit et les soins qu'il réclamait de moi jour et » nuit, ne m'ont certes pas laissé le loisir de beaucoup » penser ou me souvenir. Mais à présent, je t'avoue » que les heures parfois me semblent longues et que » je suis fort seule. Ah ! que nous voilà loin des pro- » menades à Villers, de l'après-midi *Au Bon Repos*. » Et cela ne date cependant que de quelques se- » maines !

» Sais-tu si Henri Chambois a donné signe de vie » depuis son retour à Paris ? Henriette ne te parle- » t-elle jamais de lui ? Ils m'ont paru ne pas trop se » déplaire : heureux enfants qui ressentent les pre-

» miers émois de l'amour frissonner en leurs cœurs !
» Pense donc, à ce propos, que notre Louis ap-
» proche de ses cinq lustres et que c'est un beau
» grand gaillard? Pas en ce moment, certes : il est
» bien maigre, bien pâle, bien faible. Mais je vais le
» ramener auprès de nous. Il achèvera l'été à Margut.
» Pourvu que ce soit bientôt! Il faut que nous fas-
» sions du docteur et de lui une paire d'amis. Le
» médecin d'ici parle de trois à quatre semaines avant
» de pouvoir entreprendre le voyage : cela me paraît
» interminable et Louis a l'air de se ragaillardir si
» vite. Demande donc à M. Donjeux ce qu'il en
» pense? Quel dommage que notre ami soit si loin;
» j'aurais tant de confiance dans ce qu'il ferait pour
» hâter la guérison du cher enfant! »

Quelques jours plus tard :

« Je suis sortie hier pour la première fois. C'est
» Louis qui l'a voulu. Et comme il va de mieux en
» mieux, je me suis décidée. Je t'ai déjà dit que notre
» voisine, une aimable mercière, est venue chaque
» jour, depuis le début de la maladie, prendre des
» nouvelles de Louis. C'est elle qui m'a entraînée.
» Elle m'a conduite au delà d'Anseremme, au bord
» de la Meuse. Il faisait un temps magnifique; beau-
» coup de monde flânait sur les routes. Dans les
» jardins des hôtels ou des villas, les joueurs de tennis
» s'en donnaient à cœur joie; dans des barques, sous
» leurs larges chapeaux de paille, des pêcheurs immo-
» biles surveillaient leurs flotteurs de liége. Et cepen-
» dant je n'ai pas eu de cette promenade le plaisir
» que tu pourrais croire. Avant tout j'étais harcelée
» par l'idée obstinée que Louis pouvait avoir besoin
» de moi. L'aide, qui a été bien dévoué depuis le
» premier jour, était là, je le savais. Je lui avais

» minutieusement détaillé notre itinéraire pour qu'il
» pût nous faire rejoindre à tout instant. N'importe,
» j'aspirais au moment du retour.

» Et puis de quoi pouvais-je parler avec l'étran-
» gère qui m'accompagnait? Des touristes, de la
» saison, de la ville qui est pittoresque, du pays qui
» est superbe? Mais tout cela me laissait, je l'avoue,
» indifférente. Est-ce l'état d'esprit attristé par la
» crainte et surtout par la solitude, ou bien est-ce
» l'habitude à laquelle mes yeux se sont faits? Tou-
» jours est-il que je donnerais volontiers ce fleuve aux
» claires eaux, aux berges vertes, ces montagnes
» escarpées, ces rocs gigantesques dont les pieds sont
» baignés par les petites vagues clapotantes, ces
» ravins profonds et ombreux, cette Lesse aux cas-
» cades écumantes, pour les plateaux ondulés de
» notre Ardenne, ses lointains horizons, sa solitude
» émouvante... Et je me rappellerai toute ma vie
» notre récent voyage à Florenville, telle autre flânerie
» dans les bois de Fromy ou le long de la Chiers
» indolente à travers les prés, tandis que je ne gar-
» derai qu'un vague et peu réjouissant souvenir de
» ma morne promenade d'hier ou de celles de demain
» et des autres jours. Car il faut savoir que la bonne
» femme veut me faire connaître — et admirer de
» force — tous les points de vue, tous les buts d'ex-
» cursion des environs. Comment refuser tant d'obli-
» geante bonne grâce? Je subirai l'ascension de la
» Citadelle, la visite des grottes, et les ruines de
» Crèvecœur, et le château de Walzin !...

» Ah! si encore vous étiez tous ici auprès de
» moi !... »

Et ce « tous » était un mensonge. Car à la vérité ce n'étaient ni Cécile, ni Mlle Chambois, ni Henriette

elle-même qui manquaient à Delphine. D'ailleurs n'eût-elle pas en ce cas dû écrire « toutes » et non pas « tous »? Il y avait du masculin dans la pensée de Mlle Fousseret comme il y en avait dans son style...

Et voilà pourquoi, n'ayant plus à s'abandonner à l'inquiétude, n'ayant plus à se livrer à d'incessantes besognes de surveillance, de préparations, de soins attentifs et minutieux, Delphine s'ennuyait.

Les soirées surtout lui paraissaient interminables. Elle n'avait guère de livres à lire; elle se lassait vite de toujours crocheter. La voisine, son mari rentré du bureau où il griffonnait jusqu'à six heures, ne venait plus lui tenir compagnie.

Delphine passait des heures nonchalantes, assise à la fenêtre ouverte. Louis, endormi très tôt, reposait dans la chambre voisine.

Il passait assez bien de monde sur le quai; comme il y faisait très noir, Mlle Fousseret ne distinguait que vaguement ces promeneurs flânant après leur dîner; elle entendait leurs voix, presque toujours rieuses, leurs propos amusés : c'étaient des couples la plupart du temps et Delphine, sans les comprendre, devinait leurs propos.

En ville, sur une place, une fanfare jouait des airs de danse, des fantaisies sur les opéras en vogue. Delphine entendait à la fois le bruit étouffé de cette musique et son écho, plus vibrant, que renvoyait la montagne, de l'autre côté du fleuve.

Sur l'eau, des barques glissaient; on les soupçonnait au clapotement cadencé des rames ou bien on voyait passer la guirlande de lanternes vénitiennes accrochées le long du bordage et dont les feux versaient des coulées mobiles vertes et rouges dans le fleuve. Et dans ces barques encore c'était de la gaîté qui s'épanouissait, des voix de femmes et de jeunes gens qui éclataient ou murmuraient.

Seule, à sa fenêtre obscure, auprès d'un convalescent endormi, Delphine était isolée et triste. Elle regardait passer les autres, joyeux et insouciants. Elle regardait aussi s'enfuir le train qui partait pour la France... Longtemps elle pouvait voir les trois disques rouges d'arrière mirés dans la Meuse; et il lui semblait que c'étaient trois reflets perdus qui couraient après les fanaux, s'acharnaient vainement à les rattraper.

Un dimanche, Mlle Fousseret reçut de sa sœur une lettre qui la rendit à la fois plus heureuse et plus mélancolique. La pauvre fille en était arrivée en effet à ce point d'énervement et de lassitude à la fois où la même impression, la même pensée provoquent en vous des sentiments absolument contradictoires mais très sincères. Si le nom de Victor Donjeux était écrit ou si une allusion seule était faite à son sujet, Delphine éprouvait simultanément une joie enfantine à connaître quelque chose du jeune homme et un chagrin douloureux à se sentir si loin de lui.

C'était une des premières fois que Cécile parlait d'une façon directe de M. Donjeux. Toute la journée Delphine fut énervée. C'était un des derniers dimanches de juillet; le grand soleil et des Fêtes annoncées depuis longtemps avaient amené dans la ville des cohues exubérantes. Le soir, un feu d'artifice tiré dans la montagne, en face du quai de Meuse, clôtura les réjouissances.

Louis était resté levé et, auprès de sa sœur, avait pu regarder la chatoyante féerie des jets de feu, des pluies d'or, des girations éperdues de lumières et de flammes. Il avait pris un plaisir d'enfant à suivre des yeux l'ascension brusque des fusées qui dressent pendant un instant des piliers minces et éblouissants, éphémères soutènements de la voûte sombre du ciel.

Il avait frémi aux détonations, aux fracas, aux sifflements de la poudre. Il s'était ébloui à l'embrasement de la montagne par moments prestigieusement éclairée, ses arbres découpant de fantastiques silhouettes dans les lueurs des flammes de Bengale. Enfin il avait, comme toute la foule massée sur le quai, devant lui, applaudi lorsque le « bouquet » déploya les splendeurs ignées de ses scintillantes et gigantesque floraisons.

Puis les musiques rentrèrent en ville, entraînant les bandes joyeuses. Delphine ferma la fenêtre, reconduisit son frère dans sa chambre, alluma la veilleuse pour la nuit, s'assura que tout était bien en place, embrassa « le petit » et, la porte close, revint à sa place, rouvrit les deux battants de la croisée.

Il n'y avait plus guère de monde et les bruits s'atténuaient. Un à un s'éteignaient les lampions dont les cordons dessinaient l'architecture du pont. Parfois une lanterne de papier s'enflammait à une fenêtre, tombait sur le pavé, flambait un instant. Petit à petit, ainsi, tous les feux moururent, quelques-uns, plus tenaces, brillant longtemps après les autres.

Mais Delphine alors s'aperçut que la fête cependant n'était pas finie, puisqu'au ciel aucune des étoiles n'était éteinte? Et elle aima bien plus cette énorme et lointaine illumination que celle, éphémère et mesquine, des girandoles et des lampions... Elle l'aima, cette fête éternelle du firmament nocturne, parce que tout le monde avec elle la pouvait admirer, pouvait en jouir. Et, à cette minute même, à cet instant précis où Delphine fixait du regard cette étincelante étoile, joyau clair d'une constellation magnifique, quels yeux bien chers ne regardaient peut-être pas aussi le même point brillant de l'espace?...

Les marins interrogent les astres. Pourquoi les

amants ne liraient-ils pas dans leurs dessins le sort de leur destinée comme les navigateurs y trouvent le guide de leur route?

Delphine ne détourna enfin ses yeux du champ tout fleuri du ciel que pour les porter sur une corbeille à ouvrages, négligemment déposée sur un guéridon, non loin d'elle. Sous un canevas à demi-brodé, des lettres s'empilaient, nombreuses, toutes pareilles. Elles étaient aisément visibles à la lumière de la lampe voisine. Mlle Fousseret se leva, vint s'asseoir à la petite table, prit une des lettres et la relut lentement. La dernière page tournée, Delphine tint longtemps la feuille dans sa main, sur ses genoux, et elle se reprit à songer. Puis elle relut une fois encore un passage :

« Tous les matins M. Donjeux entre lorsqu'il » revient de ses visites; il demande de tes nou- » velles... »

Et plus loin :

« D'après lui, Louis pourra bientôt se mettre en » route; il est impatient, comme nous toutes ici, de » vous voir arriver... »

Cette lettre de Cécile avait été reçue le matin même. Et sans tarder, Delphine avait interrogé le médecin traitant. Il voulait garder encore au moins quinze jours Louis dans sa chambre. Après cela, on commencerait par de petites sorties prudentes. Plus tard on verrait pour le départ?...

— Plus tard? avait demandé Delphine, étreinte visiblement par la peur de ce délai incertain.

— Soyons prudents, Mademoiselle, avait répondu le docteur. Songez que le voyage est long et qu'une rechute aurait les plus graves conséquences.

Que de jours allaient donc passer encore avant que Mlle Fousseret revît tout ce dont elle était tristement

séparée! Qu'allait devenir le jardinet si choyé, longtemps privé de ses soins? Quand connaîtrait-elle la fin du beau livre, si passionnant, qu'elle lisait au moment du brusque départ? Quand retrouverait-elle le piano qui lui a récemment donné une fringale de bémols et de doubles croches? Les gais propos, l'enjouement de Henriette lui faisaient défaut de plus en plus. Il n'était pas jusqu'à l'humeur sans cesse railleuse de Mme Donjeux ou les reproches alarmés de Cécile qui manquassent à l'exilée. Mais surtout un grand vide se creusait dans sa vie, un vide sur lequel sa pensée et son cœur, à tout instant, se penchaient avec des terreurs de vertige : Delphine ne voyait plus Victor Donjeux, il n'y avait dans les lettres qu'elle recevait que de rares et banales allusions à son propos. Et à présent, le rappel de son plus cher bonheur lui mettait plus de regret et de douleur à l'âme :

« Tous les matins, M. Donjeux demande de tes nouvelles... »

Tous les matins, Victor passe devant le jardinet, devant le kiosque de verdure qui abrita tant d'entretiens inoubliés. Et le kiosque sera vide longtemps encore, et le jardin sera désert.

Tous les matins, Victor s'informe d'elle, de son retour probablement? Et elle ne reviendra que dans des semaines...

Delphine éprouve en ce moment tout ce que l'amour sait, en un même objet, procurer d'amertume et de bonheur. Delphine est heureuse de se souvenir, de savoir et d'espérer; elle est infortunée d'attendre, d'être seule et incertaine.

Et Delphine aime ardemment. Elle aime depuis ce jour du dîner chez Donjeux; depuis ce voyage à Florenville; depuis ce retour par une belle nuit tiède comme celle de ce dimanche; depuis la divination

qu'elle eut de l'aveu demeuré sur les lèvres respectueuses et prudentes du jeune homme; depuis la promenade à Fromy au cours de laquelle tout fut mis en œuvre pour une constante amabilité, un incessant voisinage et la volonté de plaire...

Aujourd'hui de loin, de si loin, Victor se fait comprendre comme il s'est discrètement laissé deviner lorsqu'il était auprès d'elle. Que l'amour est ingénieux et que son silence même est éloquent!

Oh! oui, Delphine l'aime, ce passant rencontré dans le chemin désert, au crépuscule de sa jeunesse! Elle l'aime comme on doit aimer dans cette solitude et cette ombre : non pas d'une passion fougueuse, d'un élan qui doit la jeter, tout exaltée, aux bras du bien-aimé le premier jour où ils s'ouvriraient devant elle; mais l'affectueuse bonne fille est abandonnée à la suggestion d'un sentiment très doux mais profond, d'une tendresse immense; elle est la proie d'une adroite et sûre puissance, le jouet d'une illusion cruelle, mais irrésistible...

C'est aujourd'hui qu'elle est loin de Victor, que Mlle Fousseret comprend et analyse l'empire qu'il a pris sur elle. Jamais encore elle n'a eu la conscience, avec autant de franchise et de certitude, de son irrévocable amour. Elle se souvient avec plus de bonheur, parce qu'elle en est privée, du charme, de la caresse qu'il y a dans les mots, dans les regards, dans les serrements de mains du jeune homme; et ses oreilles, ses yeux, ses doigts souffrent de n'en être plus cajolés.

Jamais leurs lèvres n'ont encore prononcé des paroles de définitive confession sentimentale. Jamais Delphine n'a envisagé la possibilité d'un baiser échangé entre eux. Mais souvent elle s'est dit que dix ans d'âge qui les séparaient ne pouvaient empêcher

un mariage; elle a supputé que nul obstacle de naissance, d'attaches ou de fortunes ne se dressait entre eux; elle a maintes fois échafaudé des projets de vie heureuse et aimante et toujours il lui a semblé lire dans le regard, comprendre dans le langage, deviner à l'attitude de Victor qu'il devait se forger un identique et radieux rêve d'avenir.

Dans tout ce tableau souriant, une seule ombre provoquait un peu d'ennui, voire d'inquiétude. Delphine avait souvent été froissée et surtout attristée par les façons d'être de Mme Donjeux à son égard. Plus d'une fois la vieille dame ne s'était pas gênée pour critiquer, pour ridiculiser même tel avis, tel agissement, telle proposition de Delphine. En généralisant, elle allait jusqu'à tourner en risée ce qu'elle appelait les « manies des vieilles filles », puis spécifiait avec une courtoisie feinte qui n'était que plus ironiquement blessante :

— Je parle, bien entendu, de celles-là qui affectent de se rajeunir, de vivre à la façon d'un autre âge que le leur.

Et elle soulignait cette intentionnelle distinction par le témoignage d'une sympathie excessive, l'ostentation d'un éloge incessant à l'endroit de Cécile, de sa tranquillité un peu timide, de sa réserve et de son sage silence.

Victor fut plus indulgent envers les coquetteries de Delphine qu'il tint pour très innocentes, sa plaisante ardeur qu'il fut le premier à exciter. Il y vit une façon de gaîté sans malice et surtout estima qu'en les encourageant ou tout au moins les acceptant sans en rire ou sans les critiquer il atténuerait ce que la rigueur d'attitude et même de propos de sa mère pourrait un jour avoir de blessant.

Dans de la politesse et de la jovialité Delphine

soupçonna de la tendresse... Dans une complaisance aimable elle découvrit de l'amour... Elle s'imagina qu'entre Victor et elle-même s'établissait une connivence de tacite sympathie et d'identiques aspirations. Elle crut comprendre que le bien-aimé lui chanterait bientôt cette chanson d'amour dont elle se répétait à soi-même depuis des jours les couplets...

Et Delphine attendit, heureuse et aimante.

Mais ce que la rencontre quotidienne, les conversations, les rapprochements fréquents faisaient presque agréable par son allure de complicité discrète, la séparation prolongée le rendit insupportable. Delphine fut prise du désir nostalgique, irrésistible de revoir le docteur.

Allait-elle quitter Louis, retourner à Margut pendant un jour sous un prétexte quelconque? Elle ne se posa cette question que pour y répondre aussitôt fermement. Louis avait, convalescent, besoin d'autant de soins et d'attentions que malade. Elle accomplissait auprès de lui un devoir dont rien ne pourrait la distraire. Il fut très héroïque en ce moment pour Mlle Fousseret d'avoir la conscience de sacrifier son amour à son devoir; c'est dans de telles abnégations que notre cœur se fortifie...

Si elle n'allait pas à Margut, le seul moyen de voir M. Donjeux était de le faire venir à Dinant.

Le faire venir...

— Je lui écrirais tout simplement qu'*il faut* qu'il soit ici, je suis sûre qu'il partirait sans retard, se disait Delphine.

Et elle ajoutait, confiante :

— Il devinerait...

Puis son cœur cherchait des motifs d'excuse à son projet que sa raison trouvait bien un peu audacieux par moments.

— Il est certain qu'il doit désirer ardemment me revoir au plus tôt?... Il n'attend que ce mot peut-être pour avoir un prétexte à son voyage?...

Néanmoins Delphine comprit qu'il était sage de justifier, ne fût-ce qu'aux yeux de Mme Donjeux, l'appel subit du docteur. Il valait mieux aussi que la raison invoquée fût péremptoire et rendît urgent le départ. Aussi lorsque, très tard, enfin Delphine se coucha, elle avait combiné tout un plan. Les amoureux ont le secret de ces ruses à la fois ingénieuses et naïves.

Non seulement Victor viendrait, mais avec lui Cécile. Et, puisque Louis était incontestablement hors de tout danger et uniquement soumis à un régime de prudence et d'alimentation délicate, ce serait la sœur cadette qui resterait auprès de lui pendant les quelques jours de repos encore prescrits. Delphine prétexterait une immense lassitude, une crainte de devoir s'aliter à son tour après tant de veilles et une aussi longue réclusion dans un appartement de malade et elle retournerait à Margut avec M. Donjeux.

Non seulement elle exauçait son désir impatient; non seulement elle reprenait les chères habitudes de sa paisible existence vouée désormais à tous ses soucis d'amour; mais elle se ménageait cinq longues heures de tête-à-tête avec Victor, durant ce voyage dont elle se faisait à l'avance une fête bienheureuse et inespérée.

Le lundi matin, très tôt, elle écrivit à Cécile une lettre ambiguë où les alarmes et les assurances se contredisaient de ligne en ligne. On n'y pouvait pas lire la certitude de la prochaine guérison plus que la crainte d'une rechute.

Le soir, un billet laconique ne signala aucune amélioration.

Le lendemain matin, Delphine allait faire porter à la poste la dernière de ses trois lettres écrites à l'avance, lorsqu'il lui vint un scrupule. Elle s'en voulut de se servir de la santé de son frère pour aider à ses desseins amoureux. Elle s'en voulut d'inquiéter sa sœur par l'annonce, ainsi mensongère, d'un nouveau danger. Elle se représenta les larmes, le désespoir de Cécile à la réception de cette lettre qui l'appelait sans retard au chevet du malade, qui suppliait le docteur Donjeux de venir en consultation avec le médecin traitant. Delphine regretta sincèrement sa mauvaise et égoïste pensée et surtout que les précédentes lettres fussent parties jeter l'alarme dans le cœur de sa sœur et de ses amis.

Elle écrivit aussitôt une nouvelle lettre dans laquelle au lieu de signaler une fausse aggravation, elle donnait l'assurance d'un mieux sensible, d'une certitude que tout danger avait enfin disparu. Puis elle chercha à concilier son bon cœur et son désir fou de revoir Victor et ne trouva pas le moyen d'appeler celui-ci du moment que Louis n'était plus en péril.

Aussi déchira-t-elle sa deuxième lettre pour envoyer l'autre, se donnant une fois de plus l'excuse d'un mauvais prétexte :

— Quelle que soit la lettre que j'enverrais ce matin, Cécile ne serait pas tranquille. Autant la laisser venir. Sa joie sera d'autant plus grande de constater que tout ici est pour le mieux.

Delphine ne dit rien à son frère. Ce n'est que le soir qu'elle lui annonça la double arrivée, car un télégramme était venu lui apporter l'assurance que Victor Donjeux accompagnerait Cécile. Louis ne s'étonna pas de cette visite d'un ami qu'il savait en relations affectueuses avec ses sœurs : avait-il assez entendu parler de lui depuis quinze jours ! Mlle Fous-

seret prévint le médecin, quand il vint voir son client le mercredi matin, qu'un de ses confrères, qui était de leurs amis, allait accompagner Cécile.

— Il se fera certainement un grand plaisir de vous connaître, car il sait que vous avez sauvé mon frère, lui dit Delphine.

— Sauvé, sauvé... J'ai fait ce que j'ai pu, ce que j'ai dû plutôt... En tout cas, je serrerai volontiers la main de M. Donjeux : je reviendrai ce soir.

Toute la journée, Delphine fut plus joyeuse qu'à l'ordinaire. Elle s'occupa à préparer la réception, impatiente de l'heure qui n'avançait pas, incertaine aussi de ce qu'elle allait dire pour expliquer le revirement subit de l'état de son frère? Elle fit commander un dîner à l'hôtel, voulant que tout le monde fût réuni auprès de Louis, voulant surtout que Victor passât le plus d'instants possible avec eux avant de les quitter pour aller loger à la *Tête d'Or* où elle lui avait fait réserver une chambre.

Bien avant quatre heures enfin elle se trouva sur le quai de la gare. Elle avait rajeuni de soins et de coquetteries sa vieille figure fatiguée de tous les tracas, des larmes, des inquiétudes de ces derniers temps. Et comme il faisait très chaud, elle s'abritait sous un large parasol blanc qu'elle avait acheté le matin même.

Le train arriva, tout bruyant. Le regard de Delphine parcourut rapidement la ligne des portières où se penchaient des bustes, s'encadraient des visages curieux, se tendaient des mains impatientes. Delphine ne vit personne.

Puis, une fois les voyageurs descendus sur le quai, elle fut toute perdue dans le tumulte, emportée dans le courant de ces gens affairés qui se bousculaient, s'empressaient vers la sortie, s'appelaient, s'étrei-

gnaient autour d'elle. Elle ne reconnaissait aucun des visages chers attendus et se prenait à craindre déjà lorsqu'elle se sentit brusquement tirée par le bras. A peine s'était-elle retournée, déjà Cécile, toute en larmes, sans prononcer un mot, se pendait à son cou. Le docteur, le chapeau à la main, très grave, se tenait silencieux à côté d'elle.

Les effusions de sa sœur, ses sanglots, devant tout ce monde curieux qui leur jetait en passant un regard un peu narquois, gênèrent Delphine. D'autre part, Cécile s'était jetée si vivement dans ses bras que son chapeau de fleurs devait avoir perdu son correct équilibre? Les dentelles de son corsage allaient être fripées et pendant que durait l'accolade, Mlle Fousseret ne pouvait même pas tendre la main à Victor. Enfin elle se dégagea de l'étreinte éplorée, se tourna vers le jeune homme et allait le remercier d'être venu sans retard. Mais ce fut lui qui prit la parole :

— Mademoiselle Delphine, nous n'espérions pas vous trouver à la gare. Cela nous prouve au moins que le cher malade va mieux?

— Dieu merci, oui. Je crois que, cette fois, il est bien sauvé!

Cécile fut prise d'un nouvel accès de larmes : elle avait craint, après les lettres de sa sœur, de ne plus revoir peut-être le cher « petit » en vie!

Ils sortirent de la gare. Le docteur ne cessait de s'informer, se faisait expliquer la crise des derniers jours, cette subite et si brève recrudescence du mal. Il ne comprenait guère les détails fort vagues que lui donnait Mlle Fousseret. Ce dont il ne put douter, ce fut que l'apaisement était complet; il s'en étonna, comme de l'évident calme de Delphine, de son assurance si parfaite du départ de tout danger au lendemain des craintes terribles qu'elle avait conçues.

— Mon confrère est-il là? demanda M. Donjeux. Vais-je le voir tout de suite?

— Oh! non, il est venu ce matin; je lui ai annoncé votre arrivée.

— Et la consultation?

— Elle n'est plus nécessaire, heureusement, affirma Delphine. M. Varain passera ce soir : il tient à faire votre connaissance.

M. Donjeux n'y comprenait plus grand'chose. Et pour en finir avec ce sujet par trop attristant, Delphine s'informa d'autre part :

— Et Henriette? Et Mlle Chambois? Et Margut? Donnez-moi donc des nouvelles.

Toute égayée à présent, radieuse de toucher enfin au bonheur tant attendu, la bonne fille s'attardait, ne songeant même pas à conduire sa sœur impatiente auprès de Louis. Arrêtée sur le pont, elle montrait de loin la maison, la vitrine aux bocaux coloriés, la fenêtre où elle venait de passer tant d'heures de songerie; puis son bras tendu expliqua le paysage : ici la citadelle, là-bas le cône effilé de calcaire gris de la Roche Bayard; dans cette direction les Ruines de Crèvecœur. Elle commença le récit de la légende des Dames châtelaines; l'interrompit pour conter quelque histoire drôle de « copères » que sa voisine la mercière lui avait apprise : celle du brochet auquel on attacha un grelot destiné à le retrouver dans le fleuve quand l'occasion serait venue de faire de lui le régal d'un festin; celle des preux de Dinant partis guerroyer à Namur et revenus à la ville faire scier de la longueur d'une aune les bois de leurs lances parce que, trop hautes, celles-ci ne passaient point sous les portes de la cité ennemie; celle des « copères » faisant reculer la roche en l'entourant d'une corde de laine qui s'allonge et s'allonge et s'allonge sous leur effort...

Delphine ne tarissait pas, bavardait, riait, flânait, montrait, racontait, — immensément heureuse.

Au moment d'entrer dans la pharmacie, elle eut pour la première fois conscience de l'étonnement de Victor. Avant que celui-ci vît le convalescent, avant surtout qu'il parlât à son confrère, Mlle Fousseret estima convenable de donner une apparence de raison à sa conduite :

— Somme toute, dit-elle, je crois que c'est moi plutôt que Louis qui ai été ces jours-ci en proie à une crise? Le chagrin, l'isolement, la fatigue, tout cela m'a fait concevoir de sottes craintes. Pensez aux moments difficiles et douloureux que j'ai passés ici : bien souvent je me suis demandé si le médecin ne me cachait peut-être pas une affreuse vérité? Et, je vous l'avoue franchement, au lieu de me rassurer alors que Louis allait tout à fait bien, je me suis abandonnée à une peur sans motifs...

— Vous avez eu bien raison de nous appeler, certifia Victor. J'ai du reste pensé plus d'une fois à venir. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que j'ai craint que ma présence en tant que médecin vous fasse oublier mon arrivée à titre d'ami. Votre frère, aussi bien que vous-même, auriez pu vous en alarmer à tort.

— Merci, M. Donjeux. Et pardonnez-moi.

— Vous pardonner quoi?

Delphine ne lui répondit pas; mais, très sincère, très émue, elle lui dit encore :

— Je suis si heureuse aujourd'hui!...

Cécile, toujours à son impatience, se décida à demander :

— Si nous allions près de lui?

— Oui, dit Delphine. Et cela lui fera plus de plaisir de vous voir tous les deux que si vous étiez

venu seul, M. Donjeux. Il a tant de fois souhaité que sa sœur fût auprès de lui comme j'y étais !

Puis, se tournant encore, rougissante un peu, vers le docteur :

— Il vous connaît et vous estime déjà si bien, ajouta-t-elle.

Victor en riant protesta :

— Quels trop beaux mensonges lui avez-vous débités sur mon compte ?

— Des mensonges ? Mais vous méritez son affection et vous verrez qu'il ne vous la ménagera pas.

Cécile, n'y tenant plus, était entrée la première...

(A suivre.) PAUL ANDRÉ.

LES LIVRES

Edmond Jaloux : Le Jeune Homme au masque.

(Un vol. in-18 à fr. 3.50. Éd. du *Mercure de France.*

M. Edmond Jaloux est un exemple bien intéressant de la complexité mentale contemporaine. Qu'il soit à la fois égoïste et tendre, sensuel et détaché, poète et réaliste, ce n'est pas là ce qui m'a étonnée. Les trois quarts des jeunes gens modernes sont ainsi ; tous, moins l'héroïsme, sont le jeune homme au masque... moins l'héroïsme ! La véritable dualité de l'œuvre de M. Jaloux est dans son réalisme. Il semble ici que quelque chose de slave se mêle à l'élément latin. Tantôt M. Jaloux est Russe, tantôt il est Français, Russe dans le réalisme pathétique, et Français dans le réalisme sceptique ; cela engendre une espèce de mélancolie très particulière, affreusement angoissante. Supposez une fête travestie, où l'on échangerait dans le tournoiement de la valse, au son de musiques enchantées, la confidence d'atroces tristesses... ce qui n'empêche point la valse, la musique... et même le plaisir. Ceci est la question sentimentale. Si vous vous attachez uniquement à l'artiste, si vous le jugez dans la poésie, dans l'imagination, dans la solidité et la pureté du style, dans l'équilibre, le tact, le goût, dans la nervosité de la composition, ah ! M. Jaloux apparaît alors uniquement Français, et du sang le plus pur. Son roman net et élégant, fait d'une matière de choix, a, parmi tant d'autres, la tenue d'un gentilhomme de race, sachant ce qu'il doit à son nom et à sa naisance. Ne l'aimerait-on point qu'on serait encore forcé de l'estimer. Mais je l'ai aimé, je l'ai admiré entièrement.

Et d'abord, voici l'anecdote :

Un jeune homme, Roger de Cabre, sceptique et jouisseur encore

que tendre et délicat, a une sœur naturelle qu'il voudrait sauver d'un avenir de misère. Tous les deux appartiennent au même monde, ils ont grandi ensemble dans la plus affectueuse camaraderie. Lui est riche. Cependant la jeune fille ignorant les liens qui l'attachent à celui qu'elle croit être simplement un ami d'enfance, il ne peut point l'aider matériellement sans lui révéler ce secret : sa mère à elle, Germaine, bourgeoise honorable et dévote, a été la maîtresse de son père à lui Roger de Cabre. La délicatesse du jeune homme lui interdit une telle révélation. Donc, il abandonnera Germaine. Non. Roger de Cabre voit une issue : le suicide, qui lui permettra, sous un prétexte quelconque, de laisser sa fortune à sa soi-disant camarade... Il se tue.

Ce qui est émouvant, on le voit, c'est le point de conscience, c'est, jusqu'au sublime, la progression d'un sentiment chevaleresque dans une âme portée aux jouissances et à l'égoïsme. Voici une jeune conscience moderne d'une essence exceptionnellement noble. C'est ici qu'il faut s'arrêter. Cette délicatesse, si précieuse à Roger de Cabre qu'il aimera mieux mourir que d'y manquer, c'est l'endroit fragile et tendu de l'action sentimentale, et, en quelque façon, le centre de gravité de l'œuvre.

*
* *

R. de Cabre est le jeune homme qui cherche dans la vie une continuelle distraction à un insondable et naturel désenchantement. Il aime tout ce qui est savoureux à l'esprit et aux sens : les livres, les paysages, les jolies femmes, les bibelots rares, le luxe. Il a goûté à tout. Il est non point blasé, mais désillusionné, c'est-à-dire qu'il peut sans passion aimer encore ce qu'il connaît. C'est à proprement dire, et sans l'ombre de pédantisme, l'épicurien moderne, l'épicurien mélancolique qui se fait de sa mélancolie un plaisir capiteux. Au début du livre, tout semble plaisir. Et la première impression qu'on en a, malgré des lueurs d'inquiétude pareilles à des pâleurs soudaines, est une adorable comédie de boudoir où tout est combiné pour la jouissance des yeux et l'amusement de l'imagination. De jolies femmes et un homme d'esprit causent, autour d'un souper ou d'une tasse de thé, dans d'admirable parcs ou de moëlleux salons... Toilettes légères, visages de perle enchantés de mélancolie, bruits de musique et d'éventails, il semble qu'on voie s'animer un Watteau. Et l'imagination de M. Jaloux prête à l'illusion par ce qu'elle a de léger et de brillamment nuancé — poussière de soie,

éparpillée sur les êtres et les choses, et qui, sans les couvrir, les fait plus brillants et plus vifs. Il y a de cette poussière jusque dans l'âme des personnages, dans leurs conversations à la fois riantes et tragiques... Les femmes, surtout, en sont imprégnées ; à travers les boues de la vie, et jusqu'aux portes de la mort elles gardent un air d'apparat, un charme, presque débile, d'élégance et de poésie qui est, entre leurs mains, comme la traditionnelle guirlande de fleurs des pastels du XVIIIe siècle. M. Edmond Jaloux possède, à un point rare, le sens et la tendresse de la féminité. Il est lui-même un féminin. Sa faculté psychologique devient étonnante d'acuité dans le sensible et le sentimental... Il a le talent de choyer et de raffiner l'élégance jusqu'aux fragilités les plus transparentes et aux apparences les plus chimériques. Je ne connais point d'art offrant une combinaison plus égale et plus harmonieuse de l'artificiel et du naturel. Observez ces femmes au repos, supposez-les endormies, insensibilisées, et vous aurez d'adorables poupées, de coquettes créatures de luxe uniquement destinées à de délicates et voluptueuses jouissances. Mais que les poupées se mettent en mouvement, et l'on est étonné de la vie intense qu'elles recèlent. Je dirais du livre de M. Jaloux que c'est une tragédie pour marionnettes, si je ne craignais pas d'être mal comprise et de rapetisser aux yeux de ceux qui ne l'ont pas encore lue, une œuvre que ses seules qualités lyriques emportent déjà au rang le plus haut... Balancement incessant du petit au grand, du futile au sinistre, de la fleur au poison, de la fantaisie vaporeuse aux plus sombres réalités, ce roman déconcerte. C'est le mouvement perpétuel, la contradiction d'un visage dont on n'arrive pas à saisir s'il rit ou s'il pleure. Cela angoisse et cela tend les nerfs.

Mieux qu'une analyse détaillée de l'ensemble, la pénétration des figures féminines qui décorent l'œuvre de M. Jaloux nous éclairera sa personnalité. Elles sont trois, représentant trois degrés de conscience, trois aspects de sensibilité.

C'est d'abord Germaine de Cendrès — la fière, la virile Germaine — la seule qui nous apparaisse entièrement dépouillée de sensualité, ce qui communique à son beau visage une sorte d'auréole un peu solennelle — C'est, en contraste, et tout en bas, Jeanne de Heldemorte, la femme déchue, entraînée par l'ardeur d'une nature insatiable aux plus affreux désordres. Entre elles deux, c'est Madame Aigueperse — petite amoureuse souriante qui n'a pas encore eu d'amants, mais qui accepte des rendez-vous, s'approche et goûte à l'adultère sans se salir,

comme une délicate abeille. Cette figure de Madeleine Aigueperse est, des trois, la plus nuancée, la plus délicatement pénétrée. On sent que l'auteur l'a aimée particulièrement; il la pare de mille poësies... Elle résume ce qu'il y a dans la femme d'imprécis et de mélangé, de divin et de bas... perversité, appétit matériel s'exhalant en aspirations idéales, et l'on ne sait quoi de plus, indéfinissable, que je voudrais appeler « le sanglot de la femme »... Ecoutez-la parler dans le petit salon oblong où, charmante et énigmatique, elle écoute les propos galants de son ami... « Aimez-vous la musique, M. de Cabre ? Et elle lui raconte que, quand elle joue certains morceaux, il lui semble qu'elle a tout autour d'elle des amis inconnus qu'elle n'a jamais vus, à qui elle parle bas, qui la comprennent et qui lui répondent. Et elle ajoute : nous avons toutes un passé que nous cachons a tous, un passé de vie intérieure et secrète que nous ne racontons qu'à ces inconnus... Vous autres hommes vous êtes des robustes et vous nous comprenez mal, mais les femmes ont toutes quelque chose à oublier... » Et puis, le sanglot : Avez-vous couru dans du sable, M. de Cabre ? On met le pied dans une sorte de sol élastique où il s'enfonce et dont on a beaucoup de peine à le retirer... On a beau avoir de bonnes jambes et de l'ardeur, on se rompt les jarrets à cette course, on est obligé tôt ou tard d'aller très lentement... C'est notre histoire ça... Très jeunes nous nous sommes précipitées vers le sable, nous y avons couru tant que nous avons pu, et puis, à demi-brisées, nous nous y avançons à petits pas... A la fin on s'y traîne misérablement... Les unes veulent oublier qu'elles ont couru, et les autres qu'elles ont été contraintes de se ralentir... Cela dépend des caractères. « — Plus que Madeleine Aigueperse, c'est Jeanne de Heldemorte que ces paroles évoquent — Jeanne de Heldemorte étendue sur le misérable lit de hasard où elle vient d'expirer, dans la maison sordide d'une avorteuse. Peut-être, de tout ce livre, est-ce ici la page la plus intense — Quand est-elle morte ? demande Roger de Cabre. Et Germaine lui répond : Elle est morte bien des fois... Ici M. Jaloux atteint au génie d'un Dostoievsky ; cette pitié qu'on est convenu d'appeler « la pitié Russe » faite du sens de la fatalité et d'une sorte de tendresse infinie pour les faibles et les déchus, nous la sentons en lui. Jeanne de Heldemorte ne vous semble-t-elle pas un peu la sœur de la Nastasia, de « l'Idiot ? »

La mort de cette jeune femme me paraît être le point culminant du roman. C'est ici que se noue le drame. Maintenant le

masque tombe, non du visage de l'homme, mais du visage blême de la tragédie. Dès ce moment l'émotion de l'œuvre se tend, se ramasse et puis s'enlève prodigieusement et plane. Maintenant la fête est bien finie, le dehors s'efface, tout ce qui est extérieur se tait, se recule, écrasé, devant l'effroyable trombe intérieure qui se précipite avec un bruit de guerre — aux sérénades des violons succèdent le choc des armes, le cri des fauves, les trompettes éclatantes de l'héroïsme, un désordre affreux de regrets, de désirs vains, de volontés contradictoires, de sauvage résistance résorbé, peu à peu, dans un majestueux et merveilleux silence. Je ne connais rien d'émouvant comme cette ascension à travers les rires et les roses vers cette sinistre apothéose. C'est du grand pathétique.

Les symbolistes pourraient voir dans Jeanne de Heldemorte et Madeleine Aigueperse deux masques de Germaine de Cendrès, qui représenterait elle-même l'âme pure de Roger de Cabre. Mais tout est symbôle à qui s'y applique. Je ne suis pas de cette école. Je vois, dans *le jeune homme au masque*, un naturalisme affiné par la plus délicate sensibilité. Si les créatures de M. Jaloux ont de beaux visages, c'est qu'il les veut tels. Peut-être ainsi lui paraissent-ils plus significatifs. Il y a dans tout être humain une part de divinité douloureuse, que rien ne détruit entièrement. C'est cela que cherche M. Jaloux. C'est dans cette nacre et cet ivoire qu'il découpe ces fuyants et tendres profils, ces doux visages de femmes à peine distincts, caractérisés par des mots qui les suggèrent frissonnants et féeriques et tout environnés d'une atmosphère flétrie par la mélancolie et l'inquiétude. Qui donc a dit que ces apparences délicieuses cachaient une âme de boue? Je n'ai pas vu de boue, dans le livre de M. Jaloux, mais de la misérable humanité, de la pauvre faiblesse humaine vers quoi l'on se courbe en pleurant. Au surplus, il est une aristocratie d'esprit qui permet de tout regarder sans se souiller les yeux. Et M. Jaloux est un aristocrate. Non, les femmes qu'il nous montre — même la plus déchue — ne sont pas basses et salies par le vice, mais courbées et pâlies par la fatalité. Ce sont des sœurs humaines, qu'il regarde miséricordieusement, et dont il semble qu'il pourrait dire ce qu'il a dit des beaux portraits du Louvres :

« Ah! comme ils semblaient inexistants, tous ces contemporains agités, auprès de ces fines figures peintes derrière qui ne se cachaient qu'à peine le sourire de l'Immortalité! »

BLANCHE ROUSSEAU.

Théo Varlet : Notations, poèmes.

(Un vol. in-18 à fr. 3.50. — Édit. du *Beffroi*, à Lille.)

S'il me fallait désigner d'un trait l'empêchement le plus fréquent et comme l'ennemi personnel du poème, je n'hésiterais pas une seconde à incriminer la littérature : entendez par là cette particulière tournure d'esprit, cette sorte de déformation professionnelle par quoi certains écrivains se voient réduits à ne rien exprimer qui par son origine, son illustration ou sa raison d'être ne se ramène aux formes conventionnelles du répertoire littéraire. En politique, en art, dans la vie aussi, on peut dire que la littérature est partout déplorable parce qu'elle est l'école du mensonge et de la stérilité sentimentale. Nulle part, toutefois, elle n'entraîne d'aussi pernicieux effets qu'en poésie où le jeu ne vaut justement que par un parfait échange de sincérité entre le poète et son cœur. Voyez plutôt M. Théo Varlet ! Le cas chez lui est éloquent. Ce jeune homme, en effet, a tout ce qu'il faut pour être un lyrique. Il est sensible, nerveux, lettré à souhait, attentif au spectacle de l'existence et des formes ; il a de l'orthographe, le goût des images, le sens de l'exotisme ; on reconnaît en lui de surcroît cette odeur de sueur de la vie, si je puis dire, qui dénonce de loin son « immoraliste » : s'il n'arrive point à nous toucher pourtant, c'est bien parce que son œuvre est toute infectée du poison littéraire et qu'il ne peut rien exprimer de lui-même qui ne soit comme falsifié ou contrefait. J'ajouterai en passant, et pour ne plus y revenir. que son écriture bizarre y est bien aussi pour quelque chose, de même cette enfantine complication qui lui fait gonfler de mots saugrenus ses plus simples, ses plus naturelles inspirations. Mais tout se tient, et si Théo Varlet ne se livre jamais qu'indirectement, au travers d'un galimatias métaphysique qu'il faut du courage pour déblayer, c'est en vérité qu'il n'existe qu'aux dépens du Maître qui l'a informé, le plus redoutable, le plus subtil, le plus contagieux des poètes, ce ravissant fumiste de Laforgue !

Il n'est nullement question ici de pastiche : faire de la littérature en poésie, ce n'est pas recommencer quelqu'un, c'est tout au plus ne rien penser, ne rien faire que d'après les livres et les bonnes méthodes recommandées par ceux-ci. On n'imagine point entêtement plus dispendieux, car à ce compte, c'est le meilleur de soi-même qu'on galvaude !

Comment un Varlet pourrait-il formuler en termes appropriés

et personnels l'impression frémissante, la pensée variable et mobile que ses ressources d'imagination ne cessent de lui fournir, s'il lui faut tout ramener préalablement à l'atmosphère et à l'esprit d'une façon d'être livresque? Le poème dès lors a beau procéder d'une émotion, puiser sa force et sa sève aux artères pleines du cœur, c'est en vain; il ne peut ni « sortir » ni « porter » : une déviation invincible en arrête l'élan ou le répand, inutile, parmi les sables arides de la phraséologie. Il n'est guère besoin de citer d'exemple. Le meilleur poème des *Notations*, le pire aussi, nous pourraient indistinctement livrer quelque trace de cette étrange et complexe infirmité. Tenez pour certain, du reste, qu'on y rencontrerait également ce sens du sujet et ce foisonnement dans le choix qui font que malgré tout on peut avoir foi dans l'avenir de Théo Varlet. Son tort, à tout prendre, c'est le luxe de bien d'autres : il est féru de littérature : mais qui donc n'a jamais aimé une bagasse?

André Ruyters.

Fierens-Gevaert : La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres.

(Un vol. in-8 ill. à 12 fr., Ed. Van Oest, Bruxelles.)

En une langue pure et harmonieuse, M. Fierens-Gevaert décrit la *Renaissance septentrionale* ; de l'ensemble des travaux publiés jusqu'à lui sur les anciens artistes de notre pays, il a retiré l'essence d'un ouvrage remarquable dans lequel revivent avec intensité « les premiers maîtres des Flandres, » comme dit lui-même l'auteur dans le sous-titre de son volume. Beaucoup d'essais ont été consacrés aux pionniers de notre sculpture et de notre peinture nationales; leurs œuvres ont engendré des esquisses plus ou moins considérables, des essais d'ensemble très doctes et des monographies fouillées, à telles enseignes que le romancier du *Tocsin* a pu dresser de son sujet une bibliographie comprenant cent douze numéros... M. Fierens-Gevaert a lu tous ces travaux laborieux et patients, dus parfois à des archéologues secs et froids dont l'enthousiasme esthétique est une des moindres vertus, mais qui savent, avec une haute et impérieuse compétence, mettre en valeur un document, une archive. Il y a trouvé des idées originales et des opinions qu'il a fait siennes souvent; il y a trouvé aussi les renseignements historiques nécessaires, ce qui lui a permis de ne point perdre de temps en recourant aux

sources. Et, grâce à son talent de critique avisé, grâce à son clair jugement d'artiste indépendant, il a édifié un monument véritablement personnel à la gloire impérissable de ceux qui posèrent les premiers jalons de l'art naturaliste dans nos provinces.

Je sais qu'il est des gens ombrageux qui réprouvent ce procédé, qui estiment que le travail de M. Fierens-Gevaert est trop spéculatif et qu'il n'est point absolument conforme à l'esprit scientifique... Il y a notamment chez nous une petite chapelle où pontifient de jeunes docteurs en histoire, espèces de coupeurs de tumuli en quatre, dont les uns ont consacré des brochures austères à un tesson de poterie romaine et les autres des brochures sérieuses à un fer de lance franc, chapelle où on oppose un ostracisme aigu à tout ce qui n'est point conforme à leurs idées, c'est-à-dire à leur méthode. Sous prétexte de méthode, il est, selon eux, indispensable, dès l'abord, d'être froid et ennuyeux ; et ils considéreront comme inexistant un travail important et de valeur indéniable où ils auront trouvé une inexactitude de date, une légère erreur d'interprétation de texte, une répétition excusable. Nous nous demandons ce que c'est qu'une méthode? Chacun n'a-t-il pas la sienne! C'est question de sentiment et de tempérament. Et précisément le tempérament enthousiaste de M. Fierens-Gevaert l'a noblement inspiré, puisqu'il nous offre un livre admirable et ému, à la fois savoureux et savant; il prouve que l'art et l'archéologie peuvent s'accorder et en se mariant créer de superbes produits. S'il est une méthode excellente, nul ne l'est davantage que celle-là, bien qu'on en puisse penser...

M. Fierens-Gevaert remonte, comme on l'a fait en ce qui concerne la Renaissance italienne, au XIVe siècle pour prendre l'art flamand à ses origines. Une évolution capitale se manifeste au milieu de ce siècle : Le réalisme, insensiblement, se substitue à l'idéalisme de la période romane et des premiers temps gothiques. « Les maîtres septentrionaux apportèrent à l'art la jeunesse attendue; » non imprégnés, ainsi que les peuples du Midi, de la tradition antique, ils s'isolèrent dans des recherches personnelles qui dotèrent l'école flamande d'une diversité remarquable. Ces principes originaux, nés donc au XIVe siècle, se répandirent en Europe au début du siècle suivant. Cette coïncidence de dates fait que l'on considère le mouvement artistique occidental d'alors comme une conquête du *quattrocento* italien. Cet art réaliste surgi de notre sol est dû aux recherches, aux efforts, à la vision des artistes belges, nés sur le territoire belge, flamands, wallons,

voire hollandais. La critique française ne connaît que les artistes *flamands*, qu'ils aient vu le jour à Bruges ou à Liége... Il y a une louable tendance à corriger cette confusion. Pourtant, nous nous souvenons de l'impardonnable ignorance géographique dont faisait preuve naguère un distingué journaliste parisien qui, s'occupant de Constantin Meunier, et rappelant qu'il avait été nommé jadis directeur de l'Académie de Louvain, imprimait sans s'esclaffer que le maître, quittant la vie active de la capitale, « s'exilait volontairement pour aller vivre là-bas parmi les mineurs. » Celui-là enchérissait sur l'erreur de Jean Lorrain, lequel avait vu des charbonnages aux portes de Bruxelles...

Mais revenons à l'objet de cet article. Nous disions que la Renaissance septentrionale est due à des artistes flamands dont les pères, les maîtres romans, avaient été des idéalistes, contrairement à l'avis de Mgr Dehaisnes et de ceux qui partagent ses doctrines. Pourtant, c'est en France que cette renaissance se manifeste en premier lieu et porte ses fruits initiaux : cela semble tout naturel quand on sait que les Valois avaient attiré à leur Cour tout ce qui excellait dans les arts à l'étranger, et particulièrement dans nos provinces. L'antique Lutèce était le centre intellectuel de l'Europe. Créé en France par nos compatriotes, le mouvement réaliste en Belgique est en retard de cinquante ans sur celui de nos voisins du sud; quoi de surprenant à cela, puisque les meilleurs de nos « imagiers » étaient allés travailler à Paris et à Dijon et furent les vrais précurseurs du mouvement. Cet art « créa tout d'abord le portrait, puis des corps réels et des draperies vivantes. » Et M. Fierens-Gevaert explique avec netteté comment l'art réaliste fut un reflet et une conséquence de la richesse positive et du luxe somptueux de nos communes.

Dans son deuxième chapitre, en grande partie consacré à Melchior Broederlam, l'auteur examine l'œuvre des peintres qui travaillèrent au XIVe siècle et introduisirent le réalisme dans leur domaine, tandis que les sculpteurs le faisaient entrer dans la statuaire. Chose curieuse, il ne signale qu'un artiste brabançon, Jean de Woluwe, qu'il se contente d'ailleurs de citer. M. Fierens-Gevaert, qui a recueilli avec soin les moindres détails sur les rares maîtres de ces temps reculés, aurait pu, puisqu'il a lu Alexandre Pinchar, nous donner des renseignements plus circonstanciés; il eût pu nous entretenir des manuscrits que Jean de Woluwe enlumina et du diptyque qu'il exécuta notamment pour la chapelle de Jeanne et Wenceslas. Le jeune professeur nous permettra de lui signaler une autre lacune; pourquoi, alors

qu'il regrette la pénurie extrême de renseignements sur les maîtres de la seconde moitié du XIVe siècle, omet-il le nom de deux peintres de cette époque? Leurs ouvrages, pas plus que ceux de Jean de Woluwe, ne sont arrivés jusqu'à nous; mais tous deux ont dû jouer un rôle important dans l'évolution réaliste. Ces deux peintres sont des moines de Groenendael, un des principaux foyers intellectuels du moyen âge.

Le premier est Jean Spiegel, de Cureghem, qu'on appelait le Miroir Vivant, « car la grâce divine rayonnait sur son visage. » Sanderus nous dit qu'il excellait dans l'enluminure. Il représentait surtout le crucifiement du Christ, le portrait de la Vierge et composait des scènes où il figurait des saints. Sa couleur était harmonieuse et ses personnages pleins de sentiment. Cet artiste mourut vers 1358. Son contemporain, Thieri ou Theodoric van den Berghe, de Lombeek-Sainte-Catherine, est mort, assez vieux, le 20 mai 1420; lui aussi s'adonna complètement à l'enluminure des missels et des psautiers. Nous reconnaissons volontiers que cette lacune est insignifiante dans l'ouvrage de M. Fierens-Gevaerts, mais n'y a-t-il pas lieu de nous enorgueillir de savoir que trois artistes brabançons, au lieu d'un seul, ont pu aider à la rupture des conventions idéalistes? Ces conventions idéalistes étaient déjà anciennes à cette époque, aussi bien dans la sculpture que dans la peinture. Le baron Jacques Le Roy ne nous apprend-il pas, en son *Théâtre Sacré*, que l'on admirait autrefois, dans l'église abbatiale d'Aywiers, au Brabant-Wallon, devant le grand autel, deux hautes tombes en marbre ornées de « figures habillées à l'antique? » Ces tombes, contenant les restes d'une châtelaine et d'un châtelain de Bruxelles, dataient de 1200 et de 1298. C'est là un argument de plus en faveur de la thèse de M. Fierens-Gevaert.

Celui-ci, après ses considérations sur les précurseurs, aborde l'étude de l'école de Dijon et consacre à Claes Huter des lignes pleines de compréhension et de lyrisme; il dit la vision naturiste de cet artiste prodigieux qui dota la Chartreuse de Champmol d'un portail d'une intensité de vie profonde. Son prédécesseur Jean de Merville, et son héritier et neveu, Claes Van de Werwe, sont l'objet d'un examen non moins pénétrant et qui met en pleine et définitive lumière le rôle de chacun de ces statuaires de génie. Ce ne sont pas seulement des pages de critique, ce sont des pages d'un art élevé que des ouvrages comme le Puits des Prophètes et les Tombeaux de Philippe le Hardi et Jean Sans Peur inspirent à l'écrivain émerveillé. On dirait qu'il a peine à

quitter la ville chère aux ducs de Bourgogne, berceau de la sculpture réaliste, pour revenir en Belgique, après avoir esquissé le rôle des peintres dijonais : Jean de Baumetz, Jean Malonel et Henri Bellechose.

De nouvelles étapes : Jacques Coene, Jacquemart de Hesdin, les frères de Limbourg, mènent l'auteur à Gand, où rayonne le pur génie de l'art flamand à son apogée. « Une race qui donnait de tels gages à la beauté méritait de voir grandir sur son propre sol la plus pure et la plus éclatante des gloires : celle des frères Van Eyck. » Avec une érudition vive et un goût délicat, M. Fierens-Gevaert retrace la vie, en diverses phases si obscures, voire énigmatique, des membres de cette illustre famille; il tâche, de manière judicieuse, de définir quelles sont les œuvres dues à Hubert et celles qu'aurait exécutées Jean. Il étudie leurs tempéraments divers, leurs qualités particulières, leur vision personnelle, et caractérise avec autorité leur talent à chacun. Puis, suprêmes pages de ce beau volume, il essaie de découvrir, par un subtile et méticuleux examen, par une étude raisonnée du chef-d'œuvre immortel des deux frères, de savoir quelle fut la part de l'ainé et du cadet dans la réalisation du *Retable de l'Agneau*. Ce polyptyque incomparable, dont M. Fierens-Gevaert nous retrace l'histoire et le dénombrement à jamais regrettable, arrache à l'auteur des cris d'une admiration qui trouveront leur écho au fond des cœurs de tous ceux que la Beauté sait émouvoir et que l'art sait transporter.

Le livre s'achève comme un hymne, aux accents imprégnés de ferveur : « Et c'est ainsi qu'à travers la résurrection d'une époque, le Retable de l'Agneau nous découvre la face de Dieu ; et c'est ainsi que l'Art, avec le concours de la Foi, fait descendre le Ciel sur la Terre. » On sent que M. Fierens-Gevaert est catholique. Il ne l'a pas toujours été ; son catholisisme est même de date récente. Mais il faut lui savoir gré de cette ardeur de néophite qui faisait tout naturellement de lui le critique le plus à même de parler avec le lyrisme indispensable de la plus belle œuvre picturale chrétienne dont se glorifie notre école à travers les âges. Et il faut féliciter le distingué professeur à l'Université de Liége d'avoir reconstitué avec une science raisonnée et une pénétration intime, l'histoire de notre art avant le XVIe siècle. Il n'y aurait, sans doute, qu'un léger reproche à lui faire : Peut-être l'enthousiasme de l'auteur l'incite-t-il à donner une place excessive aux artistes flamands de la fin du moyen âge dans l'évolution subséquente des arts majeurs. Il est vrai que « la

beauté moderne est sortie des principes inaugurés par les maîtres du Nord, » mais l'affirmation chez M. Fierens-Gevaert nous semble trop absolue. N'oublions pas de constater, en terminant cet article, que *la Renaissance septentrionale* a été luxueusement éditée par la Librairie Nationale d'art et d'histoire (G. Van Oest et Cie, à Bruxelles), et que le volume est illustré de 24 planches hors texte et de 82 gravures dans le texte, toutes reproductions qui aident le lecteur à suivre dans ses analyses le brillant essayiste qu'est M. Fierens-Gevaert.

SANDER PIERRON.

Émile Dony : REGARDONS, ÉTUDIONS NOS ŒUVRES D'ART.

(Un vol. in-8o, à 3 fr., chez Wesmael-Charlier, à Namur.)

Naguère j'ai eu l'occasion, ici même, de dire en passant quelques mots relativement à la question de l'éducation esthétique. Il semble que ce sujet sollicite, à l'heure qu'il est, toutes les attentions. On reconnaît que la formation du goût est le complément naturel et nécessaire de la culture intellectuelle et morale de la jeunesse, ou, plutôt, on le savait à suffisance ; mais voilà qu'on s'occupe de donner la sanction de la pratique au principe admis.

Oui certes, l'école, par quelque moyen que ce soit, devra s'ouvrir à un enseignement capable de faire en sorte que les hommes soient généralement plus aptes à goûter les beautés de la nature et à jouir des chefs-d'œuvre de l'art. En effet, l'aptitude à l'émotion esthétique est instinctive en notre être, et elle a le droit de s'exercer comme nos autres facultés. Mais il y a plus, cette disposition qui nous est propre, est susceptible d'éducation; elle peut gagner et se développer à être soumise à une discipline bien entendue.

Ce sont ces idées et quelques autres de moindre importance qui ont inspiré les fondateurs de la société : *L'Art à l'école et au foyer*, dont le manifeste vient d'être lancé, en même temps que le premier fascicule d'un *Bulletin mensuel*. Un certain nombre de professeurs, d'amateurs d'art, d'éditeurs, se sont groupés, sous ce titre, pour aviser aux moyens d'assurer l'éveil heureux du goût artistique chez les générations qui montent. « Les cours littéraires, selon eux, devraient avoir une tendance plutôt esthétique que trop systématique et pédantesque; les maîtres de langues modernes ne devraient se servir, dans leur enseigne-

ment intuitif, que de tableaux d'une exécution irréprochable; aux leçons d'histoire, de géographie, de langues anciennes, il faudrait faire une place prépondérante à l'exhibition de scènes et de paysages pouvant contribuer à la formation du goût des élèves; les professeurs de sciences naturelles rendraient la jeunesse attentive aux merveilles de la création; leurs collègues chargés du cours de dessin l'habitueraient à en reproduire les formes et les couleurs. Enfin, on multiplierait les occasions de donner au jeune âge des impressions de beauté, par l'organisation d'excursions, de représentations littéraires, de concerts, de conférences, de visites de musées; on tâcherait aussi d'arriver à mettre dans toutes les classes des images artistiques, qui voileraient la froide nudité des murs et rendraient le séjour à l'école plus agréable à l'enfant. » Ce sont là d'excellentes intentions. La société (1) se propose par ailleurs de se procurer toutes les reproductions des collections artistiques, qu'elle prêtera à ses membres, ou qu'elle leur fournira dans des conditions avantageuses; elle sera à même de donner foule de renseignements utiles, et travaillera à dresser une bibliographie raisonnée de l'art à l'école et au foyer. Voilà de belles promesses qui seront tenues, il faut l'espérer.

Avec l'outillage il faut encore la méthode.

Il ne s'agit pas, on l'a déjà bien compris, d'ajouter une nouvelle branche aux programmes déjà si touffus des études, à quelque degré qu'on les prenne. Mais la culture esthétique se bornera à constituer un souffle vivifiant qui se fera sentir dans tout l'enseignement.

Susciter d'abord et perfectionner ensuite « le bon jugement de l'œil », voilà en quoi consistera la première initiation à l'art. Bientôt naîtra, avec le plaisir esthétique, le désir ardent de s'instruire et de savoir, pour mieux le goûter.

Cependant l'enfant, si on l'abandonne à lui-même, observera souvent imparfaitement; ses jugements, s'il en porte, ne seront plus d'une fois ni motivés, ni raisonnés. Il a besoin d'une aide autorisée et sympathique.

C'est ici surtout que la tâche du maître exige un tact sûr, un doigté habile. Les impressions produites, soit par la vue d'une scène de la nature, soit par celle d'une œuvre d'art, gagnent en intensité par l'échange, la communication qu'en font deux ou plusieurs individus réunis. C'est précisément cet

(1) Secrétariat: chaussée de Namur, 165, à Héverlé-Louvain.

échange d'impressions que le professeur provoquera entre ses élèves. Il lui appartiendra de régler, d'ordonner ce commentaire parlé, où son expérience et ses connaissances suppléeront à l'irréflexion et aux ignorances de ses disciples.

Je suis bel et bien convaincu que la méthode socratique est la seule bonne, ici. L'analyse complète de ce qui fait l'objet de la leçon doit être faite *par les élèves*, stimulés, contrôlés, encouragés, mais sans qu'aucun dogmatisme les retienne jamais dans ses lisières. Donc, point d'exposé continu, point de prédication...

Aussi, j'étais plein de défiance, je l'avoue, à l'égard du livre que M. Emile Dony vient de nous donner : *Regardons, étudions nos œuvres d'art*. Le sous-titre surtout : *Premier commentaire esthétique*, m'intriguait et m'inquiétait. L'auteur a choisi une dizaine d'œuvres artistiques ; il en détaille le contenu « comme un père le ferait avec ses enfants, et pour eux, dans le foyer familial... » Il a voulu « indiquer aux maitres hésitants la voie à suivre dans la tâche si délicate et si malaisée de la première initiation artistique »... Donc, son ouvrage a surtout pour but de documenter le professeur, de lui montrer par des exemples comment il pourrait éveiller chez l'enfant les facultés d'observation et de sentiment. Voilà qui lève tous nos scrupules. Aussi bien, les pages de M. Dony sont pleines de faits, de renseignements puisés aux bonnes sources. C'est consciencieux de simplicité, de clarté et c'est souvent alerte et vivant : on voit le tableau ou le monument, dont il s'agit de suggérer la réalité, et quatorze reproductions phototypiques par H. Bertels (hors texte) illustrent suffisamment ce manuel d'une espèce nouvelle.

Il me semble que M. Dony s'est surtout proposé d'être un « entraîneur » (qu'il me pardonne l'expression) et, comme tel, il a réussi, je n'en doute pas.

Toutefois je ne crois pas qu'il faille souhaiter beaucoup de travaux de ce genre. Ce n'est pas à mâcher la besogne que doivent viser ceux qui, comme M. Dony, sont déjà « avertis » — mais seulement à la préparer de loin, à la faciliter. De sûres bibliographies, des collections où seraient intelligemment groupées de bonnes reproductions des œuvres d'art, des plans d'excursions esthétiques vers nos sites les plus enchanteurs : voilà qui viendrait fort à point ! Et qui donc songera aussi à chercher les meilleurs moyens d'éveiller chez l'écolier l'émotivité musicale ?...

Car nous ne saurions faire de trop belles âmes à la jeunesse,

si nous voulons élever peu à peu la mentalité belge au-dessus d'un utilitarisme qui absorbe encore presque toutes nos énergies.

ARTHUR DAXHELET.

Camille Huysmans, Louis de Brouckère et **Louis Bertrand :** 75 ANNÉES DE DOMINATION BOURGEOISE 1830-1905, ESSAIS ÉDITÉS PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL DU PARTI OUVRIER BELGE.

(Gand, Volksdrukkerij, 1905. In-16.)

Le triple pamphlet édité par le Parti ouvrier belge fait contraste avec l'offrande de M. Frank. On s'est refusé à célébrer par des fêtes soixante-quinze ans d'indépendance : il n'y a pas d'indépendance en Belgique pour les ouvriers. Ce sont des esclaves, de la chair à profit. Après les dominations espagnole, autrichienne, française, hollandaise, il y a la domination bourgeoise, et le bourgeois, c'est pis qu'un étranger, c'est le maître, c'est « l'ennemi qui n'a pas désarmé ». Libre à la Belgique « officielle » de se réjouir, la Belgique ouvrière s'abstient et proteste. Aussi, pendant les banquets, elle va faire passer aux convives, le « revers » de la médaille. M. C. Huysmans, un flamingant, s'est chargé de faire le récit véridique de la Révolution (1). Naturellement le régime hollandais valait mieux que celui qui l'a remplacé, Les bourgeois qui ont joué les premiers rôles à la révolution sont des pleutres, des incapables et des fourbes. Il s'est fait que la grande majorité des glorieux morts du Parc sont des prolétaires, donc les bourgeois ont, encore une fois, tiré profit du sang ouvrier. Le régime électoral a consacré la victoire bourgeoise et l'asservissement du peuple. Ainsi pour caractériser notre patrie, l'auteur ne trouve rien de mieux que de reproduire un document du Conseil général de la première Internationale (1869) se terminant par ces mots : « Vous cesserez de vous étonner que dans ce pays le sabre, la baïonnette et le fusil fonctionnent légitimement et régulièrement comme des machines pour baisser les salaires et élever les profits ». M. Louis de Brouckère a pris pour tâche de peindre la misère intellectuelle en Belgique de 1830 à 1905. Ici, ce n'est plus le ton de

(1) Sa source principale a été un livre de M. Josson caractérisé de la façon suivante, par M. E. Hubert dans les *Jahresberichte für Geschichtswissenschaft* de 1904, III, 147 « il témoigne d'une ignorance stupéfiante, jointe à la méconnaissance absolue des règles de la critique. »

l'ironie qui domine, c'est l'indignation, qui va, je dois le dire, parfois jusqu'à l'éloquence. L'argument fondamental est juste : le défaut de législation protectrice du travail est une des causes principales de l'ignorance en Belgique. Mais pour M. de Brouckère, c'est là le résultat d'une entente concertée entre les bourgeois de tous les partis, et il ne veut pas admettre qu'il y eût jamais des bourgeois voulant sincèrement l'instruction du peuple. Pendant cent trente pages, c'est le cri de haine qui appelle à la vengeance, c'est la négation de toute espèce de bonne volonté chez les autres. Toutes les améliorations et les réformes obtenues, sont venues de la contrainte exercée par les ouvriers ! On pousse au noir tous les abus, et on recueille et accueille les temoignages les plus invraisemblables. Quant à M. Louis Bertrand, il a aligné bon nombre de chiffres pour démontrer que les riches deviennent toujours plus riches. Il n'a pas osé soutenir, comme on le faisait jadis dans son parti, que les pauvres deviennent toujours plus pauvres, mais il s'est attaché à réduire au minimum la hausse încontestable du salaire.

Quand j'ai fermé ce livre désolant, je me suis demandé quelles générations de « maîtres » nous réservait un régime où des crédules et des violents accepteraient de tels enseignements. Je ne puis pas me résoudre à voir la paix sociale sortir d'une période de semblable propagande en faveur de la « lutte des classes ».

Ernest Mahaim.

Louis Frank : Les Belges et la Paix.

(Bruxelles, Lamertin, 1905, 8o.)

« En fils respectueux et aimant d'une patrie vénérable », M. Louis Frank a voulu apporter son « offrande » aux fêtes du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance, et cette offrande, c'est le trophée, non pas de nos armes, mais de nos efforts pour qu'on désarme : le tableau des œuvres variées, nées sur notre sol, qui ont contribué à la paix entre les nations. Après avoir été le carrefour des armées, voici que la Belgique est devenue le carrefour des idées : nulle terre n'est, mieux qu'elle, la terre des congrès. M. Frank a eu la patience d'établir, comme en un « état » administratif à colonnes, les lieux, dates, objets des conférences et congrès de caractère pacifiste, et d'en

énoncer quelques conséquences directes. C'est très curieux à parcourir. Cela commence en 1836, par le « Congrès scientifique en Belgique » et cela finit, au numéro 102, par le Congrès d'expansion mondiale de Mons. Il y a peut-être quelque exagération à considérer comme « pacifiste » le Congrès libéral de 1847 et les assemblées générales des catholiques à Malines, mais, dans son ensemble, la liste est impressionnante : rien ne se perd, dans la société pas plus que dans la nature, et il n'est pas possible que tant de bonne semence de concorde, jetée dans tant de domaines, n'ait pas germé. M. Frank a exhumé des détails intéressants sur le « Congrès des amis de la Paix universelle » de 1848 et entrepris de venger d'un oubli immérité la mémoire de Louis Bara, victime, à ce qu'il paraît, d'un malveillant rapport académique. L'Institut de Droit international de Rolin-Jaequemyns est signalé ensuite, et à juste titre, parmi nos œuvres pacifistes les plus vivaces et les plus importantes. « L'œuvre pacifique de civilisation » accomplie sur le continent africain, dont la louange termine le volume, est davantage sujette à discussions.

Ernest Mahaim.

F. Cattier : Étude sur la situation de l'État Indépendant du Congo.

(Un vol. in-8° à fr. 3.50. Veuve F. Larcier, éd. à Bruxelles.)

Méchant livre, pamphlet, réquisitoire partial, injuste et faux, livre de polémique passionnée, libelle anti-scientifique, tels sont les qualificatifs par lesquels la presse belge, presque unanimement, — à part deux ou trois organes, virtuoses du dénigrement quand même — désigne le livre que vient de publier M. Félicien Cattier, professeur à l'Université de Bruxelles, membre associé de l'Institut international colonial, et collaborateur du *Mouvement géographique*.

On ne peut le nier : si l'auteur, par cette publication qui a dû faire bondir de joie certains marchands de Liverpool, mais que tout homme impartial se refusera à regarder comme une œuvre scientifique, a voulu « faire du pétard », il y a pleinement réussi, et cela n'aura pas, semble-t-il, été pour lui déplaire. Or, cette constatation seule, à mon avis, suffirait à condamner son œuvre tendancieuse. Qui a l'ambition, comme le prétend l'auteur dans sa préface, de faire vraiment œuvre de science, cherche à éviter

le bruit et le scandale, et ne prend pas ce ton toujours agressif, âpre, violent, qui caractérise l'*Etude sur la situation de l'Etat Indépendant du Congo*, et lui enlève d'emblée toute autorité.

Notre très compétent confrère, M. René Vauthier, l'a dit avec raison dans la *Belgique maritime et coloniale* : « Plus que les mérites intrinsèques de l'ouvrage, qui sont contestables, la qualité de l'auteur, professeur à l'Université de Bruxelles, commande une sorte de considération craintive à nombre d'esprits, tantôt timides, tantôt généreux, enclins à accepter les « vérités » proclamées au nom de la science. Les uns se laissent éblouir par des affirmations dogmatiques, qu'il leur est souvent difficile de contrôler; les autres subissent l'attraction invincible des principes en lesquels ils entrevoient un idéal de justice ».

Nécessairement donc, tout Belge sincère et convaincu doit prendre position dans le débat soulevé, à coups, volontaires ou non, de grosse caisse, par M. Cattier, et la *Belgique artistique et littéraire* tient à honneur d'y faire entendre sa voix. Certes, nous ne saurions, faute de place, analyser ni discuter pied à pied ce livre touffu que M. Cattier ne pourrait, de bonne foi, ranger dans le domaine purement bibliographique. Mais au moins, il nous plaît — au risque de grossir d'une unité la liste, que l'auteur n'a garde de publier, et pour cause, des journaux vendus à l'Etat du Congo, — il nous plaît, dis-je, et nous considérons même comme un devoir d'élever aussi notre protestation contre ce vilain et inopportun geste d'un homme éminent, sans doute, mais aveuglé par une « anglomanie et une anglophilie maladives », et d'exhorter énergiquement, dans la mesure de nos moyens, l'opinion publique, qu'il égare, à se ressaisir.

La thèse de M. Cattier, envisagée dans ses grandes lignes, est celle-ci : « L'œuvre de la colonisation et de la civilisation du Congo, créée par Léopold II, soutenue par lui au prix de lourds sacrifices, vivifiée et cimentée, pendant vingt ans, par les durs labeurs et le sang généreux de nos compatriotes, n'est autre chose, dans la pensée de son royal fondateur et des hommes dévoués et convaincus qui l'aidèrent, qu'une colossale et honteuse entreprise financière, aboutissant, à cette heure, en dépit d'un prétendu succès matériel que les dithyrambes d'une presse stipendiée grossissent outre mesure, à une lamentable faillite morale ».

M. Cattier a soin d'affirmer, dans sa préface, que « la forme monarchique du gouvernement est celle qui sert le mieux les intérêts du pays ». Sans doute, nulle part il ne s'en prend au prin-

cipe, mais il ne se fait pas faute, presque à chaque page du livre, de vitupérer celui qui incarne en Belgique ce principe. N'est-ce pas, en somme, « chou vert et vert chou? » N'est-ce pas fournir des armes, contre le principe même qu'on prône, aux adversaires de la monarchie?

Néanmoins, nous ne songeons pas à défendre ici la personne royale, qui est, du reste, au-dessus de pareilles attaques systématiques, et dont l'activité peu commune, louée des ennemis mêmes du régime monarchique, s'est toujours dépensée généreusement, sans compter, au profit du pays. Non! c'est du patrimoine de la Belgique que nous voulons détourner les coups de M. Cattier : de ce patrimoine matériel, notre future colonie du Congo, que guignent sans vergogne d'avides étrangers; de son patrimoine moral d'honnêteté, de loyauté native, et de dévouement à toutes les nobles causes.

Et d'abord, nous le demandons à tout homme de bonne foi : l'arrêt rigoureux, draconien contenu dans la thèse de l'honorable professeur, et qu'on excuserait à peine dans la bouche des Morel et des Fox Bourne, n'est-on pas en droit d'exiger que celui qui le prononce soit un homme, dit très bien encore M. R. Vauthier, « éclairé des lumières de la raison la plus haute, armé de pied en cap de toutes les acquisitions d'une vaste expérience, et siégeant en quelque lieu auguste, inaccessible aux préoccupations qui enserrent notre pauvre humanité? » Il est certain que M. Cattier croit « réunir en lui toutes ces conditions ». Il n'y a, en effet, à son avis, que deux classes de partisans du Congo : les ignorants et les vendus. C'est ainsi qu'il déplore, tout d'abord, l'incompétence des membres de la commission d'enquête, « composée de jurisconsultes qui ne possédaient, ni la pratique, ni la théorie des choses coloniales », qui « n'étaient pas préparés à leur mission », dont « le séjour dans la colonie fut bref », qui « n'ont pas eu le temps de se former une opinion personnelle ni sur le milieu, ni sur la population », et qui « ont souvent accepté sans critique suffisante des appréciations courantes au Congo et pourtant erronées ».

Condamnée aussi, *ex cathedra professoris*, la Commission des réformes, avant même d'avoir agi : « La composition de cette Commission défend d'espérer que le mal soit attaqué dans ses racines profondes ».

Puis encore : « Pas un seul colonial de marque n'a été désigné pour en faire partie. Cet *ostracisme* est évidemment regrettable ». Quel procédé sérieux et impartial de discussion, vraiment! Jeter,

avant même qu'ils aient parlé, la suspicion sur des hommes intègres, des magistrats éminents, dont plusieurs ont participé à l'élaboration du Code des lois congolaises ! C'est une vulgaire « ficelle », digne, tout au plus, d'un avocat stagiaire, et non d'un « colonial de marque » ! Mais j'y pense : ce qui est regrettable, ne serait-ce pas l'ostracisme dont est victime M. Cattier lui-même? Il n'a jamais vu, fût-ce du pont d'un steamer, la plus petite colonie africaine; sa science pratique de la colonisation s'est limitée jusqu'ici au service anglo-siamois de Bangkok; mais il fait partie du groupe de ces sociétés commerciales qui ont encouragé ou, tout au moins approuvé, plus ou moins ouvertement, l'odieuse et intéressée campagne des marchands de Liverpool. Ceci, il n'y a pas à dire, c'était un titre à ne pas se voir *ostracisé* !

Et l'armée congolaise, échappera-t-elle aux récriminations de M. Cattier? Les enquêteurs ont beau affirmer que les critiques naguère émises au sujet de l'ancien mode de recrutement ne sont plus applicables à la situation actuelle. Qu'importe? M. Cattier censure quand même; il joue « son petit St-Thomas »; il se demande si les instructions données par l'Etat aux chefs de patrouille sont sérieuses, si ce ne sont pas des « instructions de parade destinées à être invoquées dans les discussions et les polémiques ». Toujours le même mode de discussion! Quant aux officiers, « plus d'un acquit, grâce aux primes de recrutement, une honnête aisance ». Vendus donc, ces officiers! Et les missionnaires? Certes, ils ont protesté contre les accusations de la Commission d'enquête. Mais, pour M. Cattier, « la question n'offre qu'un intérêt secondaire ! » Et la justice congolaise? La Commission, à la suite de certaines critiques que tout le monde approuvera, émet cette appréciation d'ensemble : «... Nous ne pensons point que l'organisation judiciaire soit parfaite et réponde à tous les besoins actuels ; mais *nous sommes convaincus* qu'elle supporterait la comparaison avec l'organisation judiciaire de bien des colonies existant depuis plus de vingt années. » Eh bien! encore une fois, et tout en jurant de son respect pour l'impartialité des enquêteurs, M. Cattier « répudie ce jugement » et ajoute que « tout jurisconsulte considérant la question de haut lui refusera son adhésion ! » C'est bien simple : M. Cattier prétend appuyer ses griefs sur des témoins selon lui impartiaux, mais, quand ces mêmes témoins le gênent, il infirme leur témoignage! Et c'est sur le Rapport officiel d'hommes qui ne connaissent rien, a-t-il dit, des choses coloniales, qu'il s'appuie pour échafauder son réquisitoire! Etrange contradiction! Bien

plus, il va jusqu'à torturer le texte de ce Rapport pour faire dire à MM. Janssens et consorts plus qu'ils n'ont dit ou même ce qu'ils n'ont point dit! Voici mes preuves, elles montreront encore une fois, prise sur le vif, la façon d'argumenter de l'auteur.

De même que la Commission d'enquête l'affirme au sujet du Congo en particulier, un professeur distingué, collègue de M. Cattier, M. Rolin, soutient, dans un ouvrage de pure doctrine, *les droits de l'homme aux colonies*, que le système des corvées, qu'il estime salutaire, est, de tous les systèmes coloniaux, celui qui prête le plus aux abus, mais qu'il faut néanmoins l'approuver et l'appliquer parce qu'il est nécessaire. Or, cette opinion d'essence toute doctrinale, M. Cattier la rapproche aussitôt de celle d'un agent commercial congolais qui défend « le système des sentinelles », *tel qu'il est pratiqué au Congo* dans la récolte des lianes à caoutchouc, en le qualifiant d'abus, mais d'abus nécessaire en vue d'un but spécial à atteindre, un rendement plus fort en caoutchouc! Est-ce là faire œuvre de critique scientifique et impartiale?

A la page 125 de son livre, M. Cattier écrit : « Un très grand » nombre de meurtres sont commis par les sentinelles détachées » dans les villages pour contraindre les indigènes à travailler »; et il ajoute que « les missionnaires protestants » ont dressé de formidables actes d'accusation contre les « agissements de ces intermédiaires ». M. Cattier affirme; pour lui, nul doute n'est permis; tandis que les enquêteurs ont eu soin d'ajouter : « La » Commission n'a évidemment pas pu, dans tous les cas, vérifier » l'exactitude des allégations produites devant elle, d'autant plus » que souvent les faits remontaient à plusieurs années ». N'importe! pour M. Cattier, tous les faits allégués sont acquis!

Ailleurs, renvoyant à la page 240 du Rapport, il écrit : « Les » femmes ont une tendance à se faire avorter quand leur mari » est retenu loin d'elles. Dans certaines régions, *les avortements* » *ont pour cause la crainte* qu'éprouvent les femmes de ne pou- » voir s'enfuir assez vite dans la brousse pour échapper aux » soldats lorsque leur village est attaqué par la force publique ». Ouvrez maintenant le Rapport à la page 240, vous lirez : « Des » missionnaires protestants nous ont dit que les femmes évitaient » d'avoir des enfants pour pouvoir fuir plus facilement en cas » d'expéditions militaires. *le fait de l'avortement est certain,* » *mais il est attribuable à une idée superstitieuse* (que le » Rapport indique ensuite) entretenue par les féticheurs et » contre laquelle les missionnaires de toutes les confessions

» s'efforcent de réagir ». Dites, n'est-ce point là de la polémique de meeting anti-congolais ?

Ailleurs, M. Cattier prétend démontrer que les abus du système des monopoles sont funestes à l'état économique de la colonie. Et voici son argument. Les exportations de l'Etat se répartissent, de 1892 à 1904, sur 13 produits seulement. Donc, « pas de progrès sérieux, le pays n'a pas été mis en valeur. » Au contraire, les exportations de l'Afrique orientale allemande, qui vit sous le régime du commerce libre, se répartissent sur 81 produits. — Vous demanderez : « Quels sont ces produits? Quelle en est la valeur ? » — « Peu importe ! » vous répond M. Cattier. — Pardon, Monsieur le professeur ; c'est ce qui importe ; cette valeur doit constituer l'élément essentiel de votre comparaison, qui, sans cela, serait boiteuse. Or, parmi ces 81 produits, nous trouvons... des bières et du rhum, du beurre et des fromages, des glaces et des photographies ! Serait-il indiscret de demander à l'auteur où gît la glacerie de l'Afrique orientale allemande et quelles sont les quantités et qualités des bières, beurres et fromages africains exportés annuellement vers Hambourg ?

Faut-il insister ? Et qu'on veuille bien noter que nous ne songeons pas à nier les abus constatés par l'enquête congolaise et que nous appelons de tous nos vœux le jour des réformes. Non, ce que nous blâmons, c'est la tenue générale et particulière du livre de M. Cattier, c'est la façon dont il présente les faits, c'est le ton violent et aigu qu'il prend pour incriminer, toujours et quand même, hommes et choses, et n'épargnant personne. Que devait faire l'auteur ? Agir — comme tout patriote le ferait en face des menées de l'étranger — en ami sage et vigilant, bien qu'inflexible dans ses critiques, de l'œuvre congolaise. Pour rester dans le rôle de savant impartial qu'il s'est attribué, il lui fallait se borner, comme les enquêteurs, à faire la chasse aux abus, à les dénoncer ensuite, mais en pesant le pour et le contre, en tenant compte de l'ambiance et des difficultés inhérentes à toute entreprise coloniale ; à étudier les principes, non pas pour les condamner *à priori*, mais pour, le cas échéant, les proclamer justes et n'en critiquer que l'application fausse ou coupable. Au lieu de cela, que fait M. Cattier ? En véritable ennemi de la colonisation congolaise — et aussi en très maladroit ami des sociétés commerciales, — il censure et incrimine tout et tous ; rien ne trouve grâce devant son tribunal ; il généralise et attaque systématiquement les principes et leurs applications. « Il affirme,

tranche et promulgue, a écrit un confrère, à la façon d'un pape laïc, sans égard pour qui le vaut ou le dépasse. » Il incarne, en un mot, peut-être à son insu, je le souhaite, l'hostilité déclarée, irréductible et intéressée des membres de l'*Aborigenes Protection Society* contre toute la colonisation belge du Congo! Et dans ce gros volume de plus de 350 pages, c'est à peine s'il ose, et comme en rechignant, risquer deux ou trois malheureux et maigres compliments à l'État congolais! Il faudra donc s'y résigner : « Tous vendus ou ignorants ». — Qui faut-il croire, alors?

« Moi seul », semble dire M. Cattier, « et c'est assez! »

Et voilà que j'entends derrière moi la voix ironique d'un lutin qui répond à M. le professeur :

« Vous êtes orfèvre, M. Josse!... Retournez-vous, de grâce, vers... les colonies de vos bons amis de Liverpool, et l'on vous répondra! »

HENRI LEJEUNE.

L'abbé Hector Gevelle : UN COURS D'ESTHÉTIQUE ARTISTIQUE DANS LES CLASSES SUPÉRIEURES D'HUMANITÉS ANCIENNES.

1 vol. pet. in-8°. Spinet, édit. à Enghien).

Nous ne doutons pas que M. l'abbé Gevelle ait été animé des meilleures intentions en écrivant ce petit opuscule destiné, selon lui, à vulgariser dans les jeunes cerveaux les beautés les plus cachées des chefs-d'œuvre d'art. Il prétend que son cours doit être plutôt une initiation qu'un enseignement, que lui-même d'ailleurs n'est pas un professeur, mais un excitateur.

Pour nous donner une idée de son système, M. Gevelle nous met en présence de la statue de l'Auguste de Prima Porta, sur laquelle il se livre à une véritable vivisection esthétique. Il disèque en menues questions et réponses, qui rappellent la scolastique et le catéchisme, toutes les idées susceptibles de jaillir dans l'esprit de ceux qui contemplent la sculpture. Il va même jusqu'à parler de rotule, tibia, péroné, nerfs saillants, que sais-je! Vous voyez bien que c'est de la vivisection! Alors, après avoir ainsi désarticulé l'ensemble, on s'attaque à la cuirasse, et à chaque figurine qui la rehausse en relief. Cette étude est sèche, ennuyeuse, hostile aux principes mêmes de l'art pur et grand, car on y oublie le sentiment. L'élève, ainsi instruit, pourra devenir un savant archéologue, mais jamais l'étincelle divine

ne remuera son cœur. Il ne s'agit pas dans une œuvre d'art de mesurer minutieusement les proportions, de comparer les divers détails de son exécution, d'y ajouter des corollaires chronologiques et de doctes appréciations, il faut encore, surtout et avant tout, montrer la pensée de l'artiste, faire étinceler un peu de la flamme du créateur. Soyez assuré que celle-ci suffira à impressionner durablement et splendidement l'esprit des élèves.

A. Du Plessy.

LIMINAIRE

Oh ! quel souci de juger autrui ! De formuler son opinion sur des œuvres alors que le moindre retour sur soi-même révèle la fragilité, la tare personnelle inévitable de tout ce qu'on pense et par conséquent de tout ce qu'on extériorise par ce dangereux et indispensable instrument : le langage ! A voir ce que font en cela, les autres, les bêtises proférées, les niaiseries intarissables, on comprend le peu que vaut ce qu'on dit soi-même. Et l'on envie le solennel aplomb de la sottise, la présomption indémontable des critiques et des criticules, parlant *ex cathedra* sur tout.

Ça me prend, comme des remords, ces regrets et ces hésitations, chaque fois que je me trouve devant un nouveau cas à apprécier.

Bah ! à force de l'entendre dire le public s'habituera peut-être à ne voir dans toutes ces appréciations de gens prétendûment compétents, moi compris, que des fariboles n'ayant pas plus de valeur dans le total qu'un bulletin isolé dans une urne du Suffrage Universel. Qu'il s'en amuse, qu'il y prenne un point d'appui, ou, plus sagement, une invitation à juger par lui-même. Mais, pour l'amour de l'Art, qu'il ne transforme pas ces bavardages en Evangile.

Quel préambule ! Effet de scrupule, dont je me sens ridicule !

CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE BRUXELLES.

A. LE MAYEUR. — JOSEPH MIDDELEER. ÉMILE VAUTHIER.

Le défilé continue au Cercle Artistique de Bruxelles. Sans bruit. Le mouvement est trop continu et trop monotone. Le public se blase et s'indiffère. Et ce local ! toujours le même, si bêtement vulgaire avec ses rouges brutaux qui vous donnent des coups de poing sur l'œil dès l'entrée, au moment où vous vous disposez à regarder !

Le lot d'Emile Vauthier est en portraits, les personnages parfois travestis à l'orientale. Est-ce pour le romanesque ? Des physionomies paisibles, et la peinture aussi. Une prédilection pour les airs penchés : Tête sur l'épaule... droite... droite ! Il y en a quatre à la file qui obéissent, raides, au commandement. Gracieuses les *Deux sœurs*, deux fillettes. Un peu plus de tempérament ferait plaisir, une vie plus libre, plus animée, plus crâne.

A. Le Mayeur a travaillé la mer, plus un *Coin de Verger*. La *Mer du Nord !* Elle est bien typée, pâle et blonde, volutant sur le rivage et se perdant à l'horizon sous les nuages. Toujours l'influence d'Artan prépondérante. A-t-il dû bien la comprendre pour en avoir tracé un schéma si dominateur qu'il s'impose à ses successeurs presque irrésistiblement.

Joseph Middeleer me semble mériter le premier prix dans ce concours restreint, avec ses treize vues de Bruges, plus une vue de Bruxelles, un buveur, *Un bon Faro*.

Parlons de ses paysages urbains. Tous d'allure robuste, de coloris monté, bien flamands, bien du pays. Largement brossés, savoureux. La facture : sommaire, manie trop courante actuellement dans l'École belge, en opposition avec la minutie soigneuse de jadis. Aussi quand on rend compte d'une telle peinture, l'expression « truelle » vient-elle sous la plume plus aisément que celles « brosse ou pinceau ».

Je repose ma question d'il y a un mois : Est-ce une phase de notre évolution artistique, qu'il faut laisser librement se dérouler, ou une imperfection dont il convient de recommander la correction ?

Ma foi ! je n'en sais rien, comme de trente-six mille autres phénomènes qui se manifestent autour de nous. Que les artistes

y réfléchissent, mais ne contrarient pas leurs poussées intimes. Obéir à celles-ci est, en somme, la meilleure discipline, sauf à être très attentif aux variations qui germent et qui peuvent être des rectifications. Le pire est d'imiter. Or, il y a des modes dans « le faire pictural », comme pour le crapuleux Cakewalk et l'idiot Matchich.

*
* *

JOSEPH FRANÇOIS.

Joseph François occupe seul la petite salle par trente-deux paysages.

Quand je parle au présent, c'est que j'envisage le moment où j'y fus. Pour le moment où vous me lirez, malveillants lecteurs, ce sera le passé.

Tout est bien, un talent de bonne moyenne, et se maintient dans des valeurs équivalentes. Rien qui dépasse le niveau, ni très haut, ni très bas. Peinture, en général, un peu creuse pelliculaire. Tonalité sombre, chez nous coutumière, donnant un aspect plutôt morose, une impression maladive.

En progressant lentement le long de cette série, toujours intéressante, on pense à Baron, à Boulanger, à Coosemans, à tous ces prédécesseurs qui semblent avoir fait sonner un diapason sur lequel les successeurs accordent les tons de leur palette, sans atteindre la même intensité de vibration.

J'ai aimé surtout l'*Allée de Hêtres, en octobre*, d'une belle futaie..., d'une belle venue, veux-je dire, exprimant bien les splendeurs du feuillage d'automne et la solennité mélancolique de la forêt, — et *le Moulin de Valogne*, surtout dans la partie arborée; le bâtiment m'a paru de construction fragile.

Tous ces sites ont été cueillis dans le pays : Campine, Brabant, Ardennes. Quelques vues aussi prises sur nos côtes : *Marée basse*, entre autres, d'un beau style sévère.

Bref, un bon artisan, ferme au poste et de sain labeur. Plus de flamme! voilà ce que mon esprit, plus que mon œil, souhaiterait. Mais chacun fait ce qu'il peut : c'est tout le devoir.

*
* *

VICTOR GILSOUL.

Un de nos meilleurs, un de nos grands vivants. Définitivement établi, accepté, classé.

Voici le troisième de cette élite dont je parle ici. Les deux autres : Baertsoen et Laermans; ce dernier avec cette supériorité, ou si vous préférez (peut-on composer, à la Nietsche, des *échelles de valeurs !*), donc si vous préférez, cette spécialité qui, au puissant paysage des choses ajoute le puissant paysage des foules, des êtres humains. On se demande ce qui fait le mieux palpiter les âmes, des arbres ou des humains misérables.

Victor Gilsoul expose vingt toiles, plus une huitaine d'études sur les quatre faces d'un chevalet tournant.

C'est, encore, dans ce salonnet du Cercle Artistique dont les tentures et les divans rouges de Bor...deaux, mettraient en fureur les bœufs les plus débonnaires, et oppriment impitoyablement le coloris. Quand, complémentairement, il y a là dedans une floppée de contemplateurs endeuillés des vêtements noirs et funèbres de notre époque, dominés par les cylindres grotesques des hautes-formes en général sans reflets, cela produit une cacophonie à laquelle mes yeux ne résistent pas, et je f.... le camp, avec ensemble, comme disaient, il y a deux ans, des tableaux de notre Ecole, d'étonnants et étourdis farceurs qui les mettaient en comparaison avec des Gauguin!

Est-ce que la nouvelle sallette, à éclairage mi-partie clair et sombre qu'on est en train d'édifier, sera soumise aux mêmes tapissiers, inconscients et graves, à savoir la Commission? Ou peut-on espérer qu'il y aura parmi ses membres quelque hardi sagittaire qui osera dire son fait à celui ou à ceux qui prédilectionnent à ce point le cramoisi hurleur?

Mais, faisons retour à Gilsoul. C'est plus intéressant que ce personnel administratif quelque artistique et littéraire qu'il soit.

Tout est remarquable dans son Exposition. Oserais-je dire que tout y est beau? J'ai une peur maladive de la flagornerie, et la bosse de la vénération ne fait qu'une toute petite proéminence sur mon crâne brachycéphale, ce qui veut dire tête ronde et est considéré par les anthropologistes comme le stigmate d'une infériorité de race. Hélas! mais soit!

Ces vingt toiles, rayonnantes de brillantes et saines couleurs, donnent « la belle humeur au cœur » comme chante un vieux refrain bruxellois. Elles émanent une séduction savoureuse. Elles attestent combien il est vrai que notre Ecole, avec ses traditions de peinture onctueuse peut tout exprimer et tout rendre, et que si le « Luminisme » pâle et crayeux est une manifestation intéressante et élégante de la Peinture, notre forte et robuste manière en est une autre, assurément plus représentative des

coloris de notre climat et mieux en accord avec notre passé artistique.

Au-dessus de tous les systèmes, de toutes les polémiques, de toutes les logomachies querelleuses et ennuyeuses, une exposition comme celle de Gilsoul, ou de Baertsoen, ou de Laermans, clôt le bec aux fanatiques de l'exclusivisme dans l'art et démontre qu'un des plus grands charmes de celui-ci est la variété dans les modes de réalisation. A bas ! l'uniformité et la monotonie !

Presque tous les paysages de Gilsoul donnent l'émotion d'une Nature vivante, animée, à intensité profonde et attendrissante, comme s'il s'agissait d'êtres doués de respiration pulmonaire. Ses maisons dormeuses vivent, ses bicoques hollandaises vivent, ses villettes, ses vues, son béguinage, ses barques à moules, ses quais, son bateau abandonné, ses eaux, son moulin, son estacade, ses ciels surchargés de nuées belliqueuses au-dessus d'une mer invisible mais sentie, ses arbres surtout vivent, ses prodigieux, fantastiques et fantomatiques arbres, le long des routes et des canaux de notre Flandre, échevelés, gesticulant, tous penchés vers le nord-est sous la poussée du vent du sud-ouest, du vent de pluie, déversant les vaporisations de la grande Atlantique depuis les côtes de la Bretagne jusqu'au Danemark, en passant sur Paris, puis sur Bruxelles qui ne prend que le reste des averses de « la grande ville », contrairement à l'opinion commune.

Naturellement, inévitablement, dans tout ça j'ai des préférences. Pourquoi ? je n'en sais rien. Fondées sur quoi ? je n'en sais pas davantage. Que le Sort me garde de débobiner ici des théories et d'affirmer, à l'exemple des « salonniers » de première culotte dont je fus dans ma belle jeunesse, que je ne me trompe sur rien, mais là, sur rien, comme si j'avais été choisi par un dieu bizarre et malavisé pour dire « la Vérité » à mes contemporains, ébahis d'abord, très railleurs bientôt après. Quoique socialiste, je ne me crois pas infaillible !

Eh bien ! pour la curiosité du fait, je dirai que ce que j'aime le moins dans cette exhibition opulente, c'est *En ville flamande* et *La Porte Maréchal*. Il m'a semblé que les habituelles harmonies et vibrances de l'Artiste y étaient moins obtenues.

Et par contre, je me suis arrêté, savourant, devant l'argentin, fin, délicat *Dixmude*, le riche et succulent morceau libellé *Ruelle à Nieuport*, le *Quai* d'une vérité poignante, et le magnifique et imposant *Tournant du Canal*, déjà vu ailleurs, et retrouvé comme un ami qui ne donne que du bonheur !

CERCLE D'ART, VIE ET LUMIÈRE

IIIe Exposition

Salle Boute, rue Royale, Bruxelles.

Exposants : Anna Boch, Bruxelles. — Georges Buysse, Gand. — Paule Deman, Bruxelles. — Rodolphe Desaegher, Gand. —Anna de Weert, Gand.—Alfred Hazledine, Bruxelles.— Georges Lemmen, Schaerbeek. — Robert.-H. Monks, Gand. — Jenny Montigny-Claus, Gand. — Guillaume Montobio, Gand, — Edmond Verstraeten, Waesmunster.

Onze exposants, dont quatre dames, presque cent œuvres.

Le Cercle *Art et Lumière* est de fondation récente. On le crut d'abord une section de la *Libre Esthétique*, où tout entier, si je ne me trompe, il emménagea la première année.

« La Closerie des Jeunets » a dit un de ces dénicheurs de sobriquets qui sont le sport intellectuel présentement à la mode, en attendant mieux ou pire.

En réalité il a une existence indépendante. Mais, il est fortement imprégné des directions picturales auxquelles sa grande sœur (ou maman) a donné dès longtemps une « place royale » dans ses intéressants salons annuels, sous la désignation de Luminisme, d'Impressionisme, et d'autres qualificatifs fort vagues sous certains rapports, mais très nets en tant qu'ils exprimaient un coloris clair, fragile, superficiel et un peu creux, blanchâtre, à tendances crayeuses et sèches, voisinant avec l'aquarelle, la gouache, parfois avec le papier peint ou l'affiche, la belle affiche à la Chéret, l'affiche des débuts de l'art d'affichage.

Qu'on se garde de croire que ces expressions (empreintes de quelque équivoque je l'avoue, mais la langue est pour le moment si pauvre, on l'a tant ébranchée depuis Rabelais) signifient, de ma part, dédain, mépris, critique.

Loin de là : ce genre matinal, printanier, émanant la sérénité et la gaîté, m'est toujours apparu comme une des manifestations charmantes, gracieuses, élégantes de la Peinture parisienne et féminine. Je ne me suis gendarmé que lorsqu'on prétendit y emprisonner l'Art tout entier, le produire comme la

seule orthodoxie admissible, l'employer en martinet pour flageller tous les autres modes de coloris, et, par comparaison avec ses pâleurs, représenter nos traditionnels coloristes en sâles ramonneurs mêlant de la suie à leurs palettes.

J'ai retrouvé là d'abord la vaillante Anna Boch. Energique d'exécution, sa *Ferme Hollandaise*, faite de touches tapées, hachurées, kipkapées, filamentées, qu'il faut regarder avec une reculée d'au moins cinq pas pour saisir la très réelle et très sûre harmonie de l'assemblage de ses tons argentins. De près, le désordre ébouriffé des coups de pinceaux a induit mes pensées vers des coupures de céléris et de choux-blancs.

Les Foins, après-midi, de Jenny Montigny, est le tableau qui m'a semblé le meilleur du salonnet après *La Neige* de Buysse, à laquelle je reviendrai tout à l'heure. L'auteur est élève de Claus ou de Heymans, si j'en crois ses réminiscences. L'impression prairiale et de scène rustique très vivantes est remarquablement attrapée.

Tout l'envoi de Georges Lemmen, treize œuvres, retient l'attention. Son coloris est plus sombre que celui de ses partenaires. Moins de paysages que les autres (ah ! que cette spécialité paysagique est envahissante !) Ma préférence est allée à la *Jeune fille aux Cerises* et aux *Jardins sous la neige*. Très « artiste » tout ce qu'il montre.

Le côté « artiste », c'est-à-dire la sûreté dans l'aisance, une sorte de désœuvrement noble dans la virtuosité, est une des caractéristiques de tout ce très charmant salonnet, bien approprié, au reste, à la présentation des œuvres, avec des tentures bistrées et neutres qui font honte aux rouges fracassants et massacreurs de la petite salle du *Cercle artistique*, que je ne laisserai en paix que lorsqu'on les aura vendues pour les découper en drapeaux avertisseurs aux passages à niveau des chemins de fer. Seul, « le chemin » en paillasson qui fait le pourtour pour épargner l'usure du tapis, est d'un jaune sable rompant l'harmonie. Pas le moindre palmier ! Grâces en soient rendues aux discrets organisateurs.

Septembre, vallée de la Durme, par Edmond Verstraeten est d'un bel aspect et tient à la rampe la large place. On y souhaiterait plus d'air. La facture est plus serrée que ne la font d'ordinaire les luministes. Qu'il semble difficile de passer, sans amoindrissement, du lâché au fini ! C'est pour les très grands messieurs, ce tour de force, ce miracle !

Robert Monks est un Américain, m'a-t-on dit. Un Américain

habitant Gand ! Il a quinze pastels au gros crayon, tous plaisants de coloris riche, bien établis, quelques-uns avec figures, notamment *La Lecture*, très naturelle, très prenante.

Ah ! qu'ils sont séducteurs les deux paysages d'Anna De Weert, *Ma petite maison* et l'*Entrée sous les glycines !* Et supérieur aux neuf autres de la même peintresse ! Quelle grâce légère ! quelle adresse subtile ! quelle délicatesse dans le coloris ! quelle élégance dans l'aménagement. C'est du surextrait de féminité. Même sans catalogue, j'aurais juré que c'était d'une femme. Ça m'est déjà arrivé de jurer ainsi... et alors c'était d'un homme ! Nous sommes de jugement si sûr.

De quoi parler encore ? Il faut bien omettre celle-ci ou celle-là de peur de faire, comme les autres, une universelle distribution de pralines quand on ne fait pas une universelle distribution de horions. Je ne suis pas « un entrepreneur de ménagements ». Ah ! oui ! Georges Buysse et sa *Neige*, sa digue moutonnée de neige, avec la mer floconneuse où surgit, vaporeux, un grand steamer fantôme, sous le ciel en brouillard. Quelle belle œuvre, harmonieuse, délicate, impressionnante, de grand style et de charme émouvant ! Merci, monsieur le Peintre, merci !

***

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

XIIIe Exposition

Exposants : Mlle Laura Albeniz, Barcelone. — Georges Barwolf, Bruxelles. — Félix Borchardt, Berlin. — Charles Camoin, Marseille. — Mme Lucie Cousturier, Paris. — Mme Alice Dannenberg, Riga (Russie). — Mlle Paulette Deman, Bruxelles. — Edward Diriks, Christiania (Norwège). — Eugène Dopchie, Gand. — Georges-Léon Dufrénoy, Thiais (France). — René Gevers, Bruxelles. — Stephen Haweis, Londres. — Richard Heintz, Herstal. — Bernhard Hoeiger, Hoerde (Allemagne). — Modest Huys, Olsene (Flandre orientale). — Jules Jouant, Paris. — Alcide Le Beau, Lorient (Morbihan). — Jean Le Mayeur, Bruxelles. — Aristide Maillol, Banuyls-sur-Mer (Pyrénées orientales). — Henri-Charles Manguin, Paris. — Albert Marque, Nanterre (Seine-et-Oise). — Albert Marquet, Bordeaux (Gironde). — Thomas-William Marshall, Donisthorpe (Angleterre). —

Henri MATISSE, Le Cateau (Nord). — Mlle Louise MAYER, Bruxelles. — Auguste OLEFFE, Bruxelles. — W. PAERELS, Delft (Hollande).—Paul PAULIN, Chamalières (Puy-de-Dôme). — Jean PUY, Roanne (Loire).— Mlle Yvonne SERRUYS, Menin (Flandre occidentale). — Otakar SPANIEL, Jaronier (Bohême). Louis THÉVENET, Bruges. — Alexandre URBAIN, Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace-Lorraine), — Feu Isidore VERHEIDEN, Anvers. — Mlle Bertha ZURICHER, Berne (Suisse).

Ah ! ah ! voici le gros morceau !

Deux cent quarante-neuf œuvres, s. v. p.! Trente-cinq exposants ! Devoir d'examiner tout ça, non pas dans la paix vague et douce du flaneur, repaissant ses yeux de couleurs, et son cerveau de sensations ; mais avec la concentration obsédante du « Critique » contraint de formuler des ôôpinions, Bah ! ainsi que c'est mon habitude, je lâcherai tout bonnement et vaille que vaille ce qui m'est passé par la caboche pendant que je regardais.

Je suis monté à ce Salon par le grand escalier auquel le gandin-poisson rouge de Van Overloop, entraperçu fulgurant dans la baie d'entrée, fait un si incendiatre point de vue, vous aveuglant d'un coup de soleil à travers les prunelles pour vous faire mieux voir. J'ai subi, dans l'antichambre, les bustes en marbre blanc qui feraient si bien dans la rotonde voisine et que les maîtres-placeurs du Musée ont mis ici contre les tableaux auxquels ils infligent une si superbe nuisance. Ah ! le pauvre *Vagabond* de Raphaëli ! est-il mal arrangé par cet encombrant voisinage !

J'ai respiré en constatant que cette fois les affreux buissons de palmiers étaient absents. Mais je me suis de nouveau senti oppressé en voyant que des rangées de chaises d'un « vert luisant » les remplaçaient, encore plus escarboteuses d'harmonie.

Après dix minutes destinées à se rincer l'œil, à le mettre au point de l'éclairage toujours arbitraire en ces lieux insuffisamment aménagés pour les besoins de l'Art, j'ai commencé l'inventaire.

D'abord une inspection générale sommaire, sans stationnement.

Bonne impression. C'est original, savoureux comme toutes les expositions de la Libre Esthétique. Rien de révélateur, ni de vraiment éducateur ; de vraiment croutard, ni de vraiment émerveillard. Un bon régal. De ci de là des plats nouveaux. Un intérêt

soutenu. Des renseignements. On ne s'y buttra pas comme on eut fait il y a vingt ans. A ce point ont marché, parmi nous, les idées et les transformations !

Comme de coutume en nos jours de hâte et de cent à l'heure, l'esquisse, la notation, voir la simple préparation, dominent. La plupart des artistes « campent » les couleurs sur la toile, leurs tableaux sont « des campements », où ils semblent séjourner à peine. C'est de « la clachure », dirait un Kaekebroek ; souvent très réussie comme effet harmonieux. Tels les dessins imprévus qu'on découvre dans les tortillements des marbres, des onyx, des têtes de mouches écrasées par les écoliers entre les plis d'une feuille de papier blanc. Plus d'un de ces salonnets pourrait être titré : Exposition d'ébauches.

Il y a vingt-trois étrangers, de nationalités diverses, à quoi il faut ajouter quelques Belges bâtardés à Paris. Parmi ces étrangers plusieurs sont aussi fixés dans l'attirante capitale française, s'efforçant, avec plus ou moins de réussite, à matiner de « parisine » leurs qualités natives. Un peu d'inceste pictural.

Mais précisons.

Une des travées tout entière est réservée à feu Isidore Verheyden, trente et une œuvres. Le choix n'est pas heureux. Peu de choses achevées et pas des meilleures. Surtout des approximations, des études, des projets, curieux comme révélations des premières pensées de ce beau maître, révélant ses procédés intimes, la manière dont il « partait ». Mais l'ensemble n'ajoutera guère à sa gloire et ne manifeste pas un art personnel. *Le rocher de Namèche* est d'un coloris peu mosan mais très savoureux. *L'Arc en ciel* est d'une belle fraîcheur d'herbages sous un ciel lourd autant qu'un terrain *Les Baigneuses* et *Au bord de l'eau* sont, peut-être, dans leur insuffisance de simples essais, ce qu'aimera le mieux un œil artiste.

Au risque d'apparaître bizarre, je proclame que ce qui m'a charmé et retenu le plus ce sont les trente-sept dessins, rehaussés, de l'Espagnole Laura Albeniz, crayonnés et teintés avec une maestria juvénile séduisante. Des femmes, des femmes, toujours des femmes, des jeunes femmes, avec rarement, un mâle au fond, piteux et drôle, accessoire. Des danseuses, des flirteuses, des chanteuses, des promeneuses, des farceuses Quelle savante ingénuité ! Quelle ardeur à attraper les allures, les contours, les physionomies, les types, les toilettes, les chapeaux, les chevelures, en quelques coups de crayons, ou de blaireau ! Comme la dessinatrice les caricature avec grâce, dans la plus exacte

nuance entre le sarcasme et l'élégance ! C'est un surextrait d'esprit féminin, railleur et naïf, des croquis merveilleusement croqués, parfaits d'aisance et de malice.

Parmi les dames, il y a aussi Lucie Cousturier, dont la manière éclatante de lumière, confond la peinture avec la céramique la plus brillante et réalise de superbes faïences. Malgré cette promiscuité imprévue, on admire et l'on se sent à la joie tant c'est sonore.

Dans la sculpture (ce qu'on exhibe n'est, en général, pas tourneboulant), les figurines d'Yvonne Serruys, spécialement *Le Passe-main*, sont délicates et souples dans leur svelte languissance. Louise Mayer est, au contraire, virile dans son *Buste de vieillard* et son *Buste d'homme*, ainsi que dans son étrange *Étude de mains*, où un demi-corps de femme nue sans tête est enveloppé de gesticulations et d'empoignades digitales venant de personnages inconnus dont l'absence vous impose le rébus de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. Est-ce un viol ? un rapt ? une exploration corporelle chez le juge d'instruction ? Est-ce un symbole d'enseigne pour gantière ou manucure ? Un industriel a bien fait du Pensiero assis de Michel-Ange une enseigne à son commerce de sièges inodores? En tout cas ces mains sont rudement bien modelées. Talent et beaucoup.

Défilons ce qui m'a encore semblé le plus notable dans cette abondance de choses intéressantes. J'y vais par ordre alphabétique, le plus bête, mais le plus sûr pour ne pas irriter les ménageries.

Effet de neige, Paris, Boulevard Rochechouart, du gantois Georges Barwoolf, très exact en sa tonalité grisaillante. Le *Gros temps* du Norwégien Edward Dircks, qu'il faut voir à distance.

Au surplus, qu'est-ce qui, là, ne doit pas être vu à distance : il y est toujours expédient d'être de l'autre côté de la moitié longitudinale, du thalweg, de la salle; la reculée s'impose pour atténuer l'impression de facture sommaire et amener, dans l'optique, une fusion de ces coloriages habiles et justes, mais manquant d'achèvement.

Un vieux, un autre vieux du gantois Eugène Dopchie, dessins très impressionnants, *La place des Vosges* du parisien Georges Dufrénoy. Les huit peintures du bruxellois René Gevers, dont les titres indiquent le spécial mérite et le caractère mélancolique, pieux et taciturne : *Recueillement, Minuit, Solitude, Tristesse hivernale*, etc. Le noble *Torse de femme* de Bernard Hœtger, les jambes coupées... comme la petite Van Calk (oh l'incongrue

insurmontable association d'idées de ma débile cervelle !)

L'œuvre la plus poussée du salon, *Kermesse au Village*, du flamand Modeste Huys, irréprochable en son vêtement de neige, caressante en son émoi de fête triste et froide à l'orée d'un bois. Les quatre renversantes et pourtant attirantes mayonnaises du breton Alcide Le Beau, représentant censément le *Bois de Boulogne* en des tonalités tropicales, rose cru, vert pomme, jaune d'or, divagage rutilant qui fait penser aux belles vidures de volailles à replis tournoyants, à tonalités stomachales flottant entre la fraîche santé et la putréfaction.

Rue de Bruges et *Neige* du bruxellois Jaen Le Mayeur, de très jolies peintures. *La Toilette* du parisien Henri-Charles Manguin, réalisant, comme beaucoup d'autres, la séduction de « l'à peu près » que détruit si souvent « le finissement » si rarement atteignable. Est-ce pour ceci qu'on le tente si peu ? Préfère-t-on la collaboration inconsciente du spectateur qui ajoute mentalement ce qui manque à l'œuvre, comme le souffleur continue la phrase quand l'acteur reste en plan ?

Le Finarupt et *Dans les Vosges* du lorrain Alexandre Urbain...

... Et après ? Après tout ce que j'ai mal vu ou insuffisamment compris et qui est peut-être beaucoup mieux que ce que je vante ou signale. Une vingtaine de journaux et une douzaine de revues sont prêts à compléter ou à éreinter ce que je viens de dégoiser tant bien que mal, même à dire absolument le contraire, sans que jamais on puisse affirmer qui a tort et qui a raison. C'est ça le beau de la vie et de la sacerdotale Critique ! Puisse durer toujours ce jeu amusant et dérisoire, honneur de notre humanité.

*
* *

AU MUSÉE COMMUNAL D'IXELLES

Hommage à Octave Maus

Allez voir, oui, allez voir, les deux salles, un peu sombres, mais richement encombrées de peintures, de sculptures, de dessins, de bibelots offerts à Octave Maus, directeur jadis des Vingt, directeur maintenant de la Libre Esthétique, en hommage reconnaissant pour les services rendus à notre Art national pendant près de vingt-cinq années, d'une part en réunissant, dans des conditions rares de goût et souvent d'audace, les œuvres belges d'avant-garde, d'autre part en faisant voir à nos artistes

et à notre public, les œuvres, aussi d'avant-garde, des écoles étrangères.

Ce ne sont point des cadeaux vulgaires, ah ! certes non, certes non ! pas des raclures d'atelier ! L'ensemble est d'une belle et noble tenue, exprimant à la fois la hardiesse esthétique des auteurs et leur besoin loyal et généreux d'honorer celui qui les a tant et si opiniâtrement aidés du mieux que peut réussir un esprit de bonne volonté et de sentiment élevé.

L'ouverture de ce salon, si spécial par son contenu et par les intentions de ceux qui ont contribué à le former, s'est faite sans autre cérémonie que l'affluence des visiteurs qui y furent autant, et plus, pour glorifier Octave Maus que pour admirer les œuvres. Tout fut discret, fraternel, ému. Le total des actes accomplis durant une si longue période avait aboli le souvenir des conflits passagers inséparables des actions humaines, quand elles se meuvent parmi une ambiance de combat. On sentait que, dans le désir de l'homme dévoué qui en est le centre, comme dans la logique profonde de l'événement, l'hommage le dépassait, peut-être, pour aller au résultat général conquis par ses efforts persévérants et désintéressés.

*
* *

POST-SCRIPTUM.

Je reçois des invitations aimables à visiter des expositions ailleurs qu'à Bruxelles. Sapristi ! comment faire ? Bruxelles à lui seul est déjà encombré et encombrant. Jugez par la longueur assommante de ce qui précède. Comptez les feuillets qu'il m'a fallu griffonner. La production picturale ne s'interrompt pas. Tant mieux ! tant mieux ! Mais c'est que je ne suis pas seulement salonnier, que diable ! J'ai parfois le souvenir vague d'être avocat, sénateur, professeur, voire journaliste si j'ose m'exprimer ainsi. Homme orchestre, polyphonique, hélas ! condition à la fois comique et déplorable. Mais qui commande à sa destinée ? Chacun l'a pendue à son cou, disent les Orientaux.

Est-ce qu'il n'y a pas à Anvers, Gand, Liége, Mons, Tournai, partout où l'on peint et où l'on expose, quelque mortel qui assumerait la corvée locale des Salons? La Direction de *La Belgique artistique et littéraire*, à qui, dans mon embarras, j'en ai référé, m'assure que les offres seront bienvenues, et qu'elle les espère, ayant vu tant de bonnes volontés se mobiliser pour l'œuvre nationale qu'elle a entreprise.

EDMOND PICARD.

Monnaie : *Les Noces de Figaro*, op. com. en 4 actes, de Mozart (29 janv.). — Parc : *Jean Baudry*, drame en 4 actes, d'Aug. Vacquerie (25 janv.); *La Rafale*, pièce en 3 actes, de M. H. Bernstein (5 févr.); *Le Prince d'Aurec*, com. en 3 actes, de M. H. Lavedan (19 févr.); *Pierrot millionnaire*, com. en 2 actes, en vers, et *Frère François Rabelais*, pièce en 3 actes, en vers, de M. F. Bodson (22 févr.). — Olympia : *Cœur de moineau*, com. en 4 actes, de M. L. Artus (18 janv.); *Toison d'or*, vaudeville en 3 actes de MM. Kéroul et Barré (19 févr.). — Alcazar : *La Tante Léontine*, com. en 3 actes, de MM. Boniface et Ed. Bodin (26 janv.). — Molière : *La Chauve-Souris*, opérette en 4 actes, de J. Strauss (1er févr.). — Galeries : *Boccace*, et le *Voyage de Suzette*. — Matinées : *Molière*, *Matinées mondaines*, *Parc*.

Les Noces de Figaro. — Je n'ai pas assisté aux représentations des *Noces de Figaro* qui suivirent la première donnée sous la direction à l'orchestre de M. F. Steinbach et sur scène de M. le professeur (?) Fuchs, tous deux venus de Cologne pour la circonstance. On m'assure que l'accueil fait à l'immortel chef-d'œuvre fut plus légitimement chaleureux que celui réservé par le public incontestablement froid du premier soir. Et cela ne m'étonne pas : les interprètes, mieux à l'aise, auront eu vite fait d'acquérir l'entrain, la vivacité indispensables en la circonstance et dont l'habitude du répertoire moderne les éloigne fatalement; l'orchestre, moins figé dans une solennité, une lenteur compassée qui n'a que faire en cette partition d'allégresse et de verve, ne s'attarda plus en des erreurs de mouvement qui purent faire croire à des longueurs. Bref, on rendit enfin à Mozart tout ce qu'on lui avait fait perdre de sa grâce enjouée, de son accorte joliesse.

Certes l'œuvre est imparfaite et surtout elle nous apparaît surannée parce qu'elle va à l'encontre de la conception que nous nous faisons, ou que l'on nous a faite plutôt, du théâtre. Mais le livret seul est responsable de cette impression et rien n'est plus

jeune que cette musique claire, pimpante, rien non plus n'est plus rapide. Et voilà aussi pourquoi, la mélodie sautillant, pétillant sans cesse, nous éprouvons plus intensément l'ennui de voir l'intrigue, d'entendre le récit s'attarder, s'enchevêtrer à l'infini.

Ce fut néanmoins une fête d'art délicieux que cette représentation dans laquelle on sentait que chacun avait mis plus que sa conscience, mais aussi son cœur.

Mlle Korsoff campa une Suzanne délurée, Mlle Maubourg silhouetta une Marceline entêtée et puis attendrie, Mlle Eyréams croqua un fripon Chérubin, pleins tous trois de caractère. Mlle F. Alda, qui ne compte plus ses succès à la Monnaie, ne trouva pas dans le rôle de la comtesse l'occasion de faire valoir la pureté de sa voix et le charme de son art de séduisante comédienne. M. Bourbon nous offrit un Figaro presque trop élégant mais chanteur admirable, tout comme M. Artus, un Almaviva solennel plutôt que fringant.

Ces *Noces de Figaro* demeurent, on s'en est convaincu une fois de plus, un chef-d'œuvre digne de tant d'autres pages de l'illustre Wolfgang; mais un universel génie qui sut allier la pensée germanique, l'esprit français et la grâce italienne demande un concours de mérites et de dons bien multiples — et souvent presque contradictoires — pour le comprendre et l'interpréter.

*
* *

La Rafale. — Entre deux reprises des œuvres d'autrefois que M. Reding a inscrites au programme de sa saison, *La Rafale* nous fut donnée. Je ne dirai que quelques mots de *Jean Baudry* qui la précéda et du *Prince d'Aurec* qui la suivit.

Avoir écrit *Tragaldabas*, avoir été le héros, aux temps belliqueux du Romantisme, de l'une de ces batailles dont *Hernani* fut le plus mémorable prétexte et en arriver à être révélé à une génération nouvelle par quatre actes de drame sombre de passion presque brutale et pour cela sans l'authentique humanité avec ses souplesses d'âme, ses alternatives de sentiment, ses laideurs comme ses beautés mitigées ! On se souvient qu'il s'agit d'un jeune homme qui s'est laissé entraîner au vol et que Jean Baudry tente de racheter, de remettre dans la bonne voie ; un conflit d'amour sépare un instant Jean et Ollivier et le drame est dans cette lutte de l'amour et de la reconnaissance. Il donne lieu à des situations, à des émotions empoignantes, certes; mais je puis répéter ce que je disais ici à propos de *Monsieur Alphonse :*

nous ne comprenons, nous n'admettons plus ces caractères tout d'une pièce, ces cœurs uniment bons ou uniment dépravés. Et *Jean Baudry* apparut très sombre et très conventionnel, encore qu'il fût défendu avec une ardeur convaincue par les excellents interprètes du Parc.

Beaucoup plus caractéristique fut la reprise du *Prince d'Aurec* au lendemain même de cette vibrante et cruelle *Rafale* dont la donnée, dont l'intention surtout n'est pas sans analogie avec celles de l'œuvre, qui fit tapage, de M. Lavedan. Certes je ne veux établir aucun rapprochement entre l'intrigue, les personnages, la facture même, le langage surtout de ces deux pièces; mais j'aime à retrouver dans toutes deux ce souci fréquemment poursuivi dans le théâtre actuel d'exalter ou de châtier une idée, un préjugé, un mal social ou l'une des dernières ferveurs dont nos contemporains se montrent encore capables. Eh ! bien, ce *Prince d'Aurec*, ruiné par ses folies, perdu par la hautaine insouciance de sa race, féru d'ancêtres, de noblesse et d'éclat blasonné, harcelé par les dettes de jeu mais gardant le plus altier des sourires aux lèvres, c'est un autre aristocrate déchu que celui que va nous montrer M. Bernstein.

Il y aura dans les trois actes de M. Lavedan moins de violente âpreté, plus de bonne grâce souriante, d'esprit aussi et, ma foi, de grandeur dans la déchéance que dans les nerveuses scènes de l'auteur du *Détour*. Les princes, les ducs, les comtes de M. Lavedan nous font pitié, ils ne nous écœurent pas. Vous allez voir que les Chacéroy, les Bréchebelle, les baron Lebourg de M. Bernstein n'ont rien que de très amer et de très peu édifiant...

Aussi bien ce théâtre est-il peut-être bien plus exactement dans le tout dernier goût du jour : bref, rapide, empoignant, simple, passionné.

En quelques mots, l'intrigue. Le baron Lebourg, parvenu entiché de gentilhommerie, a marié sa fille Hélène à un comte parfaitement nul. La jeune femme n'a rien de plus pressé que de chercher des consolations et de l'amour auprès de Chacéroy, clubman élégant et séduisant amant. Mais Chacéroy est joueur effréné et demande au baccarat les émotions fébriles aussi bien que la matérielle. Il perd; il perd même une fortune, et une fortune qu'il n'a pas, ce qui est plus grave. Hélène devine l'impasse dans laquelle trébuche son amant. Elle tente toutes les démarches, les plus dégradantes, pour le sauver. Elle fait appel à un joaillier-usurier; elle fait appel à son père qui lui arrache

son secret mais n'ouvre pas sa bourse ; elle fait appel à son cousin Amédée, banquier socialiste qu'elle a éconduit naguère et qui se venge avec cynisme : il donne l'argent, mais chez lui, de la main à la main... Nous comprenons le prix du marché.

Néanmoins tout cela ne sauvera pas Chacéroy qui ne demande pas à être sauvé au surplus et se casse la tête à la cantonade, — en beau joueur qui disserte, épilogue, qui s'explique et qui grille sa cigarette jusqu'à la dernière minute.

Et voilà. Cela fait trois actes de fièvre, de passion, d'affolement, de violence, de déchaînement qui déconcertent mais qui emportent néanmoins l'émotion, précisément parce que l'auteur ne laisse pas le temps de discuter celle-ci.

En réalité, c'est, une fois de plus, une histoire d'adultère enlaidie et vulgarisée encore par une question d'argent. Il n'y a rien d'autre dans la *Rafale*. Et tous les personnages, sauf un, qui trempent dans cette affaire d'amour coupable et de dettes m'ont semblé bien méprisables. Que dire de ce Lebourg ambitieux et nul, infatué de son titre récent et de son or, ami sans bonté, père sans pitié ? Que dire d'Amédée, le butor hargneux qui rêve de se venger d'une femme parce que celle-ci ne l'a pas voulu pour époux ? Que dire de tous les fantoches — un peu conventionnels du reste — qui promènent leur suffisance ou leur bêtise dans le salon du premier acte ? Que dire même du joaillier prêt aux marchandages louches ? Que dire surtout de Chacéroy, ce dilettante de la vie fastueuse des nobles décavés, ce Monsieur qui confesse, bien qu'il semble vouloir se défendre de rien avouer, sa détresse d'argent à sa maîtresse dont il sait le père et les amis et le mari millionnaires ?... Il y a dans le caractère, dans les attitudes de ce Chacéroy des contradictions et des étrangetés déconcertantes. On sent que M. Bernstein n'a pas voulu tout nous dire de ce personnage vraiment digne en certains instants, tout à fait repoussant à d'autres.

Mais une figure se détache, vraiment belle et sympathique et douloureuse et noble, de ce groupe aux allures souvent paradoxales. C'est Hélène Lebourg.

Ah ! ici toute notre pitié est acquise et cette femme est authentiquement grande et belle parce qu'elle est authentiquement amoureuse. Adultère ? Soit ; mais elle aime. Fille sans respect ? Soit ; mais elle aime. Prostituée même peut-être à la minute tragique et dégradante où elle va chercher les 600,000 francs chez son cousin ? Soit ; mais elle aime. Et son amour excuse tout, parce qu'il explique tout.

En cette âme de femme éperdue, plus d'indécision, d'inconséquence, de réticences ou de temporisation et surtout plus de rouerie; mais uniquement de l'amour, de la volonté de sauver à tout prix celui qu'elle adore... Et c'est très beau parce que c'est très vrai.

Vous me direz que M. Bernstein a fait sa pièce pour nous montrer cette Hélène. C'est peut-être exact mais il n'empêche qu'en nous montrant Hélène il nous fait voir aussi Chacéroy et les autres.

N'importe, l'œuvre mérite par une extraordinaire puissance d'émotion. Si le procédé tout en raccourcis; le « système » qui consiste à ne nous faire voir que les situations indispensables ou même que les moments décisifs et concluants de ces situations, à nous laisser ignorer des personnages tout ce qui n'est pas essentiel dans l'aventure à laquelle ils sont mêlés; si le langage même réduit aux strictes phrases rapides du dialogue courant dans toute sa concision, même son incorrection, appellent la critique, l'intérêt dramatique et, on peut en convenir, la portée sociale de l'œuvre (ne s'agit-il pas de signaler les ravages de la passion du jeu et le ridicule de la manie des grandeurs chez les nobilions ambitieux?) lui valent des louanges.

Le titre nous annonçait d'ailleurs un drame âpre, frénétique, fougueux, évoquant ce que peut avoir de désordonné cette *Rafale* qui emporte dans un tourbillon irrésistible tout ce qu'elle rencontre comme en un moment d'angoisse la passion a précipité Hélène dans les pires tortures.

Au Théâtre du Parc Mlle J. Clarel domine toute l'interprétation comme le personnage de l'amante éperdue domine toute la pièce. Ce fut une création admirable et il est certain que le public qui acclama bruyamment l'émouvante artiste à la fin de chaque acte, s'était laissé empoigner plus encore par le pathétisme frémissant, par les cris et les sanglots, les accents de révolte, d'angoisse écœurée, ou de passion exaltée de l'artiste que par l'intensité dramatique de l'œuvre.

M. Mauloy, hautain, impeccable et blasé jusqu'à la minute suprême de la mort, fut un Chacéroy d'une séduisante élégance. Le baron Lebourg fut silhouetté avec rondeur plutôt qu'avec vanité, ce qui fut un tort, par M. Carpentier et le reste des interprètes prouva le soin que tous ont pris à nous faire connaître ces trois actes au demeurant pleins d'intérêt, de qualités diverses et surtout d'émotion.

***

Frère François Rabelais. — La première des représentations consacrées cet hiver à la littérature belge a eu l'habituel et déplorable succès d'indifférence de la part du public. Il est vrai de dire que les abonnés des premières ont été convoqués quatre fois en une seule semaine au Théâtre du Parc!... Et puis cinq actes en vers et cinq actes qui probablement seraient chastes, cinq actes que nul adultère mondain ne dramatiserait ou ne sâlirait pas!

Mais s'il ne fut pas nombreux, l'auditoire fut incontestablement sympathique. La grâce aisée, l'esprit alerte, la délicate poésie, la fine philosophie aussi qui font du *Pierrot millionnaire*, applaudi déjà l'an dernier, une œuvrette de charme rare et d'effet assuré ont conquis à nouveau sans restriction et ont favorablement disposé en faveur de l'œuvre capitale, ce *Rabelais* que nous attendions avec curiosité au lendemain de celui de notre autre compatriote, M. Alb. du Bois.

Ah! le sujet est ici d'une autre ampleur, d'une portée bien plus considérable que celui qui nous conte une aventure légère et riante du pâle amant de la lune! M. Félix Bodson s'y est-il attaqué avec un total bonheur? Certes, comme dans son *Pierrot* il révèle ici, il affirme la possession de l'optique de la scène; il sait faire mouvoir, parler, vivre ses personnages; il a le don incontestable du théâtre. D'autre part le vers coule avec une aisance sans égale; les trouvailles de spirituelle et gracieuse fantaisie aussi bien que les élans d'entraînante passion ne se comptent pas. Il n'est aucune scène qui ne porte et qui n'atteigne exactement là où elle vise. Que faut-il de plus pour être certain que M. Bodson nous donnera un chef-d'œuvre parfait, s'il le veut?

Que manque-t-il à son *Rabelais* pour être cette œuvre forte et définitive? Mais la force, précisément et l'indiscutable empire qu'une pièce où s'agitent en tumulte des sentiments aussi graves et troublants devrait prendre sur l'auditeur.

Rabelais est un géant; l'angoisse de doute, de souffrance, d'émoi passionnel, l'étreignante torture morale et même physique qui l'assaillent en sa cellule de savant et de reclus, au fond du douloureux monastère, au temps où l'enthousiasme, la curiosité de science et la jeunesse fomentent en lui des révoltes et des désirs, sont de ces tumultueuses agitations de l'âme que des accents tragiques et sobres seuls peuvent traduire. Il est à craindre que parfois, au premier acte surtout, lorsque les frères et le prieur du couvent viennent surprendre le chercheur de gri-

moires et le rimeur de billets à Marion, la scène ne se soit trop aisément transformée en un badinage libertin, sacrilège et, au demeurant historiquement inexact ou théologiquement faux. (Un seul exemple : à Fontenay-le-Comte jamais les bons pères n'invoquaient, je gage, simultanément saint François et saint Benoît... La querelle des Indulgences avait eu son écho jusqu'en Vendée !)

Mais je ne veux ni ne puis disséquer une œuvre dont, quelles que soient les objections formulées, on garde une impression favorable de beauté poétique, d'habileté dramatique et d'aisance inventive. Tout le final à cet égard est délicieux. Rabelais que son cœur appelle vers la ravissante Diane d'Estissac; que sa chair ne peut tenir éloigné de Margot la bergère qu'il a suivie loin du cloître détestable, Rabelais assagi néanmoins, fait adieu à l'amour et au plaisir errant et voue tout son esprit, toute son âme, toute sa ferveur à la Science. Le morceau a du souffle et de l'émotion.

Avec toute la conscience que l'on peut demander à des artistes qui apprennent une œuvre considérable avec l'assurance de ne la devoir jouer que deux ou trois fois, les pensionnaires de M. Reding ont représenté de leur mieux ces trois actes inédits. M. Barré surtout a composé un Frère Rabelais d'exacte bonhomie aiguisée d'enthousiasme ; Mlle Herval une poétique et gracieuse Diane; Mlle Dalnys une accorte et jolie Margot. Mais M. Cueille s'est totalement trompé dans la compréhension du personnage, devenu par lui vaudevillesque et proxénétique, du Prieur.

***

Cœur de Moineau. — Pendant un mois la pièce de M. Artus a tenu l'affiche de l'Olympia sans que son succès ait faibli. C'est dire assez quel plaisir le public a pris à ce pimpant spectacle. Et cela me dispense d'en chercher les raisons. Tout le monde a vu *Cœur de Moineau* et tout le monde a pu se réjouir de découvrir autant de personnages sympathiques : que voilà bien les contraires des héros de M. Bernstein! Il n'est pas jusqu'à Claude Latournelle lui-même qui ne nous soit sympathique. Et cependant !....

Et cependant voilà un jeune époux volage qui se laisse tourner la tête par toutes les femmes, du moment qu'elles sont un peu jolies ou spirituelles, — ou même simplement rusées ! !....

Mais Claude, c'est si bien nous tous, nous tous avec nos coups

de brève passion sans lendemain, nos sautes de cœur, nos serments d'un jour, nos baisers qui papillonnent... Grandes dames, fillettes, lorettes, grisettes, soubrettes, nous trouvons un regard, un mot, une caresse pour chacune... Est-ce de l'amour ? Demandez donc au moineau s'il bâtit son nid sur chaque branche où se pose un instant son vol fantasque ?

M. Louis Artus a écrit sa comédie en véritable poète. Il y a notamment tout un second acte qui se passe sur une terrasse fleurie, devant la mer bleue et les montagnes de l'Estérel, qui est une troublante et ravissante chanson voluptueuse d'une écriture et d'une émotion exquises.

L'homme de théâtre, par contre, a des procédés parfois rudimentaires et l'on sent que l'auteur se préoccupe avant tout de nous charmer. Il y réussit à merveille.

Cœur de moineau, monté avec un luxe coquet, a été enlevé avec la légèreté et la grâce souriante qu'il fallait, notamment par M. A. Brulé, comédien de fine distinction et de spirituelle aisance.

Et que le contraste fut grand d'assister ensuite aux bouffonneries d'esprit plutôt rudimentaire, aux quiproquos laborieux, à l'échevèlement fantastique et aux grivoiseries sans gaîté de *Toison d'or*, lugubre lendemain d'un spectacle charmant!...

*
* *

La Tante Léontine. — Aux temps fameux, glorieux et presque héroïques du Théâtre Libre, M. Maur. Boniface se fit un nom; pourquoi, depuis lors, l'a-t-il par trop tenu dans l'ombre ? La reprise à l'Alcazar de *La Tante Léontine*, écrite jadis par lui en collaboration avec M. Ed. Bodin, est bien faite pour préciser ce regret et nous rappeler les espérances fondées naguère sur un incontestable talent.

La Tante Léontine, comme tant et tant d'œuvres contemporaines, a pour pivot l'argent. Dans une famille d'industriels déchus, les Dumont, Eugénie doit se marier sans dot. Balancé dans les alternatives de l'espoir et de l'inquiétude, le jeune Paul Méry épouse ou n'épouse pas selon qu'il croit ou ne croit plus à la fortune des Dumont. Il faut que la très riche Tante Léontine. disparue et reniée depuis longtemps à cause de son existence... librement amoureuse, survienne en bonne fée pour que tout s'arrange. Dumont oubliera sa malédiction; au mépris des

racontars on ne rougira pas de choyer Léontine et les tourtereaux s'uniront.

Sous son air jovial, cette pièce vise à la satire et fustige cruellement l'âpreté des convoitises humaines dès que l'argent est en jeu. Comédie de mœurs par le milieu, par les détails, les notations réalistes en honneur à l'époque où elle parut ; comédie de caractère par ce qu'ont d'humanité exacte et durable des types tels que ceux du couple Dumont et du jeune hypocrite Paul Méry, coureur de dot sans amour, *La Tante Léontine* a plus de mérite que bien des œuvres ayant conquis la notoriété.

Elle fut d'ailleurs excellemment jouée par la troupe de MM. Mouru de Lacotte et Debrey ; Mme Germaine Ety notamment fit preuve d'un naturel sobre, d'une discrète émotion dans le personnage délicat de Léontine.

* * *

La Chauve-Souris. — Meilhac et Halévy, firme immortelle, n'ont pas seulement donné à des musiciens désormais au moins aussi célèbres qu'eux-mêmes les livrets de *Carmen*, du *Petit Duc*, de *Barbe Bleue*, des *Brigands* et toutes autres mémorables partitions. Mais leurs comédies bouffes, après avoir vu le feu de la rampe sur les scènes fantaisistes du Palais-Royal et d'ailleurs, ont fourni le prétexte à des adaptations adroites, telles que celle qui transforma le *Réveillon*, triomphe d'Hyacinthe, de Lassouche, de la belle Mme Reynold, il y a trente-cinq ans, en cette *Chauve-Souris* endiablée et folâtre que mena à la plus joyeuse victoire le maëstro qui fut roi de la valse et prince de la mazurka.

Ah! certes, à nos yeux blasés ces histoires un peu naïves et d'esprit bon enfant sont de facétie assez grosse. Nous aimons d'autres intrigues et d'autre piment que ceux des bals de carnaval où Madame se rend en cachette afin de pincer *flagrante delicto* Monsieur en bonne fortune .. Mais il y a dans tout cela une telle bonne humeur simple et franche, un tel don d'exciter le rire que nous nous laissons aller à ce plaisir ingénu.

Et puis Strauss est là, Strauss et la redondance et la cadence et la mélodie de ses refrains sans cesse sautillants. On s'aime, on se querelle, on s'amuse, on se grise, on fait la révérence aussi bien que la noce au son des danses les plus pétulantes ou les plus langoureuses. Et c'est original, inattendu, charmant et drôle à la fois.

L'entrain doit mener tambour-battant une œuvrette telle que cette *Chauve-Souris* facétieuse. Les excellents artistes de M. Munié possèdent tout ce qu'il faut de gaité vive, de comique discret et, souvent, de voix séduisante pour fredonner cette musique qui frétille et enlever ces scènes amusantes.

***

Boccace; Le Voyage de Suzette. — Au Théâtre des Galeries, retournant aux succès consacrés, une troupe joyeuse, alerte, que mène avec un brio gracieux la divette choyée Mlle A. Van Loo, a fait applaudir *Boccace*, une des opérettes du répertoire les plus agréables, à la musique toujours jeune et distinguée, vive et élégante. Puis ce fut, pour la joie des enfants et l'émerveillement des parents, le luxe étincelant du *Voyage de Suzette*, l'un de ces nombreux « tours du monde » en action, à la fois drôle, habile, fantasque, désopilant, rapide et extravagant pour l'exécution duquel de la bonne humeur, de la verve même un peu désordonnée, les « fourmis dans les jambes » bien plutôt que les « rossignols dans la gorge » et surtout des merveilles de costumes, de décors, de lumières, de figurations, d'accessoires sont indispensables.

Rien de tout cela bien entendu n'a manqué aux Galeries.

***

Matinées. — Je me demande si ces spectacles d'après-midi, de plus en plus nombreux à Bruxelles, ne sont pas ceux qui conquièrent la faveur la plus marquée du public ? Le nombre des matinées augmente sans cesse ; leur importance les amène à devenir de véritables spectacles et les salles sont combles.

Il ne faut pas toujours — à un point de vue égoïste — se louer de ceci. Il fut, en effet, impossible aux auditeurs de la récente conférence de M. du Chastain aux Matinées Mondaines d'entendre grand'chose de ce que le disert et élégant causeur prononça. Tout le monde n'eut pas le privilège d'être dans les premiers rangs et je crois que ce fut grand dommage, car les anecdotes, les traits jolis, les définitions exactes, les rapprochements ingénieux, l'enthousiasme sincère et la savante documentation de M. du Chastain m'ont paru capables de nous initier excellemment à tout ce que l'Art et la Vie du XVIIIe siècle ont eu de grâce, de ferveur et de séduction.

Au théâtre Molière, suivant l'intelligent programme consciencieusement mené à bonne fin, une nouvelle et soigneuse interprétation de : *On ne s'avise jamais de tout*, nous fit connaître cet art simple, délicat, joli d'un temps où d'un rien on savait amuser et charmer. Mlle Das, MM. Castel et Guillemin, entre autres, chantèrent avec une adresse discrète la partitionnette aimable et légère de Montigny, qu'avait présentée M. Edm. Joly, toujours intéressant, agréable et instructif.

Et comme si tous enfin se fussent, ce mois-ci, donné le mot, c'est encore du XVIIIe siècle que nous parla M. Maur. Wilmotte, au théâtre du Parc. Mais il nous transporta, dans l'illusion de sa parole aisée et spirituelle, au XVIIIe siècle de Venise, au temps de somptuosité décadente, d'absolutisme encore farouche et de moralité souvent scabreuse. Avec une érudition dans le fond et une discrète ironie dans la forme qui séduisirent son nombreux auditoire, M. Wilmotte nous fit un tableau curieux et impressionnant de la cité des Doges au temps où y vécut Goldoni. Il nous montra dans quel milieu, dans quelle atmosphère cet esprit curieux et audacieux à la fois conçut l'idée et la réalisa de réformer non seulement le théâtre et ses lois surannées et ses traditions, mais d'apporter une contribution puissante à la rénovation des mœurs, des idées, des préjugés du temps et de la ville.

Illustrant, démontrant ce qu'avait si bien dit l'orateur de Venise et de Goldoni, la troupe du Parc joua la *Locandiera*, alerte et piquante comédie du nouveau Molière italien. Et l'on se réjouit des facétieuses et mordantes réparties de la belle hôtelière, crânement incarnée par Mme Archainbaud, que trois fades nobilions soupirants assassinent en vain d'œillades, de madrigaux ou de présents — ou de dédains affectés qu'un rien de ruse coquette a vite fait de vaincre.

PAUL ANDRÉ.

Concert Mozart au Conservatoire. — Festival Mozart au Cercle Artistique et Littéraire. — Concerts et récitals Bosquet, Crickboom, Casals, Ovide Musin, Fassin, Marie du Chastain, Jean du Chastain, Maur. Geeraert. — Le 2e Concert Delune. — Le 3e Concert populaire.

Mozart, le divin, charmeur comme le passé de grâces et nouveau comme l'avenir de puissances, pervers comme les élégances des cours, ingénu comme les prières des peuples, Mozart, l'enfant prodige, jouet de reines qui moururent sur l'échafaud, l'halluciné que poursuivait un spectre, valet déguisé par l'âme de terreur comme dans un « marivaudage » tragique : Les jeux de la mort et du hasard, le divin et si humain Mozart vient d'être célébré chez nous...

Ce fut au Conservatoire, par les soins un peu prodigieux aussi du grand Gevaert, un ensemble donnant deux symphonies, le Concerto en *ré* mineur pour piano, qu'exécuta puissamment et finement Arthur De Greef; enfin, des fragments de cette *Flûte enchantée* dans laquelle Mozart sut mettre l'effroi et la raillerie des initiations, que put seulement bouffonner un librettiste grotesque. Initiations ridiculisées par un inepte parolier, vous n'en êtes pas moins le procédé des choses vis-à-vis des âmes. Incessamment la vie nous demande de ne pas trembler devant ces menaces salutaires et l'âme fragile de Mozart, que devait emporter le vent d'une draperie de spectre noir, sut mettre toute l'alerte envolée qu'il faut dans nos épreuves pleines de secrets appels...

Au Cercle Artistique et Littéraire, il faut louer surtout M. Schleisinger de nous avoir su donner un vrai festival Mozart, avec le Capelmeister viennois, ayant gardé les traditions vivantes de cet art mort... pour un instant! M. Fritz Steinbach fut un initiateur parfait Ce n'est pas de sa faute, si les trois séances comprenant symphonie, musique de chambre et une représentation type du *Mariage de Figaro* nous trouvèrent

engourdis dans un rêve wagnérien. A la Monnaie, où le *Mariage* fut donné ensuite, l'impression s'accentua encore...

On accusa les récitatifs au clavecin. On fit une querelle à l'orchestre abaissé mangeant, ce qui peut être vrai, la finesse des notes légères... En vérité, c'est notre hantise du géant d'aujourd'hui qui nous empêche de comprendre le maître d'autrefois...

Écoutez les gens qui parlent dans le *Barbier de Séville* comme dans le *Mariage de Figaro*. Qu'avez-vous encore de leur âme exquisement vaine, inutilement héroïque, aimant le mot, la pointe, plus soucieuse d'amourette que d'amour, et qui devant la mort dont ils s'épouvantent, mêlent les prières aux mots d'esprit... Comprendre l'esprit de Baumarchais, l'âme de Mozart et aussi, l'ivresse de Tristan appelant la mort, l'ingénuité de Siegfried appelant la vie, c'est beaucoup pour un public et une génération : cela ne peut appartenir qu'aux insatiables dont tous les siècles et toutes les races ne pourraient satisfaire l'appétit énorme comme le cœur humain, ce gouffre que le ciel et l'enfer n'ont pu combler.

Les virtuoses, souvent de purs artistes, et dont l'admirable conférence de Kufferath vient de relever le précieux sacerdoce, ont continué leur défilé de saison. A la Grande-Harmonie, Bosquet et Crickboom furent accompagnés du violoncelliste Casals, dont le son, le style,la loyauté d'artiste furent dignes des deux maitres belges. Encore à la même salle, le professeur du Conservatoire de Liége, Ovide Musin, « conférencia » l'histoire du violon, quelques élèves, et le professeur Fassin montrant de hautes qualités de violonistes.

La jeune violoniste Marie du Chastain, d'une famille où les talents semblent héréditaires, fut accompagnée par le jeune parfait pianiste son frère Jean, dans un récital qui prouva sa maîtrise charmeuse.

Le deuxième concert Delune, avec une partie symphonique savamment mise au point, fit entendre une violoniste trop savante et l'admirable chanteur Seguin, bien plus en voix que lorsqu'il nous quitta laissant de tels regrets !

Un beau triomphe, mérité par l'art pur, sans alliage d'aucun charlatanisme, fut celui du jeune pianiste Maurice Geeraert. Elève du grand Mailly pour l'orgue, formé pour le piano par les conseils de Busoni, et les auditions privées de cette pure artiste qu'on appelle Marie Poirson, il a conquis déjà une bonne part de l'Amérique du Sud. En interprétant les maitres seuls, Bach, Beethoven, Chopin, etc., il montra cette puissance savante, cette

flamme contenue qui savent saisir l'âme d'une œuvre sans jamais l'altérer.

Aux Concerts Populaires, Sylvain Dupuis nous rendit *Le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, avec pour soliste M. Laffitte, Mlle Bourgeois, Mme Alda, etc. Il serait inutile, bien que non exempt d'une malice amusante, d'analyser à nouveau cette œuvre dont le poème un peu niaïs ne sut point donner au maître français, les élans auxquels répugne sa nature de bel architecte d'harmonie. Malgré les souvenirs wagnériens constamment mêlés aux recherches inspirées par notre grand maître César Franck, on n'y trouve point de vie véritable, mais les plus savantes et les plus curieuses recherches. Vincent d'Indy est un peu toujours l' « Etranger » de son poème ne laissant à la fiancée éperdue qu'une émeraude où se cristallise en froid symbole l'âme verte de la mer, éperduement soulevée vers les cieux. Il donne bien la pierre mathématiquement et superbement taillée pour un jeu minuscule de reflets, mais il n'emporte pas l'âme conquise sur les flots brassant le ciel et l'abîme...

AUGUSTE JOLY.

AVIS. — Le précédent numéro de *La Belgique Artistique et Littéraire* contient une étude de M. LÉON HENNEBICQ sur *La Fierté de Race.*

Cette étude appartient à *Notre Pays*, le grand ouvrage national édité par MM. Oscar Schepens et Cie et dont la publication est imminente. Nous ne l'ignorions pas, mais nous devions croire que l'autorisation nécessaire à la reproduction avait été obtenue des éditeurs, ce qui n'a pas eu lieu par l'effet d'un malentendu résultant d'un concours de circonstances indépendant de la volonté de l'auteur comme de la nôtre. Nous en exprimons nos regrets à MM. Oscar Schepens et Cie.

Le Comité d'action du **Monument Max Waller** a décidé de poursuivre vigoureusement sa propagande. Grâce à l'obligeance de M. V. Reding, directeur du Théâtre royal du Parc, une représentation extraordinaire sera organisée à ce théâtre au bénéfice de la souscription. Le spectacle commencera par une conférence dont M. Georges Eekhoud a bien voulu se charger et des artistes du Parc diront, en intermède, des poésies du directeur-fondateur de la *Jeune Belgique*. On peut dès à présent retenir ses places, au prix ordinaire du théâtre, en s'adressant au secrétaire du Comité : M. Léop. Rosy, 14, rue de la Filature, à Bruxelles.

***

Le pèlerinage annuel à la tombe de **Max Waller** à Hofstade, a été fixé au dimanche 4 mars.

***

Le vendredi 2 mars, à huit heures du soir, à la salle Erard, rue Lambermont, audition de fragments de **Mélie,** conte lyrique en 2 actes, paroles de Paul André, musique de Henry Weyts. Interprètes : Mlles Bakkers et Delvaux, MM. Deville et Martapoura.

***

M. Ed. Deru, violoniste, donnera, avec le concours de M. Demest, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, et de M. Théo Ysaye, pianiste, un concert dans les salons de la Grande Harmonie, le mardi 13 mars, à 8 h. 1/2 du soir.

***

Après les Expositions Leys-De Braeckeleer et Jordaens, qui eurent un universel succès, le Cercle de l'**Art Contemporain** organise, à Anvers, dans les locaux du Cercle Artistique et Littéraire, un salon où seront réunies la plupart des œuvres du paysagiste Théod. Verstraeten et de W. Linnig, junior. Du 1er juin au 15 juillet prochain pourront être admirés les toiles, eaux-fortes, dessins de ces deux maîtres, l'un et l'autre trop méconnus jusqu'ici, mais qu'une telle commémoration mettra enfin en légitime lumière.

***

Comme les années précédentes, la **Libre Esthétique** organisera, au cours de son Salon, quatre séances de musique réservées aux œuvres les plus récentes des écoles belge et étrangère, avec le concours d'interprètes de choix. Citons parmi ceux-ci : Mmes J. Bathori, A. Zimmer, J. Delfortrie et Blanche Selva ; MM. E. Engel, E. Bosquet, E. Chaumont, M. Crickboom, H. Merck, G. Pitsch, le Quatuor Zimmer, etc.

***

L'Association des Écrivains belges s'est réunie en assemblée générale annuelle, le 18 février. A son ordre du jour figurait l'examen des mesures à prendre en vue de donner la suite la plus favorable au *Vœu des écrivains* formulé en un vaste referendum dont la *Belgique artistique et littéraire* entretint naguère ses lecteurs.

Un projet de requête au Ministre, résumant les desiderata des écrivains, rédigé par M. G. Rency, secrétaire général de l'Association, fut adopté. Le texte de cette lettre sera communiqué à tous les membres de la législature, aux écrivains belges et à la presse.

***

M. Edm. Joly fait, depuis le 28 février, un cours en cinq leçons sur l'**Ame Actuelle,** *contributions récentes à la morale chrétienne.*

Ces leçons sont données le mercredi à 2 h. 1/2 à l'Hôtel de Chimay, rue du Parchemin.

REVUES & PÉRIODIQUES REÇUS

DURENDAL. — Rue du Grand-Cerf, 22, à Bruxelles.
LE THYRSE. — Rue du Fort, 16, à Bruxelles.
ANTÉE. — Rue Veydt, 70, à Bruxelles.
WALLONIA. — Rue Henkart, 10, à Liége.
LE MERCURE DE FRANCE. — R. de Condé, 26, Paris.
LA REVUE GÉNÉRALE. — R. de la Limite, 21, Brux.
L'ESSOR LITTÉRAIRE. — Av. Renaissance, 15, Brux.
LE BEFFROI. — Rue de la Rondelle, 4, à Roubaix.
REVUE MODERNE. — Rue de Visé, 35, à Liége.
LA TRIBUNE ARTISTIQUE. — Av. des Arts, Gand.
L'ERMITAGE. — Rue de Sèvre, 38, à Paris.
ONTWAKING. — Deurnestr., 15, à Anvers.
L'OCCIDENT. — Rue Eblé, 17, à Paris.
L'ARTISTE. — Rue du Trône, 153, à Bruxelles.
POÉSIE. — Boulevard de Strasbourg, à Toulouse.
L'AME LATINE. — Rue des Lois, 39, à Toulouse.
L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER. — Chaussée de Namur, 165, Héverlé-Louvain.
REVUE BLEUE. — Rue de Châteaudun, 41bis, Paris.
REVUE NATIONALE. — Rue de la Cuiller, 7, Brux.
L'ART MODERNE. — Rue de l'Industrie, 32, Brux.
LA JEUNESSE LAÏQUE. — R. de Plaisance, 30, Brux.
LE GUIDE MUSICAL. — Rue Royale, 35, Bruxelles.
DAS LITERARISCHE ECHO. Egon Fleischel Co, Berlin.
FÉDÉRATION ARTISTIQUE. R. Joseph II, 187, Brux.
PAR LE MONDE. — Rue de Comines, 34, Bruxelles.
EN ART. — Rue Potagère, à Bruxelles.
LE SAMEDI. — Rue du Musée, 16, à Bruxelles.
LE PETIT MESSAGER. — R. des Bogards, 42, Brux.
LE FARFADET. — Place Verte, 8, à Verviers.
LE CONGO. — Rue Verbist, 103, à Bruxelles.
L'ÉCHO DES ÉTUDIANTS. — R. N.-D. de Grâce, 18, à Bruxelles.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome II

ANDRÉ, Paul.

DELPHINE FOUSSERET, roman (suite) 559, 726, 918

Chroniques du mois :

La Littérature.

J. Ernest-Charles : *Les samedis littéraires* (4e série, Sansot et Cie). 594
Paul de Reul : *L'Evolution du romantisme poëtique en Angleterre* (Imp. *La Meuse*, Liége) 595
Emile Magne : *Scarron et son milieu* (éd. Mercure de France) 596
G. le Cardonnel et C. Vellay : *La littérature contemporaine* (idem.). 597

Les Théâtres.

Monnaie : *Armide*, drame héroïque en 5 actes, poème de Quinault, musique de Gluck (7 nov.). 611
Chérubin, comédie chantée de MM. F. de Croisset et H. Cain, musique de M. Massenet, (16 déc.) 613
Parc : *L'Instinct*, pièce en 3 actes de M. H. Kistemaekers, fils (29 nov.) . . . . . , . . . 615
Monsieur Piégois, comédie en 3 actes de M. A. Capus (7 déc.) 617
Don Quichotte, comédie en 4 actes en vers de M. J. Richepin (15 déc.) 618
Monsieur Alphonse, comédie en 3 actes d'Alexandre Dumas, fils (20 déc.) 618
Les matinées *Littéraires et musicales* : Parc, Molière et Matinées mondaines 619
Monnaie : Reprise de *Werther* (28 déc.) . . . . . , 779
Maïmouna, ballet en 2 tableaux de Mme T. Béon et M. Ambrosiny, musique de M. A. Béon (20 janv.) 780
Parc : Reprise d'*Education de Prince* (28 déc.) . . . 781
La Loi de Pardon, comédie en 4 actes de M. Maur. Landay (15 janv.). 781
Les Petits Bourgeois, esquisse dramatique en 4 actes de M. Gorki (11 janv.) 783

Représentations de Mme El. Duse et de la Comédie-Française 785
Molière : *La Petite Bohême*, opérette en 3 actes de MM. Ferrier et Hirschmann (23 déc.) 786
Galeries : *Les Dragons de l'Impératrice*, opéra comique en 3 actes de MM. Duval, Vanloo et Messager (5 janv.) 787
Alcazar : *Flipote*, comédie en 3 actes de M. Jules Lemaître (16 janv.). 788
Les matinées *littéraires et musicales* : Parc, Molière et Matinées mondaines 789
Monnaie : *Les Noces de Figaro*, op. com. en 4 actes de Mozart (29 janv.) 976
Parc : *Jean Baudry*, drame en 4 actes d'Aug. Vacquerie (25 janv.) . . . . . , ... 977
La Rafale, pièce en 3 actes de M. H. Bernstein (5 fév.) 977
Le Prince d'Aurec, com. en 3 actes de M. H. Lavedan (19 févr.) 978
Pierrot Millionnaire, com. en 2 actes en vers et *Frère François Rabelais*, pièce en 3 actes en vers de M. F. Bodson (22 févr.) 981
Olympia : *Cœur de Moineau*, com. en 4 actes de M. L. Artus (18 janv.) 982
Toison d'or, vaudeville en 3 actes de MM. Kéroul et Barré (19 févr.) 983
Alcazar : *La Tante Léontine*, com. en 3 actes de MM. Boniface et Ed. Bodin (26 janv.) 983
Molière : *La Chauve-Souris*, opérette en 4 actes de J. Strauss (1er févr.) 984
Galeries : *Boccace* et le *Voyage de Suzette* 985
Matinées : *Molière*, *Matinées mondaines*, *Parc*. . . . 985

CARTON DE WIART, Henry.

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE QUI S'OUVRE. 506

DAVID, Camille.

Chroniques du mois :

Les Conférences.

Section d'Art de la Maison du Peuple : Henri Vandeputte, l'*Ame Belge*. 626

Université populaire d'Ixelles : C. Stameschkine : *La Russie nouvelle*. 627
Conférence du Jeune Barreau : Commandant Lemaire : Chez les Niam-Niam 628

DAXHELET, Arthur.

Chroniques du mois :

Philosophie Enseignement. 757

Les Livres.

Emile Dony : *Regardons, Étudions nos œuvres d'art* (chez Wesmael-Charlier, Namur) 951

de CARSALADE, Paul.

Chroniques du mois :

Les Journaux. 760

DELVILLE, Jean.

Chroniques du mois :

Courrier d'Angleterre 792

DEMOLDER, Eugène.

PROPOS DE TAUROMACHIE. 465

DE MOT, Jean.

COLLECTIONNEURS ET COLLECTIONS D'ANTIQUES EN BELGIQUE. 526

DESTRÉE, Jules.

UNE IDÉE QUI MEURT : LA PATRIE. 669

DUMONT-WILDEN, Louis.

LE PROJET D'ALLIANCE HOLLANDO-BELGE. 552
LES GRANDES ESPÉRANCES. 707

Chroniques du mois :

Propos d'actualité :

Les rites de janvier et l'esthétique des mœurs 579
Luxe Moderne. 750

DU PLESSY, Armand.

Chroniques du mois :

Sander Pierron : *Histoire de la Forêt de Soigne* (Brux. imp. scientifique Ch. Bulens) 800

Les Livres.

Abbé Hector Gevelle : *Un cours d'Esthétique artistique dans les classes supérieures d'humanités anciennes* (Ed. Spinet, Enghien). 962

FONTAINAS, André.

Chroniques du mois :

Courrier de Paris 630

GHEUDE, Charles.

DÉMONES. 912

GROJEAN, Oscar.

LE DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE LA LANGUE WALLONNE. 884

HENNEBICQ, José.

CONTES ET VISIONS D'ORIENT. 879

HENNEBICQ. Léon.

LA FIERTÉ DE RACE. 656

INTERIM.

Chroniques du mois :

Les Concerts.

Deuxième *Concert Populaire* (3 déc.) 622
Troisième *Concert Ysaye* (10 déc.). 624
Récitals *Mark Hambourg, Bosquet, Chaumont, Busoni, Kleeberg-Samuel* 625
Groupe des *Compositeurs Belges* 625

JOLY, Auguste.

Chroniques du mois :

Les Concerts :

Mlles Gaëtane Britt et *Stéfi-Geyer ; Mme Arctowska ; Pablo Casals.* 776
Le premier Concert jubilaire *Ysaye* (14 janv.) 777
Le groupe des *Compositeurs Belges* 777
Concert *Mozart* au Conservatoire 987
Festival *Mozart* au Cercle Artistique et Littéraire. . . 987
Concerts et récitals *Bosquet, Crickboom, Casals, Ovide Musin, Fassin, Marie du Chastain, Jean du Chastain, Maur. Geeraert.* 988
Le deuxième *Concert Delune*. 988
Le troisième *Concert populaire* 989

KRAINS, Hubert.

L'ŒILLET ROUGE 475

Chroniques du mois :

Courrier de Suisse.

Paul Seippel : *Les deux Frances* (Lausanne, Payot et Cie). 795

LEGAVRE, Léon.

CHANSON SI L'ON VEUT. 521

LEJEUNE, Henri.

Les Livres :

Félicien Cattier : *Étude sur la situation de l'État Indépendant du Congo* (Larcier, Bruxelles) 956

LEMAIRE, Commt Charles.

BLANC ET NOIRS. 494

MAHAIM, Ernest.

Les Livres :

Camille Huysmans, Louis de Brouckère et Louis Bertrand : *75 années de domination bourgeoise, 1830-*

1905, essais édités par le Conseil général du parti ouvrier belge (Gand, Volksdrukkerij, 1905, in-16) . 954
Louis Frank : *Les Belges et la Paix* (Bruxelles, Lamertin. 1905, in-8°) 955

MAHUTTE, Franz.

LA CHAMBRE DU SOLEIL 664

MARLOW, Georges.

VERS 869

MASOIN, Ernest.

LES RELIQUES DE JUSTE LIPSE. 844

MAUBEL, Henri.

Chroniques du mois :

La Littérature dramatique :

S. Juéry : *Parisina.* (Chez Sansot) 591
Alexandre Cormier : *Don Fernand de Catalogne ou le mari imprudent* (Idem) 593

MOULAERT, Georges.

NOS INDIGÈNES DE BELGIQUE. 873

PICARD, Edmond.

TRIMOUILLAT ET MÉLIODON OU LA DIVINE AMITIÉ! vaudeville satirique en un acte. 805

Chroniques du mois :

Les Salons.

Société royale belge des Aquarellistes : 46e Exposition. 604
Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles : *Exposition Albert Baertsoen* 607
Exposition d'œuvres de feu *Cesare Dell'Acqua* 609
Exposition *René De Baugnies* 609
Cercle *Pour l'Art, XIVe Exposition* 767
CercleArtistique et Littéraire : *Armand Jamar, M. Pirenne, Herman Boulanger, A. Demol.* 769
Cercle Artistique et Littéraire : *L. Valckenaer, François Verheyden, Aimé Stevens, Ed. Rombauts* 770

Paul Renouard 772
Salle Boute, rue Royale : *Mlle Anna Falize, Mme Marie Gérard, Jules Herbays, Martin Melsen, Émile Thysebaert, André Van der Straeten.* 774
Post-Scriptum. 775
Liminaire 963
Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles : *A. Le Mayeur, Joseph Middeleer, Émile Vauthier* . . . 964
Joseph François 965
Victor Gilsoul. 965
Cercle d'Art, *Vie et Lumière*, Salle Boute, rue Royale, Bruxelles 968
La Libre Esthétique, XIIIe Exposition 970
Au Musée communal d'Ixelles, *Hommage à Octave Maus* 974
Post-Scriptum 975

PIERRON, Sander.

HENRI BAES, PEINTRE DÉCORATEUR. 696

Chroniques du mois :

Les Revues. 598, 764

Les Livres.

Fierens-Gevaert : *La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres* (Ed. Van Oest, Brux.) 946

RAMAEKERS, Georges.

L'ARGILE DE BABEL. 651

RENCY, Georges.

LE BON DIEU DE PLAINEVAUX 635

ROUSSEAU, Mme Blanche.

L'ÉVENTAIL (deuxième fragment) 893

Chroniques du mois :

Les Romans.

Raphaëlle Willems : *Jetée du Nid* (Paris, Bibliothèque indépendante d'édition) 583

Max Beerbohm : *L'hypocrite sanctifié*, traduit de l'anglais par X. Marcel Boulestin et précédé d'un essai sur Max Beerbohm (Mercure de France) 583
Edouard Ducoté : *Le Servage* (Calmann-Levy) 584
Joseph Bossi : *Les deux amants de Novella d'Andrea* (Lamberty, Bruxelles) 585
Jean Ajalbert : *Veillées d'Auvergne* (Paris, Librairie universelle) 586
Jacques Ballieu : *Conter fleurette* (Chez Sansot). . . . 587
Eugène Montfort : *Le Chalet dans la montagne* (Chez Fasquelle 753
Louis Bergerot : *Lucie* (Chez Sansot) 754
Iann Karmor : *Plus qu'amie* (Chez Sansot) , . . . , 755
A. Séché : *Contes des yeux fermés* (Chez Sansot) . . . 755
Armand Praviel : *Péché d'aveugle* (Chez Perrin) . . . 756
Henri d'Hennezel : *L'Entrave* (Chez Perrin). 756
Edmond Jaloux : *Le Jeune homme au masque* (Ed. du Mercure de France) 940

RUYTERS, André.

Chroniques du mois :

Les Poèmes. 587

Les Livres.

Théo Varlet : *Notations*, poèmes (Ed. du *Beffroi*, Lille) . 945

SÉVERIN, Fernand.

CHANT FUNÈBRE. 472

SOENENS, Albert.

PENSÉES DE VACANCES. 524

VIERSET, Auguste.

LE MIROIR. 523

MEMENTO

*** 634, 801, 989

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8264